This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

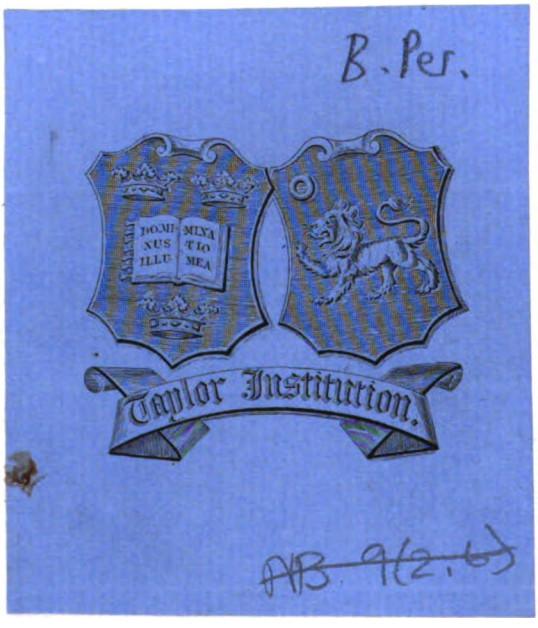
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

~~120. e. 15~~
~~111. g. 10~~



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

GERMANIQUE ET FRANÇAISE

TOME TRENTIÈME

Digitized by Google

SAINT-GERMAIN. — TYPOGRAPHIE DE L. TOINON ET Ce

80, RUE DE PARIS

Digitized by Google

REVUE
GERMANIQUE ET FRANÇAISE

TOME TRENTIÈME

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE ET FRANÇAISE
10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE

1864

Digitized by Google

Digitized by Google

LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

APERÇU HISTORIQUE SUR LES ORIGINES ET LA FORMATION DE CE DOGME

DANS L'ÉGLISE CHRÉTIENNE

Les questions religieuses sont à l'ordre du jour, en France, comme depuis bien longtemps elles ne l'ont pas été, et quel que soit le jugement qu'on porte sur les diverses tendances qui se manifestent parmi nous, on ne peut nier que le point de vue historique, sous lequel on envisage de plus en plus ces questions trop longtemps négligées, nous fait découvrir une foule de choses, en elles-mêmes fort simples et naturelles, et qui pourtant échappaient naguère à presque tous les regards. C'est que, jusqu'à ces derniers temps, on les envisageait uniquement au point de vue dogmatique, et rien ne trompe comme ce point de vue. Il absorbe les diversités réelles dans l'unité factice. Il ne tient aucun compte des nuances. Il confond les époques. Il étend un niveau arbitraire sur les inégalités les plus visibles. De situations pleines de mouvement, d'opposition et de chaleur, il fait des terrains tirés au cordeau, où tout est aligné, immobile, glacé. Que l'on ne s'imagine pas du reste que ces illusions soient le partage exclusif des esprits asservis à l'une ou à l'autre des traditions religieuses qui se partagent l'empire officiel des âmes. Il y a un dogmatisme catholique, un dogmatisme protestant,

Digitized by Google

un dogmatisme juif, mais il y a aussi un dogmatisme anti-chrétien. Leur défaut commun est, si j'ose ainsi dire, de prendre les choses beaucoup trop en bloc, d'accorder ou de refuser leur adhésion à des quantités beaucoup trop complexes, pour qu'il soit prudent de les traiter comme si elles étaient irréductibles. On a certainement abusé du *distinguo*, en religion particulièrement; avec tout cela, il faut en user à chaque instant, quand on veut faire de la critique, laquelle n'est au fond qu'un *distinguo* perpétuel, et toute la question est de savoir si les distinctions proposées sont légitimes ou arbitraires.

Le titre de cette étude indique un sujet sur lequel le crépuscule commence à peine à poindre pour une foule d'esprits, d'ailleurs très-capables. Le dogme de la divinité de Jésus-Christ, ou l'assertion que Jésus est Dieu lui-même, était encore naguère pour tout le monde, sauf pour un certain nombre de protestants unitaires, une de ces quantités massives qu'on adopte ou qu'on repousse *sans phrases*. S'imaginer qu'on pouvait être chrétien sans l'admettre ne fût entré dans l'esprit de personne. On se représentait Jésus de Nazareth comme ayant réclamé pour lui-même tous les attributs de la divinité, comme ayant fondé sur cette prérogative son droit à être cru et obéi sur parole, et comme victime volontaire de cette prétention qui avait mis ses compatriotes selon la chair dans l'alternative ou de l'adorer comme leur créateur, ou de le crucifier comme un blasphémateur. Tout récemment encore un homme des plus honorables, de grande science et de vaste pensée, qui a étudié toute sa vie les problèmes religieux, mais qui, toute sa vie, a été brouillé avec la critique et mourra sous ce rapport dans l'impénitence finale, M. Salvador n'a-t-il pas répété dans une nouvelle édition de son ouvrage sur *Jésus et sa doctrine* que Jésus est mort parce qu'il se disait Dieu? Chose bizarre! Le moment est venu où, les persécutions matérielles pour cause de déicide ayant pris fin, les docteurs en Israël mettront autant de ténacité à démontrer qu'au vrai point de vue chrétien leur peuple en a commis un, qu'ils en mettaient jadis à détourner les cruelles conséquences que l'ancienne intolérance en avait tirées. — De même, il n'était douteux pour presque personne que les apôtres du Christ avaient prêché la même doctrine, que l'Église l'avait officiellement enseignée et maintenue dès les premiers jours, et, si les plus instruits ne se dissimulaient pas qu'une certaine obscurité dans les premières définitions avait pu favoriser les anciennes hérésies, on admettait pourtant que les conciles, en définissant la foi de l'Église de manière à dissiper tous les doutes sur son véritable objet, n'avaient fait qu'exprimer plus clairement la

Digitized by Google

croyance permanente de la chrétienté. *Ecclesia dicens nove nunquam dicit nova;* l'Église, quand elle emploie de nouveaux termes, ne dit jamais rien de nouveau : cette maxime plus fière que vraie de Vincent de Leyrins semblait planer sur toute l'histoire du dogme, philosophes et croyants soumis s'en accommodaient également.

En Allemagne et en Hollande, depuis les grands travaux d'histoire ecclésiastique qui ont marqué, pour ces deux pays, la première moitié de notre siècle, le nombre était déjà grand de ceux qui savaient pertinemment à quoi s'en tenir sur cette perpétuité prétendue de la foi. En France, c'est aux recherches et aux controverses dont la personne même de Jésus est l'objet ou le centre, que nous devrons une modification analogue dans les idées courantes. On saura désormais que le dogme orthodoxe de la divinité de Jésus-Christ est une des formes, — peut-être la plus logique, peut-être la meilleure, je n'en crois rien, mais je ne décide pas en ce moment, — en tout cas une forme entre plusieurs autres de la foi chrétienne; qu'il n'a rien de primitif ni par conséquent de nécessaire à l'existence même du christianisme; qu'en particulier Jésus lui-même, le siècle apostolique et les deux siècles suivants l'ont ignoré; qu'il s'est formé, non de toutes pièces, mais peu à peu et sous l'influence de divers principes, les uns de l'ordre le plus élevé, les autres d'un caractère fort peu édifiant; qu'en un mot, ce dogme a une histoire dans l'intérieur même de l'Église : de sorte que, lors même qu'après avoir régné pendant des siècles dans cette Église, il viendrait à sombrer lentement à notre horizon religieux, il ne faudrait nullement en conclure que le christianisme s'en va avec lui. Né sans lui, l'Évangile, s'il le faut, lui survivra, comme du reste il lui survit déjà dans l'âme de nombreux chrétiens d'Europe et d'Amérique.

J'avouerai que la première idée de ce travail me fut suggérée par la publication d'une brochure de M. l'évêque d'Arras sur la divinité de Jésus-Christ. J'eusse désiré l'analyser et montrer sur combien d'assertions, désormais inacceptables pour la science, sa démonstration repose. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'en lui-même le travail de M. d'Arras n'est pas fait pour la critique. C'est un acte de foi, de foi profonde et naïve, qui ne se doute même pas de ce qu'on sait dans le camp ennemi. Les croyants trouveront à le lire une grande édification, il n'ébranlera pas une seule intelligence au courant de la question. Mieux vaut donc, à tous les points de vue, n'en pas parler.

Selon le dogme orthodoxe, l'être qui vécut sur la terre, il y a dix-huit siècles, sous le nom de Jésus de Nazareth, est la seconde des trois

Digitized by Google

personnes de la Trinité, le Fils, Dieu par conséquent au même titre absolu que le Père et le Saint-Esprit, sauf qu'il tire son existence du Père par une génération sérieuse, incompréhensible et éternelle. En même temps, le Fils s'est incarné dans le sein d'une vierge juive, et, sans que sa divinité en fût amoindrie, a possédé une nature humaine intégrale, de sorte qu'il est à la fois, dans l'unité de sa personne, vraiment homme et vraiment Dieu.

Telle est la doctrine orthodoxe qui règne dans l'Église chrétienne depuis la fin du ve siècle au plus tôt. Si nous nous reportons aux documents primitifs du christianisme, nous la trouvons ignorée ou plutôt implicitement niée. Il y a donc une histoire qui mène de cette ignorance première à cette affirmation finale et qui raconte comment les divers éléments dont celle-ci se compose se sont graduellement constitués et déposés dans la tradition ecclésiastique. C'est cette histoire que nous voudrions résumer dans ses phases principales, en insistant surtout sur les origines qui sont le moins connues. L'enseignement de Jésus lui-même, les doctrines christologiques du Nouveau Testament, l'adoption de plus en plus générale au IIIe siècle de sa divinité relative, l'élévation de cette divinité relative à la divinité absolue pendant les deux siècles suivants, jointe à la fixation officielle du dogme des deux natures, indiquent, avec la marche à suivre, la division par périodes que nous avons adoptée.

I

Une étude de ce genre, pour être complète, exigerait un long labeur, dont une partie notable devrait être consacrée aux antécédents du christianisme. En particulier, il faudrait rechercher jusqu'à quel point les idées que les Juifs se faisaient du Messie qui devait venir, contenaient déjà les éléments de la doctrine qui devint plus tard le dogme orthodoxe. Nous négligerons cet ordre de recherches qui, à tout prendre, renseigne moins qu'on ne s'y attendrait sur les origines de ce dogme. Disons seulement, ce qui ne peut être contesté, qu'au temps où Jésus de Nazareth inaugura sa prédication du Royaume de Dieu, la masse du peuple juif espérait que Dieu lui susciterait un roi, un Messie (oint de Dieu) ou Christ, qui le délivrerait du joug étranger, rétablirait toutes choses dans leur état normal, par conséquent ferait de la nation élue la nation-reine du monde, et fonderait sur la terre un règne de justice, de

Digitized by Google

vérité et de félicité parfaites. Pas un seul indice n'autorise à penser que cette espérance messianique inclût, du moins dans la foi du grand nombre, que la personne du Messie dût avoir une origine extra-humaine. D'autre part, le premier en date de tous les dogmes chrétiens ayant consisté dans l'affirmation de la dignité messianique de Jésus, toute l'histoire de sa divinité doit commencer par l'examen des motifs qui déterminèrent ses disciples à voir en lui le Messie espéré, malgré tout ce qu'il y avait, dans sa parole et dans sa vie, de contraire aux attentes populaires.

Malheureusement, ici déjà, nous sommes en face d'un de ces grands problèmes de critique biblique, dont la discussion mériterait à elle seule un article fort long et que nous sommes forcés d'envisager comme s'il était résolu pour tous de la même manière que pour nous. Il s'agit de la valeur historique du quatrième évangile qui nous transporte de prime abord, dès son début et dès le début du ministère de Jésus, en pleine christologie transcendante, métaphysique, tandis que les trois premiers tiennent un langage tout différent. Serait-ce là l'enseignement authentique, primitif, du fondateur lui-même du christianisme? En dehors de toute discussion théologique, la critique moderne est assez unanime à penser que les discours du quatrième évangile ne peuvent être regardés autrement que comme des compositions libres, analogues à celles que les chrétiens mystiques de tous les temps ont tant aimé à écrire, sans même se demander, tant ils étaient certains de parler en son nom, si leur Maître adoré aurait approuvé tout ce que leur cœur ardent lui faisait dire. En définitive, contre le seul témoignage du quatrième évangile, celui des trois autres, qui lui-même se décompose en témoignages plus immédiats ou plus nombreux encore, doit l'emporter dans la balance d'une critique impartiale. Mais nous pourrons justifier notre méthode historique par une observation très-simple. Quel que soit l'auteur, quelle que soit la date du quatrième évangile, nous ne pouvons que placer sa christologie à la place logique qui lui revient de droit dans l'histoire de la pensée chrétienne, et cette place ne saurait être la première dans l'ordre du temps. Quand on pense que l'Église a obéi constamment au désir qu'elle avait de glorifier toujours plus celui dont elle est issue, quand on se dit que chaque évangéliste a assigné à Jésus la dignité la plus haute qu'il crût possible de lui attribuer, on ne peut pas admettre que la chrétienté première ait commencé par adorer en lui le Verbe éternel pour ne voir en lui, quelque temps après, qu'un homme miraculeusement né ou même un fils de l'homme dans toute la force de ce terme : au contraire, il est tout sim-

Digitized by Google

ple qu'elle ait suivi la marche inverse. Qu'au bout de cette réflexion se trouvent des conséquences très-peu favorables à l'authenticité apostolique de cet évangile, ce n'est pas moi qui le nierai, mais encore une fois elles dépassent le cercle où nous devons nous renfermer ici.

Ajoutons que très-certainement tous les chrétiens ont reconnu de tous temps et reconnaîtront toujours, sous peine de perdre le droit à leur nom, un cachet divin, un *divinum quid*, dans la personne de Jésus. Partout où l'idéal se révèle dans le champ de la réalité, l'homme perçoit la splendeur de Dieu, reconnaît sa présence et son action, et l'on peut bien dire, sans être accusé de parti pris, que jamais et nulle part la beauté suprême, celle qui résulte de la perfection religieuse-morale et du dévouement simple et grandiose à l'humanité, n'a brillé d'un éclat plus pur que dans la vie et la mort du sublime enfant de Nazareth. Il est probable que, si ce caractère divin était apparu en Grèce ou à Rome, les formules destinées à le définir eussent été autres qu'elles ne furent en Galilée et à Jérusalem. Deux choses, en tout cas, sont certaines : la première, que ce caractère divin, susceptible de bien des définitions, devait être conçu en rapport avec les idées que le peuple, témoin de sa manifestation, se faisait de la supériorité dans l'ordre spirituel; la seconde, résultant rigoureusement de la première, qu'apparaissant au sein du peuple juif, la première impression que Jésus devait faire sur les âmes sensibles au charme qu'il exerçait, devait se traduire par ce mot : *C'est un prophète!* et si cette impression devenait telle que ceux qui la ressentaient ne pouvaient plus rien concevoir qui lui fût supérieur ou même comparable, elle devait s'élever jusqu'à l'exclamation : *C'est le Messie, celui qui devait venir!* Car un Juif ne pouvait concevoir rien de plus haut sur la terre.

C'est, en effet, ce qui arriva selon les récits des trois premiers évangiles. Jésus fut d'abord pour le peuple un prophète; il fut bientôt le Messie pour les siens.

Mais lui-même, comment se considéra-t-il?

C'est une question plus difficile à résoudre qu'on ne le croit d'ordinaire. Non pas que Jésus ait hésité à se proclamer le Messie dans les derniers temps de sa vie, mais une foule d'indices tendent à montrer que, si le sentiment qu'il l'était en effet germa longtemps dans son for intérieur et finit par devenir en lui un fait de conscience net et arrêté, il ne chercha nullement à imposer cette croyance à ses disciples et attendit que leur foi en lui eût atteint cette hauteur, qu'elle ne pouvait alors dépasser, pour ratifier par son acceptation le suffrage populaire qui

Digitized by Google

lui décernait par le fait même la royauté sur Israël et sur le monde. Il n'est pas douteux que le sentiment du conflit inévitable qui devait éclater entre le Messie tel qu'il le concevait, tel qu'il le voulait être, en rapport avec la conscience qu'il avait de sa mission religieuse, et le Messie tel que le peuple le rêvait, n'ait été la cause déterminante de cette réserve prolongée ; et sans doute aussi la même antinomie avait longtemps agité son âme avant d'être définitivement résolue pour lui. En deux mots, Jésus voulut être le Messie, mais un Messie accepté, parce qu'il refusa d'être le Messie qu'on eût voulu.

Lui-même s'appela, dès le début, *Fils de l'Homme*. Cela signifiait-il, comme le voulut plus tard l'orthodoxie très-embarrassée pour concilier avec son dogme la déclaration de Jésus sur lui-même, qu'il désignait par là sa *nature humaine* pour la distinguer de sa *nature divine* à laquelle il réservait le nom de *Fils de Dieu ?* Pas un seul mot de sa bouche ne nous autorise à lui attribuer cette étrange idée d'après laquelle il aurait parlé tantôt en Dieu, tantôt en homme, tout en restant une seule et même personne. D'ailleurs on oublie, quand on parle ainsi, que dans le langage biblique le nom de Fils de Dieu n'a rien qui sépare d'une manière tranchée celui ou ceux qui le portent de tous les autres êtres créés. Des anges et des hommes sont désignés de cette manière dans les deux Testaments [1], et si l'expression *le Fils de Dieu* s'employait au temps de Jésus dans un sens d'excellence et pour désigner une personne unique, elle était simplement synonyme du Messie, ou, si l'on veut, l'un de ses titres honorifiques [2]. En réalité, Jésus, dans les trois premiers évangiles, s'humilie toujours profondément devant Dieu. Il est tenté, il prie, il pleure, il repousse la qualification de bon pour la réserver à Dieu seul [3], il déclare qu'il ignore certaines choses que Dieu seul sait [4], il soumet sa volonté, malgré des résistances dont il a peine à triompher, à celle de Dieu [5]. S'il appelle Dieu *son* Père céleste, c'est en prêchant qu'il est aussi le nôtre à tous. Jamais il ne réclame de ses disciples l'adoration due à Dieu seul. En un mot, il est complétement innocent du reproche que ses ennemis lui ont fait par la suite d'avoir voulu se faire passer pour Dieu descendu en terre. Quant à ses ennemis d'alors, il est évident que si Jésus s'était proclamé Dieu, ils n'eussent pas manqué de faire d'une telle prétention, blasphème inoui pour des

[1] *Gen.*, VI, 2; *Job.*, I, 6; II, 1; *Ps.*, LXXXII, 6; *Osée*, I, 10, etc., *Matth.*, V, 9; *Luc*, VI, 35; XX, 36; *Gal.*, III, 26, etc.

[2] Comp. *Marc*, XIV, 61; *Luc*, XXII, 67, 70, et aussi *Matth.*, XVI, 16; *Marc*, VIII, 29; *Luc*, IX, 20.

[3] *Marc*, X, 18. — [4] *Marc*, XIII, 32. — [5] *Matth.*, XXVI, 36-44.

Digitized by Google

oreilles juives, la base, le thème continu de leurs accusations : pas une seule fois une telle discussion n'éclate. Les controverses entre ses adversaires et lui roulent toutes sur des sujets très-différents de celui-là, et les deux chefs sur lesquels il est condamné par le Sanhédrin, sont premièrement une parole hardie qu'il avait prononcée, à propos du temple, secondement et surtout sa prétention à se poser en Messie. De prétention à l'identité ou à l'égalité avec Dieu, pas un mot.

Le titre de *Fils de l'Homme* aurait-il, dès lors, signifié le Messie, par allusion au passage de l'apocalypse de Daniel[1], où le prophète voit *comme un fils d'homme venir sur les nuées du ciel* pour être investi par Dieu de la domination sur le monde ? Pas davantage. D'abord il n'est pas question *du Fils de l'Homme* ni du Messie, mais d'un être ayant la forme humaine. Cette forme n'est autre chose que le symbole du peuple juif, investi finalement de l'empire universel, après que quatre grands empires historiques (Chaldéens, Mèdes, Perses et Grecs), symbolisés respectivement par un animal différent, se sont succédé sur la terre. Mais de plus, si le nom de fils de l'homme avait signifié le Messie, comment le peuple juif, les disciples de Jésus surtout auraient-ils été un seul instant indécis sur la dignité qu'il fallait lui reconnaître ou lui refuser ? Et qu'y aurait-il eu de nouveau, de spontané, dans cette première proclamation de la messianité de Jésus qui valut son surnom d'honneur à Simon Barjonas[2] ?

Non. Le titre de Fils de l'Homme, que Jésus ne reçoit de personne, qu'il se donne lui-même à lui-même, signifie ce qu'il veut dire. Jésus, en s'en servant, se déclare homme et fils d'homme. En même temps et conformément au génie de sa langue où le mot *fils*, en outre de son sens propre, exprime l'affinité essentielle, l'appartenance matérielle ou morale[3], il annonce par là le caractère profondément *humain* de sa personne, de sa mission, de sa religion. Ce n'est pas pour le juif seulement qu'il veut vivre et mourir, c'est pour l'homme dans toute la généralité de ce mot[4]. Le caractère universaliste de son Évangile se

[1] *Daniel*, VII, 13.

[2] *Matth.*, XVI, 13-20.

[3] Par exemple l'hébreu dit *les fils des prophètes* pour *leurs disciples* (II *Rois*, II, 3; comp. *Matth.*, XII, 27), *fils de la mort* pour *destiné à la mort* (*Ps.*, LXXIX, 11; II, 20), *fils de la flamme* pour *l'étincelle* (*Job*, V, 7), etc.

[4] C'est un trait remarquable et peu remarqué de la parabole du *Bon Samaritain* (*Luc*, X, 30 sv.) qu'on ignore la nationalité et la religion du voyageur blessé que le lévite et le sacrificateur ont négligé de secourir et que l'hérétique a sauvé d'une mort certaine. Cet inconnu, dépouillé de ses vêtements par les voleurs, hors d'état de parler, n'a pu dire qui il était ni d'où il venait. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il est quelqu'un, *un homme*. Donc c'est

Digitized by Google

montre ici dès le premier moment, et c'est pourquoi les conditions qu'il pose à l'entrée du Royaume de Dieu n'ont rien de spécial à un pays, à une race, à un temps déterminés : il suffit de participer à la nature humaine pour qu'elles soient réalisables et obligatoires.

Nous sommes donc en droit de résumer en langage moderne l'opinion que Jésus avait de lui-même, en disant qu'il avait la claire conscience de sa divine vocation, laquelle consistait essentiellement à fonder la religion universelle, contenue en germe dans cette Loi et ces Prophètes qu'il voulait accomplir. Dans le sentiment qu'aucune œuvre, aucune mission ne pouvait être supérieure à celle-là, que de là dépendait l'avenir de son peuple et du monde, cette conscience s'identifia chez lui avec celle d'être le vrai Messie, après lequel il était superflu d'en attendre un autre.

Faut-il penser, de plus, qu'il reporta à une époque ultérieure l'accomplissement d'une rénovation miraculeuse du monde, bien plus conforme aux espérances de ses compatriotes que la transformation lente opérée par son esprit régénérateur, et qu'il décrivait d'avance en termes si admirablement simples et pénétrants [1] ? Ou bien, dans les nombreux passages des évangiles qui parlent de son retour à bref délai, de sa réapparition glorieuse, terrible aux méchants, si douce aux élus, devrions-nous voir une altération prolongée de son véritable enseignement imputable à ses disciples qu'entraînait le désir de donner à leurs propres attentes l'autorité d'une divine révélation ? Ou plutôt, — et ce serait là notre opinion, — y a-t-il dans ces fragments des évangiles un mélange, d'ailleurs impossible à analyser, d'intuitions prophétiques, de pressentiments divinateurs d'une révolution totale dont le monde serait le théâtre et son œuvre la cause première, intuitions, pressentiments, souvent exprimés par Jésus sous des figures suggérées par la croyance messianique populaire, et sans qu'il ait toujours cherché lui-même à distinguer le fond et la forme de ses prévisions ? C'est là une question fort intéressante, mais qui ne touche qu'indirectement à notre sujet [2].

la nature humaine souffrante, mais la nature humaine réduite à sa plus simple expression, qui a éveillé la commisération du bon Samaritain, et de là le sens profond de cette touchante histoire.

[1] Par exemple *Marc.* IV, 26-29; *Matth.*, XIII, 31-33.

[2] Qu'il me soit permis seulement d'émettre une réflexion sur ce point. Les apologètes chrétiens, depuis que la croyance au millenium a disparu de la foi générale, se sont donné une peine infinie pour énerver ou idéaliser les paroles de Jésus, concernant son retour prochain et l'établissement visible de son règne sur la terre. Je crains qu'ils n'aient fait fausse route. C'est par là qu'ils ont donné prise au reproche, souvent fait de nos jours au christia-

Digitized by Google

Ce qui demeure constant pour nous, c'est que Jésus lui-même s'est cru et s'est dit homme, tout en ayant une ferme conscience de sa mission divine dans l'humanité [1].

II

La foi de ses premiers disciples ne contredit en rien cette affirmation; seulement on peut voir qu'une transfiguration graduelle s'opère dans leur esprit. Pour eux le Messie, victorieux de la mort qu'il avait subie sur la croix, assis à la droite de la puissance de Dieu, c'est-à-dire ayant reçu de Dieu tout pouvoir au ciel et sur la terre [2], devait revenir sous peu pour régner avec les siens sur un monde renouvelé. Si cette croyance ne séparait encore nullement Jésus de l'humanité, elle faisait pourtant de lui un *homme* devenu *céleste*, et il est naturel que, préférant s'élancer dans l'avenir plutôt que de se replonger dans un douloureux passé, le Christ leur apparût plus aisément sous cette forme d'être céleste que sous celle de l'humble rabbi de Nazareth. Mais, encore une fois, c'était une apothéose, ce n'était pas encore une déification.

Nous voyons clairement ce sentiment s'affirmer et même s'exalter dans l'Apocalypse. Ce livre, tout plein d'un symbolisme ardent et poussant d'habitude à outrance ses descriptions et ses images, reporte expressément sur Jésus glorifié les attributs divins [3]. Il est, comme Dieu, le premier et le dernier, l'Alpha et l'Oméga [4], il porte sur le front un nom nouveau qui n'est autre que le nom ineffable de Jehovah [5], il s'appelle « la parole de Dieu [6]. » Mais qu'on ne s'y laisse pas tromper ! L'auteur de l'Apocalyse entend seulement par là que Jésus, victorieux du monde et du péché, possède tous ces titres d'une manière,

nisme, qu'il est hostile au progrès de l'humanité sur une terre qu'il méprise trop pour se soucier de ce qui s'y passe. Tel n'était pas du tout le point de vue chrétien primitif, et quand aujourd'hui, mieux avisés, nous attendons de la pénétration de l'humanité par le principe chrétien de justice et d'amour une ère de bonheur et de lumières incomparable, nous ne faisons, pour employer une expression favorite de M. de Bunsen, que dire en *japhétique* ce que le millenium disait en *sémitique*.

[1] Le seul passage des synoptiques (*Matth.*, XI, 27) où, à la rigueur, Jésus semblerait se dire le Fils de Dieu dans le sens métaphysique du quatrième évangile, est trop isolé pour tirer à grande conséquence, et au surplus il signifierait uniquement que Jésus exprime la conviction que la conscience de Dieu qu'il possède est unique en ce moment sur la terre, et ne peut devenir le partage que de ceux qui la recevront de lui.

[2] *Matth.*, XXVIII, 17. — [3] I, 8; IV, 8. — [4] I, 11, 17; II, 8; XXII, 13. — [5] II, 17; XIX, 12. — [6] XIX, 13.

Digitized by Google

pour ainsi dire, extérieure, comme s'ils lui avaient été conférés en récompense de sa victoire. Il n'en est pas moins un être créé, bien que prééminent sur toute la création [1]. C'est à partir d'un certain moment, postérieurement à sa mort sur la croix, que les perfections divines lui sont ainsi décernées [2]. Le nom de Dieu sera un jour inscrit aussi sur le front des élus [3]. Son nom de « parole de Dieu » signifie seulement qu'il est le révélateur de la vérité et l'annonciateur des jugements divins, et n'a pas encore la signification métaphysique du *Verbe* ou de la Parole au sens philonien [4]. Enfin l'auteur considère Jésus comme issu de la nation d'Israël, la femme-mère du chap. XII, dont la tête est entourée de douze étoiles (les douze tribus). Il est donc sorti des entrailles mêmes du peuple juif, il en est l'honneur, parce qu'il en est le fruit, et rien ne serait plus contraire à cet ensemble d'idées que la supposition d'une origine extra-terrestre, exclusive de toute génération humaine. L'Apocalypse fut écrite l'an 68 de notre ère.

Si nous revenons aux trois premiers évangiles, non plus pour y chercher le témoignage que Jésus s'est rendu à lui-même, mais pour savoir ce que ses historiens ont pensé de lui, nous y trouvons encore très-nettement maintenu le sentiment que Jésus est réellement homme, et si, en fait de documents évangéliques, nous ne possédions que l'évangile de Marc et les discours des apôtres dans les Actes, toute la christologie du Nouveau Testament se résumerait en ceci : que Jésus de Nazareth fut « un prophète, puissant en œuvres et en paroles, fait, par Dieu, Christ « et Seigneur [5]. » Il n'y aurait non plus aucune raison de contester le dogme des vieux Ébionites, d'après lequel Jésus lui-même n'aurait eu la claire conscience de sa vocation qu'à partir de son baptême au Jourdain, lorsque le ciel s'ouvrit sur sa tête et que le Saint-Esprit descendit en lui. Il y a peut-être une grande vérité historique dans ce dogme qui fut celui de ces tenaces communautés judæo-chrétiennes de Syrie qui subsistèrent jusqu'au ve siècle, hérétiques délaissés après avoir été les orthodoxes exclusifs des premiers jours, et qui se vantaient d'être les plus anciennes églises chrétiennes. « Un homme pleinement inspiré par l'esprit de Dieu, » telle eût donc été la formule christologique.

Quant aux évangiles de Matthieu et de Luc, nous trouvons une preuve nouvelle de la fermeté de la croyance première que Jésus était réellement homme par sa nature et sa naissance dans les deux généalogies, du reste divergentes, que ces deux livres rapportent respecti-

[1] III, 14. — [2] V, 6. — [3] II, 17. — [4] Comp. I, 9; XIX, 9. — [5] *Marc*, I, 1-12; *Act.*, II, 22, 30, 36; III, 22-23; X, 38. Comp. *Luc*, XXIV, 19.

Digitized by Google

vement [1], et qui, toutes deux, ont pour but de prouver, contre un judaïsme incrédule, que Jésus est vraiment le Messie en montrant qu'il descend en droite ligne du roi David. Un des titres d'honneur du Messie consistait en effet dans cette appellation, déjà indiquée par quelques passages des prophètes, de *Fils de David*, soit qu'on entendît par là un descendant réel du plus glorieux des rois d'Israël, soit qu'on voulût simplement indiquer ainsi qu'il imiterait David en gloire, en puissance, en piété et en amour de son peuple. Bien que Jésus ait parfois reçu ce titre honorifique de la part de ceux qui lui demandaient une grâce ou qui voulaient exalter sa personne, nous ne voyons pas qu'il se le soit jamais adjugé à lui-même, et, bien plus, il y a dans l'évangile de Marc un passage fort curieux où, controversant avec les Scribes, Jésus s'attache à montrer que ceux-ci se trompent étrangement quand ils veulent que le Messie soit un descendant de David [2]. Quoi qu'il en soit, il est certain que les deux auteurs des généalogies le regardaient, ainsi du reste que les compatriotes et les contemporains de Jésus, comme le fils aîné de Joseph, l'époux de Marie, et n'avaient pas la moindre idée d'une conception miraculeuse. S'ils avaient eu pareille idée, en effet, ils eussent déroulé la généalogie de Marie et non celle de Joseph. Toutes les subtilités, invoquées par la vieille harmonistique pour concilier cette contradiction des récits évangéliques, se sont brisées contre l'évidence du fait. Les divergences des deux généalogies prouvent simplement que la famille de Jésus, bien que l'idée de sa filiation davidique se répandît de bonne heure dans les cercles chrétiens [3], n'avait pas fixé sa généalogie dans les temps antérieurs à sa naissance et qu'on put s'y prendre de plusieurs manières pour la rattacher à la souche royale d'Israël. La supposition la plus naturelle, celle dont on dut partir en premier lieu et qui fut admise par notre premier évangile, fut que Jésus descendait de David par Salomon et la série de ses successeurs directs. Mais, soit difficultés historiques, soit plutôt répugnance à donner pour ancêtres au Messie des princes idolâtres ou iniques, et il s'en trouve en assez grand nombre dans cette longue lignée, d'autres préfèrent ce qu'on pourrait appeler une branche cadette, celle qui vient de David par Nathan. Nous n'avons pas à rechercher en ce moment qui eut tort ou raison, ni même si quelqu'un

[1] *Matth.*, I, 1-14; *Luc*, III, 23-37.

[2] *Marc*, XII, 35-37.

[3] Cette idée paraît déjà généralement admise au temps de Paul, *Rom.*, I, 3. Toutefois, tout porte à croire que l'on passa plutôt de la croyance qu'il était le Messie, à celle qu'il était fils de David, que de celle-ci à celle-là.

Digitized by Google

eut raison. Il nous suffit de constater que, dans l'esprit des généalogistes, Jésus est homme, né comme nous tous d'un homme et d'une femme.

Et cependant les mêmes évangélistes qui ont reproduit ces généalogies, ont accrédité dans l'Église le récit de sa naissance miraculeuse. Dans le premier évangile, les deux idées contradictoires sont juxtaposées l'une à l'autre d'une manière abrupte, et comme si son rédacteur n'avait pas aperçu leur incompatibilité. Le troisième sent fort bien la contradiction [1], et cependant il rédige son histoire comme si elle n'existait pas. Il est probable que ces deux évangélistes, vu la rareté des traditions qui circulaient sur l'enfance de Jésus, n'osèrent pas éliminer une seule de celles qui vinrent à leur connaissance et amalgamèrent, sans trop se préoccuper de la logique, le peu qu'ils en recueillirent, chacun de son côté, sur ce sujet obscur dont Jésus lui-même n'avait jamais parlé. N'est-il pas évident, par exemple, que, lorsque Luc nous raconte comment Joseph et Marie ne comprirent rien aux paroles de leur fils, quand, à douze ans, celui-ci leur dit qu'il devait s'occuper avant tout des choses de son Père [2], il enregistre là une tradition formée dans un milieu où l'on ne savait rien des scènes miraculeuses qui, selon le même évangéliste, avaient présidé à sa naissance, et sur le sens desquelles Marie, tout au moins, ne pouvait absolument pas se méprendre?

D'où provint donc cette idée d'une conception miraculeuse de Jésus dans le sein de Marie? Si sa naissance avait été illégitime, comme plus tard les adversaires du christianisme crurent pouvoir le soupçonner, ses ennemis personnels, en Galilée, à Nazareth surtout où sa famille était si connue, n'auraient pas manqué de lui en faire d'amers reproches. D'autre part, ni Marc, ni Paul, ni Jean, ni aucun autre écrivain du Nouveau Testament ne connaissent la naissance miraculeuse. Et qu'on ne nous accuse pas de conclure plus qu'il ne convient du silence qu'ils gardent sur ce point. Cette croyance, une fois adoptée, est de celles qui, à défaut d'une affirmation directe, font sentir leur présence de toutes sortes de manières latentes. Elle n'appartient donc plus déjà à la première éclosion de la foi chrétienne. C'est déjà un dogme, un théologoumène, et aussi la première tentative de séparer Jésus de l'humanité dans l'intention de le glorifier. Elle a dû se former par la combinaison de deux éléments que l'on peut se représenter comme il suit :

[1] *Luc*, III, 23.
[2] *Luc*, II, 42-50.

Digitized by Google

Premièrement, la croyance antérieure que Jésus avait été pleinement inspiré du Saint-Esprit à partir de son baptême, tandis qu'auparavant rien ne l'eût distingué du reste des hommes, avait le défaut de supposer contre toute vraisemblance la transformation subite, totale, à un moment précis, d'un homme ordinaire en un être incomparable. Que le baptême de Jean ait marqué pour Jésus une crise intérieure, dans laquelle un éclair d'en haut illumina son âme et le révéla complétement lui-même à lui-même, cela est fort possible, et j'avoue même que je ne conçois pas très-bien, en dehors de cette supposition, la grande importance que ce baptême eut aux yeux de tous les évangélistes et des judæo-chrétiens rigides. Mais évidemment Jésus devait avoir déjà donné plus d'une preuve de sa supériorité religieuse. Ce que la vraisemblance psychologique nous fait présumer, le désir de glorifier sa personne le suggéra, et il demeura constant que Jésus avait été rempli du Saint-Esprit dès son adolescence, dès son enfance, dès le sein de sa mère. La langue religieuse des Juifs aimait cette dernière expression, quand elle voulait dire qu'une qualité bonne ou mauvaise remontait aussi loin que possible dans les souvenirs de la personne, était en quelque sorte née avec lui. C'est ainsi que Job se dit protecteur de la veuve et de l'orphelin *dès le sein de sa mère* (XXXI, 18), et que le Psalmiste se dit pécheur au moment même de sa naissance (Ps. LI, 5). — En second lieu, notons que le peuple hébreu, comme beaucoup d'autres, incline à croire que ses grands héros ne sont pas venus sur la terre comme tout le monde. La naissance d'Isaac, de Samson, de Samuel, a déjà quelque chose de miraculeux. La même idée trouva créance au sujet de Jean-Baptiste qui naquit, comme eux, contre toute probabilité et qui, dès le sein de sa mère, « fut rempli du Saint-Esprit » (Luc, I, 15). La même notion fut certainement appliquée à Jésus par ses disciples. Mais on ne pouvait pas en rester là, n'attribuer au Christ qu'un honneur partagé par d'autres. Supérieur à ceux qui avaient *reçu* le Saint-Esprit dès leur plus bas âge, il devait avoir été *conçu* du Saint-Esprit [1], et cette formule qui exprimait si énergiquement le caractère absolu de son inspiration divine, dut promptement s'incorporer dans un récit qui la matérialisait, en quelque sorte, en excluant son père humain. A quoi purent aussi contribuer quelques idées esséniennes, alors assez répandues, sur l'impureté morale de l'acte générateur.

[1] C'est évidemment en suite d'un cours d'idées analogues que, dans un milieu où l'on connaît de regarder Jésus comme fils de Joseph, on fit du Saint-Esprit (mot féminin chez les Hébreux) *la mère* de Jésus dans un sens certainement figuré, mais fort expressif. Ἡ μήτηρ μοῦ τὸ ἅγιον πνεῦμα, dit Jésus dans l'évangile ébionite des Hébreux, cité par Origène *Homil. in Jerem.*, XV.

Digitized by Google

Les auteurs de ces récits poétiques s'aperçurent-ils qu'ils retiraient d'une main à la gloire de Jésus ce qu'ils prétendaient lui donner de l'autre? Si la grandeur de Jésus consiste avant tout dans la beauté de son caractère religieux et moral, dans son dévouement sans mesure à Dieu et aux hommes, c'est évidemment à la condition qu'il ait triomphé de l'égoïsme et des défauts inhérents à la nature humaine. Mais si elle a pour cause première une origine surhumaine et qui n'a rien de commun avec la nôtre à tous, qu'y a-t-il d'admirable dans des vertus qui, par cela même, ne lui auront rien coûté? Quoi qu'il en soit de la réponse à faire à cette question, nous ferons observer que, pour les chrétiens qui admirent les premiers que Jésus était né miraculeusement, il ne s'agissait encore de croire ni à sa préexistence, ni à son incarnation. Quand on admettra l'incarnation d'un être surnaturel, comme dans le quatrième évangile, par exemple, on se gardera bien de parler d'une conception provenant du Saint-Esprit. Les deux idées, en effet, ne se concilient pas. Un être préexistant qui se fait homme, c'est-à-dire qui prend un corps humain (car, par cela même qu'il a préexisté, il ne sera jamais homme au sens strict), s'incarne, se revêt de chair humaine, se rapetisse, si l'on veut, à l'état d'embryon humain, mais n'est pas conçu du Saint-Esprit dans les entrailles de sa mère. Cette dernière expression suppose que l'être ainsi conçu ne commence d'exister qu'à partir du moment où son être commence lui-même, c'est-à-dire de sa conception. Telle est bien aussi l'idée des évangélistes qui nous racontent la naissance miraculeuse de Jésus. Pas un mot de leur part ne trahit l'idée de l'incarnation d'un être préexistant. Réciproquement, là où il est question d'une préexistence ou d'une incarnation, chez Paul et et chez Jean, par exemple, il n'est rien dit d'une conception miraculeuse.

Les trois premiers évangiles, par la date approximative de leur rédaction, peuvent être considérés comme des témoins de la croyance christologique de l'Église à la fin du premier siècle. Cependant, avant eux, mais en dehors des cercles où se formèrent les documents ou traditions qu'ils ont mis à profit, une doctrine chrétienne, fort originale et influente, avait déjà commencé d'une autre manière à séparer Jésus de l'humanité, sans toutefois rompre encore toute espèce de lien d'origine entre lui et elle. Je veux parler de Paul et de sa théologie particulière.

Paul n'était pas du nombre des disciples immédiats de Jésus. Il ne l'avait pas suivi dans ses pérégrinations à travers la Palestine et ne l'avait vu qu'en vision. Il semble même, à en juger du moins par ses épîtres, qu'il ne s'étendait pas beaucoup sur les événe-

Digitized by Google

ments de la vie de Jésus autres que sa passion et sa résurrection. Car il ne parle que de ces deux dernières, comme s'il eût craint, en parlant du reste, de se trop subordonner à une tradition que ses collègues et rivaux dans l'apostolat possédaient seuls de première main. Il concentre donc de préférence son regard sur le Christ selon l'esprit, sur « l'être céleste » qui, selon la foi commune à eux et à lui, siège dans les lieux très-hauts et doit bientôt revenir pour mettre ses fidèles en possession du salut. L'homme devenu céleste de l'Apocalypse et des synoptiques tend donc chez lui à se changer en un *homme du ciel*, un homme à part et supérieur par sa nature à tous les autres, ayant sans doute avec l'humanité une conformité originelle assez difficile à définir, mais enfin dont la préexistence est enseignée de plus en plus clairement, à mesure que la théologie paulinienne se développe dans les épîtres qui nous ont été conservées sous le nom de cet apôtre.

Car nous voici de nouveau en face d'un problème de critique sacrée compliquant notre recherche. Toutes les épîtres attribuées à Paul dans le Nouveau Testament, sans parler de l'épître aux Hébreux, qui a très-certainement un autre auteur que lui, sont-elles authentiques? Non-seulement le contenu des épîtres, dites *pastorales*, suggère des doutes, fortement motivés selon nous, mais de plus l'école de Tubingue n'a reconnu que les quatre premières, savoir les Romains, les deux aux Corinthiens et les Galates comme provenant réellement de saint Paul. Et l'un de ses principaux arguments est tiré du fait incontestable que la christologie des autres épîtres diffère notablement de celle de ces quatre premières. Tandis que celles-ci, selon le Dr Baur, n'enseignent pas encore positivement la préexistence, les épîtres aux Philippiens, aux Éphésiens, aux Colossiens, l'enseigneraient formellement, et même feraient de l'être surnaturel connu sur terre sous le nom de Jésus le fondement et l'ouvrier de la création toute entière.

Cependant nous pouvons, ici encore, nous épargner la discussion de ces problèmes ardus en parlant moins d'une christologie de Paul que d'une christologie paulinienne. Si toutes les épîtres sont authentiques, elles attesteraient que les idées de Paul sur la personne de Jésus se sont développées avec le temps; si elles ne le sont qu'en partie, c'est en tout cas dans son école, au milieu d'hommes pénétrés de son esprit, qu'elles ont reçu ce développement, et il est certain que les épîtres incontestées posent des principes dont le dogme des épîtres contestées tire des conséquences.

Toutefois n'espérons pas obtenir des définitions bien nettes et bien concordantes. La christologie paulinienne est une transition et, en

Digitized by Google

cette qualité, elle renferme des éléments qu'on a de la peine à concilier. Tantôt le Christ y est positivement homme [1], tantôt il ne semble plus avoir rien de commun avec nous, et son corps, sa chair n'est qu'une « ressemblance » de la nôtre [2]. Ici nous voyons énoncer la vieille idée chrétienne qu'il s'est acquis un nom au-dessus de tout autre nom par ses souffrances volontairement acceptées en vue du bien des hommes; ailleurs, il était déjà si haut bien des siècles avant de venir sur la terre qu'on ne conçoit pas comment il a pu monter encore. S'il fallait désigner le dogme plus moderne auquel la doctrine paulinienne concernant la personne du Christ ressemble le plus, il faudrait indiquer l'arianisme. Il est de fait que la notion d'une première créature (énoncée du reste explicitement Col. I, 15), commencement et intermédiaire de la création, à la fois très-inférieure à Dieu, au Père, de toute l'infériorité qui distingue l'être créé de l'être incréé, et bien supérieure à tout ce qui existe en dehors d'elle, cette notion qui fait le fond de l'arianisme, s'accommode parfaitement avec la plupart des formules christologiques pauliniennes, et celles qui restent en dehors du cadre arien proprement dit ne lui sont pas précisément opposées [3]. C'est ici surtout qu'on a lieu de regretter le manque de renseignements positifs sur la doctrine rabbinique à laquelle le disciple de Gamaliel emprunta les éléments de sa conception transcendante des choses. Jusqu'à quel point ce qu'il appelle *préexistence* ne devrait-il pas s'appeler plutôt *prééminence*? M. Gfrörer a montré, dans un curieux livre intitulé *Jahrhundert des Heils*, que certaines écoles rabbiniques ont souvent identifié les deux notions ou plutôt substitué celle-là à celle-ci. En Dieu, comme en toute intelligence, ce qui prédomine dans un développement, ce qui en constitue le but et par conséquent la cause finale, *préexiste* à tous les moyens termes dont la série est nécessaire à son apparition. Jésus, une fois considéré comme le point culminant de l'humanité et celle-ci comme celui du monde, rien de plus naturel, à ce point de vue, que de lui attribuer une préexistence idéale, antérieure au monde entier, laquelle se changea aisément en une préexistence réelle. La manière dont Paul, dans ses épîtres non discutées, établit son parallélisme favori entre les deux Adams [4], le premier et le

[1] *Tim.*, II, 5; *Rom.*, I, 3; V, 15.

[2] *Rom.*, VIII, 3.

[3] Il ne faudrait pas invoquer, par exemple, *Rom.*, IX, 5, qui ne peut se traduire comme le font les versions ordinaires que grâce à une mauvaise ponctuation, ni I *Tim.*, III, 16, *Dieu manifesté en chair*, les plus anciens manuscrits portant non pas *Dieu*, mais *celui qui*.

[4] *Rom.*, V, 12-21; I *Cor.*, XV, 21-22, 45-49.

Digitized by Google

dernier, l'un terrestre et animal, l'autre céleste et *pneumatique*, l'un principe pour toute sa race de péché et de mort, l'autre principe pour tous les siens de sainteté et de vie, comme si cette opposition, en quelque sorte polaire, qui existe chez tout homme entre la chair et l'esprit, se répétait dans la région transcendante où l'humanité ne fait qu'un seul être, cette théorie que nous résumons ici doit certainement se rattacher aussi à des spéculations rabbiniques, bien moins compliquées sans doute, congénères pourtant de celles qui, par la suite, stipulèrent, dans le système de la Kabbale, l'existence de l'Adam Kadmon.

Voici donc comment on pourrait résumer les deux faces parallèles de la christologie paulinienne, en les combinant aussi bien que possible. Jésus est essentiellement esprit [1], homme du ciel [2], créateur en sous-ordre du monde [3], possédant par lui-même les prérogatives d'une nature divine, mais s'étant acquis une gloire plus excellente encore parce qu'au lieu d'en faire un usage égoïste et orgueilleux, il s'est abaissé volontairement jusqu'à notre humanité, jusqu'à la mort de la croix [4]. En même temps, en vertu de son humanité, non identique à la nôtre, mais de même origine pourtant, en vertu de ce lien mystérieux qui l'unit à la famille humaine comme si lui et elle provenaient en quelque sorte du même jet créateur, il est le premier-né de beaucoup de frères [5], nous devons reproduire en nous son image [6] et grandir jusqu'à ce que nous ayons atteint sa taille [7]. Si le plérôme de la divinité a habité corporellement en lui, c'est pour que nous en soyons remplis nous-mêmes [8], et lorsque tous les hommes, vivifiés par son esprit, lui seront devenus semblables, alors sa supériorité actuelle sur eux n'existant plus, sa royauté cessera par cela même et Dieu sera tout en tous comme en lui [9].

Toutes ces assertions, il faut l'avouer, ne sont pas très-cohérentes. En particulier on ignore comment la christologie paulinienne se représente l'entrée dans l'humanité terrestre de son *homme du ciel*. Elle garde un profond silence, nous l'avons dit, sur la conception miraculeuse qu'elle eût certainement fait ressortir si elle l'avait admise. D'autre part, il est incontestable que l'humanité réelle du Christ tend dès lors à disparaître, bien qu'elle fasse encore partie essentielle de cette doctrine. Le Christ, surtout dans les dernières épîtres, devient de plus en plus le médiateur universel ou le *moment* dans lequel se résolvent les antinomies métaphysiques et morales du monde et de l'humanité (Éph., I, 10). Notons cependant que le Fils (ce mot prend

[1] *Rom.*, I, 3. — [2] I *Tim.*, II, 5; I *Cor.*, XV, 45-49. — [3] *Col.*, I, 16; I *Cor.*, VIII, 6. — [4] *Phil.*, II, 6-11. — [5] *Rom.*, VIII, 28. — [6] *Ibid.* — [7] *Éph.*, IV, 13. — [8] *Col.*, II, 9-10. — [9] I *Cor.*, XV, 28.

Digitized by Google

désormais une acception transcendante) est toujours et fortement subordonné au Père [1], et en cela encore le paulinisme confine à l'arianisme.

L'épître aux Hébreux développe et accentue encore cette christologie paulinienne. Jésus y est également présenté comme supérieur aux anges, créateur après Dieu du monde, et pourtant comme ayant acquis, par sa participation volontaire aux douleurs de l'humanité, un degré plus grand encore de gloire et de puissance. L'infériorité du Fils relativement au Père est aussi positivement proclamée [2], mais évidemment nous marchons vers la doctrine d'après laquelle cette infériorité sera réduite à son *minimum*, la doctrine du Verbe incarné.

C'est le quatrième évangile qui la formulera. On sait que la philosophie religieuse d'Alexandrie avait, dès le premier siècle, et sans aucun rapport avec l'Évangile, élaboré toute une théorie métaphysique d'après laquelle l'intermédiaire entre Dieu et le monde était le Logos ou le Verbe, c'est-à-dire la pensée exprimée de Dieu, l'idée des idées révélées dans le monde. Cette idée, avant la création, était intérieure en Dieu (λόγος ενδιαθετός). Pour former le monde, Dieu émit sa pensée, la proféra (λόγος προφορικός) dans une génération mystérieuse. Depuis lors le Verbe existe à côté et près de Dieu, non pas absolument égal à Dieu qui seul porte ce nom au sens strict (ὁ Θεός), mais d'essence divine (θεός), dieu de second rang (δευτερός θεός) et s'appelant le « Fils aîné, » le « Fils premier engendré. »

Du côté philosophique on a souvent regardé la théorie du Verbe dans le quatrième évangile comme identique à celle de Philon. Du côté théologique on a souvent prétendu qu'il n'y avait rien de commun que quelques expressions, signifiant du reste des choses toutes différentes.

Il y a, dans les deux opinions, une exagération manifeste. Nous venons de voir que la marche historique de l'idée chrétienne tendait d'elle-même, indépendamment de la philosophie et de la terminologie alexandrines, à un dogme fort semblable à celui du Verbe. On peut signaler, au surplus, de notables différences entre l'enseignement du quatrième évangile et celui d'Alexandrie. D'autre part, vouloir que dans un temps et au sein de sociétés adonnées à la spéculation religieuse, une doctrine aussi ressemblante à celle de Philon et employant, sans les définir autrement, les mêmes expressions techniques, se soit constituée en dehors de l'influence que la spéculation philonienne

[1] I *Cor.*, III, 22; XI, 3; XV, 27-28; *Phil.*, II, 5-11; *Éph.*, I, 17 suiv.
[2] *Hébr.*, II, 7; V, 5, suiv.

Digitized by Google

exerçait alors sur les esprits, c'est porter un défi exorbitant aux règles les plus élémentaires de la vraisemblance historique. Ajoutons que, chez les Juifs eux-mêmes, il y avait depuis assez longtemps une tendance marquée à personnifier la sagesse divine de manière à en faire, comme du Verbe philonien, l'intermédiaire du monde et de Dieu. Il résulte donc de tout cela que la doctrine du Verbe dans le quatrième évangile ne provient ni d'une inspiration originale, ni d'un emprunt proprement dit. Il faut plutôt y voir une résultante de toutes les théories monothéistes en vigueur au temps de l'apparition du christianisme. Il était impossible que cette théorie ne se frayât pas un chemin dans la théologie chrétienne, qui, de tout temps, a toujours fortement ressenti l'influence des idées philosophiques régnantes. Ce qui devait lui en ouvrir la porte, c'est l'impulsion initiale qui dirigeait la pensée chrétienne dans le sens d'une glorification toujours plus grande de la personne de Jésus. Comme chez les Juifs disciples de Jésus, le Fils de l'homme était devenu le Messie, le Christ, c'est-à-dire la plus haute personnalité humaine dont on pût avoir l'idée, de même, après que le Christ avait été déjà élevé au-dessus de l'humanité, les chrétiens devaient être amenés à voir en lui l'être le plus rapproché de Dieu, le plus *Dieu* qu'ils pussent concevoir, et cet être, c'était le Logos ou le Verbe.

Le Verbe donc, d'après le quatrième évangile, existait au commencement des choses (la question de son éternité n'est pas abordée), distinct de Dieu, émané de son essence et possédant substantiellement comme Dieu la lumière et la vie [1]. C'est par lui que s'est accompli le *devenir* universel [2]. Il est donc le Fils unique (μονογενής), reposant sur le sein du Père, comme le disciple bien-aimé sur le sein du Maître lors du dernier repas [3], et seul, par conséquent, en état de révéler à l'homme les secrets divins. Ce qui, dans le monde, est organisé, lumineux, rationnel, est son œuvre; mais il y reste toujours un élément ténébreux, rebelle à l'action du *Logos* [4]. Il en est de même dans l'humanité, qui se partage en enfants de lumière et en enfants de ténèbres. Le mal est donc quelque chose de positif et se personni-

[1] I, 1, suiv.; VIII, 12, etc.

[2] I, 2. Πάντα δι' αὐτοῦ ἐγένετο, non pas ἐκτισθὴ : pas plus que Philon, l'auteur de cet évangile ne connaît la création au sens absolu, et la matière ou plutôt l'élément mauvais des choses, les ténèbres et la mort, sont certainement pour lui, comme pour le philosophe alexandrin, quelque chose qui n'est pas *devenu*, un μὴ γεγονός.

[3] XIII, 23.

[4] I, 5.

Digitized by Google

fie dans le Diable, prince de ce monde, à la domination duquel il faut que le Verbe enlève les enfants de lumière qui gémissent sous son joug, et sont continuellement exposés à ses embûches [1]. C'est pour cela que le Verbe est devenu chair, c'est-à-dire qu'il s'est manifesté dans la chair en faisant d'un corps humain sa tente, sa demeure temporaire (ἐσκήνωσεν ἐν ἡμῖν, I, 14). Il n'est nullement question ici de deux natures, toutes deux entières, d'un homme complet et d'un Dieu réunis dans la personne de Jésus. Celui-ci n'est autre que le Verbe *indutus carne*, revêtu de chair, pour sauver ceux qui croiront en lui en leur communiquant l'esprit de Dieu qui constitue son essence à lui-même. Aussi, dans cet évangile seul, voyons-nous Jésus parler de lui-même comme un être qui a la claire conscience d'avoir préexisté à sa venue sur la terre, et de rentrer bientôt en possession de la gloire incomparable qu'il possédait déjà avant que le monde fût [2]. Il fait preuve, pendant sa manifestation visible sur la terre, de toute science [3] et d'un pouvoir absolu sur la nature. Il n'est plus question de développement en lui. Dès le premier moment, il se sait le Fils unique, parfait en toute chose, supérieur à toutes les épreuves. Une tentation comme celle du désert, une transfiguration extérieure comme celle du Thabor, une agonie morale comme celle de Gethsémané, sont complétement en dehors des cadres logiques du quatrième évangéliste, et, en fait, sont non-seulement tues, mais encore indirectement démenties dans certains passages [4]. Le titre lui-même de *Fils de l'homme* a perdu sa signification humaine, il est devenu synonyme de Fils de Dieu [5]. Le Verbe-Jésus peut donc se poser lui-même devant le monde comme l'auteur et le centre nécessaire de toute vie religieuse et morale [6]. Il ne pourrait, comme le Jésus des synoptiques, admettre que l'on puisse parler contre lui sans parler contre le Saint-Esprit. En un mot, sa gloire, sa divinité est telle qu'il croit bon de faire observer à ses disciples que son Père est encore plus grand que lui, comme s'ils eussent pu en douter [7].

N'oublions pas, en effet, que le quatrième évangile partage encore avec tous les autres livres du Nouveau Testament cette idée qui creuse un abîme entre eux et l'orthodoxie des conciles, l'idée de la subordination du Fils au Père. Cette infériorité de Jésus comparé à Dieu est même très-fortement accentuée, avec une certaine complaisance, dirait-on, et comme si l'auteur eût voulu prévenir certaines objections.

[1] XII, 31; XIV, 30; XVII, 15. — [2] VIII, 59; XVII, 5. — [3] I, 47, 49; IV, 16-18, etc. — [4] I, 35; I, 14; XII, 27. — [5] XI, 4; comp. XIII, 31; III, 13; VI, 38, 62. — [6] V, 21, 26; VI, 33, suiv.; XI, 25, suiv., etc. — [7] XIV, 28.

Digitized by Google

Le Père seul est le vrai Dieu, le Dieu au sens absolu (ὁ μόνος ἀληθινός θεός [1]). Le Fils ne peut rien faire de lui-même, lui est soumis, obéissant et repousse toute intention de se faire égal à lui (ἴσος τῷ θεῷ [2]). Par conséquent, il ne peut être appelé *dieu* [3] que dans un sens restreint, supérieur, mais analogue, à celui qu'avait le même mot appliqué aux juges d'Israël [4]. Les passages qui attestent cette infériorité sont fort nombreux, et d'ailleurs il rentre dans la notion même du Verbe que c'est sa perfection relative qui lui permet d'avoir avec le monde et l'humanité des rapports incompatibles avec la perfection absolue du Père. Aussi la chair du Verbe peut-elle subir les besoins, les sensations, les souffrances de tout corps humain. Sa ψυχή, son âme charnelle (selon la psychologie platonicienne qui la distinguait de l'âme rationnelle) peut être troublée, mais non son esprit, sa personnalité proprement dite, et il est remarquable que l'exception à cette règle, qu'on pourrait signaler dans un endroit où il est dit que Jésus « fut courroucé dans son esprit [5] » ne soit qu'apparente. Le courroux, en effet, dans cet évangile, rentre parmi les dispositions divines proprement dites [6].

Avec le quatrième évangile, la théologie chrétienne avait accompli l'évolution qui consiste à substituer à l'idée d'un homme devenu divin celle d'un être divin devenu homme, bien que dans ce dernier cas, l'humanité du Christ laissât beaucoup à désirer. Mais le point essentiel était conquis. Bien que dans un sens encore restreint et au sein d'une religion monothéiste en principe, Jésus était désormais un Dieu. De là une antinomie nouvelle provoquant de nouveaux efforts et de nouveaux débats.

III

C'est pour ne pas abandonner le terrain du Nouveau Testament avant de l'avoir parcouru jusqu'au bout, que nous avons exposé à cette place

[1] XVII, 3. — [2] V, 17-19; X, 33-38. — [3] XX, 28. — [4] X, 34.

[5] XI, 33. Il m'en coûte un peu de démentir l'opinion vulgaire qui pense que les mots *Jésus pleura* (XI, 35) ont trait à la douleur que ressent Jésus devant la tombe de son ami Lazare. Mis en rapport avec tout le système, ce détail doit signifier que Jésus pleura sur l'incrédulité et l'endurcissement dont sa parole était l'objet (ce que prouve l'ἐμβριμήσις dont il est question à deux reprises, vv. 33 et 38), et non sur la mort de Lazare que d'ailleurs il allait ressusciter sur-le-champ.

[6] III, 36.

Digitized by Google

la christologie du quatrième évangile. Logiquement et abstraction faite de la question de dates dans laquelle nous ne voulons pas entrer, nous aurions dû mentionner des points de vue qui servent de transition entre celui de l'école paulinienne primitive et celui qu'on s'est habitué à attribuer à l'apôtre Jean. C'est ainsi que, dans les Pères apostoliques, nous trouvons l'idée plus ou moins accentuée que Jésus est un ange ou un archange qui s'est revêtu de chair sur l'ordre de Dieu [1]. Dans le *Pasteur* d'Hermas [2], Jésus est un *esprit saint* dans le sens où les anges sont en général des *esprits saints*, mais aussi *l'esprit saint* par excellence. La première épître de Clément applique à Jésus le terme de *Logos*, mais au sens impersonnel, et se trouve amenée par là à le confondre avec le Père dans un passage [3], tout en stipulant son infériorité dans un autre : en somme, vague achevé dans les idées de ce vieil auteur romain. Ce sont les lettres attribuées à Ignace qui serrent au plus près la théorie johannique [4], mais ces lettres sont relativement récentes, et tant il est vrai que le quatrième évangile, en appliquant la doctrine du Verbe à la personne et à l'œuvre de Jésus, n'a pas été aussi original qu'on serait tenté de le croire : Justin martyr, l'écrivain catholique du milieu du IIe siècle, et qui, selon toutes les apparences, n'a pas connu cet évangile, professe à cet endroit une croyance qui doit avoir été fort répandue de son temps. Sa doctrine, tout en faisant de Jésus le Verbe divin, n'a pas encore atteint la solidité ni la liaison interne de la théorie contenue dans le livre canonique. Pour lui, Jésus est le Verbe émané de Dieu comme le feu émane du feu, par le moyen de qui Dieu a tout créé, mais il n'est pourtant que le premier de ces nombreux êtres intermédiaires qui sont les instruments de la volonté divine dans le monde. Aussi, chez Justin, la différence entre lui et les anges reste-t-elle encore ce que les Allemands appellent *fluide* [5]. Dans un curieux livre, se rapprochant plus du judaïsme, mais d'un autre côté confinant à la gnose, qu'on appelle les *Homélies clémentines*, le sentiment monothéiste se raidit contre le mouvement qui tend à faire de Jésus un second Dieu à côté du premier [6]. Puisqu'il est le Fils, y est-il écrit, c'est-à-dire un être engendré, il ne saurait être qu'infiniment au-dessous de l'Être qui existe par lui-même, et il ne faut pas

[1] II *Clém.*, 9; *Barn.*, 7.
[2] *Simil.*, IX, 12; V, 2, suiv.
[3] Ch. II.
[4] *Eph.*, VII, XIX; *Magn.*, VII, VIII.
[5] *Dial.* c. *Tryph.*, 56.
Hom., XVI, 15.

Digitized by Google

lui donner le nom de Dieu. Le Christ est l'homme primitif, le vrai prophète qui est apparu successivement sous les traits d'Adam, d'Énoch, de Noé, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Moïse, enfin sous les traits de Jésus. Les différents chefs gnostiques se rapprochent beaucoup plus du point de vue johannique, dont, après tout, on ne saurait dissimuler désormais les affinités avec le leur, mais ils l'exagèrent, et, partant du principe que la matière en soi est mauvaise, tout contact direct avec elle criminel, ils sont entraînés vers un docétisme toujours plus radical, c'est-à-dire vers cette doctrine d'après laquelle le corps de Jésus n'eût été qu'une apparence, un fantôme sans aucune réalité. Plusieurs même, tels que Marion, rejetèrent explicitement toute naissance humaine du Christ, et voulurent qu'il fût descendu directement du ciel.

Telles sont les notions divergentes entre lesquelles oscille la pensée chrétienne pendant le second siècle. Cependant, il est facile de voir, au milieu de ce mélange confus, que la déification de la personne du Christ gagne toujours en énergie. Depuis l'an 160 environ, la théorie johannique du Verbe commence à supplanter victorieusement toutes les formules antérieures. Le dogme des premiers chrétiens juifs devient insensiblement une hérésie. Les écrits de Tatien, d'Athénagore, de Théophile d'Antioche, attestent visiblement qu'ils ont été à l'école du quatrième évangile.

Mais il s'en fallait encore bien que la tendance à déifier Jésus eût trouvé sa formule définitive, et désormais devait se dérouler la longue lutte entre deux sentiments également chrétiens, souvent en conflit et que l'orthodoxie des conciles a voulu concilier sans y réussir, celui de la glorification du Christ et celui du monothéisme. La fin du second siècle et les trois quarts du suivant voient s'élever et se prolonger, sous plusieurs formes, la controverse entre l'unitarisme, ou *monarchisme*, et le système qui fait de Jésus un dieu de second ordre.

Irénée, Tertullien, Clément d'Alexandrie, c'est-à-dire les trois hommes qui, à la fin du IIe siècle, déterminent avec le plus d'autorité la direction de la pensée chrétienne, sont d'accord pour reconnaître en Jésus le *Logos* incarné et pour lui donner le titre de Dieu dans les limites de la théorie alexandrine. Irénée, très-effrayé du gnosticisme, se défend de tout ce qui rappelle le système des émanations, et, en conséquence, ne veut rien formuler sur le moment où le Verbe devint extérieur ou personnel, d'intérieur, de *non émis*, qu'il était auparavant [1].

[1] *Adv. Hær.*, II, 28.

Digitized by Google

Chez lui la personnalité du Verbe risque même assez souvent de s'effacer dans le vague intentionnel de ses définitions.

Quant à Tertullien, aucune idée de ce genre ne lui fait peur, et son génie, passablement matérialiste, n'éprouve aucun scrupule à penser qu'à un certain moment de la durée Dieu est devenu père. *Fuit tempus cum et delictum et filius non fuit, quod judicem et qui patrem Dominum faceret* [1], il y eut un temps où n'existaient ni le péché, ni le Fils, de sorte que Dieu n'était alors ni juge, ni père, dit-il à Hermogène qui fondait l'idée de l'éternité du monde sur celle de l'immutabilité de Dieu. C'est précisément la formule qui sera plus tard celle de l'arianisme. Ἦν ποτε ὅτε οὐκ ἦν υἱος, il fut un temps où le Fils n'existait pas. C'est au moment précis où Dieu prononça le *fiat lux* de la Genèse que le Verbe est procédé de Dieu [2]. C'est lui qui est apparu aux patriarches de l'Ancien Testament et qui a inspiré les prophètes. C'est ainsi qu'il s'habituait à vivre sur la terre avec les hommes [3], et comme il est un Dieu intermédiaire, l'Ancien Testament peut sans inconvénient lui attribuer ces anthromorphismes derrière lesquels une raison difficile aurait de la peine à reconnaître le Père, qui est, pour ainsi dire, un Dieu de philosophes, à cause de sa spiritualité absolue (*ut ita dixerim, philosophorum Deus*[4]). Aussi applique-t-il indistinctement au Verbe les expressions de *fait*, de *créé*, d'*engendré*, qui, pour lui, reviennent au même [5]. Le Fils est donc, selon lui, une extension, un rayon du Père, il est une *derivatio totius* [6], et il explique la parole de Jésus dans le quatrième évangile (x, 28), *le Père et Moi sommes un*, tout à fait comme l'unitarisme moderne par l'unité morale de l'amour et de la volonté. C'est ce Dieu dérivé qui, *delapsus in virginem quamdam*, a pris une chair humaine. Telle est pour lui la *corporatio Dei*, et il s'exprime à plusieurs reprises comme s'il n'y avait en Jésus que le Verbe et un corps humain. Ailleurs, au contraire, il parle comme si Jésus, homme, avait eu aussi une âme humaine. Notons ici que, fidèle à sa théorie sur l'essence divine d'après laquelle la troisième et dernière projection, le Saint-Esprit, n'est distincte du Père et du Fils qu'à partir de la Pentecôte, il corrige sans s'en douter la tradition évangélique en présentant les choses comme si le Verbe s'était conçu lui-même dans le

[1] *Adv. Hermog.*, 3.
[2] *Adv. Prax.*, 7.
[3] *Ibid.*, 16.
[4] *Adv. Marc.*, II, 27.
[5] *Filios facimus, licet generemus*, dit-il à Hermogène, c. XXXII.
[6] *Adv. Prax.*, 9.

Digitized by Google

sein de Marie. En définitive, Tertullien est le premier qui ait un système complet sur la *Trinité*, expression qu'il contribua beaucoup à populariser, et qui, connue dans l'Église grecque depuis Théophile d'Antioche, fut introduite par lui en latin dans l'Occident. On peut voir seulement par là combien nous sommes encore loin du symbole d'Athanase. L'infériorité du Fils, sa naissance dans le temps, l'émission récente du Saint-Esprit, etc., font de Tertullien un hérétique désespéré, du point de vue de l'orthodoxie ultérieure; mais il ouvre la voie à celle-ci en enseignant positivement que le Père et le Fils sont de la même essence. *Lumière de lumière*, dit-il ; cette comparaison, tenant à l'ignorance physique des anciens sur la nature de la lumière dont ils ne pouvaient comprendre la transmission indéfinie, joue un très-grand rôle dans les notions théologiques du temps, et elle finira par être consacrée dans l'Église.

Quant à Clément d'Alexandrie et à son illustre disciple Origène, ils furent hétérodoxes en ce sens que, insistant avec beaucoup d'énergie sur l'infériorité du Fils, ils fournirent plus tard des arguments aux ariens, qui soutenaient que le Père et le Fils n'étaient pas de même essence [1]. Mais ils posèrent un autre fondement de l'orthodoxie future en enseignant, Origène surtout, que le Fils est éternel [2]. Il est vrai que, dans le système d'Origène, qui insistait beaucoup sur l'immutabilité de Dieu, la création, les âmes particulièrement étaient éternelles aussi, de sorte que cette éternité reconnue au Verbe ne le séparait pas spécifiquement des autres créatures. Il faut savoir que, dans ce même système, Jésus était homme, éternel sans doute, mais semblable à nous par sa nature, la grande différence étant que sa volonté toujours bonne l'avait tellement uni au Logos divin qu'il en était tout pénétré et ne faisait plus qu'un avec lui. Mais c'était là un des côtés transcendants et quelque peu fantastiques de sa théologie, qui influèrent très-peu sur la direction ultérieure du dogme. Ce qu'il en résultait de plus clair, c'est l'idée que le Christ, tout haut qu'il était, si rapproché qu'il fût de Dieu, ne différait pourtant que par le degré de sa perfection spirituelle des autres êtres raisonnables et moraux. C'est ce qui entraîna son élève, Denys d'Alexandrie, dans sa controverse contre les sabelliens, à ranger expressément le Verbe parmi les êtres créés, et ce fut la source du long débat auquel Arius a donné son nom.

Mais avant de le raconter, nous devons revenir sur nos pas pour parler des efforts que fit l'unitarisme pour se constituer.

[1] *Strom.*, v, 14; *De orat.*, § 12. — [2] *Contra Marcellum*, I, 4.

Digitized by Google

Cet unitarisme, préoccupé du besoin de maintenir le monothéisme rigide, revêtit alors deux formes bien distinctes, l'une tendant à supprimer la personnalité du Verbe pour n'en faire qu'un mode, une détermination de l'être divin se révélant en Jésus-Christ; l'autre cherchant, comme l'unitarisme moderne, à maintenir l'humanité réelle de Jésus, quitte à préciser ensuite comment, dans cet homme réel et semblable à nous, Dieu s'était manifesté aux autres hommes. Si les uns et les autres furent finalement vaincus par l'ascendant toujours croissant des théories qui déifiaient la personne elle-même de Jésus-Christ, leur nombre, leur influence, leur position longtemps incontestée dans l'Église, démontrent combien l'on se trompe quand, reportant sur cette période reculée les idées qu'on se fit plus tard de l'Église et de sa doctrine immuable, on ne veut voir en eux que des révoltés, des hérétiques se rebellant contre un dogme fixé et depuis longtemps établi.

Parmi les unitaires du premier genre, nous citerons Praxéas, qui nous est connu par le traité que Tertullien dirigea contre lui, et pour qui le Christ ou le Fils n'était autre que le Père lui-même revêtu de chair humaine. De là le *patripassianisme* qui lui fut reproché. Le Père en effet avait dû souffrir et mourir sous la forme du Fils. Il paraît que, venu à Rome vers la fin du IIe siècle, il y fut très-bien accueilli, ce qui indigne fort Tertullien et ce qui nous explique pourquoi Calliste, depuis évêque de Rome et qui professait des idées toutes semblables, put avoir un parti nombreux et puissant qui l'éleva à la dignité épiscopale. — Noët, de Smyrne, enseigna quelque chose de moins grossier; mais son système trouva dans celui de Sabellius, presbytre de Ptolémaïs (250-260), son épanouissement philosophique et complet. Sabellius conserve l'idée du Verbe; mais le Verbe n'est plus chez lui l'intermédiaire entre Dieu et le monde, il fait plutôt l'office d'un principe intradivin qui pousse l'unité à se déployer en triade. Dieu, par le moyen du Verbe, devient donc successivement Père, Fils et Saint-Esprit. Ces trois noms désignent donc, non pas trois personnes, mais trois modes de la divinité correspondant à autant de périodes de l'histoire du monde. Le Père répond à la période de la loi, le Fils à celle de l'Évangile, l'Esprit à celle de l'Église. Mais quand Dieu se révèle comme Fils, le Père se retire; de même quand il se révèle comme Esprit, le Fils est réabsorbé en Dieu. L'essence divine se projette donc hors d'elle-même une fois son but atteint, et sur tout le système plane une atmosphère de panthéisme incontestable. L'humanité du Christ ne peut être à ce point de vue qu'un simple accident de la vie divine. Du reste, Sabellius

Digitized by Google

ne paraît pas avoir défini rigoureusement ses idées sur ce point délicat. Ce qui est à noter, c'est que sa doctrine fut la première que condamna formellement un concile oriental, réuni à Alexandrie. Le sabellianisme fut depuis lors le nom générique donné à toutes les théories qui, voulant maintenir l'unité divine malgré la pluralité des personnes, aboutirent à substituer à des personnes des modes ou déterminations logiques ou morales d'un seul et même être. Ainsi tous les théologiens ou philosophes qui s'imaginent concilier la Trinité avec la raison, en comparant, par exemple, les trois personnes divines aux trois *qualités* de *père, fils, époux,* que le même homme peut réunir, ou bien aux trois *facultés* fondamentales de l'âme qui sont *connaissance, amour, volonté*, ne sont en réalité que des sabelliens.

Tout autre fut l'unitarisme de ceux qui partaient, dans leur christologie, non de l'essence divine, mais de la réalité humaine du Christ. Théodote de Byzance et Artémon prêchèrent en pleine église de Rome qu'il fallait s'en tenir au Christ des trois premiers évangiles, et même leurs partisans soutenaient que, jusqu'au pontificat de Victor (196), la foi traditionnelle de l'église romaine n'avait pas été différente de la leur. On peut voir, par l'ouvrage découvert il y a quelques années des *Philosophoumena,* que cette prétention est moins arbitraire qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord. — A l'autre extrémité du monde chrétien, l'évêque Bérylle de Bostra, en Arabie, nia la préexistence personnelle de Jésus et fit consister son caractère divin dans sa soumission à l'influence de l'esprit de Dieu. Ce fut surtout Paul de Samosate, évêque d'Antioche depuis 260, qui éleva cet unitarisme hardi à la hauteur d'une théorie philosophique. Le Christ, dit-il, est vraiment un homme, mais un homme devenu divin, divinisé (θεοποιῆθεις). Comment? Par la perfection religieuse et morale. Le Verbe divin est, en Dieu comme en l'homme, le principe interne de la pensée et de la conscience, et n'est pas une personne distincte. Il élève vers Dieu la raison et la volonté de tout homme, et c'est une même action qu'il a exercée, seulement d'une manière excellente, sur l'âme de Jésus de Nazareth. Paul de Samosate clôt la série des grands docteurs unitaires du IIIe siècle. Il dut à sa théologie rationaliste d'être le point de mire de haines et de calomnies de toute espèce. En 269, il fut déposé par les évêques de Syrie réunis en concile à Antioche. C'est une histoire étrange, parfois romanesque, d'un puissant intérêt et qui n'est pas encore faite. La chute de la reine Zénobie, sa protectrice, lui fut fatale. Ce qui est curieux, c'est que les évêques de Syrie, réunis en concile à Antioche (269), voulant, après l'avoir déposé, abattre à la fois le

Digitized by Google

sabellianisme et le théisme pur de Paul, proscrivirent le terme de l'*homoousie*, qui implique l'identité d'essence du Fils et du Père, et que le concile de Nicée devait adopter comme la formule par excellence de la vérité orthodoxe. Chose plus étrange encore! Paul déposé, fort de la popularité qu'il s'était acquise auprès des chrétiens de Syrie, ne voulut pas obéir au concile et réussit à rester sur son siége pendant près de trois ans après sa condamnation. Ce fut l'empereur Aurélien qui, en 272, intervint comme prince temporel et le força de partir. En 272, quarante ans avant l'avénement de Constantin!

L'unitarisme des premiers siècles devait succomber. Le courant des esprits n'était pas alors au rationalisme. Le prestige grandissant du christianisme rejaillissait, dans l'imagination populaire, sur la personne du Christ, et tout ce qui avait l'air de diminuer sa gloire en lui refusant un titre quelconque de supériorité, devait d'avance déplaire au sentiment chrétien de la grande majorité. Le sabellianisme et les théories similaires, en niant la personnalité du Verbe, faisaient que la personne de Jésus était comme absorbée et disparaissait dans les profondeurs de l'Essence divine; ce n'était plus Jésus lui-même qui était Dieu, c'était Dieu qui s'était révélé, pour ainsi dire accidentellement, dans l'être humain appelé Jésus, mais sans être Jésus lui-même. L'unitarisme de Bérylle et de Paul de Samosate ne pouvait reconnaître la déité de Jésus, et quant à l'objection qui faisait sa force principale, celle que la théorie du Verbe revenait au dithéisme, il faut se rappeler que la masse païenne, en entrant dans l'Église, n'apportai plus dans ses rangs la même rigidité monothéiste que les premiers juifs convertis à l'Évangile. Aussi, depuis la fin du IIIe siècle, voit-on la théorie du Verbe, proposée par l'évangile de Jean, développée et systématisée par Tertullien, Clément, Origène, régner désormais sans partage.

IV

La divinité relative de Jésus faisait donc partie intégrante de la doctrine orthodoxe à la fin du IIIe siècle. Mais il y avait encore bien à faire pour que cette divinité fût proclamée sous cette forme absolue vers laquelle gravitait la pensée chrétienne, et qu'elle eût atteinte dès les premiers jours, si les faits, les témoignages apostoliques, l'esprit monothéiste juif, en un mot tout ce qu'il y avait de primitif l'eût per-

Digitized by Google

mis. L'orthodoxie, dans la seconde moitié du IIIe siècle, consistait à regarder le Fils comme un être divin, mais subordonné. Sur cette base contradictoire, les esprits, selon leur tendance particulière, ou bien appuyaient sur la subordination par amour du monothéisme et pour se rendre compte, soit de l'histoire évangélique, soit des doctrines apostoliques; ou bien insistaient sur la divinité, pour satisfaire cette piété ardente qui ne pouvait à son gré trop exalter le Christ. De cette oscillation naquirent deux doctrines qui se combattirent jusqu'à ce que l'une des deux eût anéanti l'autre, celle d'Arius et celle d'Athanase.

Arius et ses nombreux partisans, généralement disciples de l'école exégétique d'Antioche, plus souvent simples presbytres qu'évêques (et ce fait, en général peu remarqué, a très-fortement influé sur les commencements et sur les péripéties de la lutte) voulurent préciser la subordination, et il faut avouer qu'ils le firent de la seule manière qui satisfît l'intelligence dans les limites du système généralement admis. Si le Fils est subordonné au Père, dirent-ils, il n'est pas absolument Dieu; par conséquent il n'a pas tout ce que le Père a, ce qui revient à dire qu'il n'est pas égal au Père. Ne lui étant pas égal, il n'est pas de la même essence; car s'il possède l'essence divine, cette essence étant parfaite, il doit être parfait lui-même, et il y a dès lors deux Dieux égaux en tout, ce qui est polythéiste et absurde. D'autre part, à côté de l'essence incréée, il ne peut y avoir que des essences créées, et qui dit être créé, dit un être né dans le temps. Donc le Fils n'est pas éternel, il est créature, la première, la plus excellente des créatures, mais enfin créature. *Il fut un temps où le Fils n'était pas*, voilà ce que, d'accord avec Tertullien, Arius proclama comme base de son système; *il est d'une autre essence que le Père*, voilà l'idée fondamentale qu'il retint d'Origène.

Athanase, au contraire, garde de Tertullien l'idée que le Fils et le Père sont de même essence, et d'Origène que le Fils est éternel. L'un et l'autre puisèrent donc dans l'orthodoxie antérieure les éléments de leur système, et si l'on doit reconnaître qu'Arius avait raison sur Athanase, en soutenant que le Nouveau Testament et toute la tradition des trois premiers siècles avaient toujours enseigné que le Fils est inférieur et subordonné au Père (principe dont on n'avait plus qu'à tirer la conséquence pour être arien), Athanase, à son tour, était plus que lui dans le courant ascensionnel de l'idée chrétienne qui, depuis le commencement, n'avait cessé de rapprocher Jésus de Dieu.

Telle est au fond la vraie raison du triomphe de la doctrine d'Athanase. Sans doute, on ne doit pas oublier les causes nombreuses qui

Digitized by Google

contribuèrent à ce résultat. Il fut fatal à la cause d'Arius que le premier grand concile œcuménique, sous la pression, il est vrai, de l'empereur Constantin, se fût prononcé solennellement contre lui. Constantin, qui s'aperçut un peu tard qu'en favorisant l'épiscopat, il s'était donné un rival redoutable, eut beau changer d'avis et rappeler Arius de l'exil, le premier prestige était contre lui. Les empereurs ariens qui lui succédèrent firent plus de mal que de bien à sa doctrine par leurs mesures despotiques, imitées, il est vrai, et même dépassées par l'intolérance des empereurs orthodoxes [1]. Puis, le parti arien, par cela même qu'il représentait l'opposition à l'autorité ecclésiastique et au mysticisme, fut en général celui de la pensée libre, par conséquent il fut toujours moins uni que ses adversaires, plus opposé aussi aux coutumes superstitieuses, ascétiques, monacales, qui envahissaient toujours plus l'Église. Vigilance, Arius, Jovinien, ces protestants du IVe siècle, furent plus ou moins ariens ; mais ce qui recommanderait de nos jours l'arianisme à notre estime, ne put que le faire baisser dans l'opinion de la majorité d'alors. Tout cela, pourtant, ne fut qu'accessoire. La multitude, qui ne comprenait rien aux débats des docteurs, comprenait fort bien qu'aux yeux des ariens, Jésus était moindre qu'aux yeux des orthodoxes. Il lui semblait donc qu'on était meilleur chrétien de ce dernier côté [2]. C'est de même qu'aujourd'hui la grande majorité des catholiques fervents s'est déclarée pour l'Immaculée Conception, sans bien savoir au juste ce dont il s'agissait, mais avant tout parce que la dévotion profonde à Marie trouve plus de satisfaction à l'affirmer qu'à la nier. En somme, au sein de l'Église romaine, la divinisation graduelle de la mère du Christ suit une marche analogue, bien que beaucoup plus lente, à celle que l'Église des premiers siècles suivit en élaborant la déité de son fils. Déjà plus d'un auteur catholique a fait de sérieuses tentatives pour adjoindre Marie d'une façon quelconque à la Trinité.

Le concile de Nicée, il est vrai, ne mit nullement un terme à la dispute. Il avait décrété, sans doute, à une grande majorité, que le

[1] Quand donc cessera-t-on, en histoire, d'avoir deux poids et deux mesures? Nous avons tous appris dans les lycées à blâmer le despotisme religieux des empereurs hétérodoxes, mais jamais on ne soufflait mot des persécutions bien autrement cruelles que Théodose le Grand et ses successeurs dirigèrent contre les ariens.

[2] C'est évidemment parce que l'orthodoxie de Nicée devenait de plus en plus populaire que les conciles ariens rédigèrent ordinairement leurs formules en se bornant à éliminer les expressions impliquant l'adhésion à la doctrine d'Athanase, mais en même temps serrèrent celle-ci d'aussi près qu'ils le purent sans mentir à leur principe. Il en fut autrement des conciles orthodoxes.

Digitized by Google

Fils est de même essence (ὁμοούσιος) que le Père et éternel comme lui, ce qui était affirmer du même coup sa complète égalité avec Dieu. Toutefois, le concile ne tira pas lui-même cette conséquence, dont l'aveu eût trop coûté à sa majorité, encore attachée à la vieille idée de la subordination, et pourtant faisant tout ce qu'il fallait pour la bannir du dogme orthodoxe. De plus, il ne dit rien sur la manière dont il fallait concevoir l'unité divine, fort compromise par ce système; d'ailleurs, on n'avait pas encore l'idée de l'infaillibilité des conciles œcuméniques. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir, en 388, le concile d'Ancyre adopter une formule semi-arienne, qui impliquait visiblement l'infériorité du Fils vis-à-vis du Père. Les conciles de Sirmium (357) et de Rimini (359) allèrent même plus loin encore dans le sens arien. Les ariens rigides, ayant pour chefs Aëtius d'Antioche et Eunomius de Cappadoce, et ramenant l'arianisme à quelque chose qui ressemblait beaucoup à l'unitarisme de Bérylle et de Paul de Samosate, se maintinrent avec vigueur et même purent un instant espérer, sous Valens (364-378), qu'ils domineraient la situation. Un moment le monde chrétien fut officiellement arien, et s'en étonna peut-être moins que saint Hilaire; mais, à la longue, les défenseurs de l'orthodoxie nicéenne, Athanase, Hilaire, Basile, les deux Grégoire, finirent par l'emporter, surtout depuis que Théodose Ier eut ajouté à la popularité de leur thèse la sanction des lois civiles contre les hérétiques. Lorsque, plus tard, les Goths, les Burgundes et les Lombards, convertis par des missionnaires ariens, ramenèrent l'arianisme dans l'empire, l'orthodoxie eut pour elle d'être la religion de la société civilisée et celle aussi des derniers envahisseurs, les Francs.

Passons, enfin, aux derniers développements que le dogme orthodoxe devait recevoir encore.

Nous venons de le dire, l'unité de Dieu était compromise par le dogme de Nicée, et la spéculation chrétienne devait nécessairement s'attacher à ce sujet d'une importance majeure pour tâcher de concilier la divinité du Fils avec celle du Père. En même temps, l'Église avait conservé, de sa lutte prolongée avec le gnosticisme, un vif sentiment de la réalité de la chair et de la nature humaines de Jésus, et il importait à la gloire de celui-ci que ce fût bien lui, lui-même, qui fût Dieu, et non pas qu'il eût servi occasionnellement de forme ou d'instrument à la divinité. Mais comment le Dieu avait-il pu, tout en restant Dieu, participer réellement aux infirmités de la nature humaine? Et pouvait-on affirmer qu'il avait été vraiment homme sans nier, par cela même, qu'il fût vraiment Dieu? Les personnes qui, de nos jours,

Digitized by Google

aiment à opposer à ces questions indiscrètes la fin de non-recevoir qu'on tire du mystère, oublient que ce mystère n'est pas primitif, imposé par la nature des choses, qu'il est élaboré sciemment et librement par la théologie des IVe et Ve siècles. Du reste, il est certain que cette théologie comprit mieux sa tâche qu'elle ne la remplit. Ne pouvant et ne voulant pas revenir sur ce qui avait été fixé, elle continua son œuvre en juxtaposant les thèses réclamées par le sentiment chrétien, plutôt qu'en les conciliant rationnellement, et ne recula même pas devant la contradiction palpable.

Du moment que l'égalité du Fils et du Père était reconnue, la divinité du Saint-Esprit, dont la personnalité distincte avait été peu à peu admise, malgré de fréquentes oppositions, devait aussi être proclamée absolue. Ce fut l'œuvre du concile de Constantinople (381), qui condamna dans Macédonius la doctrine opposée. A Augustin (Ve siècle) était réservé l'honneur de fonder dogmatiquement, en éliminant toute idée de subordination, l'unité numérique des trois personnes divines, sans réussir du reste, et pour cause, malgré tous les tours et détours de son subtil génie, à satisfaire une raison quelque peu difficile.

Mais auparavant l'Orient avait déjà soulevé les problèmes concernant l'union de Dieu et de l'homme en Jésus-Christ.

Comment Dieu, être parfait, avait-il été homme? N'y avait-il pas dès lors deux personnes en Jésus, l'une divine, l'autre humaine, et pouvait-on admettre que deux personnes eussent constitué un seul être doué d'une seule conscience et d'une seule volonté? Apollinaire, évêque de Laodicée, avait cru pouvoir trancher la difficulté en admettant que le Verbe avait tenu, en Jésus, la place de l'âme rationnelle. C'était se conformer sans nul doute à la doctrine du quatrième évangile, mais c'était nier par cela même l'intégrité de la personne humaine. Aussi Apollinaire et ses partisans furent-ils vivement combattus et finalement condamnés. — Nestorius tâcha de résoudre la question en la prenant par l'autre côté. Selon lui, Jésus était un homme complet, le Verbe ou le Fils était vraiment Dieu, mais en lui les deux natures, divine et humaine, étaient tout simplement conjointes (συναφεῖα), de sorte, par exemple, qu'on ne peut pas appeler Marie *mère de Dieu*. Ce dernier trait lui fit un grand tort, et, au surplus, il n'est pas difficile de voir qu'en pressant quelque peu ce point de vue, on revient à l'unitarisme. Jésus est un homme qui se trouve avec le Verbe dans un rapport éminent d'union spirituelle, mais le Verbe n'a pas quitté la gloire céleste pour devenir homme en lui. Son fougueux adversaire, Cyrille d'Alexandrie, prétendit au contraire que les deux natures n'en faisaient

Digitized by Google

qu'une et que leurs propriétés étaient intégralement passées les unes dans les autres : ce qui revenait à nier la nature humaine en l'absorbant dans la nature divine, car si l'on peut concevoir que le fini passe dans l'infini, il n'en est pas de même du passage inverse. Nestorius, depuis 428 évêque de Constantinople, fut condamné en 430 et mourut dans la misère en 440, mais non sans laisser une école qui devint même une église, subsistant encore de nos jours en Orient. Cyrille fut plus heureux, mais ne parvint pas à faire triompher entièrement ses vues qui furent expressément condamnées dans la personne d'Eutychès, par le concile de Chalcédoine (451), bien qu'en 449 le concile œcuménique d'Éphèse, dit plus tard *concile des brigands*, lui eût donné raison. Il fut donc résolu qu'il y avait en Jésus-Christ deux natures, non mêlées, mais indivisibles et réunies dans l'unité de la personne : le concile ne paraît pas s'être demandé ce que c'était qu'une nature humaine dépourvue de personnalité humaine, et avoir senti que la difficulté était moins encore de savoir comment deux natures impersonnelles avaient pu se réunir, que de concevoir comment une personne divine et une personne humaine pouvaient ne faire qu'un seul être personnel. Les Égyptiens, toutefois, se déclarèrent pour l'unité de nature dans le sens de Cyrille et d'Eutychès (*monophysisme*) et firent schisme. Au VIIe siècle, l'empereur Héraclius, ayant tâché de les réconcilier avec l'orthodoxie, en leur proposant une formule, d'après laquelle, s'il y avait eu deux natures en Jésus-Christ, il n'y avait eu en lui qu'une volonté, il en résulta un nouveau débat très-âcre, où les prétentions rivales de Rome et de Constantinople entrèrent en jeu, et qui se termina par la condamnation du *monothélisme*. Au fait, c'eût été ruiner le dogme des deux natures que de retrancher la volonté humaine dans la personne de Jésus. Il fut donc résolu, au concile de Constantinople de 680, qu'il y avait deux volontés, l'une divine, l'autre humaine en Jésus-Christ, mais que celle-ci était constamment et nécessairement soumise à celle-là, résolution, il faut l'avouer, qui ne fait que reculer la difficulté et est tout le contraire d'une solution.

C'est pour être complet que nous résumons ainsi cette fastidieuse histoire, extrêmement pénible à suivre dans ses détails, mais qui, tout en se perdant de plus en plus dans ses subtilités, dénote encore que la loi immanente de toute cette végétation dogmatique est bien ce que nous avons dit : déification aussi complète que possible de Jésus et répugnance contre tout ce qui l'annihilerait lui-même en l'absorbant dans la divinité, comme contre tout ce qui l'amoindrirait en lui retranchant quoi que ce soit de la gloire divine. Ainsi comprise, l'orthodoxie est

Digitized by Google

logique, je veux dire fidèle jusqu'au bout au mobile secret qui la dirige. Du reste, elle avoua avec une naïve audace les contradictions qu'elle avait échafaudées l'une sur l'autre dans ce fameux symbole *Quicumque* ou d'*Athanase*, que l'on appela de ce dernier nom parce qu'on le regarda comme résumant les opinions de l'illustre évêque, mais dont en réalité Augustin devrait plutôt réclamer la paternité. Car il apparaît à la fin du vi^e siècle en Occident, écrit en latin et sorti évidemment d'un esprit nourri des œuvres du grand docteur africain. Ce symbole devint œcuménique, parce qu'en effet il exprimait fort bien la foi paradoxale de l'Église.

« *Quicumque vult servari,* » dit-il, « quiconque veut être sauvé, » avant toute chose il est nécessaire qu'il garde la foi catholique, laquelle foi chacun doit tenir tout entière et immaculée, s'il ne veut pas périr pour toujours. Et la foi catholique est celle-ci : que nous adorons un seul Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'unité, sans confondre les personnes ni diviser la substance.

» Car il y a une personne du Père, une personne du Fils et une autre personne du Saint-Esprit. Mais la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit est une, leur gloire égale, leur majesté co-éternelle. Tel est le Père, tel est le Fils, tel est le Saint-Esprit. Le Père est incréé, le Fils incréé, et le Saint-Esprit incréé ; le Père incompréhensible, le Fils incompréhensible, et le Saint-Esprit incompréhensible ; le Père éternel, le Fils éternel, et le Saint-Esprit éternel.

» Et cependant ils ne sont pas trois éternels, mais un éternel, comme aussi ils ne sont pas trois incompréhensibles, ni trois incréés, mais un seul incréé et un seul incompréhensible. Et de même que le Père est tout-puissant, le Fils est tout-puissant et le Saint-Esprit tout-puissant. Et cependant ils ne sont pas trois tout-puissants, mais un seul tout-puissant. Ainsi le Père est Dieu, le Fils est Dieu, et le Saint-Esprit est Dieu. Et cependant ils ne sont pas trois Dieux, mais un seul Dieu. Et de même que le Père est Seigneur, le Fils est Seigneur et le Saint-Esprit Seigneur, et cependant ils ne sont pas trois Seigneurs, mais un seul Seigneur. Car de même que nous sommes forcés par la vérité chrétienne de reconnaître que chaque personne est par elle-même Dieu et Seigneur, de même la religion catholique nous défend de dire qu'il y a trois Dieux ou trois Seigneurs.

» Le Père n'est fait de rien, ni créé, ni engendré. Le Fils est du Père seul, ni fait, ni créé, mais engendré. Le Saint-Esprit est du Père et du Fils, ni fait, ni créé, ni engendré, mais procédant. Ainsi il y a un seul Père, non trois Pères ; un seul Fils, non trois Fils ; un seul Saint-Esprit, non trois Saints-Esprits. Et dans cette Trinité, aucun n'est avant ni après l'autre, aucun n'est plus grand ni moins grand que l'autre. Mais les trois personnes sont ensemble co-éternelles et égales, de sorte qu'en toute chose, comme il a été dit, il faut adorer l'unité dans la Trinité et la Trinité dans l'unité. Celui donc qui veut être sauvé, doit penser ainsi de la Trinité.

Digitized by Google

» De plus, il est nécessaire à son salut éternel qu'il ait aussi la vraie croyance concernant l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car la vraie croyance que nous croyons et confessons est que Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, est Dieu et Homme. Dieu, de la substance du Père, engendré avant les mondes, et Homme, de la substance de sa mère, né dans le monde ; Dieu parfait et Homme parfait, se composant d'une âme raisonnable et d'une chair humaine, égal au Père quant à sa divinité, et inférieur au Père quant à son humanité ; lequel, bien que Dieu et Homme, n'est pas deux, mais un seul Christ ; un seul, non par le changement de la divinité en chair, mais par l'assumption de l'humanité en Dieu ; un seul, non par la confusion des substances, mais par l'unité de la personne. Car de même que l'âme raisonnable et la chair font un homme, de même Dieu et l'Homme font un seul Christ.

» Lequel souffrit pour notre salut, descendit aux enfers, ressuscita des morts le troisième jour, monta au ciel, s'assit à la droite du Père, Dieu tout-puissant ; d'où il viendra pour juger les vivants et les morts ; à la venue duquel tous les hommes ressusciteront avec leurs corps et rendront compte de leurs œuvres. Et ceux qui auront bien agi, iront à la vie éternelle ; et ceux qui auront mal fait, au feu éternel.

» Voilà la foi catholique : que si un homme ne la croit pas fidèlement, il ne peut être sauvé. »

V

Le symbole *Quicumque* est la fleur épanouie de l'orthodoxie traditionnelle. On pourrait même dire qu'il est cette orthodoxie elle-même au sens strict. On n'a pas le moindre droit de se dire ou de se croire orthodoxe, si l'on n'admet pas complétement la teneur de chacun des articles dont il se compose. Une fois ce symbole fixé, il n'y avait plus rien à faire sur le chapitre de la divinité de Jésus-Christ, et, en effet, depuis ce moment, sauf l'adjonction du *filioque* à l'article du Saint-Esprit, adjonction qui fut un des griefs de l'Église d'Orient contre l'Église latine, sauf la querelle bientôt oubliée de l'*adoptianisme* (sorte de nestorianisme ressuscité), la doctrine du *Quicumque* régna incontestée pendant tout le moyen âge. La scolastique y trouva un merveilleux thème pour exercer sa subtilité. Du reste, comme on peut aisément le comprendre, ou les docteurs de l'école tombent dans le sabellianisme quand ils veulent montrer comment trois personnes divines ne font qu'un seul Dieu, ou bien ils donnent en plein trithéisme quand ils veulent montrer comment un seul Dieu existe en trois personnes distinctes. Les réalistes, qui sacrifient la pluralité à l'unité,

Digitized by Google

seront plutôt sabelliens; par la raison inverse, les nominalistes seront souvent trithéistes. Mais ajoutons que leur intention fut toujours strictement orthodoxe. C'est dans l'école d'Abeilard seulement que l'on trouve des velléités d'opposition plus ou moins déclarée au dogme orthodoxe. Et telle était sa puissance, qu'à la réforme, il fut au premier moment accepté intégralement par les chefs du mouvement réformateur, qui ne se doutaient pas qu'on pouvait diriger contre lui les mêmes arguments que ceux dont ils se servaient pour contester aux doctrines romaines, repoussées par eux, leur caractère évangélique et leur accord avec la tradition primitive. On sait avec quelle âpreté Calvin crut devoir sévir contre l'antitrinitaire Servet. Mais, dès le XVIe siècle, on peut signaler de nombreux mouvements antitrinitaires plus rationnels et plus influents que le système quelque peu fantastique du malheureux espagnol. Le socinianisme surtout amasse contre le dogme orthodoxe de la divinité de Jésus-Christ, tout un arsenal d'arguments dont beaucoup restent sans réfutation, et l'on peut dire que, depuis le siècle dernier, le nombre des chrétiens unitaires, en dedans et en dehors des églises protestantes constituées, n'a cessé de s'accroître.

Il est certain qu'à moins d'envelopper avec les définitions contradictoires du *Quicumque* des idées philosophiques sans rapport réel avec lui, comme a fait, par exemple, la droite hégélienne, il n'y a pas d'autre moyen de se persuader à soi-même qu'on croit positivement à ce qu'il contient, que de se soumettre aveuglément et sans aucune espèce d'examen à l'autorité de la tradition. Dès qu'on veut raisonner, on doit rompre avec un symbole qui affirme itérativement et sciemment la contradiction. Appeler Dieu un être qui n'existe pas par lui-même, mais qui est engendré ou qui procède d'un autre, surtout en ayant soin d'ajouter que cet être n'est inégal en rien au Dieu qui possède en lui-même la raison éternelle de son être, c'est évidemment déclarer que l'absolu est le relatif ou que le relatif est l'absolu, c'est tomber dans la logomachie. D'autre part, ce qui distingue hypostatiquement les personnes divines est ou une imperfection ou une perfection : dans le premier cas, il est faux de dire d'un être possédant une imperfection qu'il est Dieu; dans le second, la perfection supposée manque aux deux autres. Mais ne faisons pas de controverse et restons historien. Qu'il nous soit permis seulement de conclure du fait lui-même que le dogme de la Trinité a une histoire dans le sein même du christianisme, que rien n'est plus illégitime que de le confondre avec l'Évangile comme on le fait encore à chaque instant. Les âmes pieuses, facilement échauffées pour la cause des traditions religieuses, ne se ren-

Digitized by Google

dent pas toujours compte de l'amoindrissement qu'elles infligent au christianisme en le liant, comme elles le font souvent, d'une manière indissoluble, à certaines doctrines qui ne sont après tout que l'une ou l'autre de ses formes historiques. Même à leur point de vue, ne vaut-il pas bien mieux que des hommes tels qu'un Milton, un Newton, un Priestley, un Channing, un Th. Parker, tant d'autres encore, aient pu se dire et se croire chrétiens, tout en rejetant la Trinité, que s'ils avaient rompu complétement avec l'Évangile?

De leur côté, les historiens philosophes, émancipés de la foi d'autorité, cherchant à connaître la signification réelle des choses, doivent désormais s'abstenir de ces jugements superficiels trop fréquents, qui ne seraient plus excusables aujourd'hui, provenant d'une ignorance étrange du passé de l'Église et du dogme chrétien. Qu'ils le sachent bien, ils ne sont nullement en droit d'identifier ce dogme et l'Évangile, et de conclure que celui-ci tombe ou se relève avec celui-là. Que l'on compare un seul moment la forme et le fond du *Quicumque* avec l'enseignement de Jésus, et l'on sentira, je suppose, qu'il y a là deux esprits, presque deux religions.

Quant à l'époque actuelle, si en Jésus, le Dieu s'en va, l'homme resplendit d'un éclat plus glorieux que jamais. Car, en dépit des bonnes intentions de l'orthodoxie, il est de fait que, des deux natures stipulées par les conciles, la nature divine ne cessa de confisquer à son profit la nature humaine. Et cela devait être. Un homme n'est Dieu qu'à la condition de n'être plus vraiment homme, et un Dieu n'est homme qu'à la condition de n'être plus vraiment Dieu. Mais dans le premier cas il s'élève, dans le second il s'abaisse : donc la piété tendra d'elle-même à faire tort à la nature humaine plutôt qu'à la nature divine, et aussi dans l'Église du moyen âge le Christ était devenu tellement Dieu, qu'il fallut à la chrétienté un autre médiateur, qu'elle trouva dans la mère du Christ. Si la chrétienté moderne est appelée, comme tout le fait prévoir, à défaire peu à peu le tissu serré des définitions dogmatiques des cinq premiers siècles, elle reviendra tout simplement à la conscience que Jésus avait de lui-même, c'est-à-dire de sa divine vocation à fonder sur la terre la religion de l'amour pur. Et quand on se rend bien compte de ce que cela signifie, quand on se représente ce que serait le monde, si ce principe divin entre tous parvenait, — ce qu'il n'a encore jamais fait, — à le pénétrer de part en part, on ne peut contester à Jésus la gloire d'avoir posé, de parole et d'exemple, le fondement du plus vaste édifice où les hommes puissent être conviés à adorer Dieu, en esprit et en vérité. L'histoire de l'Église témoigne à

Digitized by Google

la fois de la puissance incalculable qu'un tel principe a communiqué à l'enseignement et à la personne de celui qui en fut l'incarnation, et réciproquement de l'impuissance de la chrétienté à s'élever assez haut pour le saisir dans sa pureté et l'appliquer avec suite et résolution à la vie collective et individuelle. De même, l'histoire spéciale du dogme de la divinité de Jésus-Christ prouve que, contrairement à ses intentions formelles, on attacha beaucoup plus d'importance à formuler des définitions précises sur sa personne et son origine, qu'à se conformer à son esprit; mais elle prouve aussi combien grande a été l'impression produite sur l'humanité, par celui dont le souvenir n'a pas laissé aux siens de repos jusqu'au moment où ils l'ont eu complétement déifié. Pour le penseur moderne, la grandeur de Jésus ne tient pas au droit qu'on lui attribue de se dire la seconde personne de la très-sainte et indivisible Trinité; elle résulte de bien d'autres choses, mais en particulier du fait que, nonobstant ses propres déclarations, la chrétienté, pendant bien des siècles, a cru qu'il était Dieu, et en majorité, longtemps encore, le croira Dieu.

ALBERT RÉVILLE.

Digitized by Google

LES HÉRITIERS DE M. DE CAVOUR

Lorsqu'une mort prématurée enleva M. de Cavour à l'Italie, il n'y eut qu'un cri parmi ses concitoyens désolés : que rien, dirent-ils, ne soit changé dans ce pays, et qu'il n'y ait parmi nous qu'un homme de moins. Ce vœu devait être la règle des ministres qui allaient successivement porter le lourd fardeau du pouvoir : ni M. Ricasoli, ni M. Rattazzi, ni MM. Minghetti et Peruzzi, qui, aujourd'hui encore, conduisent les affaires publiques, n'auraient pu s'affranchir de cette condition, onéreuse peut-être pour leur indépendance, mais la première de toutes pour obtenir une majorité dans le parlement. Fort différents les uns des autres par la portée d'esprit, le caractère et les idées, ils ont tous tenu à honneur d'être les continuateurs fidèles d'une politique consacrée par la gloire et le succès. Ce scrupuleux respect, s'il fait honneur à ceux qui le professent, n'en fait pas moins à celui qui en est l'objet; car ce serait un médiocre mérite, quand on se mêle de gouverner les hommes, que de passer comme un météore, et de ne laisser après soi que les traces fugitives d'une œuvre sans lendemain. Puisque le peuple italien continue d'avoir la même exigence et ses ministres la même docilité, il n'est pas inopportun de rechercher dans quelle mesure ils ont su pénétrer et traduire en actes la pensée du maître. Un rapide coup d'œil sur l'œuvre de ce dernier sera nécessaire; mais nous le regretterons d'autant moins que des documents de publication récente nous permettent de rétablir la vérité jusqu'à présent ignorée sur quelques points importants.

Digitized by Google

I

Si loin qu'on remonte dans la vie publique de M. de Cavour, on le trouve occupé d'un triple problème dont il cherchait encore la solution au moment de sa mort : l'établissement ou l'affermissement des institutions libres dans un pays courbé si longtemps sous le joug; la résurrection de cette nationalité italienne niée par M. de Metternich, étouffée par l'Autriche, méconnue par l'Europe; enfin un juste et sincère accord entre l'autorité religieuse et le gouvernement civil. C'était déjà le démocratique programme de Gioberti, en un temps où les futurs officiers de l'armée italienne étaient encore, comme de candides séminaristes, conduits à la promenade par des abbés; et pourtant Gioberti, plus clairvoyant d'ordinaire, ne se reconnaissait pas dans l'impopulaire rédacteur du *Risorgimento*, et le jugeait « trop piémontais. » M. de Cavour n'était encore que journaliste, quand, se jetant à l'avant-garde, il réclamait de Charles-Albert l'octroi d'un statut ; député, plus tard, il combattait l'esprit municipal, de tout temps si funeste à l'Italie, et soutenait les fameuses lois Siccardi, qui commençaient à affranchir l'Etat de la domination du clergé. Il siégeait alors sur les bancs de la droite, parce qu'il redoutait surtout les entraînements démocratiques qui avaient causé les désastres de Novare; mais quand il vit la liberté piémontaise menacée par le coup d'État du 2 décembre, il se porta soudainement à gauche et conclut avec les patriotes cette alliance, ce *connubio* célèbre qui lui donne dans l'histoire un air de ressemblance avec Robert Peel. Amèrement blâmé par ses amis, comme il dut, plus tard, finement sourire, quand il vit se rallier à sa politique hardie et sensée, M. de Revel, le chef même de la droite, et le général Menabrea, qui proposait jadis un coup d'État contre le statut ! Jamais, au reste, il ne cessa de mériter leur confiance. Ministre à plusieurs reprises dans un État constitutionnel, il fut toujours pour la politique intérieure un véritable conservateur. Je n'oserais, avec M. d'Haussonville, qui l'a si bien jugé d'ailleurs, l'appeler doctrinaire, car il se souciait peu des dogmes de tout genre; mais il ne rêva jamais la réforme du statut, qu'il croyait susceptible, malgré ses imperfections, de se prêter à tous les progrès ; il ne se montra point jaloux d'introduire en Italie le suffrage universel. Libéral autant que conservateur, il ne voulut jamais recourir aux baïonnettes pour réfuter le socialisme; investi d'une dictature morale, il respecta toujours la liberté individuelle ; il dédaignait l'état

Digitized by Google

de siége, avec lequel, disait-il, il est trop facile de gouverner, et il conduisit un peuple en révolution par les moyens réguliers qui suffisent, au sein d'une paix profonde, à l'heureuse Angleterre.

Il ne paraît pas qu'il ait pensé tout d'abord à chasser les Autrichiens, aussi bien établis, semblait-il, en Italie qu'en Autriche même. Ce qu'il voulait, c'était d'affranchir les gouvernements italiens d'une odieuse tutelle, et, dans ce dessein, de former d'eux un solide faisceau. Il comptait, pour réussir, sur la force d'expansion naturelle aux institutions libres, et se flattait d'assurer, par l'union des princes, l'existence indépendante d'une confédération. Telle fut, dans son esprit, la première forme de l'idée nationale, qui y prenait déjà la première place. Tous les discours de la couronne auxquels il mit la main, durant cette période, contiennent les mots significatifs d'indépendance italienne, de génie italien; tous ses actes sont en parfaite harmonie avec ce langage, jugé alors si audacieux. On peut affirmer, aujourd'hui, grâce à plusieurs lettres de lui récemment publiées, que lorsqu'il déploya le drapeau italien sur les champs de bataille en Crimée, il avait déjà l'espoir d'une prochaine guerre d'affranchissement. Dans tous les cas, il comptait, pour le Piémont, sur des compensations territoriales. Réduit, quand la paix fut conclue, à tirer de sa coopération d'autres avantages, il les trouva au congrès de Paris, moins immédiats peut-être, mais d'une plus grande portée assurément. Forcer les plénipotentiaires autrichiens à discuter cette question italienne dont ils niaient l'existence, demander pour les Romagnes une demi-autonomie, qui eût ôté tout prétexte à l'occupation de ces provinces, et soustrait le royaume de Naples, pour peu que le souverain eût de patriotisme, au protectorat de Vienne, tel fut le plan de cette brillante campagne. Vaincu, pour ce qui concernait les légations, par les scrupules de la diplomatie, et, dans les Deux-Siciles, par l'aveugle obstination du roi Ferdinand, il cessa de protéger ce prince contre les expéditions révolutionnaires dont Gênes était le foyer. En laissant partir l'infortuné Pisacane, M. de Cavour était bien aise de montrer à l'Europe que l'appui de l'Autriche ne préservait pas les rois, tandis que le libre Piémont n'avait rien à craindre de Mazzini et de ses adhérents.

Il y eut alors un temps d'arrêt, je ne dis pas de découragement, dans la politique de M. de Cavour. Il avait voulu l'union des princes, et il se heurtait au refus du Pape, du roi de Naples, des ducs de Toscane, de Parme, de Modène. Il ne savait trop encore par quelle évolution nouvelle il poursuivrait son but unique, son idée fixe de reconstituer la nation italienne, lorsqu'une parole prononcée aux Tuileries le

Digitized by Google

mit sur la voie. « Que pourrait-on faire pour l'Italie? » avait dit l'empereur Napoléon au roi Victor-Emmanuel. Dès ce moment, le ministre sarde mit de côté ses répugnances, et rechercha l'amitié d'un gouvernement qu'il n'aimait pas. Pour lui plaire, il fit adopter par les Chambres, au péril de sa popularité naissante, cette loi contre les excès de la presse relatifs aux souverains étrangers, qui souleva tant d'orages. Il dut peut-être à cette concession pénible l'entrevue de Plombières et le traité qu'il en rapporta. Il n'avait qu'à vouloir, et il le sentait bien, pour transformer une alliance défensive, la seule qu'il eût obtenue, en une alliance offensive : quelques faveurs bruyamment accordées à des émigrés lombards ou vénètes, quelques articles belliqueux tolérés ou suscités dans la presse, et l'Autriche, déjà exaspérée de voir la liberté s'épanouir, rayonner à ses frontières, ne pouvait manquer, comme il arriva en effet, d'ouvrir les hostilités. Trop économiste et trop libéral pour aimer le bruit des armes, M. de Cavour n'eut plus, dès lors, d'autre désir que de l'entendre ; il fit appel aux forces révolutionnaires, et, une fois lancé, il serait allé résolument jusqu'au bout. Il lui fallut donc quelques mois de recueillement et de retraite pour se remettre de la violente colère où la paix de Villafranca l'avait jeté, et surtout pour trouver le fil conducteur qui pouvait le guider dans des circonstances si imprévues. Quand la lumière se fut faite en son esprit, il souhaita passionnément de reprendre le pouvoir, et il le reprit aussitôt, car toute l'Italie l'y appelait.

S'il parut alors changer de politique, c'est qu'on ne fit attention qu'aux moyens, qui ne pouvaient plus être les mêmes. C'est aujourd'hui une vérité universellement reconnue que la confédération italienne était impossible, si l'Autriche en devait faire partie ; que le *statu quo* était plein de dangers pour un royaume sans frontières, entouré d'ennemis, et qu'il n'y avait plus, si on voulait encore *faire* l'Italie, qu'à tenter l'unité monarchique, que, depuis plusieurs années, recommandait l'illustre Manin. Il fallait passer à travers les mailles du traité de Zurich, et compter, pour le faire impunément, sur l'impossibilité morale où se trouverait la France de combattre par l'épée ceux qu'elle venait d'affranchir par l'épée ; invoquer le principe de non-intervention, pour que les peuples pussent chasser les princes qui avaient combattu l'Italie à Solferino ou fait ostensiblement des vœux contre elle, et, une fois libres, se réunir au Piémont. Ce fut la première phase de cette politique, nouvelle en apparence, qui conduisit M. de Cavour à repousser pour les Romagnes les combinaisons qu'il avait vainement proposées au congrès de Paris.

Digitized by Google

La seconde phase suivit de près la première, et pour qu'elle ait causé tant de surprise en Europe, il faut en vérité que la réflexion et la logique ne soient pas, comme Descartes le disait du bon sens, la plus commune chose du monde. Du moment que l'idée d'une confédération était abandonnée, comment celle de l'unité se serait-elle arrêtée devant les frontières toutes factices de Naples et de l'État pontifical? Le Pape et François II auraient pu, toutefois, en entrant avec sincérité dans le mouvement patriotique, forcer M. de Cavour à renoncer à des projets encore vagues, ou du moins à les ajourner. Mais le Saint-Siége met sa gloire à rester immobile, et le jeune roi de Naples fit preuve, dans cette affaire, d'une duplicité bien propre à dégoûter tous ceux qui lui auraient voulu laisser sa place dans l'Italie régénérée. Ici nous rencontrons les documents que vient de publier M. Nicomède Bianchi : ils répandent une vive lumière sur cette question de Naples, restée obscure jusqu'à présent.

Alors même que, sur le conseil de Napoléon III, le jeune François II négociait avec le Piémont, il restait bien résolu à ne le faire que du bout des lèvres, et ses agents diplomatiques avaient le mot d'ordre à cet égard. Dans une dépêche datée de Rome, le 25 juin 1860, M. de Martino rendait compte à M. Carafa, ministre des affaires étrangères à Naples, des discours qu'il avait tenus, d'abord au gouvernement français, puis au cardinal Antonelli. « Une constitution pour le royaume des Deux-Siciles, disait-il, n'est réclamée ni par les besoins, ni par les vœux des populations; c'est simplement une exigence européenne. Le roi peut donc y condescendre ou la repousser, dans la plénitude de ses droits souverains. En tout cas, une alliance avec le Piémont ne se fera jamais. Je l'ai dit à l'Empereur, je l'ai répété au Pape, qui a trop besoin de l'appui d'un prince et d'un royaume fidèles pour ne pas donner une approbation complète à cette politique. » Qui s'étonnerait, après avoir lu cette instructive dépêche, que M. de Cavour, averti de la prochaine arrivée de MM. Manna et Winspeare, chargés par François II d'entamer des négociations dérisoires, ordonnât à ses employés de « répondre une bêtise quelconque ? » Et comment le ministre qui avait fermé les yeux sur l'entreprise désespérée de Pisacane, les aurait-il ouverts sur celle de Garibaldi? Il la désavouait officiellement, par égard pour la diplomatie, dont les dures protestations pleuvaient à Turin : la Russie parlait, en effet, d'infamie, demandait si Garibaldi portait encore l'uniforme de général sarde, si les autorités de Gênes, qui l'avaient laissé partir, étaient châtiées, et déclarait que, moins éloignée du théâtre des événements, elle n'eût pas hésité à tout

Digitized by Google

remettre dans l'ordre par les armes, malgré la France, l'Angleterre et leur principe de non-intervention. En feignant de courber la tête devant l'orage, M. de Cavour parvenait si bien à tromper tout le monde qu'encore aujourd'hui des esprits fins et judicieux pensent qu'il fut très-contrarié de l'expédition de Sicile. Mais voyons ce que nous apprennent, à cet égard, les documents de M. Bianchi.

Tandis que Garibaldi faisait ses préparatifs à Gênes, M. Lafarina y arrivait, porteur de quelques lignes du premier ministre, qui enjoignait à l'intendant de la province de ne rien voir. Sur un ordre exprès de Turin, des armes, retirées de l'arsenal de Modène, étaient remises à Medici et à Cosenz, chargés de diriger le second et le troisième départs. Et quand une escadre partait avec l'ordre de poursuivre, d'arrêter les volontaires, dans les instructions particulières de M. de Cavour à l'amiral Persano on lisait ces paroles : « Monsieur le comte, voyez à naviguer entre Garibaldi et les croiseurs napolitains ; j'espère que vous m'aurez compris. » Et l'amiral répondait : « Monsieur le comte, je crois avoir compris ; le cas échéant, vous m'enverrez à Fenestrella. » Les envoyés napolitains se plaignant, un peu plus tard, des inutiles poursuites de l'escadre : « Je ne vois pas pourquoi, s'écriait M. de Cavour, nous aurions mieux réussi que vos croisières à arrêter l'expédition, et mon maître n'est pas tenu, je pense, à défendre le vôtre contre la moitié de ses sujets. » La Sicile conquise, on a prétendu que le gouvernement piémontais voulait y retenir Garibaldi comme enfermé, pour protéger d'une invasion les provinces de terre ferme. Or, nous lisons dans une lettre de M. de Cavour à M. Lafarina, qu'il avait envoyé à Palerme (19 juin) : « Ce serait un grand bien que Garibaldi passât dans les Calabres. » Un mois plus tard (18 juillet), le hardi ministre, écrivant à l'amiral Persano, se réjouissait de la victoire de Milazzo, et ajoutait : « Je ne vois pas comment on pourrait empêcher l'expédition de passer sur le continent. Il aurait mieux valu que les Napolitains accomplissent ou au moins commençassent l'œuvre régénératrice ; mais puisqu'ils ne peuvent ou ne veulent se mouvoir, qu'on laisse faire Garibaldi. » Et comme la foi qui n'agit point n'est pas une foi sincère, M. de Cavour envoyait au héros populaire par le député Bottero, — ne craignons pas d'insister sur ces détails jusqu'à présent peu connus, — une somme de cinq cent mille francs pour l'aider à passer le détroit, tandis que l'avocat Casalis en apportait autant à Palerme, pour venir en aide à la révolution.

Le gouvernement français, en ce moment-là, suscitait un embarras considérable : il proposait d'obliger Garibaldi à conclure une trêve

Digitized by Google

avec Naples. Qu'allait faire M. de Cavour? Il ne pouvait guère refuser de s'unir, dans ces démarches, au puissant allié dont l'Italie ne s'affranchissait pas sans peine, et, d'autre part, il ne voulait point entraver une entreprise qu'il approuvait et favorisait secrètement. Il se souvint à temps qu'il était compatriote de Machiavel. Avant de répondre, il sollicitait par-dessous main l'Angleterre de s'opposer à cette trève, et quand il eut à cet égard une promesse formelle, il se déclara prêt à seconder les efforts de la France, à la condition, toutefois, que l'Angleterre y joindrait les siens. Pendant qu'il servait ainsi la cause garibaldienne, le parti exalté l'accusait de multiplier les entraves. M. de Cavour n'avait garde de confondre la calomnie : elle le servait, sans le savoir, auprès des princes, et couvrait le gouvernement.

Ce n'est pas, on l'a bien vu depuis, qu'il fût jaloux outre mesure de vivre en paix avec la diplomatie. De bonne heure il avait senti la nécessité pour Victor-Emmanuel de ne pas faire moins que Garibaldi. « Si nous n'arrivons pas sur le Volturno avant que Garibaldi passe la Cattolica, écrivait-il aux cabinets, la monarchie est perdue, l'Italie est en proie à la révolution (*Memorandum* du 12 septembre 1860). » Et plus intimement à M. Gualterio, dès le 26 août : « Le moment d'agir dans l'Ombrie et les Marches approche; nous ne serons alors ni moins décidés, ni moins audacieux que Bertani; mais à l'audace nous joindrons la clairvoyance et la prévoyance. » A son point de vue, cette expédition était si profondément conservatrice, qu'il ne s'arrêta pas un instant aux principes du vieux droit, fait par les princes et pour les princes. Il se contenta d'un prétexte ridicule, en exigeant que le Saint-Siége licenciât ses volontaires étrangers; il n'attendit même pas le délai fixé dans son singulier *ultimatum*. Le droit des peuples n'était-il pas, même aux yeux de ce ministre conservateur, supérieur à tous les autres? Les Marches et l'Ombrie n'avaient-elles pas, hautement et par tous les moyens en leur pouvoir, marqué leur volonté d'appartenir au royaume d'Italie? L'Europe monarchique n'était-elle pas intéressée à ce qu'un dictateur républicain et révolutionnaire ne substituât pas son autorité à celle d'un souverain constitutionnel? Il faut avoir vu l'Italie à cette époque, pour se faire une idée de l'impopularité qu'une inaction apparente jetait sur le gouvernement italien. S'il m'est permis de citer mes souvenirs, je me trouvais à Milan, et je m'étonnais de n'y pas entendre une voix s'élever en faveur du ministère, du principe monarchique, presque partout attaqué. Quand on apprit que les troupes avaient franchi leur Rubicon, l'enthousiasme universel fit regagner en un instant au roi et à son ministre tout le terrain qu'ils avaient perdu.

Digitized by Google

Plusieurs, à ce sujet, ont parlé de duplicité, d'abus de la force brutale. J'entreprendrai d'autant moins de les contredire, que M. de Cavour semble s'être abandonné lui-même : « Périsse ma réputation, disait-il souvent, périsse mon nom, pourvu que l'Italie se fasse. » Mais il est juste de le dire, jamais homme, peut-être, ne s'est trouvé dans une situation plus délicate, entre les Italiens qui l'accusaient de rester en arrière, et la diplomatie plus perspicace, qui le soupçonnait de complicité. Il faut bien, après tout, que cette conduite audacieuse fût dans la logique des choses, puisque les puissances se bornèrent à de stériles protestations.

Ici s'ouvre une dernière et trop courte période de cette vie agitée et bien remplie. Les ennemis de M. de Cavour, s'il en a encore, peuvent lui reprocher une nouvelle volte-face : au seuil du patrimoine de Saint-Pierre, où il rencontrait le drapeau de la France, il s'arrêta brusquement, bien résolu à n'obtenir Rome que de nous. Comme, d'ailleurs, il ne pouvait lancer les bataillons italiens sur le quadrilatère, et qu'il lui répugnait d'invoquer une seconde fois nos armes, il prit sur lui de forcer un peuple échauffé par le succès et l'espérance, à se contenir, à se morfondre dans une attente indéfinie, à porter toute son attention sur l'organisation intérieure, à s'affermir enfin dans ses conquêtes, avant d'en chercher de nouvelles, et à ne plus compter que sur lui-même pour tout ce qui restait à accomplir. Tâche délicate dont la moindre difficulté n'était pas de comprimer sans l'éteindre, en l'entretenant, au contraire, l'enthousiasme italien. M. de Cavour veillait à tout, aux finances, à l'armée, à la marine, à l'administration des provinces, et, s'il faut employer le terme en usage, à l'unification du pays. Mais, en même temps, au sein des chambres, et avec un retentissement qui passait les Alpes, il déclarait Rome la capitale de l'Italie, marquait ainsi le but à poursuivre et relevait les courages abattus.

On ne donnerait qu'une idée insuffisante de cette politique, non moins remarquable que la précédente, si l'on n'ajoutait que M. de Cavour ne semait pas au vent de vaines paroles, lorsqu'il annonçait son dessein de n'aller à Rome que par des moyens moraux. A vrai dire, contre un pouvoir spirituel il n'en avait jamais conçu d'autres : partisan plus que personne du mariage civil, il avait renoncé à en assurer les bienfaits au Piémont, plutôt que de soulever les colères du Saint-Siége et de dédaigner l'opposition d'un sénat rétrograde. Alors même qu'il supprimait certaines communautés religieuses, il faisait entendre que l'État renoncerait volontiers à toute immixtion dans les affaires de l'Église, si l'Église, à son tour, voulait ne se plus mêler de celles de

Digitized by Google

l'État. Réduit par les anathèmes du Vatican à montrer qu'on ne l'intimiderait point, il avait supprimé le concordat autrichien dans la Lombardie reconquise et étendu aux Marches les lois piémontaises sur les couvents; même pour établir Victor-Emmanuel au Quirinal, ce qui fut le dernier projet de son fécond esprit, il n'avait pas consenti à nouer avec Rome des négociations dont il sentait l'inanité. Mais il rêvait d'agir sur la cour pontificale par le clergé de l'Italie, qu'il ne désespérait pas de gagner à ses fins. Déjà il était d'accord avec des ecclésiastiques distingués, et, croyant à la puissance de la parole, il leur demandait, il obtenait d'eux des brochures théologiques qui concluaient à l'union de l'Église avec la patrie et à la suppression du pouvoir temporel. Le père Passaglia, l'abbé Perfetti, Mgr Liverani, le chanoine Reali, d'autres encore, firent assaut de scolastique et obtinrent dans le clergé de nombreuses conversions. Neuf mille prêtres italiens signèrent bientôt une adresse au Pape pour lui rappeler que son royaume n'est pas de ce monde. M. de Cavour riait dans sa barbe et disait en se frottant les mains : « Vous verrez bientôt ce qu'on peut faire avec la théologie. » Lui-même, loin de rester inactif, il recourait à la publicité, son arme favorite, pour faire connaître au public les conditions auxquelles il voulait réconcilier le royaume d'Italie avec l'Église; ces conditions étaient plus avantageuses pour elle que les plus triomphants concordats : liberté absolue d'association et d'enseignement, choix sans contrôle des évêques et autres dignitaires, ce qu'il résumait par ces mots heureux et bientôt célèbres : l'Église libre dans l'État libre. S'il n'essayait point de persuader Rome, il continuait de négocier avec la France, et M. Minghetti, son collaborateur à cette époque, nous apprend que M. de Cavour, au moment de sa mort, était sur le point de conclure avec le cabinet des Tuileries un important traité. La France prenait l'engagement de retirer son corps d'occupation dans un délai déterminé, et l'Italie promettait en retour, non-seulement de ne pas attaquer le territoire pontifical, mais même de le protéger contre toute bande de volontaires armés. Cet arrangement ne donnait pas Rome à l'Italie, mais il mettait le Pape en face de ses sujets, et lui ôtait toute raison de fuir, puisqu'on le dit assuré de leur amour, et qu'il n'avait plus à redouter la vue des abhorrés « Piémontais. » Les Romains, d'autre part, devenaient maîtres de leur sort, et c'était tout ce que pouvait demander le parti exalté. La fin prématurée de M. de Cavour mit à néant tous ces projets : l'empereur Napoléon refusa d'en commettre l'exécution à des ministres qui n'avaient pu encore gagner sa confiance. Ce ne fut pas une marque de mauvais vouloir, puisque, en ce moment

Digitized by Google

de deuil, il reconnut le royaume d'Italie, ce que M. de Cavour lui-même n'avait pu obtenir; mais la rupture de ces négociations si avancées fut comme un indirect hommage à la mémoire du grand ministre que pleuraient tous les Italiens.

Conservateur et révolutionnaire, diplomate et libéral, économiste et patriote, fédéraliste au congrès de Paris, unitaire depuis Villafranca, M. de Cavour serait une énigme indéchiffrable pour qui ne verrait l'invariable unité du but, sous la multiplicité, sous la diversité des moyens. C'est par ce dernier point qu'il devait être pour ses successeurs un difficile modèle. Ils pouvaient tous, comme lui, vouloir l'Italie; mais, parmi tant d'expédients qu'il avait imaginés pour la faire, auquel donneraient-ils la préférence? Serait-ce même une fidélité intelligente que de chercher à résoudre des questions nouvelles en imitant certains actes provoqués par des circonstances différentes, et ne vaut-il pas mieux se rappeler que la lettre tue, que l'esprit seul vivifie? Mais l'Italie semble avoir eu de ses hommes d'État la même défiance que l'empereur Napoléon : ce qu'elle leur a demandé, c'est une attention minutieuse à ne pas s'écarter de la route si glorieusement frayée, et tous ont pris à tâche de répondre au vœu général. Les pages qui suivent nous apprendront dans quelle mesure ils y ont réussi.

II

De tous les personnages qui pouvaient prendre la direction des affaires, le moins semblable à M. de Cavour était sans contredit M. Ricasoli. Sombre, hautain, impérieux, de mœurs aristocratiques, et, comme on dit, tout d'une pièce, ce Toscan n'avait pas le don de plaire, si remarquable chez le plus gai, le plus abordable, le plus conciliant, le plus bourgeois, le moins raide des Piémontais. L'opinion publique voulut pourtant continuer l'un par l'autre. Différents mérites recommandaient M. Ricasoli. D'abord sa foi constitutionnelle : le parti avancé lui reprochait bien d'avoir, en 1849, rouvert au grand duc Léopold les portes de Florence; mais on se rappelait que ce Monk sans épée avait expressément stipulé le maintien des institutions parlementaires, et que, dupe de sa confiance dans la parole ducale, il ne s'était jamais pardonné d'avoir remis son pays sous le joug d'une sorte de vice-roi autrichien, jusqu'au jour où il avait pu, simple sujet, châtier son parjure souverain, en contribuant à sa chute, et en s'opposant plus

Digitized by Google

tard à sa restauration. On lui savait également gré d'être resté inflexible devant la volonté de la France que lui étaient venus signifier tour à tour MM. de Reiset et Poniatowski, et d'avoir repoussé, l'une après l'autre, les sept propositions par lesquelles on s'était flatté de vaincre ou de lasser sa résistance à l'autonomie de la Toscane et des Légations. Personne n'ignorait, enfin, qu'on lui devait en partie l'annexion des Romagnes, puisqu'il avait entraîné dans ses voies le dictateur de ces provinces, M. Farini. L'Italie s'imaginait que pour achever l'œuvre nationale il suffirait de vouloir fortement, et de peser sur les résolutions des Tuileries; elle ne vit pas de meilleur guide à prendre, pour cette étape nouvelle, que l'inflexible M. Ricasoli.

Parvenu à la première place, qui était la sienne, au jugement de son prédécesseur, M. Ricasoli en continua les traditions libérales et parlementaires avec une scrupuleuse fidélité. S'il eut le tort, comme M. de Cavour, de porter une ou deux fois le fardeau de plusieurs portefeuilles, ce ne fut point par cette tendance naturelle aux esprits puissants à tout faire par eux-mêmes, mais parce que, dans une situation compromise et précaire, il ne trouvait personne qui s'y voulût user. Dépourvu d'abondance oratoire et d'autorité devant l'Europe, il n'était point tenté, lui, de parler pour tous ses collègues. Il leur avait, au contraire, rendu la parole, et quand il avait répondu à ses adversaires dans un langage concis et sec comme celui d'un discours du trône, tous les ministres venaient à la file entretenir les chambres de leur part de responsabilité et des affaires de leur département. D'un excès l'on était ainsi tombé dans l'autre, et, à tout prendre, mieux valait un discours unique, que sept ou huit sur le même sujet. Pour traiter plus minutieusement les détails on perdait de vue l'ensemble, et l'on commençait à voir que, malgré bien des défauts de parole, M. de Cavour était un orateur.

L'Italie se consolait en voyant son premier ministre poursuivre sans relâche tout ce qui, de près ou de loin, ressemblait au despotisme, supprimer l'état de siége, la lieutenance à Naples et en Sicile, remplacer par de simples préfets les gouverneurs des provinces, respecter et consacrer le droit d'association, même dans celles de ses manifestations qui jetaient le plus d'alarmes au sein du parti modéré, reconnaître enfin à tout italien, même à Mazzini, s'il n'eût préféré le prestige de l'éloignement et du mystère, le droit de vivre sur le sol natal en toute liberté. Cette ampleur de vues fit de M. Ricasoli, aux yeux des timides, un révolutionnaire; il n'était pourtant qu'un doctrinaire honnête, qu'un logicien rigoureux. Il poussait le culte des institutions

Digitized by Google

libres jusqu'à une rudesse inconnue même de la formaliste Angleterre. Il refusait au roi le droit de dire son mot dans le conseil. « Que Votre Majesté, lui disait-il, laisse faire ses ministres et ne songe qu'à ses plaisirs. » Victor-Emmanuel voyait dans ce langage une épigramme ou une injustice; il supportait impatiemment qu'avec moins d'autorité que M. de Cavour, son nouveau ministre eût moins de déférence pour la prérogative royale, dont le roi *galant homme*, c'est-à-dire fidèle à la parole jurée, n'avait fait qu'un rare usage, toujours avec bonheur et modération. Quand la majorité, effrayée des hardiesses de M. Ricasoli, parut se refuser à le suivre davantage, le roi qui n'avait pas voulu devancer cette heure pour céder à sa rancune, saisit avec empressement l'occasion de congédier un conseiller si peu sympathique. Celui-ci sut du moins, en tombant, donner à ses concitoyens un bon exemple : il inventa, quoique personnellement blessé, d'honorables et plausibles prétextes pour expliquer sa retraite sans compromettre la dignité royale, et cette réserve, toute constitutionnelle, effaçant ses premiers torts, lui devait reconquérir les bonnes grâces d'un souverain plus juste encore qu'impétueux [1]. Quant à la nation italienne, charmée d'avoir vu, pour la seconde fois, un ministre ne point démentir ses promesses par ses actes, ne rien désavouer de son programme, ne pas tenir ses adversaires pour des ennemis, et respecter tous les droits, elle tient ses yeux fixés sur M. Ricasoli, comme sur l'homme le plus propre à marcher à sa tête, le jour où les circonstances commanderaient d'énergiques résolutions.

C'est parce qu'il fallait alors de la souplesse, que le choix d'un personnage si rigide, pour remplacer le souple Cavour, fut particulièrement malheureux. On vient de voir quelles difficultés peut susciter, dans les relations les plus délicates de la politique intérieure, un tel caractère; ces inconvénients étaient bien plus graves au dehors. M. Ricasoli ne correspondait guère avec le cabinet des Tuileries que pour lui réclamer Rome et Venise, et il le faisait avec cette hauteur impérieuse qui donnerait aux plus bienveillants la tentation de refuser. S'il était assez sage pour n'ouvrir point, sur l'invitation de Kossuth, une campagne contre la Vénétie, il manqua de tact jusqu'à menacer la France d'une seconde campagne des Marches, afin de poursuivre sur le territoire pontifical les brigands napolitains. Comme il n'eût pu faire ce coup de tête sans rencontrer notre drapeau, il s'en tint aux paroles, et il faut en féliciter l'Italie; mais pourquoi, dans son impuissance, avait-

[1] Il y a peu de mois, le roi Victor-Emmanuel, pendant un voyage qu'il faisait en Toscane, rendait amicalement visite à M. Ricasoli, dans son manoir féodal du Brolio.

Digitized by Google

il oublié que le silence est d'or? On ne retrouve ici qu'une médiocre intelligence de la politique antérieure : après avoir, une fois, et le plus nettement du monde, déclaré à la face de l'Europe que l'Italie voulait Rome et Venise, et qu'il lui fallait cette satisfaction pour que la question italienne fût résolue, M. de Cavour n'avait plus remué ces ferments de discorde; forcé d'attendre, il avait cru la dignité de son pays engagée à ne faire ni vaines promesses, ni folles bravades : le dernier discours du trône qu'il ait rédigé est presque muet sur la grande préoccupation des Italiens. Nous retrouvons mieux son successeur dans les efforts constants de M. Ricasoli pour mettre l'Italie en état de se suffire. A ce besoin, il sacrifia le système des régions, plus conforme que tout autre à des traditions profondément municipales et provinciales; il augmentait, disciplinait, aguerrissait l'armée, et préparait la réorganisation des volontaires, ce que la gauche appelait, non sans emphase, l'armement de la nation; s'il n'invitait pas Garibaldi à se rendre à Turin, comme l'avait fait en 1859 M. de Cavour, il l'y voyait volontiers revenir, pour se mettre de nouveau, dans l'intérêt commun, à la tête de ses compagnons d'aventure, dont le faisceau s'était singulièrement relâché.

Il s'agissait toujours d'aller à Rome, ou du moins de faire prendre patience à l'Italie, en lui persuadant qu'on était sur le chemin. Afin que la France ouvrît plus tôt les portes de la ville éternelle, M. Ricasoli essayait, lui aussi, des moyens moraux, mais avec une maladresse dont il a, comme on l'a vu, multiplié les marques dans ses rapports avec le gouvernement français. Au lieu de conjurer avec des théologiens de bonne volonté, en leur laissant le choix des arguments, auxquels ils devaient mieux s'entendre qu'un ministre laïque, M. Ricasoli restait dans un isolement superbe; suspect de secrètes tendances au protestantisme, il se faisait théologien, et donnait, au grand jour de la publicité, des leçons au Saint-Siége. Ce fut de sa part une illusion étrange, s'il se flatta d'exciter à Rome autre chose qu'un dédaigneux sourire en démontrant à Pie IX qu'il devait renoncer à son pouvoir temporel pour sauver le spirituel, et que ni le serment qu'il avait prêté le jour de son exaltation, ni les canons de l'Église n'étaient un obstacle réel à ce sacrifice nécessaire. Loin de sentir, comme M. de Cavour, l'inutilité de toute négociation avec un souverain qui croit à l'infaillibilité de son jugement et à l'éternelle durée de son trône, M. Ricasoli risqua des propositions dont l'insuccès certain ne pouvait qu'humilier la dignité de l'Italie. On ne pouvait, faute de relations diplomatiques, adresser directement à Rome ce *capitolato*, — c'est le nom qu'on

Digitized by Google

donna au projet d'arrangement dont il s'agit; — le gouvernement français, prié de servir d'intermédiaire, s'y refusa, moitié par éloignement pour l'auteur de ces ouvertures, moitié parce que les bases en étaient trop éloignées de celles qu'on jugeait, à Paris, propres à faciliter un accommodement. Combien n'eût-il pas été plus habile de ne pas toucher la corde sensible, de parler seulement de liberté réciproque pour l'État et pour l'Église, et de laisser chacun maître de tirer les conséquences ou d'imaginer les moyens !

Dans ces six mois de pouvoir, M. Ricasoli, si l'on peut dire, a donné sa mesure. Doué d'une prodigieuse force de résistance et d'une fermeté inébranlable, il a moins d'aptitude pour l'initiative, moins de fécondité et de bonheur dans l'invention. Quand il fait les mêmes choses que M. de Cavour, il les fait avec plus d'exagération ou d'entêtement, et, par suite, avec moins d'adresse : c'est pourquoi il échoue où son prédécesseur réussissait. Mais il a de commun avec lui le courage bien rare de toujours marcher en avant, sans jamais regarder en arrière. Conservateur et gentilhomme, plusieurs disent féodal et rétrograde, il a compris les nécessités d'une situation révolutionnaire; il a fait mieux encore, il les a acceptées; il a reconnu la volonté d'un grand peuple supérieure à la lettre d'odieux traités, invoquée par de petits princes; il a envisagé, sans frémir, la nécessité d'employer les ressources qu'offre pour l'action le parti exalté. C'est par là que, malgré bien des fautes et des défauts de caractère, il reste un ministre possible dans l'avenir, désirable même pour certaines éventualités graves. Son moindre mérite n'est pas, ayant pu ressaisir le pouvoir, de s'y être refusé, puisque depuis sa retraite, les circonstances n'ont pas sensiblement changé.

III

Parmi les hommes d'État de l'ancien Piémont ou du nouveau royaume d'Italie, M. Rattazzi était seul assez en évidence, assez rompu aux affaires publiques, pour recueillir la succession de M. Ricasoli. L'attente, tout le monde le sentait, ne pouvait être longue; il eût donc été convenable de ne point précipiter les événements, de ne point forcer, en quelque sorte, la main à la nation et au roi. Mais une impatience fébrile avait saisi M. Rattazzi, et, depuis quelques mois, il faisait feu de toutes pièces pour hâter l'heure inévitable où il prendrait

Digitized by Google

le premier rang. Président de la Chambre, il avait fait ostensiblement un voyage à Paris, et permis à ses journaux d'annoncer à son de trompe qu'il possédait la confiance de l'empereur Napoléon. Puis, pour montrer qu'il avait également eu celle de Cavour, à peine revenu à Turin, il commettait l'impardonnable faute de publier des lettres qu'il avait reçues de ce grand ministre, au temps du Congrès de Paris. Cette publication prématurée compromettait certains plénipotentiaires, et attirait à celui de l'Italie, qui n'était plus là pour répondre, un fâcheux démenti, imposé par les convenances politiques à lord Clarendon. Que prouvait cependant cette correspondance? Qu'en un temps déjà éloigné, M. Rattazzi, collègue de M. de Cavour au ministère, avait obtenu de lui quelques confidences; mais, depuis, M. Ratazzi n'avait-il pas dû sortir du cabinet, pour avoir laissé s'accomplir, grâce à son incurie, des élections relativement désastreuses? N'avait-il pas, à partir de ce moment, voulu être le chef désigné d'un ministère de rechange, et succéder à M. de Cavour, comme en France M. Guizot succédait à Thiers? N'avait-il pas, au lendemain de Villafranca, pris le pouvoir dans ces conditions, et pour exécuter ces stipulations de Zurich dont son ancien collègue ne voulait à aucun prix? Celui-ci, enfin, à l'heure solennelle de la mort, ne désignait-il pas M. Ricasoli comme son successeur naturel? M. Rattazzi avait donc, on en conviendra, des titres au moins douteux à s'offrir aux Italiens comme le véritable et l'unique dépositaire des grands desseins dont une mort prématurée avait interrompu l'accomplissement. Mais il fallait inspirer à tous cette croyance, soit pour monter au pouvoir, soit pour s'y maintenir. M. Rattazzi, chargé de composer un cabinet, y parvint non sans peine, et ne lui put donner qu'une durée éphémère. Réussit-il du moins à renouer les traditions de M. de Cavour, ou, pour mieux dire, à y rester fidèle? C'est à ce point de vue qu'il faut le juger, puisqu'il l'a voulu lui-même, et que telle est, encore aujourd'hui, la pierre de touche des Italiens.

A l'intérieur, il fallait un libéral, et M. Rattazzi, quoiqu'il prétende l'être, était plutôt un démocrate. Ces deux qualités, qui devraient être inséparables, sont chez quelques-uns exclusives l'une de l'autre, et c'est un des malheurs de notre temps. Démocrate, M. Rattazzi l'est sans doute, puisqu'il faisait, il y a déjà bien des années, partie de ce cabinet qui mit hors de son sein l'abbé Gioberti, comme trop modéré; puisque, même après la triste victoire d'Aspromonte, il compte parmi ses défenseurs des députés de l'opposition avancée, M. Brofferio, par exemple, et jusqu'à MM. Bixio et Macchi, amis de Garibaldi. Mais du

Digitized by Google

libéral, M. Rattazzi n'a guère les sentiments, ou du moins les scrupules : sous son administration, la moitié de l'Italie a subi l'état de siége, des citoyens ont été détenus des mois entiers sans procès, sans jugement, sous prétexte de *Camorra ;* des députés, arrêtés pour un flagrant délit qui n'a jamais pu être établi. Les tirs nationaux supprimés, quoique nécessaires à une nation en armes, les associations populaires dissoutes, complètent, pour six mois de pouvoir, le bilan de ce libéral au chapitre de la liberté. Les circonstances, il faut le reconnaître, étaient difficiles ; mais, quand on a le malheur de recourir à de telles mesures, au moins faudrait-il savoir, dès qu'il se peut, y renoncer.

M. Rattazzi entend-il et pratique-t-il mieux les fictions constitutionnelles qu'il ne respecte la liberté des citoyens ? Sous le régime parlementaire, les ministres, personne ne l'ignore, doivent s'exposer aux coups des chambres et de l'opinion, couvrir, comme on dit, en haut la couronne et en bas leurs subordonnés. Contre l'une, ils n'ont d'autre moyen de défense que de se démettre, contre les autres que de les destituer. Le roi s'exagère-t-il sa prérogative ? veut-il agir suivant sa volonté ? ses conseillers prennent la responsabilité même de ses fautes, ou se retirent devant de nouveaux ministres, s'il s'en trouve, qui ne craignent pas de la porter. Or, quand Garibaldi entreprit sa seconde expédition de Sicile, que fit M. Rattazzi ? Il arracha au roi une proclamation qui condamnait l'entreprise et invitait les citoyens à n'y point participer. Ainsi, ils étaient mis en demeure d'opter entre le souverain et le condottiere ; et si celui-ci, comme il arriva, continuait à recruter des volontaires nombreux, la royauté inamovible, irresponsable, était vaincue, humiliée ; pour combien de temps, au prix de sa dignité, avait-elle sauvé le cabinet ? Plus tard, dans une lutte parlementaire sans importance et dont l'enjeu était simplement le maintien ou la chute de M. Ratazzi, comment ce ministre, accusé rétrospectivement de n'avoir montré que tiédeur pour les annexions et pour l'unité de l'Italie, souffrit-il que M. Pepoli, son collègue, le défendît ? En le couvrant de la volonté, des actes, de la personne du roi. Les subordonnés, de leur côté, pouvaient-ils servir avec ardeur des chefs qui ne savaient autrement se défendre qu'en s'abritant derrière les agents qu'eux-mêmes ils auraient dû protéger ? Le général Lamarmora, dans une dépêche au ministre de la Guerre sur trois députés récemment enfermés au château de l'Œuf, se disait honteux d'avoir de tels collègues. Ces paroles imprudentes, écrites dans un moment de colère, n'avaient d'autre excuse que de n'être point destinées à la publicité.

Digitized by Google

Elles furent lues, pourtant, en pleine chambre, par M. Rattazzi, pour justifier la mesure prise, qu'en réalité rien ne justifiait.

Si M. Ricasoli ou M. Minghetti, tout nouveaux dans la pratique des institutions parlementaires, eussent commis de pareilles bévues, on les aurait excusées d'hommes formés à l'école du grand-duc de Toscane ou du Saint-Siége ; mais, depuis 1848, M. Rattazzi avait été constamment député, plusieurs fois ministre ; l'opinion se montra pour lui justement sévère. Néanmoins elle lui eût tout pardonné, même les éclipses de la liberté, tant la question nationale l'emporte en Italie sur tout le reste, s'il eût, à cet égard, donné satisfaction à son pays. Ses antécédents, par malheur, ne laissaient pas sans inquiétude les esprits prévoyants. On l'avait vu, durant son ministère, devenir le chef d'un petit groupe d'hommes résolus à défendre les prérogatives du Piémont, peupler la Péninsule d'employés piémontais, non-seulement dans les fonctions politiques, auxquelles une expérience de quatorze ans leur donnait quelque droit, mais jusque dans les fonctions municipales, auxquelles prétendaient avec raison les habitants des localités ; imposer enfin à l'Italie entière les lois piémontaises, inférieures de beaucoup aux lois léopoldines qui régissaient la Toscane, et surtout aux lois françaises, maintenues à Milan et à Naples, depuis le premier empire, par l'Autriche et par l'arriéré Ferdinand II. On comparait cette politique étroite, inintelligente, à celle de M. de Cavour, avertissant sa ville natale de se tenir prête aux sacrifices héroïques, et l'on se disait qu'il n'était pas remplacé.

M. Rattazzi ne put donc former une majorité qu'en dissolvant celle qu'il trouvait devant lui. Il groupa pour quelques jours les éléments les plus disparates, quarante députés du centre gauche, qui s'abritaient d'ordinaire sous son petit drapeau, le parti piémontais, qui siégeait à l'extrême droite, la gauche garibaldienne, enivrée de promesses vagues, enfin quelques indisciplinés qui voyaient dans le nouveau ministre l'adversaire et non le continuateur de Cavour. En face de cette majorité bigarrée, conquise au prix d'entrevues peu avouables avec M. Nicotera, le membre le plus exalté de la gauche exaltée, s'élevaient, comme noyau d'une opposition nouvelle et modérée, la plupart des libéraux qui avaient formé jusqu'alors le parti du gouvernement. La mauvaise humeur les rendit injustes; ils laissèrent leurs plus aventureux organes dans la presse périodique accuser M. Rattazzi d'être le ministre de l'étranger, parce qu'il avait vu Napoléon III à Paris, et pris pour collègue M. Pepoli, parent éloigné de ce prince.

Digitized by Google

Mieux inspirés, ils eussent appelé leur adversaire le ministre des Piémontais; c'est leur mot d'ordre intéressé qu'il répétait, et non celui des Tuileries, quand, à peine arrivé au pouvoir, il recommandait de laisser Rome dans l'ombre et de ne s'occuper que de Venise [1]. M. Rattazzi payait ainsi sa bienvenue, mais avec une singulière imprévoyance : Garibaldi et son entourage mazzinien devaient se croire autorisés à frapper en Vénétie un grand coup qui rappelât la conquête de la Sicile, et de ce moment datent leurs préparatifs.

Le premier ministre les connut et s'y voulut opposer tout d'abord; mais on lui parla de porter la révolution en Grèce, et croyant se débarrasser des émigrés, des *italianissimes*, il consentit à fermer les yeux. Il aurait dû les ouvrir, au contraire, en voyant s'organiser dans les montagnes, entre Brescia et Bergame, une expédition soi-disant destinée à passer la mer, et comprendre, surtout, qu'à soulever la question d'Orient, il risquait fort d'irriter l'Angleterre, de faire aux Italiens le triste renom d'agitateurs peu délicats. Débarrassé des alliés turbulents qui croyaient pouvoir compter sur lui, il se flattait de rentrer dans la politique régulière, sans se demander ce que deviendrait, après cette volte-face, la majorité qu'il avait eu tant de peine à former. Certes, en voyant tout disposer pour ce coup de main sur la frontière autrichienne, à deux pas de cette redoutable Vérone, où l'empereur François-Joseph était attendu, M. Rattazzi devait redoubler de vigilance; eh bien! il partait pour Naples avec le roi, et était bientôt suivi de tous ses collègues. Voyage utile, indispensable, sans aucun doute, et trop longtemps ajourné, mais dont le moment, on l'avouera, ne pouvait être plus mal choisi.

Un misérable hasard mit sur la piste du complot la police, qui n'était point dans le secret. L'affaire ébruitée, on vit sans peine que l'expédition de Grèce n'était qu'une ruse de guerre, qu'un mot en l'air, et il fallut, par des arrestations multipliées, réduire à l'impuissance les compromettants amis de Garibaldi. Éperdu et trop bien servi peut-être, M. Rattazzi aurait voulu mettre le héros populaire hors de cause, mais celui-ci assuma généreusement la responsabilité de l'entreprise; une foule de citoyens y donnèrent leur adhésion avec une publicité bruyante, et, parmi ces complices moraux de la dernière heure, se trouva, ce qui n'est pas le moins curieux de l'affaire, le propre secrétaire du ministre Depretis. Brouillé du coup avec ses impétueux alliés

[1] On trouverait déjà ce programme dans un discours du député Chiaves, prononcé au mois de mars 1861.

Digitized by Google

de la veille, le gouvernement soulevait encore contre lui les provinces napolitaines qui voyaient leurs espérances déçues, tous les projets de réformes indéfiniment ajournés, le roi et les ministres précipitamment repartis pour Turin. Le départ avait été une faute, le retour en fut une autre. Celui du ministre de l'Intérieur était seul nécessaire, un secrétaire général ayant suffi pour que force restât à la loi.

Assurément un cabinet compromis auprès des exaltés par cette fermeté de la dernière heure, ne saurait être responsable du désolant conflit d'Aspromonte; qui peut dire toutefois que la déception de Sarnico, succédant à des espérances trop encouragées, ne poussa pas Garibaldi à l'acte le plus insensé de son aventureuse carrière? N'est-il pas croyable que la nomination, au moins étourdie, de son ami, M. Georges Pallavicino, comme préfet de Palerme, lui parut un avantage dont il fallait sur le champ profiter? D'une franchise à toute épreuve, l'ancien compagnon de Pellico au Spielberg avait déclaré, dès le premier jour, qu'il comptait administrer la Sicile avec le concours du parti avancé. Qu'il fallût à tout prix arrêter Garibaldi dans sa marche, c'est ce qu'on ne saurait contester. Ses amis ont bien dit, après coup, qu'il ne s'agissait que d'une démonstration pacifique et morale; qu'en entraînant jusque sous les murs de Rome la moitié de l'Italie on eût fait comprendre à la France la nécessité d'une prompte évacuation; mais outre que c'était méconnaître le point d'honneur chez une nation militaire, les proclamations de Garibaldi démentent trop ces maladroites apologies. Il parlait sans cesse de combats aux portes de Rome, il promettait d'entrer dans la ville, et, s'il succombait durant la lutte, il recommandait aux siens de poursuivre sa tâche et de le venger sur le champ. Eût-il voulu, d'ailleurs, retenir le bras des bandes armées qu'il traînait après lui, les fusils seraient partis d'eux-mêmes, comme il arriva sur les hauteurs d'Aspromonte, où personne ne voulait l'effusion du sang. Dans ces conjonctures délicates, M. Rattazzi fit donc son devoir, puisqu'il fallait à tout prix éviter une rupture avec la France. Mais si Garibaldi, qui s'était témérairement enfermé en Sicile, put passer sur le continent, à qui la faute, sinon au ministère irrésolu qui donnait à ses généraux tantôt l'ordre de ménager les « rebelles, » tantôt celui de les poursuivre avec vigueur? Ces contradictions, alors déplorables, devinrent ridicules, lorsqu'il fallut décider si l'on ferait son procès à Garibaldi vaincu et prisonnier. Comment M. Rattazzi, tout entier à ses scrupules de légalité, n'entendit-il pas ce que l'Europe unanime lui cria, dès le premier jour, qu'on ne pouvait traîner ni devant une cour d'assises, ni devant un conseil de guerre, l'homme

Digitized by Google

sans pareil en qui battait le cœur de l'Italie, à qui son roi devait onze millions de sujets, et qui n'avait voulu pour lui-même, ni un grade, ni une décoration, ni un écu?

Ce fut donc une faute de marchander l'amnistie, comme c'en était une de montrer trop de joie pour un succès fratricide. Il semblait du moins à M. Rattazzi que la question romaine ne pouvait manquer d'être résolue, car il avait dit hautement que Garibaldi était le principal obstacle à l'unité italienne. Quelle ne fut pas la déception du trop confiant ministre, en ne recevant de Paris que des félicitations banales, proprement de l'eau bénite de cour? Moins aveugle, il eût vu qu'à la veille des élections générales, le gouvernement français, eût-il réellement songé à évacuer Rome, devait ajourner toute décision, et que s'il n'était pas pressé d'en prendre une, la victoire d'Aspromonte montrant l'Italie assez forte pour maîtriser Garibaldi lui-même, donnait un suffisant prétexte à de nouveaux délais. Quelle déconvenue pour l'homme d'État qui s'était flatté d'obtenir de la France ce qu'elle refuserait à tout autre! et quel embarras pour lui devant les chambres! De là cette note du général Durando, si légitime au fond, mais trop comminatoire pour une situation évidente, et qui devait avoir pour conséquence, si ce n'est encore lui attribuer trop de portée, le remplacement de M. Thouvenel par M. Drouyn de Lhuys. Après ce dernier coup, M. Rattazzi pouvait s'écrier, comme Oreste :

Grâce au ciel, mon malheur passe mon espérance!

Mais Oreste quittait la partie; M. Rattazzi, plus obstiné, se cramponnait à son portefeuille contre l'avis de ses collègues; il voulait solliciter du cabinet français une réponse à la note du général Durando, et continuer, contre vent et marée, les négociations dont Rome était l'objet. Par là il ne croyait point humilier la dignité italienne; il ne pouvait dans tous les cas se figurer que les chambres refusassent leur concours au pacificateur de la Péninsule. Cruellement détrompé, dès qu'il se présenta devant elles, il voulut encore, avant de se résigner à descendre, arracher au roi une dissolution; mais Victor-Emmanuel sentit bien ce qu'eût dû voir son ministre, que les électeurs donneraient à Garibaldi une éclatante revanche, et il refusa sagement de lui en fournir l'occasion. Le cabinet, dès lors, n'avait plus qu'à se retirer.

On comprend qu'en proie, durant une si courte période, à tant de préoccupations graves, M. Rattazzi n'ait pas eu la liberté d'esprit nécessaire pour préparer, en agissant sur le clergé italien, l'évacuation

Digitized by Google

de Rome, comme l'avaient fait avec plus ou moins d'art et de succès, M. de Cavour et M. Ricasoli. Mais la vérité nous force à dire que cette abstention, chez lui, était systématique : « Je ne crains pas les révolutions politiques, répondait-il un jour à M. Peruzzi, mais je crains tout mouvement religieux. » Fut-ce encore cette circonspection intempestive qui l'empêcha de tirer parti de ses malencontreuses négociations avec la France? M. Minghetti, quelques mois plus tard, exposait aux chambres ce qu'on pouvait alors obtenir et ce que repoussa M. Rattazzi. L'empereur Napoléon, par la lettre qu'il adressait, le 20 mai 1862, à M. Thouvenel, admettait une sorte d'autonomie municipale à Rome, sous la souveraineté du Saint-Siége. Cette combinaison ne donnait pas sa capitale à l'Italie, mais elle assurait l'évacuation, qui est le point important, et laissait Pie IX en face de ses sujets. Le gouvernement italien, au prix d'un engagement solennel de ne pas passer la frontière et de la protéger même contre les bandes armées qui la voudraient franchir, eût ôté au Souverain Pontife toute raison plausible d'abandonner ses États, et dès lors les Romains, s'ils voulaient réellement appartenir à l'Italie, n'auraient plus rencontré d'obstacle insurmontable à l'accomplissement de leurs vœux. A supposer que le Saint-Siége repoussât cette combinaison, il se fût condamné lui-même, il eût reconnu que les baïonnettes étrangères le faisaient seules supporter de ses sujets, et il eût, dans une certaine mesure, poussé la France à faire cause commune avec l'Italie. M. Rattazzi ne vit point ces évidents avantages ou ne sut pas s'en contenter : il les refusa parce qu'on ne lui donnait pas tout d'un coup tout ce que l'Italie a le droit d'espérer.

C'est que M. Rattazzi, sincère patriote, homme fin et spirituel, mais irrésolu et sans ampleur, ministre suffisant pour le petit royaume de Piémont, ne pouvait l'être pour le grand royaume d'Italie, surtout dans l'époque laborieuse de sa formation. Loin de dominer, de précéder les événements, la politique de M. Rattazzi avait peine à les suivre, et courait affolée d'un pôle à l'autre. « D'une contradiction inouïe, écrivent les libéraux italiens qui la combattent, elle exaltait d'un côté le parti révolutionnaire, au point de lui inspirer l'audace d'une insurrection armée, tandis que, de l'autre, elle étouffait, arrêtait, décourageait tout mouvement moral, toute aspiration des populations et du clergé vers Rome. » Des deux prétentions que M. Rattazzi a successivement élevées, d'être l'adversaire et le continuateur de M. de Cavour, la seule fondée est la première. Quand, pour ressaisir le pouvoir, il mit en avant la seconde, il montra qu'il n'avait eu jamais qu'une

Digitized by Google

intelligence médiocre de la brillante politique à laquelle M. de Cavour, avant de le bien connaître, l'avait associé. Abandonné de la majorité des chambres, il l'a bientôt été de ses amis eux-mêmes ; ce tiers-parti qui l'avait reconnu pour chef, lui a, depuis sa chute, préféré M. Lafarina, et est venu, sur les pas de ce dernier, fortifier la majorité reconstituée, œuvre considérable du cabinet qui conduit en ce moment les affaires de l'Italie, et dont il nous reste à parler [1].

III

Plus modestes que M. Rattazzi, et appelés à lui succéder, les députés Minghetti et Peruzzi ne crurent pas que ce fût trop de leurs forces réunies pour donner à leur pays la monnaie de M. de Cavour ou même de M. Ricasoli. Encore s'adjoignirent-ils, comme président sans portefeuille, M. Farini, qu'allait emporter une mort prématurée, mais qui prêtait au nouveau ministère, pour quelques jours du moins, l'autorité de son nom. Tous les trois s'étaient assis aux côtés de Cavour, dans les conseils de la couronne, et aucun d'eux n'en était sorti pour faire à leur ancien chef, comme l'avait fait M. Rattazzi, une sourde opposition. On croyait retrouver en M. Minghetti quelque chose de cette souplesse merveilleuse qui avait si bien servi l'Italie dans les circonstances les plus diverses et les plus difficiles : inventeur de ce fameux système des régions si peu goûté des chambres, on le vit y renoncer de bonne grâce en rentrant au pouvoir, pour ne point faire de l'œuvre nationale une toile de Pénélope. Il pouvait revendiquer le portefeuille de l'intérieur dont il avait déjà porté le poids : il y renonça pour faciliter la formation du cabinet ; il se chargea intrépidement des finances, quoiqu'on l'y pût croire mal préparé, et, dans cette gestion difficile, il montra, dans les premiers temps, une habileté, ou, si l'on veut, un bonheur qui avait fait défaut à un financier de profession, M. Bastogi. L'éclatant succès d'un emprunt bien préparé assura à M. Minghetti la présidence du conseil, qu'abandonnait bientôt M. Farini, et que M. Peruzzi, qui pouvait y prétendre, eut le bon goût de ne pas réclamer. Ce dernier, je ne sais par quelle raideur de caractère, rappelait M. Ricasoli, son compatriote et son ami ; il avait en outre, avec lui, cette fâcheuse ressem-

[1] M. Lafarina étant mort depuis, faute d'une notabilité suffisante, M. Rattazzi a repris sa place à la tête du tiers-parti ; mais cette fraction de la chambre semble aujourd'hui singulièrement amoindrie et eclipsée.

Digitized by Google

blance d'être peu agréable au roi, moins toutefois par certaines formes anguleuses que par le franc parler d'un salon où, suivant l'usage d'un pays libre, on causait de toutes choses en pleine liberté. Ses goûts et ses idées portaient M. Peruzzi vers l'Angleterre plutôt que vers la France. Il devait sur ce point bien s'entendre avec M. Minghetti qui, présidant l'assemblée des Romagnes, avait voulu, dit-on, y introduire la coutume anglaise, si contraire aux mœurs méridionales, de siéger le chapeau sur la tête. L'un et l'autre, durant le dernier ministère, n'avaient point suivi la même marche : tandis que M. Peruzzi faisait une opposition inflexible, M. Minghetti, prêt à toutes les concessions, cherchait à rapprocher les fragments épars de la majorité dissoute, fut-ce au profit de M. Rattazzi ; mais celui-ci tombé, les deux nouveaux ministres n'avaient plus que des tendances communes et un égal désir de rentrer dans les voies tracées par M. de Cavour.

Il fallait, dans ce dessein, appliquer rigoureusement les lois, sans porter à la liberté de funestes atteintes. Les actes du ministère prouvent qu'à cet égard il comprend sa tâche et sait bien la remplir. Il a restauré, en peu de mois, le règne tutélaire de la légalité. Il ne distingue point entre les lois qui donnent de la force au pouvoir et celles qui protègent la liberté individuelle. En vidant les prisons de Naples, qu'avait arbitrairement remplies le général Lamarmora, en supprimant partout l'état de siége et le régime militaire, en respectant l'*habeas corpus* dans la personne du plus humble lazzarone comme dans celle du plus illustre député, le gouvernement de l'Italie montre qu'il est bon quelquefois de demander des leçons à l'Angleterre. Il est vrai qu'une loi draconienne a été proposée et votée contre le brigandage; mais elle est l'œuvre d'une commission spéciale où figuraient en nombre des libéraux avancés; mais la chambre presque entière en a assumé la responsabilité, et si quelques adoucissements, insuffisants peut-être, y ont été apportés, ils sont dus à l'initiative du ministre de l'Intérieur. « Une telle loi, disait-il dans la discussion, est la négation de toute liberté politique et le désaveu des institutions qui font la grandeur de l'Italie. » Ce ne sont pas ces rigueurs, M. Peruzzi le comprend, qui peuvent mettre fin au brigandage; c'est pourquoi, avec une persévérante ardeur, il s'efforce de multiplier ces voies de communication par lesquelles l'Angleterre a pacifié l'Irlande, et la France la Vendée; les chemins de fer s'exécutent et s'ouvrent avec une rapidité dont, nulle part ailleurs, il n'y a d'exemple : déjà Turin est en communication directe avec l'ancien royaume des Deux-Siciles, et, pour qu'on puisse sans interruption arriver jusqu'à Naples, il ne reste plus que

Digitized by Google

l'Apennin à percer. On pourrait demander plus d'activité aux ingénieurs chargés de tracer les routes provinciales et communales, qui permettront de pénétrer jusqu'aux repaires trop souvent impénétrables des brigands; mais la nécessité de ce travail est sentie, l'impulsion donnée, il est permis de croire qu'on ne s'arrêtera plus. Il serait peut-être injuste de dire que le ministère actuel fait plus que les précédents pour l'instruction et le bien-être, cet autre moyen de répandre partout la paix, le patriotisme et la prospérité; il ne l'est pas de reconnaître que les efforts présents sont favorisés par le calme profond qui règne dans la Péninsule, et c'est quelque chose, on l'avouera, que le succès. Constatons-le, en deux mots, par rapport au brigandage : ce fléau, il y a trois ans, s'attaquait aux villes, et les bandes comptaient quelquefois un millier d'hommes; l'année dernière, elles ne dévastaient plus que les hameaux et les récoltes; les plus redoutables chefs commandaient à une centaine de coquins; cette année, les champions de l'ancienne dynastie marchent par dizaines, et leurs exploits se bornent à égorger le bétail, à voler des chevaux, à rançonner des voyageurs. A l'ère des brigands soi-disant politiques a succédé celle des voleurs de grand chemin. C'est aussi dans les provinces napolitaines, arriérées d'un siècle, qu'il faut observer les progrès de la civilisation. Si nous pouvions entrer dans les détails, nous montrerions des compagnies se formant pour établir et propager le crédit, pour faire des défrichements, des irrigations, pour planter du coton, dont les premières récoltes rapportent déjà plus de quarante millions, pour éclairer au gaz des villes déshéritées, pour leur donner des ports, des phares, des marchés, tous les instruments, enfin, de la vie sociale dont elles sont encore dépourvues. Le gouvernement sollicité de tout faire lui-même, sait s'arrêter sur cette pente dangereuse : il donne l'impulsion et l'exemple, puis il encourage et compte sur la liberté.

La liberté, malheureusement, ne suffit pas pour résoudre la question nationale : il y faut encore beaucoup de dextérité politique pour entretenir de bons rapports avec la France sans humilier l'orgueil des Italiens. M. Rattazzi, ayant trop penché d'un côté, forçait ses successeurs à se jeter de l'autre. C'est ainsi qu'une période de négociations trop empressées devait amener un temps d'arrêt. On a beau dire que la politique française est toujours la même, parce qu'elle ne dépend que d'une seule personne; toute pensée humaine a ses phases, que révèlent, quand il s'agit d'un souverain, les changements ministériels. A M. Thouvenel, qui cherchait et proposait mille combinaisons pour rendre possible l'évacuation de Rome, succède M. Drouyn de Lhuys,

Digitized by Google

dont le premier soin est de s'écarter des bases jusqu'alors admises, de demander qu'on lui en soumette d'autres, et, pour sa part, de s'abstenir en attendant. Si le cabinet italien n'eût écouté que l'opinion générale, il aurait rompu sur-le-champ les relations diplomatiques ; il se borna, par prudence, à se tenir sur la réserve, et à répondre à l'invitation de M. Drouyn de Lhuys par un *non possumus*, semblable à celui de Rome. La France, ne voyant au *statu quo* d'autre inconvénient que celui de ne point évacuer Rome, ne montra pas de rancune. On la vit, l'occasion venue, adhérer à une convention militaire, qui avait pour objet la répression du brigandage sur les frontières pontificales, et, plus tard, restituer cinq bandits napolitains, indûment saisis sur un de nos navires, et réclamés d'abord pour l'honneur de notre pavillon. MM. Minghetti et Peruzzi s'étaient donc tenus dans la juste mesure, et ils en furent approuvés par les Italiens; mais bientôt l'impatience prit cette nation ardente, et, après avoir trouvé bon qu'on ne demandât rien, elle trouva mauvais qu'on obtînt peu de chose: les peuples, on le sait, mettent moins de prix à ce qu'on leur accorde qu'à ce qu'on leur dénie. Quoi ! le saint-siége obligeait tout capitaine italien à baisser pavillon en entrant dans le port de Civita-Vecchia, à se pourvoir de papiers de bord, auprès des consuls *in partibus* que les gouvernements déchus continuent d'entretenir à Rome; il confisquait leurs passeports aux paysans des Abruzzes qui venaient faire la moisson sur le patrimoine de Saint-Pierre, pour faciliter aux Bourbonniens, en les leur remettant, l'entrée des provinces napolitaines, et la France, dûment avertie, priée d'intervenir, s'y refusait absolument ! L'Italie ne pouvait user de représailles envers les sujets du pape, qu'elle regarde comme ses propres enfants ; qu'arriverait-il si, dans le feu de la poursuite, quelques officiers italiens saisissaient sur les terres de l'Église ces brigands pourvus de passeports volés? Se pouvait-il que le gouvernement du royaume n'obtînt pas le redressement de griefs si légitimes et si sérieux? Personne ne voulait voir que le cabinet des Tuileries, prêt à toutes les complaisances dans les questions où la papauté n'est pas intéressée, évite jusqu'à l'apparence d'empiéter sur les droits du pape et sur son pouvoir souverain.

C'est dans ces conjonctures délicates que se déployait la féconde imagination de M. de Cavour : il trouvait quelque expédient pour dénouer ou trancher les difficultés; il savait prendre ce qu'on ne pouvait lui donner, ce qu'il n'eût osé demander. L'Italie, non sans raison, le déclare incomparable, et pourtant, par la plus naturelle des inconséquences, elle se montre mécontente parce qu'elle ne trouve personne à

Digitized by Google

lui comparer. Certes, MM. Minghetti et Peruzzi sont, plutôt que M. Rattazzi, les continuateurs de cette politique si justement admirée; mais ils n'en représentent que la face la moins brillante, l'esprit de sagesse, de conservation, d'expectative ; il leur manque trop visiblement le génie et l'audace; ils satisfont le bon sens de l'Italie, ils laissent chômer son enthousiasme. M. de Cavour, il est vrai, quelques mois avant sa mort, était entré dans une période d'attente, de ménagements, et, si l'on peut dire, de moyens moraux; mais cette période doit-elle durer toujours? L'habile ministre n'eût-il pas trouvé déjà mainte occasion de la clore, dans les événements, grands ou petits, qui se succèdent sous nos yeux? Les démêlés du général de Montebello avec les autorités pontificales, la difficulté de nos relations avec le saint-siége, rendue sensible par ces continuelles mutations de notre personnel diplomatique, qui s'étendent des ambassadeurs jusqu'aux secrétaires, et font passer rapidement à Rome, comme dans une lanterne magique, M. de Gramont, M. de Lavalette, M. de La Tour d'Auvergne, M. de Sartiges, MM. de Cadore, Saillard, Baude, etc., les continuels conflits qui s'élèvent sur la frontière romaine entre les soldats du pape et ceux de l'Italie, n'auraient-ils pas suscité à M. de Cavour l'idée de quelque négociation imprévue, de quelque éclat soudain et heureux? N'eût-il pas constaté les nombreux progrès du parti mazzinien à Rome, pour montrer la nécessité d'une prompte solution? C'est quelque chose que d'avoir les yeux ouverts sur les menées des exaltés, et, pour les déjouer, de les signaler, comme faisait dernièrement le cabinet, à la Confédération helvétique; mais comment ne pas se rappeler que M. de Cavour, peu suspect de tendresse pour Mazzini, savait s'autoriser des plus téméraires entreprises pour représenter à l'Europe que l'Italie s'agitait sur son lit de douleur? Comment surtout ne pas se demander quel profit il eût tiré, pour la cause italienne, de l'insurrection polonaise?

C'est à dessein que j'omets notre expédition au Mexique. Si l'on se fondait sur les précédents de Crimée, on serait porté à croire que M. de Cavour eût déployé le drapeau italien à côté du nôtre, à l'assaut de Puebla. Rien pourtant, à y regarder de près, n'est moins vraisemblable. La guerre politique de Crimée ne se compliquait d'aucune question de nationalité; l'occident tout entier avait intérêt à comprimer l'expansion moscovite; de là le mécontentement qu'excita la neutralité de l'Autriche, et l'accueil flatteur qui fut fait au Piémont. Au Mexique, la guerre était nationale, nullement européenne, et l'Italie avait, en outre, des raisons particulières de s'en abstenir. Le trône

Digitized by Google

élevé à Mexico pour l'archiduc Maximilien devait trouver l'Autriche trop indifférente pour qu'on lui pût, en échange, redemander la Vénétie. Ce jeune prince ne marquait-il pas le désir de n'être plus que mexicain, et, pour le mieux montrer, de quitter seul l'Europe, en y laissant jusqu'à ses aides de camp ? A jeter quelques régiments sur la côte malsaine de la Vera-Cruz, l'Italie eût-elle gagné, du moins, l'évacuation de Rome? La France n'eût point payé d'un si haut prix un concours qu'elle ne réclamait pas et dont elle n'avait pas besoin. C'est pourquoi les politiques à courte vue qui voulaient que l'Italie parût au Mexique, parce qu'elle avait combattu dans les plaines de Traktir, auraient rendu, si on les eût écoutés, un triste service à leur pays, et M. Minghetti interpréta mieux la pensée de Cavour en faisant, les circonstances n'étant plus les mêmes, juste le contraire de ce que Cavour avait fait.

La question polonaise, malgré ses difficultés épineuses, permettait mieux à l'Italie de sortir d'une inaction qui lui pèse. Les sympathies étaient naturelles d'un pays qui reconquiert sa nationalité, envers un peuple qui meurt pour la sienne : on vit de toutes parts des réunions se former pour envoyer un mot d'encouragement, et, s'il était possible, des armes, des munitions, de l'argent à l'infortunée Pologne; des volontaires italiens partirent pour soutenir, contre les Russes, une cause commune à tous les opprimés, et le colonel Nullo, un des vaincus d'Aspromonte, succombait glorieusement, naguère, sur les bords de la Vistule. Dans le même temps, des considérations de valeur fort inégale refroidissaient au contraire le cabinet et le poussaient à interdire les *meetings* qui se proposaient un but plus utile que de platoniques déclamations. La Pologne catholique a peut-être, aux yeux des Italiens, montré trop de zèle pour le pouvoir temporel de l'Église, et le prince Czartoryski a eu assurément tort de dire, au congrès de Malines, que le saint-siége ne serait pas réduit aux dernières extrémités, si la Pologne eût été libre. Mais ce qui s'est dit à Malines mérite peu qu'on s'y arrête, et le dévouement de la Pologne, fût-elle affranchie, sera réduit, bien longtemps encore, à d'inutiles vœux.

Des relations depuis quelque temps assez intimes avec la Russie étaient-elles pour le cabinet italien un plus sérieux embarras? L'empereur Alexandre, pardonnant la campagne de Crimée, avait reconnu le royaume d'Italie, prêté les mains à un traité de commerce avantageux pour les deux pays, laissé entrevoir, enfin, la possibilité d'une alliance entre une princesse de sa maison et le fils aîné du roi Victor-Emmanuel. Ces marques d'amitié ont leur prix; mais pourquoi s'en exagérer

Digitized by Google

l'importance? Nous voudrions, s'il faut l'avouer, que l'Italie témoignât moins de reconnaissance aux gouvernements qui l'ont reconnue, et qu'elle eût assez d'orgueil pour dire d'elle-même ce que le général Bonaparte disait de la République française, qu'on est aveugle quand on ne la voit pas. La Russie, en particulier, cherchait moins à être agréable à l'Italie que désagréable à l'Autriche; si les Croates sortaient un jour du quadrilatère pour faire de nouveau « régner l'ordre » dans la Péninsule, les Cosaques seraient empêchés, par l'éloignement, de défendre le nouveau royaume, comme ils l'ont été, malgré le désir manifeste de leur maître, de sauver François II. Est-il besoin d'ajouter sur d'hypothétiques projets de mariage, que l'héritier présomptif d'un roi libéral et révolutionnaire ne rencontrerait pas, grâce au progrès des idées, pour obtenir la main d'une princesse d'antique souche, la vingtième partie des obstacles qu'eut à surmonter le roi Louis-Philippe pour marier le duc d'Orléans?

Peut-être eût-il été difficile à l'Italie, comme on le dit à Turin, de figurer dans une alliance des puissances occidentales à côté de l'Autriche. M. de Cavour, cependant, siégeait, dans le Congrès de Paris à côté de M. de Buol; c'est l'Autriche qui se trouvait offensée de ce contact; c'est encore elle qui devrait l'être aujourd'hui. L'alliance d'ailleurs n'était pas si bien nouée, l'Autriche n'était pas si bien revenue de ses tendances à une neutralité qu'expliquent, si elles ne la justifient, les deux cents lieues de frontières par lesquelles elle confine à la Russie, qu'un peu plus d'empressement de la part des Italiens ne l'eût plus tôt et plus complétement rejetée dans cette réserve qui n'ajourne ses périls qu'en les aggravant. Ce résultat, sans doute, eût médiocrement satisfait la France; mais il était dans le jeu de l'Italie, et, à voir l'impossibilité de rien obtenir à Vienne, il est permis de croire que la Pologne aurait eu lieu de s'en applaudir. Il n'a pu échapper au cabinet de Turin que sa meilleure chance de recouvrer la Vénétie était dans une rupture de la France avec l'Autriche; mais la décision paraît avoir manqué pour provoquer cet événement. On assure qu'aimant mieux associer ses protestations aux nôtres qu'à celles des Anglais, qui parlent éternellement au nom de ces traités de 1815, récemment déchirés par l'Italie et par la France, dont ils avaient également fait l'humiliation et le malheur, le gouvernement italien s'était annoncé prêt à marcher, si la guerre était déclarée, mais qu'il ne jugeait à propos ni de prendre part à des négociations trop visiblement ridicules, puisqu'on ne voulait point les appuyer par la force des baïonnettes, ni de se brouiller avec la Russie, si l'on ne devait se

Digitized by Google

battre qu'à coup de protocoles. Cette conduite, assurément, était plus sensée que la nôtre; mais il n'en est pas moins vrai que, dans ces affaires de Pologne, l'Italie s'est trop volontiers contentée d'emboîter le pas, comme on dit au régiment, ou, si l'on veut, de ne pas l'emboîter. On la voudrait voir mieux disposée à revendiquer ailleurs qu'à Tunis ce rang de grande puissance auquel lui donnent droit vingt-deux millions de citoyens, une armée de trois cents mille hommes, une flotte superbe et ces trois cent-six bouches à feu qu'on admirait naguère à la grande revue de Somma.

Si nous comprenons, enfin, dans les affaires du Schleswig, l'abstention de l'Italie, partagée entre ses sentiments sympathiques pour le Danemark et son respect pour le principe des nationalités, il semble aussi que l'occasion était favorable d'une rupture habilement ménagée avec l'Autriche, et qui eût permis à la France de se moins tenir sur la réserve et de modifier ses combinaisons. Nous ne pouvons deviner ce qu'eût fait M. de Cavour; mais nous sommes assurés qu'il eût fait quelque chose, et qu'afin d'être aidé par le puissant allié de l'Italie, il aurait, ainsi que le veut la sagesse des nations, commencé par s'aider lui-même.

Le talent, chez les politiques, est d'épier l'occasion, d'en profiter, et quelquefois de la faire naître. MM. Minghetti et Peruzzi, excellents ministres, à n'envisager que l'administration intérieure, et toutes réserves faites sur les finances, difficulté inextricable tant qu'on ne pourra réduire l'armée, voudront-ils qu'on leur reproche plus longtemps d'être insuffisants sur le reste? Ils n'échappent pas à cette critique par leur attitude dans les questions extérieures; ils s'y exposent également par l'abandon de toute propagande morale dans les rangs du clergé italien. Cette propagande que M. de Cavour faisait bien et M. Ricasoli mal, M. Rattazzi l'avait négligée, et c'est lui que les ministres actuels, à cet égard du moins, semblent imiter. Reconnaissons, toutefois, qu'ils maintiennent ce qu'il y avait d'essentiel dans la pensée de Cavour, et donnent, dans une certaine mesure, la liberté à l'Église, avant même que l'Église use envers l'État de réciprocité. Ils ont fait repousser par les Chambres l'étrange proposition du P. Passaglia, ce jésuite devenu député du royaume d'Italie, qui voulait lier, par un serment, le clergé à la cause nationale. Ils ont interdit aux autorités civiles de requérir le concours des évêques, des curés et de leurs prêtres pour la fête du statut; ils ont laissé les prélats napolitains adresser impunément au roi une lettre peu convenable. Cette tolérance témoigne, chez les ministres, d'une foi généreuse dans

Digitized by Google

le principe et les bienfaits de la liberté ; ce n'est point un acte de faiblesse. Les abus du pouvoir temporel trouvent, quand il le faut, une ferme réponse à Turin. Il y a peu de mois, le saint-siége retirait, sans motif suffisant, l'*exequatur* au consul italien qu'il supportait encore à Rome, à titre de consul piémontais et pour les seules affaires des anciens États Sardes : la même mesure fut immédiatement prise dans toute l'étendue du royaume contre tous les agents consulaires de la papauté. La dignité nationale, du moins, est bien gardée, et ne saurait, quoi qu'en dise une opposition aussi irréfléchie que généreuse, être en de meilleures mains.

S'il manque à la conduite des affaires italiennes ce je ne sais quoi qui constitue le génie et que la nature produit une ou deux fois en un siècle, l'Italie souffre moins qu'on ne le pourrait croire de la médiocrité de ses hommes d'État. Il y a des heures où il convient d'être modeste et de se recueillir, comme le fit la Russie après la prise de Sébastopol. Cette période eût pu être abrégée, mais nous l'avons vue se prolonger sans inconvénient capital. Adjuger, construire, ouvrir des chemins de fer, restaurer les finances, accroître et aguerrir l'armée, faire de tous les Italiens une nation de soldats, assimiler les provinces napolitaines au reste de la Péninsule et les délivrer du brigandage, telle a été, durant cette trève de la politique, la féconde occupation du gouvernement italien. C'était réfuter, par le mouvement et la vie, les cruelles paroles de M. de Metternich et de M. de Lamartine; c'était ôter toute apparence à l'argument géographique de M. Proudhon, qui refuse l'unité à l'Italie, parce qu'elle a la forme d'une botte.

Mais toute phase de la politique a son temps, et celle-ci semble avoir fait le sien. MM. Minghetti et Peruzzi l'ont compris, puisque, après s'être tenus dans une sage réserve vis-à-vis de la France, ils ont spontanément repris les négociations touchant la question romaine. Telle est, en effet, la question vitale, et j'ajoute la question toujours soluble, puisque pour la résoudre il n'est pas besoin de faire appel aux armes. On ne saurait la négliger sans se couvrir en Italie d'une impopularité méritée. Les circonstances d'ailleurs commandent aujourd'hui plus que jamais de porter de ce côté une sérieuse attention. Quoiqu'on avoue difficilement dans tout monde officiel la maladie d'un souverain, celle de Pie IX inspire d'assez graves inquiétudes pour que la foi de la nonciature dans l'efficacité des prières publiques l'ait emporté sur cette habitude de dénégations obstinées qui étend jusqu'à la santé du corps l'infaillibilité pontificale. Cette fiction pieuse n'a plus en ce moment d'asile que dans certaines feuilles qui exhalent l'odeur nauséabonde

Digitized by Google

des siècles passés. Le gouvernement italien serait au-dessous de sa mission s'il ne se tenait prêt à profiter des événements et s'il ne trouvait pas le moyen d'empêcher qu'un nouveau pontife ne prenne possession de la tiare dans les mêmes conditions de sécurité matérielle qui, seules, depuis quatorze ans, l'ont maintenue sur la tête de Pie IX. L'armée italienne envahira-t-elle, comme on le prétend, toutes les parties du patrimoine de Saint-Pierre que n'occupent pas les troupes françaises? Sera-t-il permis aux Romains de voter officiellement ou officieusement à l'ombre de nos baïonnettes? Il faut peu croire, en général, au succès d'expédients ainsi éventés d'avance; mais il suffit de savoir que les négociations sont actives, en ce moment, entre l'Italie et la France : on sent bien, d'une part, qu'à Rome seulement l'Italie peut compléter l'œuvre de son unité, en attendant qu'elle complète à Venise celle de son indépendance : il est permis d'espérer que rien ne sera négligé pour atteindre ce but. D'autre part, si le gouvernement français ne profite pas d'un changement de règne à Rome pour mettre fin à une occupation qu'il proclame lui-même ne devoir pas être indéfinie, on ne voit pas quelle occasion plus favorable il pourrait trouver de montrer aux Italiens la sincérité de ses déclarations. Si nous avons, comme on le dit, des engagements avec Pie IX, il serait au moins sage de n'en point prendre avec son successeur; et si notre corps d'armée reste à Rome durant le conclave, assiste à l'exaltation du nouveau pape, ne trouvera-t-on pas ensuite mille bonnes ou mauvaises raisons pour ne point le laisser aux prises avec les Romains? Il y a là pour l'Italie un intérêt de premier ordre. C'est là que nous verrons définitivement si les héritiers de M. de Cavour ont en eux quelque étincelle de son génie, ou si du moins ils savent pratiquer sa politique. Il est permis de l'espérer, car cette politique est si claire et si noble par le but, si complexe et si large par les moyens, que s'il est difficile de l'embrasser et de la pratiquer dans son ensemble, rien n'est plus facile que se mouvoir dans le vaste cercle qu'elle a tracé.

F.-T. Perrens.

Digitized by Google

RÉFORMES SOCIALES EN ALLEMAGNE

BIBLIOGRAPHIE

SCHULZE-DELITSCH. *Associationsbuch für deutsche Handwerker und Arbeiter.* — *Jahresberichte* über die auf Selbsthülfe gegründeten deutschen Erwerbs- und Wirthschafts-Genossenschaften des kleinen und mittleren Gewerbestandes, für 1859, 1860, 1861, 1862. — *Vorschuss- und Credit-Vereine als Volksbanken, praktische Anweisung zu deren Gründung und Einrichtung.* — *Capitel za einem deutschen Arbeiter-Katechismus..* — *Die Innung der Zukunft,* Organ der Anwaltschaft deutscher Erwerbs- und Wirthschafts-Genossenschaften.

V. A. HUBER. *Die gewerblichen Genossenschaften in England, Frankreich und Deutschland.* — *Concordia, Beiträge zur Lœsung der socialen Fragen.* — *Sociale Fragen.* — *Die Genossenschaften und die ländlichen Tagelœhner.* — *Die Arbeiter und ihre Rathgeber.* — *Die Arbeiterfrage in Zunftreaction.* — *Arbeiterbewegung und Genossenschaft.*

FERDINAND LASALLE. *Macht und Recht.* — *Arbeiterprogramm.* — *Offenes Antwortschreiben an das Leipziger Central-Comité.* — *Die Wissenschaft und die Arbeiter.* — *Arbeiter-Lesebuch.* — *Die indirecte Steuer und die Lage der arbeitenden Klassen.* — *Die Feste, die Presse, und der Frankfurter Abgeordnetentag.* — *An die Arbeiter Berlins.* — *Schulze-Bastiat.*

MORITZ HESS. *Rechte der Arbeit.* — *Ueber social-œkonomische Reformen.*

PH. BECKER. *Offener Brief an die Arbeiter ueber Schulze Delitsch und Ferdinand Lasalle, die Bourgeoisie und das Proletariat.*

Digitized by Google

C. STAUDINGER. *Bericht über die Entstehung des Klagenfurter Vereins.*

STALLBAUER. *Ueber Vorschuss- und Credit-Vereine.* Meissen, 1857.

SCHWEIZER. *Lucinde,* oder *Capital und Arbeit.*

MAX WIRTH. *Die Arbeiterfrage.*

Der Arbeiterfreund. Zeitschrift des Centralvereins in Preussen für das Wohl der arbeitenden Klassen. K. BRÆMER.

Jahrbücher für Gesellschafts- und Staatswissenschaften. März 1864.

Zeitschrift des Berliner Central-Vereins für das Wohl der arbeitenden Klassen.

Der Coburger Arbeitgeber.

Das Felleisen Organ des deutschen Arbeitervereinen, in der Schweiz.

Divers articles du *Volksfreund,* du *Nordstern* et de la *Fränkische Volkszeitung,* et de l'*Illustrirte Leipziger Zeitung.*

FRANCESCO VIGANO. *Banche popolari.*

A. BATBIE. *Le Crédit populaire.*

E. HORN. Divers articles dans le *Journal des Économistes* et le *Journal des Débats.*

SEINGUERLET. Articles dans le journal *le Temps.*

Par l'étude des corporations, débris du moyen âge, nous étions arrivés à la conclusion que la régénération industrielle de notre chère Allemagne, pays semi-féodal, ne pouvait être accomplie que par l'abolition des maîtrises, des jurandes et des corporations. Faut-il détruire en un jour ces institutions séculaires, comme nous l'avons fait en France dans notre grande révolution de 1789? Faut-il, au contraire, les restreindre peu à peu et n'arriver à la liberté de fabrication que lentement, très-lentement, et, pour employer la locution consacrée, graduellement et sans secousses? Évidemment nos amis et voisins ont dû choisir ce dernier mode qui a donné naissance au système des concessions industrielles, sur lesquelles une expérience de plusieurs années nous permet de prononcer un jugement définitif.

En principe, le système des concessions industrielles ne vaut pas mieux que celui des corporations, et, rigoureusement parlant, il lui est même inférieur. Tandis que la corporation, issue du groupe-

Digitized by Google

ment d'hommes libres, pouvait se croire un organe essentiel de la commune idéale où chaque métier remplissait une fonction déterminée, et, à ce titre, exerçait sa part légitime de souveraineté dans l'administration de la chose publique, la théorie des concessions gouvernementales est un retour aux plus mauvais jours de la féodalité, alors que, de fait et de droit, le travail appartenait en propre aux seigneurs terriens qui en vendaient l'exercice à beaux deniers comptants. Les concessions industrielles sont philosophiquement injustifiables, bien qu'elles aient sauvé l'Allemagne d'une catastrophe. — En fait, les concessions ne sont autre chose que le compromis entre les corporations et les nécessités de l'époque.

On a senti que le système des jurandes serait brisé en pièces, si on essayait de le maintenir dans toute sa rigueur. On a donc fait intervenir le souverain, représentant naturel du droit divin des très-louables corporations, qui, de son autorité privée, accorde à un fabricant la permission de travailler dans telle ou telle industrie. Du moment que chaque concession nécessite une intervention personnelle du suzerain féodal, les droits féodaux des très-louables maîtres sont saufs et entiers, ils sont même sanctionnés à nouveau, en tant que l'exception confirme la règle; mais, de consécration en consécration, la maîtrise pourrait se dissiper et s'évanouir.

Nous avons donc, en Allemagne, la petite industrie, exercée par les corporations, et la grande industrie, exercée par les manufacturiers munis de concessions. Il est curieux d'étudier ce que produit cette juxta-position.

Après quatre années d'apprentissage, quatre années de compagnonnage, quatre années de tour d'Allemagne, après chef-d'œuvre et nombreux débours, un pauvre ouvrier obtient enfin le diplôme de maître boulanger dans une petite ville. — Sa patente lui permet de fabriquer du pain; mais, pour sauvegarder les droits acquis des autres maîtres ses collègues, une foule de choses lui sont prescrites, une foule de choses lui sont interdites. — D'abord, il faut que son pain soit d'un certain poids, d'une certaine mesure, d'une certaine forme, d'une certaine qualité, d'un certain prix; certains modèles lui sont imposés, et il n'a pas le droit de s'en écarter. — Sa boutique est à un certain endroit, dans quelque arrière coin de la ville, et il ne lui est pas licite de la transporter dans un local mieux situé, ni d'établir des dépôts de sa marchandise, de la faire vendre sur le marché, ni de l'expédier au dehors. — Il ne peut pas enfourner plus ou moins, il ne peut prendre

Digitized by Google

un apprenti qu'après un certain temps, un compagnon qu'après tant d'années; il lui est interdit, à tout jamais, d'en embaucher deux ou trois pour donner de l'extension à son commerce. — Le tout, sauf une multitude d'exceptions très-compliquées. — Ce prétendu maître est l'esclave de la corporation boulangère. Pauvre et à moitié ruiné, il aura toujours quelques procès sur les bras; mais il lui est permis de se venger, en intentant quelque action judiciaire contre un confrère plus pauvre que lui.

Dans la même ville, un capitaliste qui a quelques cent mille francs à placer, songe à établir une minoterie. A cet effet, il adresse une demande en autorisation à Son Excellence Monsieur le Ministre. Peut-être la requête s'égarera-t-elle quelque temps dans les bureaux? Dans ce cas, notre capitaliste, qui est un homme entendu, rencontre fort à propos, quelque chef de division, l'invite à dîner, et, entre la poire et le fromage, par hasard, il rafraîchira le souvenir du fonctionnaire, au sujet de la supplique en question. Quelles que soient les lenteurs officielles, il est certain qu'il ne faudra pas au capitaliste douze années d'attente, comme à son humble rival, pour obtenir le droit d'ouvrir boutique; il ne lui faudra pas fabriquer un chef-d'œuvre et se mettre à la discrétion de jaloux et d'envieux. Il s'entoure d'habiles ingénieurs, construit son établissement, achète et travaille en gros, enrôle autant d'ouvriers qu'il lui plaît, établit des dépôts et fait des expéditions, fabrique à sa fantaisie des pains ronds, étroits, lourds ou légers, avec seigle, orge ou gruau. C'est affaire à lui de produire et de vendre, personne n'a le droit d'incommoder son trafic, pas même la très-louable corporation des boulangers. Bref, il s'enrichit. Quand notre connaissance, le pauvre boulanger, malgré sa maîtrise, malgré son chef-d'œuvre et malgré tous ses droits de jurande, aura fait faillite ou fermé boutique, le capitaliste recevra, de Son Excellence le Ministre de l'Intérieur, la croix de l'Aigle Noir de quatrième classe, pour avoir, selon la phraséologie du chef de bureau, « développé une industrie occupant de nombreux ouvriers et répandant le bien-être dans un pays qui, etc..... »

Ainsi donc, à la toute-puissance que donne l'argent, viennent s'adjoindre la toute-puissance que donnent la science, l'influence personnelle, les relations commerciales, la faveur du gouvernement, et celle de l'opinion publique. Vous plaignez peut-être le pauvre boulanger, victime des prescriptions de sa caste et d'une législation féodale? Certes, vous avez raison de vous apitoyer sur lui, mais déplorez surtout son imbécillité! — Le malheureux invoque toujours sa jurande

Digitized by Google

et sa maîtrise, s'imaginant qu'elles lui confèrent des priviléges, il ne voudrait pas qu'on lui donnât pleine et entière franchise, car il se figure qu'une liberté qui profiterait à tous lui porterait tort.

En définitive, dans l'exemple que nous avons cité, le capitaliste concessionné se trouve avoir tous les avantages de fait, parce que l'artisan a, de son côté, des avantages qui, pour être impuissants, n'en sont pas moins exorbitants, car ils vont à l'encontre du droit commun. La disproportion est choquante entre les combattants, mais, en allant au fond des choses, on constate que le vaincu est l'homme du privilége, et le vainqueur le champion de la libre industrie, et ce, malgré la concession dont, au préalable, le fabricant a dû se munir auprès du prince régnant, lequel prince régnant est, dans l'espèce, le premier et le plus grand des maîtres ès-jurandes. L'industrie corporative est protégée en dépit du droit et de la justice; les lois, les mœurs et la tradition lui ont assigné un domaine que ses débiles mains ne peuvent plus cultiver; elle épuise donc le sol nourricier par de maigres cultures qui rapportent à peine la semence; elle se ruine en appauvrissant le pays. D'un côté, nous avons la routine avec son complice, le privilége, et de l'autre, nous avons le progrès avec son allié, le droit commun. En donnant à la routine une vie factice, le privilége prolonge la lutte et la rend plus meurtrière et plus douloureuse; la déroute définitive n'en sera pas moins complète, mais elle aura fait verser plus de sang et de larmes. En s'obstinant à refuser au peuple allemand la liberté d'industrie, on augmente gratuitement le nombre des injustices sociales, on excite les citoyens d'une même patrie à s'entre-jalouser et à s'entre-haïr, et finalement on prépare l'infaillible ruine des petits industriels qui, en tombant, ne manqueront pas de dire : « C'est le riche qui m'appauvrit et la loi est son complice. » Ainsi dira le boulanger ruiné par le gros minotier; ainsi dira-t-il avec une entière bonne foi, et le peuple le croira. Au fond, le battu aura tort; au fond, il devrait s'en prendre à son propre privilége, et non pas au capital du fabricant; mais faites comprendre cela à un malheureux en proie aux huissiers!

Combien nous semblent plus justes et plus humaines les législations qui, à l'instar de la loi anglaise et de la loi française, ont reconnu la liberté entière et absolue du travail! La transition de la grande à la petite industrie, que l'autorité n'a pas voulu imposer, se fait naturellement et d'une manière presque insensible; entre elles, la ligne de démarcation est toujours mouvante; s'il y a combat, il est toujours moins désastreux qu'il l'eût été sous le régime du privilége. Grâce à la liberté,

Digitized by Google

nos développements industriels sont réguliers et pacifiques ; ils sont relativement organiques, tandis qu'en Allemagne ils sont extrêmement pénibles et anormaux, par la faute d'une réglementation déplorable, par la faute de la contrainte, et du *Zunftzwang* officiel. Chez nous, si la grande industrie envahit le domaine de la petite, l'absorbant de haut en bas, rien n'empêche (en théorie du moins) la petite industrie de se transformer en grande, et de se développer de bas en haut. Rien n'empêche nos artisans de changer de profession à leur convenance, ou de se procurer quelques bénéfices dans une occupation secondaire; mais s'ils habitaient outre-Rhin, il leur serait prohibé, même en temps de famine, de changer de gagne-pain ; il leur serait enjoint de s'y cantonner jusqu'à la dernière extrémité, ils seraient condamnés à travailler à perte, jusqu'à la faillite ou mort commerciale. Avec la liberté, les transitions se ménagent elles-mêmes, parce que les mouvements sont naturels; les forces diverses agissant incessamment, se combinent en résultantes qui se développent selon des courbes harmoniques. La réglementation, au contraire, prétend réaliser l'immobilité qui est la plus grosse de toutes les impossibilités pour tout ce qui vit, mais elle n'aboutit qu'à de violentes secousses et à de tristes déchirements.

Quoi qu'il en soit, l'Allemagne qui a devant elle l'exemple de deux puissantes rivales et l'exemple des États-Unis, où chaque année émigrent des multitudes de ses enfants, l'Allemagne n'est pas encore convaincue que la liberté d'industrie soit une bonne chose, et notre expérience de soixante-dix années ne lui suffit pas encore. Elle craint que l'amélioration ne soit trop violente, elle s'alarme pour tous les intérêts que menacerait un peu plus de justice, elle s'attendrit sur tous les malheurs qui seraient la conséquence du progrès. C'est ainsi qu'il arrive tous les jours. Dès qu'il s'agit d'une grande entreprise qui dépasse la portée visuelle des égoïsmes louches et myopes, tout aussitôt les sages du pays s'alarment, ils s'assemblent tumultueusement, multiplient leurs frayeurs les unes par les autres, proclament que Rome est assiégée et que les barbares sont aux portes. Ils ont un langage particulier dans lequel marcher signifie tomber, tomber signifie se casser la jambe, et se casser la jambe signifie périr; et dans le dictionnaire de leur Académie ils ont défini le progrès : « poison violent, qu'on peut employer comme remède, mais à la dernière extrémité et à des doses infinitésimales. » Nous nous permettrons de rappeler à ces excellentes gens une anecdote attribuée à l'antiquité classique, mais qui pourrait bien sortir du noble faubourg Saint-Germain. Une matrone romaine avait

Digitized by Google

un épagneul, auquel on avait décidé de couper les oreilles, histoire de l'embellir. La bonne dame se récria, mais consentit enfin au sacrifice, à une condition toutefois. Pour ne pas trop faire souffrir son favori, elle exigea qu'on ne lui couperait qu'un petit morceau de chair, et qu'on recommencerait tous les matins!

Une opinion publique timorée, une législation retardataire a donc mis la grande industrie en hostilité avec la petite, en empêchant la formation d'intérêts intermédiaires. Il en résulte, disons-nous, que cette dernière sera insensiblement, mais infailliblement ruinée... Pendant les cent cinquante années qui ont précédé les grandes guerres de religion, l'Allemagne fut plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été, plus heureuse peut-être qu'elle ne l'a été depuis. Ce bonheur relatif pendant une période trop courte, elle en fut redevable à la prospérité de ses villes, c'est-à-dire de sa bourgeoisie, qui était la réunion des corps de métier. C'est à ce moment, sans doute, qu'a dû naître le dicton : *Handwerk hat goldenen Boden*. Mais on ne répète plus : « Le métier est d'or.» On se plaint, au contraire, que le bon vieux temps a disparu, et les ouvriers, dans leurs congrès et brochures, invoquent le retour d'un passé irrévocablement perdu, qu'ils voudraient restaurer par la prohibition des articles fabriqués à l'étranger ou en dehors des jurandes. A cet effet, ils invoquent l'anéantissement des manufactures, la restriction du nombre déjà trop considérable des maîtres jurés et de leurs compagnons, ils demandent qu'on empêche les jeunes gens de se jeter dans des métiers déjà trop encombrés. Quelque cent mille hommes dans la force de l'âge et de l'intelligence raisonnent ainsi. Ils sont de mauvaise humeur quand on leur objecte que les importations et les exportations sont choses corrélatives, qu'un pays ne peut pas exporter ses produits sans en importer une quantité à peu près correspondante, et que, par une juste mais désastreuse réciprocité, il est répondu à une prohibition par une contre-prohibition, et que, de représailles en représailles, le commerce souffre, languit et dépérit. La ruine du commerce serait l'organisation de la disette et, finalement, le retour à la barbarie ; car s'il fallait défendre l'importation des produits manufacturés, il faudrait défendre aussi l'importation des matières premières, car la plupart des produits sont matière première pour des fabrications secondaires. En fin de compte, on interdirait l'introduction du fer et des aciers, des bois et charbons, des vins et du blé pour protéger les industries nationales des couteaux et haches en silex, des bouses de vache comme combustible, du lait aigre comme boisson, et du gland comme alimentation.

Digitized by Google

En admettant qu'il faille empêcher avec ces braves gens « l'inondation de produits étrangers, » étoffes, dentelles, liqueurs, etc., sous laquelle les habitants du pays périraient asphyxiés, que faire des maîtres et des compagnons qu'on chasserait de leur établi sous prétexte d'encombrement? Que faire des jeunes gens auxquels il serait défendu de travailler? Les déporter dans une colonie pénitentiaire? Les enfermer dans un dépôt de mendicité? Mais il faudrait alors les nourrir, et leur nourriture coûterait évidemment plus cher à la communauté que si on les laissait se sustenter eux-mêmes. Faudrait-il faire périr le surplus de la population par une guerre civile ou extérieure? ou vaudrait-il mieux étouffer tous les ans une quantité d'enfants, déterminée par un rapport de Messieurs les préfets ou gouverneurs de province au ministre de l'Intérieur?

— Mais, nous interrompent ici les orateurs du congrès ouvrier de Weymar, il ne faut pas pousser les choses à l'extrême, nous saurions nous arrêter sur la pente de l'absurde...

— Sans doute, le raisonnement a été poussé à l'extrême, c'est pour nous édifier sur son contenu. Tant vaut la conclusion, tant valent les prémisses. Et s'il faut savoir s'arrêter sur la pente de l'absurde, il vaut mieux commencer par ne pas s'y laisser entraîner.

Des réflexions qui précèdent, il résulte pour nous la certitude que, dans la lutte si maladroitement engagée entre la grande et la petite industrie, c'est la dernière qui doit succomber. Pour des observateurs inattentifs, la crise de 1848 semble avoir rajeuni et fortifié l'antique système des corporations défendues à la fois par le parti féodal et les artisans, par les exploiteurs et les exploités. Cependant, il ne faut pas être un profond économiste pour s'apercevoir que les vainqueurs du jour sont dans une position désespérée, et que l'envahissante armée de la grande industrie resserre tous les jours son cercle d'opération. Il ne faut pas être grand prophète pour prédire que, malgré ses priviléges, sa force d'inertie, son droit d'occupant et l'avantage du nombre, la corporation ne résistera pas longtemps aux deux terribles puissances qui sont liguées contre elle, la science moderne et l'esprit du progrès. La fabrication en grand avec tous ses caractères : division du travail, économie de temps et de matériaux, comptabilité commerciale, doit envahir peu à peu toute espèce de manufacture, et tout nous présage même que ce que nous appelons aujourd'hui la grande industrie est encore à son enfance.

Ce triomphe de la grande industrie, ne peut-il donc pas être obtenu

Digitized by Google

sans la ruine des petits industriels? — Cette question est identique à celle-ci : Existe-t-il un moyen de résoudre les problèmes sociaux, et celui du prolétariat en particulier, pour le plus grand bonheur de tous, sans exception? Croyant que la science et la justice finiront par prévaloir, — même en Allemagne, — nous n'hésitons pas à répondre : La liberté est l'atmosphère dans laquelle s'acclimateront les associations ouvrières, auxquelles, en Allemagne comme en France et en Angleterre, il doit être réservé d'abolir paupérisme et prolétariat, que la génération de 1848 a dénoncés plus catégoriquement qu'il n'avait été fait jusqu'alors.

Mais il est bien rare que la société attaque de front les problèmes qui lui sont présentés. Tant qu'on est dans le doute et l'ignorance, on ne peut faire autre chose que tourner autour des difficultés, et tâcher de les résoudre par des moyens très-indirects et, par cela même, généralement impuissants. Le paupérisme, symptôme apparent d'une cause cachée, est la manifestation d'un désordre des organes sociaux, c'est une lèpre indiquant que le sang nourricier ne circule plus avec une activité suffisante. Nos médecins politiques se sont mis à l'œuvre, ils ont arraché quelques-unes de ces croûtes d'un repoussant aspect, ils ont recouvert quelques autres de bandages et de cataplasmes, croyant de bonne foi qu'il suffisait d'un pareil traitement, accompagné d'une diète rigoureuse, pour guérir les ulcères du malheureux Lazare.

Dans l'histoire des efforts qui, après la révolution de 1789, ont été tentés dans le but d'améliorer la situation des classes ouvrières, la première période a été celle que nous pouvons appeler la philanthropique. Elle n'est pas encore terminée, mais son déclin est évident.

La première idée qui vient aux riches, en voyant des gens qui n'ont pas de quoi vivre, est de leur recommander l'économie, par la bonne et excellente raison que c'est l'épargne qui constitue la richesse. Telle est la pensée qui a présidé en Allemagne à la création des caisses d'épargne établies surtout dans la période de 1830-1848. Dès leur origine, elles eurent leurs admirateurs enthousiastes, surtout parmi ceux qui avaient eux-mêmes placé leurs capitaux dans le commerce, l'industrie et la haute banque. Un livret équivalait pour eux à un certificat de bonnes vie et mœurs; la caisse d'épargne était, disaient-ils, une fontaine et un réservoir de moralité. — Il est certain que cette institution a fait de grandes choses; à son défaut, les millions qui lui ont été confiés par les classes ouvrières eussent été en grande partie gaspillés en cruchons de bière et autres dépenses improductives. Autant il

Digitized by Google

aurait été apporté aux loteries, aux cafés et aux cabarets, autant la société aurait dû payer plus tard sous forme d'aumônes. Elle a donc gagné double. L'intérêt payé aux déposants n'est point considérable, mais le placement ne laisse rien à désirer sous le rapport de la sécurité, garanti comme il l'est par les villes et même par l'État; et cette sécurité suffit pour attirer les gages des cuisinières, les petites gratifications, les petits bénéfices, les petits legs; et c'est avec ce petit argent que des milliers de dots se sont constituées.

Il ne faudrait pas croire cependant que tout le capital porté aux caisses d'épargne n'eût pas ailleurs trouvé un utile emploi : au contraire, le petit commerce et la petite industrie étaient autrefois commandités par des économies qui ont alimenté plus tard les entreprises des gros fabricants. On comprend que les caisses d'épargne préfèrent, à intérêt égal, placer leur argent par grosses sommes, que de le répartir dans une multitude d'opérations nécessitant d'énormes écritures, des pertes de temps, des frais de bureau et de comptabilité disproportionnés au bénéfice.

Les artisans allemands se plaignent amèrement de cet état de choses. « Autrefois, disent-ils, des camarades étaient heureux de placer chez nous quelques centaines de francs, mais, depuis que les petites économies des uns et des autres se sont accumulées en millions, elles ont pris le chemin des grosses caisses. L'argent du pauvre a cessé d'aider les pauvres à vivre pour enrichir davantage les riches. »

Ces plaintes resteront aussi inutiles qu'elles sont légitimes, tant que les plaignants n'auront pas trouvé le moyen, ou de se faire ouvrir de larges crédits, ou de fonder une institution plus en rapport avec leurs besoins. Le fait est que, comme moyen de régénération sociale, les caisses d'épargne sont très-insuffisantes. Qu'on les compare avec les *Cooperative Stores*, les véritables banques du peuple, qui, procédant par voie d'impôt indirect, prélèvent des économies minimes, mais incessantes, sur les mille objets de la consommation journalière, et réalisent, pour l'ouvrier qui n'a qu'à se laisser faire, des bénéfices nets qui, pour 1862, se sont élevés, pour toute l'Angleterre, au magnifique chiffre de 28 %. Que sont à côté les 3 ou 4 % d'intérêt accordés par les caisses d'épargne! Ces dernières sont forcées d'opérer par voie d'impôt direct; elles ne peuvent accepter que des économies déjà réalisées, pour chacune desquelles l'ouvrier doit faire un acte de volonté et de sacrifice. Ainsi les associations de consommation réalisent, sans que le bénéficiaire s'en doute en quelque sorte, des centaines de francs placés à 20 ou 30 %, tandis que la machine déjà surannée

Digitized by Google

des caisses d'épargne ne donne, aux ouvriers doués d'un caractère bien trempé, que 4 %, pour quelques francs par eux ramassés à grand effort de volonté !

Et puis, n'économise pas qui veut, sous forme d'argent comptant. Celui-là qui a un peu plus que le strict nécessaire, peut mettre quelque chose de côté, mais celui-là qui n'a pas assez? Et l'on sait que les multitudes prolétaires sont dans ce cas. De fait, il y a contradiction, il y a même une amère ironie à recommander l'épargne au besogneux, et à dire au misérable : « Tu n'as rien, économise le reste ! » — C'est ainsi que les caisses d'épargne nous ont menés jusqu'en 1848.

En Allemagne, comme en France, tous ceux qui n'osèrent discuter la question du droit au travail, mirent en avant le droit à l'assistance. Toutes les entreprises charitables prirent un essor nouveau. La plupart de nos concitoyens étaient frappés par la révélation de souffrances qu'ils avaient ignorées jusque là. En voyant tant de misères exposées tout d'un coup à leur regard inquiet, il était naturel qu'ils voulussent courir au plus pressé et tendre une aumône qu'on leur avait recommandée jusque-là comme le beau idéal de toutes les vertus. C'était plus facile et plus prompt que de rechercher les causes de nos plaies sociales. Soulageons d'abord le malade, pensaient-ils, nous verrons ensuite à le traiter scientifiquement. Hâtons-nous de le dire, elle était réelle, la bonne volonté, car elle a été suivie d'effet; la philanthropie était de bon aloi, car elle a enfin abouti à une solution scientifique. De simples caisses de secours mutuels sont devenues des caisses d'épargne, qui ont à leur tour donné naissance aux célèbres *Caisses d'avances*, dont la réussite a fait le bien-être de milliers d'habitants, l'honneur de l'Allemagne et la gloire de leur principal fondateur, M. Schulze.

La caisse de Delitsch pour maladies et funérailles (*Kranken und Sterbe-kasse)* a été une des premières de l'Allemagne ; elle a servi de type à des centaines d'institutions analogues, et mérite, par conséquent, que nous fassions d'elle une mention toute particulière.

Elle n'acceptait d'abord pour contributeurs que des célibataires ou des chefs de famille, qui, moyennant une souscription de 40 centimes par mois, avaient droit à des médecines, à des visites médicales et à un secours de 2 fr. 50 c. par semaine, sans que l'assistance pût dépasser 40 francs par an. En 1850, les femmes des membres furent acceptées dans l'association ; une souscription mensuelle de 25 c. leur donnait droit à des remèdes et au service du médecin, mais à aucune subvention. Depuis 1852, les enfants ont été admis à raison de 13 c.

Digitized by Google

par mois ; mais la plupart des ouvriers se sont crus trop pauvres pour s'imposer ce supplément de dépenses.

Dans cette association, l'on distingue trois catégories : les *honoratiores* ne demandant à la caisse que l'usage gratuit des remèdes ; les *honorati* réclamant en sus des soins médicaux, et enfin les membres vulgaires prétendant en outre à des secours. Les droits d'entrée sont différents, selon les âges, dans le but d'égaliser pour la caisse les chances de perte que lui font encourir les maladies. Au delà de 50 ans, personne n'est admis ; de 14 à 30 ans, les droits d'entrée sont, pour les hommes, de. . . . . 1 fr. 88 c.

de 31 à 36 ans.	3	75
de 37 à 42 ans.	7	50
de 43 à 50 ans.	11	25
et pour les femmes de 21 à 30 ans. .	1	25
de 31 à 40 ans. .	2	50
de 40 à 50 ans. .	5	»

En fait d'institutions de caractère mixte, faisant à la fois des affaires et des bonnes œuvres, il existe des *Spar und Hilfsvereine*, où associations d'épargne et de secours. Parmi elles, la plus importante sans doute, est celle de Cobourg, fondée en 1844. Dans l'année 1858, elle prêta un million de francs environ. Les membres de cette société souscrivent quelques petites sommes pour former le capital social, qui est grossi par les munificences des membres honoraires. L'argent est ensuite placé contre solide garantie, et les bénéfices font en partie retour aux souscripteurs, et, pour le reste, sont employés à donner des secours aux veuves et aux orphelins des associés, ainsi qu'aux indigents.

Dans la petite ville de Neustadt, près Coburg, il n'existe pas moins de quatre associations semblables.

En 1853, le gouvernement de Saxe-Cobourg-Gotha s'est jeté dans les voies du progrès philanthrophique. Il a pris l'initiative de six *Gewerbs Vorschusskassen*, ou caisses de crédit pour les métiers. — Des avances de 20 à 200 francs sont faites à 5 °/₀ pour six mois contre hypothèque, ou garantie du tiers. Malheureusement, les résultats n'ont pas répondu à la bonne volonté des autorités grand-ducales. — La dotation de ces caisses n'avait été que de 22,600 francs, et, quelque faible que fût cette somme, elle resta oisive pour les trois quarts, la moyenne des prêts ne s'élevant pas à 6,000 francs par an. Les 16,000 francs restant durent être placés à la caisse d'épargne, au profit de l'État, sans doute.

Digitized by Google

Est-ce à dire que l'industrie de ce petit pays soit dans une situation si florissante qu'elle n'ait besoin d'aucune espèce de crédit? Il y aurait quelque naïveté à le supposer. Mais ces caisses fonctionnent sous la direction des autorités cantonales, sous la haute surveillance des percepteurs du gouvernement, tous gens fidèles aux procédés administratifs si bien résumés par M. de Talleyrand : Surtout, Messieurs, pas de zèle!

Il faut avouer que lorsque les gouvernements grand-ducaux veulent faire du progrès, de la philanthropie et de la science sociale, on ne les encourage guère!

En Autriche, on a fait un peu mieux. A Klagenfurt, puis à Laybach, à Troppau et dans quelques autres localités, on s'associa en 1851 et 1852 pour fonder une Caisse de secours (*Aushilfskasse Verein*). Les commencements furent d'une extrême timidité. D'abord, les souscripteurs eux-mêmes ne recevaient crédit que pour le tiers des sommes qu'ils avaient effectivement versées. On faisait appel à la générosité des nobles donateurs; on s'était mis sous la protection d'une dizaine d'hommes de bien qui, moyennant une caution de 50 gulden chacun, garantissaient les souscriptions des sociétaires et administraient la société à laquelle, de son côté, l'État avait accordé des priviléges de corporation, en se réservant, bien entendu, le droit d'une stricte surveillance. Ne dirait-on pas l'histoire de nos sociétés françaises de secours mutuels?

M. Schulze a critiqué, avec une juste sévérité, les banques semi-civiles et semi-gouvernementales qui croient pouvoir adorer à la fois Dieu et Mammon, répandre des bienfaits et percevoir des *boni*. Il n'approuve pas davantage celles qui prêtent leur argent sans en exiger aucun intérêt; il prouve même qu'elles rendraient de plus grands services à la communauté, si elles étaient organisées commercialement. En effet, pour être membre d'une de ces sociétés, il faut payer une souscription annuelle d'un écu de Prusse, soit 3 fr. 75. Beaucoup de pauvres se croient trop heureux d'obtenir d'elles 10 écus, soit 37 fr. 50, à titre de prêt gratuit. Si ce prêt est consenti pour un an, il a coûté 10 % à l'emprunteur; mais s'il n'a été consenti que pour trois mois, comme c'est l'ordinaire, c'est 40 %, sans compter ce que le malheureux est redevable en gratitude et en reconnaissance. Si l'emprunteur est à son aise, et qu'on lui confie mille écus, soit 3,750 fr., il ne paye pour un an que 1 pour mille d'intérêt.

Tant que des institutions de crédit sont alimentées par des secours du dehors, c'est-à-dire par des aumônes, tant qu'elles ne subsistent

Digitized by Google

pas par elles-mêmes, aussi longtemps sont-elles dépourvues de toute vitalité. Les débiteurs ont beau rembourser, même à intérêt, les avances qu'ils ont reçues, les prêts ne sont accordés qu'à titre de charité. En conséquence, le créancier n'examine que fort légèrement la solvabilité du débiteur, lequel à son tour se préoccupe peu d'être ponctuel aux échéances. Les affaires étant ainsi menées, de fréquentes pertes sont inévitables, les prêteurs se lassent de fournir toujours de nouveaux fonds, et le zèle pour l'entreprise finit par se refroidir et faire place à l'indifférence. Avec le zèle diminuent les fonds, avec les fonds disparaît l'efficacité de l'institution, qui, dans le cas le plus favorable, était toujours restée fort au-dessous des besoins. — « Qu'on fasse de la banque, s'écrie M. Schulze, ou qu'on fasse de la bienfaisance, mais qu'on ne prétende pas faire du dévouement qui rapporte! »

Autre est donc le rôle des banques, autre celui des sociétés de secours mutuels. Ces dernières ne sauraient être trop multipliées, faute de mieux, s'entend. Aux dernières nouvelles, elles comptaient environ cent cinquante mille membres, disposant de neuf millions de francs, en capital et en fonds de réserve.

Il était naturel qu'on voulût appliquer à la consommation des classes ouvrières l'idée des caisses d'épargne et même celle des sociétés de secours mutuels. Rien de plus ordinaire en Angleterre que de voir les ménagères souscrire à un fonds commun pour l'achat en gros d'oies, de dindons et de jambons destinés à fêter Noël dans un banquet de famille. Cela se fait directement d'épicier à pratique, mais en Allemagne, pays de grands enfants, les associations de ce genre sont sous la haute direction de l'autorité supérieure; c'est ce que du moins nous voyons à Erfurt, où le conseil municipal dirige les mouvements de la *Caisse d'Epargne Alimentaire*, de la bonne gestion de laquelle il est responsable devant Dieu et devant les hommes.

C'est dans ce même ordre d'idées, qu'un homme bienveillant, M. Liedtke, a fondé à Berlin des associations d'épargne (*Sparvereine*) et que certaines institutions ont été fondées à Leipzig et à Francfort-sur-l'Oder. S'inspirant de la fable de la cigale et de la fourmi, sa voisine, elles ramassent en été quelque argent qu'on dépense en hiver; les mères de famille apportent leurs épargnes à quelques philanthropes qui, le moment venu, font des achats en gros, et en répartissent patriarcalement le montant. Ils dirigent l'entreprise, mais gratuitement et à leurs propres frais et risques, ce qui empêche l'entreprise de prendre jamais une bien grande extension, car il ne faut pas aller très-loin

Digitized by Google

pour que des particuliers, même opulents et généreux, se voient dans l'impossibilité d'être responsables d'intérêts collectifs. Du reste, nous mentionnons ces résultats, moins pour leur valeur intrinsèque et leurs conséquences, que pour indiquer leur place dans la chaîne du progrès.

De bons esprits ont songé à les transformer en associations coopératives, à l'instar des *stores* de Rochdale, bien connues de nos lecteurs; mais, on ne sait trop pourquoi, ces perfectionnements qui, sur le sol anglais, ont donné des résultats prodigieux, n'ont pas encore réussi à s'acclimater en Allemagne d'une façon bien décidée. C'est dans le Holstein, à la frontière nord, qu'ils ont eu le plus de succès. Le *Consum Verein* de Leipzig, fondé en 1854, avait au bout de trois ans fait un bénéfice de 340 francs seulement, avec un mouvement annuel de 40,000 francs. L'association de Delitsch, fondée en 1852 par l'infatigable M. Schulze, avec la participation de quatre-vingts membres, retourne aujourd'hui son tout petit capital dix à douze fois par an, et ses bénéfices sont de 30 %, — un beau denier, toute proportion gardée.

Mais pourquoi les *Consumvereine* n'ont-ils eu jusqu'à présent qu'un si modeste succès, à côté de leurs aînés, les *Cooperative Stores?* Manquant de renseignements suffisants pour répondre à cette question, nous dirons, faute de meilleure raison, que chaque pays semble s'être attaché de préférence à un côté de la question sociale, l'Angleterre s'occupant spécialement des associations de consommation, la France de celles de production, et l'Allemagne portant presque exclusivement son attention sur les questions de crédit.

Les *Rohstoffvereine*, ou associations pour l'achat en gros de matières premières, forment une transition naturelle des associations de consommation à celles de production. Elles sont particulières à l'Allemagne et sont issues du conflit des artisans avec les fabricants. Un de leurs traits caractéristiques, c'est qu'elles sont exclusivement composées de maîtres jurés, et que les simples ouvriers et compagnons n'y ont pas encore trouvé place. A ce titre, elles sont, pour employer une expression de M. Schulze, les intermédiaires entre les corporations du passé et celles de l'avenir.

Depuis que les petites épargnes n'ont plus été commanditer les petits industriels, ceux-ci ont été obligés de s'adresser aux usuriers. Il n'est pas rare, nous dit-on, que, pour s'approvisionner à la foire de Leipzig, des artisans empruntent 50 écus au taux d'un écu par jour, soit 730 % par an. Ceux qui trouvent 20 écus, moyennant un écu

Digitized by Google

d'intérêt par mois, soit 60 % par an, sont enviés par leurs camarades, surtout par ceux qui ne trouvent de l'argent à aucun prix. Plus le producteur est gêné, plus la matière première qu'on lui livre est mauvaise; le produit s'en ressent, et, au bout d'un certain temps, la clientèle aussi. Les conditions faites aux preneurs d'argent varient selon la nature des matériaux qu'il s'agit d'acheter; pour les bois, l'intérêt est de 20 à 30 %; pour le cuir, il est de 40 à 80 %, soit une moyenne de 60 %.

Les cordonniers, ayant plus de peine que d'autres à trouver du crédit, ont compris plus tôt qu'ils pouvaient s'en créer, et, en 1849 déjà, M. Schulze put grouper plusieurs de ces industriels en association pour l'achat en gros de leur matière première. Plusieurs individus du même métier se portent solidaires les uns pour les autres, selon la devise : Un pour tous, et tous pour un. Cette solidarité leur fait trouver à 5 % un capital qu'on retourne trois ou quatre fois dans l'année, avec un bénéfice net total de 12 à 14 %. Les membres de l'association se fournissent au magasin social, qui leur revend au prix de revient, augmenté de 6 à 8 %, avec lesquels, après avoir remboursé les prêteurs, on constitue une réserve et on distribue des dividendes répartis entre les actionnaires au prorata de leurs achats.

Le crédit qu'elles ont trouvé auprès des capitalistes et des fournisseurs, les associations le transmettent à leurs membres le moins possible, ou même pas du tout, les livraisons étant au comptant; sauf aux associés à se subdiviser en groupes solidaires pour se faire prêter de l'argent par des capitalistes ou par des banques d'avance. Dans une association où partie des membres prendrait les marchandises à crédit, et partie des membres au comptant, les pertes d'intérêt seraient exclusivement supportées par ceux qui auraient déjà fait le sacrifice de payer en espèces. Bientôt il ne serait plus fait de livraison contre remboursement, on se disputerait les plus longs crédits, puis la société serait dissoute.

Les avantages donnés par les *Rohstoffvereine* peuvent se résumer ainsi : grâce à la solidarité, l'association trouve à 5 % de l'argent, qui eût coûté 50 % à ses membres isolés. Elle achète en gros, ajoutant à la différence d'intérêt de 45 % l'écart entre les prix de gros et de détail.

Autant il est avantageux pour cinquante cordonniers de charger le représentant de leur association de faire leurs achats, autant il leur serait profitable de lui confier leurs ventes, et de s'épargner les frais de cinquante voyages, quand il s'agit, par exemple, de placer les produits à

Digitized by Google

la foire de Leipzig. Il n'y a encore qu'une très-faible minorité des *Rohstoffvereine* qui se sont élevées à cette conception. L'association des ébénistes de Berlin s'est distinguée sous ce rapport.

Il semble qu'il ne serait pas bien difficile non plus d'étendre les bénéfices de l'association à la production pour compte commun. Effectivement, nos amis d'Allemagne ont tenté plusieurs fois d'accomplir ce nouveau progrès, mais l'insuccès de plusieurs tentatives les a découragés [1]. Ce contre-temps a désolé M. Schulze, qui, d'accord avec M. Max Wirth, attribue ce mécompte au caractère national des Allemands, trop vaniteux, semblerait-il, pour s'associer avec des confrères sur le pied d'égalité, et toujours portés à confondre l'isolement avec l'indépendance. La faute n'en devrait-elle pas être aussi attribuée aux sentiments d'antagonisme et de jalousie réciproque développés par les corporations? Car nous nous rappelons que les membres des *Rohstoffvereine* sont embrigadés dans les jurandes.

Les Banques d'avance ou *Vorschussvereine*, que nous venons de mentionner incidemment, ne sont pas seulement les auxiliaires naturels des magasins d'approvisionnement, c'est à elles qu'est dévolue la grande mission de régénérer la petite industrie, et de la sauver de la ruine qu'attirerait inévitablement sur elle la prolongation du *statu quo*. L'Allemagne les doit à la généreuse initiative de M. Schulze, à sa persévérance, à son infatigable activité, à son intelligence claire et lucide, à son talent d'organisateur, à son expérience d'homme de loi et un peu aussi à son influence politique, car cet écrivain, un des meilleurs orateurs et un chef de la phalange libérale des députés au parlement prussien, a été énergiquement secondé par ses collègues et amis du *Reformverein*.

Pour se distinguer des nombreux Schulze qui encombrent les almanachs d'adresse, à son nom il a ajouté celui de Delitsch, petite ville de la province saxonne, où il a fondé la plupart des établissements qui lui ont valu un véritable titre de noblesse. Sa devise, la parole qui résume ses discours et son activité politique et sociale est celle-ci : *Leistung und Gegenleistung* : Réciprocité des services. Cette formule qui lui est commune avec Bastiat, il l'a pénétrée d'une foi personnelle très-vive dans la *Selbsthülfe*, une croyance nouvelle, dont il s'est fait en Allemagne

[1] Nous lisons cependant dans l'*Arbeiterfreund*, 1863, première livraison, qu'il venait de se former à Berlin une association de tourneurs en chaises, qui venait d'achever *un fauteuil* à frais communs. Bon courage! On parle aussi d'une association de fabricants de peignes, nouvellement fondée à Nürenberg, et d'une société de fabricants de drap.

Digitized by Google

un des apôtres et des prophètes. Le mot propre nous manque malheureusement pour désigner cette religion de l'*Aide-toi toi-même* ou du *Tire-toi d'affaire tout seul!* Nous reviendrons d'ailleurs sur ce sujet, à l'occasion du débat Schulze-Lasalle, auquel le mouvement est venu se heurter dans ces derniers temps.

Le grand mérite de M. Schulze est d'avoir pris son point d'appui sur ce terrain solide, et d'avoir en Allemagne, comme cela avait déjà été fait en France et en Angleterre, transporté la question sociale hors du domaine de la sentimentalité dans celui des faits et de la science, l'abolition du prolétariat cessant d'être affaire de philanthropes et de gouvernements pour ne plus relever que des économistes. Tout M. Schulze et tout le mouvement issu de son initiative est nettement dessiné dans la page suivante [1] :

Ceux qui sont favorisés par la fortune et par l'instruction, auront, par leur concours, rendu à la classe ouvrière un des plus grands services qu'homme puisse donner ; mais ce service, n'exigeant de leur part aucun sacrifice matériel, on ne peut pas dire que ceux auxquels il profite aient reçu d'aumône. Puisque c'est à leurs efforts qu'on renvoie ces derniers, on ne leur donne rien qu'ils n'aient au préalable mérité ; et, dans l'encouragement, dans les conseils, et, au besoin, dans la direction initiale de concitoyens plus riches et plus expérimentés, il n'y a rien qui puisse les humilier. Tout au contraire, ce rapprochement de deux classes séparées jusqu'ici par un ravin à pic, est favorable à l'une et à l'autre... Elle n'en souffre certainement pas, cette initiative personnelle (*Selbsthülfe*) que nous estimons si haut, elle n'en dégénère point en protectorat meurtrier. L'intervention de guides et de conseillers, concourant à la fondation des associations, n'est que transitoire et n'agit qu'en vue de l'éducation des classes laborieuses, et de leur préparation à l'indépendance la plus complète. L'instruction donnée à un jeune homme ne peut être considérée comme une restriction apportée à sa liberté, l'instruction donnée aux travailleurs sur la pratique des affaires et sur les relations sociales, ne doit pas davantage être considérée comme une tutelle.

En cela consiste la différence essentielle entre le concours des classes aisées, sous forme d'initiation à la liberté, et celui que d'autres leur réclament, sous forme d'aumône. L'aumône se fait permanente, elle se rend indispensable, elle prend des dimensions toujours plus exagérées, et finit par imposer à la société un intolérable fardeau. L'éducation transporte l'énergie vivifiante de l'esprit qui donne, dans le cœur qui s'assimile si bien ce qu'il reçoit, que l'initiation se transforme en savoir et en pouvoir personnels. — L'aumône s'adresse à des malades qui se traînent dans une langueur toujours plus désespérante ; les remèdes qu'elle

[1] *Die arbeitenden Klassen und das Associationswesen in Deutschland*, von H. Schulze Delitzch, pages 113 et 114.

Digitized by Google

emploie sont, de son propre aveu, d'impuissants palliatifs qui prolongent une existence misérable, en disséminant les germes de l'infection. Tout au contraire, l'éducation des classes laborieuses par les classes instruites est une méthode de guérison radicale. L'action curative opère sur le centre même de l'organisme, qui se fortifie du dedans au dehors.

Ce que nous venons de dire de la charité privée s'applique aux gouvernements dont aucun, dans nos pays civilisés, ne méconnaît l'importance de la question sociale. Presque partout ils tâchent de diminuer les misères les plus criantes par l'intervention de la législation. — D'après ce que nous venons de voir, il importe que les autorités laissent aux associations une action libre et indépendante, et qu'elles se dispensent d'intervenir avec leurs moyens et leurs façons ordinaires de procéder, à moins, toutefois, qu'il ne s'agisse de désastres soudains, extraordinaires et passagers.

Car si l'on érige en règle les subventions de l'État en faveur des classes nécessiteuses, aux inconvénients déjà mentionnés s'ajoutent la démoralisation que l'aumône produit infailliblement sur celui qui la reçoit, et l'odieuse compression exercée sur des donataires qui ont déjà de la peine à vivre pour les forcer à faire des charités.

L'argent du gouvernement est récolté dans les poches de tous les contribuables; une charge permanente qu'on ajouterait au budget, pour faire des largesses officielles, serait d'autant plus lourde qu'elle aurait pour résultat d'étendre, et non pas d'amoindrir le paupérisme, et de transformer en un nombre croissant d'assistés des individus qui assistent. Un gouvernement vraiment éclairé, vraiment à la hauteur de son rôle, se bornera donc à écarter les obstacles de législation, auxquels viennent se heurter les associations nouvelles dans leur constitution commerciale et financière, dans l'exercice de leurs droits d'acquêt et de représentation par mandataires, mais il ne leur accordera ni concession ni priviléges, pas plus qu'il ne se réservera de surveillance spéciale. En général, il ne s'ingérera pas dans leurs affaires.

Nous ne saurions trop le répéter, même après M. Schulze, le paupérisme, pris dans son ensemble, est un mal matériel et moral, qu'il est mille fois plus facile de prévenir que de guérir. Dans le corps social, le paupérisme est un ver solitaire que l'aumône nourrit, soigne, gorge de sucs, aux dépens de l'organisme qui maigrit, s'affaiblit et se consume à mesure que le parasite grandit et grossit. La société détruira le paupérisme, ou le paupérisme détruira la société, comme le disait avec une magnifique éloquence M. de Perceval, à la chambre des députés de Bruxelles. A l'œuvre donc, par la diffusion universelle de l'instruction et par l'organisation tant désirée du travail!

Il importe de le remarquer; les Banques d'avances, créées par l'homme de l'initiative personnelle, ont pour principe et pour moteur

Digitized by Google

la solidarité sous sa forme la plus simple, la plus absolue et la plus naïve, dirions-nous volontiers. En effet, dans toutes les opérations des Banques d'avances, tous les associés sont responsables les uns pour les autres, jusqu'à leur dernier sou et jusque dans leur liberté personnelle.

Aux grands maux, les grands remèdes. Un homme pauvre et sans la moindre hypothèque à offrir, est exposé à trop de mauvaises chances, dit fort bien l'organisateur des *Vorschussvereine*, pour pouvoir prétendre au crédit. Des malheurs, des maladies, des accidents imprévus, peuvent mettre le plus honnête dans l'impossibilité de tenir ses engagements. Si l'on prête aux riches et non pas aux pauvres, c'est qu'on voudrait être remboursé; or, les prêts ne peuvent servir qu'à condition qu'on les emploie, et on s'expose, en les employant, à la possibilité de les perdre en tout ou partie. Le pauvre n'a que l'argent qu'il emprunte; s'il le perd, adieu la créance; voilà pourquoi on lui prête de si mauvaise grâce. Mais assurez les remboursements, et ceux qui ont se feront un plaisir de prêter à ceux qui n'ont pas.

Allons plus avant dans l'étude de l'intérêt en tant que prime d'assurance contre la perte d'un capital. Un emprunteur demande 1,000 francs à un capitaliste. Celui-ci examine les conditions de l'affaire et conclut qu'il a neuf chances d'être remboursé et une chance de perdre son argent. Cela veut dire qu'on lui demande 1,000 francs pour lui rembourser 900 francs; on lui propose donc de perdre 100 francs. Il refuse l'intérêt de 5 °/₀ qu'on lui offre. Cela se conçoit. Cet intérêt ne doit rapporter que 50 francs, en échange des 100 francs. Le capitaliste refuse encore un intérêt de 10 °/₀ car il n'a aucun motif d'entrer dans une affaire qui doit lui coûter 100 francs et lui rapporter 100 francs. — De sorte que pour mettre ce placement certain aux neuf dixièmes au pair d'un placement ordinaire à 5 °/₀ qui serait certain aux dix dixièmes, le prêteur devrait exiger un intérêt de 15 °/₀ et même davantage, car plus les intérêts sont élevés, moins le débiteur sera capable de les payer. L'inextricable cercle vicieux dans lequel se débattent les misérables est toujours celui-ci : moins on a d'argent, plus il faut l'acheter cher, et plus il faut l'acheter cher, moins on en peut avoir.

Supposons maintenant qu'un tiers, dans une situation identique à celle de l'emprunteur, vienne se porter garant des 1000 francs à emprunter. La dette est alors partagée entre les deux amis, qui ne sont plus responsables que d'une dette de 500 francs chacun. Or, les risques encourus augmentent et diminuent, selon une proportion géométrique, ils sont quatre fois moindres pour une somme moitié moindre. Le capitaliste qui, théoriquement, perdait 100 francs à

Digitized by Google

prêter 1,000 francs à un seul individu, ne perdrait plus que le quart de cent francs en consentant le prêt aux deux emprunteurs solidaires, et il obtiendrait 50 francs d'intérêt. A trois garants, sa perte théorique ne serait plus que de 15 francs; à quatre garants, elle ne serait plus que de 6 francs, la chance des pertes diminuant selon le carré du nombre des garants.

Du reste, la solidarité comme base de crédit n'est pas un mécanisme particulier à des institutions démocratiques de l'Allemagne. Si les Banques d'avances escomptent des billets de 50 à 500 francs sur caution solidaire d'une demi-douzaine de pauvres hères, elles suivent en cela l'exemple des Banques d'État escomptant le papier de commerce, garanti par la solidarité de trois bonnes signatures, qui, se présentant individuellement, eussent été refusées. En vérité, M. Schulze n'a rien inventé, il n'a fait qu'appliquer ce que tout le monde savait, et voilà le pays qui change de face. C'est la vieille histoire de l'œuf de Colomb.

En attendant l'application aux sinistres commerciaux des primes d'assurances pratiquées aujourd'hui contre les sinistres matériels, incendies, naufrages, grêles, maladies, etc., la solidarité a pour effet de tenir le créancier indemne, et de faire jouir des précieux avantages du crédit des individus qui, jusque là, en semblaient à tout jamais exclus. Par la mutualité, un capital représentant le crédit accumulé d'un groupe entier, est mis à la disposition d'un individu, qui, devenu riche pour un instant, profite de sa richesse pour effectuer et liquider promptement une opération déterminée. Que dix bougies soient allumées pendant la nuit chacune à dix mètres de distance, il ne faudra pas aller bien loin pour ne pouvoir plus les distinguer, mais qu'on les réunisse en une seule flamme et qu'on les place au foyer d'un réflecteur, leur portée lumineuse sera étonnamment augmentée.

Quelque simple que soit leur principe, les associations de crédit mutuel ne naquirent pas toutes faites, comme Minerve du cerveau de Jupiter. Il y eut des tâtonnements, des hésitations, des complications; comme toujours, l'on procéda du composé au simple. En 1850, M. Schulze fonda à Delitsch une caisse qui se distinguait des Banques semi-gratuites de Berlin en ce que tous les emprunteurs étaient tenus de payer un intérêt de 5 à 10 % pour les sommes qui leur étaient remises; de plus, ils devaient être souscripteurs, moyennant une cotisation mensuelle de trois sous. Un capital de 2,850 francs, provenant d'aussi faibles ressources et de 600 francs de donation, ne pouvait pas aller bien loin, et les souscripteurs, ne trouvant pas d'argent suivant leurs besoins, abandonnaient la Société les uns après les autres.

Digitized by Google

Là dessus, le succès remarquable des *Consumvereine* suggéra l'idée que la solidarité n'était pas bonne seulement pour des ébénistes et des cordonniers. Des hommes de bien, le Dr Bernhardi et le tailleur Bürmann, dont les noms sont plus dignes d'être répétés par l'histoire que ceux de nombreux feld-maréchaux prussiens et bavarois, tentèrent alors à Eilenburg un premier essai de *Vorschussverein* qui réussit au delà de de leurs espérances.

De son côté, M. Schulze réorganisa bientôt sa Banque de Delitsch sur le système de la formation du capital social, non plus par des membres honoraires, mais par les emprunteurs eux-mêmes, apportant en outre de leurs petites ressources, leur engagement solidaire vis-à-vis des capitalistes prêteurs. Tout le système des institutions nouvelles repose, en premier lieu, sur la caution solidaire de la totalité des membres répondant sur leur personne des engagements contractés par l'association envers le dehors, et ensuite par la caution de groupes solidaires répondant des engagements contractés par l'un d'eux envers la Société.

Cette caution personnelle et collective de tous les membres donne à l'établissement un crédit plus que suffisant pour toutes ses opérations. D'un autre côté, la caution personnelle des membres composant un groupe solidaire, donne à la Banque l'assurance que la totalité des engagements par elle contractés pour pourvoir aux besoins particuliers de ses associés, repose sur des valeurs effectives. En effet, personne n'est aussi bon juge de la solvabilité, de l'honnêteté et de la capacité d'un commerçant qu'un groupe de ses collègues et concurrents; cependant ils ne seront pas trop sévères envers lui, car chacun d'eux aura besoin de recevoir à son tour la caution qui lui est demandée. D'ailleurs, l'expérience a démontré qu'à aucun prix les cautionnés ne voudraient être cause d'un préjudice envers leurs garants, et qu'ils se résignent à tous les sacrifices plutôt que de laisser une dette d'honneur en souffrance. Les annales du mouvement de crédit ne mentionnent qu'un seul exemple dans lequel un garant ait été sciemment trompé par l'individu garanti. L'indignation fut générale, et on décida de poursuivre le coupable aux frais de l'assocation.

La solidarité collective et illimitée de tous les associés a d'immenses avantages, mais ses dangers sont tels qu'en France et en Angleterre personne n'eût osé entreprendre l'expérience hardie qui a si bien réussi en Allemagne. Comment une Banque d'avances s'organiserait-elle, à Londres, par exemple, sur une puissante échelle et avec des commanditaires répandus dans toute la Grande-Bretagne, si chaque souscripteur

Digitized by Google

était personnellement responsable des faits et gestes d'un gérant inconnu? Ces institutions nous semblent devoir rester locales et ne pas dépasser certaines proportions, fort modestes, relativement aux chiffres auxquels nous ont habitués les grandes sociétés anonymes. Ce qui nous fortifie dans cette opinion, c'est la mésaventure arrivée au *Vorschussverein* de Leipzig qui, établi dans une grande ville, avait voulu faire les affaires trop en grand. Il lui en coûta 400,000 francs, et, après bien des traverses, il lui fallut recommencer avec plus de prudence.

Les Banques d'avances ont adopté le principe des fortes réserves, qui doivent être égales au dixième du capital emprunté, et au vingtième du fonds de roulement. Cette disposition a pour but de protéger les actionnaires contre les dangers qui résultent de leur responsabilité personnelle dans les affaires sociales.

Cette responsabilité si dangereuse des associés a son avantage. Elle fait affluer dans leur caisse les capitaux de la bourgeoisie allemande, qui préfère ce placement aux hypothèques plus coûteuses et plus compliquées. Mais on conçoit que de ces offres d'argent, il ne faille user qu'avec discrétion, et qu'il soit nécessaire de maintenir une certaine proportion entre le capital social et le capital emprunté. On admet généralement qu'une banque peut, à ses débuts, emprunter une somme décuple de son propre fonds, dont la fonction principale est alors de garantir les engagements souscrits; mais qu'au fur et à mesure des développements, le capital social doit tendre à égaler, sinon à dépasser, les sommes provenant du dehors.

C'est encore par mesure de prudence que la plupart de ces établissements de crédit ont fixé un maximum de part dans la commandite. Il ne faut pas qu'un capitaliste, accaparant la plus grosse part des actions accapare en même temps le dividende; il ne faut pas non plus qu'en acquérant une influence exagérée, il dispose de la responsabilité collective à son profit personnel, et par conséquent au détriment de ses co-associés. Au début de l'entreprise, on accepte volontiers qu'il prenne pour son compte des actions non souscrites, mais il est de règle qu'il les cède aux autres souscripteurs, jusqu'à ce que tous les sociétaires soient inscrits pour une part égale, qui est en moyenne de 100 francs dans les petites villes, et de 500 francs dans les grandes.

La commandite est constituée par un droit d'entrée, par l'abandon à la caisse des dividendes échus, et par des cotisations mensuelles dont le minimum varie, selon l'importance des localités, de trois à douze sous, le prix d'une consommation au café ou d'une partie de billard, en

Digitized by Google

échange de laquelle il peut avoir à sa disposition le crédit et le capital d'une banque.

Le fonds de roulement de la banque de Delitsch était primitivement de 860 francs. En 1853, il s'élevait à 7,750 francs; et, en 1861, à 93,054 francs.

Pendant qu'augmentait ainsi le capital social, l'intérêt payé par les emprunteurs descendait de 14 à 8 °/₀; un bien beau résultat pour des ouvriers habitués jusque-là à payer pour leur argent de 30 à 50 °/₀. Et dire que la diminution eût été partout la même, si l'Allemagne tout entière avait suivi l'exemple que lui donnait une petite ville! Et dire qu'il suffirait d'une si faible dose de sagesse et de bon sens pour changer l'aspect du monde!

En même temps que l'intérêt décroissait, le dividende revenant aux associés augmentait comme chiffre absolu, et diminuait comme chiffre relatif. Ceci demande explication. La Banque opère sur un capital à elle appartenant auquel elle doit des dividendes, et sur un capital emprunté auquel elle ne doit que l'intérêt ordinaire. Toutes choses égales d'ailleurs, plus on augmentera le capital obligations, sans toucher au capital actions, plus la part de bénéfices afférente aux dividendes pourra être forte; inversement, plus le capital actions augmentera, moins sera forte la part des dividendes. C'est pour cela que dans les Banques d'avances, comme dans les Compagniee chemins de fer, on a de bonne heure senti la nécessité d'établir un rapport équitable entre le capital garantie et le capital garanti.

A Delitsch, la distribution des premiers dividendes produisit un effet magique sur les souscripteurs qui se hâtèrent de rembourser les capitalistes du dehors et d'augmenter leur commandite, sans trop se douter que leurs futurs dividendes devaient, en conséquence, suivre la marche descendante : 33 — 28 — 20 — 15 — 11 — 10 — 9 — 8. Mais ils auraient eu mauvaise grâce à se plaindre; s'ils gagnaient moins, c'est qu'ils devenaient plus riches.

L'histoire de la banque de Delitsch est à peu près celle de toutes les autres. Aujourd'hui (1er juillet 1864), les Vorschussvereine sont au nombre de 650 environ, le nombre de leurs adhérents est évalué à 200,000, leur capital à 45 millions de francs, et le chiffre de leurs affaires à 175 millions de francs.

On porte à 275 le nombre des associations pour l'achat en gros des matières premières. On compte 50 docks de vente environ et 100

Digitized by Google

associations de consommation, ces dernières étant, pour la plupart, en voie de formation.

Nous aurions donc, en Allemagne, de mille à onze cents sociétés coopératives, avec trois cent mille membres environ, et un chiffre d'affaires s'élevant approximativement à 250 millions de francs. Ce n'est encore qu'un début, mais il présage de grandes choses!

Les chiffres qui précèdent n'ont pas le degré de précision nécessaire. Il est une foule d'associations perdues dans les trois douzaines d'États allemands. De bonne heure, M. Schulze a proposé l'établissement d'un bureau de correspondance centrale qui introduirait quelque unité dans cette confusion, donnerait des avis et des consultations, recevrait les rapports des diverses sociétés et les résumerait dans un journal central. Ce bureau fonctionne depuis quatre ou cinq ans, mais il n'est pas assez soutenu. On réunit aussi les directeurs et délégués des associations en congrès annuels, généraux et provinciaux, qui sont promptement devenus populaires, les Allemands ne cherchant que des prétextes à congrès.

Il nous serait bien doux d'arrêter notre pensée sur le bien qu'ont déjà produit ces associations, dont le nombre augmente sans cesse, dont l'activité bienfaisante s'accroît de jour en jour, et qui toutes travaillent à la régénération matérielle et morale d'une grande nation; mais pourquoi faut-il que nos amis nous donnent à la fois, et l'exemple que nous devons suivre et l'exemple que nous devons éviter?

Nous voulons parler du débat Schulze-Lasalle qui a passionné l'Allemagne pendant quelques mois, et dont le bruit a retenti jusqu'en France. Nous en écarterons les incidents fâcheux et purement personnels, à cause du respect que nous inspirent les deux hommes qui ont eu le triste privilége de donner leur nom à la querelle, et à cause de la sympathie que nous éprouvons pour l'une et l'autre fraction des progressistes, leurs adhérents.

Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut savoir que M. Ferdinand Lasalle, ami du célèbre économiste Marx, est un des jeunes radicaux allemands le plus en vue. C'est un homme d'honneur, de savoir et de caractère. Ses talents sont nombreux et variés; orateur et éru-

Digitized by Google

dit, philosophe et économiste, il a lu « Hegel dans l'original, » et cependant son tour d'esprit est vif et sa phrase claire et limpide. On a cru beaucoup vexer M. Lasalle, en lui disant qu'il n'était qu'un Français. Nous ne savons comment il a pris l'épithète ; en tout cas, il nous est excessivement flatteur d'avoir été assimilés en bloc à un homme de ce mérite.

La lettre suivante, écrite par Henri Heine à Varnhagen von Ense, introduira Lasalle auprès du public français :

Paris, le 3 janvier 1845.

« ... M. Lasalle, le porteur de cette lettre est un jeune homme doué des connaissances et des aptitudes les plus remarquables. Jamais je n'ai vu de science plus approfondie, plus étendue, ou plus pénétrante. Au plus riche talent d'exposition, il unit une énergie de volonté, et une habileté dans l'action qui m'étonnent. ... En tout cas, c'est pour moi un phénomène agréable à contempler que ce mélange de savoir et de pouvoir, de talent et de caractère ; avec vos multiples facultés de pénétration, vous lui rendrez certainement pleine justice... »

— Et cependant, ajoute le *Volksfreund*, auquel nous devons la communication de cette lettre, le jeune homme recommandé si chaleureusement par le grand poëte à un homme d'élite avait à peine vingt ans, il n'avait pas encore publié son livre sur le « *Ténébreux Héraclite* » qui a révélé au monde la philosophie d'un penseur mort depuis deux mille cinq cents années. Il n'avait pas encore donné son *Système des Droits acquis* [1], travail difficile, aussi savant qu'ingénieux, par lequel la nouvelle philosophie du droit a été réconciliée avec la jurisprudence traditionnelle. Par son drame, *Franz van Sickingen*, il n'avait pas encore montré ce dont il était capable en poésie. Il n'avait pas encore châtié Julian Schmidt. Son *Discours à la fête de Fichte*, à la société philosophique de Berlin, ses nombreux écrits de politique et d'économie sociale n'avaient pas encore révélé la puissance et la richesse de son esprit. Il n'avait pas encore eu occasion de montrer la grandeur de son caractère, en se jetant volontairement dans la lutte en faveur des opprimés. »

Si M. Lasalle a été doué de plusieurs des plus heureuses facultés qu'on attribue au caractère français, M. Schulze-Delitsch paraîtrait avoir, par opposition, les qualités d'un Anglais, et, dans notre bouche, cette qualification est un éloge. Nos lecteurs ont reconnu en lui un

[1] *System der erworbenen Rechte.*

Digitized by Google

bienfaiteur de son pays et de sa génération. Ajoutons qu'il est un des orateurs les plus appréciés du Parlement prussien. La bourgeoisie allemande a trouvé en lui un de ses chefs de prédilection. Homme de tête et de volonté, et, en même temps, homme de loi des plus subtils, voilà bien le pilote qu'il fallait pour guider le *Nationalverein* à travers les écueils d'une opposition légale. C'est sous sa direction et celle de ses amis que s'est reconstituée l'armée des *Gothaer*, que nous appellerions, en France, les hommes du centre gauche, braves gens qui, en 1848, ont lutté pour le compte de la réaction. Ils ont triomphé pour elle, puis ils ont été par elle chassés, honnis et vilipendés. Détestés par l'extrême droite, méprisés par l'extrême gauche, ils n'en sont pas moins riches et influents, ils ont regagné peu à peu la prépondérance dans le « pays légal. » Aujourd'hui, ils font l'opinion publique, et l'immense majorité du pays emboîte le pas derrière eux, et marche à l'ordre des généraux du *Forschrittspartei*, ou parti du progrès.

Les bourgeois libéraux de l'Allemagne étaient d'abord quelque peu méfiants, mais ils ont fini par s'intéresser à une œuvre à laquelle un de leurs chefs les plus respectés s'était voué avec tant d'ardeur, et ils sont entrés dans le mouvement coopératif avec une bonne volonté qui les honore. — N'ont-ils pas été flattés, en même temps, d'avoir l'oreille du peuple? N'ont-ils pas été enchantés de croire commander à une armée de cent mille travailleurs, auxquels ils répétaient, avec majesté, le fameux mot d'ordre : « *Ruhe ist die erste Bürger pflicht !* » « Le premier devoir du citoyen est de se tenir tranquille ! » C'est, du moins, ce que leurs rivaux ont prétendu, avec un peu de jalousie peut-être.

Les choses étaient dans cette situation, lorsqu'un Comité d'ouvriers de Leipzig pria M. Lasalle, président d'une association générale en faveur du suffrage universel, de les éclairer sur les Banques d'avances de M. Schulze-Delitsch et de ses amis.

M. Lasalle ne se gêna pas pour répondre que les gens du *Fortschrittspartei* étaient des endormeurs, qu'il se défiait des *Gothaer et dona ferentes;* que les Banques d'avance et les *Rohstoffvereine* ne profitaient qu'aux patrons de la petite industrie, les ouvriers n'y ayant aucune part, et que, tant qu'on ne donnerait pas aux prolétaires les instruments de travail, afin qu'ils pussent travailler à leur propre compte, les magasins de consommation ne pouvaient servir qu'à une chose, celle de nourrir, à meilleur marché, quelques salariés qui feraient baisser d'autant le prix de la main-d'œuvre.

Pour défendre son dire, M. Lasalle mit en avant ce qu'il appelait

Digitized by Google

l'*irrévocable loi sociale*, déjà proclamée par Adam Smith, Ricardo, Say, Malthus, Bastiat et John Stuart Mill :

« Tant que le taux des salaires sera déterminé par la loi de l'offre et de la demande, ce taux sera toujours réduit, en moyenne, à la somme strictement suffisante pour permettre au prolétaire de vivre en famille, selon les coutumes du pays. »

Or, le peuple est pauvre, continuait-il, excessivement pauvre. En consultant les tableaux officiels de la Prusse, on apprend que :

1/2 °/°	de la population	jouit d'un revenu supérieur à	1,000 écus, ou 3,750 fr.
3 1/4	—	—	de 400 à 1,000 —
7 1/4	—	—	de 200 à 400 —
16 3/4	—	—	de 100 à 200 —
72 1/4	—	—	inférieur à 100 —

« Voilà donc à peu près les trois quarts de la population de l'État modèle qui ont moins d'un franc par jour, pour subvenir à tous leurs besoins et pour payer leurs impôts. — S'il en est ainsi, concluait M. Lasalle, le paupérisme est une immense plaie sociale qu'on ne peut guérir que par un gigantesque effort national. Quelques banques, quelques magasins n'empêcheront pas une ou deux générations ouvrières de mourir à la peine. On accumule des centaines de millions pour la construction de voies ferrées, que le public souscrive encore des centaines de millions pour donner au peuple l'instrument du travail. Que l'État garantisse alors les intérêts de cet emprunt, comme il l'a fait pour les milliards dépensés par les compagnies de chemins de fer. Mais pour que l'État y consente, il faut qu'il y soit contraint par le suffrage universel, qui seul peut mener à bien une réforme sociale de cette importance. Le peuple prolétaire n'a qu'une chose, une seule chose à faire : « Conquérir le droit de vote pour chaque citoyen ; hors de là, tout n'est que fraude ou duperie ! »

Assurément le lecteur ne se doute pas de l'émotion que les idées esquissées ci-dessus soulevèrent dans le camp du *Fortschrittspartei*. Ce furent d'étourdissantes clameurs, un effroyable charivari. Les chefs du parti répondirent à M. Lasalle avec sévérité ; mais tout ce qui était disciple vociféra, tout ce qui était suivant ou domestique s'arma de mousquets, de gourdins, de cailloux, ou même de boue contre le malheureux contradicteur. Les journalistes de Cobourg l'assommaient dans leurs gazettes, et les brochuriers de Gotha le « tombaient » dans leurs méchants pamphlets. Les journaux étrangers, ne comprenant rien à cet étrange tapage, en répétaient les échos, et, pendant six semaines,

Digitized by Google

on aurait pu croire que M. Ferdinand Lasalle était le plus grand scélérat de l'ancien et du nouveau continent. — Par contre, la bourgeoisie allemande souscrivit, en faveur de M. Schulze-Delitsch, une somme de 50,000 écus de Prusse, soit 187,500 francs, qui lui fut présentée à titre de récompense nationale.

Le point de la *Réponse aux ouvriers de Leipzig* sur lequel les attaques portèrent avec le plus de furie, fut celui relatif à la garantie d'intérêt par l'État, laquelle garantie fut transformée en intervention gouvernementale. On prouva de la façon la plus étourdissante que ce pauvre M. Lasalle était gangrené des idées françaises, et qu'il était traître et apostat à la doctrine germanique (?) de la *Selbsthülfe*. Par la même occasion il fut établi que, notre langue étant dépourvue du mot spécifique, notre nation était dépourvue de la chose. Le procès fut lestement mené par les chauvins de la Teutomanie, qui condamnèrent la race latine à périr refoulée et étouffée par les développements incessants de la race germanique et de la race anglo-saxonne. « Vos Latins, disait-on, sont des êtres inférieurs, qui, incapables de se suffire à eux-mêmes, n'existent, à l'instar du polype, que par le fait de leur agglomération. N'ayant pas de valeur individuelle, ils ne subsistent que par le fait d'une centralisation purement artificielle; la centralisation voulant dire l'État, l'État voulant dire le Gouvernement, et le Gouvernement voulant dire la police. Votre État latin est un *Polizeistaat*, l'État germanique est un *Rechtsstaat*. Nous subsistons par la conscience du droit, vous subsistez par la peur de la police. Nous sommes moraux, vous êtes immoraux. Voilà la différence ! »

En ce qui touche la France, la condamnation nous semble injuste, et l'acte d'accusation fort exagéré, mais l'exagération doit nous importer moins que la vérité qui peut lui servir de prétexte. Il est probable que les Français, pris en masse, n'ont pas une dose d'initiative personnelle suffisante, que l'État est trop souvent leur idole et le gouvernement leur providence. Cela ne serait pas tout à fait exact dans le temps de révolution, mais on répond que ces crises sont dans notre physiologie nationale une révulsion violente faisant équilibre à une trop longue apathie. Il est encore vrai que nous pouvons prendre de magnifiques exemples d'énergie individuelle chez nos voisins, les Anglais, par exemple, qui ont un si profond respect pour la force, et même pour le christianisme musculaire, *Muscular Christianity*. L'histoire des Équitables Pionniers de Rochdale a reçu de son auteur, George Holyoake, le titre significatif de *Selfhelp by the People*, le peuple s'aidant lui-même. Les formidables Yankees de l'Amérique du Nord prétendent

Digitized by Google

eux aussi l'avoir inventé, le *Selfhelp*, et même lui avoir donné sa plus haute expression dans le *Go ahead!* Va de l'avant! Jusqu'à ces derniers temps nous ignorions les prétentions de l'Allemagne à nous régenter sur ce point, mais au moins son dernier grand poëte, Henri Heine, nous a-t-il raconté dans une charmante boutade un apologue que nous ne saurions trop mettre à profit.

« Des avis ils me donnèrent, et excellents conseils. Ils me comblèrent d'attentions et me dirent d'attendre seulement un peu, qu'ils allaient me protéger.

» Mais avec toute leur protection, je serais crevé [1] de faim, si un brave homme ne s'était mêlé de mes affaires.

» O le brave homme! Il me donna à manger, ce dont je lui saurai gré toujours. Quel dommage que je ne puisse l'embrasser, car ce brave homme, c'est moi! »

Puisque la France a quelque chose à apprendre de ce côté, qu'elle n'ait pas la mauvaise grâce de bouder la leçon qu'on lui donne, fût-elle un peu sévère! Qu'elle se rappelle surtout que tous les mouvements du progrès moderne se font au nom de l'initiative personnelle. Cela étant bien entendu, il nous sera permis de rappeler que si la France n'a que des équivalents pour le précieux mot de *Selbsthülfe*, elle a du moins trouvé celui de *solidarité*, qui nous semble le second terme de la formule sociale. Si on isolait ces deux termes l'un de l'autre, et, si on les poussait à bout, on arriverait pour l'un à un égoïsme repoussant, et pour l'autre à une déplorable imbécillité. Il faut donc les réunir, et dire : Aide-toi, entr'aidons-nous!

D'ailleurs, parce que l'individualisme est une chose excellente, il ne faudrait pas faire une guerre insensée à l'idée même de l'État, qui est la société elle-même dans un horizon plus restreint. Ni l'individu, ni l'État, chacun dans sa nature et selon ses fonctions spéciales, ne saurait avoir un trop vaste champ d'action, et une trop puissante énergie. Tant vaut l'ensemble, tant valent les parties, et *vice versa*. Les individus, que nous supposons aussi individualisés que possible, composent l'État idéal, comme d'irréductibles atomes chimiques de nature différente se groupent pour former le brillant cristal de rubis que nous voyons étinceler au soleil. Mieux encore, les citoyens entrent dans la cité comme autant de musiciens dans un concert, comme autant de parties dans une symphonie.

[1] *Vor Hunger krepirt.*

Digitized by Google

Et, pour en revenir à la grande question qui a divisé l'Allemagne libérale en deux camps ennemis, dont l'un a eu le malheur de remporter sur l'autre une victoire à laquelle une défaite eût peut-être été préférable, si une voix amie pouvait se faire entendre, nous crierions aux combattants : « Trève à la guerre civile ! » Libéraux et radicaux se battent à la grande satisfaction des hobereaux du Mecklemburg-Strelitz et de Hinter-Pommern. Ils se battent... et pourquoi ? Parce que les radicaux voudraient offrir, parce que les libéraux ne voudraient pas recevoir cinq cents millions qui n'existent encore qu'en imagination ! Querelle d'Allemand ! Assommer son allié, est-ce là être sage ! Meurtrir son frère, est-ce là un triomphe ? Si, de droite et de gauche, les progressistes s'entredéchirent, le progrès lui-même est mutilé. Que les libéraux donnent donc à l'Allemagne les Banques d'avances, les Sociétés de consommation et la pratique d'un individualisme raisonnable ; que les radicaux lui donnent les Sociétés de production, le suffrage universel et une notion rationnelle de l'État. Après... après on verra ! »

ÉLIE RECLUS.

Digitized by Google

FIDÈS[1]

En disant cela, elle avait repoussé le métier sur lequel elle s'était penchée jusque-là, et levé vers Mercœur son beau regard, limpide et triste.

— Pardon, s'écria-t-il, j'ai tort.

— Grand tort, reprit-elle; écoutez-moi donc, car de pareilles scènes, en se renouvelant, rendraient notre amitié trop pénible pour tous deux. Vous comprendrez sans peine que des paroles que vous regrettez déjà m'aient fait mal.

— Votre main, Fidès, votre main, de grâce!

Elle la lui donna, par bonté d'âme, mais sans entraînement, et quand elle le vit prêt à la couvrir de baisers, elle la retira; il ne put réprimer un geste de reproche et de dépit. Elle dit d'une voix brève et presque sèche :

— Je fais ce que je puis, ne m'en demandez pas davantage.

— Soit. Vous aviez à me parler ?

— Oui, je tiens à bien établir quelle est votre situation et quelle est la mienne. Souffrez, toutefois, que je commence par moi-même. Quand je vous vis, Mercœur, il y avait longtemps déjà que mon cœur ne m'appartenait plus; ce sont là de ces choses qu'on n'est pas tenu d'avouer; c'était à vous de deviner mon secret. Ai-je été coquette en ce temps-là? Ai-je jamais encouragé vos espérances ?

— Non, sans doute.

[1] Voir la *Revue germanique* du 1er juin 1864.

Digitized by Google

— Vous savez, reprit-elle, quelle fut la fin des miennes. Le contrat était signé, le jour pris ; la fiancée avait essayé sa robe et sa couronne, mais le mariage n'eut pas lieu... Vous savez encore pourquoi. Je ne vous dépeindrai pas le premier accès de ma douleur ; je me rappelle seulement d'une sensation bizarre que je définirais, si cela n'avait ici quelque chose de trop prétentieux, le néant avec la conscience de soi-même. Assurément j'étais en vie, mais il est certain en même temps que je ne vivais plus, ou du moins de la même vie qu'autrefois, et ce nouveau mode de mon existence ressemblait tellement à la mort, que je me crus longtemps prête à mourir, et j'ai vécu. A présent même rien ne m'autorise à croire que je m'en aille avant le temps, et aussi bien ne le désirai-je plus. Mon père est là à qui je suis indispensable ; j'ai repris goût à mille choses, dont je me croyais pour jamais dégoûtée, ma douleur est désormais sans âcreté, il est même bien rare que je pleure. Si le souvenir de mon premier et de mon seul amant est toujours là, c'est plutôt, l'avouerai-je, la douce compagnie d'une chère âme qu'une vision désolante ; pour appeler les choses par leur nom, je me suis consolée de cette perte cruelle ; il m'est d'autant plus facile de l'avouer, que ce n'est pas en oubliant. Maintenant, Mercœur, et puisque je ne risque rien à penser tout haut devant un homme tel que vous, recevez-en l'aveu, j'ai souvent pensé jadis à contracter un autre mariage. Même avec des ressources personnelles et de la fortune, la condition de vieille fille offre des inconvénients qui ne m'échappaient pas, et je me demandais s'il était sage de la choisir. Je pourrais faire valoir ici bien des arguments connus, vous parler de sa douleur là-haut si j'en prenais un autre, de notre réunion future dans l'éternité, mais ce sont autant de choses que j'aime mieux ne pas discuter. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai maintenant la conviction acquise de ne pouvoir aimer une seconde fois et que je préfère rester fille à me marier sans amour. C'était un mariage d'amour que celui auquel j'étais destinée, et un mariage de raison n'a rien qui me tente, fussiez-vous appelé à devenir mon mari. Nous avons, je le reconnais, ces rapports d'âge, de caractère et d'opinions qui sont des présages heureux, et c'est précisément de l'impossibilité où je suis de vous aimer que je conclus à ce fait si triste : je n'aimerai plus. Je m'étais si bien acclimatée par avance dans le beau pays dont nous nous plaisions à nous tracer le tableau, qu'il me faut ou mon rêve même ou les froids horizons du célibat, qui du moins me plaisent par leur diversité. Passez-moi le mot, Mercœur, toute union contractée avec un

Digitized by Google

autre qu'avec lui me ferait l'effet d'une longue parodie du poëme de mes vingt ans.

— Je vous le passe donc, interrompit Mercœur, mais vous avez la parole terrible, ce matin, Fidès.

— Je dis ce que je sens, reprit-elle, et je ne regretterais pas de le dire de manière à vous dissuader de plus longues instances, dussiez-vous, dans le premier moment, maudire ma franchise. Mon cœur est mort avec celui dont un regard l'avait fait naître, et vous reconnaîtrez un jour ou l'autre qu'il vaut mieux, pour tout le monde, mettre fin à une entreprise dont je ne puis qu'être honorée, mais que je ne saurais terminer à votre gré. Fuyez-moi, je suis comme ces fleurs séchées dont le parfum peut plaire encore, et qui tombent en poudre dès qu'on veut les cueillir. Je n'ose vous conseiller d'aimer ailleurs, sachant qu'on n'est pas maître de ses affections, et cependant je vous dois un mot, sincère comme le reste : ne pas se rebuter à un premier refus, c'est chose toute naturelle, mais la constance, quand on n'est pas aimé, est tout près de prendre un autre nom...

— En un mot, interrompit Mercœur, je vous fais l'effet d'un niais.

— Mon Dieu, dit-elle avec un mouvement non équivoque d'impatience, quand donc finira ce long malentendu ? Croyez-vous qu'il y ait grand plaisir pour moi à ces espèces de conférences sentimentales où je ne puis que vous répéter des choses que vous vous obstinez à ne pas comprendre? J'aimerais bien mieux me taire, ma conscience seule m'engage à vous parler ainsi : inutile, vous l'avez dit, je voudrais du moins ne pas nuire. Heureusement, je n'ai rien à me reprocher jusqu'ici ; c'est vous qui me recherchez malgré moi. Encore une fois, telle est votre situation et telle est la mienne.

Puis elle reprit son aiguille, en se retournant à demi comme pour se mettre dans le jour, espérant au fond qu'il comprendrait que c'était la fin de l'entretien. Il le comprit, et néanmoins il ne se crut pas tenu de se lever dans la minute ; il avait besoin de réfléchir sous le coup même de ce qu'il venait d'entendre. Si ces remontrances étaient fréquentes, Fidès n'y avait point mis jusque-là cette netteté froide et coupante des discours à l'emporte-pièce par lesquels on clôt une discussion qui commence à vous irriter. Certains mots, articulés d'un certain air, sont des arrêts sans appel, et l'oreille d'un amant ne se méprend pas au vrai non, à ce non qui ne signifie ni oui, ni peut-être, mais bien — non ! Et c'est un sens que ce mot a quelquefois, même dans

Digitized by Google

la bouche des femmes. Non ! Fidès l'avait dit, tout le disait en elle, autour d'elle aussi. Agréable encore, jeune même, elle n'avait pourtant plus rien de la demoiselle à marier, ni les curiosités timides, ni la verdeur engageante; à cette pointe d'embonpoint se trahissait l'amour du repos contemplatif, cher aux âmes qui ont un passé ; son calme inaltérable, cette gaieté paisible qui la gagnait avec les gens gais, l'élimination spontanée de ces manifestations théâtrales, familières aux passions les plus vraies, tout enfin indiquait que Fidès avait prématurément atteint cette phase de la vie où nous sommes inaccessibles aux passions, et spécialement à l'amour. Mercœur la vit alors au physique et au moral sous un jour nouveau, très-juste, et l'espérance sortit de son cœur. Jetait-il les yeux sur le cadre de cette figure mélancolique, c'était bien le cadre qu'il lui fallait. Ainsi clos, et sans la brillante compagnie qui l'emplissait hier, ce grand salon du temps de Louis XV, blanc et or, avec ses beaux meubles fanés, était fort imposant, mais morose. C'est à peine si l'on dérangeait les fauteuils pour s'asseoir; tout avait sa place marquée ; on sentait, pour peu qu'on y réfléchît, que c'eût été folie de prétendre changer les habitudes de la maison. Il n'y avait pas jusqu'à ces arcades d'un style presqu'inconnu chez nous, jusqu'à cette tour au sommet de laquelle apparaissait quelquefois une figure de châtelaine pour laquelle un noir disposait un pliant, comme dans un conte de chevalerie, qui ne concourussent à un effet d'ensemble presque fantastique. Cette femme, immobilisée dans un regret ; ce père, désolé de la voir fille et ne pouvant souffrir quiconque avait la mine d'un gendre, sortaient des conditions ordinaires; ils vivaient d'une vie exceptionnelle, toute de convention, suite et conséquence de grands sacrifices accomplis, froide à voir et qui faisait presque songer à celle des castes incommunicables de l'extrême Orient. Tandis que Mercœur suivait ce cours d'idées, un nuage passa sur le soleil, la pièce s'obscurcit encore.

— Et Robert? demanda Mercœur qui aurait tout donné pour entendre tomber une chaise ou une porcelaine se fracasser.

— Il est parti ce matin avec sa sœur, répondit Fidès, et, je vous l'avoue, je n'en suis pas fâchée. Gentil enfant, mais si bruyant! Il me fatigue.

— Le bruit des enfants ne fatigue pas, répliqua Mercœur.

— Quand ce sont des enfants à soi, peut-être bien, reprit Fidès. Les enfants des autres, c'est différent...

Mercœur frissonna légèrement, c'était juste ce qu'il avait entendu dire à sa grand'mère.

Digitized by Google

— A propos, reprit Fidès, Cécile est partie si vite, que j'ai oublié de lui remettre cette lettre; c'est un renseignement pour Mme de Brives, et elle paraît y tenir; voulez-vous vous en charger? Et puis, cela n'est pas bien pressé; quand vous passerez devant les Sassafras, demain, après-demain, dans huit jours, il n'importe.

Ce n'était là qu'un prétexte, non pour l'introduire aux Sassafras, où il était introduit depuis longtemps, mais pour le forcer à s'y montrer, et cela dans une intention qui n'était pas douteuse. Fidès poussait ouvertement vers Mlle de Brives cet homme dont elle ne voulait pas, la fin couronnait l'œuvre; impossible de s'abuser!

— Donnez, dit Mercœur, j'irai demain.

Puis il la salua, le cœur ulcéré. Les femmes ont à leur service une impitoyable persistance, et, nous voulussent-elles du bien, nous irritent souvent par des instigations réitérées. On prétend qu'une goutte d'eau tombant sur la tête d'un homme, d'un peu haut et à intervalles égaux, finit par lui causer une douleur analogue à celle d'un coup de massue. Il y avait longtemps que la première goutte était tombée; le supplice commençait, et même avec une intensité telle, qu'il fallait que, d'une manière ou d'une autre, il cessât promptement. Dans l'antichambre, Mercœur trouva Mirliflor qui l'informa, d'un air bourru, que M. Desaiglades l'attendait dans son cabinet. Mirliflor n'aimait pas Mercœur; c'est ainsi que le chien prend en grippe celui dont la vue déplaît à son maître. Quand Mercœur entra, M. Desaiglades, assis à son bureau, groupait des chiffres et ne daigna même pas s'interrompre. Mercœur lui en avait passé bien d'autres, mais sa patience était à bout sans qu'il s'en doutât.

— Quand il vous plaira, monsieur, dit-il en s'asseyant.

— Pardon, s'écria le père de Fidès, qui se souvenait trop de ses droits paternels en présence de Mercœur, mille pardons! C'est que je viens de concevoir le plan d'une opération magnifique, voyez plutôt.

— Pardon, mille pardons! répondit Mercœur, en repoussant froidement la feuille de papier qu'on lui tendait, je m'entends tout au plus à conserver une fortune, je ne sais rien de l'art de s'enrichir.

— Grâce à votre bonhomme de père!

— Grâce à mon père, qui était un homme du plus haut mérite, et dont la bonhomie était, je vous l'avoue, la moindre qualité, repartit Mercœur. Que me voulez-vous donc, monsieur?

Un diplomate russe eût envié le sérieux glacial de cette réponse; l'ancien distillateur fut aplati net.

Digitized by Google

— C'est fort simple, dit-il d'un air fort embarrassé, je veux vous parler, monsieur, de vos assiduités ici.

— C'est votre droit, et je vous écouterai avec le respect que je vous dois pour mille motifs. Toutefois, vous remarquerez que le but de ces assiduités est bien connu de vous, et que, sans des raisons particulières auxquelles je me rends le premier, mon mariage avec Fidès n'aurait rien d'exorbitant.

— Eh ! non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, reprit M. Desaiglades qui, se sentant incapable de répondre avec cette hauteur, baissa le ton. Mon ami, vous le disiez à merveille, il y a des raisons particulières, tout à fait particulières, et, en attendant...

— En attendant...

Ce sangfroid, qui n'était pas sans quelque impertinence, exaspéra M. Desaiglades, et il reprit brusquement :

— En attendant, je... vous... en attendant, vous ne venez à la maison que pour *faire des scènes* à cette pauvre enfant, qu'il vaudrait mieux laisser tranquille. Elle ne vous aime pas, elle ne vous aimera jamais, mais elle est bonne, prend la chose à cœur et se rend malade. Avec son air de santé, elle n'a que le souffle ; je le sais bien, peut-être ! il lui faudrait une vie de couvent, tranquille, régulière, sans l'ombre d'une émotion, et je t'en souhaite !... Oui, chaque fois qu'elle vous aperçoit, c'est un coup qu'elle reçoit. Vous la quittez, n'est-ce pas? Eh bien, je parie qu'elle ne dînera point de bon appétit. Et moi, monsieur, dans ce cas-là, je ne mange pas non plus ; demandez à Mirliflor...

— J'aime autant vous en croire sur parole, interrompit Mercœur. Et Mirliflor, comment va son appétit, quand le vôtre ne va pas?

— Vous persiflez, s'écria M. Desaiglades, en perdant tout à fait la tête, c'est que vous n'avez pas de cœur ! Vous la tuez, monsieur, vous la tuez.

— Laissez-donc là les figures, repartit Mercœur, et dites que je vous ennuie tous les deux. Voilà le vrai mot.

— Comme il vous plaira. Et, en tout cas, monsieur, vous m'obligerez de cesser des instances bien inutiles et qui, en se prolongeant, seraient funestes à mon enfant. Pour mon compte, je serai toujours charmé de vous voir ; je désire seulement vous voir un peu moins souvent ; je suis père avant tout, monsieur, père avant tout !

— Oh ! je le vois bien, monsieur, dit Mercœur, et, comme je suis avant tout, moi, résolu à ne pas m'écarter des égards que les circonstances m'imposent, je prendrai la liberté de vous saluer.

A la porte d'entrée, il trouva Mirliflor qui semblait attendre le

Digitized by Google

moment, et qui s'acquitta de l'office de portier avec tant d'insolence, que Mercœur eut la tentation véhémente de le châtier, même un peu rudement; mais, pour l'honneur de la philosophie, il se rappela qu'il était philanthrope, et qu'il n'y a entre l'humanité noire et l'humanité blanche qu'une futile différence de couleur. Pour s'en bien convaincre, il mit un double louis dans la main du nègre, qui le mit dans sa poche comme un blanc. Puis, comme il avait oublié sa canne, Mercœur frappa. Pour toute réponse, Mirliflor tira le verrou, en lui faisant la grimace par le trou de la serrure :

— Allons, pensa Mercœur, ce sont bien des hommes.

A l'heure du dîner, M. Desaiglades dit à sa fille, d'un ton sentimental :

— Eh bien, tu l'as vu, ce pauvre garçon ?

Fidès inclina la tête.

— Et tu persistes à le repousser? C'est cependant un parti fort convenable, riche, un nom, de l'avenir.

— Il ne me convient pas.

— Cela suffit, ma fille, cela suffit, s'écria M. Desaiglades, je n'entends pas te condraindre.

— Oh ! oh ! je ne m'y fie pas. C'est votre idée fixe de me voir mariée.

— Du moins, ce serait, je l'avoue, un grand bonheur pour moi. Je puis te manquer d'un jour à l'autre, et alors...

— Moi de même, nul n'est sûr du lendemain.

— Mais, grâce à Dieu, reprit vivement M. Desaiglades, je suis solide encore, tu n'as pas besoin de te presser...

— Je me presserais bien lentement, convenez-en, continua Fidès, en réprimant à peine un sourire. Et, tenez, si j'en étais là, j'aimerais mieux Versac.

— Un braque, un fou.

— Ou le comte de Grandaz.

— Un monstre, il a tué deux femmes.

— La chose est-elle sûre?

— Sûre, je ne sais, en tout cas le bruit en court, et jamais tu n'aurais mon consentement pour celui-là. J'aimerais mieux Mercœur.

— Que vous n'aimez guère. A parler franc, vous n'en aimez pas un, et, si vous voulez, nous les congédierons tous.

— Eh! non; cela te distrait, ces papillons-là.

— Croyez-vous, dit Fidès, que le mot soit juste pour tout le monde? Et puis, la vue d'une souffrance est une vilaine distraction, si jamais c'en est une.

Digitized by Google

Elle ajouta au bout d'un instant :

— Au surplus, il souffre moins, car il commence à se plaindre.

M. Desaiglades devina sans peine à qui Fidès faisait allusion, et il songea d'autant moins à répliquer, que l'instant de se mettre à table était venu. Ils dînèrent, comme en province, de mets exquis, de vins fins, lentement. Au sortir de table, Fidès descendit les trois marches du perron, et, tout en jetant quelques sucreries à un grand lévrier grec qui s'appelait Ochus, — autant dire léger, — et qu'on eût cru détaché d'une fresque antique, elle écoutait, soit les gens de la maison, soit les bonnes femmes du voisinage, auxquelles elle faisait remettre ensuite du linge, du vin, du sucre ou de la quinine; depuis que Fidès était dans le pays, tout le monde avait du pain.

C'était là qu'elle donnait audience dans la belle saison, et c'était plaisir de lui adresser une demande ou une réclamation juste, à voir de quelle grâce elle l'accueillait. Une jeune veuve vint avec ses coiffes noires :

— Vous remarierez-vous, Félise? lui demanda Fidès.

— Je crois bien qu'il le faudra, mademoiselle. Je tiens une auberge, comme vous savez, et c'est un grand tracas pour une femme seule. Oui, pour le bien des enfants, je crois qu'il le faudra.

— Pauvres gens! dit Fidès à son père quand la veuve fut partie, rien n'est à eux, pas même eux-mêmes. Quel privilége que la fortune!

— Oui, mon enfant, répondit Desaiglades; mais, quand on en use comme toi, la fortune est encore plus respectable que la pauvreté. Et tu peux m'en croire, moi qui fus pauvre. Il ajouta mentalement : Et qui ne suis pas bien sûr d'être riche.

Puis, il songea à ses chiffres du matin, et se rasséréna.

Le jour baissait, M. Desaiglades avait fini ses cigares, et Fidès s'assit au piano. Elle chantait dans la perfection, sans avoir une voix bien étendue, et savait nombre d'airs créoles qui mettaient le bonhomme aux anges, parce qu'ils lui rappelaient son jeune temps, et cette autre Fidès, qui s'appelait Ernestine et qui était la perle de la Pointe-à-Pître. Un peu plus tard, on apporta les lampes, et M. Desaiglades lut à haute voix quelques chapitres d'un livre nouveau; ils tenaient beaucoup l'un et l'autre à ces lectures, qu'ils commentaient ensuite en gens de goût, et l'on voit par là que, réduits à eux-mêmes, ils savaient varier la monotonie de leur existence par des plaisirs délicats, dont leur mutuelle affection n'était pas le moindre. Aussi, lorsqu'on pénétrait dans leur vie, lorsqu'on se trouvait initié au charme un peu triste, mais assoupissant de cet intérieur, où rien ne pénétrait de ce qui

Digitized by Google

trouble les âmes, on cessait de s'étonner de la tranquillité de Fidès et de son père, inexplicable si l'on ne se reportait qu'à leur malheur. Une partie de piquet termina la soirée, et M. Desaiglades remonta chez lui dans un tel état de bien-être, qu'il dit à Mirliflor, occupé à le déshabiller :

— Pourquoi ma fille se marierait-elle ?

Mirliflor tourna la tête comme s'il n'avait pas entendu ; mais, en réalité, c'est qu'il tournait sa langue dans sa bouche, suivant le précepte du sage, et même davantage. Puis, au bout de dix minutes, comme M. Desaiglades n'y pensait plus :

— Pour avoir un mari, dit Mirliflor.

— Drôle ! s'écria M. Desaiglades, ne prononce jamais ce mot-là, ou je te vends au prochain marché.

Quoique Mirliflor se doutât bien qu'il n'était plus esclave, il n'était pas bien sûr d'être libre, et il baissa humblement les yeux.

— Ne vois-tu pas que je plaisante, reprit son maître. Va te coucher, mon enfant.

Cependant Mercœur, congédié poliment par la fille, et par le père d'un air si maussade, n'avait pas vu sans terreur qu'il s'agissait d'achever la journée. Peu pressé de rentrer chez lui où l'isolement l'attendait, il avait pris le plus long, et, chemin faisant, il avait rencontré M. le marquis de Cramayan.

M. de Cramayan était fort âgé, et quoiqu'il jouit encore d'une excellente santé, on ne croyait pas qu'il durât longtemps. Marié fort jeune, et trompé comme un vieillard, âme ardente avec cela, il avait substitué à la passion des femmes celle de la liberté, perfide comme elles, disait-il. Bon officier, il avait combattu pour la République qu'il ne distinguait pas de la France ; puis, les voyant dévier sous l'empire des passions politiques, il avait pris en dégoût la République, la liberté et tout le reste avec elles. Si bien qu'après avoir activement coopéré au 18 brumaire, dont la justification était pour lui dans la funeste parade du Directoire, il avait repoussé violemment les offres de Bonaparte, qui ne demandait qu'à s'attacher un homme de ce mérite et de ce nom. Rentré chez lui, il n'avait attendu, pour raser son château, que l'instant où cela n'aurait plus l'air d'une basse flatterie à la canaille; après quoi, il s'était construit un peu plus loin une maison anglaise, vaste et commode, sans grande apparence, l'avait remplie de livres, et y avait vécu haï de tous les partis, car, s'il n'en avait trahi aucun, il les avait tous abandonnés. Mais M. de Cramayan semblait avoir prévu ce résultat :

Digitized by Google

— Je n'ai jamais embrassé que la cause qui m'a semblé juste; on n'a pas une mauvaise action à me reprocher, disait-il, il est tout simple qu'on me déteste.

Le journal du parti ayant un jour insinué que M. de Cramayan compromettait la noblesse, il avait donné, dans la feuille libérale, sa démission de marquis en une page dont Paul-Louis Courrier eût envié la vengeresse ironie. Ensuite, il avait brisé sa vaisselle, envoyé son argenterie à la fonte, et il n'en était devenu que plus odieux. Maintenant, M. de Cramayan était-il aussi insensible qu'il le prétendait à une réprobation où il y avait de l'injustice, n'eût été qu'en raison du bien que ce farouche misanthrope faisait secrètement autour de lui, et notamment à Grenoble où il possédait plusieurs maisons? Probablement non, et le duc de Simore, le seul qui lui fût resté fidèle de ses anciens amis, affirmait qu'il n'y avait au fond de tout cela qu'une maladie de foie déterminée par de grands chagrins. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on n'imaginerait pas une figure plus désolée; le dos voûté, la tête jaune comme la cire, le blanc de l'œil injecté de bile, chauve comme le roc, avec deux houppes de cheveux placées comme les cornes de Moïse, la lèvre pendante, la voix creuse, cet homme était effrayant de ravages.

— Jolie rencontre et bien faite pour me divertir, pensa Mercœur.

Pourtant il n'y avait pas moyen d'éviter M. de Cramayan, et Mercœur l'aborda; puis, comme ils se connaissaient depuis longtemps, ils se mirent à cheminer ensemble, mais la conversation n'allait pas.

— Nous sommes en mai, dit Mercœur à bout d'expédients, et la chaleur est déjà insupportable... C'est étonnant.

En même temps, il regarda M. de Cramayan, qui n'avait point l'air étonné, et qui se contenta de répondre lentement et en semblant y prendre une sorte de plaisir amer :

— Je ne m'étonne de rien, de rien absolument.

C'était ce qui s'appelle une réponse tirée par les cheveux, et, comme toutes les réponses affectées, elle n'aurait pas eu grande portée sans le ton. M. de Cramayan avait le talent de dire cette petite phrase, qu'il disait souvent, avec la netteté perçante d'une crécelle : il vous déchirait l'oreille.

— Nous allons bien voir, reprit Mercœur. M. de Cramayan, je crois à la justice, à la liberté, je crois à l'amour.

— Cela ne m'étonne pas, à cause de votre âge, qui a encore quelques-unes des illusions de la jeunesse à laquelle il confine. Vous changerez.

Digitized by Google

— Non, monsieur, dit énergiquement Mercœur. Je crois aujourd'hui ce que je croyais il y a vingt ans, et dans vingt ans j'aurai les mêmes autels qu'aujourd'hui.

— On se figure cela, reprit M. de Cramayan. Au fait, si vous êtes né sous une étoile tellement heureuse que rien ne vous trahisse, il se peut... Mais si la liberté vous contraignait à douter d'elle, si l'amour se chargeait de vous prouver lui-même son néant, au lieu de vous couronner de roses...

— Hélas ! monsieur, interrompit Mercœur, il ne m'a jusqu'ici couronné que d'épines, et des jouissances du cœur je n'en connais que les plus douloureuses.

— Un temps à passer, grimace de fille, dit M. de Cramayan en humant une prise de tabac. Un jour ou l'autre, vous épouserez Mlle Desaiglades, et je vous attends à trois ans de là. Nous verrons si votre manière de voir sur le mariage ne s'est pas sensiblement modifiée.

— Il faudrait pour cela que je fusse marié, et ne pouvant épouser Fidès, je resterai garçon.

— Eh ! je conçois, reprit M. de Cramayan, eh ! eh ! je conçois, jeune homme, vous avez un rival...

— Redoutable.

— Par cela seul qu'il ne vous vaut pas. Galant homme sincèrement épris, on vous préfère quelque drôle perdu de dettes et sans doute moins bien que vous de sa personne, le nain de Joconde enfin !

— Pardon, dit Mercœur, je crois devoir vous prévenir que celui qu'on me préfère est mort depuis douze ans.

— Tiens, tiens ! reprit M. de Cramayan, c'est à un souvenir qu'on vous sacrifie. On en reviendra.

— Jamais, j'en ai la certitude.

M. de Cramayan ne répondit plus, mais comme on approchait de sa demeure, il pria Mercœur à dîner, et Mercœur accepta ; en de pareils instants, quand on redoute de se trouver seul en face de soi-même, tout prétexte est bon à différer le retour au logis. M. de Cramayan ne recevait guère, mais quand, par hasard, il avait un hôte, il se conduisait en homme de bonne compagnie. On regarda des éditions curieuses, on parla politique et l'on s'entendit même assez bien. Si M. de Cramayan n'était jamais de l'avis de personne, sa manière de contredire était rarement blessante, car elle consistait à opposer les raisons aux raisons, les faits aux faits, manière qui suppose une vaste érudition, et à la vérité M. de Cramayan, sur bien des points, dispo-

Digitized by Google

sait de toutes les lumières de son temps. Le moment des adieux étant venu, il arrêta Mercœur par le bras et lui dit :

— Vous êtes bien sûr qu'elle est fidèle, et fidèle à la mémoire d'un fiancé mort depuis douze ans?

— Oui, parfaitement sûr.

— Eh bien, sur mon honneur, continua M. de Cramayan, c'est étonnant; oui, je le nierais en vain, vous me voyez étonné.

— Quel original! pensa Mercœur.

Rentré chez lui, il se prit à réfléchir, ou plutôt il rendit la bride aux réflexions qu'il contenait depuis le matin et qui l'assaillirent en foule. Outré de la ridicule algarade de M. Desaiglades, ce n'était pas sans peine qu'il s'était renfermé dans les limites de la réplique permise envers un homme plus âgé que soi, et plusieurs heures s'étaient écoulées sans calmer entièrement son irritation. Il éprouvait un inexprimable découragement; il était déçu, humilié; il s'avouait enfin qu'on s'était joué de lui, et c'était lui-même. Il avait beau voir qu'il n'y avait pas d'espoir et beau dire qu'il n'en avait pas, il en avait été plein jusqu'alors, car la constance, il se l'expliquait à présent, n'est que la foi, qui n'est que l'espoir. Force lui était de reconnaître que, violentant l'interprétation des choses, il s'était fait de mille riens autant de raisons chimériques, dont le seul mérite était de flatter sa passion. Mille fois il avait cru voir s'abaisser tous les obstacles et s'était élancé dans l'étincelante carrière sur le fantastique coursier où chevauchent les rêves d'amour; mille fois il avait cru que Fidès brûlait d'être à lui comme il brûlait de la posséder, et quand il remontait à la source de ces folies, il n'y trouvait pas plus de réalité qu'à ces illusions du sommeil qui cessent avec le jour. Infiniment respectable, mais infiniment insensible, légèrement ennuyée de poursuites où son amour-propre même ne trouvait pas son compte, car elle le plaçait plus haut, morte à l'amour terrestre, telle Fidès s'était toujours montrée, telle il la voyait enfin! Figure désolante à ses yeux et dont pourtant il ne pouvait les détacher! C'est ainsi qu'un amant dont la maîtresse est au tombeau contemple avec une douloureuse ivresse le marbre où elle revit inanimée. En somme, qu'y avait-il là dessous?

Une entreprise avortée. Il y avait cinq ans que Mercœur jouait de la guitare sous la fenêtre d'une inhumaine, tandis qu'on se raillait de lui à la maison.

— Quelle belle allégorie que le bandeau de l'amour! pensa-t-il.

Puis il s'endormit en croyant entendre encore les propos goguenards dont M. Desaiglades se plaisait à l'accabler.

Digitized by Google

Désormais, — et Mercœur s'en aperçut le lendemain, — quelque chose manquait à son être, l'assiette de son existence était changée ou plutôt elle n'en avait plus, un gouffre s'était creusé tout autour de lui; doutant de vivre et que rien vécût extérieurement, il était tenté de se croire dans la caverne de Pluton, noire et du fond de laquelle on voit passer des ombres. Avec la sensation du néant et du vide, il en avait l'horreur ; rien ne lui paraissait certain que la nuit vague où il flottait comme dans un cauchemar, et où éclataient des voix sourdes qui disaient des mots inconnus, par exemple : « Tu ne l'aimes plus, ton cœur n'est plus ton cœur, une autre t'attend, va et sois heureux sur ce jeune sein qui n'a battu que pour toi.» Il écoutait, il entendait; il regardait et croyait voir des femmes effrontément fardées, à la ceinture lâche, danser autour de lui en secouant sur leur tête lascive des grelots impudents. La déesse des folles amours était là, et, vue sous certains aspects, elle ressemblait à celle de la débauche qui était là aussi, farouche et idiote. Dans quel abîme peuplé de monstres ce fidèle amant avait-il glissé, et de quel ciel tout peuplé de blanches figures! Allait-il vers quarante ans se prendre à ces délices, dont la saveur empoisonnée l'avait jadis averti que la mort était là, qu'il fallait mordre à d'autres fruits qu'à ceux du plaisir, sous peine de n'avoir plus tard que le regret pour nourriture? Que s'il croyait aimer ailleurs, rien ne l'assurait alors que ce ne fût point un autre mensonge de sa tête exaltée; alors où donc se rasseoir, sur quoi s'appuyer? Il ne reconnaissait plus la lumière du jour, il ne se retrouvait plus; avec un grand amour qui finit, un homme s'échappe à lui-même.

Pourtant un moyen s'offrait de tout concilier. Fidès ne l'aimerait jamais, mais cela ne l'empêcherait pas de l'aimer toujours. — C'était bien simple. Prendre un autre parti n'eût été que donner raison à ce sinistre Cramayan, et Mercœur ne l'entendait pas ainsi. Comme Fidès se gardait à une ombre, il se garderait à une image, telle était sa résolution. Toutefois il ne se sentait plus la force d'affronter en face cette situation qu'il avait épuisée sans en épuiser les amertumes, et il songeait à retourner à Paris. Il répandit le bruit de son prochain départ, s'assura qu'il était parvenu jusqu'aux oreilles de Fidès, attendit... les Aiglades ne donnèrent pas signe de vie. Il écrivit : « Je vais partir, » on lui répondit une lettre affectueuse, dont le vrai sens était « bon voyage, » et à la douleur que ces derniers liens, pourtant bien frêles, causèrent à Mercœur en rompant, on eût mesuré la solidité du nœud qui l'avait attaché à Fidès; on eût compris qu'il laissât sur son cœur une empreinte profonde et facile à prendre pour le nœud même.

Digitized by Google

Il fallait partir, les gens avaient déjà plié bagage, Mercœur n'avait plus qu'une vieille servante à laquelle il comptait confier la garde du logis, ne supportant pas l'idée de n'y plus revenir. Qui ne t'a quitté, toit des beaux jours, heureux qui te revoit ! Le temps s'était remis à la pluie, on avait allumé dans le salon du rez-de-chaussée un beau feu d'olivier, dont la flamme claire se reflétait sur la porte blanche à demi battante, qui faisait face à la cheminée. Assis à côté de l'âtre, Mercœur regardait cette porte et pensait je ne sais comment qu'elle semblait toute disposée pour reproduire les fantasmagories de la lanterne magique, quand tout à coup elle tourna sur ses gonds. Un petit homme au front chauve, au teint livide, l'avait ouverte, puis refermée, et se tenait là debout, noir sur les panneaux lumineux.

— Eh ! mon cher monsieur de Cramayan, dit Mercœur, est-ce bien vous à cette heure et par ce temps-ci ?

M. de Cramayan ne répondit pas, ne baissa pas même la tête en signe d'assentiment, et rien n'empêcha plus Mercœur de supposer que c'était bien un revenant.

— Daignez vous asseoir, monsieur, reprit-il à tout hasard, vous venez de loin sans doute.

— L'homme marche un jour, monsieur, dit alors M. de Cramayan ou son ombre, et se repose durant l'éternité.

— C'est juste, ensuite ?

— Écoutez donc. Il y a quatre-vingt-sept ans que je suis au monde, il y en a plus de soixante que je n'ai pressé la main d'un ami ; vous savez qu'on ne m'aime pas. Or j'ai aimé, j'ai été trompé ; j'ai cru et je ne crois plus, et ce sont bien des peines en deux mots. Mais écoutez encore, la plus cruelle ennemie de l'homme est la solitude, et le vieillard qui vit seul est comme un chêne que la lumière du jour ne visiterait jamais. Mieux aurait valu pour moi encourir une déception nouvelle, avec toutes ses douleurs et tout le ridicule que la malice humaine attache à ces cuisantes infortunes, que de m'isoler des hommes et de passer ma vie à feindre la mort, dans la seule crainte d'une nouvelle blessure. Vous êtes blessé, jeune homme, allez droit au remède : aimez ailleurs. Vous me répondrez que le mot de votre destinée n'est pas là, que vous avez une tâche à remplir, que l'humanité vous tiendra lieu de famille. Chimères de votre orgueil. Adieu, nous ne nous verrons plus.

Et M. de Cramayan disparut. Mercœur, assez vivement ému, fut quelques instants à se remettre, puis il courut après cet étrange ami

Digitized by Google

aux allures de spectre, et ne trouva personne. Après avoir regardé autour de lui et n'apercevant rien, il appela à haute voix :

— M. de Cramayan, eh ! cher monsieur de Cramayan.

On ne répondit pas, cinq minutes s'écoulèrent, et alors une voix lointaine cria dans la nuit obscure :

— Chimères de votre orgueil, chimères, chimères !

Décidément M. de Cramayan ne voulait pas être suivi, et Mercœur pensa n'avoir rien de mieux à faire que de rentrer chez lui. Un an s'écoula. Mercœur avait repris le cours de ses travaux, mais c'est l'histoire de sa vie intime et non celle de sa vie politique que nous retraçons ici, et bien des transformations s'étaient opérées en lui qu'il importe de noter. L'illusion n'était plus possible à laquelle il s'était raccroché en désespéré ; Mercœur avait reconnu qu'il n'aimait plus Fidès, et cela d'autant plus volontiers qu'il se croyait sûr de ne point ni jamais en aimer un autre. Cette âme droite et fidèle avait horreur des démentis, et c'en était assez pour elle de son infirmité sans y joindre le parjure. Ainsi Mercœur subissait tout bonnement une loi naturelle qui, sans faire de la réciprocité d'un sentiment la condition essentielle de sa durée, fait cesser plus tôt que d'autres les passions solitaires, lampes sans huile dont la flamme languit un temps et meurt faute d'aliments. Peut-être se trouvera-t-il de beaux esprits pour se rire de ces sophismes délicats d'un cœur d'élite, composant avec lui-même et jetant le voile sur ses faiblesses, mais cette pudeur, après tout, n'est pas plus honteuse que le cynisme de ses plaies. Il y avait aussi dans cette conduite le charme souverain qui s'attache à toute élévation, et souvent le regard de Mercœur était celui d'un homme qui voit les choses de ce monde sans dédain, mais d'en haut. Il lui semblait, grâce à ces beaux mensonges, que c'était moins d'un manquement qu'il s'agissait que d'un grand sacrifice accompli, son estime de lui-même en avait moins à souffrir. Parfois il eût été tenté de se complaire dans cet état anormal qui supprimait les turbulences de l'amour, tout en en laissant subsister la notion féconde, et puis venait-il à compter sur ses doigts ce qui lui restait des restes de sa jeunesse, il frémissait de je ne sais quels regrets et de je ne sais quels désirs.

Ce besoin, si souvent éprouvé jadis, de connaître l'amour autrement qu'à ses peines, se reproduisait plus impérieux, avec cette espèce d'humiliation qui courbe si bas le front de la vieille fille, et qui vient de l'ignorance du glorieux bonheur d'être aimé. A chaque instant et sous le noble fardeau d'occupations utiles, la personnalité de Mercœur se

Digitized by Google

redressait, sollicitant pour elle-même des satisfactions qu'elle ne trouvait pas dans l'unique soin des intérêts publics; et n'ayant plus à qui l'adresser, il refoulait les plaintes de son cœur solitaire, sans parvenir à l'étouffer. Qu'a-t-il donc? disaient ceux qui, voyant croître sa gloire, ne comprenaient rien à sa mélancolie, qu'a-t-il? Tout lui sourit, et le sourire a fui de ses lèvres! Ils l'interrogeaient amicalement, lui énumérsient un à un tous les éléments de bonheur dont il disposait, lui présentaient sa situation sous ses côtés les plus brillants, et alors il secouait la tête. Un jour qu'on le pressait, il répondit :

— Le devoir est le seul lien qui me rattache à la vie, et je ne sais plus si c'est un lien. Tenez, je ne sais plus si c'est sur terre que mon pied pose, je ne sais plus si je vis, et pourquoi donc tenir à la vie, si c'est la vie que ce froid et que ce vide dont la sensation doit se traduire sur ma face? Hier, dimanche, j'étais seul chez moi, car j'avais permis à ceux qui me servent de se répandre par la ville et, s'ils voulaient, de souper à la barrière. Il faisait beau; jusqu'à cinq heures j'ai travaillé, tout à mon travail. Alors le temps s'est couvert, il n'y a plus eu dans ma chambre qu'une clarté froide comme celle que tamisent au plongeur les ondes murmurant partout autour de lui. J'ai repoussé mes livres; la rue déserte ne m'envoyait pas un roulement lointain, rien ne remuait à la maison, rien ne vivait. Je me suis senti malade et j'ai douté de vivre; car est-ce là vivre, dites, dites? Tout à coup, un piano chanta dans le voisinage, ce ne fut qu'une gamme rapide, et cela me mit les larmes aux yeux. Décidément ma chambre était trop triste; je suis sorti, j'ai vu la foule, et m'y suis senti plus seul que chez moi. Or, voilà ce qui m'arrive presque chaque jour, dites, dites, est-ce là vivre?

A l'entendre, comment ne pas croire qu'il n'eût pris jadis, en Provence, un mal dont il ne guérirait pas? Ce qu'il y a de certain, c'est que peu de temps après, une voiture s'arrêta, un matin, au bas de la montée qui menait aux Aiglades, un homme la gravit, c'était Mercœur. Il était le même ce sentier du gros chêne, le gros chêne verdoyait encore, et, tout à côté, on distinguait la trace des terrassements que la crevasse avait rendus nécessaires; un peu plus loin, c'était la place où Fidès avait sauvé Robert; chaque pierre parlait, il y avait dans l'herbe des nichées de souvenirs, qui prenaient leur vol sous les pieds du rêveur sentimental, comme le martinet aux ailes bleues, quand la rame du pêcheur vient à frôler les roseaux.

— Un mot d'elle, pensa Mercœur; un regard tendre et j'aurai mon salaire.

Il arriva, parla de déjeuner aux Aiglades, et s'aperçut qu'il déran-

Digitized by Google

geait les projets de la journée. D'ailleurs, M. Desaiglades le reçut assez poliment, lui fit entendre qu'il n'était pas trop mécontent de lui, et qu'il lui saurait bon gré de revenir... de revenir dans un an. Mercœur le trouva fort changé. Fidès fut ce qu'elle avait toujours été.

— Décidément, je ne suis qu'un sot, pensa Mercœur, il n'y a pas de place ici pour moi, mon amitié même leur est suspecte. Assez comme cela.

Sa dignité souffrait. On n'essaya pas de le retenir. Mirliflor était, cette fois encore, à la porte, prêt à l'ouvrir.

— Qu'a donc ton maître, lui demanda Mercœur, il m'a paru préoccupé, souffrant.

Pour toute réponse, Mirliflor leva les bras au-dessus de sa tête d'un air tragique, et Mercœur, sachant bien qu'il ne tirerait rien de lui se contenta de lui tourner le dos. Ajoutons que si la pantomime du noir serviteur lui parut presque inquiétante, il n'y attacha pas grande importance. Mirliflor avait un peu la réputation de ce qu'on appelle, en certaines contrées, un simple, autant vaut dire un cerveau détraqué. Qu'allait-il faire? Mercœur n'en savait rien, et, comme toujours, un incident futile décida d'une visite dont les conséquences devaient décider du reste de sa vie. La figure classique de la Providence est un vieillard à longue barbe assis sur les nuées, et je n'y vois point d'inconvénient, surtout si on me permet de remarquer, pour mon édification personnelle, que généralement la Providence se présente sous la forme d'une mouche qui vole, d'une lettre surprise qui nous éclaire, ou de quelque autre brimborion, et sans en être moins respectable pour cela, bien entendu. Ainsi, Mercœur portait un de ces habits de fantaisie qu'on ne met guère qu'à la campagne, et qu'il n'avait pas mis depuis sa dernière entrevue avec Fidès, en un mot, depuis plus d'un an. Or, en cherchant son porte-cigares, il trouva une lettre dans sa poche et reconnut celle que Fidès l'avait chargé de remettre à Mme de Brives, — jadis. Il se rappela même qu'elle contenait un renseignement auquel la mère de Cécile attachait une certaine importance, et son cœur se remplit d'un amer repentir. Alors un de ces phénomènes psychologiques, dont Dugald Stewart s'est occupé dans son bel ouvrage sur l'*Association des idées*, se produisit; en d'autres termes, la vue de cette enveloppe jaunie et froissée éveilla immédiatement chez Mercœur le souvenir d'une charmante blonde, dans toute la fraîcheur de la jeunesse. — Si j'allais aux Sassafras, se dit-il. Et il y alla. Quoique la distance fût passablement longue, il la franchit assez vite, on ne sait pourquoi ni comment.

Digitized by Google

Les Sassafras offraient la sincère image de la vieille bastide provençale. C'était une maison carrée, à deux étages, en comptant le grenier pour un. On l'avait récemment repeinte en jaune-clair, couleur fort gaie au soleil et qui néanmoins n'a pas l'aveuglante réverbération du blanc; le toit plat et formant sur le mur une saillie inusitée chez nous, était de cette tuile gauffrée, ton d'ocre, qui, grâce à la sécheresse du climat, ne produit pas ces végétations parasites de la tuile du nord; les contre-vents étaient vert-pomme, et, sur un mur à angle droit, qui semblait n'être qu'une prolongation de la face postérieure de la maison et qui faisait en réalité partie d'une construction élevée après coup, et dont l'entrée était de l'autre côté, un artiste nullement maladroit avait peint à fresque un paysage de fantaisie aux brillantes couleurs. On remarquait surtout la queue du paon perché sur la balustrade de marbre qui servait de repoussoir au plus vaporeux des horizons. Tout cela était un peu criard, mais gai comme tout ce qui est vivement enlevé à la pointe de la brosse. La porte d'entrée que Mercœur avait trouvée ouverte était haute et pleine comme une porte-cochère et flanquée de deux forts piliers, qui supportaient deux vases de faïence pleins de giroflées. A droite de la porte, le goût délicat d'un architecte du midi se trahissait dans une petite fontaine, dont le motif principal était emprunté à la mythologie, et dont le robinet, —l'eau est rare en Provence,—égouttait dans une vasque de pierre, à la grande satisfaction de quelques grenouilles vertes qui flottaient paresseusement à la surface de leur humide empire. A gauche, une corbeille de fleurs, bordée de buis, faisait pendant, vaille que vaille, et cet ensemble de choses plut à Mercœur. Cependant il fallait s'annoncer, il toussa, personne ne vint. La porte du vestibule était sur le côté gauche de la maison; il y entra, traversa la salle à manger et se trouva dans le salon. Il n'y avait personne non plus, et Mercœur jeta les yeux autour de lui.

La pièce était carrée, haute et fraîche. Tout le fond en était occupé par un divan presque à hauteur d'appui, assez large pour qu'on pût s'y étendre la tête au mur. Il était de paille de maïs, recouvert d'une percaline safran, bordée d'une grecque noire. C'est le meuble fondamental de tout salon de bastide. C'est là que, patriarchalement, hommes et femmes font la sieste après-dîner, vers deux heures; cette coutume d'ailleurs tend à se perdre, elle choque aujourd'hui, mais autrefois on la trouvait toute naturelle. Sur le divan, Cécile avait laissé tout ouvert un livre dont la reliure était à son chiffre. Mercœur supposa qu'elle avait reposé là quelques instants, qu'il ne s'en était peut-être fallu que

Digitized by Google

d'une minute qu'il ne la surprît assoupie, ne l'éveillât en sursaut. A cette pensée, il se troubla, se rappela qu'il l'avait trouvée bien jolie le jour où Robert l'avait été chercher dans la sellerie, et sortit brusquement. La femme du *paysan*, c'est-à-dire du métayer tenant le bien à cheptel, rôdait aux environs, il l'aborda et elle lui dit que la famille était là-bas, sous les pins, à prendre le frais, puis elle lui indiqua le chemin. C'était un sentier bordé de rosiers en fleurs, au-dessus desquels s'élevaient çà et là quelques amandiers à la feuille pointue, et qui filait en ligne droite entre des plates-bandes de légumes de toute sorte, de l'asperge à l'artichaut. Il y avait aussi de beaux arbres fruitiers et bonne quantité de pieds de vigne, non soutenus par des échalas, comme en Bourgogne et en Guyenne, mais à raz de terre : ainsi pousse la vigne du midi, précieux arbrisseau qui nous distille les vins de Rivesalte et de Saint-Perey. Il y avait bien d'autres choses encore, car le jardin d'une bastide est fleuriste et potager, c'est un pêle-mêle à n'y rien connaître à moins d'être le jardinier qui le veut ainsi. Mais, Mercœur en avait assez des parcs anglais, ce fouillis lui plaisait, c'était chaud, c'était vivant. Il arrivait à la pinède. Une pinède est une butte de terre végétale couverte de pins; c'est chose assez rare dans le pays et partant fort appréciée. Là, le sentier grimpait à pic entre des buissons d'épines et des rhododendrons sauvages, aux fleurs lilas d'où jaillissaient des pistils jaune-pâle : l'abeille industrieuse voletait joyeusement à l'entour, s'abattait sur les plus nouveaux, s'y frottait avec délices et repartait, couverte d'une poussière d'or qui allait devenir un miel digne de l'Hymète. La résine coulait du tronc craquelé de l'arbre aux légères aigrettes; l'air embaumait : c'était déjà ton ciel, ô Méditerranée !

Un rond-point s'offrit sur la gauche. Deux bûches plantées en terre et supportant une planche formaient le banc où Cécile était assise. Elle avait cette éternelle robe blanche qui leur va si bien, ses beaux cheveux aux reflets fauves encadraient comme jadis sa tête jeune et spirituelle; elle était fraîche comme une rose, sa taille un peu plus accentuée que l'année dernière, n'était pas moins souple, et quel joli pied !

— Veux-tu, lui dit son frère, qui se tenait devant elle en veste de drap bleu, culotte courte et ceinture rouge, — c'est le costume provençal; — dis, veux-tu, Cécile?

— Eh ! non; répondit-elle; nous ne sommes plus des enfants, pour jouer à ces jeux-là. Et puis, un joli futur que tu fais pour demander une demoiselle en mariage !

— Mais, s'écria Robert en pliant sur le jarret avec cette grâce que

Digitized by Google

l'enfance communique au mouvement le plus disgracieux, mais puisque j'ai lu la chose dans Berquin. C'est comme si je jouais la comédie, voyons !

— C'est bête, dit Cécile en haussant les épaules, mais enfin si cela t'amuse... Ainsi, je suis la vénérable mère de Fanchette...

— Et moi, je suis Jeannot son amoureux. Je te vois là, assise à filer devant ta porte; je m'approche de toi, en ôtant mon chapeau...

— Oui, interrompit Cécile, mais où est Fanchette dans tout cela? Car, dans le livre, je me le rappelle bien, Fanchette est là quand Jeannot fait sa demande.

— C'est juste. Eh bien, ce sera maman qui fera Fanchette. N'est-ce pas, maman, que vous voulez?... Tiens, elle n'est plus là !

— Le paysan vient de l'appeler, tu sais bien.

Robert réfléchit un instant, puis il reprit :

— Fanchette, c'est ce gros arbre, derrière toi.

— Quelles drôles d'idées a ce gamin-là, s'écria Cécile, en riant de bon cœur. Va pour l'arbre. Y es-tu, Jeannot?

— Oui, vénérable Gertrude.

Il prit du champ, s'approcha de trois pas, et d'une jolie voix de fillette :

— « Vénérable Gertrude, dit-il, souffrez que je profite de ce beau jour... »

— Pourquoi ce beau jour? demanda Cécile.

— Tu vas le savoir... « De ce beau jour pour vous demander la main de l'aimable et vertueuse Fanchette. Monseigneur qui, vous le savez, est enfin de retour parmi nous, a ouvert les yeux à la vérité. Il sait aujourd'hui que le vrai coupable n'est pas moi, mais l'intendant qu'il a chassé de ses domaines, en daignant me confier les fonctions importantes, dont l'infâme M. Lemourier s'est rendu pour jamais indigne. Rien ne s'oppose donc plus à notre hymen, et je viens... » Ah ! mon Dieu, j'ai passé le plus beau. Veux-tu que je recommence?

— Pourquoi pas? dit Cécile qui prenait goût au jeu. Seulement, pour varier un peu, il me semble que l'arbre pourrait bien faire la vénérable Gertrude.

— C'est cela, s'écria Robert en battant des mains. Chacun à son tour.

— C'est qu'alors, reprit Cécile, il faudra que je fasse Fanchette, moi !

Elle fut divine en disant cela, elle rougit, trembla presque. Mercœur sentit alors qu'on le touchait légèrement à l'épaule, se retourna et vit

Digitized by Google

Mme de Brives qui lui tendait la main. Ils s'éloignèrent sans bruit.

Mme de Brives, comtesse de Brives-Saint-Servan, était la fille d'un bourgeois de Paris, dont la fortune avait commencé sous les piliers des halles, du temps qu'on y vendait du drap. Son mari, noble comme le roi, pauvre comme Job, l'avait épousée pour sa dot, après quoi il l'avait tendrement aimée. C'était une âme altière que la jeune comtesse; et, sans afficher pour les titres un mépris de mauvais goût, puisqu'elle en avait un, elle avait installé son père et sa mère chez elle, cela sous leur vrai nom de M. et Mme Chevreau, sans rougir; il est vrai qu'elle n'avait qu'à s'honorer d'eux, mais ce n'est pas toujours une raison. Un drame épouvantable avait tout à coup éclaté dans cette honnête famille : un jeune Chevreau, cousin et amoureux de Mme de Brives qui l'avait repoussé, sans être tout à fait insensible à son amour, disait-on, s'était brûlé la cervelle un matin, dans la chambre même de celle qu'il aimait, sous ses yeux. Mme Chevreau venait de mourir, et le père Chevreau, tuteur de l'infortuné garçon, avait ressenti tant de chagrin de cet événement, qu'il n'avait pas tardé à rejoindre sa femme. Le comte, jaloux du mort, s'était jeté dans le désordre, avait dilapidé une bonne part du bien de ses enfants, et avait fini par succomber à une attaque d'apoplexie, en plein souper. Mme de Brives sentait vivement; chacun de ces coups l'atteignit, mais Cécile et Robert étaient là; pour eux, elle se reprit à la vie, cacha ses peines. Son enfance avait été triste, contrainte, elle leur en voulut une libre et gaie. D'abord elle les tira de Paris et vint se fixer en Provence pour se refaire par l'économie, sans avoir à les priver de rien. Ils avaient, par leur père, des espérances d'héritages, mais incertaines; leur mère s'habitua et les habitua eux-même à n'y pas compter. Il lui restait une somme assez forte, et elle l'avait administrée de manière à donner deux cent mille francs à Cécile. Pour des regards superficiels, rien ne décélait chez cette mère de famille, ferme et douce, les souvenirs d'un passé orageux et sanglant. Mais Mercœur, la première fois qu'il l'avait vue, avait pressenti qu'elle avait connu une autre vie; la trace de passions éprouvées était pour lui dans certains mots qui décelaient la vive et sûre intelligence de ce qu'il éprouvait lui-même. Mme de Brives était grande et maigre, réservée sans façon, comme une femme sûre d'elle; c'était l'air et le ton du meilleur monde, avec une pointe d'ironie discrète. Revenue de bien des croyances, délivrée de bien des attaches, elle laissait à la vie le soin de désabuser ses enfants, tout en priant Dieu de ne point la leur faire trop dure; elle n'avait jamais souri d'une généreuse illusion de Cécile, se bornant à développer sa raison, et à ne rien

Digitized by Google

négliger pour la maintenir en toute chose dans cette moyenne, qui n'est pas plus la nullité que de grandes prétentions ne sont le génie, et qui rend une jeune fille désirable. Elle était pratique sans sécheresse, car elle savait ce que vaut un esprit positif, quand il n'y a pas un cœur à côté. Avec cette dot assez ronde, Cécile n'était pas difficile à marier, mais Mme de Brives avait jeté son dévolu sur Mercœur, et prétendait n'abandonner ce projet qu'à toute extrémité. Elle estimait ce caractère, admirait ce talent, et se promettait un certain plaisir d'avoir pour gendre un homme qui avait un nom, sans le devoir à ses aïeux. C'était une revanche à prendre sur la famille de son mari.

— Depuis combien de temps dans le pays? demanda-t-elle à Mercœur, en lui prenant le bras.

— Depuis vingt-quatre heures à peine.

— Et comment va-t-on aux Aiglades? reprit Mme de Brives.

— A quoi devinez-vous que j'en viens? dit Mercœur.

— A vous voir de retour. Qui vous ramènerait ici?

Mercœur reprit au bout d'un instant :

— Ainsi, mon amour et ma déconvenue ne sont plus un mystère ; je suis la fable du canton.

— Mon cher ami, reprit Mme de Brives, une conduite non vulgaire, une passion chevaleresque ne prêtent à rire qu'aux sots, qu'il faut laisser rire. Soyez-en sûr, les gens de bon sens ne riront ni de Fidès ni de vous. C'est une femme admirable, et vous seriez digne d'elle. Voilà du moins tout ce que m'inspire une situation où les souffrances de votre amour-propre sont perdues dans tant d'autres, qu'elles ne doivent guère compter, à ce qu'il me semble.

Une femme ordinaire n'eût point ouvert la campagne avec cette adresse; Mme de Brives avait compris que, déprécier Fidès, eût été tout perdre, et cependant elle en avait bonne envie, car, tout en rendant justice à Mlle Desaiglades, elle ne pouvait s'empêcher de la regarder comme le seul obstacle à un mariage qu'elle désirait ardemment.

— Savez-vous, madame, reprit Mercœur, que vous allez droit au fond des choses?

— C'est vrai. Si, par hasard, je vous croyais à tort disposé à causer ouvertement de tout cela, nous en serions quittes pour changer d'entretien. En attendant je me contenterai d'invoquer le privilége de l'âge, — j'ai cinquante-quatre ans, — pour vous dire que je vous aime de tout mon cœur, et que j'ai souffert aussi. Allons, mon ami, contez-moi vos peines.

C'était la première fois que Mercœur entendait une femme lui parler

Digitized by Google

ainsi, et, pour la première fois, il goûta la douceur des épanchements que rien ne contrarie, ni la crainte d'être importun chez celui qui parle, ni la fatigue ou la maladresse de celle qui écoute. Mme de Brives l'interrompait-elle, c'était par des mots pleins de justessse et comme pour l'aider; il reconnaissait à la moindre de ses remarques la femme qu'une vie pure, mais chaude, a faite femme de bon conseil. Elle avait évidemment senti, lutté, pleuré comme lui. Il s'expliquait bien qu'elle avait des vues et les devinait, mais ses discours respiraient un intérêt si tendre, si vrai, pour le cœur dont elle sondait délicatement la blessure; il était tellement évident pour Mercœur que si Mme de Brives lui réservait Cécile, elle ne faisait là qu'obéir à des considérations de l'ordre le plus élevé, où de mesquins calculs n'entraient pour rien, qu'il ne pouvait lui en vouloir. Il était touché de ces dispositions bienveillantes où éclatait la confiance d'une mère, prête à donner sa fille à un homme encore tout plein d'une autre, mais qu'elle semblait croire incapable de se marier sans la volonté d'être bon mari. Déjà la sympathie, lien mystérieux, avait rapproché ces deux âmes. Mercœur, à la fin de ce long entretien, releva la tête comme délivré d'un lourd fardeau. Mme de Brives lui dit alors :

— Je n'ignorais rien de que je viens d'entendre. Non que Fidès m'ait jamais prise pour confidente de votre amour et de ses refus, — la discrétion n'est pas la moindre qualité d'une belle âme, — mais il y a des choses qui se racontent d'elles-mêmes. Je vous plains. Qu'allez-vous devenir?

— Je resterai ce que je suis, répondit un peu froidement Mercœur. On n'aime pas deux fois.

— Est-ce bien prouvé? demanda Mme de Brives en souriant. En tout cas, un mariage d'inclination est le seul qui vous convienne, et si d'ici à quelque temps vous n'avez pas trouvé femme à votre gré... Alors, mon pauvre ami, vous mourrez garçon, et vous ne serez pas le premier dont un amour, je ne dis pas mal, mais malheureusement placé, ait assombri toute l'existence. Moi, je ne puis que vous souhaiter le bonheur et... vous engager à souper avec nous. Mes enfants m'ont souvent parlé de vous depuis l'année dernière, et ils seront très-contents de vous voir. Robert a un précepteur allemand, avec qui vous ferez connaissance, et vous me direz si, comme je me le figure, Cécile est une bonne petite personne qui n'a rien pour effaroucher les amoureux.

— Cécile! dit Mercœur, mais je l'ai déjà revue.

— Eh! c'est vrai, s'écria Mme de Brives, tout à l'heure... en vénérable Gertrude.

Digitized by Google

La porte s'ouvrit, c'était Cécile. Sans savoir que Mercœur eût assisté à la petite comédie sous les pins, elle savait qu'il était là, et, bien qu'elle n'eut pas précisément besoin de se préparer à le revoir, elle était prête. Il se leva; elle alla droit à lui, et lui tendit la main sans le moindre embarras. Elle n'hésita même pas à convenir qu'elle était heureuse de le voir.

— Car il y a bien longtemps que vous êtes parti, ajouta-t-elle, et pas même une lettre pour vos amis de Sassafras ! Heureusement, le journal s'est chargé de leur donner de vos nouvelles.

— Vous le lisez donc?

— Je le lis, monsieur, quand il y est question de vous; nous le lisons tous, alors.

— Je vous remercie, d'autant plus que ce n'est pas bien amusant...

— Vous voulez insinuer que je ne comprends pas vos discours, reprit-elle en riant, et c'est justement ce qui vous trompe. Je vous assure que je les comprends à merveille, pensez-en ce qu'il vous plaira.

On objectera peut-être que jadis Cécile n'avait pas cette liberté en présence de Mercœur, qu'elle le fuyait. C'est vrai, mais c'était plutôt de la timidité qu'autre chose ; l'absence, un mot dit à propos par Mme de Brives avaient dissipé ces troubles instinctifs et que tout autre eût suscités. Mercœur ne causa pas cinq minutes avec Cécile, sans se convaincre que le cœur de cette jeune fille était comme une page blanche où nul n'avait inscrit son nom, pas même lui.

— Et M. Wilfrid? demanda Mme de Brives.

Qu'était-ce que M. Wilfrid? Quel était le beau jeune homme qui répondait à ce nom romanesque? Était-ce un futur? Voilà ce que Mercœur se demanda. Et pourtant que lui importait?

— M. Wilfrid? répondit Cécile, il est sans doute à son poste à feu.

Les Provençaux sont très-friands de la chasse, plaisir permis chez eux en toute saison, parce qu'en aucune il n'y a de gibier. Ce sont les becs-fins qui en pâtissent; dès qu'il paraît un moineau, cent et un coups de fusils au moins saluent son arrivée, et quelquefois le malheureux succombe. Or, il y a deux engins de chasse, le *poste à feu* et l'*agachon*. L'agachon est une sellette construite au sommet de l'arbre le plus haut qu'on trouve aux environs; le chasseur y grimpe comme il peut, s'y maintient de même, attend le passage d'un oiseau et tire de haut en bas, de tous les tirs le plus difficile, car il rend un bon épaulement presque impossible et contrarie la direction habituelle du rayon visuel. Comment un homme passe-t-il des journées entières sur cette périlleuse machine, avec la presque certitude de redescendre bre-

Digitized by Google

douille ? On ne sait, l'agachon est la passion du Provençal, voilà tout. Le poste à feu, mieux entendu, est une sorte de casemate en briques et percée de meurtrières par où l'on tire tout ce qui vient se percher sur l'appeau, arbre mort planté à portée ; il prend son nom de la bête perfide qu'on y accroche dans sa cage et dont la voix attirera le peuple empenné. Pourquoi M. Wilfrid, qui était tout bonnement le précepteur de Robert, et qui avait à la maison deux chambres pour lui seul, avait-il fait du poste à feu son habitation de plaisance ? On se l'était longtemps demandé, puis on avait découvert qu'il y fumait sa pipe allemande, sans craindre d'incommoder ces dames. M. Wilfrid était un petit homme vif, gai, tout dévoué à ses devoirs, nullement servile, et qui, sauf les ménagements que lui imposait l'habitude du tabac, se regardait comme chez lui. Il lisait couramment toutes les langues de l'Europe, y compris le grec ancien, tenait tête à Mme de Brives, régentait les domestiques, adorait Robert, et appelait volontiers Cécile *mein pel anche*. La première fois, Mme de Brives en avait été assez choquée, mais en regardant M. Wilfrid qui était la laideur et la bonté mêmes, elle avait réfléchi qu'elle n'était pas tenue d'entendre : « Mon bel ange. » *Mein pel anche* était peut-être une locution très-respectueuse, usitée par les précepteurs allemands en s'adressant à la sœur de leur élève. Cependant, on s'était mis à la recherche de M. Wilfrid. Cécile appelait :

— Monsieur Wilfrid ! Monsieur Wilfrid !

— Par ici, par ici, répondit M. Wilfrid du fond de son poste à feu.

Cécile y courut et lui dit :

— Mais venez donc, M. Mercœur est ici.

— Monsieur Mercœur, répondit M. Wilfrid, et moi !...

Il jeta sa pipe, sortit de sa retraite en baissant l'échine ; puis, s'élançant vers Mercœur, il s'écria :

— Ah ! monsieur, que je suis heureux de connaître votre personne, depuis si longtemps que votre réputation m'inspire le désir de vous voir. Permettez que je vous serre la main, je suis de la famille.

C'était presque dire à Mercœur qu'il en était aussi, et Mme de Brives fronça légèrement le sourcil, mais M. Wilfrid reprit sans se déconcerter :

— Et penser qu'un quart d'heure plus tard, nous aurions été sortis !

Mercœur comprit donc que là aussi sa visite avait dérangé le programme comme aux Aiglades, seulement on en paraissait enchanté, et il ne lui était plus permis après cela de douter qu'il ne fût le bienvenu aux Sassafras. On soupa en causant gaiement. Cécile avait envie

Digitized by Google

de voir Paris, de voir la Suisse et l'Italie. Elle n'eût pas été fâchée non plus de savoir ce que c'est que le spectacle et le bal; elle avoua franchement qu'elle aimait la toilette. Mercœur lui parlait-il, elle en paraissait enchantée; il lui adressa bientôt un regard plus qu'amical, et elle en fut tout émue, mais délicieusement émue. Ah! celle-là ne lui en voudrait pas de l'aimer, ni même de le lui répéter sur tous les tons. Elle ne demandait pas mieux, la belle enfant, que d'avoir un mari, de se donner à lui tout entière. Elle n'avait pas de passé, elle!

— C'est étonnant, dit Mercœur à M. Wilfrid, qui l'avait reconduit un bout de chemin, c'est étonnant comme on se sent vivre aux Sassafras!

— Ce sont les enfants, mon cher monsieur, uniquement les enfants. Connaissez-vous un homme d'un peu d'esprit qui vive dans le présent? L'avenir, voilà où l'on vit. Et la jeunesse, monsieur, c'est l'avenir qu'on voit.

— Quels bavards que ces Allemands, pensa Mercœur, mais braves gens!

PAUL DELTUF.

(La suite à un prochain numéro.)

Digitized by Google

LA NOUVELLE VIE DE JÉSUS

DE M. D. F. STRAUSS

Ceux des lecteurs de la *Revue germanique*, qui suivent avec quelque attention le mouvement de la critique religieuse, savent sans doute déjà que le Dr Strauss a publié, il y a quelques mois, en Allemagne, une nouvelle *Vie de Jésus*. La traduction française de cette œuvre paraîtra prochainement, et nous pouvons ici leur en offrir les prémices. Par le plan et par l'exécution, cette œuvre nouvelle ne diffère pas moins du premier ouvrage de l'illustre critique que du récent et célèbre ouvrage de M. Ernest Renan. L'ancien ouvrage de M. Strauss n'avait été qu'une dissection critique, et avait donné à beaucoup de lecteurs superficiels ou de mauvaise foi l'illusion ou le prétexte de croire ou de dire qu'il ne laissait rien subsister de la réalité évangélique, et qu'il supprimait jusqu'à la personne de Jésus. Le nouvel ouvrage fera justice de ce préjugé. Une de ses parties contient une « esquisse historique de la vie de Jésus, » et répond par conséquent à l'ensemble de l'ouvrage de M. Renan. M. Strauss s'y révèle sous un aspect qui surprendra beaucoup de personnes, et, nous pouvons le dire d'avance, tout le monde sera contraint de rendre justice au tact sûr, délicat et respectueux, au sentiment exquis et profond, qui sont le charme de cette partie la plus difficile de l'ouvrage. Avant l'Esquisse historique, l'auteur a placé une longue introduction, où il résume, avec la compétence que tout le monde lui reconnaît, l'histoire de la critique des Évangiles, depuis Lessing jusqu'à nos jours, et jusqu'à M. Renan, c'est-à-dire tout le travail de la pensée moderne sur les origines du christianisme. Cette Introduction et l'Esquisse historique forment un premier volume. Dans le deuxième, l'auteur, après avoir dégagé la personnalité historique de Jésus, reprend la formation de mythes évangéliques, et rentre ainsi dans la donnée de son ancien ouvrage, en la rectifiant et la complétant par les résultats acquis depuis trente ans. La nouvelle *Vie de Jésus* est donc ce qu'on a, jusqu'à présent, écrit de

Digitized by Google

plus complet sur les origines du christianisme; elle épuise le sujet en toutes ses parties et sous tous ses aspects. C'est une œuvre monumentale, qui ne produira par une moins forte impression en France qu'en Allemagne.

Le fragment que nous détachons est la fin de l'Introduction. Il indique le point de vue critique de l'auteur, en même temps qu'il fait pressentir ce que sera l'Esquisse historique, par l'opposition qu'il fait ressortir entre l'esprit de l'Ancien Testament et celui du Nouveau.

A. NEFFTZER.

I

NOTION DU MIRACLE

Par miracle, on entend généralement un fait que n'explique pas le concours des causes finies, et qui passe pour un effet direct de la cause dernière et infinie, ou de Dieu. C'est Dieu qui se propose de donner au monde des preuves palpables de ce qu'il est, de ce qu'il veut, et, particulièrement, d'introduire un de ses envoyés sur la scène du monde, de le conserver, de guider sa vie et ses actes, de confirmer son titre et de l'accréditer auprès des hommes. Cette intervention miraculeuse de Dieu est censée se produire de deux manières : tantôt par l'envoyé de Dieu; c'est alors une vertu accordée à celui-ci une fois pour toutes, dont il use pour se faire écouter, et qui, pour se manifester, a tout au plus besoin d'une simple invocation à Dieu; tantôt par Dieu lui-même qui interrompt, en faveur de son envoyé, l'enchaînement des effets naturels et ouvre la porte au surnaturel. Il faut ranger, dans cette dernière catégorie, le miracle de la procréation de Jésus, qui inaugure son entrée dans le monde; ceux de l'enfance, qui manifestent sa venue en lui sauvant la vie; ceux du baptême et de la transfiguration, qui le glorifient; celui de l'Ascension, qui l'enlève à la terre pour le rendre à son séjour prédestiné.

Tant que la critique historique demeure libre d'obéir à ses propres lois, elle n'admet, en aucun cas, l'existence du miracle. La foi religieuse, au contraire, se complaît toujours dans cette hypothèse, sauf à la circonscrire dans le domaine propre de la religion du fidèle. Le chrétien accepte d'emblée les miracles de l'histoire juive et des premiers temps du christianisme. Il trouve fabuleux et ridicules

Digitized by Google

ceux des mythologies de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce. Le juif reçoit les miracles de l'Ancien Testament, en rejetant ceux du Nouveau, et ainsi de suite. Quand l'orthodoxie chrétienne vient sommer la science de passer sous son niveau, de repousser le miracle partout ailleurs, mais de lui accorder le droit de bourgeoisie sur le terrain du christianisme, et surtout du christianisme primitif, la science refuse de renoncer à sa loi générale pour déférer à cette exigence particulière. Elle répond : Ou bien j'admettrai la possibilité du miracle dans l'histoire de toutes les religions, ou bien je ne l'admettrai nulle part; chrétiens ou juifs, selon le hasard de la naissance, ses représentants ne consentiront pas pour cela à établir une science, et particulièrement une critique historique, juive ou chrétienne. Et le dilemme n'est même pas sérieux; car son premier terme, la possibilité générale du miracle, ne serait autre chose que la négation même de l'histoire. Si la critique historique n'a pas seulement pour devoir de démêler ce qui est arrivé, s'il lui appartient surtout de constater comment les événements sont sortis les uns des autres, elle renoncerait à la dernière et à la plus noble partie de sa tâche, en faisant au miracle une place qui interromprait précisément l'enchaînement des effets et des causes.

Par cette raison générale, l'historien est donc déjà suffisamment autorisé à ne pas reconnaître les miracles évangéliques. Mais il n'est jamais simplement historien; il est, ou du moins il devrait toujours être en même temps homme de pensée et de science. Il est guidé par certaines vues générales sur l'humanité et sur le monde, qu'il n'est point tenu d'énoncer sous une forme rigoureusement philosophique, mais qui n'en constituent pas moins sa philosophie. Quelque philosophie orne toujours un historien. Mais, comme il y a beaucoup de systèmes philosophiques, et qu'adopter l'un, c'est communément rejeter les autres, l'historien qui déduit d'un de ces systèmes ses motifs contre le miracle, ne risque-t-il pas de les voir contestés par les autres ?

Non, car tous les systèmes vraiment philosophiques s'accordent sur le résultat en question. Les systèmes positifs et dogmatiques proclament le miracle impossible; la philosophie sceptique et critique soutient forcément qu'on ne peut le reconnaître et le démontrer. Pour l'école matérialiste, le miracle est un non-sens. Le panthéisme, à son tour, n'a point de dieu au-dessus du monde, qui dérange arbitrairement l'ordre éternel; pour lui, les lois de la nature sont Dieu même, sa volonté identique à son essence et constamment réalisée; affirmer que Dieu peut quelque chose contre les lois naturelles, c'est affirmer que Dieu peut violer les lois de sa propre essence. Le théisme seul,

Digitized by Google

avec son dieu personnel et distinct du monde, semblerait à première vue pouvoir supporter le miracle. On l'a vu, en effet, revêtir certaines formes populaires qui n'y répugnent pas; mais, toutes les fois qu'il s'élève à la hauteur d'une vraie philosophie, il sent l'impossibilité du miracle; il ne peut s'empêcher de reconnaître qu'un Dieu qui ferait un miracle de temps en temps, qui tantôt exercerait et tantôt laisserait reposer une de ses puissances, serait un être asservi au temps, et, par conséquent, ne serait plus l'Absolu; qu'il y a donc lieu de concevoir l'action divine comme un acte éternel, simple et identique au regard de l'Absolu, quoiqu'elle se manifeste aux hommes comme une série d'effets isolés et successifs. C'est ainsi que Leibnitz considérait le miracle comme un germe déposé, dès la création, par Dieu dans le monde, se développant naturellement par ses propres lois, et se manifestant à ses heures, sans autre intervention extraordinaire de Dieu. Ce tempérament a déplu aux théologiens, qui jugèrent avec raison qu'il retranchait à Dieu la faculté d'agir sur le monde par des actes détachés et immédiats. Plus net que Leibnitz, Wolf déclara sans réticence que toute intervention miraculeuse de Dieu dans le cours de la nature serait une correction de la création, par conséquent une preuve de l'imperfection de cette œuvre, et une offense à la sagesse divine. Ce raisonnement fut une des principales armes de Reimarus dans sa campagne contre l'histoire biblique et contre le dogme.

Du côté de la philosophie sceptique et critique, l'analyse de Hume a une telle force de conviction, qu'elle épuise la question. Quand nous devons accepter un fait sur l'autorité d'un témoignage, nous commençons par examiner si le témoignage est digne de foi. Nous recherchons s'il repose sur la déposition de témoins oculaires ou de témoins éloignés, si les dépositions sont en petit ou en grand nombre, si elles concordent entre elles, si les déposants sont des hommes probes et véridiques, si l'écrivain qui rapporte le fait était lui-même ou n'était pas témoin oculaire, etc., etc. Si le témoignage réunit tous les motifs voulus de crédibilité, nous pesons encore la nature du fait. Les Romains disaient, par manière de proverbe : « Je ne croirais pas cette histoire, si elle était contée par Caton en personne. » Cela revenait à dire que certains faits sont assez invraisemblables pour contrebalancer le témoignage du plus honnête homme. Supposons (c'est un exemple que Hume aurait pu choisir) que le vingt-deuxième chapitre du quatrième livre de Moïse soit de Moïse, ou, si vous voulez, de Balaam lui-même; supposons que nous entendions Balaam, à peine descendu de son ânesse, raconter comment elle lui avait parlé en belle et bonne langue humaine;

Digitized by Google

supposons-nous enfin convaincus de la probité de Balaam. Rien n'y ferait : nous lui dirions en face qu'il extravague, qu'il a rêvé, ou bien nous renoncerions à la bonne opinion que nous avions de lui, et nous l'accuserions de mensonge. On pèse, en pareil cas, deux choses : on se demande lequel des deux est le plus plausible, ou de rejeter un témoignage qui paraît très-digne de foi, ou de croire à la réalité d'un fait contraire à tout ce que l'expérience enseigne. Si le fait, quoique extraordinaire, ne sortait pas des limites du naturel, si (pour emprunter de nouveau un exemple à Hume) Caton venait nous assurer que Fabius s'est trop hâté, il pourrait y avoir contre-poids et équilibre, et notre jugement resterait en suspens. Il n'en va plus de même quand le fait allégué est un miracle. Nous savons pertinemment que des récits, en apparence les plus dignes de foi, remontant à des témoignages oculaires, aux plus honnêtes gens du monde, etc., etc., se sont trouvés néanmoins entachés de fausseté ; il y en a des exemples, bien peu, si l'on veut, mais enfin il y en a. Au contraire, hors les cas dont la vraisemblance est précisément en question, on n'a jamais fait la preuve de la réalité d'un fait surnaturel. Et remarquez que, jusqu'à présent, le témoignage est supposé être d'une qualité qui ne convient à aucun des récits miraculeux de nos évangiles. Aucun de ces récits n'est rédigé par un témoin oculaire. Ce sont toutes traditions recueillies par des rédacteurs que la tendance même de leurs livres montre incapables d'un examen critique. Dans ces conditions, les exemples de témoignages trompeurs sont innombrables ; un témoignage de ce genre, mis dans le plateau pour contrebalancer la charge énorme de l'invraisemblance du fait, pèse comme une plume contre un poids d'un quintal. Mais laissons même cette considération, et supposons des témoignages de première qualité : il demeure impossible d'imaginer un cas, un seul cas, où l'historien philosophe ne préférerait pas, sans nulle hésitation, l'hypothèse d'un faux renseignement à celle d'un fait miraculeux.

Comme il n'y a guère moyen d'attaquer de front cette argumentation, on préfère aujourd'hui la tourner en atténuant la notion du miracle. Non-seulement le miracle ne doit pas être *contre-naturel*, mais c'est à peine si on nous le donne encore pour *surnaturel*. Par exemple, la vertu curative de Jésus n'est plus qu'un don naturel, à un degré incomparable, mais contenu néanmoins dans les limites de la nature humaine. A cela, il y a deux réponses. En premier lieu, la formule affaiblie laisse en dehors un grand nombre des miracles accomplis par Jésus, et tous ceux qui ont été accomplis en son honneur, en

Digitized by Google

sorte que si nous trouvons une clef qui s'adapte à tous les récits miraculeux, y compris la dernière catégorie, nous la préférerons à une formule qui n'en explique qu'une partie, et très-imparfaitement. En second lieu, le miracle atténué perd toute sa force démonstrative. Un don naturel, un talent, — c'est le mot qu'on ne craint pas d'employer, — n'a et ne peut avoir qu'un rapport accidentel avec la valeur morale d'un homme. Il peut manquer au meilleur de tous et échoir au moins digne. Que si nous allons, comme presque tous les partisans de cette opinion, jusqu'à assimiler à une sorte de magnétisme le don de guérir que Jésus possède à un si haut degré, nous en faisons quelque chose de si matériel, qu'il n'y a plus aucune preuve à en tirer pour la dignité surnaturelle du Christ et la vérité de sa doctrine. Jésus pourrait avoir eu ce don en partage, et n'avoir été qu'un enthousiaste, un charlatan ou un imposteur.

II

NOTION DU MYTHE

Dans mon premier ouvrage, j'avais présenté le mythe comme la clef des récits miraculeux et de beaucoup d'autres difficultés historiques des Évangiles. On perd, disais-je, son temps et sa peine à vouloir réduire à des événements naturels des histoires comme celles de l'étoile des mages, de la transfiguration, de la multiplication des pains, etc., etc. Et comme il n'est pas moins impossible d'admettre la réalité de faits si contraires aux lois naturelles, il convient de prendre ces récits pour des fictions poétiques. Comment ces fictions avaient-elles pu prendre naissance à l'époque de la composition des Évangiles? Je l'expliquais avant tout par l'attente messianique. Dès qu'un nombre restreint, puis un nombre toujours croissant de fidèles en étaient venus à voir dans Jésus le Messie, ils se persuadèrent que toutes les prédictions et toutes les figures de l'Ancien Testament, avec le sens et les accessoires qu'y rattachait l'interprétation rabbinique, devaient avoir trouvé leur accomplissement en Jésus. Le pays entier avait beau savoir que Jésus était de Nazareth : comme Messie, comme fils de David, il fallait qu'il fût né à Béthléem, conformément à la prophétie de Michée. La tradition avait conservé la mémoire des paroles acérées de Jésus contre la soif judaïque des miracles. Peu

Digitized by Google

importait : le premier libérateur du peuple, Moïse, avait fait des miracles ; le dernier libérateur, le Messie, Jésus, devait en avoir fait également. En ce temps-là, c'est-à-dire dans l'ère messianique, avait dit Isaïe, les yeux des aveugles s'ouvriront et les oreilles des sourds entendront, le paralytique bondira comme un faon et la parole coulera des lèvres du bègue. On savait donc le détail même des miracles que Jésus devait avoir opérés, par cela seul qu'il était le Messie. Voilà comment la vie de Jésus a pu et dû donner lieu, au sein de la communion chrétienne primitive, à tant de fictions naïves et spontanées.

Je supposais, on le voit, que le christianisme avait trouvé dans la théologie juive, non-seulement l'idée générale, mais encore la détermination plus précise de la figure du Messie. Cette hypothèse, conforme à la donnée théologique, a trouvé des contradicteurs. A entendre Bruno Bauer, l'idée du Messie ne daterait que de Jean-Baptiste, et n'aurait achevé de se préciser que vers le temps de la composition de nos évangiles, et chez les chrétiens. Volkmar ne va pas tout à fait aussi loin : il admet que longtemps avant le Christ le peuple juif s'attendait à être délivré du joug étranger par un envoyé de Dieu, qu'il appelait d'avance le Messie, c'est-à-dire le roi consacré du royaume de Dieu. Volkmar tient seulement à distinguer de ce prototype antérieur les additions postérieures et parfois singulières des rabbins, qui n'auraient été que le reflet et la contre-partie du christianisme, ou bien de purs excès d'imagination. Toute la différence entre nous se réduit, comme on voit, à une question de plus ou de moins. Bruno Bauer seul était capable de prétendre qu'il n'y avait, avant le christianisme, aucune conception arrêtée du Messie. Quant à moi, je n'ai jamais soutenu que cette conception fût dès lors délimitée et arrêtée dans tous ses contours. J'accorderai, si l'on veut, que Gfroerer exagère en distinguant, dans la foi des contemporains de Jésus, quatre types du Messie, dont le premier se serait modelé sur les passages rapprochés et comparés des anciens prophètes, le second sur les données de Daniel, le troisième sur le patron de Moïse, le quatrième sur la figure mystique du second Adam. Mais ce qui est certain, c'est que l'idée messianique est comme un réservoir commun qui s'alimente à plusieurs sources fort différentes. De là une certaine indécision et la possibilité de diverses combinaisons. Dans le premier et dans le troisième évangile, l'histoire de la naissance a pour point de départ le passage de Michée (v, 1) et s'inspire de la figure de David. Les mêmes évangiles, quand ils appellent Jésus le Fils de l'homme et le font revenir dans les nuées, procèdent de Daniel. En rappelant à plusieurs re-

Digitized by Google

prises (III, 22; VII, 37) que la promesse d'envoyer un prophète égal à Moïse (XVIII, 15) a été accomplie en Jésus, l'auteur des Actes prend le type de Moïse, sans rejeter pour cela ni David, ni Daniel. Chez Matthieu (XI, 4, SV) et chez Luc (VII, 22), Jésus, pour démontrer aux disciples du Baptiste qu'il est bien celui qui doit venir, leur cite les aveugles à qui il a rendu la vue, etc. Ses paroles rappellent exactement le passage d'Isaïe (XXXV, 5, SV); c'est par conséquent dans ce passage que Matthieu et Luc ont trouvé l'indication des miracles que le Messie devait opérer. Enfin quand Luc (IV, 25, SV), à l'occasion de l'échec de Jésus auprès de ses compatriotes, rappelle les bontés d'Élie et d'Élisée envers des étrangers, on ne s'étonne plus de voir l'histoire de Jésus reproduire les miracles de ces deux très-grands prophètes. Quant aux passages rabbiniques sur lesquels je m'appuyais, quelque tardive que soit leur date, ils n'en montrent pas moins exactement la manière de voir des Juifs au sujet du Messie. En dernière analyse, Volkmar lui-même reconnaît que la biographie évangélique de Jésus est une imitation de l'histoire de David et de Samuel, de Moïse et des deux grands prophètes. Cela posé, il n'est guère vraisemblable que les chrétiens se soient avisés les premiers d'emprunter des traits à l'Ancien Testament pour orner le portrait du Messie. Le procédé remonte certainement aux derniers temps du judaïsme. Mais, s'il en était autrement, la théorie du mythe n'en resterait pas moins applicable à toute cette classe de récits évangéliques.

On s'est encore élevé, pour une autre raison, contre l'hypothèse qui rattache aux espérances messianiques des Juifs une grande partie des mythes du Nouveau Testament. A ce compte, dit-on, la primitive communion chrétienne n'aurait rien tiré d'elle-même, et n'aurait fait que s'approprier des fictions étrangères. Mais notre hypothèse n'annule pas du tout l'initiative des premiers chrétiens. D'abord tous les mythes évangéliques n'ont point cette origine judaïque. Tout en s'appuyant de préférence sur les figures de l'Ancien Testament, la communion chrétienne et ses premiers écrivains ont aussi exprimé par des mythes bien des sentiments nouveaux. Ensuite, les récits qui sont de provenance judaïque portent eux-mêmes la marque du nouvel esprit chrétien. Entre les miracles de Moïse et des prophètes, pourquoi le Nouveau Testament ne reprend-il que les traits de bonté et de bienfaisance; pourquoi néglige-t-il les nombreux châtiments miraculeux, sinon parce que l'esprit du Christ n'est plus celui d'un Moïse ni d'un Élie? Et l'efficacité de la foi, la rémission des péchés, la vraie sanctification du sabbat, toutes choses exprimées par les guérisons miraculeuses, et la

Digitized by Google

conception de la mort comme simple sommeil, exprimée par les miracles de résurrection : voilà autant de conceptions chrétiennes et originales ; voilà le nouveau souffle et le meilleur esprit qui se sont insinués dans les récits du Nouveau Testament, même dans ceux dont le fond est emprunté à l'Ancien et aux espérances messianiques.

Ainsi conçue, la formation des mythes primitifs du christianisme s'accorde avec ce que nous savons de l'origine des autres religions. C'est là justement le progrès accompli par la science de nos jours, de comprendre que le mythe primitif n'est point une fiction individuelle, voulue et préméditée, mais le produit de la conscience générale d'un peuple ou d'un parti religieux. Un individu l'énonce et l'exprime pour la première fois, mais s'il rencontre autour de lui tant d'esprits disposés à la foi, c'est qu'il est l'organe de la conviction générale. Le mythe n'est pas la parure dont un habile homme revêt ce qu'il conçoit, pour le mettre à la portée de la foule ignorante. L'histoire qu'il raconte lui est nécessaire à lui-même pour saisir l'idée; l'idée pure lui échapperait. « Le mythe, dit Welcker, pousse dans l'es-» prit comme un germe sort de terre : le fond et la forme se con-» fondent : la fiction devient une vérité. » Mais, il faut l'avouer, plus certains mythes évangéliques ont un air de nouveauté et d'originalité, plus il devient difficile de concevoir comment les auteurs de tous ces récits ont pu, à leur insu, donner comme réels des faits imaginaires. On comprend que le premier qui fit naître Jésus à Bethléem ait été de bonne foi, puisque Michée avait prédit que le Messie viendrait de là; Jésus, en sa qualité de Messie, ne pouvait pas être né ailleurs. Mais le premier qui raconta que le rideau du temple s'était déchiré à la mort de Jésus (*Matth.* XXVII, 51), comment ne s'est-il pas douté qu'il rapportait un fait qu'il n'avait ni vu ni appris, mais inventé de toutes pièces? Cela peut s'expliquer néanmoins par le simple abus d'une métaphore. On lit dans l'Épître aux Hébreux (X, 19, sv), que nous avons, *par le sang de Jésus-Christ, la liberté d'entrer avec confiance dans le sanctuaire, suivant cette voie nouvelle et vivante qu'il nous a le premier ouverte sous le* VOILE *de sa chair*. Un auditeur peut avoir pris ce voile au propre, et imaginé le fait sans soupçonner la fiction. On sait que quatre des disciples exerçaient le métier de pêcheurs, et que Jésus en fait des « pêcheurs d'hommes. » Comparée à leur ancien métier et à ses maigres profits, la nouvelle pêche aura été exaltée comme infiniment plus productive. Passant ensuite de bouche en bouche, l'anecdote peut être devenue la pêche miraculeuse de Luc, ch. V. De même encore, les légendes

Digitized by Google

qui doivent documenter la résurrection de Jésus ont tout à fait l'air d'être de deux choses l'une : ou des récits vraiment historiques, ou des mensonges concertés. Il n'en est rien cependant. Reportons-nous à la situation. Quelque Juif s'avise de dire dans le cours de la controverse : Je ne m'étonne pas qu'on ait trouvé le tombeau vide; vous aviez volé le corps. — Volé ! réplique le chrétien. Comment l'aurions-nous pu? Est-ce que vous ne faisiez pas garder soigneusement le tombeau? — Le chrétien, en parlant ainsi, croyait ce qu'il supposait. Un autre, venant après lui, répéta d'un ton plus affirmatif qu'il y avait une garde. On retrouvait alors dans Daniel le sceau apposé sur le tombeau; la fosse aux lions de Daniel était la figure de la tombe de Jésus, et la mort n'avait pas eu plus d'empire sur le Messie que les bêtes féroces sur le prophète. — Oui, disait encore un Juif, oui, il vous est apparu, mais comme une ombre sans consistance, échappée de l'autre monde. — Comme un fantôme sans consistance, s'écriait le chrétien ! Eh ! n'avait-il pas les cicatrices des clous de sa croix (cela allait de soi pour le chrétien) et ne nous les a-t-il pas montrées? Au lieu de montrer les plaies, un autre narrateur les faisait toucher, et c'est ainsi que mille récits de ce genre ont pu naître de bonne foi, sans contenir un atôme de vérité historique.

Mais, tout en croyant et montrant que ces inventions naïves ont pu aller beaucoup plus loin qu'on ne le pense généralement, nous ne prétendons pas que la formation des mythes évangéliques soit tout à fait exempte de fiction réfléchie. La plupart des récits du quatrième évangile, par exemple, offrent, jusque dans les moindres détails, une suite et un plan si rigoureux, qu'à moins d'être franchement historiques, ils ne peuvent guère passer que pour des morceaux combinés en pleine connaissance de cause. Prenons la scène de Jésus et de la Samaritaine au puits de Jacob. La marche de l'exposition, la succession des questions et des réponses, trahissent un auteur qui domine son sujet. Il a la conscience de ce qu'il fait au même degré qu'Homère, quand Homère nous décrit l'entretien d'Ulysse et de Calypso, ou celui d'Achille avec la déesse sa mère. Homère n'en était pas moins convaincu de la vérité de ses peintures : il était persuadé qu'il faisait parler et agir ses dieux et ses héros de la manière la plus conforme à leur nature, qu'il les faisait connaître à ses contemporains par des portraits d'une fidélité consommée. Pourquoi ne prêterions-nous pas à l'auteur du quatrième Évangile une conviction pareille? Il savait que son Jésus n'était point venu sauver exclusivement les brebis d'un seul troupeau, et qu'il ne pouvait s'être refusé, comme faisaient les Juifs,

Digitized by Google

à communiquer avec les Samaritains. Une fois en Samarie, Jésus avait parlé dans tel sens, obtenu tel succès ; car il fallait bien que le maître eût inauguré lui-même l'œuvre que les apôtres achevèrent plus tard.

A propos de la résurrection de Lazare, on peut objecter que, s'il n'y a pas eu d'autre Lazare que celui de la parabole de Luc, s'il n'y en a pas eu un que Jésus ait, en effet, rappelé à la vie, l'auteur du quatrième Évangile ne pouvait pas ne pas sentir qu'il racontait une fiction. Mais d'abord nous ignorons si, antérieurement à notre quatrième Évangile, et par une confusion que font encore aujourd'hui une foule de chrétiens, la légende n'avait pas déjà transformé le Lazare de la parabole en personnage réel. Puis, l'évangéliste se tenait pour assuré de deux points : premièrement, que Jésus est la résurrection et la vie ; deuxièmement, que dès le cours de sa vie terrestre, il devait avoir manifesté par une figure cet attribut de sa puissance et de sa grandeur. Pour prouver et pour représenter la future résurrection des corps tombés depuis longtemps en poussière, ce n'était pas assez d'avoir ranimé quelques sujets qui venaient à peine d'expirer, comme dans les récits des anciens évangélistes, il fallait en réveiller au moins un chez qui la corruption eût déjà commencé ; et, par la vertu de l'idée qu'il se faisait de Jésus, le nouvel évangéliste pouvait fort bien être convaincu de la vérité de ce trait fondamental. Sans doute, il devait aussi savoir qu'il créait les détails, comme pour l'histoire de la Samaritaine ; mais cela ne l'empêchait pas d'être persuadé que ces détails étaient vrais : la vérité à laquelle il aspirait n'était pas une fidélité de procès-verbal, c'était la pleine et complète expression de l'Idée. Voilà pourquoi il fait parler son Christ comme il l'entendait parler dans son for intérieur. Son Christ se comporte, agit et vit dans les récits de l'Évangile comme dans l'imagination de l'évangéliste. De même que l'apôtre dont il emprunte le nom, l'auteur écrit une apocalypse, une révélation ; mais au lieu de projeter ses conceptions sur les nuées menaçantes de l'avenir, il les représente sur la trame unie et paisible du passé.

J'arrive à une querelle de mots. La qualification de mythe, applicable à la poésie légendaire et naïve qui domine dans les trois premiers Évangiles, convient-elle également aux inventions plus ou moins réfléchies du quatrième Évangile ? Pendant longtemps, les savants qui traitaient de la mythologie grecque et qui ont créé l'expression de mythe, n'ont fait aucune distinction, et ont confondu sous le même nom toutes les traditions religieuses qui ne sont point de l'histoire, quelle que fût leur origine. Tel a été le procédé des anciens mytholo-

Digitized by Google

gues jusqu'à Heyne, procédé d'autant plus justifiable, qu'ils ne s'étaient point avisés de distinguer les mythes en deux classes suivant leur provenance, et qu'ils les regardaient tous, y compris les plus anciens, comme des fictions voulues et réfléchies. Plus tard, quand on eut constaté deux modes de formation, on s'est demandé s'il ne convenait pas d'introduire aussi une distinction dans le langage, et de réserver exclusivement le nom de mythes aux légendes primitives, naïves et, pour ainsi dire, naturelles. Plusieurs mythologues modernes, et notamment Welcker, se sont prononcés dans ce sens, et c'est sur cette imposante autorité que semblent pouvoir s'appuyer ceux qui ne veulent point donner le nom de mythes aux fictions réfléchies qui se trouvent dans les Évangiles. Mais Welcker a raison sur son terrain, et les théologiens ont tort sur le leur. En abordant la mythologie grecque, on admet d'avance, et une fois pour toutes, qu'elle se compose uniquement de fictions, et que ses récits n'ont qu'une valeur idéale. Dès lors, on peut distinguer, raffiner, et chercher des termes qui marquent les diverses nuances. Le critique des Évangiles opère dans des conditions précisément inverses. Il se trouve en face d'une hypothèse qui veut que tout soit historique dans ces récits ; il porte la main sur ce tout, et prétend en détacher des parties qui ne seront plus que des fictions, comme celles de la mythologie grecque. C'est le cas de se servir toujours du même terme pour marquer la même chose, et, pour ma part, je ne sais point ici de terme plus convenable et plus juste que celui de mythe. Quand l'ancienne théologie s'obstine à soutenir que ces récits sont de l'histoire, avouons que les nuances d'origine et de provenance s'évanouissent. La grande question n'est pas de savoir si un évangéliste est un poëte naïf ou un poëte réfléchi, mais si ce qu'il raconte est de l'histoire ou de la poésie. Dès que c'est de la poésie, toute détermination plus précise devient indifférente et superflue au point de vue théologique.

J'ai toujours été frappé des paroles de Baur sur le miracle de Cana. Après avoir fait justice de tous les artifices d'explication naturelle, il se demande : « Puisqu'il n'y a pas moyen de se débarrasser de ce miracle, » devons-nous pour cela recourir à la théorie du mythe? Non, ajoute-» t-il ; cette théorie est exclue d'avance par tout ce qui précède. » Je me figurais volontiers un théologien orthodoxe à la lecture de ce passage : quel long soupir de soulagement, quelle joie de rencontrer à l'improviste, dans un critique tel que Baur, un allié contre le mythe, contre ce sanglier d'Érymanthe qui bouleversait le pays théologique, ameutant contre lui grands et petits chasseurs et traqueurs ! Je me figurais

Digitized by Google

ensuite mon théologien continuant sa lecture et trouvant aussitôt cette conclusion : « Il n'en est que mieux établi que le récit du miracle de » Cana ne s'explique que par l'idée-mère de l'Évangile. » Quel amer désappointement ! Ce que j'expliquais par un mythe, Baur en faisait honneur à la fiction réfléchie de l'évangéliste. Je voyais mon homme repousser le livre, secouer la tête et se boucher les oreilles, pour ne pas se faire expliquer le profit qu'il pouvait y avoir à déduire le miracle et le récit du cerveau de l'évangéliste plutôt que des figures de l'Ancien Testament. Que lui importait cela? Le récit est-il historique ou non, vrai ou faux? Voilà pour lui toute la question. Encore troublé de la hardiesse avec laquelle on avait osé lui dire : « Votre histoire est fausse, » quand un autre s'en venait lui assurer qu'elle était plutôt imaginaire, il devait trouver la consolation médiocre.

Pour soutenir que des récits comme ceux du miracle de Cana et de la résurrection de Lazare sont réfractaires à la théorie du mythe, Baur pose en principe que cette théorie est, en général, inapplicable aux morceaux où la réflexion prédomine, et dont le plan, l'exposition, les détails procèdent nécessairement d'une idée déterminée. D'après lui, au contraire, Ewald, qui voit dans les principales histoires miraculeuses des Évangiles des visions et des images d'où il faut tirer par abstraction l'idée qui s'y réfléchit, Ewald appartiendrait à l'école mythique, sauf à ne vouloir pas lâcher le mot. Mythe, mythique, ce sont, en effet, des expressions qu'Ewald ne refuse pas seulement d'appliquer à une certaine catégorie de récits, mais qu'il veut proscrire de tout le domaine de l'exégèse biblique, parce que le mythe appartient par essence au paganisme, et que le mot est étranger (ce qui veut dire simplement qu'Ewald n'a pas songé le premier à l'appliquer aux Évangiles). Quant à Baur, il n'exclut pas absolument le mythe de l'histoire évangélique; il admet même qu'on l'applique au fond de la tradition, tel que nous l'offre Matthieu; mais il fuit le mot autant que possible, et il parle de la théorie du mythe comme de l'antipode de la sienne. Il s'est ainsi donné, à mes dépens, des airs de conservateur; mais, j'avoue que je ne vois pas trop de quel droit. Sa théorie des *tendances*, qu'il substitue à ma théorie du mythe, et qui lui impose la règle de se défier d'autant plus d'un récit qu'on y discerne plus nettement une tendance déterminée, n'est après tout qu'un criterium du fictif dans les récits évangéliques. Elle laisse, d'ailleurs, une ample place à la théorie du mythe, puisqu'elle ne peut lui enlever les récits qui, au lieu de porter la marque d'une tendance réfléchie, ont celle de la légende spontanée. Donc, si Baur n'arrive pas à faire à

Digitized by Google

la fiction une plus grande part que moi-même, ce n'est, certes, pas la faute de ses principes.

Dans ce nouveau travail sur la vie de Jésus, tenant compte des résultats de Baur, j'ai fait la part plus large à la fiction voulue et réfléchie, mais je n'ai trouvé aucun motif suffisant de changer de terminologie. Je maintiens que le nom de mythe convient même aux fictions réfléchies d'un individu, dès que ces fictions sont devenues des croyances, dès qu'elles ont passé dans la légende d'un peuple ou d'un parti religieux; car cela prouve que l'inventeur apparent ne les a point créées arbitrairement, et qu'il était d'accord avec son milieu. J'appelle donc mythe tout récit dénué d'autorité historique, quelle que soit d'ailleurs son origine, dans lequel une communion religieuse reconnaît un élément fondamental de sa foi, parce qu'il contient l'expression exacte de ses principaux sentiments et de ses plus chères idées. La mythologie grecque peut avoir intérêt à opposer à cette définition générale une définition étroite et spéciale, qui exclut l'invention réfléchie; la théologie critique, au contraire, dans sa lutte contre la théologie soi-disant orthodoxe, doit confondre, sous la dénomination commune de mythe, tous les récits auxquels elle ne reconnaît qu'une valeur dogmatique.

Traduit de l'allemand de D. F. Strauss.

Digitized by Google

M. F. WÖHLER

Dans sa séance du 20 juin, l'Académie des sciences a nommé associé étranger, en remplacement de M. E. Mitscherlich, M. F. Wöhler, professeur de chimie, à l'Université de Göttingue, correspondant de l'Institut depuis l'année 1843. Cette élection rencontrera l'assentiment de tous les savants. En conférant à l'illustre successeur de Berzélius le titre le plus élevé qu'elle puisse décerner, l'Académie s'honore par un choix digne d'elle, et rend un hommage justement mérité à l'homme aussi éminent que modeste dont le nom est attaché à presque toutes les grandes découvertes de la chimie moderne.

M. Wöhler (Friedrich) est né près de Francfort-sur-le-Mein, dans un petit village du nom d'Eschersheim, où son père faisait valoir une terre. Quelques années après sa naissance, ses parents se fixèrent à Rödelheim, c'est à l'école communale de cette petite ville que Wöhler reçut la première instruction. Dès son plus jeune âge, il manifesta un goût très-vif pour les sciences expérimentales et pour les collections d'objets d'histoire naturelle. En 1812, la famille du jeune Frédéric vint habiter Francfort et l'enfant suivit les cours du gymnase; les moyens d'étude qu'il eut dès lors à sa disposition contribuèrent encore à développer son penchant pour les sciences naturelles. Cette branche des connaissances humaines avait pour lui un attrait toujours croissant; il se plaisait à rassembler des minéraux et à les classer; il s'ingéniait à faire, avec les moyens dont il disposait, des expériences de physique et de chimie. La rencontre qu'il fit, vers la fin de ses études, d'un professeur distingué, le Dr Buch acheva de décider de sa vocation; le premier travail publié par M. Wöhler est une note sur la présence du sélénium dans le sulfure de fer de Kraslitz, note contenant les résultats de recherches faites par lui en collaboration avec le

Digitized by Google

Dr Buch. Dès ce jour, M. Wöhler appartient à la chimie qu'il doit bientôt enrichir d'importantes découvertes. En 1820, le jeune chimiste quitte Francfort pour aller étudier la médecine à l'Université de Marbourg. Il suit avec assiduité tous les cours, ne néglige aucune branche de l'enseignement médical, mais la chimie demeure l'objet de ses constantes préoccupations ; il lui consacre tous ses loisirs. Gay-Lussac avait isolé quelques années auparavant, en 1815, un corps doué de propriétés extraordinaires, le corps le plus instructif peut-être que la chimie ait fait connaître, dit M. Dumas, le cyanogène ; M. Wöhler découvre en 1821 une combinaison oxygénée du cyanogène, l'acide cyanique, et débute ainsi d'une manière brillante dans l'étude qui, entre ses mains et celles de son collaborateur, M. Liebig, ne tardera pas à devenir féconde en importants résultats. A la fin de 1821, M. Wöhler quitte Marbourg et se rend à Heidelberg pour terminer ses études médicales à l'Université de cette ville, où professait Léopold Gmelin.

Le célèbre chimiste, frappé des aptitudes remarquables du jeune étudiant, se prit d'amitié pour lui et lorsqu'en 1823, Wöhler eut soutenu sa thèse de docteur, son maître l'engagea à renoncer à l'exercice de la médecine pour s'adonner entièrement à la chimie qu'il promettait de cultiver avec tant de succès. Selon toute probabilité, l'hésitation de l'élève ne fut pas longue, et le sacrifice que les conseils amicaux de Gmelin exigeaient de M. Wöhler ne dut pas coûter beaucoup au futur associé de l'Institut.

Lauréat de l'Université de Heidelberg, couronné en 1823, à la suite d'un concours, pour un travail sur l'élimination par le rein des matières étrangères introduites dans l'économie, M. Wöhler fit la connaissance de Berzélius dont il devait être l'ami, le traducteur et l'émule. C'est dans le laboratoire de l'illustre Suédois, pendant les années 1823 et 1824, que M. Wöhler complète ses études chimiques. Ce séjour à Stockholm exerça sur son esprit une influence manifeste : la sûreté de vue, la précision des méthodes, l'exactitude et la rigueur des procédés analytiques, la netteté d'exposition sont autant de caractères qui rapprochent du maître l'élève devenu maître à son tour. Avant de revenir en Allemagne, M. Wöhler accompagna Berzélius et MM. Brongniart frères dans un voyage scientifique en Norvége et en Suède, voyage dont il profita doublement par les connaissances qu'il en rapporta et par les relations qu'il eut ainsi l'occasion d'établir avec beaucoup de naturalistes distingués.

De retour à Heidelberg, il forma le projet de s'établir dans cette université en qualité de *privat-docent*, mais il ne tarda pas à être appelé à la chaire de chimie de l'École des Arts-et-Métiers de Berlin, et dut renoncer ainsi à suivre son premier plan.

Venu à Berlin au printemps de l'année 1825, il y resta jusqu'en 1832, époque à laquelle il alla se fixer à Cassel où l'attiraient des affaires de famille. Il vécut dans cette ville, d'abord sans remplir de fonctions publiques, mais fut bientôt nommé

Digitized by Google

directeur et professeur de chimie à l'École des Arts qu'on venait d'y fonder. Appelé en 1836 à la chaire de l'Université de Göttingue, M. Wöhler n'a pas quitté cette dernière résidence. De 1836 à 1850, il a exercé les fonctions d'inspecteur général des pharmacies de Hanovre : il appartient depuis longues années à la célèbre Académie de Göttingue, dont il est aujourd'hui le secrétaire perpétuel.

La seule énumération des travaux de M. Wöhler dépasserait les limites de cette notice : on lui doit plus de deux cents mémoires sur les diverses parties de la chimie minérale et de la chimie organique. Je dois me borner à faire ressortir les découvertes les plus importantes de l'éminent chimiste. Je dirai tout d'abord que pas une d'entre elles n'a été contestée ; que tous les faits consignés dans ses nombreux mémoires ont été reconnus exacts et que, peut-être, l'admirable perfection des travaux de M. Wöhler est une des causes du peu de retentissement qu'ils ont eu, en dehors du monde savant. Peu de choses, en effet, contribuent autant à agrandir la renommée d'un homme, pour peu que cet homme ait du talent, que les discussions soulevées par ses œuvres ; son nom retentit dans l'enceinte des académies, dans les journaux, et le public s'habitue ainsi, à la faveur de cette polémique, à considérer comme de grands hommes des gens souvent médiocres ou tout au moins fort ordinaires. L'inventeur de l'aluminium n'a pas eu ce que tant de savants considèrent comme une bonne fortune ; il n'a jamais été discuté : quand il avance un fait, il est cru sur parole, parce que chaque fait avancé par lui a toujours été reconnu exact.

Les premières recherches de M. Wöhler ont porté sur les combinaisons du cyanogène ; comme je l'ai dit précédemment, en 1822, il découvrit l'acide cyanique. Gay-Lussac et M. Liebig firent connaître, en 1824, un autre composé oxygéné du cyanogène, éminemment détonnant, auxquels ils donnèrent le nom d'acide fulminique. Ce dernier, par sa composition et par ses propriétés, présentait avec l'acide cyanique de telles analogies que l'existence de l'un des deux corps pouvait être mise en doute ; la nature des combinaisons du cyanogène avec l'oxygène était donc mal définie ; MM. Wöhler et Liebig s'associèrent pour élucider la question : de cette collaboration sortit un des travaux les plus considérables de la chimie moderne, à la fois par l'importance et la difficulté du sujet et par la perfection avec laquelle il a été traité. La composition des divers acides du cyanogène, leur formation et leurs rapports entre eux, leur transformation les uns dans les autres sont déterminés de la manière la plus exacte : ce travail a jeté sur la chimie théorique un jour très-grand, notamment en ce qui concerne les états dits isomériques. La découverte de l'éther cyanique se rattache à ce travail. En 1830, les mêmes savants publient leurs recherches sur l'acide mellitique, dans lequel ils constatent l'absence d'hydrogène ; en 1834, paraît une étude sur l'acide sulfovinique.

Digitized by Google

L'année suivante parut le travail de MM. Wöhler et Liebig sur l'essence d'amandes amères, sur l'acide benzoïque et sur les dérivés de ces corps. Dans ce mémoire sont décrits et analysés un grand nombre de composés nouveaux très-importants, résultant de la combinaison d'un radical hypothétique, le benzoïle, avec l'hydrogène, l'oxygène, le chlore, etc... C'est de cette époque que date la théorie des radicaux composés, dont le nombre, aujourd'hui assez considérable, était alors si restreint. M. Cannizaro a montré récemment, par la découverte de l'alcool benzoïque, que l'essence d'amandes amères, l'hydrure de benzoïle de Wöhler et Liebig, est l'aldéhyde de l'alcool benzoïque. On ne peut donc plus admettre aujourd'hui l'existence du radical hypothétique benzoïle; mais si le point de vue théorique a changé, les faits découverts et si bien étudiés par les savants chimistes allemands, n'en restent pas moins acquis à la science. C'est là le privilége des travaux des maîtres; la théorie peut varier, l'hypothèse disparaître, les faits demeurent dans leur intégrité quand ils ont été bien observés. Au travail sur l'hydrure de benzoïle se rattachent les recherches de MM. Wöhler et Liebig sur la production de l'essence d'amandes amères à l'aide de l'amygdaline; la composition de ce dernier corps fut établie plus exactement; sa transformation en acide amygdalique sous l'influence des alcalis, et en essence d'amandes amères par l'action de la matière albumineuse qui se rencontre en même temps qu'elle dans les amandes, fut étudiée attentivement.

Dans la même année, la féconde collaboration des deux amis valut à la science un beau travail sur les métamorphoses de l'acide urique sous l'influence des agents oxydants. L'histoire de la chimie organique, à cette époque, ne nous offre pas de mémoire plus important que celui-là, tant par le nombre des corps nouveaux qu'il fit connaître, que par la précision apportée dans l'étude de ces composés. La découverte de la préparation de l'allantoïne artificielle, de l'alloxantine, de l'alloxane, l'étude des produits de décomposition et de transformation de ces matières, enrichirent la chimie organique d'une foule de faits dont la connaissance éclairait bien des points restés obscurs jusque-là.

MM. Wöhler et Liebig ont encore publié, en commun, plusieurs autres travaux parmi lesquels je citerai des recherches sur l'acide purpurique, l'acide opianique (1842); sur les cyanates d'oxyde d'éthylène et de méthylène (1845); sur un nouveau produit de la décomposition de l'urée, sur l'action de l'acide cyanique sur l'alcool et l'aldéhyde, etc... Je ne puis omettre, relativement à la collaboration de MM. Wöhler et Liebig un détail intéressant; presque tous les travaux que je viens d'énumérer ont été entrepris séparément dans les laboratoires de Göttingue et de Giessen. Les deux amis arrêtaient le plan de leurs recherches, faisaient chacun de son côté les expériences et les vérifications; ils se communiquaient ensuite les résultats obtenus. On sent quelles garanties d'exactitude peut offrir une semblable méthode; elle rendait impossible toute erreur dans l'observation

Digitized by Google

des faits; le contrôle constant qui en était la conséquence, ne pouvait manquer de donner à ces recherches, un cachet de précision et d'exactitude qu'on ne leur a jamais contesté.

Les découvertes dont la gloire revient tout entière à M. Wöhler, ne sont pas moins importantes que celles que nous avons énumérées précédemment.

En 1828, date mémorable dans l'histoire de la chimie organique, M. Wöhler parvint à réaliser la première et la plus complète des synthèses organiques, c'est-à-dire à produire de toutes pièces, à l'aide d'éléments minéraux, une substance qu'on ne rencontre que chez les êtres vivants. On devine aisément que je veux parler de l'urée artificielle. En démontrant la possibilité de transformer en urée le cyanate d'ammoniaque, c'est-à-dire de préparer en dehors de l'organisme une substance qui s'y élabore sous l'influence de la vie, M. Wöhler faisait tomber la barrière jusque-là établie entre la chimie organique et la chimie minérale. On sait combien fut féconde la voie ouverte par le chimiste de Göttingue. M. Pelouze, en 1831, reproduisit l'acide formique; en 1845, M. Kolbe obtint l'acide acétique. Plus tard de nombreux exemples de synthèse s'ajoutèrent à ceux-là : il me suffit de rappeler à ce sujet les noms de MM. Frankland et Kolbe, Regnault, Wurtz, Bunsen, Berthelot, Hoffmann, Carius, Friedel, etc., etc. Parmi les autres travaux de chimie organique de M. Wöhler, je citerai encore ses recherches sur l'acide mellitique et ses sels, sur l'action de l'hydrogène sur les sels organiques d'argent (découverte du protoxyde d'argent); sur l'acide benzoïque, le castoréum, la salycine, etc.

La chimie physiologique et la toxicologie lui doivent également de nombreuses et importantes études, mais j'ai hâte d'arriver sur le terrain de la chimie minérale, et, ici, je n'ai encore que l'embarras du choix : tous les mémoires de M. Wöhler sont empreints d'un double cachet d'originalité et de précision, qui fait qu'on voudrait les citer tous. En 1827, un an avant la découverte de l'urée, M. Wöhler donna une méthode générale pour isoler des métaux qu'on ne connaissait avant lui qu'à l'état de combinaisons avec les métalloïdes. Il fit voir qu'en traitant les chlorures de ces métaux, aluminium, glucynium, yttryum, etc., par le radical de la potasse, on obtient du chlorure de potassium, tandis que le métal, primitivement engagé dans la combinaison avec le chlore, est mis en liberté. L'aluminium était découvert. « En 1845, dans un mémoire plus complet, le métal fut étudié avec une perfection inouïe et un mérite extraordinaires, quand on pense que, arrêté par des difficultés matérielles de toutes sortes, par le prix élevé du potassium, à cette époque, le chimiste ne pouvait se procurer qu'une poussière à peine métallique, et des globules dont les plus gros avaient le volume d'une tête d'épingle. » Cet éloge a un prix tout particulier, surtout de la plume à laquelle je l'emprunte : c'est M. Sainte-Claire Deville qui a écrit ces lignes dans la préface de son livre sur

Digitized by Google

l'aluminium. On ne saurait pousser plus loin, il faut l'avouer, la modestie et l'admiration pour les recherches de son devancier.

Je saisis avec empressement cette occasion de raconter, ce que peu de personnes savent, l'origine de l'amitié des deux savants, dont la collaboration devait être si fructueuse. Lorsqu'en 1855, à la suite de recherches entourées, elles aussi, de toutes sortes de difficultés, M. H. Deville parvint à préparer des quantités considérables d'aluminium, sa première pensée fut de faire frapper, avec le nouveau métal et d'envoyer au célèbre professeur de Göttingue une médaille portant le nom de « Wöhler » et les deux dates mémorables dans l'histoire de ce corps, « 1827-1845. » Ce gracieux hommage a fondé, entre les créateurs de l'aluminium, des relations que le temps ne pouvait qu'accroître. Aux rapports de savant à savant, s'ajoutèrent bientôt les liens d'une étroite amitié. Ceux qui, comme moi, ont le bonheur de connaître personnellement M. Wöhler et M. Deville, savent combien ces deux savants, si modestes et si bienveillants, sont faits pour sympathiser l'un avec l'autre. La découverte du bore cristallisé et l'étude des propriétés si curieuses de ce corps simple, les belles recherches sur les azotures de silicium, de bore et de titane, donnèrent bientôt une preuve des heureux résultats de cette collaboration. Le premier échantillon de bore cristallisé fut obtenu dans le laboratoire de M. Wöhler, où s'était rendu M. Deville. Ce travail, publié en commun, a été achevé séparément par les deux auteurs, à Göttingue et à Paris, absolument comme autrefois les recherches sur l'essence d'amandes amères se poursuivaient en même temps dans les laboratoires de Giessen et de Göttingue.

En mars 1855, deux décrets, signés le même jour, élevèrent M. Wöhler et M. Deville, au rang d'officiers de la Légion d'honneur, venant ainsi consacrer la découverte de l'aluminium dans la personne de ses deux inventeurs.

Je me laisse entraîner dans cette notice, et je m'aperçois que, bien à regret, il me faut passer sous silence les autres découvertes dont M. Wöhler a enrichi la chimie minérale. La fécondité du nouvel élu de l'Académie rend difficile la tâche de son biographe, nécessairement limité par la place, et je ne voudrais cependant pas quitter la plume, sans avoir dit quelques mots du professeur et de l'homme, après avoir parlé du savant. Force m'est donc d'omettre jusqu'à l'indication des principales publications de M. Wöhler, en chimie minérale, et particulièrement sur l'analyse. Je ne parlerai ni de la découverte du protoxyde de silicium et de l'hydrogène silicés, ni des nombreuses analyses de météorites, de minerais, etc., qu'on lui doit. Je ne rappellerai pas non plus son excellent Traité élémentaire de Chimie, parvenu à sa douzième édition, son Manuel d'analyse, ses traductions des œuvres de Berzélius; sa collaboration aux Annales de Pharmacie et au Dictionnaire de Chimie, etc...

A côté du savant éminent dont j'aurais voulu pouvoir faire ressortir plus lon-

Digitized by Google

guement les titres, on trouve chez M. Wöhler le maître le plus dévoué, le plus habile, et j'ajouterai le plus aimé. Il est peu de chimistes, en Allemagne, qui n'aient été étudier au laboratoire de Göttingue. Grâce à cette excellente coutume des élèves des Universités allemandes d'aller suivre successivement les cours des professeurs en renom, les diverses méthodes et les idées des professeurs justement célèbres se propagent dans tuote une génération, et concourent à maintenir le niveau des fortes études.

Lorsqu'en 1857, j'arrivai à Götttingue, le 31 juillet, je vis le laboratoire et la maison de M. Wöhler, ornés de fleurs et de feuillage. Interrogé par moi sur ces apprêts de fête, un jeune étudiant, que je rencontrai à la porte du laboratoire, me dit : « C'est le jour de naissance de notre cher professeur, c'est une fête pour tous, et nous nous préparons à la célébrer. » Cette simple explication vaut à elle seule le plus bel éloge. C'est qu'on ne peut, en effet, approcher M. Wöhler sans éprouver, pour sa personne, le plus grand respect et le plus vif attachement. Je m'estime bien heureux, pour ma part, d'avoir aujourd'hui l'occasion de rappeler les titres du nouvel élu de l'Académie, et de pouvoir, en même temps, témoigner ma reconnaissance à l'un des hommes auxquels je dois le plus. Je n'oublierai jamais que c'est au bienveillant patronage de l'éminent professeur de Göttingue que je dois d'être devenu l'élève et l'ami de mon excellent maître, M. H. Sainte-Claire Deville : aussi, l'admiration pour le savant et la gratitude envers l'homme se confondent-elles dans le sentiment de joie que m'a causé la dernière élection de l'Académie.

L. Grandeau.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

Interpretatio Epistolæ Pauli ad Romanos, in lectionibus academicis proposita, nunc novis curis ad editionem parata, auctore W. A. VAN HENGEL. Lugduni-Batavorum, apud D. Noothoven van Goor ; Lipsiae, apud Carl. Fr. Fleischer.

Le livre dont nous venons de reproduire le titre, bien que publié en Hollande, s'adresse au monde savant en général, car M. van Hengel, un des derniers représentants à cet égard de nos anciennes habitudes universitaires, a composé son commentaire en latin. Depuis qu'on a pu lire l'article de M. Réville, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sur la situation religieuse en Hollande, on connaît à l'étranger M. van Hengel à peu près personnellement. On se souviendra sans doute de la charmante et pittoresque description que M. Réville nous faisait du professeur octogénaire, du Nestor de la faculté théologique de Leyde, paisiblement assis dans sa bibliothèque, représentant vénérable d'une érudition qui peut-être devient tous les jours plus rare et, avec cela, pénétré de dispositions très-bienveillantes vis-à-vis de cette science moderne que bien des érudits d'ancienne date répudient sans la comprendre, ou supportent avec une méfiance mal déguisée.

On sait donc aussi, par le même article, que M. van Hengel n'est pas seulement lui-même un des exégètes les plus remarquables du Nouveau Testament que nous ayons en Hollande, mais qu'il est de plus le chef d'une école d'exégèse à laquelle on a pu reprocher parfois sans doute d'être par trop subtile et de sacrifier l'esprit de la langue à sa grammaire, mais dont personne ne songe à contester le caractère indépendant et libéral, autant que prudent et sérieux.

Il serait long d'énumérer les divers écrits dont cette école a enrichi la littérature théologique. Nous nous bornons aujourd'hui à une analyse rapide de ce qu'on peut appeler à bon droit l'ouvrage classique du professeur de Leyde. Ce livre, comme son titre nous le dit, est le fruit d'une longue série d'années, pendant lesquelles M. van Hengel est sans cesse revenu avec ses étudiants à ce traité à la fois immortel et dépassé, de dogmatique, de morale et de philosophie de l'histoire, qui s'intitule tout simplement l'épître de Paul aux Romains. Faudrait-il en

Digitized by Google

conclure que les volumes de M. van Hengel ne soient qu'une collection de vieux cahiers, dont il a pu se servir pendant sa carrière professorale sémi-séculaire, mais qui sont à peu près sans valeur pour la science, voire pour la discussion actuelle, qui s'échauffe précisément sur des questions dont hier encore on soupçonnait à peine l'existence? Au contraire, ces deux volumes sont d'abord parfaitement à la hauteur de la science contemporaine; mais ils possèdent de plus une certaine actualité, en tant qu'ils touchent de près une question de théologie, tout à fait à l'ordre du jour, et certainement digne de l'être, puisqu'elle est destinée à dominer sur toutes les autres : la question des origines et de l'état primitif de l'Église.

On sait que, à l'exception de l'épître aux Galates, l'épître aux Romains est, de tous les écrits de Nouveau Testament, celui qui s'occupe le plus des rapports existants entre la loi et l'Évangile. Or, c'est précisément sur la nature de ces rapports que les opinions de l'Église primitive furent le plus partagées, et que la lutte s'engagea le plus vivement entre les divers partis. Nous montrer de quelle manière Paul s'est rendu compte de la connexion entre l'ancienne et la nouvelle alliance, nous dire au juste quelle idée il se forma de l'opinion de ses adversaires, et comment il crut les pouvoir réfuter, à en juger du moins d'après son écrit principal, l'épître aux Romains : c'est nous faire assister aux premiers développements du christianisme; c'est écrire une page de l'histoire du premier siècle.

Nous l'avons dit : la question concernant l'état primitif de l'Église ne tardera pas à devenir aux yeux de tous une question de premier ordre. Toute discussion dogmatique ou métaphysique devient facilement de nos jours un débat historique. Quand la tradition aura perdu son dernier prestige, et que nous serons complétement rentrés dans le vrai sur les premiers siècles de l'ère chrétienne, c'est alors seulement que les principaux dogmes de l'Église, tels que le dogme du canon du Nouveau Testament, le dogme de l'inspiration et de l'infaillibilité des Saintes-Écritures, celui de la Trinité et de la divinité de Jésus-Christ, pourront être discutés sérieusement et avec quelque fruit. Quelle est la véritable histoire de l'Église dans les trois premiers siècles? Pour la théologie contemporaine comme pour celle de l'avenir, toute la question est là. Les élucubrations dogmatiques, s'appuyant en apparence sur tel texte particulier du Nouveau Testament, et qui ont fait jusqu'ici la force principale d'une orthodoxie scolastique, disparaîtront un jour devant l'éloquence des faits, tels qu'ils vont ressortir d'une étude impartiale, rigoureuse des documents primitifs de la littérature chrétienne. N'en doutons pas : les discussions, les haines théologiques, qui ont malheureusement passé en proverbe, et qui ont déchiré l'Église tout le long des siècles, proviennent en très-grande partie de ce qu'on se disputait sur une matière qu'on ne connaissait même pas, du moins fort mal, et que nous commençons seulement à connaître sous son véritable jour, je veux dire la religion de Jésus. Les débats des théologiens ont eu, jusqu'à nos jours, une forte ressemblance avec ceux qui s'agitèrent vers la fin du XVIIIe siècle, quand le monde lettré, en France comme en Angleterre, prit fait et cause soit pour l'ancienne

Digitized by Google

littérature de Rome et de la Grèce, soit pour la littérature moderne, bien que l'une ou l'autre de ces littératures ne fût exactement connue que d'un très-petit nombre, et qu'à peu près personne ne les eût étudiées toutes deux. Ce que *Racine* nous raconte, dans la préface de son « *Iphigénie*, » d'un reproche qu'on avait fait à Euripide, résultant uniquement de ce que, dans une malheureuse édition de ce poëte, l'imprimeur avait oublié d'ajouter, dans la traduction latine, par quelle personne du drame certain passage devait être récité, n'est pas plus étonnant que ce qu'on pourrait raconter des procédés de ceux qui ont écrit sur le christianisme, qu'ils fussent parmi ses adversaires ou parmi ses défenseurs. L'*a priori* philosophique a été jusqu'ici le mauvais ange de l'orthodoxie comme de l'incrédulité. De part et d'autre, on a toujours vu le christianisme à travers le prisme d'une histoire faussée par la tradition. Il est temps de l'étudier désormais dans ses sources, de le saisir dans toute la réalité de ses premières manifestations. Il y va de l'intérêt de la religion non moins que de celui de la science. L'unité chrétienne, si désirable, mais à jamais impossible tant qu'on voudra l'obtenir sur le terrain du dogme et par la voie des discussions spéculatives, ne sera plus une utopie, du moment que, par l'étude de l'histoire de l'Église, on aura admis absolument la même méthode, les mêmes principes critiques que l'historiographie moderne, dite profane, a pleinement adoptés de nos jours. Le progrès des temps modernes consiste partout à abandonner la philosophie, telle qu'on l'a comprise jusqu'ici, pour l'histoire telle qu'on ne la comprend qu'aujourd'hui ; à renoncer à la catégorie de l'*être* pour appliquer, à tout ce qui existe, la catégorie d'un *devenir* éternel; à se persuader, en un mot, que rien ne se fait, et que rien ne s'est jamais fait dans l'histoire, sinon par suite d'un développement continu, parfaitement naturel, c'est-à-dire dans lequel n'intervient jamais aucun agent qui, par sa nature, sortirait de l'ensemble des choses créées.

Eh bien, ce progrès, il s'agirait de le reproduire pleinement dans le domaine de la théologie : la conséquence immédiate en sera que la vérité religieuse ne paraîtra aux yeux de personne, comme si elle était toute d'une pièce, ou tombée du ciel. On fera pour elle ce qu'on a fait pour la connaissance de notre globe. Sans s'arrêter à sa surface, on creusera dans ses entrailles pour y trouver son histoire, sa génèse et ses développements successifs. Aucune question concernant la vérité religieuse ne sera plus posée catégoriquement, de manière qu'il faille y répondre par un simple oui ou non. On reconnaîtra à la vérité des faces très-diverses, à l'une desquelles on voudra peut-être s'attacher de préférence, sans oublier pour cela que les autres ne sont pas absolument mauvaises. L'amour de la vérité religieuse tiendra lieu de la passion théologique.

Il faut bien s'entendre cependant : cette conception de la vérité religieuse est loin d'être à son tour l'*a priori* spéculatif. C'est bien plutôt le résultat inévitable de la méthode historique rigoureusement appliquée à l'étude des origines du christianisme. Dans l'opinion vulgaire, l'Évangile c'est le dogme de Nicée; le premier évangéliste n'a pas voulu dire autre chose que saint Augustin, et le discours de la montagne ne diffère pas matériellement de l'Institution de Calvin. Pour la plupart même des chrétiens protestants, le christianisme est un ensemble

Digitized by Google

de vérités essentiellement catholique, c'est-à-dire une chose admise par tous et toujours. Ce point de vue est celui de toute orthodoxie étroite et fanatique. Et, il faut en convenir, c'est là aussi ce qui fait sa force. L'histoire des premiers siècles peut seule en cette matière nous ouvrir les yeux. Indépendamment de toute prémisse philosophique, elle nous fait comprendre que les doctrines capitales de l'Église ne se sont certainement pas trouvées avec l'enfant Jésus dans sa crèche de Bethléem, et que Jésus lui-même est probablement mort sans les avoir connues. Elle nous découvre qu'il n'est pas plus sensé de confondre le christianisme de Jésus avec le christianisme dogmatique de Nicée ou de Calvin, qu'il le serait de vouloir retrouver le Prométhée d'Eschyle dans les chants de l'Odyssée, ou Pascal dans l'Imitation de Jésus-Christ.

Ces considérations ne m'ont point paru étrangères au but que je me suis proposé par la présente analyse du commentaire de M. van Hengel. Le savant professeur a su tirer parti de l'épître aux Romains pour augmenter ou pour mieux préciser les connaissances que nous pouvions avoir déjà sur le premier siècle de l'ère chrétienne. Commençons donc par résumer quelques-unes des données historiques qui nous sont fournies par ce commentaire relativement à l'église de Rome.

L'épître aux Romains, écrite de Corinthe, probablement vers l'an 57, s'adresse à une église chrétienne établie dans la capitale du monde antique. Cette église de Rome n'a certainement été fondée ni par saint Pierre, ni par des disciples de saint Paul. Toutefois, elle existait depuis assez longtemps, lorsqu'elle reçut cette épître du grand apôtre; car (comp. I, 8) à cette époque « sa foi était déjà renommée par tout le monde, » et (voy. XIII, 11) « elle était elle-même plus près du salut que lorsqu'elle avait cru, » pour la première fois. Les quelques personnes juives qui, d'après le passage Actes II, 10, se trouvaient à Jérusalem le jour de la Pentecôte et qui habitaient Rome, ainsi que les prosélytes de cet endroit (οἱ ἐπιδημοῦντες Ῥωμαῖοι) auront probablement rapporté avec elles la connaissance de l'Évangile dans la capitale de l'empire, où il ne tarda pas à gagner tous les jours de nouveaux adeptes parmi les Juifs de la ville, plus tard aussi parmi les Romains eux-mêmes. C'était donc, dans le commencement du moins, une église exclusivement judéo-chrétienne. Nous y retrouvons Priscille et Aquila (Rom. XVI, 3, 4), qui nous sont connus par Actes, XIX, 23. Ils étaient Juifs de naissance, ainsi que Épainète et Marie (XVI, 6) dont le nom indique assez l'origine; Andronique, Hérodion, Lucius, Jason et Sosipater, qui sont énumérés XVI, 7, 11, 21; Paul les appelle ses parents (τοὺς συγγενεῖς μου).

Cette réunion de chrétiens à Rome était-elle ce qu'on peut appeler une église, dûment organisée, sous la direction d'un corps constitué? Voilà ce qu'on ne saurait décider. Il est à observer toutefois, que l'épître aux Romains ne s'adresse point, comme les autres épîtres de Paul, à une église, mais « à ceux qui sont à Rome; » d'autre part, l'exhortation (Rom. XII, 7) concernant le ministère n'offrirait aucun sens, si les chrétiens romains eussent été, à cette époque, sans aucun gouvernement ecclésiastique.

Examinons à présent : 1° dans quel but surtout l'Apôtre a écrit son épître aux

Digitized by Google

chrétiens de Rome, et 2° quelle doit avoir été la situation religieuse de ces chrétiens pour que l'Apôtre jugeât bon de leur communiquer en détail sa manière de voir. Impossible d'en douter, Paul n'a voulu faire autre chose que défendre son universalisme chrétien. Le sujet auquel l'Apôtre revient sans cesse dans cet écrit, c'est le droit que les gentils possèdent désormais à la communion du Christ. Il le traite expressément dans les chap. IX-XI; mais déjà il en avait parlé d'abord plus ou moins distinctement au chap. I, 5, sv., et 13, sv., puis encore chap. II, 17, sv.; IV, 10, sv.; XV, 8, sv., 15, sv. D'ailleurs, c'est la grande vérité à laquelle il avait tout sacrifié, honneur, repos, non moins que l'estime et la sympathie de ses collègues dans l'apostolat, et cette vérité lui avait valu, de la part des Juifs, toute espèce de mauvais traitements, depuis la calomnie jusqu'aux lapidations et aux tortures. Point d'église dans le monde chrétien de cette époque où cette doctrine de Paul ne lui eût créé de terribles adversaires, et notamment il en fut ainsi à Rome. Or, comme l'Apôtre a l'intention de s'y rendre en personne, dès qu'il sera de retour de Jérusalem, il tient à se frayer la route auprès de cette église qui lui est personnellement inconnue, et c'est ce qu'il fait en lui soumettant d'avance un exposé fidèle de ses vues particulières sur l'ensemble de la vérité chrétienne. De cette façon, ses amis de Rome seront en même temps en état de répondre aux objections que les Juifs ne pouvaient manquer de leur adresser tous les jours.

Ceci nous fait supposer déjà que les chrétiens romains n'étaient pas d'eux-mêmes bien instruits du véritable enseignement de Paul, puisqu'il fallait que l'Apôtre prît la peine de le leur transmettre tout entier par écrit. Et, en effet, s'il y a une vérité désormais acquise à l'exégèse du Nouveau Testament, c'est que l'église de Rome se composait bien réellement de chrétiens sortis du judaïsme. Personne n'ignore que cette découverte est de date récente. Avant Baur on s'accordait assez généralement à voir dans l'église primitive de Rome une communauté païenne d'origine. M. van Hengel lui-même, — et il nous le dit avec une aimable candeur, — a, pendant longtemps, partagé cette opinion. Il en est complétement revenu et il a si bien expié sa faute qu'il a consacré une page ingénieuse de son Commentaire à établir clairement que le christianisme auquel les chrétiens de Rome s'étaient convertis d'abord, n'était certainement pas un christianisme paulinien. Nous voulons parler de la manière dont M. van Hengel a rendu compte du passage chap. VI, 17, 18, qui est comme suit : Χάρις δὲ τῷ Θεῷ, ὅτι ἦτε δοῦλοι τῆς ἁμαρτίας, ὑπηκούσατε δὲ ἐκ καρδίας εἰς ὃν παρεδόθητε τύπον διδαχῆς· ἐλευθερωθέντες δὲ ἀπὸ τῆς ἁμαρτίας, ἐδουλώθητε τῇ δικαιοσύνῃ.

Sur ce passage. M. van Hengel fait les observations suivantes que nous nous permettons de reproduire ici, pour mieux faire connaître la méthode exégétique du professeur de Leyde. Voici ce qu'on trouve en substance p. 597, sv. du premier volume.

Χάρις τῷ Θεῷ. Paul rend grâces à Dieu et de quoi? Assurément cela n'est pas indiqué par les mots qui suivent : ὅτι ἦτε δοῦλοι τῆς ἁμαρτίας. Et c'est ce qui a même amené plusieurs interprètes à rendre le mot ἦτε par : *fuistis olim neque amplius estis*. Mais si tel était le sens de ἦτε, on comprendrait mal les deux verbes ἐλευ-

Digitized by Google

παραδόντες et ἐδουλώθητε du vs. 18, qui sont tous deux des aoristes. Du reste, à l'imparfait ἦτε, ainsi compris, ne répondrait pas non plus le verbe ὑπακούσατε, qui signifie seulement *obedivistis*. C'est en vain qu'on en appelle à Éph., v, 8, où l'adverbe τότε montre clairement que le mot ἦτε qui précède, ne signifie autre chose que *eratis;* il faut en dire autant de I Cor., vi, 11, comme on le voit par ἀλλὰ ἀπελούσασθε, etc. Les exemples qu'on a voulu tirer d'Ésaïe, xviii; 1, Tobie, xi; 15, Matth., xi, 25, Actes, xi, 18, sont sans aucune valeur. Selon nous, l'Apôtre a tout simplement écrit ὅτε ἦτε, au lieu de ὅτε ὄντες δοῦλοι, etc., sans qu'il fût obligé pour cela d'y ajouter la particule μέν.

Les interprètes sont loin d'être d'accord sur la seconde partie du verset : ὑπακούσατε ἐκ καρδίας εἰς ὃν παρεδόθητε τύπον διδαχῆς. Suivant Meyer, on peut expliquer cette tournure de phrase soit par : τῷ τύπῳ τῆς διδαχῆς, εἰς ὃν παρεδόθητε; soit par : εἰς τὸν τύπον τῆς διδαχῆς, εἰς ὃν παρεδόθητε; soit enfin par : εἰς τὸν τύπον τῆς διδαχῆς, ὃν παρεδόθητε, c. a. d. ὃς παρεδόθη ὑμῖν. Stuart et Turner ont même voulu prouver par Deut., xxi, 18, et Prov., xxix, 12, qu'on pouvait lire : τὸν τύπον τῆς διδαχῆς, εἰς ὃν παρεδόθητε, puisque, dans les passages cités, le verbe ὑπακούειν est suivi de l'accusatif. Meyer lui-même se déclare pour la première alternative, et traduit, par conséquent, comme si l'Apôtre avait écrit τῷ τύπῳ τῆς διδαχῆς, εἰς ὃν, etc. Fort bien; mais que signifient les mots τύπος διδαχῆς? A l'exemple de Chrysostome, tous les exégètes entendent par là : la doctrine chrétienne, soit comme dogme, soit comme pratique, soit enfin comme dogme et pratique à la fois. Cependant, si l'apôtre avait seulement voulu dire que les Romains ont obéi à la doctrine chrétienne qu'on leur avait annoncée, pourquoi s'est-il servi d'une expression aussi étrange et dont il n'avait nullement besoin, pourquoi ne pas écrire alors : τῷ εὐαγγελίῳ ὃ παρεδόθη ὑμῖν (Comp. x, 16, II Thess., i, 8)? Et comment la formule si peu usitée τύπος διδαχῆς pourrait-elle jamais servir à indiquer la doctrine chrétienne? On a bien senti cette difficulté; mais on l'a réellement augmentée encore, tout en croyant la vaincre, en expliquant le τύπος διδαχῆς par : *doctrina christiana quatenus formam habet sibi propriam;* on ne sait donc pas que rien n'est plus étranger à l'époque des Apôtres qu'une forme arrêtée de la doctrine chrétienne. L'explication de De Wette n'est pas plus heureuse; il traduit : *doctrinæ forma, a Paulo profecta,* comme si l'église de Rome eût été fondée par Paul ou par l'un de ses disciples. D'autres enfin entendent par le mot τύπος : *exemplar quod doctrina christiana ad imitandum proponit,* ou bien *simulacrum doctrinæ illius animis impressum.* Mais dans toutes ces interprétations il y a double erreur : d'abord le mot διδαχή ne peut signifier la doctrine chrétienne elle-même, puis le verbe ὑπακούσατε est un aoriste, ce qui implique une obéissance jadis accordée, c. a. d. dans un temps qui appartient entièrement au passé (comp. chap. x, 16; Phil., ii, 12; Hébr., xi, 8).

Il faut donc absolument que nous suivions une exégèse toute différente. A cet effet, rappelons avant tout que le datif requis par le verbe ὑπακούειν (ou par le substantif ὑπακοή) est souvent omis (voy. pour ὑπακοή v, 19; xv, 18; xvi, 19, 26; pour ὑπακούειν Phil., ii, 12; Rom., vi, 12; car, selon M. van Hengel, les mots αὐτῇ ἐν ταῖς ἐπιθυμίαις αὐτοῦ contiennent probablement une glose). Or, le datif supposé auquel doit se rapporter le verbe ὑπακούσατε, est τῷ Θεῷ. Ceci va sans dire. L'apôtre

Digitized by Google

admettrait-il ici une autre obéissance que celle qui est accordée à Dieu? Ensuite, la formule ἐκ καρδίας (comp. Job, VIII, 10; Marc, XII, 30, 33, et, d'après Tischendorf, Pierre, I, 22), qu'il faut mettre en rapport avec ὑπηκούσατε, prouve assez qu'il ne peut être question ici d'un assujettissement au péché. Εἰς ὃν παρεδόθητε τύπον διδαχῆς n'indique donc point l'objet sur lequel s'est portée l'obéissance des chrétiens de Rome, mais la manière dont ils avaient obéi à Dieu. Εἰς ὅν, etc., est une expression abrégée qu'il faut rendre par εἰς τὸν τύπον τῆς διδαχῆς, εἰς ὃν παρ., ce qui signifie par conséquent : selon la forme d'enseignement ou selon la doctrine particulière qu'on vous a appris à confesser. Le mot εἰς peut fort bien se traduire par *quant à*, comme on le voit par Luc, XII, 21; Actes, XXV, 30; Rom., IV, 20, et cela est vrai surtout quand le mot εἰς c. Acc. est suivi du verbe ὑπακούειν. Ainsi, Josèphe écrit (*Antiq.*, lib. XIV, cap. 4, § 2) : Οὐχ ὑπακουόντων δὲ εἰς ἃ προσκαλεῖτο, *en ne lui obéissant pas quant à ses ordres*. Lib. XV, c. 4, § 1 : ὑπακούειν εἰς ὅτι ἂν ἐκείνη θέλῃ, *lui obéir quant à tout ce qu'il peut désirer*. Examinons à présent le sens du mot παρεδόθητε; d'abord, c'est un verbe passif; les verbes suivants ἐλευθερωθέντες et ἐδουλώθητε, qui sont des aoristes, le prouvent; il ne nous dit rien sur le caractère de la doctrine à laquelle les Romains avaient été gagnés, le verbe se prenant également en bonne et en mauvaise part. Ce sont donc les mots τύπος διδαχῆς qui devront eux-mêmes nous renseigner ici. Or, διδαχὴ doit nécessairement se rapporter à quelque chose de louable; sans cela, comment Paul eût-il pu rendre grâces de ce que les Romains avaient obéi à Dieu, suivant ce τύπος διδαχῆς? Seulement, quelle est cette forme de doctrine [1]?

On ne peut répondre à cette question à moins de savoir par qui proprement les Romains avaient été convertis au christianisme. Divers exégètes ont pensé que le mot παρεδόθητε pouvait s'expliquer comme si l'apôtre avait voulu dire : Ὁ Θεὸς ἡμᾶς εἰς τὸν τύπον τοῦτον τῆς διδαχῆς παρέδωκε. Mais ils n'ont pas suffisamment fait attention au sens du verbe ὑπηκούσατε, qui est un aoriste et qui démontre que, selon saint Paul, ils avaient *cessé* d'obéir, du moins de la manière dont ils l'avaient fait jusqu'ici. Or, si cette manière leur avait été prescrite directement par Dieu lui-même, l'apôtre n'aurait jamais pu se réjouir de ce qu'ils n'avaient point persévéré dans leur obéissance. Le verbe παρεδόθητε se rapporte donc nécessairement à un enseignement humain, et il est permis de suppléer le régime qui manque à παρεδόθητε par cette phrase latine : *ab iis, qui Evangelium vobis annunciarunt*. Paul rappelle ainsi au souvenir de ses lecteurs les prédicateurs chrétiens, qui, les premiers, leur avaient appris à croire à l'Évangile, et les mots εἰς ὃν παρεδ. τύπον διδ., qui signifient littéralement *in quam traditi estis*, reviennent donc à dire : *quam (formam doctrinæ) profiteri edocti estis*.

Ces prédicateurs, qui n'avaient cependant aucune autorité apostolique, avaient rendu un grand service à la cause de l'Évangile en arborant le drapeau du christianisme dans la capitale du monde civilisé : seulement, leur conception de

[1] Que τύπος peut fort bien se traduire par *forma*, c'est ce qu'on voit e. a. par Hérodien *Hist. lib.* VI, cap. I, 15 : Τὸ σχῆμα τῆς βασιλείας, ἐκ τυραννίδος ἐφυβρίστου εἰς ἀριστοκρατίας ΤΥΠΟΝ μετενεχθείσης.

Digitized by Google

la vérité évangélique différait de celle que Paul défendait avec tant de zèle, et aux yeux du grand apôtre elle laissait même beaucoup à désirer. Paul ne craint point de signaler cette différence, et jusqu'à deux fois, dans cette épître, il se sert de l'expression κατὰ τὸ εὐαγγέλιόν μοῦ (chap. II, 16; XVI, 25) pour désigner la vraie doctrine du salut, qui est la sienne, et pour la distinguer des erreurs que répandaient les partisans des idées judæo-chrétiennes. Au chap. XVI, 17, saint Paul insiste encore sur la même distinction; il écrit : παρὰ τὴν διδαχὴν ἣν ὑμεῖς ἐμάθετε; l'emploi du pronom ὑμεῖς montre assez que la doctrine embrassée par les chrétiens de Rome n'était pas la sienne. Peut-être aussi qu'au verset 3 de ce même chap. VI, Paul a tout exprès écrit ὅσοι ἐβαπτίσθημεν εἰς Χρ. Ἰησ., puisqu'il ignorait si le baptême que les chrétiens de Rome avaient reçu, avait été pour tous un baptême εἰς Χρ. Ἰησ. Tout ceci nous amène à croire qu'il y avait une certaine différence entre la doctrine des chrétiens de Rome et celle de Paul, et que la forme spéciale que le christianisme avait revêtue dans cette capitale, portait assez fortement l'empreinte des idées judéo-chrétiennes. Voilà pourquoi Paul désirait si ardemment prêcher Jésus-Christ en personne aux Romains (comp. chap. I, 11, sv.; XV, 24, 29, sv., Actes, XXIII, 11; XIX, 21), et voilà encore pourquoi sa polémique contre les idées judæo-chrétiennes n'est nulle part aussi vive, ni aussi détaillée que dans cette épître aux Romains, qui nous occupe.

Telles sont les conclusions que M. van Hengel croit pouvoir tirer du passage chap. VI, vs. 17 et 18. Et ce résultat, une fois acquis, est singulièrement confirmé par une foule de passages de cette même épître, ou sert lui-même à en expliquer d'autres; nous nous bornons ici à en indiquer quelques-uns : VII, 4, 6; 7-25; VIII, 9, 13, 15; IX, 1, 2; X, 1, 6-8; XI, 13, 14, 19; XV, 14; XVI, 17, 25. On en conviendra, en relisant ces textes, l'explication que M. van Hengel nous a donnée de VI, 17 et 18, répand un jour nouveau et très-satisfaisant sur l'épître aux Romains dans son ensemble.

On le voit, M. van Hengel ne craint pas de faire ressortir dans son commentaire les divergences très-profondes qui séparaient Paul de ses anciens coreligionnaires et de ceux qui, tout en ayant accepté l'Évangile, n'avaient pas encore entièrement rompu avec le judaïsme. Et le savant interprète était d'autant plus autorisé à le faire, qu'il a eu soin de relever dans son livre tout ce que Paul a dit en faveur de l'ancien peuple élu. C'est sous ce rapport que nous aimons à signaler à l'attention des lecteurs de la *Revue* les pages (comp. tome II, 694-718) que M. van Hengel a consacrées à l'explication du chap. XI, vs. 25-27. Dans ce passage, Paul nous dit : Οὐ γὰρ θέλω ὑμᾶς ἀγνοεῖν, ἀδελφοί, τὸ μυστήριον τοῦτο (ἵνα μὴ ἦτε παρ' ἑαυτοῖς φρόνιμοι) ὅτι πώρωσις ἀπὸ μέρους τῷ Ἰσραὴλ γέγονεν, ἄχρις οὗ τὸ πλήρωμα τῶν ἐθνῶν εἰσέλθῃ. Καὶ οὕτω πᾶς Ἰσραὴλ σωθήσεται, κ. τ. λ. M. van Hengel nous fait observer la force de cette parenthèse ἵνα μὴ ἦτε παρ' ἑαυτοῖς φρόνιμοι. Saint Paul a évidemment voulu exhorter ceux de ses lecteurs qui étaient sortis du paganisme à ne plus mépriser le peuple d'Israël, momentanément exclu, il est vrai, de la communion avec Dieu, à cause de son péché, mais destiné néanmoins à hériter le salut du Christ. C'est pourquoi il oppose à leur manière dédaigneuse de regarder l'ancien peuple de Dieu, ses propres connaissances supérieures, relatives à la

Digitized by Google

volonté secrète de Dieu qui lui permettaient de prédire, dès à présent, le rétablissement final d'Israël; argument qui avait d'autant plus de force aux yeux de Paul que, de concert avec tous les apôtres, il croyait au prochain retour de Jésus-Christ; le glorieux avenir d'Israël était donc un événement que verraient probablement ceux-là même qui, à cette époque, faisaient trop exclusivement attention à l'endurcissement temporaire de ce peuple.

Il est ainsi bien des points, dans l'épître aux Romains, qui nous intéressent au plus haut degré et sur lesquels nous voudrions interroger le commentaire de M. van Hengel. Impossible toutefois de reproduire dans ce simple compte rendu les nombreux éclaircissements que ce commentaire nous fournit sur des questions plus importantes les unes que les autres. Sans cela, nous suivrions le savant professeur dans son argumentation consciencieuse ayant pour but de démontrer que l'expression (VIII, 35) : ὅς και ἐστιν ἐν δεξιᾷ τοῦ Θεοῦ ne signifie autre chose que: *qui etiam apud Deum excelsus et summe honoratus est*, ou dans celle qui l'a amené à traduire la fin de Rom. IX, 5 : ὁ ὢν ἐπὶ πάντων Θεὸς εὐλογητὸς εἰς τοὺς αἰῶνας, ἀμήν, par : [*Ille*] *qui maior est* (seu *præest*) *omnibus, Deus, laudandus in æternum*. Nous voudrions également insister sur l'explication du chap. IX, 11-13 : Μήπω γαρ γεννηθέντων, μηδὲ πραξάντων τι ἀγαθὸν ἢ κακὸν, ἵνα ἡ κατ' ἐκλογὴν τοῦ Θεοῦ πρόθεσις μένῃ, οὐκ ἐξ ἔργων, ἀλλα ἐκ τοῦ καλοῦντος, Ἐρρέθη, αὐτῇ· ὅτι ὁ μείζων δουλεύσει τῷ ἐλάσσονι. Καθὼς γέγραπται· τὸν Ἰακὼβ ἠγάπησα, τον δὲ Ἠσαῦ ἐμίσησα. C'est ce fameux passage sur lequel on a cru pouvoir fonder le dogme de l'élection et de la réprobation éternelles. Certaines personnes seront peut-être assez étonnées en voyant ce *locus classicus* se transformer, sous la plume de M. van Hengel, en un raisonnement de Paul, aboutissant à tout autre chose qu'au terrible dogme de Calvin. Voici la paraphrase par laquelle l'exégète de Leyde a résumé son explication du passage cité : « *Priusquam enim gemini nati essent, aut boni malive quid patrassent, ut deliberatum Dei consilium, quod alterum alteri præferendo cepisset, ab his initiis exorsum, neque ex operum consideratione, sed e vocanti voluntate repetendum, utraque in genten effectum sortiri non desineret, Rebeccæ dictum est : Natu maior subiectus erit natu minori : atque hoc postea eventu comprobatum est, secundum effatum Dei apud Malachiam : Jacobum amore, sed Esavum odio prosecutus sum.* » Et M. van Hengel ajoute : « *Proinde graviorem, quam vulgo existimant interpretes, Paulus Romanis tradit doctrinam : Deum oraculos, cui eventus responderit, ante Esavi et Jacobi natales edendo fecisse, ut suum, quo ad communionem secum habendam alterum præ altero elegisset, et quod aliunde quam ex sua voluntate non penderet, consilium etiam apud fratris utriusque sobolem, Israëlitas et Edomitas, effectum sortiretur ad ultimos usque nepotes.* »

En dehors de ces passages plus ou moins étendus de l'épître aux Romains, il y a plus d'une expression particulière que le commentaire de M. van Hengel nous aide à mieux comprendre. Parmi celles-ci je citerai, dans Rom. I, 30, le mot θεοστυγεῖς dont M. van Hengel a clairement établi le sens; selon lui, il ne faut pas traduire : *Deo exosi*, mais *osores Dei;* puis, dans Rom. II, 22, le mot ἱεροσυλεῖς qui est traduit par *homines sacrarium suo defraudantes;* dans Rom. VIII, 37, le mot ὑπερνικῶμεν, traduit par : *victoriam reportamus omni victoria superiorem;* enfin,

Digitized by Google

Rom. XI, 28, tout entier, où nous lisons : Κατὰ μὲν τὸ εὐαγγέλιον ἐχθροὶ δι' ὑμᾶς, κατὰ δὲ τὴν ἐκλογὴν ἀγαπητοὶ διὰ τοὺς πατέρας, dont le sens est, suivant M. van Hengel : *Evangelii quidem rationem habita, Judæi contumaces adversarii Dei sunt, quoniam vos ad illud perducti estis, sed electionis ratione habita, dilecti Dei sunt, quoniam ad patres divino favore electos pertinent.*

Mais il est temps de finir cette analyse. Toutefois, ne terminons pas sans avoir signalé les services que ce commentaire rend encore à la critique du texte. Ainsi, chap. I, 29, M. van Hengel lit simplement πορνείᾳ, πλεονεξίᾳ, κακίᾳ, en retranchant le mot πονηρίᾳ ; vs. 6, après ὄντων ἡμῶν ἀσθενῶν, il met encore une fois un ὅτι, tout en retenant le ὅτι au commencement de la phrase; VI, 20, la leçon ὅτε γὰρ δοῦλοι ἦτε τῆς ἁμαρτίας, ἐλεύθεροι ἦτε τῇ δικαιοσύνῃ, κ. τ. λ., est corrigée de la manière suivante : ὅτι γὰρ δοῦλοι ἦτε τῆς ἁμαρτίας ἐλεύθεροί τε τῇ δικαιοσύνῃ· τίνα οὖν καρπὸν εἴχετε τότε ; et le sens de ce verset est donc : *Quando enim servi eratis peccati liberique probitati, quemnam igitur fructum habebatis tunc ?* La correction du texte la plus importante est celle qui concerne la seconde partie du verset VII, 25 : ἄρα οὖν αὐτὸς ἐγὼ τῇ μὲν νοῖ δουλεύω νόμῳ Θεοῦ, τῇ δὲ σαρκὶ νόμῳ ἁμαρτίας. Selon M. van Hengel, toute cette partie du 25e verset ne serait pas à sa place et devrait suivre immédiatement le verset 23.

Nous n'avons rien à ajouter pour fixer sur notre commentaire l'attention des théologiens à l'étranger. Si on était autorisé à prétendre qu'une exégèse entièrement désintéressée est une de ces illusions auxquelles personne ne croit, on pourrait répondre, en tout cas, que l'exégèse s'inspire, de nos jours, d'un intérêt tout nouveau. Aujourd'hui, c'est bien moins la dogmatique que l'histoire de la théologie chrétienne au premier siècle qui attend d'elle de véritables services. Chose remarquable, en effet : aussi longtemps qu'on disait reconnaître l'autorité de la Bible en matière de croyances religieuses, on se donnait en général bien peu de peine pour étudier la véritable pensée des auteurs sacrés, et on se contentait le plus souvent, même au sein du protestantisme, d'un sens conventionnel, qu'une tradition très-arbitraire nous avait appris à attacher aux diverses expressions bibliques ; maintenant, au contraire, que l'esprit moderne s'est émancipé de cette autorité, on ne s'épargne aucune peine pour pénétrer dans l'esprit des écrivains apostoliques, et pour établir impartialement ce qu'ils ont voulu dire. Il y a là toute une leçon qu'il faut prendre à cœur. L'exégèse est donc encore un domaine de la science religieuse, qui a tout gagné à être absolument libre. Le savant écrit de M. van Hengel en est une nouvelle preuve.

A. Pierson.

Rotterdam.

Digitized by Google

VARIA

---

tz. — JEUX OLYMPIQUES A ATHÈNES. — Évangélis Zappas est un des plus riches citoyens de la Grèce. Il avait fait partie de cette légion de braves qui répondirent à l'appel de Rhigas, le poëte héroïque, et combattirent jusqu'à la dernière heure pour l'indépendance de leur patrie.

Grâce à la généreuse initiative et aux persévérants efforts de ce digne patriote, il a été décrété que des jeux olympiques auraient lieu tous les quatre ans dans la ville d'Athènes.

On ne voulut pas imiter simplement les anciens Hellènes, et, pour se conformer à l'esprit moderne, on décida qu'une exposition nationale des arts et de l'industrie, serait organisée en même temps que les jeux.

Madame Frédérica Bremer, le célèbre écrivain suédois, ayant assisté à l'inauguration de la première olympiade, en a donné une description très-intéressante dans un de ses derniers ouvrages.

La solennité s'ouvrit par une cantate qui fut exécutée avec beaucoup d'entrain dans la grande salle du Palais de l'exposition, auquel on avait donné le nom de Palais olympique.

Si nous nous en rapportons au sentiment de l'auteur qu'on vient de nommer, l'exposition des ouvrages de sculpture aurait prouvé, d'une manière éclatante, que le génie des arts n'avait pas abandonné la Grèce.

On remarquait surtout la statue d'un klephte et un groupe de bergers arcadiens d'une perfection absolue, — œuvres admirables de deux sculpteurs athéniens, les frères Vitalis.

Par contre, il paraîtrait que les peintres de la Grèce moderne n'auraient rien produit qui rappelât les œuvres de leurs grands ancêtres, et madame Bremer déclare qu'elle n'a pas remarqué un seul tableau digne de fixer le regard du connaisseur.

Quant aux Jeux Olympiques proprement dits, ils eurent lieu dans la plaine qui s'étend au sud de l'acropole, devant le temple de Jupiter olympien.

Digitized by Google

On lutta à la manière antique; on lança le disque; on se mesura à la course. Mais la foule qui encombrait les abords du stade contemplait avec indifférence cet étrange spectacle.

---

tz. — POPULATION DE LA GRANDE-BRETAGNE. — D'après l'excellent ouvrage de statistique, que M. Coke vient de publier, la population de l'Angleterre est aujourd'hui de 30 millions d'âmes.

A l'exception de la Belgique, aucune autre contrée de l'Europe n'est aussi peuplée par rapport à l'étendue de son territoire.

Toutes les deux minutes trois Anglais viennent au monde et chaque minute enlève à l'Angleterre un de ses enfants.

Parmi ceux qui émigrent librement de l'Angleterre, on compte cinq Irlandais sur un Anglais, et trois Irlandais sur un Écossais.

Le nombre des femmes dépasse de 500,000 celui des hommes, ce qui revient à dire qu'en Angleterre le nombre des femmes est à celui des hommes ce que 105 est à 100.

L'exemple le plus frappant de l'augmentation continue de la population anglaise, nous est offert par la ville de Brikenhead. En 1801, c'était un hameau de 104 habitants, aujourd'hui c'est une ville de 51,539 âmes.

On admet que la population de Londres représente assez exactement le chiffre de toute la population anglaise au XIVe siècle.

Toutes les six minutes cette ville immense compte une naissance et toutes les huit minutes elle voit mourir un de ses habitants.

Si la population de Londres continue à augmenter dans la même proportion, elle aura doublé avant la fin de ce siècle, et en 1963, la capitale de la Grande-Bretagne renfermera dans son sein plus de 16 millions d'individus.

Il paraîtrait, que dans ces dix dernières années, une moitié des habitants de Londres a changé de domicile. Il est très-rare, du reste, qu'un habitant meure dans la même maison où il est né.

Aujourd'hui la ville de Londres a près de 3 millions d'habitants, ce qui représente une population égale à celle qui résulterait de l'agglomération des sept villes principales du royaume.

Le chiffre de la population de Londres est deux fois plus fort que celui de Paris et cinq fois plus considérable que celui de Berlin, de Vienne ou de Saint-Pétersbourg. Et cependant la mortalité est beaucoup moins grande à Londres que dans ces villes.

Il y a peu de contrées où les Anglais ne se soient établis. On en compte 25,884 en France; 7,365 en Allemagne; 5,467 en Italie; 2,224,743 aux États-Unis; 4,092 en Belgique, etc. En France et en Belgique, les Anglaises sont en plus grand nombre que les Anglais.

Digitized by Google

L'armée de terre et de mer que l'Angleterre entretient dans ses différentes possessions, s'élève à 250,380 hommes.

(*Rivista Contemporanea*).

---

tz. — PRATIQUES ROMAINES. — Le cardinal Amat, évêque de Palestrina, vient de baptiser un juif condamné à quatorze années de galères. En considération de sa conversion sincère et complète, on lui a donné la liberté en même temps que l'absolution.

Par contre, les autorités ecclésiastiques de la ville éternelle, n'ont pas voulu d'un concert que les amis et les disciples de Meyerbeer se proposaient d'organiser en commémoration du grand compositeur.

On allégua, non sans raison, que le maestro étant mort juif, il ne convenait pas de célébrer sa mémoire publiquement dans la capitale de la chrétienté.

---

tz. — UNE PARURE MEXICAINE. — On trouve dans les environs de la Vera-Cruz, un insecte qui émet une vive lueur, et que les Espagnols appellent *Coucoujo* (Pyrophorus clarus). Les femmes du Mexique l'élèvent à peu près comme un animal domestique.

On prend cet insecte au moyen d'un charbon incandescent attaché à l'extrémité d'un bâton et qu'on agite dans l'air.

Comme la plupart des insectes, le *coucoujo* a une vue excellente. Il aperçoit de loin l'objet qui brille dans l'air, et s'imaginant qu'il a affaire à un rival ou à un étranger, il se dirige vers lui d'un vol rapide et véhément. Mais il lui arrive ce qui arrive à tous ceux qu'égare l'aveugle passion : il perd sa liberté et devient la proie d'autrui. L'indien qui le guette le saisit au passage, et lorsqu'il a capturé ces insectes en nombre suffisant, il les apporte au marché de la Vera-Cruz où ils sont vendus à raison de deux réaux la douzaine.

Une fois en possession de ces petites bêtes, les dames de la Vera-Cruz les enferment dans de jolies cages, les nourrissent avec de la canne à sucre, et les baignent deux fois par jour, soir et matin. Ces bains sont indispensables au *coucoujo* et lui tiennent lieu de la rosée si abondante dans les régions tropicales.

Dès le crépuscule on retire les insectes de leur cage pour les mettre dans de la gaze bien fine que l'on dispose en guirlandes autour de la robe.

D'autres fois on passe une épingle à travers le corps de l'insecte, opération qui ne porte aucun préjudice à sa santé, et l'on s'en sert comme d'une agrafe pour attacher la mantille.

Digitized by Google

Quelquefois aussi, — et c'est alors qu'il est d'un effet ravissant, — le *coucoujo* brille le soir dans les couronnes de fleurs qui ornent le front des femmes, ou bien encore il ajoute son éclat à celui des diamants et des perles dont leur chevelure est parsemée.

C'est ainsi que les Mexicaines ont su faire d'un humble insecte la plus belle parure qui se puisse imaginer.

Le *coucoujo* appartient à la famille des élatérides. Il a ceci de particulier qu'une fois renversé sur le dos il ne peut se relever qu'au moyen d'un brusque et puissant soubresaut.

Cet insecte mesure six centimètres à peu près. Dans le voisinage des yeux, et sous le ventre, se trouvent des vésicules bossueuses, membraneuses et transparentes, d'où s'échappe la lueur phosphorescente et que l'insecte peut, à son gré, modérer ou supprimer, au moyen d'une membrane qu'il tire sur ses organes comme un rideau.

La lumière disparaît quand l'insecte dort, et elle brille de tout son éclat quand il vole. Au reste son intensité est telle qu'elle permet de lire sans effort.

Quand on retire des vésicules la matière qu'elles contiennent, on se trouve en présence d'une substance blanche, gélatineuse et sans éclat.

(J. W. DE MULLER. *Voyages aux États-Unis, au Canada et au Mexique*).

OUVRAGES DE M. ALFRED NETTEMENT. — Ceux qui veulent suivre le mouvement intellectuel en France, depuis le commencement du XIXe siècle, ne peuvent prendre de meilleur guide que les ouvrages littéraires de M. A. Nettement. Toute la littérature contemporaine y est analysée, appréciée avec une hauteur de vues, une largeur d'idées et une impartialité que rien ne trouble. En lisant M. A. Nettement on vit avec les écrivains qu'il étudie ; on pénètre dans le secret de leur manière ou de leurs pensées; on connaît leurs qualités et leurs défauts, tant le jugement du critique est sûr, tant son analyse est fidèle et attachante.

(*Courrier du Dimanche.*)

M. Alfred Nettement n'est pas moins remarquable comme historien politique. Son *Histoire de la Restauration*, son *Histoire de la Conquête d'Alger* et sa *Vie de Marie-Thérèse de France*, sont des œuvres dignes du succès qu'elles ont obtenu. Au mérite d'une rare impartialité, elles joignent celui d'être complètes et d'éclairer d'une vive lumière plusieurs points importants de notre histoire contemporaine.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

William Shakspeare, par VICTOR HUGO, 1 vol. in-8°, Lacroix et Verboeckhoven. — *Shakspeare, ses œuvres et ses critiques*, par ALFRED MÉZIÈRES, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Paris, 1 vol. in-8°, Charpentier. — *Prédécesseurs et contemporains de Shakspeare*, par le même, 1 vol. in-8°, même éditeur. — *Contemporains et successeurs de Shakspeare*, par le même, 1 vol. in-8°, même éditeur. — *Shakspeare*, par A.-F. RIO, 1 vol. in-18, Douniol. — *Histoire de la littérature anglaise*, par H. TAINE, t. II (études sur Ben Jonson et sur Shakspeare), Hachette. — *Les représentants de l'humanité*, de R. W. EMERSON, traduction de l'anglais, par PIERRE DE BOULOGNE (*Shakspeare ou le poëte*), 1 vol. in-18, Lacroix et Verboeckhoven. — *Corneille, Shakspeare et Gœthe*, étude sur l'influence anglo-germanique en France, au XIXe siècle, par WILLIAM REYMOND, avec une lettre-préface de M. Sainte-Beuve, 1 vol. in-18, publié à Berlin. — *Contemporains de Shakspeare, Ben Jonson*, traduit par ERNEST LAFOND, t. II, in-8°, Hetzel. — *Contemporains de Shakspeare, Massinger*, traduit par le même, 1 vol. in-8°, même éditeur. — REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

I

Le jubilé de Shakspeare, célébré en Angleterre, le 24 avril dernier [1], et dont la célébration a été interdite chez nous par une mesure de police, a ramené l'attention sur le génie dont la grande figure domine la poésie moderne. Par une coïncidence heureuse, plusieurs écrits venaient de paraître, dans lesquels ce génie extraordinaire était étudié. A un volume sur Shakspeare, publié il y a quelques années, M. Mézières en avait ajouté deux autres sur ses prédécesseurs, ses contemporains et ses successeurs, faisant ainsi l'histoire complète et nouvelle de la grande époque du théâtre anglais. En même temps, et comme pour mettre le public à même de contrôler les jugements de M. Mézières, un habile traducteur, M. Ernest Lafond, faisait imprimer des traductions de Ben

[1] William Shakspeare naquit à Stratford-sur-Avon, le 23 avril 1564. Il mourut le jour anniversaire de sa naissance, en 1616, âgé de 52 ans.

Digitized by Google

Jonson et de Massinger, ces rivaux de Shakspeare. L'*Histoire de la littérature anglaise*, de M. Taine, ne pouvait manquer de nous arrêter longtemps sur Shakspeare; et ainsi fait-elle. Ici, Shakspeare n'est pas seulement replacé au milieu de ses contemporains, pour s'élever au-dessus d'eux de toute la tête; il prend, dans une œuvre d'histoire fortement conçue et liée, sa grande et haute place entre Spencer et Milton, entre Chaucer et lord Byron, ces grands génies nationaux de l'Angleterre, groupe original et imposant dont il est le centre, et au-dessous duquel apparaît, avec moins d'honneurs, mais avec une considération très-méritée, l'école classique des Dryden, des Addison et des Pope. Enfin, au moment même du jubilé shakspearien, un illustre contemporain nous donnait, sous ce titre : *William Shakspeare*, un gros livre, auquel le nom de l'auteur ne pouvait manquer d'obtenir au moins un succès de curiosité. Cette fois, Shakspeare n'apparaissait plus dans le cadre étroit de son temps ou dans le cadre élargi de l'histoire de son peuple. M. Victor Hugo avait voulu qu'il se levât, dans sa gloire, au milieu de ses contemporains de l'immortalité, des génies souverains de tous les pays et de tous les siècles. Malheureusement, M. Victor Hugo n'a pas fait sur Shakspeare le livre qu'il a voulu, ou plutôt qu'il aurait dû faire (car on se demande s'il a voulu réellement faire un livre de critique, ou bien seulement une œuvre de haute fantaisie); et, si l'on trouve encore çà et là, dans cette nouvelle production d'un grand et glorieux talent, quelques pages, — quelques-unes seulement, — dignes de lui et de sa renommée, il faut bien convenir aussi qu'il n'y a pas, dans les cinq cent soixante-huit pages dont Shakspeare est le prétexte plutôt que le sujet, un seul mot qui renferme une vue nouvelle, une remarque de quelque prix, soit sur lui, soit sur un de ces génies dont l'auteur lui fait comme un cortége. En doutez-vous? Prenez et lisez! Je défie qu'on me montre un seul passage qui puisse avoir pour effet d'ajouter quoi que ce soit à la gloire de Shakspeare, d'Eschyle, de Dante, ou de tel autre parmi les grands poëtes ou écrivains dont il est question dans ces cinq cent soixante-huit pages.

Parlons d'abord de Victor Hugo. Nous serons plus à l'aise pour parler de Shakspeare, quand nous aurons écarté ce livre parasite.

M. Victor Hugo est, sans contredit, un puissant écrivain, un poëte imposant. Il y a de lui des vers admirables qu'on relira toujours. Dans ses romans et dans ses drames, il a fait preuve d'une imagination bizarre, mais forte et parfois grandiose. Les personnages qu'il a créés ne sont pas toujours suivant les lois de la nature; ils vivent cependant de leur vie particulière, et l'on est étonné de l'empire que peuvent prendre, sur notre imagination et notre sentiment, ces fantômes animés par un magicien de l'art. Mais jamais ce romancier, ce poëte d'un genre à part, n'a plus méconnu sa vocation que le jour où il a imaginé de se faire critique. Il n'avait pour cela ni les dons naturels, ni les qualités acquises, ni le goût, ni le jugement, ni l'érudition littéraire ou historique, bien qu'il ait affecté souvent cette érudition, et, notamment, dans ce dernier ouvrage. Avant son *Shakspeare*, on avait lu de lui une certaine étude sur Mirabeau, qui n'est qu'une déclamation brillante. M. Victor Hugo est de la race des génies qui ne sentent et ne comprennent qu'eux; leur personnalité est comme une ombre qu'ils

Digitized by Google

projettent sur toutes choses; ils ne voient partout que leur propre image. Tant qu'ils restent sur le domaine de l'imagination et de la poésie pure, on peut leur pardonner de se reproduire plus ou moins dans leurs créations; c'est le secret de leur talent et de leur art, de faire accepter, comme des êtres réels, ces visions de leur cerveau que le feu de leur passion fait vivre; il n'en est plus de même sur le terrain de l'histoire et de la critique. Nous ne sommes plus ici dans le royaume de l'illusion, mais dans celui de la vérité. L'écrivain critique a devant lui un lecteur critique, au lieu d'un lecteur ou d'un spectateur bénévole. Poëte, qui prétendez nous faire mieux connaître un de vos grands prédécesseurs dans la carrière, ceci n'est point un jeu d'esprit; c'est une tâche grave et qui demande à être remplie avec réflexion et gravité, en pleine connaissance de cause. Il ne s'agit pas d'imaginer Shakspeare, mais de le comprendre et de le faire comprendre.

A quoi me servira, je vous prie, d'avoir appris dans votre livre, que Shakspare est un *homme océan?* (Eschyle, Isaïe, Juvénal, Dante, Michel-Ange, sont aussi des *hommes océans*, suivant M. Victor Hugo; Mirabeau était un *océan*, sa colère était une *tempête*.) En sais-je plus, après cela, sur lui? Pas plus, en vérité, que je n'en sais sur Isaïe, après avoir lu qu'il était *un grondement de foudre;* sur Ezéchiel, après avoir lu qu'il était un *devin fauve*, un *génie de caverne*. Pas plus que je n'en sais sur Dante, après avoir lu ceci: « Dante a construit dans son esprit l'abîme. Il a fait l'épopée des spectres. Il évide la terre; dans le trou terrible qu'il lui fait, il met Satan, puis la pousse par le purgatoire jusqu'au ciel. Où tout finit, Dante commence... » *Rabelais, c'est la Gaule*, et *la Gaule, c'est la Grèce*. Puis tout à coup, voilà qu'après avoir été un océan, Shakspare devient *la terre*. Tout cela peut-être très beau, mais, il faut en convenir, cela ne semble pas très-caractéristique. Ailleurs les hommes de génie sont des *montagnes*. « On ne discute pas une montagne, dites-vous à ce propos, elle est à prendre ou à laisser. » — Par parenthèse, nous sommes ici avertis qu'il n'y a pas à discuter M. Victor Hugo; il faut le prendre ou le laisser tel qu'il est tout entier. Pour ma part je ne saurais me résoudre à subir une si cruelle alternative, et j'espère que l'avenir n'en sera pas réduit à cette dure extrémité. — Si j'avais votre style, ô maître, je peindrais un critique de race titanique, orgueilleusement occupé à entasser image sur image, épithète sur épithète, et, comme vous disiez un jour de Bonaparte, *Pélion sur Ossa*, afin d'atteindre, de cime en cime, jusqu'au trône de Jupiter; puis, après avoir échoué dans sa tentative, roulant de nuée en nuée, d'éclair en éclair, de chute en chute; écrasé enfin sous le propre poids de son livre, comme sous un Etna qui vomit en grondant la fumée et la cendre...

Il y a pire. Voici le commentaire que M. Victor Hugo n'a pas craint de faire d'Othello: « Othello est la nuit. Et, étant la nuit, qu'est-ce qu'il prend pour tuer? Le poison? la massue? la hache? le couteau? Non, l'oreiller. Tuer, c'est endormir. Shakspeare, lui-même, ne s'est peut-être pas rendu compte de ceci. (Qu'en pensez-vous? et comment trouvez-vous ce *peut-être?*) Le créateur quelquefois, presque à son insu, obéit à son type, tant ce type est une puissance, et c'est ainsi que Desdémone, épouse de l'homme Nuit, meurt étouffée par l'oreiller, qui a eu le

Digitized by Google

premier baiser, et qui a le dernier soupir. » Après cela, il nous faut, comme on dit, tirer l'échelle. En vérité, il n'y a qu'un homme de génie pour s'égarer si loin jusqu'à l'extrême limite où le sublime tombe infailliblement dans autre chose. Le proverbe à raison : *Il n'y a qu'un pas*... des *Burgraves* à *Tragaldabas*.

Disons-le nettement, ce livre de Victor Hugo sur Shakspeare est une énorme mystification ; c'est le produit étrange et monstrueux d'une imagination puissante, mais déviée, alliée à un esprit superbe et vide. On ne peut imaginer rien de moins respectueux, à notre avis du moins, pour Shakespare, que cet ouvrage où l'on a eu la prétention de le glorifier. Voltaire, dont M. Victor Hugo parle avec tant d'amertume à propos de ses plaisanteries sur Shakspeare, Voltaire, qui *tirait à Shakspeare, comme les paysans tirent à l'oie*, avait du moins pour lui ce respect qu'il ne lui prêtait pas ses propres bouffonneries. Mieux vaut insulter que travestir.

Qu'importe, après tout, à Shakspeare, à cet immortel, ce que disent de lui ceux qui ne le louent que pour être loués à son sujet ; thuriféraires intéressés, qui espèrent voir redescendre sur eux l'encens qu'ils auront fait monter vers lui ! Sa gloire ne souffrira pas plus de leurs éloges qu'elle n'a souffert des critiques de tant d'autres qui peut-être ne le comprenaient pas plus mal. Il est au-dessus de ces vains commentaires. Le vrai Shakspeare n'a rien à craindre d'un faux Shakspeare qui voudrait se faire passer pour lui. Aucun usurpateur ne lui ravira son trône... Sa gloire ne souffrira pas, non, mais celle de M. Victor Hugo souffrira, elle a déjà souffert, et beaucoup, par la publication de ce livre, et c'est un juste sujet de regret pour les sincères admirateurs de son talent, qui honorent pieusement son exil.

Passons à M. Taine. Celui-ci n'est pas seulement un critique, c'est encore et surtout un historien. Sous prétexte de littérature, il nous donne bel et bien une histoire de la civilisation en Angleterre. Je n'ai pas ici à m'occuper de l'ensemble de son ouvrage, mais seulement de la partie qui concerne Shakspare. Dès les premiers mots, M. Taine nous apprend comment il entend qu'on doit s'y prendre pour parler dignement de Shakspeare. « Les grands mots, dit-il, les éloges, tout est vain à son endroit ; il n'a pas besoin d'être loué, mais d'être compris, et il ne peut être compris qu'à l'aide de la science. » On le voit, ce que M. Taine a voulu faire est tout l'opposé de ce qu'a fait M. Victor Hugo. Reste à savoir comment il a accompli sa tâche. Une discussion en règle de son système nous mènerait trop loin. Il nous suffira de voir de quelle manière ce système s'applique à Shakspeare ; et s'il nous apparaît que, sous prétexte de le faire mieux comprendre, cette application le mutile et le rapetisse, ce sera pour nous à la fois une forte présomption contre la vérité du système, et une occasion de plus de proclamer la supériorité de ce prodigieux génie, dont la grandeur dépasse ainsi toutes les mesures et qui reste une énigme même à ceux qui semblaient les mieux qualifiés pour le comprendre.

La théorie psychologique au moyen de laquelle M. Taine a tenté d'expliquer Shakspeare, se définit en deux mots : « L'homme est fou, comme le corps est malade, par nature ; la raison, comme la santé, n'est en nous qu'une réussite

Digitized by Google

momentanée et un bel accident. » La supériorité de Shakspeare consiste tout entière dans cette conception qu'il s'est faite de l'homme. « Aucun écrivain, non pas même Molière, n'a percé si avant par-dessous le simulacre de bon sens et de logique dont se revêt la nature humaine pour démêler les puissances brutes qui composent sa substance et son ressort. » Mais par quel merveilleux instinct Shakspeare, qui n'avait pas à sa disposition la science des physiologistes et la philosophie de nos psychologues, est-il parvenu à ce résultat? C'est qu'il avait, suivant M. Taine, *l'imagination complète*. Tel est le secret du génie de Shakspeare. Mais que veut dire ce *petit mot?* Cela veut dire que Shakspeare voyait d'un coup toutes choses dans leur ensemble et leurs détails, pendant que *nous autres, hommes ordinaires,* nous ne voyons que des parties, des caractères isolés des choses, plus ou moins, reconstruisant lentement dans notre esprit ce que Shakspeare embrassait soudainement par son instinct. C'est par cette *faculté maîtresse* (on sait le rôle que joue la *faculté maîtresse* dans les portraits littéraires de M. Taine), que Shakspeare s'est rendu, en quelque sorte, maître de la vie humaine; qu'il a pu faire paraître sur la scène ces créations si vraies, si hardiment vivantes, où il a osé reproduire toutes les inconsistances de la nature humaine, tout en sachant conserver aux caractères leur unité, secret merveilleux dans la pratique duquel il n'a été égalé par personne.

Le don que M. Taine appelle *imagination*, ce don extraordinaire de voir, de sentir et de reproduire à la fois les choses, comme par un même acte, n'est pas particulier à Shakspeare; c'est celui de tous les grands poëtes, et particulièrement des poëtes primitifs. Les facultés qui agissent chez nous distinctement et successivement agissent en eux tout d'un coup et tout d'un bloc. Il ne s'agit donc pas, si je ne me trompe, d'une faculté maîtresse, mais d'une manière d'agir des facultés qui font le poëte; facultés plus ou moins complètes ou incomplètes, égales ou inégales, suivant les individus. Les poëtes contemporains de Shakspeare ont eu, à des degrés inférieurs, ce don par lequel M. Taine le caractérise; de là cette vie de leur style qui, chez quelques-uns et par moments, rappelle à s'y méprendre celui de Shakspeare; leur vision des choses était, comme la sienne, spontanée et rapide; mais, comme leur esprit n'avait pas la même hauteur et la même étendue que le sien, ils n'arrivaient pas au même résultat; ils ne saisissaient qu'une partie ou plusieurs parties des choses, tandis que Shakspare s'emparait en maître de l'ensemble. Dans la théorie que je voudrais voir substituer à celle de M. Taine, Shakspeare ne devait pas être appelé seulement *une imagination complète,* mais *un poëte complet.*

Qui dit poëte complet, dit homme complet. Ce qui fait d'ordinaire le poëte, c'est l'activité particulière de certaines facultés qui dominent, chez lui, les autres. Mais supposez un homme doué à ce point que toutes ses facultés, harmonieusement balancées, se complètent l'une l'autre de la manière la plus admirable, et chez qui ces facultés, également puissantes, auraient de plus, pour concevoir et exprimer ses idées, l'activité rapide et simultanée qui, jointe à la faculté imaginative, fait le génie poétique. Tel m'apparaît, dans l'antiquité, Sophocle, et, avec plus de spontanéité et de puissance, avec un idéal tout diffé-

Digitized by Google

rent, Shakspeare, dans les temps modernes. Shakspeare, à mes yeux, ne diffère pas seulement des dramaturges anglais, ses contemporains, par le plus de grandeur et d'éclat de leurs qualités communes, comme on pourrait le croire, d'après M. Taine, mais par la réunion de toutes les qualités qui font l'homme supérieur et le poëte souverain. Ainsi que l'a dit Emerson, Shakspeare, parmi les *représentants de l'humanité*, c'est *le poëte*.

Que Shakspeare, philosophe, moraliste, poëte, grand esprit, âme profonde, ait eu le plus vif sentiment de la misère et de la fragilité humaine; qu'il ait ressenti, d'une âme sympathique, toutes les douleurs de l'humanité; qu'il ait écouté jusqu'au frisson ce que Gœthe croyait entendre dans ses drames, le souffle orageux du destin sur les feuillets bouleversés du livre de la vie; qu'il ait vu l'homme, jouet de la destinée et de ses propres passions, balloté entre le malheur et la folie, c'est là ce qui a fait de lui un grand poëte tragique. Le Destin est le terrible dieu de la tragédie, comme le Hasard est le dieu léger de la comédie. Cela ne veut pas dire que l'homme fût aux yeux de Shakspeare un fou et un malade. Lui-même, tel qu'il nous apparaît dans ce que nous savons de sa vie, était doué d'une raison éminente. C'est aussi l'impression qui résulte de ses ouvrages. « Dans tout ce qu'il a fait, dit Gœthe [1], il y a toujours la même énergie de production, et l'on ne découvre pas dans ses pièces un seul passage qui ne soit pas dans le ton exact et qui ait été écrit avec faiblesse. En le lisant, nous avons l'impression d'un être qui, spirituellement et corporellement, avait ses forces toujours et entièrement saines. » Le portrait de Shakspeare donne également l'idée d'un génie comme Gœthe les aimait, *bien constitué aussi de corps*. Belle et expressive figure, puissante et sympathique, à la fois d'un grand génie et d'un franc compagnon : lèvre sensuelle, qu'ombrage une épaisse moustache, nez fin et moqueur, regard calme et pénétrant, contraction légère des sourcils indiquant la réflexion et l'observation, front vaste et serein dominant le tout! Voilà bien tout à la fois le poëte d'*Hamlet* et le joyeux habitué du club de la Sirène!

L'homme qui, après Gœthe, me paraît avoir le mieux compris Shakspeare, est l'Américain Emerson. Pour lui, Shakspare est *la meilleure tête de l'univers*. C'était « un homme complet qui aimait à parler ; un cerveau exhalant des pensées et des images qui, en cherchant une issue, trouvèrent le drame à la main. » Comme Gœthe, dans ses conversations avec Eckermann, Emerson ne place qu'en seconde ligne, dans Shakspeare, le mérite dramatique, ce qui ne l'empêche pas de le regarder comme *le premier dramaturge du monde*. « Shakspeare, dit encore Emerson, est tout aussi en dehors de la catégorie des auteurs éminents qu'il l'est de la foule. Sa sagesse est inconcevable, celle des autres se comprend... Comme puissance d'exécution, comme création, Shakspeare est unique. Nul homme ne peut rien imaginer de supérieur (Gœthe l'appelle un génie *inaccessible*). Il possédait le plus haut degré de subtilité compatible avec le moi individuel ; il a été le plus pénétrant des auteurs en restant dans les limites du possible comme

[1] *Conversations avec Eckermann*, t. II, p. 11.

Digitized by Google

écrivain... Il a su distinguer sur le visage d'un enfant la part du père et celle de la mère, et tracer l'imperceptible ligne qui sépare la liberté de la fatalité; il a connu les lois répressives chargées de la police de la nature; et toutes les joies et les terreurs de l'humanité se reflétaient dans son esprit aussi fidèlement, mais aussi délicatement que le paysage se reflète dans nos yeux... Une humanité omni-présente coordonne toutes ses facultés. Donnez à un homme de talent une histoire à raconter et sa partialité ne tardera pas à paraître. Certaines observations, certaines opinions, certains arguments prédominent accidentellement en lui, et il dispose son récit de manière à les mettre en relief... Shakspare n'a pas d'arguments favoris ou importuns; il donne à chacun la part qui lui est due; il n'a ni veine ni afféterie... il dit grandement les choses, il traite les petites en sous-ordre. Il est sage sans emphase et sans dogmatisme. Sa poésie reflète les objets complets et sans tache; il a su peindre la finesse avec précision, la grandeur sans exagération, le tragique et le comique indistinctement et sans grimaces. »

Une chose dont je sais gré à Emerson, c'est d'avoir compris et mis en relief le caractère de douceur et d'enjouement qui s'allie dans Shakspeare au génie si profondément pathétique de l'auteur d'*Hamlet* et du *Roi Lear* (*My sweet Shakspeare*, disait Milton). « Un autre trait royal, dit le moraliste américain, appartient encore au poète. Je veux parler de son enjouement, sans lequel nul homme ne peut être un poète, car la beauté est le but de la poésie. Il aime la vertu, non pour son caractère obligatoire, mais pour sa grâce; il se complaît dans le monde, dans l'homme, dans la femme, pour la lumière joyeuse qui en jaillit. Il répand sur l'univers la beauté, c'est-à-dire l'esprit de la joie et de la gaieté. Epicure affirme que la poésie a de tels charmes qu'un amant abandonnerait volontiers sa maîtresse pour en jouir. Les vrais bardes ont été cités pour leur caractère ferme et enjoué. Homère se repose à la clarté du soleil; Chaucer est debout et joyeux, et Saadi déclare : « On a dit au loin que je faisais pénitence, mais qu'avais-je à faire avec le repentir?» Le ton de Shakspeare est encore plus souverain et plus enjoué. Son nom souffle la joie et l'émancipation au cœur des hommes. S'il arrivait au milieu d'une société d'âmes humaines, qui ne voudrait se joindre à son cortége? Il ne touche à rien qui n'emprunte santé et longévité à son joyeux style. »

Voilà, suivant nous, le vrai Shakspeare; c'est celui de Gœthe et de son disciple Emerson. M. Taine ne nous avait donné, en quelque sorte qu'un demi-Shakspeare, un Shakspeare moins la tête, pareil à ces statues de l'école d'Egine où chaque muscle du corps étudié avec soin et amour témoigne de la science du statuaire et de la beauté vivante du modèle, mais où manque l'expression de la pensée dans les traits imparfaits du visage. C'est le défaut de cette belle étude, qui n'en sera pas moins, malgré cela, très-utile à l'intelligence de Shakspeare par tout ce qu'elle a mis en saillie dans ce qu'on peut appeler les parties inférieures de son génie.

On tirera grand profit, pour la connaissance de Shakspeare, de l'ouvrage de M. Mézières. M. Mézières est professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Paris et voit se presser, assidue, autour de sa chaire, une jeunesse avide de connaître; à cet intelligent et sympathique auditoire il a souvent parlé

Digitized by Google

de Shakspeare. Son livre renferme un travail complet sur la vie et les œuvres de Shakspeare, ainsi que sur ses critiques. C'est une étude détaillée, approfondie, dans laquelle les drames de Shakspeare sont passés en revue, étudiés avec une liberté respectueuse, éclairés par les savants commentaires de la critique anglaise ou allemande auxquels se joignent, du fait de l'auteur, des remarques ingénieuses sur le poëte et sur les commentateurs. M. Mézières ne refait pas Shakspeare, comme M. Victor Hugo; il ne lui applique pas un système comme M. Taine; mais il recueille, avec un soin religieux, tout ce que la tradition historique et littéraire nous fournit sur la personne et les ouvrages de ce miraculeux génie; il entoure son œuvre immense de tous les renseignements qui peuvent nous aider à la comprendre. M. Mézières nous conduit, pieux exégète, à travers les beautés et les reliques du temple de Shakspeare. Il n'est pas, d'ailleurs, si occupé des détails, si exclusivement attentif aux inscriptions tracées sur le socle de la statue, qu'il ne sache, lui aussi, lever les yeux sur le dieu lui-même et regarder en face le prodige; mais il s'efface volontiers, et, après avoir conduit le visiteur jusqu'au sanctuaire, il le laisse se recueillir seul, comme il se recueille lui-même, devant la glorieuse et terrible apparition.

Il est du plus grand intérêt de suivre, dans le livre de M. Mézières, le développement de la vie de Shakspeare, aussi harmonieuse que son génie. Cette vie (dont l'Allemand Tieck a fait un roman) se divise en trois périodes : la jeunesse, l'époque des comédies et des drames historiques, celle des grandes tragédies et des chefs-d'œuvre poétiques. Dans les dernières années du XVIe siècle, Shakspeare eut une époque brillante de prospérité dans laquelle cette joie de l'esprit et du sentiment, qui jaillissait en lui d'une source pure et profonde, s'est répandue, à travers une vie de plaisirs et d'amours, en œuvres légères et comiques. En même temps que sa verve originale se faisait jour dans ces créations, il arrangeait pour la scène les vieilles histoires d'Angleterre, puisant pour cela dans le fonds commun des anciens drames anonymes dont il avait trouvé, à son arrivée à Londres, une ample provision. Avant 1604, en dehors de ses drames historiques, il n'a encore produit qu'une tragédie proprement dite, cette immortelle tragédie qui a nom *Roméo et Juliette*. « Après ce terme, dit M. Mézières, on en voit paraître huit dans l'espace de quelques années, et les œuvres qui complètent cette dernière période, *Cymbeline, Troïle et Cressida*, *Mesure pour mesure*, *la Tempête* et *le Conte d'hiver* ont toutes des éléments tragiques. » A partir de 1600, l'élément comique reparaît encore souvent dans les pièces de Shakspeare, mais le fond de ces pièces est plus sérieux, la gravité du midi de la vie s'y fait sentir avec le poids du jour sur la tête du poëte; mais, comme le dit très-bien M. Mézières, cette gravité ne dégénère jamais en mélancolie et en tristesse. L'esprit du poëte reste serein tandis qu'il agite, en ses drames assombris, les grands problèmes de la vie et de la destinée.

Faute de renseignements directs, en nombre suffisant, sur le caractère de Shakspeare, on s'est plu à le chercher dans ses œuvres. Quatre personnages, Henri V, Hamlet, Timon et Prospéro, se sont partagés, dans l'opinion des critiques, l'honneur de le représenter. Le premier de ces personnages, dont

Digitized by Google

M. Mézières a fait ressortir les qualités si diverses précieusement réunies, la sensibilité virile, la gaieté intrépide, la simplicité, la popularité, le fond d'esprit philosophique et l'humeur moralisante, peut bien représenter, en effet, Shakspeare à l'âge héroïque de la vie, mêlant aux amusements plus ou moins grossiers de la taverne, où s'exerce son esprit d'observation en même temps que sa verve s'excite, les plus généreuses pensées et les plus hautes spéculations; de même que Prospéro, un homme ferme et bienveillant à la fois, si impitoyablement pénétrant pour les faiblesses de la nature humaine, si plein pourtant d'indulgence pour elles, ce *caractère complet*, comme l'appelle M. Mézières, peut bien figurer Shakspeare durant ses dernières années. Quant à Hamlet, je ne sais si l'on doit admettre que ce caractère, chez lequel « la teinte vigoureuse de la volonté est affaiblie par les pâles lueurs de la pensée, » soit l'expression d'une époque de doute et d'irrésolution dans la vie de Shakspeare, bien que toutes les grandes vies aient eu de ces crises passagères. Mais pour Timon, j'ose dire que, si Shakspeare a versé là cette amertume que le spectacle de la lâcheté et de la bassesse ne manque jamais de faire naître dans les cœurs généreux, il ne s'est peint cependant en lui que dans la mesure où notre Molière, — si philosophe aussi, — s'est peint dans le *Misanthrope*. Les créations de Shakspeare se teignaient des impressions et s'agitaient des mouvements de son âme profonde, forte, mobile; mais s'il se fût incarné lui-même, volontairement et avec réflexion, dans quelques-uns de ses personnages dramatiques, il n'eût pas été ce libre, fécond et tout-puissant créateur, qui donnait à chacune de ses créations une vie propre, complète, indépendante.

Il nous reste à parler du livre de M. Rio et de la question qui s'y trouve soulevée et débattue; il s'agit du catholicisme de Shakspeare. On sait que la famille de Shakspeare était de celles qui refusèrent d'adhérer à la réforme. Son père, Jean Shakspeare, fut un récusant obstiné. On a trouvé en 1770 un écrit, caché par lui dans le toit de sa maison, qui contenait une profession de foi catholique. La famille maternelle de Shakspeare eut beaucoup à souffrir pour sa religion, et l'un des membres de cette famille, Arden de Parkhall, périt, sous l'accusation de complot, mais, à ce qu'il paraît, pour sa foi et par l'inimitié de Leicester. Quant à Shakspeare, un témoignage positif, celui du révérend Richard Davies, le fait mourir *papiste*. Il est assez probable, en effet, que Shakspeare, dont l'âme était aussi belle que le génie, et qui fut, sans aucun doute, une noble et courageuse créature devant Dieu et devant les hommes, n'a pas abjuré le culte de sa famille devant la persécution. On comprend encore qu'il ait dû ressentir une indignation secrète contre le despotisme d'Elisabeth. Qu'il se soit soulagé par des allusions, dans ses drames et dans ses comédies, cela n'a rien non plus que de vraisemblable, et les passages cités par M. Rio peuvent avoir, pour la plupart, le sens qu'il leur donne. Mais M. Rio, dans son désir passionné de conquérir à ses idées religieuses le grand nom de Shakspeare, n'a-t-il pas été trop loin, et n'est-ce pas abuser du droit de conjecturer, que de faire de Shakespeare un *poëte d'opposition*, entreprenant avec préméditation, poursuivant avec constance sur son théâtre, au nom de la liberté et de l'ancienne religion, une lutte contre

Digitized by Google

le pouvoir royal et contre la religion officielle, et leur disputant ainsi publiquement, par l'artifice de ses pièces, les âmes de ses concitoyens?

Shakspeare fut certainement une grande âme religieuse. Tous les problèmes qui concernent la destinée humaine, soit en ce monde, soit dans l'autre, ont été sans aucun doute agités par lui dans ses profondes et orageuses pensées. « Le monde visible tout entier était trop étroit pour lui [1]. » « Il y a, dit Hamlet à Horatio, plus de choses dans le ciel et sur la terre qu'on ne se le figure dans notre philosophie. » La scène des fantômes, dans le dernier acte de *Richard III*, est sublime de solennité religieuse. Nulle part, que je sache, le sentiment de la responsabilité morale n'a revêtu une forme plus grandiose que dans ces apparitions. La lecture de cette scène donne le frisson ; « il semble que le rideau de l'éternité se déchire » disait à ce propos un des hommes qui, parmi nos contemporains, ont le mieux compris et le plus admiré Shakspeare, le baron d'Eckstein. Mais si l'esprit de Shakspeare était hanté par les apparitions de l'infini, s'il a fait descendre du ciel une bénédiction pour les bons, une malédiction pour les méchants, rien n'indique dans son théâtre que ces idées religieuses et morales fussent liées en lui à quelque symbole précis de croyance. On voit seulement qu'il n'avait pas d'inclination pour le protestantisme. Sans doute, le fanatisme sombre des puritains, qui confondaient dans leurs anathèmes les représentations théâtrales avec les abominations du papisme, lui répugnait. Je suis convaincu, avec M. Rio, qu'il n'a pas écrit le dernier acte d'Henri VIII. Il me semble moralement et littérairement impossible de lui attribuer ce dénouement en désaccord avec tout le reste de la pièce [2], ce qui n'est pas une raison pour l'attribuer, sans preuve aucune, à Ben Jonson [3]. En dehors de cela, Shakspeare, dont, suivant M. Rio lui-même, la foi catholique a dû, à un certain moment de sa carrière, subir une éclipse, paraît partout comme un grand esprit religieux et moral, mais libre. La preuve en est dans la dispute même que se font à son sujet les confessions religieuses et les écoles philosophiques qui essayent de se le rattacher, comme si l'adhésion d'un tel génie devait être d'un poids considérable en faveur de leurs idées.

II

Les grands génies ne naissent pas d'eux-mêmes ni subitement. Tout prodigieux que soit Shakspeare, il a eu des prédécesseurs. Je ne parle pas seulement de

[1] Mot de Gœthe.

[2] Emerson pense, d'après des raisons tirées du rhythme et de la cadence des vers, que la pièce d'Henri VIII est de deux mains. « Chose étrange, dit-il, le compliment à la reine Élisabeth appartient au rhythme defectueux. » Nous signalons à M. Rio cet argument d'un critique délicat, désintéressé dans la question.

[3] Voyez la réponse de M. Lafond à cette accusation contre Ben Jonson, dans le volume de Massinger.

Digitized by Google

cette bibliothèque anonyme d'œuvres théâtrales, dont parle Emerson, et dont Shakspeare, à son arrivée à Londres, trouva les manuscrits *souillés et déchirés* dans les mains du souffleur; banale collection de chroniques, de contes italiens et de voyages espagnols, sans cesse remaniée d'acteur en acteur, en possession d'amuser et d'émouvoir le public de ce temps. Les drames de Shakspeare sur l'histoire d'Angleterre appartiennent à ce fonds commun, retravaillé par lui, et Malone est allé, dans ses recherches savantes sur les sources de Shakspeare, jusqu'à compter les vers qui lui appartenaient et à distinguer ainsi sa part de travail de celle de ses devanciers. Mais, indépendamment de ceux qui sont restés inconnus, Shakspeare eut des prédécesseurs plus ou moins illustres. Un d'eux, puissant par le génie, fut ce Marlowe que M. Rio appelle un génie *satanique*, probablement pour avoir fait son fameux drame de Faust [1]. Un autre, Green, que les contemporains de Shakspeare persistèrent pendant quelque temps à mettre au-dessus de lui, était celui qui accusait notre poëte de n'être *qu'un corbeau paré des plumes du paon*. Kyd, l'auteur de la *Tragédie espagnole*, figure aussi parmi les prédécesseurs immédiats de Shakspeare. Les grands poëtes ressemblent au Nil : leur génie a plusieurs sources, les unes connues et les autres ignorées, qui contribuent à former le fleuve superbe et dont les noms, quand elles en ont un, se perdent dans le sien.

Les grands génies ne naissent pas seuls; certaines époques portent les poëtes par groupes, comme d'autres portent les artistes. Le théâtre anglais eut ainsi son époque féconde à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe. Shakspeare eut des contemporains : Beaumont et Fletcher, ces deux jumeaux dramatiques, dont le style ressemble parfois à celui de Shakspeare, comme lui tendres, pathétiques, poëtes à l'imagination vive, ardente, colorée, mais bien inférieurs à lui pour la conception des caractères, pour l'ordonnance et la composition des pièces, et bien éloignés de cette hauteur d'esprit philosophique et morale qui fait de Shakspeare bien plus qu'un dramaturge et que le premier des dramaturges, le poëte par excellence, un homme unique; Jonson, le rival de Shakspeare, si Shakspeare avait pu avoir un rival, son *envieux* selon M. Victor Hugo, qui me fait bien l'effet de ne pas le connaître, supérieur à Shakspeare par l'instruction classique, mais, quoiqu'homme de génie et poëte comique d'une grande valeur, bien inférieur à l'auteur d'*Hamlet*, du côté de la puissance créatrice, et manquant de ces hautes qualités du poëte dont la facilité dans l'exécution, et ce qu'on peut appeler *la divinité de la main* est comme le sceau suprême; Chapman, indépendant et classique comme Jonson, traducteur d'Homère, auteur de tragédies et de comédies; l'énergique Webster, imitateur de Marlowe et de Shakspeare, Dekker, Heywood, Massinger enfin, qui, avec Marlowe et avec Beaumont et Fletcher, compte parmi les astres les plus brillants de ce monde stellaire dont Shakspeare est le soleil.

Sur tous ces auteurs et sur quelques autres moins importants, si l'on veut avoir des appréciations à grands traits, fortement caractérisées, et qui se gravent

[1] Traduit par M. François-Victor Hugo.

Digitized by Google

dans la mémoire, il faut s'adresser à M. Taine. Son étude sur Jonson est particulièrement remarquable, bien propre à donner une idée de cet esprit puissant, mais pénible, qui a vu parfois cependant le sourire de la Muse, et dont la rude énergie a eu ses heures de grâce. Le talent de M. Taine était fait pour donner l'accent à cette figure ; et qui a lu le portrait qu'il en a tracé, ne l'oubliera pas. — Si l'on veut des détails précis, soigneusement recueillis aux meilleures sources, des analyses bien faites des drames, des jugements sensés et ingénieux, des rapprochements intéressants avec d'autres œuvres d'un autre temps ou d'un autre pays, il faut aller chercher tout cela dans les deux volumes de M. Mézières, si pleins de faits, si bien nourris d'excellentes et fines remarques, et qui nous font passer en revue, dans leurs rapports entre eux et avec Shakspeare, tous les contemporains du grand homme. C'est une histoire complète, et, comme je l'ai dit déjà, toute nouvelle, que les Anglais, bons juges de sa valeur, pensent, dit-on, à nous emprunter. On pourrait l'appeler un voyage autour de Shakspeare.

Mais le meilleur moyen de connaître les poëtes contemporains de Shakspeare, c'est de lire leurs œuvres. Les lecteurs de cette chronique savent déjà qu'un jeune écrivain de science et de talent, M. Ernest Lafond, qui semble avoir entrepris la tâche utile de faire connaître à la France les grands poëtes étrangers, a commencé sous ce titre : *Contemporains de Shakspeare*, la publication d'une série de tragédies et de comédies anglaises. J'ai parlé dans le temps d'un premier volume de Ben Jonson qui contenait ses trois meilleures comédies : *Volpone, la Femme silencieuse et l'Alchimiste*. Un second volume, publié par M. Lafond, contient également trois comédies du même poëte. La première est une comédie que l'auteur a intitulée : *Chaque homme a son humeur*, la première pièce que Jonson ait composée seul à l'âge de vingt et un ans, et qui, après avoir été jouée d'abord sur le théâtre de *la Rose*, fut reprise ensuite sur celui du *Globe* par l'influence de Shakspeare qui y remplit même un rôle. Ce fut l'origine des relations de Shakspeare et de Ben Jonson. Les deux autres sont des comédies satiriques. Dès le prologue de sa première pièce, Jonson s'était posé devant le public comme un réformateur. Il continua de jouer ce rôle de censeur de la littérature et des mœurs avec une verve âpre, impitoyable, qui n'épargnait rien ni personne. *Chaque homme a son humeur* est une comédie légère et gaie dont les fourberies d'un valet forment l'intrigue; chaque personnage y paraît avec son humeur particulière, y suit sa pointe, les uns bafouant, les autres bafoués, les plus sages observant les autres, jusqu'au débrouillement de l'intrigue dans les mains d'un juge à figure originale et comique et au mariage final des amants; car c'est la règle de ces sortes de pièces, qu'elles soient latines, françaises ou anglaises, que tout s'y fait au profit de la jeunesse et de l'amour; c'est pourquoi tout y paraît pardonnable. La seconde pièce, *Chacun hors de son humeur*, est loin d'être aussi amusante. Jonson qui faisait ses tragédies avec Tacite, a fait souvent ses comédies avec Juvénal. Dans la troisième, *Le méchant Poëte* (the poetaster), Ben Jonson n'a pas craint de traîner sur la scène, à la façon d'Aristophane, ses contemporains et ses ennemis. Deux poëtes dramatiques, Marston et Dekker, y figurent, l'un sous le nom de Crispinus, l'autre sous le nom de Démétrius. Dans les *Fêtes de Cynthie*,

Digitized by Google

qui n'ont pas été traduites (je le regrette), Jonson avait imité Aristophane, en enveloppant la satire de poésie et la produisant parmi les enchantements d'une comédie fantastique.

Les deux volumes de Jonson ont été suivis d'un volume de Massinger [1]. Outre une notice sur la vie et les œuvres de Massinger, nous trouvons ici quatre pièces de théâtre. Massinger que M. Mézières range parmi les successeurs de Shakspeare, parce qu'il prenait la plume à peu près au moment où le grand tragique se retirait de la scène, se rattache à l'école romantique par la conception de ses pièces et par ses effets de scène qui rappellent Beaumont et Fletcher, dont il paraît avoir été pendant un temps le collaborateur obscur; mais il a pour caractère propre une plus grande politesse de style dont on éprouvait le besoin de son temps. On sent dans ses pièces des influences de littératures étrangères. L'originalité de Massinger est d'être le produit composé d'une époque où la sève qui avait donné son printemps et son été de chefs-d'œuvre commençait à s'alanguir, mais où elle conservait encore assez de force pour faire naître, avec l'aide d'un peu de culture, de belles fleurs d'automne. La fécondité de Massinger paraît avoir été digne de la grande époque à laquelle il se rattache, ce qui ne l'empêcha pas de rester toute sa vie et de mourir pauvre. On connaît les titres de plusieurs pièces de lui qui se sont perdues. La lecture de ses œuvres, et, entre autres, de la *Vierge-martyre*, traduite par M. Lafond, a fait croire que Massinger était catholique; peut-être faut-il voir là la cause de sa misère. M. Lafond a également traduit la *Dot fatale*, que Gifford appelle avec raison une des plus nobles productions du génie dramatique. Il y a dans cette pièce certaine scène qui, par son caractère particulier de grandeur, rappelle des beautés analogues de Lope de Vega. Les autres pièces traduites par M. Ernest Lafond, *L'esclave* et *le Portrait*, sont faites pour donner une haute idée du génie de Massinger. Le sujet du *Portrait* n'est autre chose que celui de la *Quenouille de Barberine*, d'Alfred de Musset. C'est un plaisir de comparer ces deux œuvres qui reproduisent le même vieux conte avec des différences caractéristiques. M. Lafond rend un vrai service à notre littérature par la publication de ses traductions du vieux théâtre anglais. On ne peut trop recommander cette publication. Ces traductions, à la fois fidèles et éloquentes, de productions d'une époque de vive originalité dramatique, outre qu'elles peuvent suggérer quelques idées heureuses à nos dramaturges contemporains en quête de sujets nouveaux et de formes nouvelles, ont l'avantage d'initier de plus en plus le public lettré aux jouissances délicates de l'histoire littéraire comparée.

III

Depuis notre dernière chronique, un grand nombre de livres, adressés à la *Revue*, sont venus rejoindre sur notre table ceux que nous avons énumérés.

[1] M. Lafond promet deux autres volumes, l'un contenant un choix de pièces de Beaumont et Fletcher, l'autre une comédie de Lilly, un drame de Marlowe et deux drames de Webster.

Digitized by Google

Le temps et la place nous manquent pour en rendre compte en ce moment. Nous voulons du moins les passer tous en revue, nous réservant de revenir à loisir sur ceux de ces ouvrages qui, par les idées ou les renseignements qu'ils peuvent fournir aux études contemporaines, ou par le mérite de la forme, nous paraîtraient exiger un examen plus étendu.

L'ouvrage anonyme intitulé : l'*Angleterre, Études sur le selft government*[1] nous est arrivé trop tard pour que nous ayons pu le joindre aux publications politiques dont nous avons entretenu nos lecteurs dans les deux précédentes chroniques. Nous aurions eu plaisir à fortifier nos réflexions en faveur de la centralisation de celles qu'on trouve dans ce livre. Nous aurons sans doute occasion de revenir sur ce sujet. En attendant, nous trouvons dans la préface de ce livre une citation du grand démocrate italien Mazzini, dont les idées s'accordent trop bien avec celles que nous avons exprimées nous-même sur l'Angleterre, pour que nous nous refusions au plaisir de constater cet accord. « Je connais un pays, — c'est le seul, — où la monarchie plonge ses racines dans les tendances, dans les idées, dans la vie historique de la nation : c'est l'Angleterre. Dans ce pays, la constitution a grandi sous l'influence lente des siècles, avec la puissance collective et par le développement naturel des éléments entés par conquête sur les éléments antérieurs. La monarchie a rempli la mission de s'interposer entre les tendances séparatistes de la féodalité et les tendances unificatrices; elle a donné son nom à l'accroissement progressif des forces nationales. Une aristocratie forte par ses richesses, par un attachement orgueilleux à la grandeur et à l'indépendance du pays, et, dans le passé, par l'initiative constante de toutes les institutions utiles, se pose en modératrice, avec unité de vues et de discipline, entre la monarchie et l'élément démocratique. Cette aristocratie, indispensable dans toute espèce d'organisation monarchique constitutionnelle, cède aujourd'hui du terrain à l'élément financier et industriel; elle disparaîtra un jour avec la monarchie... Là, les institutions qui déclarent l'homme libre ne sont point une lettre morte; elles ont pour caution le gouvernement et le peuple. Le droit d'association, au point de vue politique, est illimité; le droit de réunion est protégé; l'expansion de la pensée est sainte, inviolable... » Attendrons-nous que l'Angleterre, donnant l'exemple d'une démocratie intelligente comme elle a donné l'exemple d'une aristocratie intelligente, ait transformé démocratiquement ses institutions libérales pour les imiter chez nous, au lieu de trouver nous-mêmes celles qui réconcilieraient en France la Révolution avec la liberté ?

Nous regretterions de ne pas trouver l'occasion de revenir sur un autre livre anonyme, édité par les mêmes libraires, et consacré à la glorification de Jeanne d'Arc, cette sainte de la patrie[2]. Cette *Histoire de Jeanne d'Arc* est écrite tout simplement et n'en paraît que plus touchante. On reconnaît dans ce petit livre l'esprit, le cœur et la main d'une femme non moins distinguée par les dons naturels que par l'éducation et les nobles habitudes.

[1] Paris, Michel Lévy,

[2] *Histoire de Jeanne d'Arc*, par l'auteur de *Mme la duchesse d'Orléans*. Un vol. Michel Lévy.

Digitized by Google

Ce n'est pas notre faute si nous sommes en retard avec l'ouvrage de M. A. Stap[1] sur les origines du christianisme. Les lecteurs de la *Revue* connaissent, en partie du moins, ces études qui, sauf une seule, ont paru pour la première fois dans ses pages. Nous ne leur apprendrions rien de nouveau en insistant sur l'autorité que possède M. Stap pour débrouiller et éclairer ces questions compliquées et obscures des origines chrétiennes. Il suffira donc d'annoncer son livre qui n'a pas besoin de notre recommandation. Nous ne manquerons pas toutefois d'y revenir quand nous nous occuperons prochainement de l'histoire religieuse. Nous conservons pour ce moment le livre de M. Stap avec le livre de M. Alexandre Weill[2], et avec le premier volume de *Jésus-Christ et sa doctrine*, par M. Salvator, nouvelle édition[3] d'un livre entrepris pour la première fois en 1829 et auquel des publications récentes, qui ont remis la question qu'il traite à l'ordre du jour, ont rendu un intérêt tout actuel. M. Wallon, membre de l'institut, vient aussi de publier sous le titre de : *La vie de Jésus et son nouvel historien*[4] une réfutation du livre de M. Renan.

Une bien agréable surprise nous était réservée dans la lecture de l'*Anthropologie* de Kant, traduite par l'honorable doyen de la faculté des lettres de Dijon[5]. Nous abordions ce livre de l'illustre philosophe de Kœnigsberg avec une curiosité tempérée par la crainte respectueuse que doivent inspirer les obscurités de son génie; mais l'esprit allemand a plus d'une face, même chez les philosophes. Au lieu du métaphysicien inaccessible, nous avons trouvé un moraliste enjoué, dont l'expérience sereine et réfléchie abonde, sur l'homme et sur la vie humaine, en considérations tour à tour graves et légères, philosophiques et humoristiques, dont la supériorité consiste principalement dans le système qui leur sert de base, mais qui ne s'en détachent pas moins en une foule de vives saillies sur ce fond scientifique. Nous recommandons cette lecture comme devant être à la fois très-instructive et très-agréable. Il est curieux de voir l'auteur de la *Critique de la raison pure* et de la *Critique du jugement* donner ses conseils sur la manière de s'entretenir à table, ou déclarer que dans un ménage bien réglé, la femme doit *régner* et le mari *gouverner*. M. Tissot a également traduit sous le titre de *Mélanges de logique*[6] une série d'opuscules de Kant.

Un intérêt d'un genre différent, mais dû également au fond et à la forme, s'attache aux belles *Études* de M. Vitet, sur *l'Histoire de l'art*[7], dont deux volumes seulement, l'un sur l'antiquité, l'autre sur le moyen âge, sont publiés. Deux

[1] *Études historiques et critiques sur les origines du Christianisme.* Un vol., Lacroix et Verboeckhoven.

[2] *Moise et le Talmud*, Amyot éditeur.

[3] Le premier volume seulement, paru chez Michel Lévy.

[4] Chez Hachette.

[5] *Anthropologie suivie de divers fragments relatifs aux rapports du physique et du moral de l'homme*, etc., d'Emm. Kant, traduit de l'allemand, par J. Tissot. Librairie philosophique de Ladrange.

[6] Même librairie.

[7] La première et la seconde série ont paru. Michel Lévy.

Digitized by Google

autres sont annoncés. Nous attendrons pour en parler que la publication soit complète.

Les *Contes des paysans et des pâtres slaves, traduits en français et rapprochés de leurs sources indiennes*[1], par Alexandre Chodzko, ne sont pas seulement une charmante lecture, mais ils reçoivent, pour l'histoire des mythologies et de leur genèse obscure, un haut intérêt des rapprochements curieux établis par l'auteur. Nous ne manquerons pas de faire part, aux lecteurs de cette chronique, des réflexions que la lecture de ce livre nous a inspirées, tout en les engageant à ne pas les attendre pour lire eux-mêmes ces poétiques récits populaires. Nous y joindrons *Le dialecte et les chants populaires de la Sardaigne*, par A. Boullier[2].

Deux volumes, qui nous ont été envoyés, font partie d'une *Bibliothèque romane*, publiée à Toulouse, chez Bompard. L'un est cette *Histoire anonyme de la guerre des Albigeois*, contemporaine de la guerre, et dont M. Guizot, qui la considère comme l'un des monuments les plus remarquables du XIIIe siècle, a publié une traduction dans sa *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*. Cette publication à bon marché[3], d'un livre qui ne figurait jusqu'à présent que dans de volumineuses collections, doit être applaudie. L'éditeur *indigène*, pour former cette édition populaire, a cru devoir fondre en un seul texte les différentes versions de ce livre et prétend avoir ainsi donné un texte plus complet et plus correct. C'est là une question à débattre entre lui et les érudits en ces matières. L'autre volume est une *Généalogie des comtes de Toulouse, ducs de Narbonne, marquis de Provence, avec leurs portraits (tirez d'un vieux livre manuscrit gascon)*, nouvelle édition, etc.

MM. Nicola et Angelo Papadopoli, Francesco Revedin, Vittorio Ceresole, ont fait imprimer à Venise, avec un véritable luxe typographique, plusieurs documents intéressants dont voici les titres : 1° *Relazione del congresso di Münster de cavaliere Alvise Contarini* (avec une note biographique sur l'auteur, tour à tour ambassadeur de Venise en Hollande, en Angleterre, en France, à Constantinople, et enfin représentant de la République au congrès de Münster, en 1648); 2° une série de documents sous ce titre : *Leggi venete intorno agli ecclesiastici sino al secolo* XVIII; 3° *Giordano Bruno à Venezia, documenti inediti tratti del veneto archivio generale* (documents inédits sur Giordano Bruno, protestant calviniste et philosophe néoplatonicien qui, après avoir été emprisonné à Venise et livré à l'inquisition romaine, fut brûlé vif à Rome comme panthéiste le 17 février 1600); 4° *Enrico di Rohan, autobiographia dettata al cavaliere Fortunato Sprecher di Bernegg, l'anno* MDCXXXVII *a Coira* (inédite).

Parmi les livres que nous n'avons pu lire encore, notons *la Piété au* XIXe *siècle*[4], recueil d'articles de M. Jules Levallois, le critique indépendant de l'*Opinion Nationale*. — Nous avons aussi reçu plusieurs romans dont nous parlerons dans

[1] Chez Hachette.
[2] Un vol., Dentu.
[3] Elle est en vente au prix de 1 fr. 50 c. à Toulouse, et 1 fr. 75 c. au dehors.
[4] Michel Lévy, éditeur.

Digitized by Google

une prochaine livraison. De ce nombre est la *Religieuse*, par l'auteur du *Maudit*.

Nous avons gardé pour la fin ce que nous avons à dire de la *Philosophie du droit pénal* par M. Ad. Franck [1]. Les questions de réforme du code pénal, qui préoccupent à cette heure un certain nombre de bons esprits, et cette grande question de la peine de mort, que des circonstances récentes ont contribué à remettre à l'ordre du jour, donnent à ce livre, qui fait partie d'une bibliothèque de philosophie contemporaine [2], un intérêt particulier et tout actuel. L'auteur cherche, dans une première partie, quel est le fondement du droit de juger; il ne le trouve ni dans le principe d'expiation, ni dans la rétribution proportionnelle du mal pour le mal, mais dans le droit de conservation de soi-même qui appartient à la société comme à l'individu. La seconde partie traite des différentes sortes de délits. L'éminent professeur du collége de France y examine, entre autres choses, la théorie développée par M. Victor Hugo dans *les Misérables*. Nous n'entrerons pas ici dans la discussion de la part à faire à la société dans la responsabilité du mal; c'est là une question qu'on ne peut traiter en courant. Nous arrivons à la troisième partie qui traite de la peine en général, et, en particulier, de la peine de mort. Fidèle à son principe, M. Franck ne conteste pas à la société le droit d'ôter la vie, comme elle peut ôter la liberté, à ceux qui conspirent contre elle, mais à la condition que ce droit soit nécessaire à sa conservation; or c'est cette nécessité que conteste M. Franck avec de très-bons arguments. Il conclut ainsi, avec Lamartine, Hugo, avec M. de Broglie et M. Rossi, contre la peine capitale. Mais ce qui me semble plus concluant encore que des raisonnements, c'est l'histoire même qu'il fait de l'opinion contraire à la peine de mort, depuis Beccaria qui l'a attaquée le premier. Il est évident que cette opinion gagne chaque jour dans la conscience des hommes, qu'elle marche du même pas que le progrès, qu'elle fait regarder de plus en plus la peine de mort comme un reste de barbarie dont la civilisation doit rougir, et qu'enfin le moment approche où, après avoir cru qu'il était de sa sûreté de retrancher le coupable, la société jugera qu'il est de sa gloire de supprimer le bourreau.

L. DE RONCHAUD.

[1] Un vol., chez Germer Baillère.

[2] Composée de volumes in-18 à 2 fr. 50. Parmi les auteurs de ces livres, on voit MM. Taine, Janet, Odysse-Barot, Alaux, Saisset, Laugel, Challemel-Lacour, de Rémusat, Lévêque, Lemoine, Grandeau, Milsand, de Suckau, Ed. Auber, etc.

Digitized by Google

CHRONIQUE DU MOIS

Nos espérances sont déçues, et à l'heure où nous écrivons, il n'est que trop certain que nous avons eu tort de compter sur le succès des efforts tentés par l'Angleterre pour le rétablissement de la paix. Il nous semblait difficile que l'Allemagne n'eût pas enfin conscience du péril qui la menace, qu'elle ne finît point par prendre au sérieux les avertissements du gouvernement anglais et qu'elle ne découvrît point, dans l inertie même de la France, un motif de plus d'agir avec prudence. Aucune considération n'a prévalu cependant contre cette espèce d'ivresse qui entraîne l'Allemagne à poursuivre ses avantages contre le Danemark avec le risque de se trouver bientôt en face d'un autre et plus redoutable adversaire. Lord Palmerston dans la chambre des Communes et lord John Russell dans la chambre des Lords ont annoncé la triste issue des travaux de la conférence et la reprise imminente des hostilités.

Ce résultat était inévitable, du jour où les plénipotentiaires allemands refusaient d'accepter ce partage du Schleswig, qui était la dernière limite des concessions que l'Angleterre pût conseiller au Danemark et que ce dernier pût offrir. Ce refus une fois prononcé, l'expédient d'un arbitrage une fois écarté, la Conférence une fois dissoute, l'Allemagne ne voit plus aucun obstacle à l'accomplissement de ses vœux. Elle proclamera l'indépendance du Schleswig-Holstein, et elle maintiendra l'occupation du Jutland jusqu'à ce que le Danemark, ruiné et épuisé, consente à reconnaître les faits accomplis et à s'engager pour l'avenir au paiement des frais de la guerre. Quant à l'Angleterre, elle protestera et murmurera, selon son usage, mettra même sa flotte en mouvement pour la rappeler bientôt après, et finira par se résigner à laisser le Danemark subir les conséquences de ses revers.

Voilà le calcul de l'Allemagne; voilà le riant tableau sur lequel ses regards se promènent aujourd'hui avec complaisance. Nous n'avons cessé et nous ne cessons pas de penser que ces rêveries peuvent être suivies d'un terrible réveil et que l'Allemagne regrettera bientôt le jour où elle a refusé les propositions si

Digitized by Google

conciliantes, et, pour tout dire, si inespérées de l'Angleterre. C'était déjà une épreuve assez pénible pour ce qui reste d'orgueil à la nation britannique que d'accepter, bien plus, que de proposer elle-même avec insistance ce démembrement de la monarchie danoise, cet abandon du Holstein et ce morcellement du Schleswig que l'Allemagne a si imprudemment refusés. Demeurer en paix après un tel refus, assister l'épée au fourreau à l'agonie du Danemark et à l'achèvement des projets conquérants de l'Allemagne, pourrait bien être, quoiqu'on en dise, au-dessus des forces de l'Angleterre. L'intervention anglaise, à laquelle l'Allemagne s'est obstinée à ne pas croire, et qui, à la vérité, n'est pas imminente, n'a cependant rien d'impossible. Le cabinet actuel ne croit pas qu'il soit encore temps de passer enfin de la parole à l'action dans cette affaire, mais on peut encore penser que le mouvement de l'opinion le forcera à prendre ce parti ou à quitter le pouvoir. C'est un signe important de cet état de l'opinion que l'attitude des tories qui, après avoir longtemps hésité sur l'attitude la plus propre à leur concilier la sympathie publique, viennent enfin de se déclarer pour la guerre en menaçant le cabinet whig de l'attaquer s'il recule et de le remplacer. On s'est trop habitué en Europe, nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de le dire, à croire que l'amour de l'Angleterre pour la paix était au-dessus de toutes les épreuves, que cette grande puissance avait pour ainsi dire donné sa démission dans les conseils de l'Europe; qu'elle n'y assistait plus que pour la forme avec l'immuable résolution de se borner au soin de sa défense personnelle, et de laisser le continent se conduire à sa guise.

Certes, il y a quelque vérité dans l'opinion qui représente l'Angleterre comme peu disposée à se mêler, sans une nécessité absolue, aux affaires des autres peuples, et ce n'est pas sans fondement qu'on met ordinairement cette inclination de l'Angleterre en contraste avec nos habitudes. Mais il y a loin de cet attachement raisonnable pour la paix, à cette horreur insurmontable pour la guerre et à cette espèce d'incapacité morale de l'entreprendre, qu'on regarde aujourd'hui comme des traits essentiels du caractère anglais. Si l'Allemagne veut aller au bout de ses prétentions à l'égard du Danemark, tout annonce qu'elle finira par rencontrer l'Angleterre sur son chemin, d'autant plus inflexible cette fois, et d'autant plus redoutable qu'elle aura été jusqu'ici plus conciliante et bravée plus longtemps. L'Angleterre ne peut, en effet, se dissimuler qu'après tant de menaces stériles, on regarde aujourd'hui, en Europe, la crise que traverse sa politique comme une sorte d'épreuve suprême pour son énergie et pour son courage; et une vive curiosité se mêle à la crainte et au dégoût qu'inspire à tous les hommes éclairés l'éventualité d'une grande guerre sortie de si misérables causes.

Si quelque chose pouvait faire hésiter les Anglais sur le parti qu'ils doivent prendre; si même ils allaient jusqu'à prolonger leur abstention après la reprise des hostilités, il faudrait chercher la cause de cette conduite dans l'incertitude où ils sont encore sur les intentions de la France. C'est dans l'inertie prolongée de la France; c'est dans son silence, à peine interrompu par quelques paroles évasives, qu'est aujourd'hui le nœud de cette situation si grave et si compliquée. Il n'est pas impossible que ce soit par un amour aussi nouveau qu'imprévu

Digitized by Google

pour la paix, que la France a évité depuis le commencement de cette affaire, de parler aussi énergiquement que l'Angleterre, en faveur de l'intégrité du Danemark et du respect des traités; il n'est pas impossible que ce soit par amour pour la paix que la France a refusé la conférence avant la guerre; que la conférence étant devenue inévitable, elle s'y est exclusivement appliquée à faire ses réserves en faveur du vœu des populations; il n'est pas impossible que l'amour de la paix et la ferme volonté de rester en dehors de cette querelle, soient enfin le dernier mot de cette conduite extraordinaire; à la rigueur tout cela n'est pas impossible; mais personne ne veut le croire en Europe, et personne ne peut se résoudre à expliquer la conduite de la France, par des motifs si désintéressés, ni par des intentions si paisibles. Tout le monde est persuadé, surtout en Angleterre, que la France a eu ses raisons pour ne pas tenir le même langage que sa voisine et pour ne pas éteindre en commun cet incendie dans son premier foyer. Quelles sont ces raisons? quelles intentions recouvre cette politique soigneusement indifférente et expectante? Nul ne le sait, et c'est cette incertitude même qui fait précisément le courage et l'espoir de l'Allemagne. Ce beau feu tomberait bien vite, si la France, debout, à côté de l'Angleterre, n'avait laissé aucun doute sur sa résolution de terminer l'affaire par une transaction raisonnable et de faire accepter ou subir cette transaction par les deux combattants. Jusqu'au dernier jour de la conférence, il aurait suffi que la ligne du Danewerke fût offerte pour nouvelle frontière à l'Allemagne, par la France et par l'Angleterre, ayant la main sur leur épée, pour mettre un terme à cette absurde guerre. Mais la France ayant toujours évité cette démarche décisive et la guerre étant devenue inévitable, tout le monde se demande quel parti la France veut en tirer. Après tout, ce genre de politique une fois admis, au lieu du simple et droit chemin que suivaient naïvement nos gouvernants constitutionnels, la situation de la France est favorable à quelque grand dessein; cette situation peut devenir féconde et il est même difficile que la France ne recueille point, dans cette mêlée, envenimée et agrandie, quelque beau fruit de sa patience et de ses calculs.

Il faut espérer que la question d'Orient ne viendra point augmenter le trouble et l'agitation de l'Europe. On a pu croire, pendant quelques jours, que l'intégrité déjà si compromise de l'Empire ottoman, allait être mise en péril par les événements survenus dans la régence de Tunis; et les dispositions opposées que les chefs des forces anglaises et françaises ont montrées en présence de l'insurrection arabe, révélaient des dissentiments qui, en d'autres temps, auraient inquiété l'opinion. Mais l'affaire du Danemark et l'échec de la conférence ont entièrement détourné l'attention publique de Tunis, et c'est à peine si l'on prête même une oreille distraite aux bruits venus de l'autre côté des Alpes sur certains projets de conquête attribués à l'Italie. Certes, on ne peut regarder la carte du nord de l'Afrique sans être tenté de trouver fort naturel le partage de cette magnifique région en trois parties, qui appartiendraient à l'Espagne, à la France à l'Italie. Il y a autour de notre Algérie, deux autres Algéries à prendre, et si l'on ne consultait que les raisons de voisinage, la régence de Tunis reviendrait à l'Italie

Digitized by Google

aussi naturellement que le Maroc reviendrait à l'Espagne. Mais outre le principe de l'intégrité de l'Empire ottoman, qui est plus à la mode aujourd'hui qu'en 1830, et que l'Angleterre paraît plus disposée à faire valoir aujourd'hui qu'en ce temps-là, il y a cette autre difficulté : que l'Italie semble encore moins que l'Espagne en état de se donner ce luxe d'une école militaire, aussi coûteuse et aussi sanglante. Nous y avons trouvé notre profit en ce qui nous regarde, et, à ce point de vue, l'Algérie est un des éléments de notre puissance; mais il n'y a guère que la France qui puisse entretenir une colonie de cette nature et en tirer un utile parti. Si, pourtant, l'Italie avait dix ou quinze ans de loisir pour se préparer à la conquête du quadrilatère, l'occupation de Tunis et l'effort nécessaire pour s'y établir seraient loin de lui être inutiles; mais la situation actuelle de l'Italie ne peut durer bien longtemps; au train même dont vont les choses, il n'y a rien d'impossible à ce qu'elle soit appelée, un jour, à venir en aide aux Anglais devant les lagunes de Venise. Ce n'est pas avec de tels travaux, dans un avenir plus ou moins prochain, que l'Italie peut aller au devant des sacrifices que lui coûterait son établissement à Tunis et des obstacles qu'une telle entreprise mettrait à sa libre action sur son propre territoire.

C'est encore aux affaires de l'Orient, qui sont malheureusement nos propres affaires, que se rapporte le coup d'État du prince Couza, qui a été exécuté selon le programme des meilleurs auteurs, et qui mérite l'approbation des connaisseurs par l'exacte et heureuse observation des règles de la matière. Projets de loi présentés et retirés, remaniements incessants de ministères, bruits de coup d'État assez souvent répandus et assez souvent démentis pour ne plus mériter nulle créance, exécution prompte, explications populaires, déclarations que l'Assemblée nationale mettait obstacle au bonheur du peuple et conspirait contre l'indépendance du pays, découverte, en effet, du plus noir des complots heureusement prévenu par cette mesure salutaire, affichage de cette découverte au moment du vote, vote enthousiaste des populations sauvées et reconnaissantes, — rien n'a manqué à ce coup d'État pour donner au prince Couza un rang élevé parmi les artistes en ce genre. S'il y a dans l'autre monde une place d'honneur qui leur soit réservée, nul doute qu'ils n'aillent au devant du prince Couza pour le faire asseoir parmi eux, comme Alexandre et César sont sans doute allés recevoir, à l'entrée des champs Élysées, le grand Frédéric et Napoléon. Mais on n'est pas toujours récompensé en ce monde selon ses mérites, et l'avenir du nouveau trône est incertain. Malgré l'empressement qu'a montré ce libérateur quand même du pays pour courir demander à la Porte ottomane la sanction de sa conduite et l'octroi d'une couronne héréditaire, le gouvernement turc se refuse encore à reconnaître le nouvel état de choses, et paraît plutôt disposé à revendiquer la part d'influence que les traités lui ont encore laissée sur le sort des Principautés-Unies. Si le grand effort du prince Couza pour se pousser et s'établir selon son génie dans le monde, finit par une déception, quelle leçon pour lui qu'un tel événement, et de combien de fables on pourra lui conseiller la lecture. Il y a l'*Ane et le petit Chien*, et mieux encore, la *Grenouille qui veut imiter le Bœuf*,

Digitized by Google

et le corbeau qui, voulant imiter je ne sais plus quel grand oiseau, reste empêtré dans une toison.

Nous espérons encore qu'un échec pareil attend les ambitieux fondateurs de la confédération du Sud, et sans souhaiter qu'ils restent eux-mêmes ensevelis sous les débris de leur odieux et sanglant édifice, nous faisons des vœux pour qu'il soit enfin renversé. La lutte terrible engagée autour de Richmond doit, au moment où nous écrivons, approcher de son terme; nous espérons la victoire décisive du Nord, mais nous ne savons pas sur quoi se fondent parmi nous les amis du Sud, pour assurer qu'un nouvel échec du Nord amènerait la paix et le déterminerait à subir la séparation. Le Nord a montré jusqu'à présent que les échecs ne le décourageaient guère et qu'il savait supporter moralement, aussi bien que physiquement, la mauvaise fortune. Que peut-il arriver de pire au Nord que la séparation subie et reconnue par lui-même? Et s'il est forcé de suspendre de fait la guerre, comme cela lui est déjà arrivé pendant plusieurs mois de suite, qui l'empêche, lui qui n'a rien à craindre des entreprises du Sud, de se préparer à loisir pour un nouvel effort? Mais à l'heure où nous écrivons, un échec n'est ni annoncé, ni probable; on peut légitimement espérer, au contraire, que Grant, moins épuisé que ses adversaires et renforcé sans cesse, aura raison de Richmond. Si Richmond est pris et si la principale armée du Sud est détruite, nous verrons ce que deviendra cette résistance universelle et éternelle dont on menace sans cesse le Nord après sa conquête; nous verrons si l'esprit pratique des gens du Sud, si la nécessité de travailler et de vivre, si le bon sens, si l'intérêt ne les décideront pas bientôt à renoncer au rêve évanoui de la confédération et à reprendre le joug léger de l'Union républicaine. En tout cas, l'Europe paraît moins en état que jamais de se mêler de cette grande querelle, et le gouvernement français en particulier, malgré ses sympathies avouées pour le Sud, semble avoir sincèrement renoncé à ces anciens projets de médiation et d'intervention européenne qui ont rempli jadis d'anxiété tous les gens raisonnables et tous les bons citoyens.

Le gouvernement français a saisi l'occasion de montrer dans la pratique cette impartialité rassurante, en laissant impassiblement commencer et s'achever en vue de nos côtes, sans montrer aucune faveur à l'un des deux partis, le duel du *Kerseage* et de *l'Alabama*. Ce duel a heureusement fini par la destruction du célèbre corsaire qui, exclusivement occupé jusqu'ici à poursuivre et à brûler les bâtiments de commerce, et à éviter les bâtiments de guerre, s'était pour la première et dernière fois exposé au feu de l'ennemi. Pendant que la lutte se poursuit sur terre et sur mer, entre le Nord et le Sud, les États du Nord se préparent à l'élection présidentielle et les délégués des divers États réunis en convention nationale à Baltimore, ont appuyé, par un acte unanime, la proposition de réélire M. Lincoln à la présidence des États-Unis. La déclaration de principes qui accompagne ce vote, est destinée à déterminer le sens et la portée de l'élection future, et indique assez clairement que, si M. Lincoln est réélu, la politique des États-Unis ne déviera pas du droit chemin dans laquelle ce premier magistrat

Digitized by Google

de la République l'a fermement engagée : rétablissement de l'Union à tout prix; approbation donnée au gouvernement pour avoir refusé tout compromis avec les rebelles, si ce n'est à la condition de se rendre à merci et de se soumettre aux lois et à la constitution des États-Unis; recommandation au gouvernement de continuer la guerre avec vigueur; extirpation de l'esclavage du sol de la république, et, comme conséquence, proposition d'un amendement à la constitution, pour prohiber à jamais l'esclavage dans les limites de la juridiction des États-Unis; tel est le programme de la convention de Baltimore, telle est la signification qu'aura la réélection de M. Lincoln pour les États-Unis et pour le monde. L'élection du général Fremont, s'il l'emportait sur M. Lincoln, n'offrirait aucune chance de plus aux amis du Sud, puisque M. Fremont et ses amis n'ont jamais reproché au président actuel que d'avoir été trop lent à proclamer l'émancipation des noirs. Quant à l'élection fort improbable du genéral Mac-Cellan ou d'un démocrate, elle donnerait sans doute au Sud le droit d'espérer des conditions plus indulgentes s'il consentait à rentrer dans le sens de l'Union; mais elle ne serait pas plus favorable que toutes les autres élections à l'établissement de son indépendance, car le général Mac-Clellan et ses amis se sont toujours défendus comme d'une calomnie de l'accusation d'être disposés à souffrir la dislocation de la République et à reconnaître l'indépendance du Sud. En un mot, nous sommes bien loin de penser que le Sud, comme l'assurent plus que jamais ses amis en Europe, touche au terme de ses épreuves et va enfin voir consacrer son indépendance. Non-seulement le Sud est à la merci des événements militaires, et peut succomber d'un seul coup, mais ses succès même, s'il en remporte encore, ne feraient que reculer sa chute, et quelque soit l'héroïsme de sa résistance, les ressources et l'énergie du Nord en viendront tôt ou tard à bout.

Cette rapide revue des événements du mois serait incomplète si nous ne faisions mention des démêlés de l'Espagne avec le Pérou qui s'est cru, bien à tort, menacé dans son indépendace. L'Espagne trouve, dans la révolte de Saint-Domingue, une occupation suffisante, et n'a aucun désir d'accroître ses charges dans cette partie du monde. Il est à regretter que le titre de commissaire royal, anciennement en usage à l'égard des colonies espagnoles, ait été donné au négociateur chargé de régler les réclamations trop légitimes de l'Espague contre le gouvernement du Pérou; il est fâcheux surtout que ce commissaire ait brusquement rompu les négociations aussitôt qu'il s'est vu contester son titre, mais la saisie des îles Chinchas, survenue à la suite de cette rupture, n'en offre pas moins, à l'Espagne et au Pérou, le moyen de régler toutes les difficultés antérieures, et nous sommes convaincu que le ministère qui est aujourd'hui chargé des affaires de l'Espagne apportera dans le règlement de ces questions litigieuses, l'esprit pratique, conciliant, et surtout équitable dont il est animé.

Le renouvellement partiel des Conseils généraux est à peu près le seul événement important de notre histoire intérieure pendant le mois qui s'achève. Bien que la lutte ait été vive sur un certain nombre de points et que l'opposition l'ait plusieurs fois emporté, nous n'hésitons pas à reconnaître que le gouvernement a eu cette fois l'avantage et que l'opposition a trop souvent négligé de combattre

Digitized by Google

et laissé échapper de ses mains la victoire. On risquerait pourtant de se tromper si, comparant la lutte qui vient de finir à celle qui s'est produite pour le renouvellement du Corps Législatif, on concluait de ce rapprochement que l'opposition a perdu du terrain dans le pays depuis les élections législatives. L'inertie relative de l'opposition pendant cette récente épreuve et le succès moins contesté des candidats du gouvernement s'explique de bien des manières. On comprend d'abord que l'opinion publique soit moins émue par le renouvellement des conseils généraux que par le renouvellement du Corps Législatif, et l'état calme de l'opinion est une force de plus pour le pouvoir. En outre, le gouvernement se montre beaucoup moins exclusif en matière d'élection pour les Conseils généraux qu'au sujet des élections législatives. Il est donc beaucoup plus disposé à reconnaître et à accepter pour ce genre d'élections les candidats naturels du pays, c'est-à-dire tel grand propriétaire ou tel citoyen considérable qui, sans être bruyamment ou notoirement hostile, n'en jouit pas moins d'une solide indépendance. Loin de combattre ou même d'éviter les candidats de ce genre pour les conseils généraux, le gouvernement les recherche volontiers et leur offre parfois un appui que l'opposition, non moins bien avisée, était elle-même sur le point de leur offrir. De là, dans ces élections, une certaine langueur qui donnerait une fausse idée de l'état de l'opinion si on voulait prendre le résultat de cette épreuve pour mesure des forces et de l'avenir de l'opposition libérale dans le pays.

Nous ne quitterons pas ce sujet des élections pour le renouvellement des conseils généraux sans féliciter Marseille d'avoir donné de nouveau l'exemple de cet accord entre les nuances diverses de l'opposition qui a déjà remporté dans cette ville une grande victoire et qui mérite le beau nom d'Union libérale. Réunir tous les amis des institutions libres sous le même drapeau, se partager équitablement le labeur de la lutte et les fruits éventuels de la victoire, écarter ainsi d'un commun effort les candidats de l'administration et montrer à la France ce qu'on peut faire en un jour de concorde, quelle conduite peut être plus digne de l'approbation des bons citoyens et des encouragements de l'opinion ! L'union libérale ne peut pourtant aspirer à plaire à tout le monde; elle est vue d'abord avec un déplaisir particulier par le pouvoir, ce qui est très-naturel, puisqu'elle est le plus redoutable, ou pour mieux dire, le seul redoutable de ses adversaires; elle inspire ensuite une sorte d'horreur à la portion inintelligente ou injuste de tous les partis, qui est toujours disposée à préférer l'isolement et l'impuissance à l'entente et au succès. Mais la vue du succès est une grande leçon qui apaise bien des préventions et qui convertit bien des incrédules. Nous ne désespérons pas de voir l'Union libérale étendre son influence salutaire dans le pays et exercer sur nos élections une action de plus en plus considérable.

Comment ne pas s'étonner à ce propos des poursuites dirigées contre le comité électoral, qui, formé depuis si longtemps sous le patronage de l'honorable M. Garnier-Pagès, a pris une part si utile aux dernières élections de la Seine. Après avoir vu les réunions électorales interdites, et les citoyens obligés de s'entendre sans se voir ou absolument privés du droit de s'entendre pour

Digitized by Google

choisir un candidat, verrons-nous proscrire et punir comme des associations secrètes, ces comités publics plus indispensables que jamais au jeu du suffrage universel? Comment cependant arriver à exercer ses droits d'électeur avec quelque discernement et quelque utilité, si tout concert est interdit? Comment des élections sérieuses pourraient-elles s'accomplir dans un isolement complet et dans un absolu silence? Le gouvernement ne forme-t-il pas lui-même, en temps d'élections le comité électoral le plus actif et le plus redoutable? N'a-t-il pas ses sous-comités et ses agens répandus sur tout le territoire? Ne jouit-il point, pour choisir et pour appuyer ses candidats, d'une latitude et de moyens d'actions auxquels l'opposition ne saurait en aucune façon prétendre? Si, à une telle inégalité de forces on ajoute l'interdiction de tout moyen propre à créer parmi l'opposition de certaines ressources et une certaine entente, que deviendront nos élections?

Si le gouvernement veut donner un argument nouveau et considérable aux partisans de l'abstention, il lui suffit de persévérer dans cette jurisprudence et d'appliquer avec cette rigueur à ce genre de réunions ou d'associations des lois qui en effet ne lui laissent rien à désirer, puisque poussées à l'extrême, elles peuvent empêcher toute espèce de rapports entre les citoyens. Mais quel profit le pouvoir peut-il espérer d'une conduite qui ferait sortir de l'opposition légale pour les rejeter dans les partis extrêmes, une foule de citoyens?

L'affaire de M. Renan ou la question Renan, comme on avait pris l'habitude de l'appeler, s'est terminée pendant ce mois par la révocation de M. Renan. Nous pourrions nous demander d'abord, si après avoir si longtemps laissé dire qu'il ferait de cette affaire une question de cabinet, ou pour mieux dire de portefeuille, le ministre de l'Instruction publique a sagement fait de se prêter si facilement à cette mesure. Mais c'est l'affaire de Son Excellence, et, grâce à Dieu, ce n'est point la nôtre. C'était d'ailleurs un anachronisme que de prêter au ministre de l'Instruction publique des intentions de ce genre; simple auxiliaire du souverain, d'après les termes de la Constitution qui nous gouverne, il pouvait, en réponse aux attaques que lui a valu cette affaire, faire déclarer au *Moniteur*, comme l'a fait un autre ministre, qu'il n'était pas responsable des actes du gouvernement et qu'il n'était pas juste de l'en blâmer. Moins prudent ou plus fier, le ministre de l'Instruction publique a bien voulu porter sa part de responsabilité dans cette série de mesures relatives à M. Renan, et cette responsabilité n'est point des plus légères. Sans contester le droit que le gouvernement tient de la loi à l'égard des professeurs du Collége de France, sans nier le moins du monde qu'il ne soit le maître de les faire descendre de leur chaire, aussi bien que de les y faire monter, on peut trouver extraordinaire la prétention de destituer indirectement un professeur en l'appelant sans son consentement à des fonctions nouvelles. Cette destitution implicite, inédite, et par ricochet n'est pas seulement une nouveauté en ce qui touche le corps enseignant, c'est un procédé peu conforme à la dignité du pouvoir, qui semble fuir ainsi la publicité et la responsabilité de ses actes. Et pourtant le ministre de l'Instruction publique (ou plutôt le gouvernement) n'a pas voulu en avoir le démenti, si bien que le décret qui a définitivement fermé le Collége de France à M. Renan dit qu'il *demeure révoqué;*

Digitized by Google

comme si c'était, en effet, une révocation suffisante pour un professeur au Collége de France que d'avoir été appelé à d'autres fonctions sans son consentement et sans démission préalable! En admettant enfin que ce genre de révocation soit valable, que devient cette fameuse garantie du jugement préalable par le conseil supérieur que le ministre de l'Instruction publique avait conquise au profit des membres du corps enseignant et proclamée avec un éclat digne de l'importance de sa conquête! Hélas! cette admirable garantie est allée rejoindre les autres conquêtes libérales de ce ministre dont l'avénement avait, nous disait-on, inauguré une ère nouvelle. Le jugement préalable est assuré aux professeurs à condition qu'il ne s'agisse pas d'un professeur qu'il soit embarrassant de juger, comme la liberté des cours publics existe à condition qu'aucune personne désagréable ne sera invitée à y prendre la parole. En vérité, plus on examine de près ces magnifiques conquêtes, moins on comprend que l'espoir de les obtenir ait décidé le ministre actuel de l'Instruction publique à se charger du fardeau de cet emploi; mais on comprend moins encore que la joie de les avoir obtenues le décide à rester attaché à ce pouvoir. L'opposition libérale n'a certes pas gagné grand'chose à ce changement de situation auquel le ministre actuel de l'Instruction s'est courageusement résigné, mais elle n'y a point non plus perdu grand'chose, et c'est ce qui doit la consoler.

Et puisque nous sommes amené par l'affaire de M. Renan à nous occuper du ministère de l'Instruction publique, nous saisirons cette occasion pour recommander aux professeurs chargés d'enseigner l'histoire contemporaine, et aux élèves chargés de l'apprendre, un ouvrage des plus propres à combler les lacunes de ce fameux programme auquel le ministre actuel a si fièrement attaché son nom. Le livre honnête et instructif de M. de Montalivet *Rien!* contient une histoire excellente, quoique abrégée, des dix-huit années les plus paisibles et les plus prospères qu'ait connues la France depuis qu'elle s'essaie au difficile apprentissage de la liberté politique. Certes, le gouvernement de juillet n'a été ni infaillible ni irréprochable (il n'y a point de tels gouvernements en ce monde); mais il a été honnête, sincèrement libéral, sans arrière-pensée dans sa politique étrangère, et plus nous irons, plus nous apprendrons que de telles qualités méritent de racheter bien des défauts.

PREVOST-PARADOL.

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. L. TOINON ET C°, A SAINT-GERMAIN.

Digitized by Google

LES ÉVANGILES APOCRYPHES

DEUXIÈME ARTICLE [1]

ÉVANGILES APOCRYPHES ANTIJUDAÏSANTS

D'Étienne à Paul et de celui-ci à l'auteur du quatrième Évangile, la séparation du christianisme et du judaïsme était allée en s'élargissant. Ce mouvement continua, après le premier siècle ; mais ce n'est plus dans l'Église, c'est au milieu d'un certain nombre de sectes gnostiques qu'il s'accomplit.

Considérées par rapport à leurs opinions sur l'Ancienne Alliance, ces sectes forment trois catégories distinctes. Dans la première, il faut placer Cerdon, Marcion et leurs disciples. Ces théosophes n'allaient guère plus loin que l'apôtre des Gentils dans leur opposition au judaïsme. Tenant l'Ancienne Alliance pour une préparation de la Nouvelle, ils pensaient qu'elle avait perdu toute autorité à l'avénement du christianisme, et qu'il n'y avait plus à compter avec elle. Dans la seconde catégorie, il faut mettre toutes les sectes gnostiques qui, sans rejeter absolument l'Ancien Testament tout entier, ne voyaient cependant en lui que l'œuvre d'un être divin d'un ordre inférieur qui, souvent, avait pris l'ombre pour la réalité, de sorte, qu'à leurs yeux, le mosaïsme était un mélange de vérités et d'erreurs. Des gnostiques

[1] Voir la *Revue germanique* du 1er juin 1864.

Digitized by Google

de cette classe, à laquelle appartiennent les Valentiniens et le plus grand nombre des Ophites, les uns avouaient les Écritures, comme dit Irénée, mais en en tordant le sens [1], et la plupart des autres faisaient un choix, rejetant certains livres et en gardant d'autres, qu'ils altéraient toutefois, au rapport de Tertullien, et en en retranchant des passages et en y introduisant des additions [2]. Enfin, ceux de la troisième catégorie rapportaient l'Ancienne Alliance à un esprit aveugle, ennemi de la lumière, dont l'unique dessein, en fondant une religion aussi erronée que celle de la famille d'Israël, avait été d'empêcher la manifestation de la vérité et de mettre obstacle à l'œuvre rédemptrice du Christ [3].

Les Évangiles des gnostiques antijudaïsants paraissent avoir été fort nombreux [4]. On ne saurait s'en étonner. Les gnostiques ne pouvaient avoir le moindre scrupule, soit à remanier les livres canoniques, soit à composer eux-mêmes des écrits qu'ils donnaient pour des révélations. Pour plusieurs d'entre eux, la tradition chrétienne n'était qu'une enveloppe artificielle, dont ils revêtaient leurs propres systèmes, pour en rendre la propagation plus facile. Une fraude pieuse leur coûtait d'autant moins, qu'ils n'y voyaient qu'un utile moyen de répandre la vérité. Les autres prenaient leur théosophie pour le christianisme véritable; les croyances de l'Église n'étaient, à leurs yeux, qu'une forme populaire, qu'une exposition symbolique et voilée, appropriée à l'ignorance et à la grossièreté de la foule, de la doctrine chrétienne, dont ils possédaient seuls le sens véritable, et, dans cette persuasion, ils ne doutaient pas que leur science supérieure ne leur donnât le privilége d'arranger, dans l'intérêt du salut des âmes, des écrits exotériques qui couvraient plus qu'ils ne révélaient l'enseignement chrétien, et d'en composer eux-mêmes d'autres plus propres, à leur sens, soit à préparer les profanes et les croyants du dehors à l'intelligence de la vérité, soit à expliquer aux initiés les vrais principes de la science qui sauve.

Il ne paraît pas que les gnostiques antijudaïsants de la première catégorie aient eu d'autres Évangiles que des récensions diverses de notre Évangile de Luc, plus ou moins profondément modifié. Cela se

[1] Scripturas quidem confitentur, interpretationes vero conversunt. Irénée, *Adv. Hæres.*, lib. III, cap. 12.

[2] Tertullien, *De præscript.*, § 17.

[3] Ce que dit Néander (*Allg. Gesch. der christl. Relig.*, t. I, p. 433 et 434) des gnostiques antijudaïsants s'applique surtout à ceux de cette troisième catégorie.

[4] Irénée, *Adv. Hæres.*, lib. I, cap. 20.

Digitized by Google

comprend; des sectaires qui prétendaient être les continuateurs de Paul, qui se donnaient pour ses fidèles disciples, ne pouvaient pas reconnaître d'autre Évangile que celui qui passait, d'après la tradition, pour avoir été écrit, sinon sous la dictée de l'apôtre des Gentils, du moins sous son influence et son inspiration. Il était dans l'ordre même des choses, que l'évangile de Luc jouât, parmi les gnostiques de cette classe, le même rôle que l'évangile de Matthieu parmi les chrétiens judaïsants.

Les gnostiques de la seconde catégorie, du moins les Valentiniens, firent également usage de récensions diverses de notre troisième Évangile, probablement de celles qui avaient cours parmi les Marcionites. Ils se servirent aussi de l'évangile de Jean, dans lequel ils trouvaient, en outre d'une tendance antijudaïsante plus prononcée que dans les récits de Paul, un grand nombre de locutions qui leur étaient familières et plus d'une vue théosophique voisine de quelques-unes de leurs doctrines. Ils ne semblent pas en avoir altéré le texte; mais, d'après Irénée et Tertullien, ils en altérèrent le sens, c'est-à-dire qu'ils l'interprétaient tout autrement qu'on ne le faisait dans l'Église [1]. Mais, en outre, ces gnostiques, principalement les Ophites, avaient plusieurs Évangiles apocryphes entièrement différents de nos Évangiles canoniques [2]. Ces écrits avaient été composés de toutes pièces par ces sectaires, soit d'après des traditions d'une origine inconnue, qui étaient admises parmi eux, soit surtout d'après leurs propres doctrines qu'ils avaient eu soin de mettre dans la bouche de Jésus-Christ. Tous ces Évangiles apocryphes ont disparu avec les sectes qui s'en servaient. On n'en connaît qu'un très-petit nombre de fragments cités par d'anciens écrivains ecclésiastiques, entre autres par Épiphane.

Enfin, les gnostiques de la troisième catégorie ne paraissent s'être servi que d'Évangiles apocryphes, et ces Évangiles ne présentaient pas la moindre analogie, ou pour mieux dire, formaient un contraste frappant avec nos Évangiles canoniques. C'était là une conséquence inévi-

[1] Alius (Marcion) manu scripturas, alius (Valentin) sensus expositione intervertit. TERTULLIEN, *De præscript.*, § 38, comparez *Ibid.*, § 47. « Ceux qui s'attachent aux erreurs de Valentin, dit Irénée, interprètent l'Évangile de Jean à leur guise. » *Adv. Hæres.*, lib. III, cap. 11. Origène, dans ses écrits sur l'Évangile de Jean, rapporte des fragments considérables d'un commentaire de cet Évangile par le Valentinien Héracléon. Il ne serait pas impossible qu'Héracléon eût aussi composé un commentaire sur l'Évangile de Luc; on en a peut-être un fragment dans Clément d'Alexandrie, *Strom.* lib. IV, cap. 9. NEANDER, *Allg. Gesch. der christl. Religion*, t. I, p. 484 et suiv.

[2] Irénée accuse les Valentiniens de proclamer, de leur propre autorité, qu'il y a plus de quatre Évangiles. *Adv. Hæres*, lib. III, cap. 11.

Digitized by Google

table des doctrines professées par les théosophes. Tous ces écrits, objets d'horreur pour l'Église, ont péri; il n'en reste plus un seul fragment; on en ignore même les titres, excepté pour un d'eux qui paraît, d'ailleurs, avoir été le plus connu, probablement parce qu'il était celui qui offrait l'opposition la plus marquée avec les croyances de l'Église.

Il s'agit maintenant de jeter un coup d'œil sur ceux de ces Évangiles sur lesquels il nous reste quelques renseignements, ou dont quelques fragments sont parvenus jusqu'à nous. Je suivrai dans cet examen la classification que j'ai établie, c'est-à-dire que je parlerai successivement des Évangiles apocryphes des Marcionites, puis de ceux des Valentiniens et des Ophites, enfin de ceux des Caïnites.

I

Un des plus célèbres Évangiles apocryphes antijudaïsants est celui dont se servaient les Marcionites, et qui est connu sous le nom d'Évangile de Marcion. On peut regarder comme un fait certain qu'il offrait les plus grandes analogies avec celui de Luc et qu'il n'en différait que par l'omission de quelques passages de ce dernier, par quelques additions en petit nombre et par un certain nombre de variantes qui ne paraissaient pas d'une grande importance[1].

Quelle est la raison de cette ressemblance? ou, en d'autres termes, quels étaient les rapports de ces deux Évangiles?

A cette question, Irénée, Tertullien et d'autres anciens écrivains ecclésiastiques répondent que Marcion avait altéré et mutilé l'Évangile de Luc dans l'intention de l'accommoder à son système. « Marcion, dit Irénée, a défiguré l'Évangile tout entier, l'a refait à sa guise, puis s'est vanté de posséder un Évangile véritable[2]. » Tertullien, plus précis, assure qu'il avait retranché de l'Évangile de Luc tout ce qui

[1] Cet Évangile de Marcion n'est pas parvenu jusqu'à nous; mais on a cru pouvoir le reconstruire *ex autoritate veterum monumentorum*, ainsi que s'exprime Aug. Hahn qui a entrepris ce travail. Cet Évangile n'étant, d'après Irénée et Tertullien, que l'Évangile de Luc tronqué et modifié dans quelques passages, on a cru qu'on n'avait pour le retrouver qu'à opérer dans notre troisième Évangile canonique les altérations signalées par les anciens écrivains ecclésiastiques, c'est ce qu'a fait Hahn; *das Evangelium Marcions in seiner unprunglichen Gestalt.*, Kœnigsb., 1823, in-8. Ce travail a été reproduit par Thilo, dans son *Codex apocryphus Novi Testamenti*, p. 404-486. M. Wolkmar a repris ce travail avec plus de critique : *das Evangelium Marcions, Text. und Kritik.*, 1852.

[2] Irénée, *Adv. Hæres.*, lib. III, cap. 11.

Digitized by Google

était contraire à ses opinions, et en avait gardé ce qui y était favorable[1].

Cette explication de l'origine de l'Évangile de Marcion ne manque pas, au premier aspect, d'un certain air de vraisemblance. Cet hérétique prétendait se rattacher à l'apôtre Paul; c'est sur ses écrits qu'il appuyait son enseignement[2]. Il était dans l'ordre des choses qu'il ne voulût pas reconnaître d'autre Évangile que celui de Luc, qui passait pour avoir été écrit sous l'inspiration de l'apôtre des Gentils. Et si l'exemplaire dont il se servait, n'était pas entièrement conforme à ceux qui étaient répandus dans les diverses Églises, quoi de plus naturel que d'admettre qu'il avait remanié lui-même cet Évangile dans l'intérêt de ses opinions? Ce n'est là sans doute qu'une présomption; mais elle est assez vraisemblable pour qu'on ne puisse s'étonner qu'elle ait été admise pendant longtemps, sans contestation aucune, et comme un fait acquis[3].

Cette explication ne laisse pas cependant que d'offrir des difficultés considérables.

Et d'abord, même en admettant que cet Évangile eût été une altération de celui de Luc, faite de propos délibéré et dans l'intention de le rendre conforme aux principes gnostiques de l'école à laquelle appartenait Marcion, ce n'est pas cet hérétique qu'il faudrait rendre responsable de cette falsification. Son maître, Cerdon, paraît s'en être servi avant lui[4]. C'est ce que nous apprend Tertullien, ou, pour parler plus exactement, l'auteur inconnu des huit derniers chapitres du Traité *de Præscriptionibus*. « Cerdon, nous dit-il, ne reconnaît que l'Évangile de Luc; encore ne le reçoit-il pas dans son intégrité[5]. »

[1] Contraria quæque sententiæ erasit, competentia autem sententiæ reservavit. — TERTULLIEN, *Adv. Marc.*, lib. IV, cap. 6.

[2] Marcion avait, sous le titre d'Ἀποστολικόν, un recueil de dix épîtres de Paul, rangées dans cet ordre : Épître aux Galates, les deux aux Corinthiens, celle aux Romains, les deux aux Thessaloniciens, celles aux Éphésiens, aux Colossiens, à Philémon et aux Philippiens. Il est probable que celle aux Galates avait été mise en tête des autres, parce que Paul y exprime plus fortement qu'ailleurs ses sentiments d'opposition au judéo-christianisme. Il faut ajouter que plusieurs de ces épîtres avaient été remaniées en quelques passages.

[3] « Il n'a songé, dit Richard Simon, qu'à ajuster l'Évangile de Luc aux préjugés de sa secte. » *Hist. critiq. du texte du N. T.*, p. 135.

[4] M. Wolkmar ne partage pas cette opinion. L'Évangile de Cerdon n'aurait pas été, selon lui, le même que celui dont Marcion fit usage, quoiqu'il eût, comme celui-ci, de grands rapports avec l'Évangile de Luc. *Das Evang. Marcions*, p. 260 et 261.

[5] TERTULLIEN, *De præscript.*, cap. 51. De même que le fit plus tard Marcion, Cerdon n'admettait ni toutes les épîtres qui portent le nom de Paul, ni dans leur intégrité celles qu'il recevait. Il est probable que l'Ἀποστολικόν de Marcion était aussi le recueil des épîtres de Paul admises par Cerdon.

Digitized by Google

Peu importe toutefois le nom du gnostique qui aurait ainsi arrangé notre troisième Évangile. La véritable question est de savoir si, en effet, les différences qui se trouvaient entre celui-ci et l'Évangile dont Marcion faisait usage, peuvent s'expliquer comme le résultat d'altérations faites dans l'intérêt des opinions de la secte dont Marcion fut le représentant le plus célèbre. Il s'agit donc d'examiner les différences. Ce travail a été fait. Je vais en mettre les traits principaux sous les yeux du lecteur ; ils suffiront pour le convaincre que les altérations n'avaient pas été faites dans un intérêt de parti.

Il n'est pas inutile de remarquer, avant tout, qu'il manquait dans l'Évangile de Marcion plusieurs passages de Luc, qui entrent en plein dans les sentiments de cet hérétique. Je citerai entre autres *Luc*, XI, 51; XIII, 30 et 34; XX, 9-16. Ces passages contiennent des déclarations très-sévères de Jésus-Christ contre les Juifs, et l'annonce positive de leur déchéance du privilége de peuple élu. Marcion insistait fortement sur l'abrogation de l'Ancienne Alliance; c'était là un des points fondamentaux de son système ; il aurait par conséquent trouvé dans ces passages des arguments très-solides en faveur de sa thèse. Les aurait-il exclus de son Évangile, s'il l'avait en effet formé, comme l'en accusaient Irénée et Tertullien, en modifiant celui de Luc ?

Il est vrai qu'il y manquait aussi plusieurs passages de Luc, qui contredisent le système de l'école de Marcion, et qu'il aurait pu avoir quelque intérêt à laisser de côté. On ne peut cependant admettre qu'ils aient été retranchés dans cette intention, car on trouve dans cet Évangile bien d'autres passages analogues ou contenant des indications identiques, et l'on se demande pourquoi Marcion, Cerdon ou tout autre gnostique de cette école qui aurait fait ce remaniement de l'Évangile de Luc, s'il avait retranché les premiers, aurait conservé les seconds. Il aurait bien certainement fait disparaître ceux-ci aussi bien que ceux-là, ou du moins il aurait modifié ceux qu'il ne rejetait pas, de telle sorte qu'ils ne pussent fournir d'arguments contre son système, et il se trouve qu'ils sont reproduits sans aucune altération.

Quelques exemples feront encore mieux comprendre que cet ordre de considérations sape à la base l'assertion d'Irénée et de Tertullien.

Les deux premiers chapitres de Luc ne faisaient pas partie de l'Évangile de Marcion. Il ne les y avait pas admis, dit-on, parce qu'il avait intérêt à dissimuler le fait de la naissance de Jésus. Marcion et toute l'école à laquelle il appartenait, soutenaient en effet que le Christ ne s'était pas uni à la matière, considérée, dans ce système, comme la source du mal ; qu'il n'avait eu qu'un corps apparent, qu'il n'était pas

Digitized by Google

né par conséquent de la même matière que le reste des hommes et qu'il était resté en dehors des conditions ordinaires de l'existence humaine. Les deux premiers chapitres de Luc donnant un démenti formel à cette doctrine, n'est-on pas autorisé à supposer qu'ils avaient été éliminés à dessein de l'Évangile de cette secte? C'est dans le même intérêt, ajoute-t-on, qu'on aurait fait disparaître du verset 19 du chapitre VIII de Luc ces mots : « Et ses frères vinrent vers lui. » — Mais alors pourquoi laisse-t-on dans cet Évangile ceux-ci (VIII, 29) : « Ta mère et tes frères sont là » ? A quoi bon retrancher les premiers, si on n'éliminait pas également les seconds, qui impliquaient le même fait et ne sont pas moins contraires à l'opinion des Docètes sur la naissance et la nature surhumaine de Jésus?

Ce serait aussi dans une intention dogmatique qu'on aurait retranché ce fragment du verset 4 du chapitre VII de Luc, fragment qui n'était pas dans l'Évangile de Marcion : « Le fils de l'homme est venu mangeant et buvant. » Il y a dans ces paroles, fait-on remarquer, une condamnation de l'ascétisme; c'est pour cela qu'on les a bannies de cet Évangile. — Mais alors pourquoi y a-t-on laissé le reproche que les Pharisiens adressent à Jésus de fréquenter les gens de mauvaise vie et de manger avec eux (*Luc*, XV, 2), et la question qu'ils lui font touchant ses disciples qui ne jeûnent pas comme le font ceux de Jean-Baptiste (*Luc*, V, 33), et la mention du grand festin que lui donna Lévi (*Luc*, V, 29)?

Si l'on ne trouve pas, dans l'Évangile de Marcion, ce que Jésus dit de Jonas, donné en signe aux Juifs, de la reine de Saba et des Ninivites qui s'élèveront au jour du jugement contre la génération présente des enfants d'Israël (*Luc*, XI, 29-32), c'est, dit-on, parce que dans cette école gnostique, on n'avait pas jugé convenable de laisser dans la bouche de Jésus un appel à l'Ancien Testament, dont elle n'admettait pas l'autorité. — Mais alors pourquoi y avait-on conservé le verset 3 du chapitre VI de Luc, dans lequel le Seigneur justifie sa conduite par l'exemple de David, et le verset 27 du chapitre VII, où il en appelle, à propos de Jean-Baptiste, à une prophétie de l'Ancien Testament?

Si l'on avait changé ces mots de Luc (XIII, 28) : « Quand vous verrez Abraham, Isaac et Jacob et tous les prophètes dans le royaume de Dieu, » en ceux-ci : « Quand vous verrez tous les justes dans le royaume de Dieu, » par suite des préventions de cette secte gnostique contre l'Ancienne Alliance et de ses tendances antijudaïques, n'aurait-on pas aussi fait disparaître de la parabole de l'homme riche et de Lazare

Digitized by Google

le nom d'Abraham dans le sein duquel le pauvre est porté par les anges après sa mort (XVI, 22 et 23)?

Que conclure de ces rapprochements, dont il serait inutile de donner d'autres exemples, sinon que les différences par lesquelles l'Évangile de Marcion se distingue de celui de Luc, ne sont pas le résultat d'un travail d'épuration auquel ce dernier aurait été soumis par un gnostique de l'école à laquelle appartenaient Cerdon et Marcion, dans le but de le mettre en harmonie avec ses principes dogmatiques? L'auteur d'un remaniement de Luc, entrepris dans cette intention, s'y serait pris autrement; il aurait apporté plus de soin et plus de suite à l'exécution de son dessein; il ne se serait pas borné à retrancher de notre troisième Évangile canonique quelques-uns des passages contraires à ses opinions; il les aurait fait disparaître tous. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'avait pas l'intention de le faire et qu'il ne s'était pas proposé d'accommoder cet Évangile à son système.

Il faut donc renoncer à chercher dans une intention dogmatique la cause des lacunes et des variantes par lesquelles l'Évangile de Marcion paraît s'être distingué de celui de Luc. Comment alors expliquer les rapports manifestes qui se trouvent entre les deux Évangiles? Contrairement à l'opinion des anciens écrivains ecclésiastiques qui faisaient dériver l'Évangile de Marcion de celui de Luc, dont il aurait été une copie altérée et mutilée, on a proposé, dans ces derniers temps, de voir dans celui de Luc une édition augmentée de celui de Marcion. C'est déjà dans ce sens que va l'hypothèse de Semler sur ce dernier Évangile. D'après ce célèbre critique, il remonterait plus haut qu'on ne l'avait admis communément, et il aurait pris naissance dans le cercle des chrétiens qui se rattachaient à l'apôtre Paul. Il n'est pas besoin de dire que le principal argument, en faveur de cette nouvelle manière de considérer l'Évangile de Marcion, se tire du caractère fortement paulinien de cet écrit. Cela ne saurait suffire pour la mettre au-dessus de toute contestation; cependant, un certain nombre de critiques, entre autres Löffler, Berthold et Gieseler, paraissent plus ou moins disposés à l'adopter.

Cette hypothèse est en un certain sens le point de départ de celle de Schwegler, qui en est comme le complet développement. Dans sa forme primitive, l'Évangile dont se servait Marcion, aurait été un Évangile paulinien et antijudaïsant, et aurait porté le titre d'Évangile du Seigneur, Εὐαγγελὶον τοῦ Κυρίου, titre sous lequel Marcion d'ailleurs le désigne et sous lequel il aurait été connu jusqu'alors. Quelque chrétien du

Digitized by Google

parti de la conciliation l'aurait plus tard augmenté ou complété, en y insérant des fragments empruntés à des Évangiles judaïsants. C'est à ce mélange que notre troisième Evangile canonique devrait le caractère indécis qui le distingue des trois autres. Cependant l'*Évangile du Seigneur* se serait conservé sous sa forme primitive dans le parti antijudaïsant. Marcion l'y aurait trouvé, et, naturellement, il l'aurait adopté comme un document ancien, respectable et authentique [1].

Que penser de cette hypothèse? Le plus simple est de s'en tenir au jugement que Schwegler lui-même en porte. Il reconnaît qu'elle manque, aussi bien que celle d'Irénée et de Tertullien, de preuves historiques et que le seul mérite qui la recommande, c'est d'être plus simple, plus vraisemblable, plus capable de rendre compte des différences qui se remarquent entre l'Évangile de Luc et celui de Marcion [2]. Jusqu'à un certain point il a raison, et s'il n'y avait qu'à choisir entre cette explication et celle des anciens écrivains ecclésiastiques, on ne pourrait s'empêcher, ce me semble, de se prononcer pour la première qui soulève en définitive bien moins de difficultés que la seconde. Mais on n'est pas obligé, de nécessité logique, en rejetant l'une, de recevoir l'autre.

Il me paraît que le plus sûr est de prendre l'Évangile dont se servait Marcion, et dont Cerdon, et probablement bien d'autres antijudaïsants, s'étaient servis avant lui, pour une copie imparfaite de notre troisième Évangile. Par quelles causes, par suite de quel concours de circonstances cette copie était-elle imparfaite et avait-elle été adoptée dans cette forme par les antijudaïsants? Il n'y a pas une seule donnée historique, ni un seul indice interne qui puissent nous mettre sur la voie d'une explication certaine, incontestable. Le champ des conjectures s'ouvre ici tout large. Il est permis à chacun de le parcourir dans le sens qu'il lui plaira. Qu'en rapportera-t-il? des hypothèses et rien de plus. Il nous suffit de savoir que, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, aussi bien parmi les orthodoxes que parmi les dissidents, on a retouché plus d'une fois, sous les prétextes les plus futiles, le texte des livres saints, pour ne pas nous étonner de trouver un Évangile de Luc mutilé [3]. On comprend très-bien, comment ceux qui s'étaient

[1] Schwegler, *das nachapost. Zeitalter*, t. I, p. 261 et suiv.

[2] Schwegler, *Ibid.*, t. I, p. 283 et 284.

[3] Richard Simon, avec la sincérité naïve qui le caractérise et qui recommande encore aujourd'hui la lecture de ses écrits, cite quelques exemples fort extraordinaires d'altérations introduites dans les Évangiles par des membres de l'Église catholique. *Hist. critiq. du texte du N. T.*, p. 135 et 136.

Digitized by Google

accoutumés à faire usage de cette copie imparfaite purent la prendre de bonne foi pour le texte primitif de Luc et la croire préférable aux copies complètes qui devaient leur sembler interpolées.

Apelles, le plus remarquable des disciples de Marcion, est aussi accusé par les anciens écrivains ecclésiastiques d'avoir accommodé les Évangiles à son système. *Evangelia purgavit*, il a expurgé les Évangiles, dit de lui Origène [1]. Jérôme le place parmi ceux qui ont composé de faux Évangiles [2]. Mais Épiphane semble dire que c'était, non sur un Évangile mutilé, mais sur l'interprétation erronée qu'il donnait de certains passages de l'Écriture sainte qu'il appuyait ses doctrines hérétiques. Partant d'un précepte de Paul [3], qu'il entendait dans un sens que l'apôtre n'aurait certainement pas avoué, il avait pour principe de choisir dans les livres saints ce qui lui convenait et de laisser de côté ce qui était contraire ou même peu favorable à ses opinions [4]. Ce n'est par conséquent que par métaphore qu'on peut parler d'un Évangile d'Apelles.

C'est, selon toutes les vraisemblances, dans le même sens qu'il faut entendre ce que les anciens écrivains ecclésiastiques nous disent de l'Évangile de Basilide. Cet hérétique avait écrit un commentaire en vingt-quatre livres sur l'Évangile [5]. Eusèbe qui rapporte ce fait, mais seulement d'après le bruit public, ne dit pas quel était cet Évangile. Il est probable que c'était celui de Luc, mais tel qu'il était reçu parmi les antijudaïsants, c'est-à-dire l'Évangile dont se servirent Cerdon, Marcion et son école. Ce n'est pas cependant cet Évangile qu'on a voulu désigner en parlant de l'Évangile de Basilide; c'est bien plutôt son commentaire [6]. Ce commentaire exposait les opinions qui lui étaient particulières; on dit qu'il était son Évangile. Cette expression figurée ayant été prise plus tard à la lettre, on crut que Basilide avait réellement composé un Évangile.

Origène dit cependant, en termes très-précis, que cet hérétique

[1] *Origenis opera*, éd. Bale, 1557, t. I, p. 881.
[2] Jérôme, *Prolog. in comment. super Matth.*
[3] 1 *Thessal.*, v, 21.
[4] Épiphane, *Hæres.*, xliv, 2 et 5.
[5] Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. iv, cap. 11.
[6] C'est ce que suppose Fabricius, *Codex apocryphus N. T.*, p. 343, note. Jérôme (*Prolog. in comm. super Matth.*) attribue aussi un évangile à Basilide, probablement par suite de la même confusion.

Digitized by Google

avait eu l'audace d'écrire un Évangile et de le publier sous son nom [1], et il me paraît difficile d'admettre avec Fabricius que le célèbre théologien d'Alexandrie parle ici, non d'un Évangile de Basilide, mais de son commentaire sur l'Évangile [2].

II

Les Évangiles apocryphes paraissent avoir été bien plus nombreux parmi les gnostiques antijudaïsants de la seconde catégorie, que parmi ceux de la première qui semblent s'en être tenus en général à notre troisième Évangile canonique, mais mutilé, comme je viens de le dire. C'est principalement des Valentiniens que je veux ici parler. Néander les range, il est vrai, parmi les judaïsants [3]; mais je ne saurais partager cette opinion. Les Valentiniens ne repoussaient pas sans doute l'Ancienne Alliance comme les Marcionites, ils ne la tenaient pas pour l'œuvre de l'Esprit du mal, comme les Caïnites; mais les uns la rapportaient au Démiurge, esprit inférieur qui, en formant le monde, n'avait été qu'un instrument aveugle du royaume de Dieu, et n'avait pas su ce qu'il faisait [4], et les autres n'en acceptaient les divers livres que sous bénéfice d'inventaire, et les expliquaient d'ailleurs dans un sens qui n'a pas la moindre analogie avec les croyances de la synagogue ni avec celles de l'Église orthodoxe. Tertullien s'élève avec indignation contre les libertés qu'ils prenaient avec l'Écriture sainte. « L'hérésie, dit-il (c'est des gnostiques antijudaïsants qu'il parle), rejette certains livres de l'Écriture; et ceux qu'elle reçoit, elle ne les reçoit pas entiers; elle les altère, et par ce qu'elle en retranche et par ce qu'elle y ajoute. Ceux qu'elle reçoit entiers, elle les pervertit encore par les interprétations qu'elle imagine; car il est également contraire à la vérité d'altérer le sens ou le texte [5]. » Et à Valentin, en particulier, ce grand conteur de fables, comme il l'appelle, il reproche d'admettre certains points de la Loi et des Prophètes et d'en rejeter d'autres. « Qu'est-ce à dire, ajoute-t-il, il en rejette la totalité, en en rejetant quelques points seulement [6]. » Quelques pages plus haut, il

[1] *Origenis homil.* 1, *in Luc*, dans *Origenis opera*, éd. Lommutzsch, Berlin, 1831-1848, t. V, p. 87.

[2] Fabricius, *Ibid.*, p. 343, note.

[3] Néander, *Allg. Gesch. der christlichen Relig.*, t. I, p. 466 et suiv.

[4] Ritter, *Hist. de la philos. chrét.*, t. I, p. 207.

[5] Tertullien, *De præscript.*, § 19.

[6] Tertullien, *Ibid.*, § 49.

Digitized by Google

avait fait remarquer que Valentin, bien qu'il parût recevoir l'Ancien Testament tout entier, n'était pas, au fond, moins ennemi de la vérité que Marcion, mais qu'il était plus artificieux. « Marcion, le fer à la main, a mis en pièces, dit-il, toutes les Écritures, pour donner du poids à son système; Valentin a eu l'air de les épargner et de chercher moins à les accommoder à ses erreurs qu'à concilier ses erreurs avec elles; et cependant il a plus retranché, plus interpolé que Marcion, en ôtant à tous les mots leur énergie et leur valeur naturelle, pour leur donner des sens forcés [1]. »

C'est d'ailleurs de l'apôtre Paul que les Valentiniens se réclament; cela seul suffirait pour prouver qu'ils n'étaient pas dans le camp des judaïsants. S'il faut les en croire, leur maître avait recueilli les enseignements de Théodas, disciple de l'apôtre des Gentils [2]. Ce sont ses principes qu'ils faisaient profession de suivre; mais ils les poussaient bien au-delà des limites dans lesquelles Paul les avait contenus.

S'ils donnèrent tous une couleur gnostique au paulinisme, ils ne l'exagèrent cependant pas tous au même degré. Ptolémée qui fut, parmi les Valentiniens, celui qui sacrifia le moins l'élément moral à l'élément théosophique, ne dépassa guère l'opinion de Paul sur l'Ancienne Alliance que par la forme sous laquelle il la présenta, forme qu'il emprunta naturellement au langage et aux conceptions ordinaires de la gnose. Il n'attribuait pas, il est vrai, l'Ancien Testament au Dieu suprême; la législation mosaïque n'était pour lui que l'œuvre d'un être intermédiaire, et, la raison qu'il en donnait, c'est qu'elle présente, d'un côté, trop de défectuosité pour être rapportée directement à Dieu, et, d'un autre côté, trop de choses excellentes pour venir d'un esprit impur et mauvais [3]. Mais, à l'exemple de Paul, il voyait dans toutes les cérémonies mosaïques des symboles de la vérité spirituelle, et, comme Paul encore, il pensait que le symbole n'était plus nécessaire du moment que l'idée qu'il représente obscurément est clairement révélée, et que la pratique des prescriptions symboliques est par cela même supprimée, quoique le sens spirituel qu'elles recouvrent en soit toujours maintenu [4]. L'Ancienne Alliance reste donc ici, comme au point de vue de l'apôtre des Gentils, une préparation de la Nouvelle, mais rien de plus.

[1] Tertullien, *Ibid.*, § 38.

[2] Clément d'Alex., *Strom*, lib. vii, cap. 17.

[3] Il y a probablement dans ce dernier trait quelque polémique contre des gnostiques tels que les Caïnites.

[4] Ritter, *Hist. de la philos. chrét.*, t. I, p. 248 et 249.

Digitized by Google

Les Valentiniens avaient une foule d'écrits apocryphes; « le nombre en était infini, » dit Irénée [1]. Nous n'en connaissons que quelques-uns, et encore est-il difficile, en l'absence de documents précis, de savoir à quelle branche des Valentiniens chacun d'eux appartenait.

Irénée attribue à cette école, sans autre détermination, un *Évangile de la Vérité, Evangelium veritatis*. « Cet écrit, dit-il, ne s'accordait en rien avec nos quatre Évangiles canoniques [2]. » Ne serait-ce pas ce même Évangile que les Valentiniens, au rapport de Tertullien, possédaient, en outre des nôtres, *suum præter hæc nostra* [3]? C'est probable; on ne peut cependant rien affirmer d'un livre dont il ne nous est pas parvenu le moindre fragment, et dont nous ne connaissons que le titre.

Tous les autres paraissent avoir appartenu, soit aux Marcosiens, soit aux Ophites Séthiens. Les écrits apocryphes abondaient dans ces deux écoles. Marc, entre autres, se vantait de posséder en propre une révélation, qu'il mettait au-dessus de toutes les autres. L'Évangile d'Ève n'aurait-il pas contenu cette révélation? On est tenté de le croire, quand on considère, d'un côté, que Marc prétendait tenir ses connaissances supérieures d'un principe féminin [4], ce qui expliquerait peut-être le nom d'Ève donné à cet Évangile; et, d'un autre côté, que les accusations d'immoralité, adressées à cette branche des Valentiniens, se trouveraient en un certain sens justifiées par le ton général de cet écrit, dont le langage, au rapport d'Épiphane et autant qu'on en peut juger par un des deux passages qui nous ont été conservés, était peu décent et parfois même obscène [5]. Épiphane le rapporte cependant aux Ophites Séthiens [6]. Peut-être était-il en usage à la fois, et chez ceux-ci et chez les Marcosiens.

Quoi qu'il en soit, on en connaît deux passages, rapportés l'un et l'autre par Épiphane. Ils sont tellement extraordinaires et en même temps si propres à donner une idée des doctrines de cet Évangile, que je crois devoir les mettre sous les yeux du lecteur.

« J'étais arrêté sur une haute montagne, lorsque je vis un homme d'une haute stature et un autre mutilé. J'entendis ensuite une voix semblable à celle du tonnerre. Je m'approchai plus près pour écouter; il me parla en ces termes : « Je suis toi, et tu es moi. En quelque

[1] Irénée, *Adv. Hæres.*, lib. I, cap. 20.
[2] Irénée, *Ibid.*, lib, III, cap. 11.
[3] Tertullien, *De præscript.*, § 49.
[4] Irénée, *Adv. Hæres.*, lib. I, cap. 14.
[5] Épiphane, *Hæres.*, XXVI, § 2, 2 et 5.
[6] Épiphane, *Hæres.*, XXVI, § 5.

Digitized by Google

» endroit que tu sois, j'y suis aussi. Je suis répandu dans toutes les » choses. Tu me cueilleras partout où tu voudras; mais en me cueillant, » tu te cueilleras toi-même [1]. »

Le sens de ces paroles n'est pas douteux. Elles expriment la doctrine de l'identité absolue, la théorie du rayonnement de la vertu divine dans l'ensemble des êtres qui n'en sont que des manifestations, le système de l'identification et de l'unification de l'homme avec Dieu par la science. Mais quel est le personnage qui a cette vision? Comment était-elle amenée? Quelles conséquences en faisait-on ressortir? Il faudrait, pour avoir la solution de ces questions connaître ce qui précédait et ce qui suivait ce passage. Ce qu'on peut du moins affirmer, c'est que dans ces paroles il n'y a rien qui ressemble, même de loin, au langage et aux doctrines des Évangiles canoniques. Tout au plus offrent-elles, dans leur ton général, quelque analogie avec le style de l'Apocalypse et avec la tendance mystique de quelques passages de l'Évangile de Jean.

Le second passage est encore bien plus loin du langage et des idées des livres du Nouveau Testament. C'est aussi d'une vision qu'il s'agit : « Je vis, y est-il dit, un arbre portant douze fruits chaque année, et il me dit que c'était le bois de vie [2]. » Épiphane assure qu'il est parlé ici des maladies périodiques des femmes. Ce passage faisait sans doute partie de quelque théorie sur la production des êtres; il n'en est pas moins certain qu'on ne se serait pas attendu à trouver de semblables considérations dans un Évangile.

L'*Évangile d'Ève* et l'*Évangile de la Perfection* Ευαγγελίον τελειώσεως étaient-ils un seul et même ouvrage sous deux noms différents? Baur n'en doute pas [3]; ce que dit Épiphane de ces deux Évangiles pourrait bien, en effet, être entendu dans ce sens [4]. Il me reste cependant quelques doutes. Sans avoir la prétention de trancher la question, je serais porté à croire qu'Epiphane a voulu dire que, parmi les gnostiques [5], les uns faisaient principalement usage de l'*Évangile de la Perfection* et les autres de l'*Évangile d'Ève;* et ce qui me confirmerait dans cette interprétation, c'est que, bientôt après, il parle de ces livres au pluriel ἐν ἀποκρύφοις ἀναγινώσκοντες [6].

[1] Épiphane, *Ibid.*, xxvi, § 3.
[2] Épiphane, *Hæres*, xxvi, § 5.
[3] Baur, *Die christliche Gnosis*, p. 193.
[4] Épiphane, *Hæres.*, xxvi, § 2.
[5] C'est des ophites séthiens qu'il s'agit.
[6] Épiphane, *Hæres.*, xxvi, § 5.

Digitized by Google

Si l'*Évangile de la Perfection* n'était pas, sous un autre nom, l'*Évangile d'Ève*, on ne saurait douter du moins qu'il s'en rapprochât par le ton, le style et les doctrines; c'était « un produit du diable, » πόσπορα τοῦ διαβόλου, au jugement d'Épiphane [1], c'est-à-dire un écrit qui s'écartait sous tous les rapports, aussi bien par la forme que par le fond, des Évangiles canoniques, et dont la théosophie hasardée n'avait rien de commun avec les croyances reçues dans l'Église.

Épiphane qualifie ce livre de το ποιήμα [2]. Faut-il entendre par là que c'était un poëme? Rien n'est moins probable. Fabricius pense que le terme de ποιήμα ne doit être pris que dans le sens vague et général d'œuvre, d'ouvrage [3]. Je suis porté à croire qu'il signifie ici quelque chose de plus et qu'Épiphane l'a employé dans le sens de fiction. Cette interprétation du reste s'appuie sur les observations de Fabricius lui-même [4].

Un autre Évangile apocryphe du même genre que les précédents, était attribué à l'apôtre Philippe. M. Matter suppose qu'il était reçu par les Ophites syncrétistes [5], ou par les Prodiciens qui revendiquaient exclusivement le titre de gnostiques [6]. Philippe passait dans l'antiquité chrétienne pour avoir été comme Paul, et même avant lui, l'apôtre des Gentils [7]. Mais la tradition avait confondu ensemble Philippe, l'un des douze [8] dont l'histoire nous est complétement inconnue, et Philippe, diacre de Césarée [9], qui, après avoir fait partie de l'Église Helléniste de Jérusalem et avoir été chassé de cette ville, après le martyre d'Étienne, porta à ce qu'il semble, le premier, l'Évangile en dehors de la famille d'Israël et convertit des païens au christianisme [10]. Son zèle et ses succès lui avaient fait donner le surnom d'Évangéliste [11]. Au second

[1] Épiphane, *Hæres.*, xxvi, § 2.
[2] Épiphane, *Ibid.*
[3] Fabricius, *Codex apocryphus N. T.*, Pars, i, p. 374, note *b*.
[4] Ce célèbre érudit fait remarquer dans la note que je viens de citer, que dans un passage d'Irénée (lib. i, cap. 35), dont il ne reste que la traduction latine, l'Évangile de Judas est appelé *confictio*, une fiction. Il est probable que le mot grec rendu par *confictio* était ποίημα. Dans tous les cas, *confictio*, fiction, me semble bien rendre le sens dans lequel Épiphane a voulu parler de l'*Évangile de la Perfection*.
[5] Matter, *Hist. critiq. du Gnosticisme*, t. II, p. 257.
[6] Matter, *Ibid.*, t. II, p. 284 et 285.
[7] Eusèbe, *Hist. eccless.*, lib. ii, cap. 1.
[8] *Matth.*, x, 3; *Marc*, iii, 18; *Luc*, vi, 14; *Actes*, i, 13.
[9] *Actes*, vi, 5; xxi, 8.
[10] *Actes*, viii, 5, 13, 27-39; xxi, 8.
[11] *Actes*, xxi, 8.

Digitized by Google

siècle, on s'imagina qu'un Évangéliste devait avoir écrit un Évangile; comme il n'en avait pas laissé, on en composa un sous son nom, et par suite de la confusion des deux Philippe, on l'attribua à l'apôtre.

Il ne nous est parvenu qu'un seul passage de cet écrit, et ce passage n'est pas sans analogie, pour la forme du moins, avec les deux de l'*Évangile d'Ève* qu'on vient de voir. Il semble se rattacher au même ordre d'idées théosophiques. Le voici tel qu'Épiphane le rapporte.

« Le Seigneur m'a révélé les paroles que l'âme doit prononcer quand elle monte au ciel, et comment elle a à répondre à chacune des puissances célestes. Je me suis connue moi-même, dit-elle, et je me suis recueillie moi-même de toute part. Je n'ai point engendré de fils à l'Archon [1]; mais j'ai arraché ses racines, et j'ai recueilli ses membres dispersés. J'ai connu qui tu es; car je suis, dit-elle, du nombre des célestes [2]. Mais [3], s'il est établi qu'elle a enfanté un fils, elle est retenue en bas, jusqu'à ce qu'elle ait pu reprendre ses enfants et les absorber en elle. »

Telles sont, d'après Épiphane, les sottises et les fables que les gnostiques racontent [4], réflexion fort judicieuse, sans doute, mais à laquelle on préférerait quelques autres citations de ce singulier Évangile. Il y a évidemment, dans ce passage, des formules mystiques à l'usage des initiés. Sous le voile, d'ailleurs fort transparent, qui les couvre, il n'est pas difficile de discerner la doctrine qu'elles supposent. Le fond est, comme dans l'*Évangile d'Ève*, un panthéisme mystique, et le trait qui en est spécialement relevé, dans ce passage, c'est le quiétisme. Ce n'est pas par des œuvres, en engendrant des fils au prince de ce monde, comme il est dit ici d'une manière figurée, que l'âme, qui est du nombre des célestes, monte au ciel, ou se réunit au principe divin de toutes choses; c'est en se recueillant en elle-même; la méditation intérieure lui fait seule connaître ce qu'est l'être et, en même temps, qu'elle appartient, elle aussi, à cet être [5].

[1] L'Archon est le prince du monde.

[2] Il n'est pas inutile de comparer ce passage de l'Évangile de Philippe avec les formules qu'il fallait prononcer, selon les Valentiniens, en se présentant devant les diverses puissances célestes. IRÉNÉE, *Adv. Hæres*, lib. I, cap. 21.

[3] Cette dernière phrase n'est probablement qu'un résumé qu'Épiphane fait de ce qui suivait.

[4] ÉPIPHANE, *Hæres.*, XXVI, § 13.

[5] Les Manichéens avaient aussi un Évangile apocryphe attribué à Philippe, τὸ κατὰ Φίλιππον Εὐαγγέλιον. FABRICIUS, *Codex apocryphus N. T.*, *Pars*, I, page 139, 142 et 377. Était-il le même que celui dont nous venons de parler, ou en était-il une récension plus ou moins modifiée? Ce qu'en disent les anciens écrivains ecclésiastiques est trop vague pour qu'on puisse en rien décider.

Digitized by Google

Les grandes et les petites Interrogations de Marie, Ἐρωτήσεις Μαρίας μεγάλαι et Ἐρωτήσεις Μαρίας μικραί, étaient deux écrits probablement particuliers aux Ophites Séthiens, secte gnostique qui avait encore, au rapport d'Épiphane, en outre des *Révélations d'Adam*, Ἀποκαλύψεις τοῦ Ἀδάμ, des Évangiles attribués à des Apôtres [1]. A en juger par ce qu'en dit ce Père de l'Église, le livre des *Grandes Interrogations de Marie* aurait été fort analogue à l'*Évangile d'Ève* et par le ton général, et par le style, et par la doctrine. Il est impossible de rapporter les quelques traits qu'en indique Épiphane; tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'il y était principalement question, sous des images obscènes, de l'origine, de la purification et du salut des âmes.

C'est probablement aussi à quelque branche des Ophites qu'appartenait un écrit portant le titre de *Naissance de Marie*, Γέννα Μαρίας, et contenant, à ce qu'assure Épiphane, des choses horribles et détestables [2]. Le seul fait qu'il en rapporte est cependant plus ridicule qu'horrible. C'est la fable absurde, répandue parmi les païens, que les Juifs adoraient une tête d'âne. D'après cet écrit de la *Naissance de Marie*, Zacharie aurait été mis à mort, parce qu'ayant aperçu, un jour qu'il offrait l'encens dans le temple, l'homme à tête d'âne qu'on y adorait et qui ne s'était pas soustrait assez rapidement à ses regards, il aurait divulgué cet odieux mystère [3]. Ce conte n'a pu prendre place que dans un écrit antijudaïsant.

III

Si l'on ne savait de quels écarts l'esprit humain est capable, une fois qu'il est sorti de la ligne de la droite raison, on serait tenté de prendre pour des fables ce que les anciens écrivains ecclésiastiques racontent des gnostiques appelés Caïnites. Ce n'est pas sans doute qu'Irénée et Épiphane aient toujours bien compris les sentiments professés par cette secte; il n'en est pas moins vrai que le système qu'elle soutenait est un renversement complet des opinions les plus approuvées. Après tout,

[1] Épiphane, *Hæres.*, xxvi, 8. Ces évangiles sont entièrement inconnus.

[2] Ἐνῷ δινά τε καί ὀλέθρια ὑποβαλλοντίς τινα ἐκεῖσι λέγουσιν, Épiphane, *Hæres.*, xxvi, § 12.

[3] Josephe, *Contra App.*, lib. ii, cap. 4. Dans l'occident où pendant longtemps on prit les chrétiens pour une secte juive, l'accusation d'adorer une tête d'âne leur fut aussi adressée. Dans l'*Octavius*, § 9, elle se trouve dans la bouche de Cécilius, le défenseur du paganisme.

Digitized by Google

cependant, il n'est que le terme extrême d'une idée qui, en elle-même, semble bien fondée.

Les chrétiens qui voyaient dans le christianisme une religion cosmopolite, propre à l'humanité tout entière, et non une religion nationale, enfermée dans le cercle fort restreint des enfants d'Israël, devaient considérer, avec Paul, l'Ancienne Alliance comme une préparation de la Nouvelle. Cette doctrine fut repoussée avec indignation par les chrétiens judaïsants, qui ne voulaient ni rompre avec la synagogue, ni prendre le christianisme autrement que pour une forme nouvelle, plus parfaite du mosaïsme. On connaît, du moins dans ses traits généraux, la lutte qui éclata entre les deux partis. Tandis que les Judaïsants traitaient Paul de prédicateur de mensonge, de suppôt de Satan, ceux du parti contraire accusaient les Judaïsants d'étouffer la vérité chrétienne; quelques-uns allaient même jusqu'à regarder l'Ancienne Alliance, non plus comme une préparation du christianisme, mais comme une religion d'un ordre inférieur; non plus comme une manifestation incomplète de Dieu, mais comme l'œuvre imparfaite d'un principe subordonné. On ne s'arrêta pas là. Le judéo-christianisme s'opposant au triomphe du spiritualisme chrétien, ou du moins au triomphe de ce que certains gnostiques prenaient pour le spiritualisme chrétien, on en conclut que les principes dont il partait étaient la négation de la vérité, et par conséquent que le judaïsme était une religion fausse, et le Dieu de l'Ancien Testament le contraire du vrai Dieu, c'est-à-dire le Prince du Mal.

De ce point de vue qui fut celui des Caïnites, tous les personnages qui, dans l'Ancien Testament, sont présentés comme opposés aux prescriptions mosaïques, ou comme condamnés, au nom de Jéhovah, par les prophètes, durent apparaître comme des hommes poursuivis par le Père du Mal, et par conséquent comme de véritables adorateurs du bien et de la vérité. Les rôles se trouvèrent ainsi renversés. Caïn fut le type de la vertu. Abel, au contraire, celui de l'erreur et de la perversité. Les habitants de Sodome et de Gomorrhe, Corè, Dathan, Abiron, devinrent de saints personnages. Dans cette singulière réhabilitation, Judas Iscarioth se trouva relevé de l'anathème qui pesait sur lui. Cet homme, qui avait vendu son maître, ne fut plus un traître; il fut tenu pour un instrument de salut. Plus versé que les autres Apôtres dans la connaissance de la vérité, il savait qu'il était avantageux, nécessaire au triomphe du bien, que le Christ mourût sur la croix. Il prit en conséquence l'héroïque résolution de rendre inévitable cet utile sacrifice. Mettant au-dessus de ses devoirs de disciple la cause de l'humanité tout entière, il jugea nécessaire de prévenir les

Digitized by Google

hésitations du Christ, qui, au moment suprême, lui semblait chanceler, en le livrant aux chefs de la synagogue, pour que le sacrifice s'accomplît et que le monde fût sauvé [1].

Judas devint ainsi l'Apôtre de prédilection des Caïnites. Comment en aurait-il été autrement, puisqu'en provoquant sciemment et volontairement la mort du Christ, il avait été, à leurs yeux, l'agent le plus actif du salut du monde? Ils composèrent un Évangile sous son nom, τὸ Εὐαγγελίον τοῦ Ἰούδα [2]. Irénée parle de cet Évangile [3]; il remontait par conséquent au moins à la fin du IIe siècle. Théodoret en fait également mention [4]. Mais aucun de ces anciens écrivains ecclésiastiques n'en rapporte le moindre passage. Il est certes à regretter que ce monument de la folie humaine ait complétement disparu. Il aurait dû être conservé avec soin comme un témoignage, plein d'instruction, des égarements dans lesquels on peut se perdre, quand on s'abandonne en aveugle au dogmatisme théologique.

On peut conjecturer avec quelque vraisemblance que cet Évangile relevait la personne de Judas, et qu'il contenait surtout un récit de la Passion et des circonstances qui l'avaient precédée, composé au point de vue du système des Caïnites.

Au reste, cette secte bizarre paraît avoir eu la manie de se mettre en opposition avec toutes les idées reçues de son temps. Quand la continence et la virginité étaient célébrées comme le comble de la vertu, ils attribuaient à l'union charnelle des deux sexes une sainteté éminente [5]. Et encore quand l'antiquité tout entière avait été unanime à peindre la force génératrice universelle sous un symbole emprunté au sexe masculin, ils la représentèrent sous un symbole emprunté à l'autre sexe [6].

Ces gnostiques Caïnites n'auraient-ils pas été des Civaïtes égarés parmi les Chrétiens?

MICHEL NICOLAS.

[1] TERTULLIEN, *De præscript.*, § 47; Irénée, *Adv. Hæres.*, lib. I, cap. 31.

[2] ÉPIPHANE, *Hæres.*, XXXVIII, § 1.

[3] Confectionem afferunt hujus modi Judæ Evangelium illud vocantes. IRÉNÉE, *Adv. Hæres.*, lib. I, cap. 31.

[4] THEODORET, *Hæres. fabul.*, lib. I, cap. 15.

[5] ÉPIPHANE, *Hæres.*, XXXVIII, § 2. IRÉNÉE, *Adv. Hæres.*, lib. I, cap. 31.

[6] Ἣν ὑστέραν τὸν ποιητὴν τοῦ παντός τούτου τοῦ κόσμου, οὐρανοῦ τε καὶ γῆς καλοῦσι. ÉPIPHANE, *Hæres.*, XXXVIII, § 1. Hysteram autem fabricatorem cœli et terræ vocant. IRÉNÉE, *Adv. Hæres.*, lib. I, cap. 31.

Digitized by Google

LETTRES DE HENRI HEINE

DEUXIÈME PARTIE [1]

1825 — 1836

> La jeunesse de presque tous les écrivains célèbres se consume ordinairement ou dans les angoisses du malaise, ou dans les embarras attachés à ce qu'on appelle le choix d'un état.
>
> LINGUET.

A MOÏSE MOSER. — « Sans date (probablement de Lunébourg, novembre 1825). — ... Informe-toi si un Doctor Juris, après avoir soutenu, *pro facultate legendi*, une thèse à Berlin, peut ouvrir un cours de philosophie à l'Université. — Écris-moi beaucoup. Je parle constamment de toi avec mon frère que j'ai trouvé ici. C'est une joie pour mon âme d'apprendre comment tu es et ce que tu fais, de savoir que ton esprit est toujours plus étincelant et ta robe de chambre toujours plus délabrée, et que, le dimanche matin, enveloppé de ce vêtement tailladé, ton Homère ouvert devant toi, tu grommelles à demi-voix, comme autrefois nos pères devant le Commentaire de Tausves Jontof [2]. Mon frère m'a dit aussi que tu avais été singulièrement édifié par la lecture de Ségur, et que tu l'appelais le moderne Salluste. Je n'ai donc eu rien de plus pressé que de le lire : j'ai commencé avant-hier, et ce matin déjà j'engloutissais le dernier chant. Ce livre est un Océan, une Odyssée et une Iliade, une élégie ossianique, un chant populaire, un

[1] Voir la *Revue germanique* du 1er mai 1864.

[2] Tossefoth Jomtov, un commentateur du Talmud.

Digitized by Google

soupir du peuple français tout entier! Un Salluste! à la bonne heure! Je n'en saurais juger; je suis encore tout abasourdi.

» A propos de livres, je te recommande le *Voyage de Golowin au Japon*. Tu y verras que les Japonais sont le peuple le plus civilisé de la terre, le peuple de l'urbanité par excellence. Oui, je dirais volontiers le plus chrétien, si je n'avais lu, à ma grande surprise, que rien autant que la croix n'est en haine et en scandale à ce peuple. Je veux devenir Japonais.

» Peut-être t'enverrai-je, aujourd'hui, une poésie, tirée du « Rabbin, » que j'a malheureusement encore interrompu. Je te prie de ne la communiquer à personne, pas plus que ce que je te dis de mes circonstances personnelles. Un jeune Juif espagnol, juif de cœur, mais qui se fait baptiser par bravade, est en correspondance avec le jeune Jehuda Abarbanel, et lui envoie ce poëme traduit du maure. Peut-être craint-il d'avouer tout uniment à son ami une action qui n'est pas bien noble; bref, il lui envoie cette poésie [1]. — N'y pense plus. »

Le 8. — « ... J'ai lu ce que l'*Impartial* raconte de Gans [2], et cela m'a fort diverti. J'apprends avec surprise que notre comète est maintenant visible à Londres. S'il y est anglisé, — mais le temps presse... As-tu entendu dire que mon cousin Schiff [3] continue le *Chat Murr* d'Hoffmann? J'ai pensé mourir en apprenant cette terrible nouvelle... Ne va pas me décrier comme un mauvais juriste. Sois tranquille, il se trouvera assez de gens qui, pour le faire, n'ont pas besoin

[1] Ce passage est assez clair : ce fut vers ce temps que Heine abandonna le judaïsme et se fit baptiser. Il n'est pas difficile, en suivant sa correspondance et quand on se rappelle quel était, en 1825, l'état social de l'Allemagne, de pénétrer les motifs de son abjuration. Celle de Gans eut lieu vers le même temps, et l'on verra bientôt ce que Heine en pensait. Ne soyons pas trop prompts à le condamner et à lui faire un crime d'avoir parlé de devenir japonais, dans la lettre même où il annonçait à mots couverts, à son meilleur ami, et avec un embarras qui l'honore, un acte que l'on ne peut juger équitablement sans faire la part des circonstances personnelles et des circonstances publiques, en même temps que celle des idées philosophiques qui étaient alors dans l'air qu'on respirait.

[2] Il s'agit d'un document fort curieux, une proclamation adressée aux Juifs du monde entier, et signée par Mardochée Manuel Noah, citoyen des États-Unis d'Amérique, par la grâce de Dieu gouverneur et juge d'Israël, qui annonce à ses coréligionaires que les temps sont accomplis, et qu'un asile où ils trouveront la protection et la liberté leur est ouvert dans l'état de New-York, dans la Grande-Ile, à quelques milles du lac Erié, où sera fondée la ville d'Ararat, en attendant qu'ils puissent prochainement rentrer dans leur ancien héritage. Là, dans un pays ruisselant de lait et de miel, Israël pourra enfin redevenir propriétaire foncier, et se reposer sous sa vigne et son figuier. Tous les rabbins et les anciens des synagogues sont invités, dans le monde entier, à répandre cet appel et à pourvoir à ce qu'il y soit donné suite. Le consistoire de Paris aura tous les quatre ans à nommer un juge en Israël, et toutes les congrégations auront une voix dans cette élection. Parmi les commissaires de Mardochée Noah, en Europe, sont nommés entre autres, pour Berlin, le Dr E. Gans et le professeur Zunz. La proclamation se termine en recommandant aux Juifs le support et la libéralité envers ceux qui appartiennent à d'autres confessions, la foi, la modération et le travail; elle est datée de Buffalo, le 2 Tisri, de l'an du monde 5585 (15 septembre 1825), le 50me de l'Indépendance américaine.

[3] Malgré l'épouvante de Heine, Schiff était, dit-on, un écrivain spirituel, et digne en quelque manière d'être son cousin. Ce satirique est mort dans la pauvreté à Hambourg.

Digitized by Google

d'être mes amis. Mais c'est pure envie de ta part; tu es jaloux de ce que je suis docteur... »

AU MÊME. — « Maudit Hambourg, 14 décembre 1825. — ... Me voilà logé rue de l'A B C, fatigué de courses, de sentiments et de pensées sans objet; au dehors, la nuit et le brouillard, un spectacle infernal, et, grands et petits, courant déjà les boutiques pour acheter les cadeaux de Noël. Au fond, c'est gentil que les Hambourgeois, six mois à l'avance, songent déjà aux cadeaux qu'ils feront à Noël. Et toi aussi, cher Moser, je ne veux pas que tu te plaignes de ma lésine, et, comme je ne suis pas précisément en fonds et que je ne veux pourtant pas t'acheter la première babiole venue, je vais te donner pour Noël quelque chose de tout à fait à part, c'est-à-dire la promesse de ne pas me brûler immédiatement la cervelle.

» Si tu savais ce qui se passe en moi, tu jugerais que cette promesse est vraiment un présent de grand prix; tu ne rirais pas comme tu le fais sans doute en me lisant, mais tu deviendrais aussi sérieux que je le suis en écrivant ceci.

» J'ai lu dernièrement Werther; c'est un vrai bonheur pour moi. Dernièrement aussi j'ai lu le *Kohlhaas* [1] de Henri de Kleist; je suis plein d'admiration pour l'écrivain, et ne saurais assez regretter qu'il se soit tué lui-même, bien que je comprenne fort bien pourquoi il l'a fait.

» Pour ce qui regarde ma vie extérieure, il ne vaut pas la peine d'en parler. Tu verras Cohn ces jours-ci, et il pourra te raconter comment je suis venu à Hambourg, comment j'ai voulu m'y faire avocat et n'y ai pas réussi. Cohn, probablement, ne pourra t'en indiquer la raison, ni moi non plus. J'ai tout autre chose dans la tête, ou plutôt dans le cœur, et ne veux pas me tourmenter à chercher les mobiles de mes actions.

» Je compte rester ici jusqu'au printemps, occupé de moi-même, et aussi, je pense, de préparation aux cours que je veux donner à Berlin. Puis-je attendre, pour te rendre les dix louis, mon arrivée à Berlin?

» Je ne sais que croire : Cohn m'assure que Gans prêche le christianisme et cherche à convertir les enfants d'Israël. Si c'est pas conviction, Gans est un sot; si c'est par hypocrisie, c'est un gredin. Je ne cesserai pas pour cela de l'aimer, et pourtant j'avoue qu'il m'aurait été infiniment plus agréable d'apprendre qu'il a volé des cuillers d'argent.

» Que toi, cher Moser, tu penses comme Gans, je ne le saurais croire, bien que Cohn l'affirme et prétende le tenir de toi-même. Je serais très-fâché que mon propre baptême pût t'apparaître sous un jour favorable.

» C. se montre grand pour moi. Je dîne chez lui, le Schabbès [2]; il assemble

[1] Récit célèbre, le plus populaire des ouvrages de Kleist. On vient de retrouver à Weimar, dans les archives des princes de la branche Ernestine, les actes originaux du procès de Michel Kohlhaas, qui est le point de départ de la nouvelle du poëte. — On sait que Kleist, jeune encore, après avoir engagé plusieurs de ses amis à se tuer avec lui, finit par se suicider près de Potsdam, en 1811, avec Mme Vogel, son amie et non pas sa maîtresse, atteinte déjà d'un mal incurable. Le patriotisme de Kleist, profondément blessé par l'abaissement de son pays sous les armes de la France, fut une des causes de sa mort précoce, qui priva l'Allemagne d'un écrivain dont le beau génie n'eut pas le temps de mûrir.

[2] Le samedi (Sabbat).

Digitized by Google

des boulettes brûlantes [1] sur ma tête, et je mange avec contrition ce mets national qui a plus fait pour le maintien du judaïsme que les trois numéros de la *Revue*. »

« Vendredi... Ce matin j'ai lu avec un véritable malaise la dernière livraison des *Annales de Vienne*. Il s'y trouve un morceau de critique plus encore sur moi-même que sur mes tragédies.... Qu'on rabaisse en moi le poëte, peu importe; mais que l'on fasse des allusions si crues à mes circonstances personnelles, ou plutôt qu'on me fustige de la sorte, cela m'est extrêmement pénible. J'ai des chevaliers d'industrie chrétiens dans ma propre famille, etc. »

« Lundi. — J'ai fait visite à Mme Bella Veit, une aimable femme que je compte souvent revoir. Elle ne m'a pas vu dans mon humeur couleur de rose, et je veux lui montrer que je n'ai pas toujours un long visage sérieux. Sa conversation e st agréable, et précisément réchauffante comme je l'aime dans ce temps humide et brumeux d'hiver. Elle a des *tournures* d'esprit vraiment charmantes. Nous avons parlé de Gans. Et peut-on, dans ce monde, parler d'autre chose? Chacun le voit, chacun l'écoute. *Halleluiah !*... Me voilà devenu un parfait chrétien, c'est-à-dire que je fais le pique-assiette chez les riches israélites. »

AU MÊME. — « Hambourg, 9 janvier 1826. — Ce g..... de Gubitz, malgré sa promesse écrite, n'a pas encore publié dans son journal le *Voyage du Hartz*. Le g..... n'aura plus une ligne de moi.

» Ne ris pas de mes misères. Il est vrai que le monde est occupé maintenant de beaucoup plus grands intérêts. Il y a eu ici de grandes bourrasques dans le monde mercantile, et, en dépit de mon isolement, j'ai dû ressentir le contre-coup de ces tempêtes. Je vis tout à fait isolé, lis Tite-Live, fais la révision de mes vieilles idées tout en en découvrant quelques neuves, et n'écris rien qui vaille.

» Je ne peux et ne veux aujourd'hui te parler qu'en passant de mes affaires extérieures. Je puis seulement te dire, en confidence, que cela va mieux pour moi que je ne le sais moi-même. C'est encore toujours moi qui m'entends le mieux à me tourmenter. Au fond, je suis encore si agité, que je ne saurais penser à autre chose qu'à moi-même. Si seulement je retrouvais assez de calme pour écrire le *Rabbin !*

» Mes seules relations ici sont les maisons de ma sœur, de mes oncles, du syndic Sieveking [2], et du candidat Wohlwill. Mon oncle se montre très-gracieux. Pour ma santé, cela ne va pas trop mal; mais je souffre toujours. L'effet des bains de mer de Norderney semble avoir été bon.

» Mais que fais-tu, cher et bon Moser? Au milieu de tes occupations et préoccupations de toute sorte, est-ce qu'il t'est possible encore de penser à moi ? Je songe à toi bien plus souvent qu'à Gœttingue, parce que je vis ici plus isolé.... Je suis haï maintenant chez chrétiens et juifs. Je me repens beaucoup de m'être fait baptiser, et je ne m'aperçois point que, dès lors, les choses aient pris un

[1] Un mets excellent de la cuisine juive.

[2] Sieveking, magistrat riche et considéré, groupait autour de lui beaucoup d'hommes distingués.

Digitized by Google

meilleur cours; au contraire, je n'ai eu depuis que malheur.... Salue mon frère; c'est un bon garçon, et j'espère qu'il deviendra un homme...

» Les fonds n'auront pas manqué de t'inquiéter aussi... Je t'en prie, cherche à savoir qui a écrit le compte-rendu dans les *Annales de Vienne* [1]. N'est-ce pas plaisant? A peine suis-je baptisé, qu'on me vilipende comme juif. Je te le dis, rien que contrariétés depuis lors.... »

AU MÊME. — « Hambourg, 14 février 1826. — ... Notre ami Cohn, par sottise ou à bonne intention, m'a fait plus de mal que n'eût pu faire mon pire ennemi. Pendant que je suis ici, enfoncé jusqu'au cou dans le travail et négligeant pour cela la société, mon propre beau-frère, qui me déteste, a répandu sur moi des bruits abjects (par exemple, que je jouais, etc.), et a mis en mouvement ton ami Cohn qui, dans l'idée de m'être utile, a été répétant partout que je ne faisais rien, que je manquais d'argent, que mon oncle devait m'en fournir, etc. Quand tout cela m'est revenu, j'ai fait comprendre à ce lourdaud que le peu dont j'ai besoin ne me manquait pas, et l'ai prié de ne plus se mêler de mes affaires. J'ai des motifs de rester en bons termes avec lui jusqu'en août. Maintenant, quand tu lui écriras, ne dis pas un mot de ce qui me concerne, ne glisse aucun conseil pour moi, etc. Le drôle abuse de tout et je dois prendre mes précautions contre lui. Si tu agissais autrement, je devrais me résoudre, moi qui ai déjà fait dans ma vie tant de sacrifices, à renoncer aussi à toi et à ton amitié. Voilà ma parole la plus sérieuse....

» Je veux terminer ici le *Rabbin*, malgré tes exhortations poltronnes, et il faut qu'il paraisse dans la seconde partie de mes *Récits de voyage*, dont la première sera publiée à Pâques, chez Hoffmann et Campe (j'ai vendu cette première série pour 50 louis). Le *Voyage du Hartz*, outrageusement mutilé, doit y figurer, ainsi que les romances espagnoles que je t'ai envoyées, et les *Poëmes de la mer*. »

AU MÊME. — « Hambourg, 24 février 1826. — Je vois que tu en as fini avec le marquis de Posa, et que tu voudrais faire maintenant l'Antonio. Crois-moi, je ne suis ni le Tasse, ni fou, et si j'ai exprimé si formidablement ma colère, c'est que j'avais mes motifs. Peu m'importe ce que l'on pense et l'on dit de moi; mais il en est tout autrement, lorsqu'on m'insinue à moi-même ce qu'on a dit et pensé. C'est mon honneur personnel qui est en jeu. Je me suis battu deux fois à l'université, parce qu'on m'avait regardé de travers, et une fois même au pistolet pour un mot blessant. Ce sont des attaques à la personnalité, et ma personnalité une fois atteinte, il me serait impossible de vivre. — Maintenant, je vais tout te dire. Le mari de ma sœur, irrité du mépris mérité que je lui témoignais, a cherché à se venger de moi, en attaquant devant chacun ma personne et ma manière de vivre, et, entre autres choses, a pressé Cohn de rapporter chez mon oncle, dans mon intérêt, ma mauvaise conduite, afin de pousser celui-ci à m'éloigner de Hambourg. Alors C. doit avoir répété, dans la maison de mon oncle, que j'étais joueur et oisif, que j'étais tombé en de mauvaises mains, que je manquais de caractère, bref, pis encore, soit qu'il ait voulu faire l'important, ou que, par

[1] L'auteur de cette critique étendue des tragédies de Heine, était Guill. Haering (Willibald Alexis).

Digitized by Google

sottise, il ait cru ainsi m'être utile. Comme de tels hommes, en se donnant des airs de protecteurs et de pasteurs des âmes, sont plus dangereux et nuisibles que des ennemis déclarés, j'ai dû te prier de ne t'ouvrir à eux, quelles que pussent être tes bonnes intentions, sur rien de ce qui me concerne. Ces gens-là donnent volontiers de l'autorité à leur bavardage, en affirmant que les amis les plus intimes de l'individu en question les ont sollicités de « faire quelque chose pour lui. » Ah! cela seul suffit à me rendre fou. — Moser, je sais que tu m'aimes; il n'y a pas dans mon âme la moindre mauvaise humeur contre toi; mais avoue-le sans détours : que signifie ce bavardage que tu as été pressé par Cohn, et que le conseiller Hitzig l'a été par toi, de chercher pour moi une position à Berlin? Oui, je suis hors de moi. Mon honneur personnel est profondément blessé, mais ce qui me blesse le plus encore, c'est que la faute en est à moi, à mon abandon puéril et sans réserve avec mes amis ou les amis de mes amis. Cela n'arrivera plus; je saurai au besoin prendre à bonne intention un air aussi sérieux que vous autres. Que je ne me brouille pas formellement avec Cohn, et ne lui dise pas ma pensée tout entière avant le 1er août, c'est que je ne puis faire autrement. C'est lui qui a embourbé le char; à lui de le tirer du bourbier. Si tu as encore quelque attachement pour un ancien ami, fortifie Cohn dans l'intention qu'il a au moins exprimée de réparer sa sottise, et songe que tu as contribué toi-même, indirectement sans doute, à me faire un mal inexprimable. Je suis devenu malade de chagrin; je ne puis presque pas écrire...

» Écris-moi, car dans ta lettre il n'y a réellement rien. Salue nos amis... Mon petit volume est en pleine impression; aussitôt prêt, je te l'enverrai. Il m'est tout à fait indifférent; en général, rien presque ne me fait plus de plaisir. J'ai perdu ces jours-ci ma sœur[1]. Adieu, écris bientôt. »

AU MÊME. — « Hambourg, le 23 avril 1826. — Cette nuit, j'ai pensé à toi plusieurs heures de suite, et j'ai fait, entre autres, la remarque subtile que tu avais plus de perspicacité que moi. Si tu es de mon avis, tu avoueras ainsi que je possède moi-même quelque perspicacité, et si tu penses le contraire, tu conviendras *eo ipso* que je n'en suis pas absolument dépourvu.

» Que dois-je faire? Tout ce que j'ai dans l'âme, tous les sentiments de mon cœur n'ont plus de valeur pour toi : il faut que je revendique une certaine dose de pauvre bon sens, puisque je sais que tu as coutume de donner quelque chose en échange. Que faut-il faire? Dois-je m'exposer au soupçon de ne devenir raisonnable que pour reconquérir ton amitié? Quoi! je devrais mettre en gage chez un juif les sabots d'or de mon Pégase, seulement pour emprunter du bon sens, donner de l'or et recevoir des gros sous!...

» Ah! c'était le bon temps, cher Moser, lorsque *Ratcliff* et *Almansor* paraissaient chez le libraire Dummler, quand tu en admirais les beaux passages, et, lorsque, drapé dans ton manteau, tu parlais pathétiquement, comme le marquis de Posa! C'était alors l'hiver, et le thermomètre était tombé jusqu'à Auerbach, et Dithmar, malgré ses pantalons de nankin, grelottait; et pourtant il me semble qu'il faisait alors plus chaud qu'aujourd'hui, 23 avril, maintenant que les Hambourgeois courent la ville et les promenades avec des sentiments printaniers et des bou-

[1] On comprend ce que cela signifie.

Digitized by Google

quets de violettes, etc. Oui, il faisait alors beaucoup plus chaud. Si je ne me trompe, Gans n'était point encore baptisé; il écrivait de longs discours pour le *Verein*, et avait alors pour devise : *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.*

» Je me souviens que le psaume : « Nous étions assis près des fleuves de Babel, » était alors ton triomphe, et que tu le récitais d'une manière si belle, si splendide, si touchante, que j'en pleurerais encore aujourd'hui, et pas seulement sur le psaume.

» Tu avais alors quelques excellentes pensées sur le judaïsme, sur la bassesse du prosélytisme chrétien, sur celle des juifs qui, par le baptême, ne veulent pas seulement se tirer de quelque embarras, mais encore escamoter quelque chose, et autres bonnes idées que tu devrais bien écrire une fois. Tu es assez indépendant pour ne pas craindre de le faire à cause de Gans, et, pour ce qui est de moi, je t'assure que tu ne dois pas te gêner.

» Solon disait qu'il ne faut estimer personne heureux avant sa mort; on ne peut, de même, nommer personne, avant sa mort, un honnête homme. Je suis charmé que le vieux Friedländer et Ben David soient vieux et doivent bientôt mourir; ceux-là du moins, nous les tiendrons, et l'on ne pourra pas reprocher à notre âge de n'avoir pas un seul juste à produire.

» Pardonne-moi ma mauvaise humeur; c'est surtout de moi que je suis mécontent. Je me lève souvent la nuit et me mets devant mon miroir, et je m'adresse des injures. Et maintenant je prends peut-être l'âme de mon ami pour un semblable miroir; mais il me semble qu'il n'est plus aussi clair qu'autrefois...

» Salue pour moi notre « extraordinaire » ami, et dis-lui que je l'aime. Et ceci est le plus profond sérieux de mon âme. Oui, c'est toujours une figure que j'aime, bien que ce ne soit point une figure de saint, et bien moins encore une image vénérable et miraculeuse. Je pense souvent à lui, parce que je ne veux pas penser à moi; ainsi, je me disais cette nuit : Quelle figure ferait Gans en se montrant devant Moïse, si celui-ci tout à coup reparaissait sur la terre? Et Moïse est pourtant le plus grand juriste qui ait jamais été, car sa législation dure encore aujourd'hui.

» Je songeais aussi que Gans et Mardochée Noah [3] se rencontraient à Strahlau, et que Gans, ô prodige! était muet comme un poisson. Zunz, avec son sourire sarcastique, était là et disait à sa femme : « Vois-tu, petite souris? » Je crois que Lehmann prononça un long discours, à gorge déployée, farci des grands mots de « lumière, transformation des conditions sociales, progrès de l'esprit humanitaire, » un long discours auquel je ne m'endormis pas, mais, au contraire, m'éveillai; et, veillant, je fis la remarque sagace que tu avais plus de perspicacité que moi. — *Quod erat demonstrandum.* — Je t'aime. »

« Hambourg, dans la sainte lune de mai, 1826. — Au Dr Zunz, juge désigné sur Israël, vice-président du *Verein* pour la culture et la science juives, président de l'Institut scientifique, rédacteur de la *Revue scientifique du judaïsme*, membre de la commission agricole, bibliothécaire;

» C'est à cette dernière qualification que j'en reste, en vous adressant ci-joint, pour la bibliothèque du Verein, un exemplaire de mon nouveau volume, avec

[1] Voir la note 2, page 213.

Digitized by Google

la prière, au cas où cette bibliothèque serait déjà transportée à Ararat, de bien vouloir offrir le susdit volume à Mme la Dr Zunz pour l'usage de sa cuisine.

» Dans le volume suivant des *Reisebilder*, paraîtra le *Rabbin*, très-circoncis, il est vrai; pourtant il y aura, dans cette seconde partie, bien des choses curieuses[1].

« Votre ami, » H. H. »

A M. MOSER. — « Norderney, le 8 juillet 1826. — ... Je veux passer à Berlin au moins une partie de cet hiver. Mes plans ne sont pas encore tout à fait arrêtés; mais il est très-certain que quelque chose me pousse irrésistiblement à quitter la patrie allemande. C'est moins le plaisir de voyager que les tourments de circonstances personnelles (par exemple, le juif indélébile), qui me chassent d'ici.

» Comme le mythe du *Juif Errant* est profondément vrai! Dans le val silencieux, au fond de la forêt, la mère raconte à ses enfants frissonnants l'horrible légende; les petits se pressent avec angoisse autour du foyer; — au dehors, la nuit, — le cor résonne... Ce sont des trafiquants juifs qui passent et vont à la foire de Leipzig. Et nous, qui sommes les héros de la légende, nous ne le savons même pas...

» Ton ancienne image, « le Christ gigantesque, avec sa couronne d'épines, cheminant à travers les siècles, » me revient souvent à la mémoire. Tu es plus doux et meilleur que moi, et c'est pourquoi tes images aussi sont plus belles, plus douces, plus clémentes.

» Mon « Christ sur les eaux » (douzième poëme de *la Mer*), a excité beaucoup d'humeur contre moi; en général, les *Reisebilder* m'ont fait suffisamment d'ennemis. Je suis enchanté que le livre t'ait plu... Ma situation financière, grâce aux *Reisebilder*, s'est aussi améliorée. La seconde partie sera publiée à la fin de l'année. Il s'y trouvera beaucoup de choses fort surprenantes, par exemple, le *Rabbin*. « Et jamais la déesse de la Prudence, Pallas-Athéné, ne t'a gardé avec ses sages conseils. » Tu as raison, toujours raison.

» ... D'ici, je ferai une petite pointe en Hollande; mais au commencement de septembre, je serai à Lunébourg. Dis-le à mon frère, qui ne sait pas d'ailleurs sur quel point du monde je me trouve. — A Cuxhaven, où je suis resté quelques jours à cause du vent contraire, en venant ici, j'ai passé de bien belles heures dans la société de Jeannette Jacobson, femme de M. Goldschmidt. Non, je ne veux pas te mentir: ce n'est pas le vent est-ouest qui m'a retenu neuf jours à Cuxhaven, mais bien la dame est-ouest elle-même. Oh! elle est aimable et belle. »

A X. X. — « Norderney, 25 juillet 1826. — ... Il y a beaucoup de mouvement à Norderney. La belle femme y est déjà, ainsi que la princesse Solms avec laquelle j'ai passé ici, l'année dernière, des jours très-agréables. J'ai déjà joué quelque peu, et plus heureusement qu'à Cuxhaven où j'ai perdu cinq louis. »

» Le 28 juillet. — On s'amuse beaucoup ici. Bruit des vagues, belles femmes,

[1] Voir pour l'intelligence des allusions de cette lettre et de la précédente, la note 2, page 213.

Digitized by Google

bonne table et repos divin. Et cependant je me sens très-abattu. C'est l'affaissement qui suit de grandes tempêtes. Pensées de *papier mâché* et sentiments butireux. Dans ce marasme, je rassemble pourtant bien des intuitions, bien des impressions de la nature, et mainte poésie commencée travaille ma fantaisie : les *Poëmes de la mer*, et de nouvelles scènes pour mon *Faust*. — Je resterai bien quatre semaines ici, et, si je regagne ce que j'ai perdu au jeu, — hier, la fortune m'a de nouveau abandonné, — je ferai un voyage en Hollande. Il y a dans cette existence incertaine, où tout dépend d'un caprice du hasard, un charme tout particulier. Mais, au nom de Dieu, ne parle à personne de cette folie; tu sais que j'aime me montrer à toi avec toutes mes faiblesses...

» La mer était si furieuse que j'ai cru souvent y rester. Mais je suis de sa famille et elle ne me fait pas de mal. Elle sait fort bien que je puis être encore plus fou que je ne suis. Et puis, ne suis-je pas le poëte de cour de la « mer du Nord? » Elle sait aussi qu'il me reste une seconde série à écrire. »

AU MÊME. — « Norderney, le 4 août 1826. — ...Je ne trouve pas ici autant de plaisir que l'année dernière, et la faute en est certainement à ma disposition d'esprit plutôt qu'aux hommes. Je suis souvent injuste envers ceux-ci. Il me semble aussi parfois que la belle hanovrienne n'est plus aussi belle qu'en 1825. La mer elle-même ne m'apparaît plus aussi romantique qu'autrefois. Et pourtant il m'est arrivé sur son rivage l'événement le plus doux, le plus mystiquement suave qui ait pu jamais enivrer un poëte. La lune semblait vouloir me montrer qu'il y avait encore pour moi des splendeurs dans ce monde. Nous ne dîmes pas une parole. Ce ne fut qu'un long et profond regard : la lune y fit l'accompagnement. En passant je pris sa main, et j'en sentis la pression secrète, — mon âme tremblait et brûlait; j'ai pleuré ensuite.

»...La mer est accoutumée à se taire ou plutôt elle bavarde constamment, mais il est rare qu'on puisse comprendre ce qu'elle dit, et toi qui es maintenant en tiers dans le secret, tu resteras bouche close, et ainsi il demeurera enseveli dans sa nuit.

» Il y a assez de mouvement ici : c'est la noblesse hanovrienne qui joue le principal rôle. Une foule de personnages princiers. La princesse Solms est aussi revenue ; nous ne conversons plus autant que l'année dernière; elle ne me semble plus aussi cordialement affectionnée; toujours elle me menace ou m'avertit avec son doigt levé en l'air et ne veut pas dire ce que cela signifie. — Quant à la belle hanovrienne, je n'admire plus maintenant que sa voix. »

AU MÊME. — « Norderney, peut-être le 16 août 1826... — Le lumineux incident au bord de la mer n'a pas l'importance que tu lui donnes, et que ma sentimentalité, facilement excitable, lui a attribuée : ce ne fut qu'une étoile filant dans la nuit avec une rapidité cruelle, et ne laissant point de trace, — car je suis triste et abattu comme avant. Mais ce fut pourtant une étoile! Je te remercie de l'Homère que tu m'as envoyé; je le lis en me promenant seul sur le rivage, et alors m'arrivent toutes sortes de pensées... Je vis très-isolé, et ne fais plus, comme l'an passé, la cour aux belles dames.

» Je resterai encore ici de dix à quinze jours, et m'en irai ensuite en Hollande. J'attends pour cela un subside de douze louis, car une mortalité maudite sévit

Digitized by Google

parmi mes pistoles. Je te prie de par tous les dieux de ne pas me faire de reproches pour le jeu; ce n'est pas le jeu qui m'a mis surtout dans cet embarras, j'ai eu la bonhomie de prêter de l'argent à un compatriote. D'ailleurs, depuis avant-hier je ne joue plus; perdre continuellement me dépitait; et puis j'ai donné à quelqu'un ma parole d'honneur de ne plus jouer.

» ... Ton récit de la belle femme qui s'informe de moi m'intrigue beaucoup. N'est-ce point une de tes mystifications? — Un prince russe, qui a vécu partout comme ambassadeur, me raconte, ici, beaucoup de choses intéressantes. Nous sommes inséparables. Il éveille en moi le goût du *High life*. J'apprends à nager. — Mon frère m'écrit qu'on lit et critique toujours beaucoup à Berlin les *Reisebilder* : somme toute, je suis crucifié... »

AU MÊME. — « Lunébourg, le 6 octobre 1826. — ... J'ai écrit ici huit grandes « poésies de la mer » des plus originales, ne valant peut-être pas grand'chose, mais tout au moins remarquables, et qui, j'en réponds, seront remarquées. Pour peu que ma santé s'améliore un peu, la seconde partie des *Reisebilder* sera le livre le plus étrange et le plus intéressant qui ait paru de nos jours. Je ne me presse pas. Lunébourg n'a pas été bâtie en un jour, et Lunébourg n'est pas encore Rome. Je me trouve mal portant et plein de poésie. Un voyageur qui vient de parcourir toute l'Allemagne a partout entendu parler des *Reisebilder*. Mon Dieu! le second volume sera infiniment meilleur, à coup sûr. — Campe[1] a le plus charmant style épistolaire du monde. Il pourrait écrire lui-même des *Reisebilder* pour sa librairie : qu'on se garde de le lui dire, autrement il n'aurait plus besoin de moi. »

A M. MOSER. — « Lunébourg, le 14 octobre 1826. — ... Je suis resté à Norderney jusqu'au milieu de septembre, pendant les quinze derniers jours presque le seul qui y fût encore. J'avais loué une yole et deux mariniers, et tout le jour j'errais çà et là sur la mer du Nord. La mer était ma seule société, jamais je n'en eus de meilleure. Nuits au bord de la mer, merveilleuses de magnificence, de grandeur. Je pensais souvent à toi. Oui, il me semblait même que je commençais seulement alors à te bien comprendre. Il faut que les grandes impressions de la nature élargissent notre âme pour que nous puissions comprendre l'homme tout entier.

» La seconde partie des *Reisebilder* sera publiée vers Pâques. Ce sera un livre extraordinaire et qui fera grand bruit. Il faut que je donne quelque chose de puissant. La deuxième série de *La mer du Nord*, qui ouvrira le volume, est beaucoup plus originale et hardie que la première, et te plaira certainement. J'ai tenté là, non sans un mortel danger, une voie toute nouvelle ; j'ai aussi essayé, dans un fragment d'autobiographie, de l'humour pure et parfaitement libre. Jusqu'ici je n'avais montré qu'esprit, ironie, caprice, jamais encore l'humour pure et se suffisant à elle-même. Ce second volume doit contenir aussi une série de *Lettres de la mer du Nord*, où je parlerai de toutes choses, et de quelques autres encore. Ne veux-tu pas m'envoyer pour cela quelques idées neuves? Je puis tout employer : pensées fragmentaires sur l'état des sciences à Berlin, ou en

[1] Jules Campe, l'éditeur et l'ami fidèle de Heine, depuis 1825 jusqu'à sa mort. C'est lui qui vient de publier les œuvres complètes de Heine, 1862-63.

Digitized by Google

Allemagne, ou en Europe; qui pourrait plus facilement les esquisser que toi? et qui mieux que moi en faire un tissu? Hégel, sanscrit, Dr Gans, symbolique, histoire : quels riches thèmes! Tu n'auras jamais une aussi bonne occasion, car je prévois que tu n'écriras jamais un livre tout entier, aucun surtout que tout le monde lise...

» Tu auras entendu dire qu'un juif infect, à Hambourg, avait partout colporté le mensonge qu'il m'avait donné des coups de canne... L'histoire a été suffisamment exploitée par d'infâmes coquins. Mais pourquoi t'écrire ces dégoûtantes nouvelles? Ne t'inquiète pas si l'on te dit qu'on veut me casser bras et jambes. Je regrette de ne m'être jamais vanté à toi des dangers que j'ai affrontés jusqu'ici. »

A X. X. — « Lunébourg, le 16 novembre 1826. — Je pense tant à toi, si souvent et si longuement, que je suis vraiment incapable de dire si c'est à ton tour ou au mien d'écrire. Je suis la plupart du temps dans un état misérable J'écris peu, mais ce peu est très-bon et te plaira. Je pense beaucoup, lis beaucoup, et un jour je pourrai devenir quelque chose. Notre livre avance, un peu lentement, mais excellemment; il amusera et inquiétera beaucoup. Tu verras que *le petit bonhomme vit encore*. Napoléon et la Révolution française y figurent en grandeur naturelle. Je vis ici très-isolé. Hier, j'ai reçu une lettre des Varnhagen: je joins ici celle de Mme V., mais je te demande en grâce de ne la montrer à personne et de me la renvoyer aussitôt lue. Cette lettre se rapporte essentiellement à l'une des miennes, et surtout à mon plan d'aller à Paris et d'écrire là un livre européen. Personne ne doit rien savoir de ce projet. J'espère donner quelque chose de meilleur que la Morgan. L'essentiel est de ne toucher qu'à des choses qui aient un intérêt vraiment général, européen... Mais mon papier est à sa fin. Écris bientôt, aime-moi toujours, et sois bien persuadé que moi, pauvre homme abattu, dont la tête, en ce moment, est si pauvre et si fatiguée, je reste pourtant chaudement et cordialement ton ami »

AU MÊME. — « Londres, Craven Street, 32, Strand, le 23 avril 1827. — Au dehors il neige, et pas de feu dans ma cheminée : ma lettre sera glacée. Pardessus le marché, je suis triste et malade. J'ai déjà vu et entendu bien des choses, sans avoir une seule intuition claire. Londres, au point de vue du grandiose, a dépassé toutes mes idées, mais je m'y suis perdu moi-même. Je n'ai fait encore que peu de visites, — je n'ai pas encore vu tes amis; et le théâtre a été jusqu'ici ma principale ressource. Je frissonne et souffre cruellement. — Je suis trop malade pour rien pouvoir faire; pourtant mon premier travail sera la préface de mes poésies, après cela, je me mettrai à la transformation de « Ratcliff. » Je resterai tout au plus à Londres, jusqu'à la mi-juin, puis j'irai passer trois mois aux bains de mer. J'en ai absolument besoin. — La vie ici est effroyablement coûteuse, j'ai dépensé jusqu'à présent plus d'une guinée par jour. Sur le bateau à vapeur, j'ai dû payer une livre et demie sterling, pour dépense et pourboires, et presque une livre pour les quelques volumes que j'avais avec moi, et ainsi de suite. Les livres sont ici d'une cherté folle. — Rien que brouillards, vapeur de houille, porter et Canning. — Je n'ai pas encore fait visite à mes amis de l'abbaye de Westminster. — Qu'adviendra-t-il encore de moi dans ce monde? En dépit de

Digitized by Google

ma clairvoyance, je ne pourrai jamais m'empêcher de faire des sottises, c'est-à-dire de parler à cœur ouvert. Je suis curieux d'apprendre par toi si quelque gouvernement n'a point pris mon livre en mauvaise part. Au bout du compte, on finira par s'asseoir paisiblement à son foyer, dans son pays d'Allemagne, lisant pacifiquement l'*Indicateur*, ou la *Gazette littéraire de Halle*, et mangeant une beurrée allemande. Il fait si horriblement humide et déplaisant ici, et personne ne vous comprend, personne n'entend l'allemand! — Adieu! »

AU MÊME. — « Londres, le 1er juin 1827. — N'attribue point mon silence à mes sentiments. Je suis trop mal disposé, et malade, et troublé, pour pouvoir écrire. Agréables lettres de Berlin. Les hommes les plus inconnus pleins d'enthousiasme. En revanche, Varnhagen m'écrit : « Votre livre fait sensation, grande sensation, et Dummler [1] et consorts l'appellent, selon leur mesure de boutique, un bon livre; mais les lecteurs sont déconcertés, ne savent pas s'ils ne doivent point garder leur plaisir par devers eux, et le renier en public; les amis, eux-mêmes, font terriblement les vertueux, et se posent en savants et citoyens rangés et amis de l'ordre. » — Bref, par servilisme et par peur, on blâme tout. Quel contraste avec la lettre pleine de franchise qui m'arrive de l'Allemagne du sud, d'Augsbourg! Ce n'est pas pour moi chose nouvelle de recevoir de là-bas des appels flatteurs. Hélas! je suis enchaîné à l'Allemagne du nord. Une belle pensée, devenir chef du parti libéral en Bavière! Mais, hélas! je suis malade, ruiné et enchaîné. Et cependant, il me faut ici payer avec de l'or toutes les idées que je recueille. Il y a des jours où je dépense quelques guinées. Je ne publierai rien sur l'Angleterre; aucun libraire ne me payera ce que me coûterait mon livre [2]. »

A M. MOSER. — « Londres, le 9 juin 1827. — Avant mon départ de Hambourg, j'ai pris soin que mon livre te fût envoyé; je pensais qu'il tiendrait lieu d'une lettre. Tu y auras vu ce que, dans la dernière année, j'ai pensé, senti et souffert. Je crois que le *Tambour Legrand* t'aura plu. Tout le reste du livre, les poésies exceptées, est pâture pour la foule, qui s'en repaît, il faut le dire, avec grand appétit... J'ai maintenant une voix au loin retentissante; tu l'entendras, souvent encore, tonner contre les sergents de ville de la pensée, contre les oppresseurs des droits les plus saints. J'obtiendrai, dans l'Université des grands esprits, une chaire de professeur extraordinaire, très-extraordinaire.

» Le but essentiel de cette lettre est de te répéter le vieux refrain, que je t'aime et que je veux me garder ton affection. En témoignage de la mienne, je t'envoie aujourd'hui les dix louis que tu m'as prêtés, il y a an et jour. Ce n'est qu'à mes meilleurs amis, que j'ai l'habitude de rendre de l'argent. Quant aux douze louis qui me reviennent, déduction faite du mandat ci-joint de vingt-deux louis, je te prie d'en disposer comme suit : (ici, le détail de diverses dettes d'université, par exemple : « deux louis à mon cher ami Ch. de Raumer, stud. jur.,

[1] Libraire berlinois, le premier éditeur de Heine.

[2] Il écrivait de Norderney, le 20 août suivant, à ce même inconnu, X. X., aujourd'hui mort, et qui paraît avoir été l'un de ses amis les plus chers : « L'Angleterre m'a ruiné financièrement; pourtant je ne veux pas faire comme Walter Scott, et écrire un livre mauvais, mais lucratif. Je suis le chevalier du Saint-Esprit. »

Digitized by Google

que je reste lui devoir depuis Gœttingue; si tu ne préfères pas les lui envoyer en mon nom, je désire que tu les remettes toi-même, en lui donnant l'assurance de mon parfait bien-être; autrement il me croirait au lit de mort, car il sait que ce n'est pas ma passion de payer mes dettes. C'est l'un de mes amis les plus chers et il pourra te raconter comment je vivais à Gœttingue [1]. »)

» Tu peux te figurer comment je vis ici : tu connais l'Angleterre et tu me connais. Je vois et j'apprends beaucoup de choses. Dans quelques jours j'irai prendre les bains de mer. Pour ma santé il n'y a pas encore amélioration décidée : mon vieux mal de tête ne veut pas céder. — Le but essentiel de mon voyage était de quitter Hambourg. J'espère avoir la force de n'y pas retourner. Berlin ne m'attire pas autrement... Ici, tout est trop cher et trop démesuré. Beaucoup de choses intéressantes : — Parlement, Westminsterabbey, tragédie anglaise, belles femmes. Si je quitte vivant l'Angleterre, ce ne sera pas leur faute : elles ne s'y épargnent pas. Littérature anglaise d'aujourd'hui, misérable, plus misérable encore que la nôtre, et c'est beaucoup dire.

» Si tu peux faire quelque chose, dans le monde des journaux, pour le second volume des *Reisebilder*, n'y manque pas. Il y aura toujours assez de misérables attaques contre moi, et, en cas semblable, les amis d'ordinaire ne bougent pas... Mais tu es trop profond, pour qu'on puisse facilement te pousser à écrire. Un peu de superficialité ne te nuirait pas.

« Il fait aujourd'hui beau temps, chose rare à Londres. Je vais faire visite à mes amies les Chinoises qui sont ici. »

AU MÊME. — « Lunébourg, 30 octobre 1827. — Je repars ce soir; j'ai encore ma malle à faire, ainsi, peu de paroles. Je répondrai posément, de Cassel, à ta chère lettre. Je vais à Munich où l'on m'a fait de grandes promesses, et mieux que des promesses. Ma santé, qui est de nouveau mauvaise, ne me permet aucun travail considérable. Il est dur avec tout cela, dans cette rude saison, de devoir voyager. Les *Annales politiques*, qui paraîtront dès 1828, sous ma rédaction, t'apprendront ce que je vais faire à Munich. Je demande ta collaboration à ce recueil important, et même quelque peu solennel et diplomatique. Indique toi-même une rubrique courante, sous laquelle tu communiqueras tes observations sur les choses et les livres. Mets-toi tout de suite à l'ouvrage, afin que je reçoive de toi quelque chose, ne fût-ce que quelques pages, pour la livraison de janvier. Je commence à espérer qu'on pourra t'extorquer enfin quelque chose d'imprimable. Tu peux compter sur ma discrétion. Ne dis rien à Gans. Que je déplaise à Gœthe, le valet d'aristocratie, c'est chose naturelle. Son blâme honore, depuis qu'il patronne tout ce qui est débile. Il craint les Titans grandissants. C'est maintenant un dieu faible et décrépit, tout chagrin de ne plus pouvoir rien produire; Raumer peut te dire que déjà, il y a trois ans, je ne l'aimais plus...

» Le *Livre des chants* n'est autre chose qu'une collection complète de mes poésies. Le volume est admirablement gréé et équipé, et, comme un pacifique vaisseau marchand, il voguera doucement vers la mer de l'oubli sous l'escorte du second volume des *Reisebilder*. Quant à celui-ci, c'est un vaisseau de guerre, por-

[1] Cet ami d'université de Heine, a été, vingt-cinq ans plus tard, l'un des ministres réactionnaires du roi Frédéric-Guillaume IV.

Digitized by Google

tant trop de canons à son bord, et c'est là ce qui a si terriblement déplu à beaucoup de gens. Le troisième volume sera armé plus formidablement encore, son artillerie d'un plus fort calibre, et j'ai inventé tout exprès une poudre tout à fait nouvelle. Il ne portera pas non plus autant de lest que le précédent...

» Si tu as déjà remis à Sethe, selon ma demande, les cinq louis, il faut que tu m'en prêtes autant pour quatre semaines. Je crains de manquer d'argent pour le voyage, et ce n'est qu'à mon arrivée à Munich que j'en recevrai. Je sais que tu me viendras volontiers en aide, et c'est pourquoi je te harcèle. Dans quatre semaines, parole d'honneur, tu recevras les cinq louis... Grâce à Dieu, mes finances sont en meilleur état; seulement je ne m'entends pas encore bien à tirer des lettres de change. »

La correspondance de Heine ne donne presque aucun détail sur son séjour à Munich, où il arriva vers la fin de 1827, appelé par de brillantes offres d'un éditeur bien connu, le baron Cotta. Il écrit à son ami J. Campe que partout, dans son voyage de Lunébourg à Munich, il a trouvé les *Reisebilder* « en vogue. » Partout enthousiasme et surprise. « Réellement, je n'aurais pas cru être déjà si célèbre. » Maintenant qu'il est illustre, il ne craint plus, dit-il, que de mourir trop tôt : « Sérieusement, je suis très-malade... Si je le deviens davantage — je ne plaisante pas — je mettrai mes papiers en ordre, et vous les adresserai, en cas de mort. Vous les publierez ensuite, et les honoraires couvriront ici-bas mes dettes terrestres. »

« Le climat d'ici me tue, mais du reste me plaît, » écrit-il à son ami X. X... « Le roi est un homme très comme il faut, qui lit, dit-il, avec intérêt, les *Annales politiques* [1]... Mes finances sont ébranlées. J'ai des dettes... Comme je reçois beaucoup d'argent de Cotta qui s'occupe sérieusement de moi, il faut aussi que je produise quelque chose. Il y aura donc, dans chaque livraison des *Annales*, quelques feuilles au moins de ma plume. Il y a bien là au fond un peu de vaine gloire; je veux montrer au monde que je suis autre chose qu'un poëte d'almanach, un poëte à sonnets. »

En septembre 1828, Heine est en Italie, et il n'est plus question des *Annales*. Il avait annoncé, dès son arrivée à Munich, que si le climat ne lui convenait pas, il ferait sa malle et partirait pour l'Italie. Outre ses griefs contre l'air de Munich, il avait sans doute l'idée de donner une suite italienne aux *Reisebilder*. Le 5 octobre, il reprend sa correspondance avec son fidèle Moser :

« Cette lettre, écrit-il, t'arrive des Bains de Lucques, où je prends les eaux,

[1] A cette date (31 décembre 1827), Heine n'y avait encore rien écrit.

Digitized by Google

jase avec de belles femmes, grimpe les Apennins et fais mille folies. J'aurais beaucoup à t'écrire, mais je vois avec effroi que mon papier boit. — Je resterai ici encore une quinzaine, puis je m'en irai à Florence, Bologne, Venise, et c'est à Venise que je compte trouver une lettre de toi, *poste restante*. J'ai mené à Munich une vie exquise, et j'y retournerai volontiers pour y rester toujours. Pendant les dernières semaines j'ai fait faire mon portrait par un des meilleurs peintres de Munich[1], et comme je partais subitement, je lui ai laissé ton adresse, et l'ordre de te l'envoyer à Berlin; tu l'as probablement reçu. Il est destiné à mes parents de Hambourg, et je l'ai fait passer par Berlin, afin que tu le voies, ainsi que les amis. Je te prie, quand tu l'auras suffisamment contemplé, de l'envoyer aux Varnhagen, et de leur dire ou faire dire que j'écrirai bientôt.

» Dis-moi, cher Moser, ce que le port t'a coûté, et ce qui est encore plus important, si les cinq louis destinés à mon ami Sethe lui ont été enfin payés. Je dépense ici un argent fou, un napoléon et demi par jour, et il serait vraiment honteux de rester devoir quelque chose à mon meilleur ami. D'ici je te vois rire. Mais j'ai maintenant le principe de n'être débiteur que des gens à qui je pense rarement. Le papier boit effroyablement... As-tu lu dans les *Annales politiques* ma critique de l'ouvrage de Menzel? J'y parle de Gœthe. Cotta me tourmente pour fonder un nouveau journal à la place des *Annales*. Je ne sais encore ce que je ferai. Je n'ai point d'amis sur la collaboration desquels je puisse compter, je suis seul. — Pour le moment, je veux encore me divertir un peu çà et là en Italie. Je vis beaucoup, j'écris peu. Je lis les plus beaux poëmes, et même des poëmes héroïques. A Gênes, un bandit a juré par la madone de me poignarder; la police m'a même averti que ces gens-là tenaient scrupuleusement parole, et m'a conseillé de partir; mais je suis resté six jours encore, et j'allais, comme de coutume, me promener chaque nuit au bord de la mer. Je lis chaque soir dans Plutarque, et un assassin moderne me ferait trembler !

» De retour en Allemagne, je veux publier le troisième volume des *Reisebilder*. Parce que je vis dans le foyer même de la noblesse, que j'aime les plus aimables

[1] Je connais trois portraits de Heine, correspondant à trois périodes très-distinctes de sa vie. Le premier (une simple lithographie) le montre fort jeune encore, si jeune qu'on le croirait adolescent, avec une expression surprenante de douceur et de bonté. C'est le jeune poëte portant, sur le monde et la vie qui s'ouvrent devant lui, un regard étonné, où rien ne trahit encore le parti pris de l'ironie, le dédain sincère ou affecté : il n'y a pas trace de *pose*, un naturel parfait. « Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire; » on se souvient de ces mots de Vauvenargues en regardant ce portrait naïf, dont la rare ressemblance est attestée par les contemporains de Heine. — Un second portrait, publié en 1836 dans l'*Almanach des Muses*, malgré les protestations des poëtes souabes qui firent grand bruit dans le temps en Allemagne, est l'œuvre de Tony Johannot : il est empreint d'une certaine recherche, et c'est le moins remarquable des trois. — Le dernier fut dessiné par M. Ch. Gleyre, et gravé pour la *Revue des Deux Mondes*, bien peu d'années avant la mort de Heine. C'est le poëte malade, les yeux presque complétement fermés par la cécité, mais dont le regard, tourné en dedans, est, on le devine, aussi lumineux que jamais; une figure d'un charme étrange et douloureux, où se retrouve, dans toute sa finesse orientale, le type de la race dont Heine était sorti; un songeur qui poursuit ses rêves, un enchanteur purifié par la souffrance. Ce beau portrait, vraiment digne du grand peintre dont il est l'ouvrage, et du poëte qui n'a jamais été mieux compris, est d'une « ressemblance parlante, » au dire entre autres, du propre frère de Henri Heine.

Digitized by Google

patriciennes, et que j'en suis aimé, on croit à Munich que je ne tirerai plus à boulets rouges sur l'aristocratie. On se trompe. Mon amour pour l'égalité, ma haine contre le clergé, n'ont jamais été plus vifs qu'aujourd'hui, et peu s'en faut que je n'en devienne prévenu et partial. Mais, pour agir, il faut précisément ne voir les choses que par un côté. Le peuple allemand et Moïse Moser n'en viendront jamais à l'action, parce qu'ils contemplent toutes choses sous ses divers aspects. »

A SALOMON HEINE [1]. — « Bains de Lucques, le 15 septembre 1828. — ... La nature ici est belle, et les hommes aimables. Dans l'air de la montagne que l'on respire sur ces hauteurs on oublie ses petites inquiétudes et ses tristesses, et l'âme s'épanouit. J'ai pensé si vivement à vous ces jours-ci, j'aurais si souvent désiré vous embrasser la main, qu'il est bien naturel que je vous écrive... Je ne veux pas penser aux plaintes que je pourrais faire de vous, et qui sont plus grandes peut-être que vous ne vous en doutez. Je vous en prie, vous aussi abandonnez quelque chose de vos griefs contre moi, puisqu'ils peuvent tous se réduire en argent, et qu'en les évaluant tous, jusqu'à un denier et un fenin près, en marcs banco, on n'arrive pourtant en fin de compte qu'à une somme dont un millionnaire peut faire bon marché, — tandis que les miens sont incalculables, infinis, parce qu'ils sont de nature immatérielle, ayant leurs racines dans les profondeurs des plus douloureuses impressions. Si par une seule parole, un seul regard, j'avais jamais offensé le respect pour vous et votre famille, — je ne l'ai que trop aimée, — vous auriez le droit de vous irriter; aujourd'hui, non.

» Mais assez : le soleil est si beau aujourd'hui, et quand je regarde à ma fenêtre, je ne vois rien que collines riantes, couvertes de pampres. Je ne veux pas me plaindre, je ne veux que vous aimer, comme je l'ai toujours fait, je veux ne penser qu'à votre âme, et vous avouer qu'après tout elle est encore plus belle que toutes les magnificences que j'ai vues jusqu'ici en Italie.

» Portez-vous bien et saluez pour moi votre famille, Hermann, Charles, et la mignonne Thérèse. Je me suis réjoui, mais conditionnellement, de son mariage. Après moi-même, je ne l'aurais souhaitée à personne plus volontiers qu'au Dr Halle. Tilly est maintenant aussi bien chez moi que chez vous : partout m'a suivi sa douce figure, surtout au bord de la Méditerranée. Sa mort m'a tranquillisé. Je voudrais seulement avoir quelque chose de son écriture. Quel dommage qu'aucun portrait ne nous ait conservé ses traits suaves, quand il y a, suspendues aux murs, tant de figures superflues!

» Saluez Maurice Oppenheimer. Je ne l'aime pas, il est vrai, bien que comme chrétien je dusse aimer mes ennemis même, mais je ne suis encore qu'un jeune débutant dans la charité chrétienne, tandis que Maurice Oppenheimer est déjà un vieux chrétien, et devrait m'aimer et ne pas chercher par ses sourires à me nuire dans la considération des hommes [2].

[1] Cette lettre de Heine à son oncle est la seule du recueil. Je la traduis presque tout entière, parce qu'elle donne bien l'idée de leurs relations, et comme la note de leurs entretiens.

[2] Il y avait ici, dans le brouillon de cette lettre, à la place du passage ci-dessus, les lignes suivantes : « Je sens plus profondément que d'autres hommes; je vous l'ai déjà une fois écrit de Gœttingue, et vous en avez plaisanté. Depuis lors, maint noble cœur en Allemagne

Digitized by Google

» Saluez cordialement de ma part l'oncle Henri.

» Maintenant, adieu ! Il est bon que je ne puisse pas vous dire où votre réponse pourrait me trouver : vous serez d'autant plus persuadé que cette lettre ne doit vous être à charge en aucune manière. C'est seulement un soupir. Et ce soupir, je regrette de ne pouvoir l'affranchir, car il vous coûtera quelque chose, — nouveau sujet de plaintes. Adieu, cher oncle, bon, généreux, chiche, noble, infiniment aimé ! »

A ÉDOUARD DE SCHENK [1]. — « Florence, le 1er octobre 1828. — Ce matin, à sept heures, je suis arrivé à Florence, et mon premier soin a été de courir à la poste : point de lettres de mon ami Schenk. Heureusement la poste est ici sur la place du Marché, et le marché de Florence est bien le lieu le plus splendide, le plus intéressant du monde. L'antiquité, les statues des grands maîtres, les hautes arcades, le grandiose, avec cela partout empreinte la grâce des vieux temps florentins, partout la fleur de l'époque des Médicis, et puis là haut, dans le palais des Offices, les demeures des dieux de la Grèce ! Il faut vous l'avouer sans détour, dans le boudoir de la Vénus de Médicis, j'ai oublié Schenk et sa lettre.

» Ah ! Schenk, mon âme est si pleine, si débordante, que je ne saurais faire autrement que d'écrire quelques livres enthousiastes. Aux Bains de Lucques [2],

s'est avisé qu'il en pourrait bien être ainsi. J'aurai peut-être à vous raconter, sur ce que je ferai encore dans le monde, des choses qui pourraient provoquer vos railleries ; aussi je veux attendre que l'opinion publique vous les apprenne. — Saluez Mme Heine aussi froidement que possible, car je sais qu'elle ne sent rien non plus pour moi de bien chaleureux. Vers la fin de mon séjour à Hambourg, j'ai entendu de sa bouche une seule syllabe qui m'a découvert d'où soufflait le vent. Je suis trop grand pour devoir rien taire, et j'avoue loyalement que le vent soufflait, je crois, du nez de Maurice Oppenheimer. Depuis lors, je hais ce nez, bien que comme chrétien, je doive aimer tous les nez, même ceux qui reniflent méchamment à mon sujet. Mais je ne suis qu'un débutant dans l'amour chrétien, et il faudra du temps avant que je puisse aimer le nez de M. O....

» C'est une petitesse de ma part, il est vrai, de me plaindre des petites gens, d'autant plus que j'ai un fouet qui peut atteindre du haut de l'Apennin jusqu'à l'embouchure de l'Elbe ; mais quand il s'agit de gens auxquels je ne fais aucun mal à cause de Frédérique Heine, il faut au moins que j'allége mon cœur par des plaintes. »

[1] Schenk, poëte bavarois, un des chantres patriotiques de la guerre de l'indépendance en Allemagne, a eu un succès plus brillant que durable, auquel n'avait pas nui une position aristocratique et officielle. Il est mort en 1841.

[2] Heine écrivait de là, en septembre, au même correspondant : « Vous lirez tôt ou tard en lettres moulées ce que je pense sur l'Italie. Le manque de connaissance de l'italien me tourmente beaucoup. Je ne comprends pas les gens et ne puis parler avec eux. Je vois l'Italie, mais je ne l'entends pas. Et pourtant je trouve souvent avec qui m'entretenir. Ici les pierres parlent et je comprends leur langue muette. Elles aussi semblent profondément sentir ce que je pense. Telle colonne brisée de l'époque romaine, telle tour lombarde écroulée, tel débris de pilier gothique tout usé par le temps, savent fort bien me comprendre. Ne suis-je pas moi-même une ruine cheminant parmi des ruines ? Entre égaux on s'entend. Parfois, il est vrai, les vieux palais veulent me chuchoter quelque chose de mystérieux, et je ne puis les entendre à cause du sourd fracas du jour ; mais la nuit je reviens, et la lune est un bon trucheman qui comprend le style lapidaire, et sait le traduire dans le dialecte de mon cœur. Oui, la nuit, je puis parfaitement comprendre l'Italie ; alors le peuple moderne avec sa moderne langue d'opéra est

Digitized by Google

où j'ai séjourné longuement et passé le temps le plus divin, j'ai déjà écrit la moitié d'un volume, une espèce de voyage sentimental. C'est à vous et à Immermann que j'ai presque constamment songé comme à mes lecteurs, et quand bientôt les premiers chapitres du livre paraîtront dans le *Morgenblatt*, vous verrez comment j'ai su m'acquitter avec Immermann. En écrivant ceci, il faut que je rie tout haut, d'autant plus que je sais que vous ne comprenez pas. Mais pourquoi vous cacher une chose que j'ai déjà maintenant le plus grand plaisir à vous dire? Oui, cher ami, il vous faudra donner pour ce livre votre nom respecté, c'est à vous qu'il sera dédié sans merci. Mais soyez sans inquiétude; préalablement on vous le laissera lire, et il contiendra beaucoup de choses agréables et sera essentiellement pacifique. Il faut absolument que je vous donne un témoignage public de mon amitié; vous avez bien mérité de moi, vous êtes du petit nombre de ceux qui ont songé à assurer ma position extérieure, et, aussi vrai que Dieu m'assiste, j'espère que le roi de Bavière vous en remerciera lui-même un jour [1]... Cher ami, je sais que vous êtes aussi peu que moi de nature épistolière, mais tant que je n'aurai pas « la sûreté de la sûreté, » comme s'exprime M. de Savigny, tant que je ne tiendrai pas l'expédition du décret royal, je serai dans un certain état d'inquiétude fort incommode. Ainsi, par exemple, je n'ai point encore écrit à Cotta; c'est seulement quand j'aurai reçu votre lettre que je lui communiquerai ma décision au sujet d'une nouvelle Revue à lancer sous mon nom, en janvier, à la place des *Annales*. Il faudrait donc alors que je fusse à Munich en janvier, etc. Vous voyez que ce n'est pas vanité enfantine, mais nécessité qui fait que je vous presse de m'écrire sans retard [2]. »

endormi, et les anciens sortent de leurs couches glacées et parlent avec moi dans le plus beau latin. Il y a quelque chose de spectral à se trouver dans un pays dont on n'entend point la langue vivante et le peuple vivant, tandis qu'on sait exactement la langue qui florissait là il y a mille ans, et qui, dès longtemps éteinte, n'est plus parlée que par les esprits de minuit, une langue morte. » — Il semble lire à l'avance une page du voyage d'Italie dans les *Reisebilder*.

[1] Il s'agit d'un professorat à Munich. Heine paraît avoir attendu sa nomination pendant tout son séjour à Florence; mais ce projet auquel il attachait beaucoup de prix n'eut pas de suite.

[2] Cet autre projet ne se réalisa pas plus que le premier. Heine écrivit à cette occasion au baron Cotta une longue lettre, (Florence, 11 novembre) dont je détache quelques lignes : « J'espère que cette lettre vous trouvera sans rhume, toux et autres agréments qui, aujourd'hui, dans le pays où mûrissent les citrons, mûrissent aussi tout particulièrement bien, et sont à meilleur marché encore. Pour moi, pauvre garçon que je suis, me voilà dans la fleur d'un catarrhe qui ne me permet guère de repasser maintenant les Alpes... Je suis ici depuis six semaines, attendant des lettres et étudiant les beaux-arts, le ballet compris. Je vous fais remarquer, une fois encore, que je ne suis point tombé amoureux d'une danseuse... Au contraire, je suis laborieux, j'écris beaucoup, je lis Malthus et Bentham, et j'ai tiré de mon propre fonds une théorie pénale toute nouvelle, et qui vous plaira... Le baron d'art Rumohr m'a chargé de vous dire qu'il n'enverrait point, pour le *Morgenblatt*, le fragment de roman dont il a été question entre vous. Je le vois rarement, il ne peut me souffrir; de mon côté je ne l'aime guère, et, malgré tout cela, une véritable amitié ne parvient pas à s'établir entre nous. La dernière fois que je l'ai vu, c'était dans le foyer de la Vénus de Médicis, où il ser-

Digitized by Google

A partir de son séjour à Florence, les lettres de Heine deviennent plus rares, et ne permettent plus de le suivre que de loin en loin, à Berlin, à Potsdam, puis à Hambourg, jusqu'au moment où il abandonna sans retour l'Allemagne pour Paris, en 1831. Il ne nous reste plus qu'à emprunter quelques fragments à ces communications trop rares, depuis le printemps de 1829 jusqu'à l'année 1836, date où nous suspendrons ce travail. Ces lettres, on le verra, ne donnent que peu de lumières sur deux périodes importantes de sa vie, son retour d'Italie en Allemagne, et son établissement en France; mais ces lacunes que les éditeurs de Heine, malgré tous leurs efforts, n'ont pu réussir à combler, donnent un intérêt plus vif aux lettres et même aux simples billets qui nous restent de ce temps. Il écrit de Potsdam, à Moser, le 22 avril 1829 :

» ...Je me trouve bien, je pense, je travaille. Ah! Dieu, quand je songe combien j'ai peu pensé et travaillé depuis six mois, j'ai de bons motifs de penser et de travailler.

» Je ne vois rien ici que ciel et soldats. Les livres ne manquent pas, non plus que les gazettes. J'ai lu hier comment, à Paris, une dousaine de poëtes dramatiques s'étaient associés pour faire un coup de génie : je veux dire la pétition au roi contre les dangers du romantisme.

» La sottise humaine est toujours la même, modifiée seulement selon les temps et les lieux. Il n'y a pas de sottise nouvelle sous le soleil, aurait dû dire Salomon.

» Envoie-moi donc la Bible; engage Gans à me procurer Thiers, et si tu peux mettre la main sur Sterne, adresse-le-moi. »

AU MÊME. — « Potsdam, le 30 mai 1829, sauf erreur. — Si tu ne m'envoies pas immédiatement quarante thalers, il me faudra mourir ici de faim à tes frais : remets-les donc sans retard à la poste. Ou plutôt, apporte-les toi-même demain dimanche; c'est ce qui me sera le plus agréable, car je ne crois pas que l'idée d'aller à Berlin me vienne de sitôt... Je me suis mis à écrire le voyage d'Italie :

vait de cicérone au Prince Royal de Prusse *. Plus d'une fois déjà je me suis rencontré ainsi avec ce prince, sans profiter de ces occasions de lui parler et de me recommander à lui, pour le cas où, sous son règne, je serais mis plus tard à la forteresse. C'est étrange qu'en voyant un Prince Royal, on pense tout d'abord au mal qu'il peut faire un jour, et non point au bien qu'il fera selon toute vraisemblance. L'homme craint toujours plus qu'il n'espère. »

* Plus tard Frédéric-Guillaume IV. On connaît le goût tout particulier qu'avait ce prince pour les lettrés, dont il faisait volontiers des hommes politiques. M. de Rumohr ne devint pourtant pas ministre. Cet écrivain, mort il y a vingt ans, a laissé des études estimées sur l'art en Italie, et un livre humoristique : *L'esprit de l'art culinaire*. Heine l'appelait fort irrévérencieusement le « cuisinier. »

Digitized by Google

il remplira le troisième volume des *Reisebilder*. Tu verras que je ne suis pas l'ancienne ornière, mais que j'écris dans une forme nouvelle et libre. Je t'embrasse. »

AU MÊME. — « Potsdam, le 5 juin 1829. — Grand merci pour l'argent. Le temps est de nouveau si mauvais, qu'il faut sans doute renoncer à l'espoir de te voir demain. Je me suis trouvé, depuis dimanche dernier, tout à fait mal : j'ai dû recourir au médecin et à la pharmacie; maintenant cela va tolérablement mieux... Outre les Mémoires français, je recommence à m'occuper de l'histoire d'Angleterre. Je t'en prie, laisse un moment le sanscrit et apprends le chinois, et traduis-moi un roman chinois : c'est encore ce qu'il y a de mieux à faire et à lire. Depuis que j'ai fait connaissance avec les *Deux Cousines*, mon âme est à Pékin, Nankin et To-tzong... »

AU MÊME. — « Héligoland, le 6 août 1829. — Il va partir un bâtiment pour Hambourg : je veux qu'il te porte sur le continent quelques mots d'amitié. Après une petite tempête, je suis bien arrivé ici, et je me trouve parfaitement heureux et satisfait sur les rochers rouges d'Héligoland. La mer a pour moi des affinités secrètes, et son seul aspect m'est déjà salutaire. J'ai été, et je le sens seulement aujourd'hui, indiciblement malheureux pendant mon séjour à Berlin : tu as dû certainement en souffrir. Un ami mélancolique est un fléau de Dieu. — Toutes les océanides te saluent; je voudrais que tu visses une fois la mer : peut-être comprendrais-tu la volupté que chaque vague m'inspire. Je suis un poisson à sang chaud et à langue babillarde; à terre, je me trouve comme un poisson hors de l'eau. Les chiens de mer te font saluer aussi. Une mouette blanche dont j'ai fait la connaissance hier, s'informe si Gans a terminé son livre. Adieu, il y a peu de papier à Héligoland. »

A CHARLES IMMERMANN. — « Hambourg, le 17 novembre 1829. — Hier au soir, votre tragédie, *André Hofer*, représentée devant un nombreux public, a été accueillie avec la faveur la mieux méritée. — Pour la première fois depuis six mois, je me retrouvais au théâtre, en compagnie de dames aimables dont les lèvres, en exprimant les louanges d'Immermann, me semblaient plus gracieuses que jamais. Aujourd'hui ma tête est souffrante, car le théâtre, surtout lorsque j'assiste à toute une pièce, m'affecte toujours. Mais hier, en échange, j'étais d'autant plus heureux et bien portant.

» Hier matin j'ai fustigé le comte Platen[1], et le soir j'ai applaudi Immermann... J'ai appris que ce qui avait mis si fort Platen hors de lui, était précisément une de vos Xénies... Malheureuse Xénie! c'est elle qui m'a perdu ! Si j'avais le temps,

[1] Le cynisme des attaques de Heine contre Platen, est un sujet sur lequel on ne revient pas volontiers. J'ai déjà dit que ces pages qu'on voudrait avec d'autres arracher de ses œuvres, avaient été écrites pour venger Immermann. J'ajoute ici qu'il y avait entre le comte Platen et Heine un de ces antagonismes de nature, de génie, et, remarquons-le, de position sociale, qui expliquent, sans les justifier, les injustices du début. Une fois le combat engagé, Heine ne se posséda plus; l'ivresse débridée de l'esprit parla seule, et, pour quelques instants, l'homme fit place au satyre.

Digitized by Google

je vous en ferais les plus terribles reproches. Je veux, pour me venger, vous dédier la troisième partie des *Reisebilder*, et j'espère vous envoyer le livre dans quatre ou cinq semaines. Je vous avais destiné, il est vrai, quelque chose de mieux; mais je ne puis laisser passer l'occasion de vous présenter précisément le livre où sont renfermés les *Spolia opima* du grand champion du classicisme. Je parle sérieusement : je vous destinais quelque chose de meilleur, mais l'*opportunité* a aussi son prix... — J'ai été longtemps assombri par la mort de mon père, et je commence seulement à être un peu moins mal disposé. Je resterai ici quelques mois encore. »

AU MÊME. — « Décembre 1829. — Ci-joint, cher Immermann, mon nouveau volume dont la seconde moitié a quelque valeur, puisque j'y ai tenté, pour la première fois, de faire vivre et parler un caractère; ce morceau, *Les Bains de Lucques*, n'est qu'un fragment d'un roman de voyage plus étendu, que je vous enverrai peut-être achevé l'automne prochain. Cela me justifiera peut-être à l'avance du reproche de ne vous avoir rien dédié de bien distingué. Quand le tout sera imprimé, monsieur le comte sortira du livre dûment bâtonné. J'ai maintenant si bien pénétré de part en part ce ver de terre, il m'est apparu dans toute sa misère d'une façon si précise, que je ne l'envisage plus que comme une pure création de la fantaisie; je pourrais, je crois, continuer maintenant les œuvres de Platen, écrire même tout ce qu'il dira désormais contre vous et moi. Ce n'est pas à lui que je garde rancune, mais à ses commettants qui l'ont lâché contre moi... En même temps qu'il faisait le chien couchant chez Cotta, il écrivait à Schenk que Cotta le laissait mourir de faim, que l'on devait faire quelque chose pour lui auprès du roi, que, d'ailleurs, il ne pouvait vivre longtemps... Vers ce temps, Michel Beer me pria de ne rien dire à Schenk de défavorable sur Platen, puisque la pension royale de 600 florins dépendait du premier; je parlai en sa faveur, je gagnai pour lui Madame Cotta, je fis plus encore... et, pendant tout cela, le malheureux écrivit *Œdipe*. Je sais qu'il haïssait Schenk et Beer également, parce qu'il croyait que tous trois (ne riez pas!) nous fourragions les lauriers de Munich qui n'appartenaient qu'à lui! Mais c'est contre moi que sa haine éclata d'autant plus librement en paroles que je n'étais pas ministre, et d'autant plus violemment qu'il était réduit à flatter le ministre lui-même. Et, bon Dieu! de quelle basse adulation n'est pas capable un semblable avorton de la caste nobiliaire!...

» Après un combat, je suis toujours la douceur même, comme Napoléon qui ne manquait jamais d'être fort ému quand il parcourait, après la victoire, un champ de bataille. Pauvre Platen! « C'est la guerre! » Il ne s'agissait pas d'un tournoi pour rire, mais d'un combat à mort, et, malgré tout mon sang-froid, je ne puis encore mesurer toutes les conséquences du livre. Je l'ai écrit dans de fâcheuses circonstances, et le ton d'indifférence qu'on y remarquera peut-être est venu du contraste... »

A MOÏSE MOSER. — « Hambourg, le 30 décembre 1829. — Je te souhaite bonjour pour la nouvelle année, et, pour être bref, je te souhaite tout ce qui me manque, — y compris dans ce moment la santé.

» Mes retards à t'écrire sont venus de ce que je voulais t'envoyer, avec ma lettre, la troisième partie des *Reisebilder*. Mais, comme ce volume a quitté la

Digitized by Google

presse presque avant d'avoir été écrit (Bull irlandais), je n'ai eu que le temps de le mettre à la poste à peine broché. — Excuse-moi auprès de Lehmann et de Zunz de ne pas leur envoyer le livre comme d'habitude. La faute en est naturellement à mon ... d'éditeur toujours plus avide à mesure que ses gains s'augmentent, et qui ne met plus à ma disposition que douze exemplaires au lieu de soixante-quatorze comme autrefois; prête donc ton volume aux amis pour une lecture préalable.

» Comme tu n'as pas d'idée, du fond de ton comptoir bien bastionné, des traits empoisonnés qui, depuis des années, sont perfidement lancés contre moi, je te permets de condamner la stricte justice que j'ai exercée envers le comte Platen [1].

» Je souhaite que le livre, en t'amusant çà et là, te dédommage de l'ennui de la lecture. Des écrits postérieurs pourront faire voir que maintes duretés étaient nécessaires. Dès avant sa naissance, l'ouvrage avait déjà ses ennemis les plus compétents dont j'aperçois d'ici les manœuvres; aussi je désire que tu invites ceux de nos amis qui peuvent faire quelque chose pour lui préparer bon accueil (Gans surtout), à n'y pas manquer. — C'est la guerre, et tu verras combien j'ai besoin d'aide. Quant à toi, je serai charmé qu'au fond de la paix idyllique de ton comptoir, le bruit lointain des armes ne résonne pas trop désagréablement à tes oreilles. Pardonne-moi, cher Moser, de frapper à mort les ennemis qui en voulaient à ma vie. — Je pense bientôt te revoir. Le mauvais temps est la seule chose qui me retienne ici. Mon adresse est : Dr Heine, chez Mme veuve B. Heine, née de Geldern. Avec la surabondance de Heine, dont s'enorgueillit Hambourg, ce n'est pas trop de tous ces détails. »

A. CH. IMMERMANN. — « Hambourg, le 14 mars 1830. — ..... Ma santé est ébranlée, et de nouveau j'ai besoin du repos de la vie de campagne et des vagues de la mer. Je resterai ici ou dans le voisinage, jusqu'à ce que je puisse aller prendre les bains de mer à Héligoland. Dites à M. Schnaase que Vogel, le chasseur d'oiseaux, qui était resté avec moi dans mon dernier séjour à Héligoland, s'est tué tôt après mon départ à propos d'un chagrin d'amour. J'avais remarqué que la vie lui était à charge, car il allait volontiers, par le gros temps, chasser en mer où je l'ai quelquefois accompagné, seulement pour ne pas me donner l'air d'un poltron. Après avoir tué beaucoup d'oiseaux et de charmants oiseaux, il a fini par le plus remarquable...

» Je pense peu à Platen, bien qu'on m'en fasse assez souvent souvenir. On crie beaucoup, et je m'y attendais. Mais déjà des voix intelligentes et impartiales se font entendre. Si vous pouvez gagner pour mon livre quelque plume habile, n'y manquez pas... Avez-vous des nouvelles de Beer? Ah! je vous prie, mettez-lui au cœur de prendre mon parti, à Munich, dans l'affaire de Platen, surtout avec Schenk. Je ne perds pas volontiers des amis, bien qu'aujourd'hui, pour l'ami le plus mince que je viens à perdre, je gagne toujours à l'instant même deux grandes amies. »

[1] Il écrivait à Immermann, le 3 février 1830, toujours à propos de Platen : « J'ai réfléchi trois mois à ce que j'avais à faire, et je n'ai fait que ce que réclamait l'inexorable nécessité. On m'accuse de précipitation passionnée. Dieu merci! on ne dira plus : « Le pauvre Heine! le pauvre Immermann! » Cette compassion était insupportable. »

Digitized by Google

AU MÊME. — « Héligoland, le 10 août 1830. — ... Je me souviens avec effroi que j'ai écrit, il y a un mois, à ma sœur, à Ems, qu'elle trouverait chez vous, à son passage à Dusseldorf, une lettre de moi. J'espère que l'incluse n'arrivera pas trop tard, et je vous prie, s'il y a lieu, de la lui remettre. Il faut que je vous dise que j'aime inexprimablement cette sœur, Mme d'Embden, que j'ai pour elle une tendresse dont des frères sont rarement capables, et que j'aurai une reconnaissance beaucoup plus profonde de tout ce que vous ferez d'affectueux pour cette chère personne, que si j'en avais été l'objet. La jeune dame est malheureusement fort malade...

» En dehors de l'histoire universelle, j'entends autour de moi tant d'histoires privées, que j'ai passé ces derniers mois dans un abasourdissement presque stupide. Ici les femmes sont mon fléau. Je crois que si j'allais à la Nouvelle-Zemble, j'y serais martyrisé par des chanteuses et des danseuses.

» Le comte Platen m'a pris encore beaucoup de temps, parce qu'on me menaçait de procès, et que, résolu que j'étais à recourir à l'*exceptio veritatis*, il me fallait me tenir constamment prêt au combat, bien fourni de faits et de saillies. Garder tout cela longtemps dans sa tête, au commencement c'est ennuyeux, et à la longue insupportable. Aujourd'hui, tout cela ne m'apparaît plus que comme une légende littéraire... »

A MOÏSE MOSER. — « Paris, le 27 juin 1831. — Ton frère m'a remis hier ta lettre du 25 mai. Tu cherches, dans une susceptibilité de poëte, la cause de mon silence: il faut que je te détrompe là-dessus. Je ne me suis jamais senti blessé de quelque jugement de ta part qui eût le *poëte* pour objet; que tu aies loué ou blâmé quelqu'une de mes actions comme *homme*, j'ai pu n'y pas être indifférent, mais je n'en ai pas été le moins du monde offensé : somme toute, je n'ai été ni blessé, ni offensé par toi, et mon silence n'est point une muette plainte. Je ne me plains que des dieux qui m'ont laissé si longtemps dans l'erreur sur la manière dont tu comprenais ma vie et mes tendances. Tu ne les as point comprises, et c'est précisément là ce qui m'a affligé. Tu ne saisis pas encore, tu n'as jamais saisi ma vie et mes aspirations, et, pour cela, notre amitié n'a pas cessé d'être, mais plutôt elle n'a jamais existé. Ce n'est pas l'approbation, mais l'intelligence de nos actes que nous réclamons d'un ami; il peut les louer ou les blâmer selon ses propres principes; mais il faut au moins qu'il les comprenne, qu'il en saisisse la nécessité à notre point de vue, quelque différent qu'en puisse être le sien.

» Adieu, — sois assuré de mon estime et de mon affection. »

A X. X. — « Dieppe, le 24 août 1832. — Bien que perclus d'une main et souffrant de l'autre, j'éprouve tout à coup le besoin de t'écrire. Il y avait longtemps que j'en avais envie, surtout depuis que le Dr Christiani est devenu le Mirabeau de la lande de Lunébourg. C'est là une plaisanterie par laquelle le bon Dieu a voulu me prouver qu'il était encore un plus grand maître en ironie que moi... Si, pendant cette dernière année, les journaux allemands, que je ne vois point ici, ont publié quelque chose de particulièrement outrageant pour moi, je te prie de m'en faire part : je veux dire un mot de tout cela dans la préface de mon nouvel ouvrage.— Je suis sur le point de retourner à Paris, où je conserve mon quartier-général, et où j'attends tes lettres. — J'assiste à Paris à beaucoup de

Digitized by Google

grandes choses, je vois de mes yeux l'histoire universelle, je converse « amicalement » avec ses héros les plus considérables, et, pour peu que je reste en vie, je deviendrai un grand historien. En fait de production littéraire, je n'ai pas été heureux ces derniers temps. Le tourbillon qui m'emportait était trop grand pour me permettre le libre travail de la poésie. Un roman commencé n'a point réussi; je donnerai pourtant quelques fragments de romans dans un recueil que je prépare pour cet hiver, et où j'enchâsserai aussi le « *Rabbin.* » J'ai fait peu de vers; pourtant ce peu s'ajoutera à une réimpression à part du « *Nouveau printemps,* » afin de donner à celui-ci l'apparence d'un volume. Je suis d'ailleurs plus appliqué qu'autrefois, et cela, par le simple motif qu'il me faut six fois plus d'argent à Paris qu'en Allemagne... »

A HENRI LAUBE[1]. — « Paris, le 8 avril 1833. — Vous ne m'êtes pas tout à fait inconnu; M. Campe vous avait déjà annoncé. Votre lettre m'a fait un très-grand plaisir, et m'a été une consolation, juste dans le moment où la mort m'infligeait beaucoup de tristesses et la vie de plus grandes encore. C'est à cause de ces mauvais jours que ne vous ai pas répondu plus tôt. Je vous ai envoyé mon programme pour la littérature allemande[2], et, aujourd'hui seulement, j'apprends par hasard qu'il n'a pu être affranchi que jusqu'à la frontière et que, sans le vouloir, je vous coûte un port considérable. Mais j'estime que le petit livre lui-même est remarquable. Il était nécessaire, après la mort de Gœthe, de soumettre au peuple allemand, un compte de liquidation littéraire. Puisqu'une littérature nouvelle commence, ce petit livre est en même temps son programme, et plus qu'à tout autre, c'était à moi de le tracer... »

AU MÊME. — « Paris, le 10 juillet 1833. — Mon vieil ami, — je vous ai effectivement traité déjà comme un ancien ami en vous laissant jusqu'à aujourd'hui sans réponse et en me croyant à l'abri de tout malentendu de votre part. Ayez seulement patience avec moi; pour moi, je suis parfaitement content de vous. Dans ces temps fâcheux, votre appui inattendu a été pour moi un événement des plus heureux.

» Vous n'avez pas d'idée de l'orage qui gronde tout autour de moi dans ce moment. J'ai ici sur les bras le juste-milieu, le parti cafard, catholique, carliste, et les espions prussiens. Mon livre « Sur l'état de la France[3] » a paru en français, accompagné de ma préface dans toute son intégrité. Celle-ci a été publiée aussi en allemand chez Heideloff, et doit se trouver maintenant à Leipzig, où vous la verrez. Je vous l'aurais envoyée si je n'avais pas craint de vous compromettre. Prenez garde à vous. Ici même, on n'est pas en sûreté. Samedi, plusieurs Allemands ont été arrêtés, et je crains moi-même à chaque instant de l'être.

[1] H. Laube, journaliste romancier, facile et souple, plutôt que vigoureux; écrivain dramatique applaudi; l'un des coryphées de la jeune Allemagne. Il siéga en 1848 au Parlement de Francfort, dont il a écrit l'histoire, et résigna son poste pour devenir directeur du Grand Théâtre de Vienne, poste qu'il occupe encore aujourd'hui. Depuis lors il n'a plus écrit. Laube est né en Silésie, en 1806.

[2] Une portion du livre *Sur la moderne littérature allemande.*

[3] C'est le volume intitulé : *De la France*, et publié chez Renduel.

Digitized by Google

» Qui sait si ma prochaine lettre ne sera pas datée de Londres ? Je vous informe de tout cela, afin de vous induire à être circonspect et mesuré. Tenez-vous dans ce moment aussi tranquille que possible. Conservez-nous pour l'avenir l'importante forteresse de la « *Gazette élégante*[1]. » Dissimulez. Ne craignez pas d'être méconnu. Moi non plus je ne l'ai jamais craint. La publication de la préface dans ce moment même, au milieu de l'anxiété générale, convaincra bien le public qu'il peut à l'avenir se fier à moi, lors même que je jouerais un peu trop doucement de la flûte. Quand il le faudra, on m'entendra sonner de la grande trompette, et, dans ce moment déjà, je m'occupe à composer pour cet instrument un air suffisamment éclatant...

» Je vous remercie de toute mon âme de tout ce que vous m'avez écrit ou avez publié d'affectueux pour moi. Soyez convaincu que je vous comprends, que je vous estime et vous honore sincèrement. Vous êtes plus haut que tous les autres qui ne comprennent que le côté extérieur de la révolution, et non point ses questions les plus profondes. Celles-ci ne concernent ni les formes, ni les personnes, ni l'introduction d'une république ou les limites d'une monarchie ; mais le bien-être matériel du peuple. L'ancienne religion spiritualiste a été salutaire et nécessaire aussi longtemps que la plus grande partie des hommes a vécu dans la misère, sans autres consolations que celles de la religion du ciel. Mais depuis que les progrès de l'industrie et des sciences économiques ont permis de songer à tirer les hommes de leurs souffrances matérielles et à les rendre heureux sur la terre,— vous me comprenez... »

En novembre 1833, un journal allemand (*la Gazette de Leipzig*), raconta que Heine avait été l'objet d'une mystification un peu forte. On lui aurait envoyé à Boulogne, où il prenait les bains de mer, une lettre qui l'informait d'une prétendue mission d'officiers prussiens, venus à Paris pour le tuer; sur quoi Heine, effaré, aurait invoqué la protection du préfet de police Gisquet, et celle du chargé d'affaires de Prusse. Il publia à cette occasion, dans les journaux allemands, la déclaration qui suit :

« Comme j'ai toujours opposé, dans ma jeunesse, un imperturbable silence aux attaques personnelles dont les feuilles publiques m'ont souvent poursuivi, on peut bien penser qu'aujourd'hui, endurci et refroidi par l'âge viril, je suis devenu fort indifférent à ces choses, et que les intérêts généraux que je défends peuvent seuls m'engager à réfuter certains mensonges anonymes des journaux. Je déclare donc, relativement à l'article daté de Paris, et publié dans la « *Gazette de Leipzig*, » du 12 novembre, que je n'ai jamais sollicité une place du gouvernement prussien, et que mes jugements sur la Prusse n'ont eu nullement jusqu'ici, pas plus qu'ils ne l'auront dans la suite, leur point de départ dans un refus que j'aurais essuyé à cette occasion. Je déclare en outre que jamais la folie ne m'est venue de dire que je n'aurais qu'à me montrer en Allemagne pour y

[1] La *Gazette du monde élégant*, dont Laube était alors le rédacteur.

Digitized by Google

faire éclater une révolution. Je déclare de même que l'assertion non moins niaise que j'ai sollicité ou voulu solliciter la protection de M. le préfet de police Gisquet, et de S. E. M. de Werther, contre les menaces d'officiers et de nobles prussiens, est une fausseté. Je déclare que j'ai envisagé ces menaces comme étant surtout des fanfaronades, et que j'ai seulement engagé mes amis à faire en sorte avec moi que les chercheurs d'affaires prussiens, cas échéant, reçussent la satisfaction méritée. Je déclare aussi que je n'aurais point produit une lettre qui confirmait ces menaces, si mes adversaires n'avaient pas prétendu que cette lettre était supposée... Quant à l'insinuation anonyme qu'on a voulu me mystifier au moyen d'une lettre avec signature supposée, qui m'aurait été directement envoyée à Boulogne, ce grossier subterfuge n'a pas besoin d'une explication particulière.

» Paris, le 19 novembre 1833. »

Après ce désagréable incident, il se fait dans la correspondance de Heine un silence de près de dix-huit mois. L'écrivain se débattait en Allemagne avec ses libraires de Hambourg, et surtout avec la censure dont les rigueurs le mettaient au désespoir, lui, qui prétendait n'être point un démagogue et avoir donné aux gouvernements allemands des preuves de sa modération : on était alors au plus fort des luttes de la jeune Allemagne, dont Heine, l'homme le moins fait du monde pour gouverner un parti, était censé être le chef[1]. En France, les lignes qui suivent trahissent quelque chose de préoccupations d'un tout autre ordre.

A AUG. LEWALD[2]. — « Paris, le 11 avril 1835. — Comment pourrais-je excuser mon silence ? Et vous avez encore l'amitié de m'insinuer cette bonne défaite que votre lettre s'est égarée! Non, je veux confesser toute la vérité, je l'ai reçue exactement, mais j'étais alors enfoncé jusqu'au cou dans une histoire d'amour, dont je ne me suis point tiré encore. Depuis octobre, rien de ce qui ne s'y rapporte pas immédiatement n'a pour moi la moindre importance. Je néglige tout depuis lors, ne vois personne, et tout au plus il m'échappe un soupir quand je songe aux amis... et c'est ainsi que j'ai soupiré en pensant que vous pourriez mal interpréter mon silence; mais écrire, je n'ai pu m'y résoudre. Et voilà tout ce que je puis vous dire aujourd'hui; car les flots rosés bruissent toujours si puissamment autour de moi, et j'ai la tête si furieusement étourdie encore du parfum des fleurs, que je ne suis pas en état de m'entretenir raisonnablement avec vous.

[1] Il écrivait à M. Laube, le 23 novembre : « ... Il n'y a pas, entre moi et le reste de la jeune Allemagne, la moindre connexion; je ne les ai jamais autorisés à m'inscrire, comme ils l'ont fait, parmi les collaborateurs de leur nouvelle Revue. »

[2] A. Lewald, polygraphe fécond, après avoir été négociant, militaire, et directeur de théâtre. Il rédigeait à Stuttgart un recueil littéraire important, l'*Europe*, lorsqu'il entra en relations avec Heine. Cet écrivain, né à Königsberg en 1792, est le parent de Mlle Fanny Lewald, (aujourd'hui Mme Adolphe Stahr), auteur de romans justement appréciés.

Digitized by Google

» Avez-vous lu le Cantique des Cantiques du roi Salomon? Eh bien, lisez-le une fois encore, et vous y trouverez tout ce que je ne saurais vous dire aujourd'hui.

» Attendez seulement un peu; bientôt il se fera un changement en moi, et alors j'écrirai volontiers, selon votre désir, pour les comédiens, et mes pièces pourront certainement être représentées, pourvu qu'on ait la précaution d'annoncer sur l'affiche mes comédies comme des tragédies, et *vice versa*. »

A partir de ce moment, c'est la correspondance avec son éditeur hambourgeois, Julius Campe, qui tient la plus grande place dans le recueil des lettres de Heine. M. Campe, en la publiant, a mis de côté toute susceptibilité personnelle; et, l'on peut suivre ainsi, pendant de longues années, les alternatives d'une relation d'écrivain à éditeur, où le premier se montre sans réserve avec tous les contrastes de sa nature. Ceux qui l'ont le mieux connu sont d'accord pour reconnaître qu'il était fidèle en amitié : rien ne le prouve mieux que son intimité de plus de trente ans avec M. Campe. On jugera, par les pages qui suivent, du ton de leur correspondance, qui se rapporte trop exclusivement à des débats de librairie et à des faits littéraires et politiques, d'un intérêt avant tout allemand, pour que les emprunts à ces lettres, comme à celles qu'il écrit, en même temps, à ses amis Laube et Lewald, puissent être bien nombreux.

A J. CAMPE. — « 2 juillet 1835. — ... Mon existence vient d'être si orageusement agitée, et les vagues de la vie se sont si puissamment brisées sur ma tête, que j'ai pu à peine penser à vous, et bien moins encore vous écrire. Insensé, j'avais cru que le temps de la passion avait passé pour moi, que jamais plus je ne pourrais être entraîné encore une fois dans le bouillonnement d'une *humanité* forcenée, que j'étais parvenu à un repos, à une sagesse, à une modération dignes des dieux éternels, — et voici que j'ai fait rage de nouveau comme un homme, et même comme un jeune homme. Aujourd'hui, grâce à mon indestructible force intérieure, mon âme est de nouveau apaisée, mes sens révoltés sont encore une fois domptés, et je vis gai et tranquille... dans les environs de Saint-Germain, au milieu d'un cercle aimable de personnes distinguées et de personnalités remarquables.

» Je crois que mon esprit est enfin purifié de toutes scories; mes vers seront désormais plus beaux, mes livres plus harmonieux... Je partirai très-prochainement pour Boulogne-sur-Mer : vous savez que cette petite ville que j'aime est ma meilleure chambre de travail. Je veux y écrire un livre exquis et qui soit le bienvenu au monde... Je vous ai dit la cause de mon long silence, afin que vous ne puissiez pas vous y méprendre. Ni les libraires d'ici, comme vous le croyez à tort, ni les libraires étrangers qui, dans les derniers temps, depuis que mon nom est devenu européen, me tourmentent de leurs offres, ne m'ont ébranlé dans mon propos de supporter beaucoup de vos piqûres les plus incommodes. Je ne me fais aucune illusion sur le caractère de messieurs vos collè-

Digitized by Google

gues; en changeant d'éditeur, je pourrais tout au plus gagner un ou deux louis de plus; aucun ne m'épargnera les ennuis habituels; bien plus, je ne ferais que me heurter contre de nouvelles contrariétés. Avec vous, je crois, j'ai passé le plus difficile : les pains d'épices [1], les annonces de librairie où mon nom coudoyait des renommées de ruisseau, les joies mal dissimulées à propos des méchantes critiques, les éternelles plaintes, les grosses éditions, les petites gaussseries; bref, les Julius Campéides. Si vous pouvez à l'avenir dompter un peu votre nature, faites-le, je vous en prie. Vos cheveux ne blanchiront pas de ces grandes augmentations d'honoraires que vous paraissez craindre. Je n'ai jamais pensé à tirer une fortune de ma plume; si j'ai ce qu'il me faut pour vivre, je serai satisfait. Vos lésineries ont eu toujours pour résultat, que j'ai dû me livrer à des occupations plus lucratives. A ce point de vue, vous avez toujours agi peu politiquement. Il me faut, cette année encore, 2,000 marks banco : je veux les obtenir de vous, et voici comment.... »

AU MÊME. — « Paris, le 26 juillet 1835. — ... *La Littérature* [2], est un de mes meilleurs livres, et dans cette nouvelle forme, et par votre industrie, le volume prendra un nouvel essor. Vous êtes accoutumé, cher Campe, à publier des nouveautés, et vous ne calculez jamais le succès d'un livre que d'après la première année. Je suis votre seul classique, le seul qui soit devenu un article de littérature permanent, et toujours imprimable : mais à quoi bon vous seriner toujours une vieille chanson que vous connaissez! Vous savez aussi bien que moi que mes livres, n'importe lesquels, seront souvent encore réédités, — et je vous renouvelle ma prière : agissez chrétiennement pour le nombre des exemplaires de l'édition. O très-cher Campe, je donnerais bien quelque chose pour que vous eussiez plus de religion! Mais la lecture de mes écrits a beaucoup nui à votre âme; ce sentiment de confiance délicate que vous possédiez autrefois a disparu; vous ne croyez plus faire votre salut par de bonnes œuvres, c'est la matière seule qui vous attire, vous êtes devenu un pharisien qui ne voit plus dans les livres que la lettre et non l'esprit, un sadducéen qui ne croit point à la résurrection des livres, à des éditions à venir... ô faites pénitence! amendez-vous! »

[1] Pendant l'été de 1826, à Hambourg, M. Campe et un autre ami de Heine, Fréd. Merckel, après une longue promenade nocturne, avaient pris congé du poëte devant la porte de sa maison, sur la place Valentin; et se rappelant que Heine avait du goût pour les pâtisseries, étaient revenus quelques instants plus tard, avec un paquet de pain d'épices achetés à son intention. Les fenêtres de sa chambre étaient encore éclairées; ils l'appelèrent de la rue, mais aussitôt la lumière s'éteignit. M. C. sonna et remit au portier les pains d'épices pour Heine, en ajoutant que c'était « de la part du professeur Hugo, de Gœttingue. » — « Eh bien! comment avez-vous trouvé les pains d'épices? » demanda-t-il quelques jours plus tard à Heine, en le rencontrant au pavillon d'Alster. « Comment, s'écria Heine en se frappant le front, ils venaient de vous! Et moi qui les ai jetés au feu! Comme on me les a remis au nom du professeur Hugo, et que j'ai entendu crier mon nom dans la rue, j'ai cru que mes ennemis de Gœttingue, auxquels j'ai joué un si mauvais tour dans le *Voyage du Harts*, avaient voulu se venger avec des pains d'épices empoisonnés. » — On peut croire que M. Campe et les autres amis de Heine lui rappelaient trop souvent à son gré l'histoire des pains d'épices.

[2] L'écrit sur la littérature allemande, l'*École romantique*, formant une portion du livre français *De l'Allemagne*.

Digitized by Google

A HENRI LAUBE. — « Boulogne-sur-Mer, le 27 septembre 1835. — ... J'ai bien reçu la lettre que vous m'avez envoyée par un homœopathe, mais je n'ai malheureusement pu voir celui-ci, parce que je me trouvais à la campagne... dans le château de la plus belle, la plus noble, la plus spirituelle des femmes, — mais dont je ne suis point amoureux. Je suis condamnné à n'aimer que ce qu'il y a de plus bas et de plus fou... Comprenez-vous combien cela doit tourmenter un homme qui est fier et très-spirituel?

» Proprement, je vous en veux : je pense si peu volontiers à l'Allemagne, et vous êtes cause qu'il m'y faut penser, car vous y êtes, et maintenant il faut même que je vous écrive! Depuis deux ans, il ne me vient rien de bien réjouissant de la patrie, et les Allemands que je rencontre à Paris m'ont vraiment préservé du mal du pays...

» Je suis triste aujourd'hui et mal disposé; je vis au bord de la mer, et mes pensées en portent toujours la couleur; aujourd'hui la mer est d'un jaune sombre, rayé de noir... »

AU MÊME. — « Boulogne-sur-Mer, le 23 novembre 1835. — Votre question touchant un retour possible en Allemagne m'a serré le cœur; car je ne conviens pas volontiers que cet exil volontaire est l'un des sacrifices les plus grands que je dois faire à la « pensée. » Mon retour m'exposerait nécessairement à tous les malentendus possibles. Je veux éviter l'apparence même de tout ce qui serait indigne de moi. — Je n'ai donné prise sur moi, que je sache, à aucun gouvernement; je suis resté étranger à toutes les menées du Jacobinisme; la fameuse préface [1] que j'ai su anéantir chez Campe, lorsqu'elle était déjà imprimée, ne s'est répandue que plus tard, par les soins de l'espion prussien K...; l'ambassade le savait, de sorte qu'on ne pourrait pas même m'intenter un procès de presse sérieux; de tous côtés arrivent à mes oreilles des voix amies de la part des diplomates avec lesquels je suis à Paris sur un très-bon pied... Mais ce sont précisément là des motifs qui me détournent de ce projet de retour en Allemagne, infiniment plus qu'ils ne m'y encouragent.— A cela s'ajoute l'irritation des Jacobins allemands à Paris, qui ne manqueraient pas, si je rentrais dans mon pays pour y manger de nouveau la choucroûte allemande, de crier à la trahison... Vous voyez que mon voyage à Vienne doit être pour longtemps différé... »

A J. CAMPE. — « Boulogne-sur-Mer, le 4 décembre 1835. — ... J'ai fait ici de très-mauvaises affaires, surtout en fait de pêche. Nous n'avons pris que peu de poissons cette année dans la mer du Nord : je vous souhaite d'avoir été plus heureux à la chasse. Il est bizarre que Campe soit un chasseur et Heine un pêcheur, — ce qui n'empêche pas celui-ci d'avoir fait long feu bien des fois cette année, et le premier de n'avoir à offrir pour tout gibier que des cancres. Depuis six semaines, je suis enchifrené, et malgré cela j'écris deux livres, car j'exerce maintenant la littérature en partie double : c'est un essai. Dans quelques jours un des ouvrages sera prêt, je le transcrirai à Paris, et vous pourrez bien recevoir le manuscrit à la fin du mois prochain. Je n'ai point décidé encore si je ferais

[1] La préface au livre *De la France*.

Digitized by Google

paraître le livre à part, ou comme troisième partie du *Salon* ; comme il est à un très-haut degré amusant, populaire, et en même temps calculé pour toutes les classes, je finirai peut être par faire « remorquer » par ce volume, les deux premiers tomes du *Salon*. Remarquez, sire chasseur, cette expression maritime...

» Dans quelques semaines je lèverai l'ancre et mettrai le cap sur Paris. Adressez, s'il vous plaît, lettres et paquets : « Grand hôtel de Bristol, rue Traversière-Saint-Honoré. » — Je compte habiter cet hiver le quartier le plus animé, et me mouvoir au centre même de la vie sociale... »

AU MÊME. — « Paris, le 12 janvier 1836. — ... Je n'ai passé que quelques jours rue Traversière, en attendant que mon nouvel appartement fût prêt. Celui-ci est somptueux et un vrai lieu de délices : me voilà Cité Bergere, 3, dans un nid d'or et de soie...

» Je ne puis rien vous dire encore au sujet de l'article de la *Gazette de Nuremberg*, d'après lequel mes écrits sont prohibés en Prusse, en même temps que ceux des autres écrivains de la Jeune Allemagne [1]. J'attends de vous là-dessus des lumières et des explications. J'espère que vous aussi vous ne vous laisserez pas si facilement intimider. Je ne prends pas très au sérieux toute cette persécution de la Jeune Allemagne. Beaucoup de bruit et peu de besogne, vous verrez bien. Si mon nom se trouvait réellement sur une liste de proscription, je pense qu'on désire tout au plus des démarches de ma part pour me libérer de toute poursuite. Il s'agit seulement de nous humilier. L'interdiction inouïe de livres qui ne sont pas écrits encore ajouterait le ridicule au mécontentement général, et la Prusse ne peut s'y exposer. Je ne me laisse point décontenancer, et je pense que plus on leur offre un front hardi et plus les gens se montrent maniables. L'angoisse dans le danger est ce qu'il y a de plus dangereux. Dans le sentiment de n'avoir rien écrit depuis quatre ans contre les gouvernements, de m'être séparé, c'est un fait notoire, du Jacobinisme, bref, dans la bonne, loyale et royale conscience, qui est la mienne, je ne serai pas assez lâche pour désavouer des jeunes gens qui sont politiquement innocents ; et je viens, au contraire, d'envoyer à la *Gazette d'Augsbourg*, une note où je déclare que je n'aurais nullement hésité à prendre part à la rédaction de la *Revue allemande* [2]. — C'est une chose assez

[1] Le 10 décembre 1835, la Confédération germanique lança son arrêt contre la jeune Allemagne « à laquelle appartiennent, y est-il dit, Henri Heine, Charles Gutzkow, Henri Laube, Ludolf Wienbarg et Théodore Mundt. » — Cette école littéraire était accusée, dans ce document, d'attaquer la religion chrétienne, et d'ébranler toutes les bases de l'ordre social ; les gouvernements allemands étaient sommés de procéder contre elle avec toute la rigueur qu'autoriseraient leurs législations respectives. La ville libre de Hambourg devait particulièrement avoir l'œil sur la librairie Hoffmann et Campe.

Peu de temps auparavant avaient paru dans la *Feuille littéraire*, de Stuttgart, les articles de W. Menzel, contre les écrivains de la Jeune Allemagne, et particulièrement Gutzkow. Cette coïncidence tourna contre Menzel les rancunes de tout le parti libéral allemand. Le mot de « dénonciateur » resta pendant des années attaché à son nom.

Heine est le seul des écrivains dits de la Jeune Allemagne qui ne soit pas vivant. Parmi les quatres autres, Ch. Gutzkow est demeuré le plus considérable, par la hardiesse de ses vues, sa vivacité spirituelle et sa fécondité.

[2] Il s'agit du journal projeté par L. Wienbarg, et qui fut supprimé avant que la première livraison eût paru.

Digitized by Google

drôle que, sans les derniers incidents, il ne me serait jamais venu à l'esprit d'accepter une semblable collaboration, et que, jusqu'à cette heure, je n'avais pas répondu une syllabe à l'appel de Gutzkow et de Wienbarg...

» Si le gouvernement prussien se laissait effectivement entraîner à cette proscription folle, il me serait plus facile qu'à personne d'éluder ses décrets. Je crois écrire d'une manière assez distinguée, pour pouvoir, au besoin, supprimer mon nom sur le titre de mes écrits. En tout cas, je ne donnerai, dans mon plus prochain ouvrage, rien qui puisse être désagréable politiquement ou religieusement, et je l'accommoderai de telle sorte qu'un censeur ne trouvera pas une syllabe à y effacer. Cela me donnera, il est vrai, une nouvelle besogne, et il me faudra mettre de côté toute une portion de manuscrit déjà terminée. Je me trouve plus heureux et plus gai que jamais, et je jouis à pleine âme de toutes les douceurs de cette saison de plaisirs. »

AU MÊME. — « Paris, le 4 février 1836. — J'ai relu la lettre où vous me communiquiez les bravades de la Diète germanique, et je suis charmé de vous les voir accueillir avec un front serein. Toute l'affaire me semble un coup tiré en l'air pour effrayer les naïfs. Mais, à tout hasard, j'ai cru nécessaire de passer doucement la main, quelques instants, sur les vieilles perruques, et ma lettre enfantine, sucrée et respectueuse [1], n'aura pas manqué de produire un bon effet. La Diète sera touchée... « Voyez, dira-t-elle, c'est pourtant un homme qui a des sentiments humains, qui ne nous traite pas comme des chiens! Et c'est ce noble écrivain que nous avons voulu poursuivre! Nous l'avons déclaré irréligieux et immoral! » — Et trente-six mouchoirs de poche seront baignés des larmes confédérées.

» La Prusse aussi semble revenir à la raison, et la représentante de l'intelligence s'aperçoit du parfait ridicule qu'elle s'attire en proscrivant des livres qui ne sont pas encore écrits... Je n'attends pas précisément de Berlin l'ordre de l'Aigle Rouge, mais une sage prudence...

» Je crois qu'il serait même très-opportun, pour les publications suivantes, de montrer au public que les menaces ne sont point mises à exécution, et qu'alors on pourrait plus tard imprimer, sous propre nom d'auteur, quelque chose de plus épicé. Si on ne le fait pas aujourd'hui, plus tard ce sera peut-être impossible. Prendre un nouveau nom a aussi ses inconvénients: c'est une concession humiliante. En ce cas, je devrais avoir recours à celui de ma mère, et comme il sonne un peu plus aristocratiquement [2], cela pourrait donner lieu à un malentendu fort désagréable. J'attends là-dessus une réponse détaillée. Je crois que J. Campe donnera au monde ce spectacle d'un livre publié sous mon nom, sans que rien ne bouge. Ajourner la publication ne serait point à propos; je crois que le public, précisément aujourd'hui, attend un livre de moi, et sera satisfait de voir que nous ne plions pas et n'avons pas la peur dans nos culottes. »

[1] La lettre de Heine à la Diète germanique, a été publiée dans le *Journal des Débats*, du 30 janvier 1836.

[2] La mère de Heine était née « de Gueldre, » ou « de la Gueldre, » comme le disait malignement Gutzkow.

Digitized by Google

AU MÊME. — « Paris, le 14 mars 1836. — Tout en me référant à ma dernière lettre où je vous annonçais de la manière la plus précise que je renonçais à rien publier, plutôt que de me soumettre bassement à la censure prussienne, — je vous prie de ne point accepter ma traite d'aujourd'hui, au cas où vous ne pourriez imprimer qu'après censure le manuscrit que je vous ai adressé [1]. Les Prussiens ont écrit ici à la *Revue des Deux-Mondes*, qu'elle serait interdite en Allemagne, si elle renfermait de moi des écrits qui ne fussent pas dans leur sens; ils cherchent encore par d'autres petitesses à me contrecarrer dans ma carrière littéraire; ils veulent ou me ruiner, ou faire de moi un coquin : pour ce qui est du coquin, ils n'y parviendront pas.

» Je vous renouvelle donc ma demande de ne pas accepter ma traite si vous ne pouvez pas imprimer mon livre sous les conditions que je vous indique; autrement je serais chez vous en avance, ce que ma position critique dans ce moment ne me permet pas.

» Lisez dans la *Quarterly Review*, la critique de mon *Allemagne;* vous ne pourrez douter que la persécution contre moi ne soit concertée. »

AU MÊME. — « Paris, le 22 mars 1836. — Votre lettre du 15, que j'ai trouvée chez moi cette nuit, m'a consterné et j'en ai la tête encore confondue. Une chose pourtant reste claire pour moi : je ne trahirai point, pour la Prusse, la presse allemande, je ne vendrai point mon honneur pour les honoraires d'un livre, je ne laisserai pas s'attacher la plus petite tache à mon nom, resté beau et pur, je ne me soumettrai pas à la censure prussienne. Et vous qui, dans votre avant-dernière lettre, m'accusiez d'une condescendance trop humble, vous pourriez me conseiller une telle honte? Le contraste de cette lettre avec la suivante est inexplicable! J'ai fait ce que pouvait faire un homme qui a une conscience pure : je ne ferai pas davantage.

» Je vous avais offert d'imprimer le livre sous un nom nouveau. J'avais pris cette idée dans la lettre d'un libraire qui s'était offert à publier sous ce nom nouveau, mais destiné à devenir célèbre dans les vingt-quatre heures, une série de mes écrits pour lesquels il me donnerait les honoraires que je voudrais! Pour rien au monde, en vérité, je n'aurais accepté cette offre, et vous me sacrifiez!

» Je ne veux rien faire. Le livre, si vous ne l'imprimez pas, restera à l'état de manuscrit, et, quelque dur que cela me puisse être, je me passerai des honoraires que j'avais déjà inscrits dans mon budget.

» D'ailleurs je m'en refère à ma dernière lettre où je vous disais expressément que vous ne deviez point accepter ma traite, au cas où vous ne pourriez imprimer mon livre que sous le bon plaisir de la censure prussienne. Et moi, pauvrissime, qui pensais déjà à vous faire la douce surprise d'une nouvelle traite, car je suis dans une disette d'argent dont vous n'avez pas d'idée! Mais en aucun cas je ne veux être maintenant « en avance » chez vous, puisque je ne sais pas jusqu'à quel point la réaction de la peur fait rage dans votre âme.

» Je suis malade de chagrin. Je m'aperçois que le parti des modérés est aussi

[1] Ce manuscrit pour lequel Heine avait proposé à Campe le titre du *Livre silencieux*, ou celui de *Contes*, renfermait les *Esprits élémentaires* et les *Nuits florentines*.

Digitized by Google

un parti battu. Je veux... je ne sais vraiment pas encore ce que je ferai! En toute première ligne, je sauverai mon honneur. Sur ce point, Campe, pas de plaisanteries, et j'espère que je recevrai bientôt mon manuscrit. Jusque-là je ne dormirai pas. »

A HENRI LAUBE. — « Paris, le 31 mars 1836. — ... Combien j'envie votre solitude [1], moi qui suis condamné à vivre dans le tourbillon le plus effréné du monde, et qui n'ai pas le temps de respirer, et qui suis abasourdi par les nécessités criantes de chaque jour, et fatigué comme un taureau (je ne veux pas dire comme un chien) poursuivi par une meute! Comme je soupire après une honnête forteresse allemande, où une sentinelle se tiendra devant ma porte, ne laissant entrer ni ma maîtresse ni mes autres tourments! Oh! quelle soif ardente de tranquillité!

» ... Je veux vous faire une proposition. Envoyez-moi, si vous pensez l'avoir bientôt terminée, une copie de votre *Histoire de la littérature* [2], lisible, écrite si possible en lettres latines, que je ferai traduire ici sous mes yeux, de sorte que l'ouvrage puisse paraître en même temps en Allemagne et en France. Que pensez-vous de cette idée? Le livre acquerrait ainsi une importance européenne, et atteindrait plus vite son but. Je veillerais à ce qu'il fût traduit de main de maître (la plupart des translateurs d'ici sont des gâte-pâte); et à ce que l'édition française fût tambourinée comme il faut dans les journaux de Paris. »

A AUG. LEWALD. — « Coudry, près Le Plessi, chemin de Fontainebleau, le 3 mai 1836. — Depuis hier, à midi, je suis à la campagne et jouis du gracieux mois de mai... c'est-à-dire qu'il est tombé ce matin une neige gracieuse, et les doigts me tremblent de froid. Mathilde est assise près de moi devant une grande cheminée, et travaille à mes chemises neuves...

» M. N. lui avait dit tant de choses glorieuses sur mes écrits, qu'elle n'a pas eu de repos que je ne sois allé chez Renduel [3] chercher pour elle l'édition française des *Reisebilder*. A peine y avait-elle lu une page qu'elle devint pâle comme la mort, et, tremblant de tous les membres, me pria au nom de Dieu de fermer le livre. Elle était précisément tombée sur un passage amoureux, et, jalouse comme elle est, elle ne veut pas même qu'avant son avénement au pouvoir j'aie pu prêter serment de fidélité à un autre régime; je dus lui promettre qu'à l'avenir je n'adresserais pas un mot d'amour dans mes livres à des figures féminines même imaginaires.

» Recevez mes remercîments les plus intimes pour toutes les peines que vous vous donnez dans mon intérêt. Mes finances, par suite des misérables circonstances du temps, sont tombées dans un état assez triste pour que je sente avec reconnaissance toutes les diligences qui seront faites de ce côté.

[1] Cette solitude était celle de la prison. Laube avait été condamné à une détention de neuf mois, comme membre d'une société secrète et l'un des écrivains de la Jeune Allemagne.

[2] *Histoire de la littérature allemande*, par H. LAUBE. Ce projet de Heine n'a pas eu de suite, que je sache, et le livre n'a paru qu'en allemand.

[3] Le premier éditeur français de Heine.

Digitized by Google

» (En ce moment, arrive une vieille paysanne qui doit me raser. Je tremble devant son couteau. — Mon ami, priez pour moi !)

» Je suis rasé, mais comment et avec quelles souffrances ! Que ne doit pas souffrir un poëte dans ce rude monde ! surtout quand il ne peut pas se raser lui-même ! Mais il faut que je fasse enfin mon apprentissage. Mes bottes aussi ont une odeur horrible. Au lieu de cirage, on les a enduites ce matin avec du saindoux. O délices de la campagne ! Quel contraste avec Paris où, avant hier encore, j'entendais pour la dixième fois le chef-d'œuvre de Giacomo [1]. L... crie toujours comme un âne sauvage. Quel chef-d'œuvre ! il me sera difficile de jamais le louer assez...

» J'espère que le *Morgenblatt* commence à imprimer ma seconde *Nuit florentine*. Elle a paru dimanche en français dans la *Revue* [2]. Vous vous apercevrez, en la lisant, qu'au besoin, quand la politique et la religion me sont interdites, je pourrais gagner ma vie en écrivant des Nouvelles. Soit dit en toute vérité, cela ne m'amuserait pas beaucoup... Mais il faut se mettre à tout dans les jours mauvais... Je n'ai pas reçu encore la préface de M... Impossible de compter même sur les Français les plus solides. Votre départ de Paris a été pour moi une perte douloureuse. »

A J. CAMPE. — « Coudry, le 28 juillet 1836. — Me voici à dix lieues de Paris, à la campagne, dans une inviolable solitude, dans un repos d'âme favorable à la production, et que je suis très-décidé à ne pas troubler, — autrement j'aurais à vous exposer les choses les plus chagrinantes et tous les embarras où je suis tombé à cause de vous et par votre manière de procéder avec mes derniers livres. Vous m'avez causé beaucoup d'ennui et de soucis; mais je vous écrirai là-dessus de Paris, et, en tous cas, de Boulogne où je compte aller encore cette année. Je suis si fatigué de travail, que je languis plus que jamais après la mer. Aujourd'hui, je me hâte de tirer sur vous, afin que la remise me trouve encore à Paris... J'ai de grands plans de voyage ; je suis resté trop longtemps enterré à Paris, et il faut que je voie maintes choses. Je suis très-fatigué et mon cerveau est desséché par le travail : il faut le rafraîchir par des voyages.

» ... Excusez-moi auprès du Dr Schiff de ne lui pas avoir écrit. La mort de Carrel rend une réponse inutile. Je n'avais avec lui aucunes relations. Même il m'était hostile à cause de mes principes monarchiques. »

AU MÊME. — « Amiens, le 1er septembre 1836. —... Des événements imprévus et des plus pénibles m'assaillent en ce moment. Je suis arrivé cette nuit à Amiens, et je partirai encore dans la journée pour Paris, d'où je vous écrirai aussitôt. J'y ai été la semaine dernière, mais sans avoir le temps de faire autre chose que de m'entendre avec mon banquier pour régler ma caisse de voyage, et, comme je ne voulais rien rester devoir, j'ai encore tiré sur vous une petite somme. Vous voyez que je ne vous oublie pas, et vous savez bien que quand je *tire* sur vous le *bon à tirer* pour l'imprimerie n'est pas loin. J'ai reçu les deux premières feuilles de la troisième partie du *Salon*. Je suis, pour terminer le livre,

[1] *Robert le Diable*, de G. MEYERBEER.
[2] La *Revue des Deux Mondes*.

Digitized by Google

dans le plus terrible embarras, non pas que je manque de manuscrit, — au contraire, il s'augmente chez moi jusqu'à me mettre dans la plus agréable aisance, — mais la crainte de la censure qui rend périlleuses même les choses les plus innocentes fait que je suis le plus malheureux des écrivains. Trois fois j'ai écrit jusqu'à plus de moitié la préface du *Salon*, et trois fois je l'ai détruite : que me sert-il d'écrire si l'on ne m'imprime pas? Je songe à quelque moyen extraordinaire de mettre le public au clair là-dessus... Je suis précisément dans l'âge où les doigts d'un écrivain sont encore alertes. Je n'ai jamais fait de la composition des livres un métier; c'est pour cela que j'écris peu, mais ce peu est bon, et je me crois en droit d'être jugé en conséquence... »

AU MÊME. — « Marseille, le 7 octobre 1836. — Sacrifiez un coq à Esculape! J'étais déjà aux portes du sombre empire, mais les dieux éternels par grâce particulière, m'ont laissé pour quelque temps encore en vie. Quand je vous ai écrit d'Amiens, je sentais déjà le germe de la maladie qui m'a atteint aussitôt arrivé à Paris. C'était une épouvantable jaunisse accompagnée de choléra ou de quelque autre maladie fabuleuse et horrible. Pendant huit jours, je n'ai ni mangé ni dormi, rien que vomissements et crampes. Ensuite, on m'a envoyé ici à Marseille, où je suis arrivé avant-hier, assez bien, mais les nerfs très-irrités; j'ai peine à tenir ma plume. Je ne resterai ici que quelques jours : le tapage de cette ville maritime et trafiquante agit péniblement sur mon corps; Marseille c'est Hambourg traduite en français, et je ne saurais supporter Hambourg maintenant, même dans la meilleure des traductions.

» Je regrette profondément que le nouveau malheur qui m'a atteint amène à sa suite, pour la troisième partie du *Salon* un nouveau retard, le plus inattendu... Mais les plus prochains jours de soleil, aussitôt que quelques rayons de santé luiront de nouveau sur mon âme, j'écrirai les feuilles indispensables pour compléter le volume, et, jusque-là, je vous prie de prendre patience. — En vérité, je suis innocent de ces ajournements, et peu s'en est fallu que mon livre n'ait été, une fois pour toutes, prématurément interrompu. Excusez-moi d'avoir pensé d'abord à ma vie, et puis seulement après au *Salon*. Je vous écrirai dans huit jours. »

AU MÊME. — « Aix, le 5 novembre 1836. — Très-cher Campe... Il m'est impossible de passer ici l'hiver, comme j'en avais fait le plan; mon médecin de Paris est le seul en qui j'aie confiance. — Ci-joint la conclusion du livre, qui se rattache, sans interruption et séparée seulement par quelques astérisques, aux *Esprits élémentaires*. Le livre sera assez volumineux, puisque je veux y ajouter encore une préface de quelques feuilles... Soyez tranquille, vous l'aurez bientôt. — Non loin de ma fenêtre est la statue du roi René, qui n'avait jamais un sou vaillant, et manquait toujours d'argent comme moi. Adieu, dans huit jours, je vous écrirai davantage en vous envoyant la préface. Dans quinze jours, trois semaines au plus, je serai à Paris, maudissant ce voyage inutile. La seule pensée que je n'ai pas pu prendre cette année les bains de mer me rend malheureux. »

A AUG. LEWALD. — « Aix, le 5 novembre 1836. — Cette lettre vous arrive d'Aix, ancienne résidence des comtes de Provence, et très-remarquable à cause de toute espèce d'événements historiques qui s'y sont passés. Je suis ici depuis huit jours,

Digitized by Google

après avoir fait naufrage dans le port de Marseille, en partant pour l'Italie. Il y a trois semaines, je voulais me rendre sur la côte d'Espagne [1], et il se fit une voie d'eau dans le navire. Il est écrit dans les étoiles que je passerai cet hiver à Paris... Sur la Seine aussi, j'ai été, il n'y a pas longtemps, en danger de périr : le bateau à vapeur toucha ; les dames sur le pont criaient comme des possédées, mais je les calmai en disant : « Ne craignez rien, mesdames, nous sommes tous sous la protection de la loi [2]. » — Et comment pourrais-je périr avant d'avoir reçu de la Confédération germanique la réponse à ma requête? La simple politesse exige que je reste encore en vie.

» Cher ami, j'ai été très-malade, et, contre toutes mes habitudes, ce n'était pas une maladie imaginaire, mais réelle. C'est pourquoi je n'ai pu accomplir la promesse que je vous avais faite. Venez à Paris, au prochain carneval, et je vous expliquerai tout. Dans quinze jours ou trois semaines j'y serai. Je ne vois et n'entends rien de l'Allemagne ; on pourrait me tuer là-bas, que je n'en saurais rien. Depuis trois mois je n'ai pas dit un mot d'allemand. »

A MOÏSE MOSER. — « Avignon, le 8 novembre 1836. — Bien que l'occasion de cette lettre ne soit rien moins que réjouissante, auras-tu du plaisir à la recevoir? Comprendras-tu que ces lignes sont la plus haute preuve que je puisse te donner de la confiance de mon amitié? Y verras-tu la marque d'une façon de sentir vraiment grande? Je le crois, et c'est pour cela que je t'écris, le cœur triste, il est vrai, mais sans hésitation, et même avec une satisfaction douloureuse en songeant que je me retrouve enfin t'écrivant encore une fois, et qu'aujourd'hui ma haute souveraine, la déesse de la paresse, ne saurait m'en empêcher. Il est vrai que j'ai pensé bien souvent à toi, et quand, il n'y a pas longtemps, à Paris, malade à la mort, je passais en revue, dans une nuit d'insomnie fiévreuse, les amis auxquels je pourrais remettre avec confiance l'exécution d'une dernière volonté, il se trouva que je n'en avais pas deux semblables sur la terre, et ce n'est que sur toi, et peut-être encore sur mon frère Max, que je crois pouvoir compter. Et voilà pourquoi je reviens à toi aujourd'hui, et comment l'ami auquel je n'ai pas écrit pendant des années va recevoir de moi une lettre où je lui demande de l'argent. Je me trouve, en effet, par un événement des plus tragiques, et éloigné que je suis du peu de ressources qui me sont restées, après les vols infâmes dont gouvernements et particuliers m'ont rendu victime, dans un embarras d'argent dont tu ne saurais avoir aucune idée. Je t'aime trop pour t'affliger par le récit de ce qui m'arrive maintenant, et, s'il ne t'est pas possible de venir à mon aide, je ne veux pas te causer un double chagrin. Tu peux me rendre aujourd'hui, dans le moment le plus douloureux de ma vie, un service considérable en me prêtant 400 thalers. C'est tout ce que je veux te dire maintenant. S'il t'est possible de te passer de cette somme, fais-la-moi tenir, en une traite sur Paris, à l'adresse de Henri Heine, cité Bergère, 4, à Paris ; on me la fera passer ici. Quant à ma solvabilité, je dois te dire que, dans ce moment, ma situation est si mauvaise qu'il n'y a qu'un fou ou un ami qui puisse, aujourd'hui, me prêter de l'argent. Je me suis brouillé récemment à mort avec mon oncle le

[1] « Je songe toujours à l'Espagne, — écrivait-il quelques jours plus tard, — et quelque chose d'irrésistible m'attire à Madrid. Il faut que je lise une fois, dans la Manche même, le *Don Quichotte* ; j'espère y faire aussi de grands progrès dans la construction des assonances. »

[2] En français dans l'original.

Digitized by Google

millionnaire; il m'était impossible de supporter plus longtemps ses dédains. Mes amis de France, avec leur légèreté charmante, m'ont fait perdre beaucoup d'argent. D'autres m'ont exploité. En Allemagne, je ne pourrais publier dans ce moment que des poésies doucereuses ou des contes innocents, et pourtant j'ai de tout autres choses dans mon portefeuille. Sans accusation ni jugement, on a, pour ainsi dire, confisqué ma plume, violant ainsi, par un vol éhonté, les droits de propriété les plus incontestables, ceux de la propriété littéraire. Mais ces gens-là ne sont parvenus qu'à me ruiner financièrement.

» Je ne sais pas, cher Moser, si je suis encore pour toi ce que j'étais jadis; je sais seulement que je n'ai rien perdu depuis lors de ma valeur réelle. S'il en était autrement je ne serais pas aujourd'hui dans cette cruelle détresse, tout au moins aurais-je recours à de tout autres gens que toi. Ne crois pas ce que l'on dit de moi; ne me juge que sur mes actes. Ne prête foi à aucun écrit qui ne porte pas mon nom. Je suis attaqué et calomnié indistinctement par chrétiens et juifs; ceux-ci ne peuvent me pardonner de ne pas tirer l'épée pour leur émancipation, à Baden, à Nassau, ou autres États microscopiques. O les myopes! Ce n'est qu'aux portes de Rome qu'on peut défendre Carthage. Et toi aussi, t'es-tu mépris sur moi?

» Je t'écris d'Avignon, l'ancienne résidence des Papes, et de la muse de Pétrarque. J'aime aussi peu l'un que les autres...

» Adieu; viens en aide à ton ami. »

Cette lettre est la dernière adressée à Moser. Celui-ci mourut à Berlin, deux ans plus tard, dans l'automne de 1838. Je ne sais rien de précis sur ce qui se passa entre eux dans cette dernière période; mais, à en juger par quelques mots de Varnhagen d'Ense, l'ami commun de tous deux, leur amitié subsista jusqu'à la fin. Après cette lettre d'Avignon qui semble un appel de détresse, on regrette ce silence énigmatique qui ne devait plus être rompu; on regrette surtout de ne posséder aucune lettre de Moser lui-même; mais on a du moins la certitude que, malgré le changement visible qui se fit dans leurs relations depuis le départ de Heine pour la France, et l'interruption de leur correspondance après 1836, ils demeurèrent amis. Comme beaucoup des lecteurs de Heine, Moser ne voulut pas le suivre dans ses terribles écarts. Il n'est pas besoin, pour le deviner, des allusions que fait l'écrivain, dans son avant-dernière lettre à Moser, aux dissentiments qui les séparaient. Mais, ni ces dissentiments, quels qu'ils fussent, ni la « question d'argent, » sur laquelle se ferme tristement cette correspondance, ne purent amener pour eux, au milieu des épreuves de l'âge mûr, la rupture d'une amitié qui remontait aux jours d'espoir et de confiance de la jeunesse. Les âmes qui sentent ainsi l'amitié, ne sont pas, après tout, des âmes communes; et, puisque Heine est de ceux auxquels il faut beaucoup pardonner, il est bon de se séparer de lui sous cette impression dernière.

CH. BERTHOUD.

Digitized by Google

HISTOIRE

DE

CHARLES LE HARDI

History of Charles the Bold, Duke of Burgundy, by JOHN FOSTER KIRK, vol. 1 et 2. — London, J. Murray, 1863.

L'histoire du dernier des deux souverains de Bourgogne a été l'objet de nombreux travaux, dont plusieurs ont un mérite reconnu par les véritables critiques. Toutefois, ce sujet était loin d'être épuisé ; il tient une place si considérable dans l'histoire générale de la transformation qui fit passer l'Europe de l'organisation du moyen âge à celle des temps modernes, qu'il méritait d'être repris dans tous ses détails, et considéré sous tous ses rapports avec les événements qui se passèrent à la même époque dans les contrées associées, de près ou de loin, aux destinées de l'État bourguignon.

M. Forster Kirk n'a pas reculé devant les difficultés de cette tâche. Disciple et compatriote de l'historien éminent dont l'Amérique regrette la mort si prématurée, lui-même dans sa préface, rend un témoignage de reconnaissance à la mémoire de William Prescott ; « C'est à sa bonté, » dit M. Kirk, « que je dois la communication de la plupart des matériaux employés par moi dans la composition de cette histoire. Il a employé, pour les rassembler, les facilités particulières dont il disposait. Il portait un intérêt généreux à l'entreprise hasardeuse où j'allais m'engager : il connaissait, pour les avoir surmontées lui-même, les

Digitized by Google

difficultés de l'investigation historique. Rien, d'ailleurs, ne caractérisait cet homme si distingué et si regrettable autant que sa constante disposition à encourager, par ses conseils et son assistance, jusqu'au plus humble des disciples qui le suivaient dans cette carrière dont l'étendue semble s'accroître à mesure qu'on y pénètre plus avant. »

Non-seulement l'histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois présente un caractère distinctif au milieu des chroniques provinciales dont l'ensemble compose les fastes de l'ancienne France; mais encore le règne de Charles le Hardi diffère essentiellement de ceux qui l'avaient précédé : si Philippe le Bon, même à l'époque où il était en lutte ouverte avec la couronne de France, conserva toujours, dans sa manière de sentir et dans son attitude, la physionomie d'un grand vassal, Charles fut, pour les deux couronnes dont il relevait suivant le droit féodal, un antagoniste systématique, aspirant ouvertement à l'indépendance, et projetant ce qui peut-être aurait été dans l'intérêt bien entendu de l'Europe civilisée, à savoir, la création d'un grand état intermédiaire entre la France royale [1], l'Italie et l'Allemagne transrhénane.

Cette double tendance imprime un caractère spécial à chacune des deux portions distinctes de l'administration souveraine de Charles, laquelle, en fait, commence avec la guerre du bien public [2]. Ce prince aspire d'abord à secouer le joug de la suzeraineté française — la suprématie impériale n'était, depuis longtemps, qu'une ombre sans poids [3] et sans réalité. Quand ce premier but est atteint, pour réaliser l'autre, il devient nécessaire d'ajouter de nouvelles provinces aux acquisitions que les trois premiers ducs avaient accumulées avec une rapidité voisine du prodige; et c'est au milieu des complications causées par cette convoitise de terres nouvelles [4] que le dernier des Valois de Bourgogne succombe sous les efforts d'une ligue, en partie agressive et formellement injuste, en partie défensive et complétement équitable, mais, dans son ensemble, résultat naturel des complications dans lesquelles Charles s'était laissé entraîner beaucoup moins par la violence de son caractère que par les exigences tyranniques de sa population.

[1] Depuis le traité de Verdun, on s'était accoutumé à donner spécialement et presque exclusivement le nom de *France* aux portions occidentale et centrale de la Gaule.

[2] En 1465.

[3] ... Portavimus umbram Imperii... Cette *ombre*, si funeste au ve siècle, n'était, au xve, qu'un souvenir, et quelquefois une protection.

[4] *Landsucht*, disaient les Allemands, de cette passion si ardente dans la maison d'Autriche.

Digitized by Google

Les États dont Philippe le Bon abandonna, dès l'année 1465, la défense militaire et la direction politique à son fils, et dont, en 1467, il lui transmit, par son décès, l'entière possession, auraient formé l'équivalent du domaine immédiat de la couronne française, s'ils eussent été rassemblés en une masse compacte, et si leur maître avait tenu de sa naissance le prestige du rang suprême, l'équivalent, disons-nous, non pas, cependant, pour l'étendue, depuis que Charles VII avait reconquis la Normandie et la Guyenne sur les Anglais, mais pour la population, et surtout pour les ressources financières. Ce qui rendait inférieure de tout point la condition du maître de ces belles contrées, c'est, d'abord, qu'elles sont disjointes par de grands intervalles où les ducs de Bourgogne ne trouvaient que des rivaux déclarés ou des alliés soupçonneux, ensuite que, dans chacun de ces domaines, le duc, souverain immédiat, sentait au-dessus de sa tête un suzerain autorisé par le droit public de ce temps, et souvent même, appelé par la conscience publique, à surveiller l'administration de son vassal, à contrôler ses relations extérieures, et même à intervenir, dans toutes les occasions, entre le gouvernement local et le peuple, si, dans celui-ci, quelque individu ou quelque classe sollicitait la protection du « seigneur paramont. »

D'une part, étaient les contrées bourguignonnes, qui donnaient leur nom particulier à l'ensemble de l'État, à savoir le duché de Bourgogne, avec les comtés d'Auxerre, de Bar-sur-Seine et de Mâcon, ses annexes, et la comté (ou le Palatinat) de la Haute-Bourgogne, dont la vicomté d'Auxonne était une dépendance, et dont les seigneuries de Montbéliard et de Neufchâtel se reconnaissaient être des fiefs. Ces territoires que le cours de la Saône partageait entre la « mouvance » du royaume de France et celle de l'empire romain-germanique, confinaient aux duchés de Lorraine et de Bar, aux possessions de la maison de Savoie et de la maison de Bourbon, aux terres de la maison d'Autriche sur le Haut-Rhin, et aux alliés des ligues suisses; des autres côtés, ils touchaient au domaine direct de la couronne de France en Champagne et dans l'Orléanais; moins riches que belliqueuses, ces provinces ne contribuaient guère que par leurs nombreuses et braves milices à soutenir la grandeur de la famille qui semblait leur appartenir en propre, quoiqu'en réalité, son titre sur elles fût de date bien récente, ne remontât qu'à une inféodation faite par le second souverain de la branche des Valois. Plus lettré que ne l'étaient d'ordinaire les princes de cette époque, le duc Charles connaissait, quoique vaguement, l'ancienne existence de deux États, l'un après l'autre souverains, auxquels le nom de Bourgogne avait été attaché; il savait probable-

Digitized by Google

ment que le premier de ces royaumes s'étendait fort avant au cœur des Gaules, dans les bassins de la Seine et de la Loire; tandis que le second avait englobé les régions qui, de Lyon et de Bâle, descendent vers la mer, entre les Alpes et le Rhône. Les souvenirs confus de cette grandeur et surtout de cette indépendance l'excitaient à soustraire sa propre Bourgogne à la suzeraineté française, mais il sentait qu'un si grand progrès ne pouvait s'obtenir qu'à l'aide des ressources bien plus considérables que fourniraient à ses entreprises les provinces des Pays-Bas. Or, pour atteindre ces contrées en partant des frontières occidentale et septentrionale des deux Bourgognes, il fallait emprunter soit le territoire du roi de France, à travers la Champagne et la Picardie, jusqu'aux comtés de Namur et de Hainault, soit les domaines du duc de Lorraine et de Bar, jusqu'aux marches de Luxembourg et des Ardennes. Cette fâcheuse interposition une fois surmontée, ou par la force ouverte ou par des accords, la condition du duc de Bourgogne, au milieu de ses possessions des Pays-Bas, se trouvait encore aussi difficile que brillante, et ne ressemblait à celle d'aucun autre prince de son temps. D'un côté, l'industrie très-avancée et le commerce très-étendu des Flamands avaient créé dans ces provinces des corps de bourgeoisie comparables, pour l'opulence et l'esprit d'entreprise, à ceux des cités de Lombardie et de Toscane, de Ligurie et de Vénétie, tandis qu'à côté de ces municipes, aussi orgueilleux de leurs libertés que de leurs richesses, subsistait une noblesse nombreuse, fière et habituée aux exercices militaires, toujours prête à fournir une gendarmerie puissante au prince de qui elle relevait. Mais, d'autre part, ce souverain était, dans toutes les provinces, un étranger, parvenu au trône en vertu d'acquisitions récentes, dont les titres n'auraient guère résisté à une discussion entièrement libre, et, dans aucun cas, ne suffisaient à créer un sentiment d'affection héréditaire, de confiance réciproque entre le seigneur et les sujets. Forcé, de la sorte, à se tenir constamment sur ses gardes contre la résistance systématique des corps de ville et les explosions soudaines de la violence populaire dans les corps de métier; menacé sans cesse de l'intervention malveillante du suzerain dans ses débats avec ses vassaux immédiats ; obligé, en outre, de traiter à fond chaque affaire avec autant d'assemblées distinctes de délégués qu'il existait de provinces, aucune administration centrale n'étendant son autorité sur ces différents pays dont chacun était jaloux à l'excès de ses priviléges, le duc avait à garder une étendue de frontières tout à fait disproportionnée avec la masse territoriale de ses possessions. La ligne extérieure de ces frontières passait le long des domaines du roi de France, du comte

Digitized by Google

de Saint-Pol et du comte de Nevers, en Picardie et en Champagne. Elle suivait ensuite les limites des duchés de Lorraine et de Bar, et remontait vers la mer du nord le long de l'électorat de Trèves, des possessions du comte Palatin, du duc de Juliers et d'autres vassaux de l'Empire dans la région rhénane, du duc de Gueldre, du prince évêque de Munster, et des communes libres de la Frise orientale. L'Océan germanique enveloppait, vers le nord et le couchant, l'ensemble des provinces bourguignonnes, lesquels touchaient, par une de leurs extrémités, au gouvernement de Calais, dernière possession sur le continent de la couronne d'Angleterre, laquelle y attachait une importance infinie, unie à des espérances illimitées et à des regrets amers. Mais il s'en fallait de beaucoup que les contrées dont nous venons d'indiquer l'enceinte, et qu'on désignait communément sous le nom de Pays-Bas (Nieder-Lande, Nether-Lands) fussent consolidées en une souveraineté compacte. Réaliser cet objet était une des vues que la nature même des choses imposait avec une force presque irrésistible au duc de Bourgogne. Il reconnaissait, en effet, que la masse de ces grands et précieux domaines était profondément entaillée et comme brisée en deux fragments par la principauté ecclésiastique de Liége, s'étendant le long de la Meuse, depuis les confins du pays de Gueldre et du Brabant jusqu'à ceux de la Champagne et de l'Argonne; tandis qu'entre la Flandre et le Hainault, la ville considérable de Tournay, se prétendant impériale, reconnaissait le roi de France pour son protecteur. Chose également grave : dans les possessions naguère encore souveraines de l'Église en Belgique et en Batavie, à savoir : le comté de Cambrésis, la seigneurie d'Utrecht, la seigneurie d'Over-Yssel et celle de Groningue, l'autorité du duc de Bourgogne n'était qu'une délégation, et cette délégation reposait sur une violence. En effet, ce n'avait été que bien contre leur gré que les évêques de Cambray et d'Utrecht avaient subi pour *avoués* leurs formidables voisins, les ducs de Bourgogne, et s'étaient laissé enlever l'une après l'autre, par ces protecteurs avides, les attributions essentielles du pouvoir souverain; aussi, réclamaient-ils à toutes les Diètes de l'Empire l'appui de leurs confédérés pour être rétablis dans leurs droits. Par une étrange particularité de l'organisation diocésaine des provinces ecclésiastiques de Cologne et de Reims, il se trouvait qu'à la réserve de l'Artois et du comté de Boulogne, les possessions des ducs de Bourgogne dans les Pays-Bas étaient entièrement placées sous la juridiction d'évêques ne reconnaissant point la souveraineté de ces princes, nullement désignés par eux, et habituellement leurs antagonistes : l'archevêque de Trèves, les évêques de

Digitized by Google

Metz[1], de Liége, de Cambray, de Tournay et d'Utrecht. C'est avec ces désavantages qui avaient souvent mis à l'épreuve, par des irritations blessantes et par des menaces sérieuses, la bonté superficielle et la frivolité fastueuse de Philippe, son prédécesseur, que Charles le Hardi recueillait ce splendide héritage des duchés de Brabant et Lothier[2], Luxembourg et Limbourg, des comtés de Flandres, Artois, Boulogne, Hainault, Namur, Zélande, Hollande et Westfrise, des seigneuries de Malines et de Frise, du marquisat d'Anvers et de l'importante cité de Maestricht. Il serait difficile de dire quelle pensée devait prédominer dans son esprit : l'orgueil causé par la possession de si vastes ressources, ou l'impatience de les rendre solides, entières et durables, par l'acquisition, en apparence très-praticable, des territoires nécessaires pour arrondir et consolider la souveraineté des Pays-Bas.

L'absence complète de documents statistiques se rapportant à cette période, nous met hors d'état d'émettre même une conjecture tant soit peu positive sur la population que renfermaient les États de Bourgogne, soit à l'époque de 1465, soit à celle de 1474, apogée de la grandeur territoriale du duc Charles[3]. Nous sommes beaucoup mieux informés sur la nature des éléments qui composaient cette population. C'est à la race romane qu'appartiennent les deux Bourgognes, l'Artois et Boulogne; le district méridional de la Flandre autour de Lille, Cassel et Douai; le Cambrésis; Tournay et le Hainault (à la réserve de Hal); le comté de Namur, et, dans le duché de Luxembourg, les comtés d'Ardenne et de Chiny. Deux dialectes, le Bourguignon, très-rapproché de l'idiome de Paris, et le Wallon, qui présente des traits plus nombreux d'originalité, se partageaient ces populations de langue française. La plus grande portion des Flandres, comprenant leurs trois villes capitales[4], tout le Brabant, Anvers et Malines; le Luxembourg proprement dit et le Limbourg avec Maestricht; enfin, les provinces septentrionales, pour qui l'on ressuscita bientôt après le nom de Batavie, appartiennent à la race teutonique. On parlait en Luxembourg le dialecte de la basse Lorraine; entre le Zuyderzée et la frontière wallone, le dialecte néerlandais, dans ses deux nuances, la flamande et la hollandaise; enfin,

[1] Ces deux prélats pour le pays de Luxembourg.

[2] C'est-à-dire la Ripuaire ou basse Lorraine, souvenir historique conservé par un titre sans attributions.

[3] Il n'y aurait peut-être pas d'exagération à en porter l'ensemble à huit millions d'âmes, dont près des quatre cinquièmes dans les provinces des Pays-Bas.

[4] Gand, Ypres et Bruges.

Digitized by Google

l'antique idiome des Frisons, entre les golfes du Zuyderzée et du Dollart. Pour leurs sujets de langue française, les ducs de Bourgogne, s'ils n'avaient pas entièrement le caractère de « seigneurs naturels, » étaient, du moins, des compatriotes, dans le sens étendu de ce terme. Mais, dans leurs États de langue teutonique, ces mêmes souverains étaient nettement des *étrangers*; et Charles le Hardi (bien que son nouvel historien revendique avec justice, pour son héros, l'avantage d'avoir été capable de s'exprimer dans leurs propres langages, avec les Flamands, les Allemands du Rhin, et même les Anglais), Charles était, de tous les princes, le moins disposé à désavouer son origine, à dissimuler son tempérament exclusivement méridional, « moitié françoys, disait-il, et moitié portugallois, » rappelant ainsi la nation dont il sortait par sa mère.

Rien, au surplus, ne justifie l'imputation qui, dans les pays de langue allemande, fut faite à Charles le Hardi, d'avoir, pour tout ce qui appartenait à la race teutonique, une aversion instinctive qui le poussait à des actes de cruauté brutale envers les populations de cette famille. Charles, en temps de guerre, traitait avec une rudesse égale les ennemis, quel que fût leur langage, qui s'opposaient à son progrès. On ne saurait lui reprocher le sac d'aucune ville allemande [1], tandis qu'il dévasta de la manière la plus effroyable les provinces françaises de Picardie, de Soissonnais et de Beauvoisis, de même que toute la portion wallonne de la principauté de Liége; les deux villes dont la destruction systématique fait davantage peser sur sa mémoire le renom de barbarie, étaient des villes entièrement française de langage : Liége et Dinant. Charles s'efforça, pendant toute la durée de sa puissance, d'accroître le nombre de ses sujets allemands; son administration, dans la haute Alsace, était dure, mais régulière, et la prospérité du pays s'en était accrue sur-le-champ. Les volontaires allemands étaient retenus sous la bannière de Bourgogne par une solde élevée et de bons traitements. Charles, qui ne voulut jamais prêter entre les mains du roi de France l'hommage qu'il devait en raison de ses six ou huit grands fiefs relevant de cette couronne [2], consentit à remplir l'obligation correspondante vis-à-vis de l'empereur Frédéric [3], et s'efforça d'obtenir,

[1] Du moins considérable. Pendant la guerre de Cologne, la bourgade de Linz sur le Rhin, fut brûlée par les Bourguignons.

[2] Duché de Bourgogne, comtés de Flandres, Artois, Auxerre, Bar-sur-Seine et Mâcon; auxquels il fallut ajouter pendant plusieurs années, les comtés de Boulogne et d'Amiens.

[3] Frédéric III ou IV, selon que le compétiteur de Louis de Bavière est ou n'est pas compté pour légitime empereur.

Digitized by Google

comme vicaire de ce monarque, la direction suprême des affaires dans les régions occidentales de l'empire romain germanique [1]. Il est certain, toutefois, que les prédilections instinctives du duc de Bourgogne étaient pour les méridionaux. Il admirait la politique italienne ; il ne négligeait rien pour se faire des alliés dans la Péninsule ; il les cherchait dans les camps les plus opposés, et se fiait aux mercenaires de cette nation avec une préférence que la conduite de leurs condottieri, le prince de Tarente et le comte de Campobasso, fut loin de justifier. Cela nous conduit à noter l'extension des relations (qui, dans le style moderne, s'appelleraient diplomatiques) entretenues par Charles le Hardi, bien au-delà de toutes ses frontières, afin de se fortifier d'alliances et de préparer les fondations de la grandeur qu'il convoitait. Sans parler des ambassades d'apparat qu'il expédiait et recevait dans les occasions convenables, le duc de Bourgogne se maintenait en relations confidentielles et suivies avec les cours de Savoie (Chambéry et Moncalieri), de Milan et de Naples, avec le sénat de Venise, et, tant qu'il lui fut possible, avec le *Vorort* [2] et la Diète de la Confédération suisse ; il entretenait surtout une correspondance étroite avec l'Angleterre et l'Aragon, ne négligeant rien pour établir une solidarité permanente entre sa politique et celle de ces deux États, rivaux ennemis, et, pour ainsi dire, naturels, de la couronne de France. Quant aux grands vassaux de cette couronne, Charles fit, d'abord, comme comte de Charolais, puis comme duc de Bourgogne, des efforts continuels, plus raisonnables qu'heureux, afin de les rallier autour de lui, d'en faire un faisceau pour l'attaque et pour la défense, enfin, de les accoutumer à le considérer comme leur chef naturel pour concerter les mesures communes de résistance sans lesquelles le pouvoir royal ne manquerait pas de les abaisser immédiatement, et bientôt même de les absorber dans l'unité souveraine, à laquelle Charles VII avait ouvert la voie, et dont Louis XI pressait énergiquement les progrès. Ces grands vassaux, sans compter le duc de Bourgogne, étaient encore, en 1465, au nombre de dix, à savoir : le frère du roi, d'abord duc de Normandie, ensuite de Guyenne ; le duc de Bretagne ; le duc d'Anjou, comte de Provence ; le duc de Lorraine, comme duc de Bar ; le duc de Bourbon ; le sire de Beaujeu, comte du Forez ; le comte d'Armagnac et du

[1] M. Kirk a donné des détails très-curieux sur l'entrevue de Trèves, pendant laquelle les négociations pour l'érection du nouveau royaume de Bourgogne ou d'Austrasie, furent d'abord vivement poursuivies, et ensuite soudainement rompues, en novembre 1473. (Vol. II, liv. IV, chap. I.)

[2] Canton directeur. C'était alors Zurich.

Digitized by Google

Rouergue ; le roi de Navarre, pour le comté de Foix et la vicomté de Béarn ; le comte du Maine ; le comte de Nevers. Plusieurs autres seigneurs, dont quelques-uns du sang royal de France, comme le duc d'Alençon et le duc de Montpensier ; d'autres, issus de maisons différentes, tels que le comte du Perche, le comte de Saint-Pol, le sire d'Albret, approchaient du rang et de l'importance des grands vassaux, et pouvaient apporter à la ligue un contingent assez considérable. Mais Charles échoua complétement dans l'exécution de son plan. Il se trouva que les feudataires de la couronne, quand ils pouvaient se mettre d'accord, suivaient plus volontiers la bannière de leur suzerain que toute autre, et ne suivaient longtemps que celle-là seule. Soit jalousie de leurs émules, soit dédain de leurs égaux, soit patriotisme et sentiment intime de leur devoir envers « le roi et la fleur de lys, » dont le prestige était grand sur les imaginations, le crédit solide sur les consciences, il fut impossible à Charles le Hardi d'accomplir la promesse qu'il avait faite, dans un ton d'amère plaisanterie, « de montrer son amour » pour la couronne, en donnant à la France six rois au lieu d'un » seul. »

Pour atteindre ce résultat, qui aurait placé la France dans une condition fort analogue à celle où se trouvait alors l'empire germanique, l'action de l'Angleterre était indispensable. L'union étroite entre cette puissance insulaire et l'Aquitaine ou la Normandie, pouvait seule créer un contrepoids suffisant et durable à la prépondérance de la couronne de France. Cet appui, Charles l'aurait accepté sans scrupule ; il ne cessa même de l'espérer. Il avait fait positivement, quoique indirectement, sa propre cause de celle de la maison d'York; il comptait que le chef de cette race belliqueuse, s'il parvenait à s'asseoir sur le trône à Westminster, reprendrait les hautes pensées et recommencerait les expéditions guerrières d'Édouard III et de Henri V. Aussi, M. Kirk ne s'est nullement écarté de son sujet en racontant, avec tous leurs détails, les révolutions soudaines qui placèrent la couronne sur la tête du beau-frère de Charles le Hardi, l'en arrachèrent, et l'y rétablirent, en l'affermissant cette seconde fois, mais sans qu'il en soit résulté aucun avantage sérieux pour la cause bourguignonne. En effet, Édouard IV ne tint nul compte de ses promesses; et Louis XI, constamment menacé par ce prince, dont il avait combattu assez ouvertement les intérêts, n'eut pourtant point à se mesurer avec lui. L'alliance anglaise ne produisit, pour le dernier duc de Bourgogne, qu'une conséquence, et celle-là tout à fait nuisible; elle associa, dans l'opinion générale, son nom et sa bannière à l'excessive impopularité des

Digitized by Google

Anglais, et fournit à son adroit antagoniste un prétexte spécieux pour lui reprocher de n'avoir pas l'âme française, d'appeler de ses vœux et de ses manœuvres le retour des journées néfastes de Poitiers et d'Azincourt.

La lutte entre le système féodal, arrivé au moment de sa décadence, et celui de l'unité du pouvoir politique sous le sceptre des souverains, est assurément un des caractères les plus prononcés de l'époque où Charles le Hardi combattit et régna ; mais l'histoire ne saurait adopter le point de vue sous lequel ce prince est présenté comme le dernier champion du pouvoir féodal, opposé à l'établissement de la royauté moderne ; en réalité, ce rôle appartient au connétable de Bourbon. Le fils de Philippe le Bon travailla, dans ses États, avec autant de persévérance, et souvent avec plus de vigueur que Louis XI lui-même, à briser le pouvoir des feudataires et celui des communes autonomes, à rendre sa propre autorité suprême en toutes choses, à niveler le sol politique par l'abaissement des grandes existences historiques, quelles qu'en fussent la nature et l'origine. La lutte entre Louis XI et Charles le Hardi fut un duel entre souverains ; si le second eût triomphé et vécu, deux monarchies au lieu d'une auraient ébauché leur organisation, entre les Alpes et l'Atlantique, les Pyrénées et le Rhin ; et des deux, celle dont le souverain aurait approché davantage de la puissance absolue, n'aurait pas été, selon toute apparence, celle de la France occidentale. L'œuvre qui tomba, condamnée par l'arrêt des batailles, des mains intrépides de Charles, fut reprise avec un succès considérable, quoique partiel, par la persévérance et l'astuce de la maison d'Autriche [1]. Or, ce qui réussit à Maximilien et à son petit-fils n'avait rien d'incompatible avec la marche générale des événements en Europe ; Charles aurait même pu faire davantage, et le faire plus tôt, sans les obstacles qu'entassèrent sur sa route des circonstances contraires, entre lesquelles les défauts de son propre caractère doivent être mis en première ligne.

Ce caractère, devenu tout à fait légendaire dans la tradition, et souvent traité par l'histoire avec une injustice sommaire, était résumé d'une manière très-exacte par le surnom populaire que le duc de Bourgogne portait dans la bouche de ses sujets : ils l'appelaient Charles « le Travailleur. » En effet, une activité infatigable d'esprit plus encore que de corps, fut l'attribut le plus frappant de toute cette vie, tranchée, d'ailleurs, dans l'été de ses ans. Charles exigeait de ses sujets de

[1] De 1477 à 1482, et beaucoup plus encore, de 1493 à 1525.

Digitized by Google

lourds sacrifices, de ses serviteurs de continuels efforts; mais il s'épargnait lui-même moins que personne. Son ambition était haute et vaste, mais nullement romanesque. Il avait un fond de droiture et d'équité qui paraissait constamment sous le tissu épais des intrigues dont il était enlacé de toutes parts, et dont lui-même, incapable de résister en tout à la pente funeste de son époque, se rendit complice en plus d'une occasion. La lecture assidue des légendes héroïques qui composaient alors une partie si considérable de la littérature « profane, » avait aiguisé chez lui le sentiment de l'honneur chevaleresque; mais, quand il s'agissait d'entreprendre quelque fait d'armes ou quelque négociation, il revenait à l'intelligence froide de la réalité, calculait habilement ses ressources, et savait même se contraindre à dissimuler; sa persévérance dans l'exécution de ses plans était plus caractéristique encore que son impétuosité, et le titre d'*Obstiné* lui aurait convenu plus que celui de *Téméraire*. Sa religion était celle de sa nation et de son temps, en lui vive et sincère, sans aucune violence fanatique, sans nulle démonstration de superstition. Il n'aimait pas le faste, et ne maintenait dans sa cour la splendeur excessive introduite par son père que parce qu'il croyait y trouver un moyen d'action sur le vulgaire, un signe de puissance acquise qui pouvait aider à augmenter son prestige, à exalter son rang. Au milieu de la licence grossière et cruelle qui prévalait dans les mœurs de la noblesse au xve siècle, Charles eut une conduite constamment irréprochable, fidèle dans l'affection qu'il avait promise à ses compagnes, et soigneux de préserver l'honneur des femmes, même au milieu des horreurs autorisées par un usage aussi général qu'abominable, auxquelles on abandonnait les villes prises d'assaut. Charles estimait plus qu'il n'aimait les lettres et les arts; la protection qu'il leur accorda fut peu marquée, mais judicieuse. On lui a reproché la cruauté, et l'on cite à l'appui de cette imputation des exemples multipliés de campagnes ravagées, de villes rasées, de populations décimées par le fer, de prisonniers égorgés après la reddition des places dont ils avaient eu la défense. Il est impossible de laver entièrement cette tache sanglante de la mémoire de Charles le Hardi. Mais il ne fit que suivre les exemples détestables de son âge, que se laisser entraîner au courant qui emportait, à cette époque, les hommes de guerre, les hommes d'État, même les hommes d'église. Le moyen âge était alors entré dans la dernière de ses phases et la plus perverse de toutes. Jamais l'humanité n'avait attaché aux jouissances de la vie une ardeur aussi passionnée; jamais, non plus, on ne s'était joué avec une barbarie plus froide de la vie, de l'honneur, des souffrances de l'hu-

Digitized by Google

manité. Le duc de Bourgogne ne fit que rendre à ses adversaires les calamités que ceux-ci faisaient endurer à ses sujets. Ses actes de barbarie étaient presque toujours des représailles qui surprenaient peu les misérables condamnés à en subir la loi. Il serait injuste de comparer la ruine de Dinant, par exemple, à la destruction de Heidelberg, la dévastation du pays de Liége à l'incendie du Palatinat. Les scélératesses suggérées par Louvois à Louis XIV étaient commises de sang-froid, sans la moindre provocation, par l'effet d'un calcul, lequel, grâces en soient rendues à l'éternelle justice, se trouva aussi absurde qu'il était exécrable, et précipita la ruine du pouvoir funeste qu'il voulait étayer. Mais les barbaries ordonnées par Charles (sur les instances, ce fait est remarquable, de Philippe *le Bon*), furent prescrites en punition de provocations grossières et réitérées ; elles dépassèrent infiniment les mesures d'une répression légitime, mais elles avaient une cause réelle ; des exemples presque innombrables les présentaient comme usuelles, si ce n'est permises ; un faux point d'honneur allait même jusqu'à les conseiller ; et, de la sorte, leur responsabilité pèse sur l'époque plus que sur l'individu. Il faut, d'ailleurs, si l'on veut porter un jugement sain sur le caractère et sur les actions du duc de Bourgogne, faire une distinction tranchée entre les différentes périodes de sa vie, durant laquelle les changements les plus considérables ne cessaient de s'effectuer dans le monde autour de lui. Rien ne prouve que, si Louis XI eût tenu vis-à-vis de la maison de Bourgogne la même conduite que Charles VII, le comte de Charolais n'eût pas été envers son nouveau suzerain un vassal aussi pacifique, un parent aussi loyal que Philippe s'était montré constamment, depuis sa réconciliation, envers le prince dont la main était rougie du sang de Jean sans Peur. Mais à peine le Dauphin, chargé, au point d'en être lui-même confus, des bienfaits de son « bel oncle de Bourgogne, » avait pris, des mains de ce premier pair de France, la couronne de saint Louis, l'État bourguignon se vit en butte, de la part du nouveau roi, à des intrigues si noires, à des hostilités si perfides et si multipliées, qu'à cette hostilité systématique, laquelle ne pouvait être désarmée que par l'entière destruction du pouvoir vassal, la cour de Bourgogne fut contrainte d'opposer une ligue, formée sous le prétexte frivole du « bien public, » mais dans le but parfaitement naturel d'une défense mutuelle. Ainsi commencée du fait de la couronne de France, la rivalité ne devait plus avoir d'autre terme que l'extinction de l'une ou de l'autre des maisons contendantes. Le rôle belliqueux de Charles lui fut donc, dès le début, imposé par l'inexorable nécessité. Plus tard, l'injustice non moins manifeste de l'agression

Digitized by Google

sous laquelle il devait succomber, aigrit à l'excès son caractère et faussa même son jugement. En effet, la ligue qui abattit la puissance de Bourgogne se composait d'alliés dont les uns avaient de justes griefs contre Charles le Téméraire, mais dont les autres se déchaînaient contre lui sans aucun motif plausible, par un esprit d'intérêt plus ou moins bien entendu, mais d'une iniquité manifeste. Dans cette seconde classe, il faut ranger, sans hésiter, les cantons suisses et leurs alliés, l'archiduc Sigismond de « l'Autriche antérieure [1], » et Louis XI, dont ses panégyristes eux-mêmes, tout en applaudissant aux résultats de son adresse, ne songent pas à disculper les motifs. L'autre catégorie comprend seulement le duc René de Lorraine et les princes de l'Allemagne rhénane, blessés à bon droit de l'intervention du duc de Bourgogne dans l'élection contestée au trône électoral de Cologne.

M. Kirk n'a rien négligé pour arriver, quant à la connaissance du caractère réel de Charles, à la vérité historique la plus positive : il a fait usage de tous les documents mis en lumière à différentes époques, accordant une attention particulière aux discussions savantes de M. de Rodt et du baron de Gingius, de même qu'aux pièces originales, jusqu'à nos jours inconnues, que les recherches judicieuses de M. Gachard ont tirées des archives de Belgique et qui ont été publiées dans l'ordre le plus instructif; il a comparé ces témoignages authentiques avec les récits étudiés, tous empreints d'un esprit bien marqué de système, dictés par des partialités opposées, précieux, néanmoins, en raison de la haute capacité de leurs auteurs et des facilités singulières que la position de ceux-ci leur donnait pour tout voir de près; je veux parler des mémoires de Commines, d'Olivier de la Marche et de Bazin. C'est, en effet, l'un des avantages particuliers du sujet choisi par M. Kirk, qu'en l'abordant il rencontrait ce que le sombre labyrinthe des siècles du moyen âge ne lui aurait pas offert plus tôt, à savoir, de véritables historiens, parmi les autorités contemporaines. Les pages de ces écrivains gardent encore beaucoup de la fraîcheur naïve des chroniqueurs de l'époque précédente; mais, déjà, le talent généralisateur, l'investigation philosophique, l'observation profonde, le trait vif et perçant, s'y montrent à l'envi, plutôt qu'à l'imitation des modèles classiques. Les scènes qu'ils décrivent, les caractères dont ils dévoilent le jeu, sont bien encore la propriété de l'époque chevaleresque; le monde féodal avait employé ses dernières forces à les produire, ses dernières pompes à les orner;

[1] *Vorder Œsterreich.* Cet état comprenait la comté princière du Tyrol et toutes les possessions de la maison de Habsbourg en Souabe, en Helvétie, en Rhétie et en Alsace.

Digitized by Google

mais le génie des narrateurs annonce l'arrivée prochaine de l'ère moderne ; le souffle de l'esprit nouveau a passé sur leur intelligence ; en les lisant, on a comme des réminiscences de Thucydide et le pressentiment de Bacon.

Rien ne contribue davantage à donner un vif intérêt aux peintures tracées par le nouvel historien de Charles le Hardi, que le contraste étrange, et dont il fait soigneusement ressortir toutes les faces, entre le caractère de son héros et celui de l'antagoniste implacable de ce prince, de celui qui, plusieurs fois vaincu par les armes, et même par les conseils de son « beau cousin de Bourgogne, » n'en fut pas moins l'instrument fatal de sa perte, et recueillit les dépouilles du héros, sans être descendu sur son dernier champ de bataille. Une histoire de Charles de Bourgogne serait inintelligible, si elle ne ramenait à chaque instant sur la scène la figure joviale et sinistre, vulgaire et altière, de Louis XI. M. Kirk excelle dans les *crayons* étudiés qu'il trace de ce formidable personnage. Il nous le montre vaste dans ses projets, persévérant dans ses ambitions, chancelant et temporisateur dans leur exécution ; n'ayant guère d'autre système que de s'agrandir sans limites, par tous les moyens et dans toutes les directions que les circonstances pouvaient indiquer ; sans respect pour sa parole ; sans égard pour son honneur ; capable de recourir au poison aussi bien qu'au parjure ; sans une étincelle de religion, au milieu de superstitions abjectes, dont aucune n'obtenait de lui le sacrifice d'une seule vengeance ou d'une seule volupté ; ignoble d'aspect, adroit de langage ; mettant le savoir au nombre des instruments de la domination ; fils ingrat et presque parricide ; frère dénaturé ; mauvais mari ; père dur et soupçonneux ; maître perfide et implacable ; avide d'acquisitions territoriales, pour les incorporer à son domaine, et d'argent, pour l'employer largement, soit à ses manœuvres secrètes, soit aux dépenses avouées d'une coûteuse administration ; n'ayant aimé dans sa vie que deux seuls objets : sa propre fortune, avant tout, mais aussi la grandeur de sa couronne. Ce serait profaner une noble épithète que de l'appeler roi patriote ; mais il affectait du zèle pour la gloire et l'intérêt de la France. Il sut profiter habilement de circonstances extraordinairement favorables pour agrandir l'action, et pour augmenter le poids de sa couronne, pour accélérer l'œuvre déjà fort avancée, que l'école philosophique de nos jours a canonisée sous le titre de « l'unité nationale de la France. » Louis XI, après tout, s'il a mérité pleinement le dégoût qui s'attache à son caractère en tant qu'homme, est bien loin de justifier l'opinion généralement admise de son mérite

Digitized by Google

comme roi. Il dut infiniment aux circonstances extérieures ; celles-ci ont dressé un piédestal gigantesque à la statue grimaçante du fils de Charles le Victorieux. C'est à ce roi là même, c'est au vainqueur des Anglais, à l'organisateur des premiers corps permanents de l'armée française, au créateur d'un système régulier de finances, à l'auteur enfin de la Pragmatique sanction ; c'est à Charles VII que le jugement impartial de l'histoire bien informée doit décerner la plus grande partie des éloges prodigués à la politique machiavélique de son fils.

Avec tous les vices qui le rendaient odieux, et malgré son défaut absolu de qualités héroïques, Louis XI n'en vint pas moins, en partie du moins, à bout de ses fins, en organisant, disciplinant, soutenant de ses subsides et envoyant sur les champs de bataille, où lui-même ne paraissait plus, les forces de la ligue sous laquelle Charles le Hardi succomba au bout de trois années. Cette dernière période de la vie du duc de Bourgogne est celle qui remplira le troisième volume, dont M. Kirk fait espérer la prochaine publication. Le dernier chapitre du second tome finit à la déclaration de guerre des cantons suisses, reçue par Charles le Hardi, dans son camp devant Neuss, au commencement de novembre 1474. Mais, sans anticiper sur les considérations que les travaux ultérieurs du nouvel historien mettront en plus grande lumière, il est facile d'indiquer quel était dès lors l'enchaînement des fautes réellement commises et des injustices, non pas faites, mais reçues, par lequel le duc de Bourgogne se trouvait précipité dans la complication ruineuse dont la journée de Nancy ne fit qu'accélérer le dénoûment certain et tirer les conséquences inévitables. Les dernières entreprises de ce prince avaient alarmé les populations germaniques à un tel point que, mettant de côté, par un effort passager autant qu'honorable, leurs divisions intestines et leurs méfiances réciproques, elles présentaient l'apparence d'un corps compacte, et que le chef titulaire de l'Empire, vers le déclin d'une vie privée d'honneur et d'un règne dépourvu de pouvoir, semblait avoir, pour une fois, la disposition des forces de l'Allemagne. L'occupation des États de Gueldre, opération qui, prise en elle-même, avait été de peu de dépense et d'un grand profit, devenait, de la sorte, un événement funeste, par le nombre et la puissance des ennemis que cette organisation suscitait au prince usurpateur. Toutefois, la prise de possession de la Gueldre s'appuyait sur des prétextes spécieux : on ne pouvait en alléguer de tels pour justifier la saisie à main armée des États du jeune duc de Lorraine. Cet acte de violence appelait sur son auteur la Némésis inexorable ; et, cependant, il n'en était aucune que la « raison d'État, »

Digitized by Google

si constamment préférée au droit dans les conseils de cette époque, appuyât sur de plus fortes considérations. Pour effectuer la jonction des deux grandes masses territoriales dont se composait l'État bourguignon, pour consolider et assurer dans son intérieur cette puissance jusqu'alors incohérente, et, par conséquent, imparfaite, l'acquisition de la Lorraine était indispensable : il fallait à tout prix l'avoir, et son maître légitime, refusant tout échange ou tout autre accord, ne voulait l'abandonner que contraint par la force des armes. Vis-à-vis de tous ses autres adversaires, Charles avait pour lui le bon droit. La maison d'Autriche n'avait reçu de lui que des services. Il avait, même sous le coup d'une provocation insultante, rempli envers l'archiduc Sigismond les engagements contractés à l'époque où ce prince implorait son aide pour échapper à la banqueroute et à la dépossession. Loin de chercher une occasion d'entrer en lutte avec les cantons suisses et leurs alliés, Charles n'avait rien négligé pour dissiper leurs inquiétudes, pour détourner leur mauvaise volonté; il était sincère en déclarant qu'il n'avait rien à cœur plus que de vivre avec les ligues en bon voisin, et ménager leurs intérêts autant, du moins, que son honneur lui en laisserait la liberté. Or, cet honneur était ouvertement engagé à la protection du comte de Romont et de toute la maison de Savoie contre les entreprises des Suisses et des Valaisans. Ici, de nouveau, nous rencontrons une application évidente de cette tendance générale au xve siècle, qui poussait les États puissants à s'avancer par toutes les voies imaginables jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à leurs « limites naturelles. » L'ambition ardente des Suisses, plus irritée encore que satisfaite par la conquête de l'Argovie, du Rheinthal, et, en dernier lieu, de la Thurgovie, se tournait alors avec une convoitoise mal dissimulée vers les belles contrées *romandes* qui avoisinent les lacs de Genève et de Neufchâtel ; le comte de Gruyère, et même le souverain de Neufchâtel, quoique celui-ci fût vassal de Charles, n'avaient échappé à la destruction qu'en subissant le joug et en fournissant des auxiliaires à ces formidables voisins sous les coups desquels l'oligarchie féodale de l'Helvétie avait succombé presque en son entier. La duchesse de Savoie et le comte de Romont, son beau-frère, attaqués sans aucun motif sérieux, voulaient défendre les biens de leurs sujets et leur propre existence souveraine ; en implorant le secours du duc Charles, il ne firent rien que d'équitable ; en leur accordant cet appui, le duc écouta certainement la voix de l'honneur ; mais on peut douter qu'il ait choisi le parti de la prudence. Peut-être eût-il mieux valu pour lui abandonner des alliés généreux à leur mauvaise destinée,

Digitized by Google

et laisser le torrent, déchaîné sur le pays de Vaud, épuiser sa fureur dans une direction différente de celle des États bourguignons. Le caractère de Charles le Hardi se prêtait mal à des considérations de cette nature. On trouve, dans la collection si curieusement instructive des dépêches des ambassadeurs milanais aux cours de Bourgogne et de Savoie, recueil dont la science historique est redevable au baron de Gingins, et que M. Kirk a soigneusement mis à profit, une lettre d'une singulière importance et d'un intérêt mélancolique, adressée au duc Charles, par Matthias Corvin, roi de Hongrie et de Bohême, prince fils de ses œuvres, et auquel l'opinion générale du monde chrétien assignait la place « d'un des trois plus grands hommes de son » temps [1]. » Il adjure son magnanime allié de tout faire pour éviter » d'entrer en lice avec ce peuple indomptable, invincible, défendu par » la nature des lieux où il combat, et certain, d'ailleurs, dans une » guerre avec les Bourguignons, d'entraîner, tôt ou tard, l'ensemble » des nations germaniques dans sa querelle, soit pour aider à la vic- » toire, soit pour venger sa défaite. » Ces avertissements prophétiques, dictés à Bude au commencement de mai, ne parvinrent à Charles qu'après qu'il eût essuyé le désastre de Morat et lorsque sa dernière chance de succès était perdue. Mathias ne se bornait pas à lui faire envisager le péril direct d'une guerre avec les Suisses, et sur le sol helvétien; il s'affligeait pour lui davantage encore « en le voyant » s'engager dans le labyrinthe où le poussait l'astuce de l'homme qui » s'entend merveilleusement à lier une cloche au col de ceux qu'il » redoute afin d'être averti de tous leurs mouvements et de disposer » toutes choses pour leur destruction. Se peut-il, » continuait le roi de Hongrie, « que Charles, trompé déjà plusieurs fois avec un si » grand dommage pour son autorité et pour sa renommée, se laisse, » une autre fois, séduire par un ennemi, dont la constante habitude » est de détruire de la main gauche ce qu'il vient d'édifier de la main » droite ? » Quel était le souverain que Matthias voulait désigner par ces images fortes et familières ? Le savant éditeur des dépêches milanaises opine que c'est l'Empereur Frédéric; on pourrait également porter ses conjectures sur le roi de France. Il est certain, de toute manière, que l'union, même passagère, de ces deux fourbes couronnés marquait fatalement le terme de la destinée du Lion de Bourgogne.

ADOLPHE DE CIRCOURT.

[1] *Dépêches milanaises*, tome II, p. 125. L'expression citée en cet endroit est de Commines.

Digitized by Google

FIDÈS[1]

Cependant il était écrit que M. et Mlle Desaiglades n'emploieraient pas leur journée comme ils avaient projeté de le faire. Débarrassés de Mercœur — ce fut là, je crois, le propre mot dont se servit M. Desaiglades, — ils allaient monter en voiture, quand une lettre arriva de Paris, contenant sans doute de graves nouvelles, car on dételа.

— Pourquoi? mon père est-il malade? demanda Fidès.

Mirliflor, à qui cette question s'adressait, joignit les mains et murmura :

— Non, pas malade!

Ce laconisme avait quelque chose d'inquiétant, même dans la bouche d'un homme, dont la prolixité était le moindre défaut, et Fidès se rendit en toute hâte auprès de M. Desaiglades. Elle le trouva debout au milieu de son cabinet, pâle, défait, mais ferme sur ses jambes.

— Qu'avez-vous donc? Qu'est-il arrivé? s'écria Fidès d'une voix émue.

— Ma fille, répondit M. Desaiglades, nous sommes ruinés.

Fidès ne tenait point à l'argent, car n'en ayant jamais manqué, elle ne pouvait se rendre un compte bien exact de tout ce qu'il représente. Aussi reçut-elle assez froidement cette communication, volontiers elle eût dit : « N'est-ce que cela? » En revanche, l'effet de cette catastrophe sur M. Desaiglades la frappait douloureusement.

— Pauvre père, reprit-elle en se rapprochant de lui, comme vous

[1] Voir la *Revue germanique* du 1er juin et du 1er juillet 1864.

Digitized by Google

voici triste, changé. Pourtant, songez-y, vous me restez, et je vous reste. Voyons, qu'allez-vous faire, qu'allons-nous devenir?

— Je te répondrai un peu plus tard, mon enfant, j'ai besoin de me recueillir après un pareil coup, terminant d'une manière si cruelle de pareilles inquiétudes.

— Des inquiétudes, s'écria Fidès, vous en aviez donc?

— Tu ne le remarquais pas?

— Si je l'avais remarqué je vous aurais interrogé, mon père, j'aurais réclamé ma part de vos peines. Mais...

— Oui, oui, interrompit M. Dessaiglades d'un ton qui sentait presque le reproche, tu n'es pas de la terre, tu vis ailleurs qu'ici-bas. Et c'est tout naturel...

— Non, non, s'écria-t-elle, puisque je m'expose par là à oublier mes devoirs envers vous. Oh! je veux réparer cela : voyons, puis-je vous être bonne à quelque chose?

— Tu le peux, oui, tu le peux, répondit M. Dessaiglades en la regardant fixement. Ton mariage arrangerait tout.

— Jamais, dit-elle.

Puis elle sortit sans rien ajouter. Quant à l'ouverture qu'on venait de lui faire, Fidès la trouvait tellement exorbitante qu'elle n'y pensait déjà plus. Mais elle était moins indulgente à elle-même qu'aux autres, et le tort que son père venait de se donner ne la rassurait pas sur ceux qu'elle s'attribuait. C'était une faute grave à ses yeux de ne s'être point aperçue qu'il souffrait, et cela depuis longtemps sans doute, car l'altération de ses traits était trop profonde pour dater du jour même. Maintenant que son attention était éveillée, Fidès se rappelait un à un mille incidents auxquels elle n'avait pas attaché d'importance sur le moment, mais dont elle appréciait parfaitement alors la véritable portée. Ainsi, les soins du culte qu'elle avait voué à la mémoire de son amant absorbaient le meilleur de ses facultés; tout le reste, même l'amour filial, disparaissait. Pour la première fois, Fidès conçut un doute sur l'opportunité de sa conduite ; pour la première fois, le sentiment de son inutilité donna l'alarme à sa conscience. A-t-on le droit d'élever entre soi et les autres une infranchissable barrière, et la fidélité ainsi comprise ne devient-elle pas la forme la plus saisissante de l'égoïsme? Telles étaient les questions que s'adressait Fidès avec des anxiétés de plus en plus vives, et qu'elle agita toute la nuit sans parvenir à les résoudre.

Le lendemain Fidès eut la visite de Mme de Brives, qui lui conta celle de Mereœur; elles avaient quelquefois parlé de lui, sans qu'il eût

Digitized by Google

été question ni de son amour pour Mlle Desaiglades, ni de ce qu'il y avait de souhaitable pour ses amis et pour lui-même dans son mariage avec Cécile. Néanmoins Mme de Brives était persuadée que Fidès le désirait, et le fait est qu'elle l'y avait maintes fois poussée presque ouvertement. Aussi Mme de Brives arrivait-elle décidée à manifester ses intentions et ses espérances, car elle se croyait en droit d'en concevoir : elle était sûre que Mercœur n'était pas parti tout à fait le même homme qu'il était arrivé; c'était une de ces brillantes escarmouches qui présagent la victoire. Toutefois Mme de Brives avait trop de tact pour se lancer en étourdie dans la voie des confidences, elle tâta le terrain. Fidès, de son côté, comprit où elle en voulait venir, et fut loin de se montrer encourageante. Alors la mère de Cécile hasarda une allusion des plus transparentes; Fidès eut l'air de ne pas la saisir; Mme de Brives n'insista plus, mais elle observa. Fidès était changée, elle avait les yeux battus, tout en elle accusait le trouble et l'insomnie.

— Êtes-vous souffrante? je vous trouve pâle, dit Mme de Brives.

— Très-souffrante, répondit Fidès. Ma vie est triste.

C'était la première fois que semblable parole lui échappait.

— Il est vrai, bien triste, reprit Mme de Brives. Il est des pertes dont on ne se console pas.

Puis elle attendit. Fidès reprit au bout d'un instant :

— Et des nécessités auxquelles on ne saurait se résigner... que bien difficilement.

Mme de Brives tressaillit. Cette parole cachait une intention.

Laquelle? Elle la chercha sans la trouver, inquiétée, elle ne savait pourquoi, dans les susceptibilités de son amour maternel. Puis n'y tenant plus :

— Pourquoi donc me parlez-vous ainsi, Fidès?

— Moi? répondit Fidès d'un ton distrait, que vous ai-je donc dit? Je ne sais déjà plus.

Elle se leva comme pour chercher sa tapisserie, et, tout en tournant le dos à Mme de Brives :

— Comment va Cécile?

— Je ne m'étais pas trompée, c'est d'elle qu'il s'agit, c'est de son mariage avec Mercœur. — Elle reprit tout haut : — Cécile va bien, je vous remercie. Entre nous, je crois qu'il ne lui manque plus qu'un mari.

— C'est à elle de le trouver, répondit Fidès.

Il fallait en finir.

— A elle et à moi, repartit Mme de Brives en riant, et je m'en

Digitized by Google

occupe, je ne vous le cache pas. J'ai même songé à M. Mercœur. Mais c'est un projet abandonné. Et voulez-vous savoir pourquoi? Tout bonnement parce que M. Mercœur ne voudrait point de nous. Il me paraît même décidé à ne pas se marier.

Puis elle regarda Fidès, qui baissa les yeux.

— Allons, pensa Mme de Brives, Arthémise s'est ravisée. Un peu tard, je le crains.

Elle pressentait une lutte, elle était prête : Cécile avait vingt ans. Sur ces entrefaites, M. Desaiglades entra consterné, sombre. Ce fut à peine s'il salua Mme de Brives, qui lui tendit la main comme à l'ordinaire, et lui dit aussitôt :

— Nous parlions de M. Mercœur. Je soutiens qu'il ne se mariera pas ?

— Pourquoi voulez-vous qu'il se marie? repartit brusquement M. Desaiglades.

— La question est bien compliquée, répliqua Mme de Brives de ce ton de persiflage où elle excellait à l'occasion. Au fait, pourquoi ne se marierait-il pas comme tant d'autres,— sans savoir au juste pourquoi?

— Vous avez de l'esprit, ma voisine, dit M. Desaiglades, et même trop pour moi. J'ai une lettre à répondre, voici ce qu'il faut, souffrez que j'écrive.

— C'est cela, supposez que je n'y suis pas.

Fidès était au supplice. Heureusement, Mme de Brives se leva. Elle s'en allait persuadée que, pour des raisons quelconques, l'orgueilleuse Fidès n'était plus inébranlable. M. Desaiglades était peut-être ruiné. Ce n'était pourtant pas probable. A moins qu'il n'eût joué à la Bourse de Paris? Du fond de la Provence! C'était impossible! Mais non, c'était bien cela. Le facteur rural est chargé d'emporter les lettres à partir aussi bien que de les distribuer à l'arrivée; souvent, depuis un an, Mme de Brives avait vu dans la boîte de l'homme au sarrau bleu, de larges enveloppes suscrites par M. Desaiglades, à l'adresse de M. Charlier, agent de change, rue Ménars, n° 7. Elle fut attérée. Mercœur se piquerait sans doute de ne pas repousser en de semblables circonstances les avances de celle qu'il avait demandée riche; peut-être même sa passion se réveillerait-elle à la vue de Fidès malheureuse; tout était perdu. Au bas de la côte, Mme de Brives le rencontra, il allait aux Aiglades.

— Vous arrivez bien, lui dit-elle; ils sont las du piquet, ils m'ont proposé un whist, mais j'étais pressée. Montez, ils seront enchantés de vous avoir.

Digitized by Google

— C'est possible, répondit Mercœur. Seulement, puisque vous m'avez si vite habitué à penser tout haut devant vous, voyez : — J'ai tout offert à Fidès, mon nom, mon cœur, ma vie, et elle m'offre en retour... une partie de cartes en plein midi. — Croyez-vous, madame, que la chute soit assez rude?

— Eh ! mon ami, les femmes donnent tout ou rien.

— Enfin, ils en sont à s'attabler devant un tapis vert — à cette heure-ci !

Il offrit son bras à Mme de Brives, qui le prit comme sans y songer, et il ajouta :

— Que feront-ils quand ils seront vieux?

— Écoutez donc, M. Desaiglades n'est plus jeune.

— N'importe, dit Mercœur, c'est encore, je crois, celui des deux qui l'est le plus.

— Le chagrin vieillit autant que les années, reprit Mme de Brives d'un ton sentimental.

— Allons, je vous quitte, reprit Mercœur au bout de cent pas, vous voici dans le bon chemin.

— Venez jusqu'au hameau, là-bas, dit-elle. Il y a à l'entrée un mauvais chien qui se jette sur les gens, je n'aime point à passer seule de ce côté.

C'était là qu'elle avait pris rendez-vous avec Cécile, qui devait venir sous l'escorte de Robert et de M. Wilfrid; on faisait la partie de boire du lait de chèvre chez une bonne femme, où il était excellent. Après un instant d'hésitation, Mercœur avait consenti à la proposition de Mme de Brives.

— Allons donc, pensa-t-elle. Et maintenant il ne s'agit plus que de le tenir éloigné des Aiglades une quinzaine de jours, après quoi Cécile n'est pas femme, ou elle n'aura rien à craindre de personne.

Une heure après, quand on eut goûté, Mercœur, en se retournant, aperçut au loin la tour des Aiglades, soupira et... rentra chez lui. Il ne l'eût pas fait assurément s'il avait su ce qui se passait au château.

Il était vrai que M. Desaiglades avait une lettre à écrire, mais cela n'avait été que l'affaire d'un instant, et, débarrassé de ce soin, il s'était rapproché de Fidès :

— Ah ! lui dit-elle, pourquoi ne m'avoir pas prévenue plus tôt de ce malheur irréparable?

— Je vois, ma pauvre enfant, reprit M. Desaiglades, que tu commences à comprendre; pourtant il ne faut rien exagérer.

Digitized by Google

— Ce n'est pas mon défaut, reprit Fidès. Ruinés... ah! tenez, j'ai beau l'entendre, je n'y crois pas. Comment cela s'est-il fait?

— Eh! bien simplement. Tu l'as souvent entendu dire, rien n'est plus incertain qu'une fortune aux colonies, et la nôtre était, depuis longtemps, pour moi, le sujet de bien des inquiétudes. C'est donc, sans beaucoup de surprise, que j'ai réalisé une perte énorme de ce côté-là. Malheureusement, j'ai voulu la couvrir par des opérations, fort régulières d'ailleurs, qui n'ont pas réussi. Je payerai tout, et voilà comment il ne nous restera presque rien.

— Qu'entendez-vous par presque rien, mon père?

— Soixante-douze mille francs.

— Un peu moins que notre revenu d'autrefois. Enfin cela représente encore trois mille cinq cents livres de rentes; nous vivrons avec cela.

— Mon enfant, répondit M. Desaiglades, il est une chose beaucoup plus triste encore que d'avoir toujours été pauvre; c'est de n'être plus riche. Taxe-moi de ridicule, si tu veux, mais je ne prendrai jamais mon parti d'une pareille dégringolade. J'aime mieux retourner à la Martinique et travailler, que de végéter à Paris, au cinquième étage.

— Pourquoi irions-nous à Paris? rien ne nous empêche de rester ici.

— Ici, aux Aiglades, avec trois mille cinq cents livres de rente!

— Nous louerions une petite maison, il n'en manque pas.

— Y penses-tu! s'écria M. Desaiglades, ce serait mourir tous les jours.

— On ne meurt pas de son amour-propre blessé, repartit Fidès avec amertume.

— Qu'en sais-tu, reprit M. Desaiglades; en attendant la mort, j'ai la blessure, et elle est âcre, je t'assure.

— Je le crois, mon père, au remède que vous y voudriez appliquer. Entre nous, je ne conçois pas comment cette idée vous est venue, et je repousse formellement votre proposition.

Ce n'était pas une semblable déclaration que semblait annoncer son entretien avec Mme de Brives: c'est que le courage lui manquait au dernier moment; un pareil sacrifice était au-dessus de ses forces.

— Il ne s'agit point de proposition, reprit M. Desaiglades, tu dénatures les faits. Laisse-moi les reprendre d'un peu plus haut. Nous sommes ruinés; tu veux que nous nous contentions de placer au mieux le peu qui nous reste; je préfère tenter encore une fois la fortune, et j'ai la certitude d'obtenir tout le crédit nécessaire à de nouvelles entreprises.

Digitized by Google

— Affronter, à votre âge, une longue traversée, un climat brûlant, assumer sur vous la responsabilité des grandes affaires, sachez-le bien, c'est pure folie.

— Peut-être. En revanche, je suis sûr de ne pas vivre dix-huit mois, si nous nous mettons à vivre à ta guise. Entre ces deux alternatives, s'offre un moyen terme : ce serait ton mariage avec Mercœur, et j'ai dû t'en parler. Il est riche, rachèterait les Aiglades, et le public ne se douterait de rien.

— Vous n'oubliez qu'une chose, c'est ce que ce résultat me coûterait, à moi. Je refuse.

— C'est ton droit, ma fille, et voici quel était le mien : te demander cette concession, pour prix d'une tendresse qui ne s'est jamais démentie, mais te la demander — seulement. N'en parlons plus. Considère pourtant qu'il m'importe grandement de te laisser ou pauvre et seule dans le monde ou femme d'un homme d'honneur et de mérite, qui te protégera quand je n'y serai plus.

— Comme on change ! s'écria-t-elle, ce ne sont pas là vos idées d'autrefois. Vous faisiez semblant de désirer mon mariage, mais vous en auriez été bien fâché.

— Il se peut, reprit M. Desaiglades, avec un soupir ; va, ne me force pas à te dire combien de pareilles contradictions sont humiliantes à mon âge ! D'ailleurs, je n'en suis pas bien surpris ; je n'ignorais ni quelle action ont sur nous les circonstances, ni ce qu'elles font de nous.

— Mon père, mon pauvre père, s'écria Fidès en se jetant dans ses bras, ne parlez point ainsi, je vous en conjure.

— Maintenant, un mot encore. Tu ne veux pas que je retourne là-bas, j'y renonce ; tu veux que les Aiglades soient vendues, elles le seront ; reste à trouver l'humble asile de notre infortune ; choisis-le donc à ton gré.

— Et si vous y mourez de gêne et d'ennui !

— Connais-tu un quatrième parti que nous puissions prendre ?

— Vous me pressez trop, c'est de la cruauté.

— C'est qu'il faut se hâter. Mercœur est las de tes refus ; il y a plus d'une fille à marier dans le pays, il peut choisir demain. Ce n'est pas parce que Mme de Brives affirme qu'elle ne songe plus à lui pour Cécile qu'il faut l'en croire.

— Peut-être bien, dit Fidès d'un ton à faire supposer qu'elle n'était pas aussi loin de céder qu'elle le croyait elle-même.

— Alors, hâtons-nous. L'inviterai-je à dîner pour demain ?

Digitized by Google

— Non, dit Fidès avec violence, décidément non, la seule pensée du mariage me révolte. Donner sa personne sans son cœur, qu'est-ce donc, si ce n'est chose affreuse? J'estime Mercœur, je ne l'aimerai jamais, et je ne veux pas commettre cette action vile de tromper un galant homme, d'épouser cent mille francs de rente quand même, moi, Fidès Desaiglades, comme pourrait le faire une femme perdue. Ce n'est point à cette infamie que ma naissance et mon éducation m'ont réservée. J'aurais un dégoût de moi à ne plus me souffrir, et je reste fille, mon père, quoi qu'il arrive!

— C'est facile à prévoir, répondit tranquillement M. Desaiglades.

— C'est-à-dire que je vous aurai tué...

— Bast! reprit-il, il faut bien mourir. Écoute encore : que Mercœur soit las d'aimer sans espoir, j'en suis sûr, et je te le disais tout à l'heure. Mais cela ne signifie pas que tu lui sois indifférente, et j'affirme que, sût-il dans quelles conditions tu l'épouses, — et il faudrait bien qu'il le sût, — il ne te jugerait pas avec la même sévérité que tu te juges toi-même. Un amant tient à posséder sa maîtresse, et n'épilogue pas sur le pourquoi. Bref, tu le rendrais heureux, tout en conjurant la crise qui menace de nous emporter... Tu es irritée, je te laisse.

Il n'y avait pas de feinte en sa conduite. C'était sérieusement qu'il parlait de retourner à la Martinique, sérieusement qu'il se croyait menacé de mort lente, s'il en était réduit à la misérable pitance des petits rentiers. C'était sérieusement aussi qu'il conseillait ce mariage à Fidès comme un parti où le bonheur l'attendait peut-être, et, en tout cas, comme le seul qui leur restât. Un instant, il avait espéré l'y déterminer, mais il avait reconnu son erreur, et il était décidé à ne pas insister. Puisque, d'un autre côté, Fidès désapprouvait le projet d'une entreprise lointaine, M. Desaiglades, finissant comme il avait commencé, n'avait plus qu'à attendre la mort en tel endroit qu'il plairait à sa fille de lui désigner. C'était là sa pensée, et bientôt il ne fut plus maître de la dissimuler, car il avait trop compté sur ses forces; son ancienne énergie, aussi bien que sa santé, faiblissait de jour en jour; déjà il ne savait plus s'interdire ces doléances vaines où l'affaissement du caractère se trahit par l'oubli de toute espèce de dignité. La position de Fidès devenait donc de plus en plus pénible : elle sentait fort bien ce qu'il y avait de juste dans les raisons dont son père avait appuyé ses conseils, et elle eût voulu pouvoir prévenir, en y cédant, les complications que l'avenir amènerait. Un oui de sa bouche, il n'en fallait pas davantage, mais tout son être résistait à le prononcer, car elle ne pouvait croire que la vie de son père en dépendît, même

Digitized by Google

en présence de symptômes alarmants. Quand il lui parlait de mourir, parce qu'il serait forcé de réformer le train de sa maison, il lui paraissait plus déraisonnable que menacé, et le premier mouvement de son cœur, qui l'avait vaguement poussée à ce cruel sacrifice, continuait de rester sans effet. Cependant, M. Desaiglades changeait à vue d'œil. Déjà il s'était défait de trois chevaux, sous prétexte qu'ils étaient hors de service, et, depuis ce jour-là, il avait dix ans de plus. Un matin, il entra chez sa fille, et, d'une voix altérée, lui demanda ses économies: il en avait besoin pour payer les domestiques, dont on ne réglait le compte que tous les six mois. Fidès livra tout ce qu'elle possédait, mais elle avait donné récemment des sommes assez fortes, il manquait plus de trois cents francs. M. Desaiglades fit seller Sturdy, le seul cheval qui lui restât, fut huit heures absent, et ne cacha pas à Fidès qu'il avait été vendre deux montres et une boîte d'or.

— Il me semble, dit-elle, que mieux vaudrait s'occuper de vendre les Aiglades; tôt ou tard, c'est là que nous en viendrons.

— Ce sera le premier glas de mon agonie, répondit M. Desaiglades, impitoyable comme un vieillard maniaque.

Ce ne fut plus dès lors qu'une suite d'épisodes navrants, les gens avaient éventé la mèche, deux d'entre eux avaient déjà décampé: M. Desaiglades ne voulait plus sortir, et, habitué à mener une vie des plus actives, il ne tarda pas à prendre le lit. Fidès confia tout au médecin, qui branla la tête. Au surplus, que ce fût en France ou à la Martinique, il ne donnait pas deux ans à son malade, à moins qu'une favorable réaction du moral n'en déterminât une autre. Pendant ce temps-là, M. Desaiglades avait passé sa robe de chambre et se tenait aux écoutes. Puis, se montrant soudain, il confirma tout ce que Fidès avait dit de leur situation, en prenant le docteur à témoin sur le moyen qui s'offrait d'en sortir. Sensiblerie fut le nom que le fils d'Esculape donna aux répugnances de Fidès, ensuite il lui adressa un long et compendieux discours, dont la péroraison fut le fameux : *credisne manes curare sepultos?* En bon français : Soyez persuadée que les manes d'un fiancé ou d'un mari ne se soucient guère de cela. Puis, il la laissa stupéfaite qu'on eût osé lui parler ainsi. Son premier mouvement fut de congédier cet indiscret personnage, mais il aurait fallu commencer par acquitter le montant de sa note, et il était encore plus facile à Fidès de dévorer l'injure; elle en frémit comme une grande âme frémit d'une piqûre d'épingle. Pas un jour ne passa plus sans qu'elle n'eût à subir de ces humiliations douloureuses; se redressait-elle fière et révoltée, aussitôt une puissance épouvantable, énorme, s'appesantissait sur elle,

Digitized by Google

et une voix effrayante lui criait : « Je brise qui ne plie. » Il ne lui restait que toi, froide virginité de celles dont le cœur seul a connu l'ivresse d'aimer, et voilà qu'un homme s'imposait à tes saints scrupules, au nom d'un père à sauver! Le mois s'écoula sans rien gagner sur cette résistance qui venait des entrailles d'une femme incapable d'aimer deux fois et de se livrer sans amour, celle qui avait si dédaigneusement repoussé les tentations de la chair et du cœur, menaçait de succomber devant une question d'argent. M. Desaiglades lui dit un soir :

— J'ai manqué l'occasion, je ne la retrouverai pas. Tu auras beau t'en défendre, il y a un moment où tu as été bien près de céder.

— Il est vrai, répondit Fidès, et j'en rougis.

Puis elle se leva décidée à ne point épouser Mercœur; si son cœur saignait à la pensée des conséquences possibles de ce parti, sa conscience, quelles qu'elles fussent, ne les lui reprochait pas comme un crime. Elle avait vu dans les romans moraux dont s'amusait son enfance, d'infortunées demoiselles se sacrifier pour l'honneur de la maison, mais cette moralité-là n'était pas la sienne; elle portait plus haut sa visée qu'à donner sa personne pour rançon; elle ne se souciait point des applaudissements de la foule à cette souillure qu'on lui proposait sous l'aspect d'une belle action. La libre possession d'elle-même était sa passion, rien ne comptait plus ni personne. Et, libre, elle erra jusqu'à minuit dans la montagne.

— Qu'aperçois-je là-bas, se dit un jeune pâtre, qu'aperçois-je là-bas, au clair de lune? On croirait que c'est une femme, et cependant c'est plus qu'une femme.

Pour nous, la laissant au sauvage plaisir d'une résolution sans pitié, nous essayerons de retracer les événements qui s'étaient succédés aux Sassafras depuis la seconde visite de Mercœur, assez rapprochée de la première, nous devons l'avouer, car elle avait eu lieu le lendemain même de sa rencontre avec Mme de Brives. Événements ne convient guère ici d'ailleurs, et nous avons moins à coordonner de dramatiques péripéties qu'à tracer le simple exposé de sentiments intimes. C'est de Mercœur surtout que nous avons à nous occuper, et c'est une raison de commencer par lui.

En se reproduisant, l'impression bienfaisante qui lui était restée de sa première visite aux Sassafras, avait acquis un nouveau degré de douceur et, par là même, d'intensité. On ne saurait exprimer le

Digitized by Google

délicieux étonnement de cet homme, si sévèrement repoussé de Fidès, à se voir reçu avec tant de cordialité par deux femmes, dont l'une était si sympathique sous ses cheveux blancs, l'autre si jeune et si jolie. Longtemps, et malgré l'expérience acquise du favorable accueil qu'on semblait décidé à faire à ses moindres désirs, Mercœur hésita à en exprimer, n'eussent-ils nulle importance. Mais là il n'y avait point, comme aux Aiglades, de ces résistances invincibles qui procèdent d'habitudes prises ou d'incompatibilité d'humeur, résultant de l'incompatibilité des faits. Ce n'était plus un amant héroïquement fidèle et s'efforçant de rendre l'étincelle de vie à un cœur saisi par le froid des tombeaux; un homme, dans toute la force de l'âge, était en présence d'une fille à marier, voilà tout, et cette situation tendait essentiellement à sa conséquence, qui était le mariage. Mercœur n'y songeait pas encore, ou si vaguement, que cela n'était rien; en attendant, c'était quelque chose que le goût de ces entrevues, déjà plus fréquentes et plus cordiales. L'attrait de la jeunesse agissait sur cet esprit, non point blasé, mais mûri, c'est-à-dire vieilli dans la réflexion et dans une pratique déjà longue. Sans chercher à se rendre bien compte de ce qu'il en résulterait, Mercœur se laissait aller au plaisir tout nouveau de regarder au fond d'une jeune âme, où rien d'impur n'avait passé, comme on subit le charme mystérieux d'une source claire où le ciel mire son calme azur dans le calme des eaux. Cécile se prêtait volontiers à ces contemplations muettes; c'était la première fois qu'un homme s'occupait d'elle. Du plaisir de la contempler au désir de la connaître, la pente était toute naturelle, et Mercœur frappa légèrement sur ce cristal... O miracle! il résonna; et l'instrument harmonieux, qu'on fait chanter avec un morceau de liége, n'a pas de sons plus vibrants ni plus justes. Il suffisait d'une bonne parole pour provoquer chez Cécile la touchante réponse d'une bonté native à qui rien n'avait appris le danger de s'épancher; sans être parfaite, elle n'avait de défauts que ceux de son âge, elle était docile aux conseils, toute prête à se transformer; il ne tenait qu'à Mercœur de lui imprimer telle impulsion qu'il voudrait, et déjà il ne savait plus se refuser à cette tentation d'une délicatesse irritante. Il aimait à redresser les jugements bien souvent faux de sa petite amie; il aimait aussi à lui inculquer de saines notions sur les choses qu'elle ignorait encore, et apprenait ainsi l'intérêt supérieur qui s'attache à l'éducation d'une âme nouvelle à la vie; parfois aussi la naïve écolière, par la naïveté même de ce qu'elle disait, trouvait le chemin de son cœur plus sûrement qu'une coquette. C'était pour lui un plaisir exquis de la voir se

Digitized by Google

révéler dans tout ce qu'une jeune fille intelligente et bien élevée offre de qualités aimables, de séductions bénies. Il ne se lassait pas de cette droiture admirable, de cette générosité d'instincts qui distinguent la jeunesse, et qui font croire que le monde serait meilleur si l'homme n'était là pour gâter l'homme, au sortir des mains de la nature. Tout ce que le contact de la société, tout ce que le maniement des affaires avaient engendré chez Mercœur de désenchantement et d'amertume, se dissipait auprès de Cécile; auprès de Cécile il rajeunissait. Et voilà peut-être le suprême attrait de la jeunesse pour ceux qui l'ont dépassée. Parfois aussi, craignant de fatiguer cette redoutable élève qui le dominerait bientôt, il finissait brusquement la leçon. Elle alors, curieuse d'apprendre, s'offrait de bonne grâce à quelque sérieux entretien qui la faisait presque femme, sans jamais alarmer sa pudeur, écoutait, retenait, questionnait, et tout à coup levant sur son maître son grand œil limpide, éclairait la discussion d'un mot imprévu qui révélait d'étonnantes profondeurs en elle.

— Qu'une jeune fille, élevée par sa mère, ait de ces aperçus, se disait-il, c'est incroyable.

Piqué au jeu, il montait de quatre ou cinq échelons dans l'ordre des idées, se retournait pour voir de combien elle lui était inférieure, puis la trouvait à son niveau; il ne tenait donc qu'à lui d'avoir une compagne, il pouvait d'un coup de baguette transformer son steppe en oasis. Oui, Cécile n'attendait que l'instant de faire le bonheur d'un mari; c'était tout ce qu'elle voulait de l'amour, elle n'y comprenait pas autre chose. Mercœur ne lui en savait pas mauvais gré, et de ce respect indéfinissable que l'innocence inspire naissait je ne sais quel ardent et chaste désir d'obtenir son premier baiser. Personne n'avait sollicité ce cœur neuf; elle était vierge, et déjà Mercœur se troublait à ce mot plein de séductions dont il n'avait point soupçonné la puissance.

Il y eut là un de ces temps d'arrêt où les passions ne font que se rassembler comme des cavales clouées au sol croirait-on, et, en réalité, prêtes à bondir par dessus l'obstacle. Laissant la fille pour un temps, Mercœur revint à la mère, parfaitement instruite de ce qui se passait, et des mieux disposées pour l'événement qui semblait se préparer. Il trouva même que Mme de Brives lui laissait trop clairement voir ses espérances, et un jour il se leva assez brusquement. Dans le jardin, il rencontra Robert qui le retint par mille gentillesses, tandis que M. Wilfrid fermait la porte d'entrée et mettait la clef dans sa poche.

— Qu'est-ce donc, M. Wilfrid? lui demanda Mercœur. Prétendez-vous m'empêcher de sortir?

Digitized by Google

— Précisément, cher M. Mercœur, répondit M. Wilfrid avec cette familiarité qui faisait de lui le plus singulier des précepteurs; précisément : vous me trouvez peut-être un peu trop sans façon, ah! que voulez-vous, je suis de la maison.

Il secoua sa petite tête rousse, aussi intelligente qu'elle était laide, et reprit en se frottant les mains :

— Je suis de la maison, je suis de la maison! Et maintenant, Robert, allez étudier vos racines grecques de l'autre côté. J'ai à causer avec monsieur.

— Prenez garde, dit Robert; il va vous emmener dans son poste à feu.

— Il n'y a de place pour rien quand j'y suis, pas même pour votre cervelle. Allez, espiègle!

En même temps, M. Wilfrid prit le bras de Mercœur, et débuta par cet exorde du genre qu'on appelle *ex abrupto* sur les bancs :

— Mon cher monsieur Mercœur, je vous croyais plus de bon sens.

— Vraiment? eh bien! moi, monsieur, je ne vous croyais pas aussi franc...

— Si je vous ai fâché, répondit M. Wilfrid, je retire mes paroles. Il est vrai au surplus que je parle parfois trop librement, et que si les personnes qui me connaissent veulent bien me le passer, cela risque de choquer les étrangers. Peut-être aussi vous êtes-vous un peu trop pressé de me rappeler à l'ordre, et je gage que trois mots de plus vous eussent convaincu de mes bonnes intentions.

— Mon cher monsieur Wilfrid, s'écria Mercœur, soudain gagné à ce ton d'affectueuse bonhommie, c'est à moi de retirer mes paroles. Parlez donc à présent.

— C'est bien simple. La psychologie est ma passion, j'observe et je note continuellement les diverses opérations de mon esprit tant volontaires que spontanées, en répétant le même travail sur l'esprit des autres autant qu'il dépend de mes faibles facultés. Je compte réunir un jour ces observations en un corps d'ouvrage, dont je médite le plan à loisir...

— Pardon, Wilfrid, interrompit Mercœur, parlez-vous sérieusement, oui ou non?

— Et, dès à présent, continua M. Wilfrid, je pourrais mettre sous vos yeux quelques huit cents pages de notes sur la matière psychologique; vous voyez que c'est sérieux...

— Diable, fort sérieux!

— Et vous m'accorderez sans peine, après cela, que j'ai quelque ex-

Digitized by Google

périence... Bref, vous aimez Cécile et vous ne voulez pas en convenir. Ce phénomène est fréquemment observé; j'en trouve en votre personne le vingt-cinquième exemple, et dès ce soir...

— Mon cher monsieur, s'écria Mercœur, vous plaisantez, vous avez beau vous en défendre...

— Eh! ne savez-vous pas qu'il y a des choses tellement graves qu'on ne saurait les dire qu'en plaisantant.

Puis, il aperçut là-bas Robert qui abattait des cerises, et il y courut pour lui tirer les oreilles; Robert se sauva, son maître le poursuivit; il allait l'atteindre, quand Cécile passa. Robert se mit derrière elle, la prit par la taille, et la fit tourner de manière qu'elle fût toujours entre M. Wilfrid et lui. Elle se prêta de bonne grâce à ce jeu qui l'amusait; l'Allemand, qui s'en amusait aussi, y mettait la même vivacité qu'à toute chose, et l'on en riait de bon cœur. Le teint de Cécile s'animait, sa robe flottait au vent, Mercœur vit la cheville d'une jambe parfaite, et Cécile l'aperçut alors :

— Assez, dit-elle, assez, Robert; laisse-moi, je ne suis pas un tonton pour tourner ainsi.

Mais l'écolier ne lâcha pas prise.

— Au secours! s'écria Cécile d'une voix qui tremblait un peu, au secours!

Sans nommer Mercœur, c'était à lui qu'elle s'adressait, et il commençait à s'impatienter de voir cet enfant la lutiner ainsi; mais il n'osa pas la délivrer, il aurait fallu qu'il mît les mains où Robert avait les siennes.

Quant à nous, si nous nous sommes arrêté à la boutade de M. Wilfrid, c'est que c'est véritablement à ce brave homme que revient l'honneur d'avoir posé la question sous son vrai jour. Après cela, Mercœur dut se dire qu'on regardait son mariage avec Cécile comme probable, et que de plus longues assiduités autoriseraient, un jour ou l'autre, Mme de Brives à lui demander compte de ses intentions. Il prit la résolution de partir et resta.

Cette beauté fraîche, intacte, le retenait; après avoir agi par l'attraction des âmes, le charme opérait par la subtilité des sens, et l'amour, qui ne sépare jamais, entrevoyait là l'apaisement de tous ses désirs. Cessant de lui parler du même air qu'à tout autre, Mercœur avait envers Cécile le ton contraint de l'amant qui craint de se trahir, et de subites rougeurs venaient-elles dénoncer l'ardeur secrète d'un jeune cœur enflammé par des rapprochements qu'une mère favorisait, celui que Fidès croyait encore sien peut-être, eût douté de l'être s'il eût osé

Digitized by Google

regarder en lui. Tout est complice d'un amour naissant, et les regards surpris, et les rencontres fortuites ; sous ce ciel brûlant, sur les côteaux aux fortes senteurs, tout conseillait d'aimer, et les sens de cet homme, ravi à son culte séraphique, connaissaient l'ivresse à l'âge même où l'on ne boit plus à cette coupe sans y coller ses lèvres pour jamais. Ce n'était point qu'aux tendres mouvements par lesquels cette passion s'était annoncée eussent succédé des emportements grossiers ; c'était de la tendresse encore, mais avec l'aiguillon dont la piqûre est si vive et si chère. Mercœur s'y complaisait, il savourait nuit et jour l'adorable souffrance du désir tempéré par l'espoir ; à chaque instant, il livrait quelque chose de lui-même au courant doublement irrésistible d'une passion violente et permise, qui bientôt l'emporta tout entier. Le fleuve était sûr, la rive embaumée, l'esquif voguait vers l'avenir, baigné de flots bleus et de soleil ; déjà le passé avait disparu, comme la terre natale, le lendemain du départ. Se retournait-il ? A peine ! A l'horizon étaient ses yeux, c'était là-bas qu'il voulait jeter l'ancre, jouir du reste de la vie, et, quand il serait vieux, revivre, blond comme elle, dans le fils qu'elle lui donnerait. Souvent aussi des peurs déraisonnables le prenaient de ne point l'avoir ; la différence de leurs âges, quoiqu'elle n'eût rien de choquant, la crainte de voir reparaître un premier amour avec celui qui en aurait été l'objet, fournissaient à ses appréhensions autant de motifs chimériques. Il aurait voulu savoir la vie de Cécile, jour par jour, jusqu'à celui où il l'avait aimée, oubliant qu'il la savait ; quand, dans leurs jeux, Robert la saisissait avec la liberté d'un frère qui n'est encore qu'un grand enfant, Mercœur avait décidément besoin de toute sa raison pour ne point s'offusquer des libertés, pourtant bien innocentes, de l'impétueux et caressant écolier. Un jour, il les sépara, même assez vivement, Robert bondit comme un chevreau dans l'herbe, puis il les laissa seuls, et moins peut-être par hasard que par malice.

— Pourquoi donc, monsieur, l'empêchez-vous de jouer avec moi ? dit Cécile à Mercœur. Il n'y a pourtant pas de mal à cela.

— Certainement, non.... Cécile, accepteriez-vous une promenade avec moi ?

— Bien loin ?

— Très-loin.

— Très-loin ? Alors il faut que je sache si on me le permet.

— Votre mère est occupée, et je prends tout sur moi.

— D'autant plus facilement que c'est moi qui serai grondée. Nous pourrions bien rester dans le jardin.

Digitized by Google

— J'aimerais mieux sortir... Voyons, supposez que vous vous appelassiez Cecilia et moi sir Lyonnel, et que nous fussions, non point dans une bastide provençale, mais dans un cottage des environs de Londres, cela ne souffrirait pas de difficulté.

— Oui, mais nous sommes entre Marseille et Grenoble, — elle prit son chapeau, déposé sur un banc, — et je m'appelle Cécile tout bonnement.

Mercœur s'empara du chapeau et le posa sur la tête de Cécile, qui pinça les lèvres, car elle le trouvait bien familier.

— Cependant, une jeune miss et un gentleman, — je n'ose dire un jeune gentleman, ne sortent guère à pied, et je vous demande pardon, miss Cecilia, de n'y avoir pas songé.

— Ah ! oui, la cavalcade de tout roman anglais !

Puis elle rougit à ce mot de roman, qui a une immense portée dans l'esprit des jeunes filles.

— Roman, si vous voulez, reprit Mercœur, surtout s'il s'agit d'un roman à la manière anglaise : c'est d'une lecture facile, et cela finit toujours très-convenablement.

— Au surplus, dit Cécile et très-vite, je n'aime guère le cheval, et je n'y ai pas monté depuis le jour où Fidès a sauvé la vie à Robert.

Il est des noms que d'un accord tacite on ne prononce jamais, de ce nombre était celui de Fidès, et Cécile se troubla, car Mercœur avait tressailli.

— Oh ! je me rappelle fort bien, dit-il pourtant d'une voix assez ferme ; c'est une noble femme et digne d'un meilleur sort.

— Oui, reprit Cécile croyant qu'elle s'était trompée, et depuis lors, je lui ai voué une affection profonde, car elle s'exposait gravement. Oh ! ce sont là de ces services qu'on n'oublie pas.

On avait marché, l'on était dehors.

— Mais enfin, dit Cécile en se retournant vers la maison, où me menez-vous ?

— Venez, venez, vous me ferez plaisir, et j'ai à causer avec vous.

Il lui offrit le bras, elle l'accepta ; et, Mme de Brives, qui avait tout vu de sa fenêtre, n'en parut point bien courroucée.

Le moment était propice à parler d'amour. Mercœur ne doutait pas non plus qu'il ne fût bienvenu à déclarer le sien, car tout lui disait qu'il était aimé. Aussi, sans cet incident qui avait ramené si mal à propos le souvenir avec le nom de Fidès, Cécile eût déjà reçu les aveux de

Digitized by Google

Mercœur. Un cadenas était sur ses lèvres, ou, pour mieux dire, il n'était plus là que de sa personne, ailleurs était son esprit. Pour la première fois, depuis plusieurs mois, il mesurait exactement la route qu'il avait parcourue, l'énorme distance qu'il y avait moralement des Aiglades aux Sassafras et qu'il avait franchie sans s'en douter. Tous les sophismes dont il colorait son inconstance s'étaient évanouis, il n'était plus, lui l'homme à principes, lui toujours lui, qu'un homme comme un autre, qui se consolait d'une passion malheureuse avec la première venue. Voilà comment il désignait la charmante Cécile; il en avait honte, allait-il la trahir aussi? Quel homme était-il donc? Si elle eût connu ses secrètes pensées en cet instant, qu'eût-elle pensé de lui? Et que pensait Fidès de cette longue absence? Les questions se pressaient, s'enchevêtraient sans solution possible, à moins de celle-ci : volage! Eh bien, qu'importe, puisque Fidès, après lui avoir résisté pendant cinq ans, avait fini par l'évincer. Mais ce n'était pas pour l'avoir qu'il l'aimait jadis, c'était pour l'aimer d'un amour sans autre fin que lui-même, cent fois il l'avait juré. Au détour du chemin, ils aperçurent un homme qui venait à eux, c'était le domestique de Mercœur. Il s'imagina qu'il lui apportait une lettre de Fidès, car il lui voyait quelque chose à la main. Ce n'était qu'un livre destiné à Cécile et que Mercœur avait recommandé d'apporter aux Sassafras, s'il arrivait avant son retour. Mercœur le prit, puis comme il était assez grossièrement enveloppé dans un journal, il ne voulut pas le présenter ainsi. Et machinalement il jeta les yeux sur cette prose éventée : c'était un extrait d'une correspondance de la Martinique; elle apprit à Mercœur que M. Desaiglades avait subi des pertes énormes.

— Mademoiselle, dit-il brusquement, le temps menace; si nous rentrions?

— J'allais vous le proposer, monsieur, répondit Cécile d'un ton glacial.

Lui offrir le volume après cela eût été de mauvais goût, et Mercœur le glissa dans sa poche. Ils revinrent fort vite, sans échanger un seul mot. A la porte, ils se firent un grand salut, et Mercœur se retira après avoir prétexté d'une migraine qui l'avait pris tout à coup. Jusque-là il avait tenu le journal à la main, mais il n'avait nulle envie de le relire, il en fit une boule qu'il jeta. Cécile le laissa s'éloigner, et courut ramasser cette feuille mystérieuse, qui sans doute allait lui donner le mot de l'énigme. Rien ne saute aux yeux comme une mauvaise nouvelle, et déjà Cécile savait à quoi s'en tenir : Fidès était

Digitized by Google

ruinée, elle allait rappeler Mercœur, qui se piquerait d'honneur à ne pas l'abandonner dans l'infortune. Le coup fut rude, Cécile fut brave; elle avait déjà pris son parti. Du moins elle voulait confier sa peine à sa mère, quand elle apprit que Mme de Brives venait de partir pour les Aiglades, mandée par une lettre de Fidès. Il fallut attendre cinq heures, au bout desquelles Mme de Brives revint, pâle, fort émue.

— Je sais tout, lui dit Cécile, et j'aime Mercœur, et néanmoins je le lui laisse.

— Cependant, mon enfant...

— Ma mère, interrompit Cécile, ne me demandez pas de revenir sur cette décision ; car c'en est une, et je devais la prendre.

Évidemment ce n'était pas à cela que Mme de Brives s'attendait; mais quelle que fût son émotion, elle ne paraissait pas fâchée que les choses prissent cette tournure.

— Tu te décides vite, dit-elle ; et, d'ailleurs, c'est souvent ce qu'il y a de mieux. Voyons, Mercœur t'a-t-il dit qu'il renonçât?...

— Non, je l'ai senti. Ce n'est pas moi qu'il aime, ma mère, c'est Fidès ; elle le reprendra dès qu'elle voudra s'en donner la peine, et j'aurai servi d'amusette à celui qui l'épousera. Je le savais bien qu'il ne m'aimait pas...

— Que ne le disais-tu, cela m'aurait éclairée, et alors...

— Vous le dire... Ah ! vous ne l'ignorez pas, ces aveux sont pénibles, il faut que ce soit la douleur qui vous les arrache. Oui, oui, je sentais bien qu'il me trompait, c'est mal ce qu'il a fait là, c'est affreux !

Mme de Brives reprit au bout de quelques instants :

— Tu te décourages trop vite. A ta place, j'accepterais le combat.

— C'est impossible, répondit Cécile; c'est à Fidès que nous devons Robert; c'est elle qui l'a sauvé d'un péril imminent au risque de sa propre vie. Elle n'hésita pas à s'exposer pour nous, je saurai me sacrifier pour elle. J'en ai fait jadis le serment, c'est le moment de tenir ma parole.

Et comme Mme de Brives ne comprenait rien à ce langage, Cécile lui conta la scène à laquelle nous avons assisté au commencement de ce récit.

— Et maintenant, ajouta-t-elle, veuillez bien parler à votre tour : est-il vrai, oui ou non, que M. Desaiglades soit ruiné; est-il vrai que Fidès ait songé à épouser Mercœur, sinon pour rétablir les affaires de son père, du moins pour lui assurer une existence conforme à ses habitudes? Je ne la blâme pas, j'en aurais fait autant à sa place. Répondez, répondez, ma mère, je vous en conjure !

Digitized by Google

— Comment sais-tu tout cela? demanda Mme de Brives.

— Je l'ai deviné, répondit Cécile.

Cependant, le premier mouvement de Mercœur avait été de courir aux Aiglades. A mi-chemin, il s'arrêta, aperçut le château de l'autre côté de la vallée, et se demanda laquelle des deux il aimait décidément. Son cœur cria Cécile avec une énergie singulière, et il lui cria : Tais-toi. Le cœur ne se tait pas, mais on étouffe ses cris. Mercœur prit le sien comme à deux mains, le comprima, le tordit et ne l'entendit plus crier. Pourquoi cette torture? Parce que Fidès était malheureuse; parce qu'il est déplorable de tourner le dos à l'infortune; parce qu'il est lâche de dire à celle dont on a courtisé la richesse, — je ne vous aime plus, — quand elle est pauvre. La mort, plutôt que ce comble d'infamie. Pour s'y soustraire, il était capable de tout, tout lui serait facile, et léger, à côté de ce déshonneur écrasant. Lui, lui, Mercœur, l'honnête homme, lui le défenseur des faibles, lui qu'on citait pour n'avoir pas failli, pour n'avoir pas changé, il laisserait aux gens le droit de dire qu'il avait trahi une femme d'une manière vile et basse? Qu'importaient les larmes d'une autre, en présence de son honneur à sauver!

Mais était-ce donc une action bien belle, que de quitter Cécile après l'avoir ainsi recherchée? Quelle gloire attendre de sa jeunesse perdue et ne fût-elle que momentanément affligée, quelle gloire? Ce n'était pas à elle de se défier de lui, mais bien à lui de se défier de lui-même. D'un côté, il allait être traître, et de l'autre, traître aussi. Oui, tel était le couronnement inattendu que les passions réservaient à sa vie; il irait ensuite, s'il en avait le front, réclamer sa part du gouvernement des hommes, et s'il lui restait quelque pudeur, traîner sur une grève lointaine la mortelle amertume des déserteurs. Sa force était dans sa conscience pure, il ne se concevait, luttant pour le bien de tous, qu'irréprochable à ses propres yeux; tout lui manquait avec le contentement de lui-même, il voulait mourir; l'abîme, béant à ses pieds, l'attirait; quelqu'un lui mit la main sur l'épaule, c'était M. Wilfrid.

Ce fantasque Germain était, au fond, un esprit fort sérieux: il y avait longtemps que Mercœur le jugeait ainsi.

— Wilfrid, lui dit-il, votre parole de ne révéler à personne ce que vous allez entendre.

— Je vous la donne, répondit M. Wilfrid, en attachant sur lui ce

Digitized by Google

regard allemand dont rien ne saurait rendre la bonté; et maintenant, je vous écoute.

Mercœur lui conta tout, et M. Wilfrid dit en se grattant l'oreille;

— Grave, fort grave! Observez cependant que, sauf la ruine de M. Desaiglades, ce ne sont que chimères de votre esprit. Qui vous donne à croire que Fidès veuille vous épouser?

— Mais je devrais le vouloir, moi.

— En attendant, vous ne le voulez pas.

— Si elle me le proposait? Mettez-vous à ma place, que feriez-vous?

— J'épouserais Cécile.

— C'est de la partialité, Wilfrid!

— Sans doute, Mercœur, répondit M. Wilfrid, en bourrant tranquillement sa pipe de faïence, sur laquelle était peinte une tyrolienne en grand costume, mais le cœur est essentiellement partial, mon bon ami, et c'est Cécile que vous aimez.

— Alors, je n'épouserai personne.

— Vous aurez grand tort, Cécile sera une excellente femme, et vous verrez ce que pèsera l'autre, quand il s'agira de sacrifier celle qui vous tient au cœur. Et tenez, j'ose vous prédire que si jamais vous en êtes là, vous trouverez d'excellentes raisons.

— Vous me faites mal, Wilfrid.

— Je le vois bien, mon bon ami, mais les passions ne sont que la souffrance sous une forme particulière, et ce n'est pas ma faute si vous en avez. Voyez, nous discourons là sur des hypothèses; montez jusqu'aux Aiglades, et sachez ce qu'il en est. Le plus probable, je le maintiens, c'est que vous en serez quitte pour venir en aide à des amis malheureux, avec la délicatesse qu'on doit y mettre et qui ne coûtera rien à une âme telle que la vôtre. Voici l'heure de ma leçon, souffrez que je vous quitte. Un mot pourtant: vous me parliez de votre honneur, sauvez-le donc, c'est à merveille, mais ne le confondez pas avec le point d'honneur, laissez cette fadaise aux étudiants de Heidelberg, à la juvénile moustache. Adieu!

En le regardant s'éloigner, Mercœur ne put s'empêcher de penser que cet homme, simple et bon, était doué d'une rare perspicacité, puis il se remit en chemin, mais si lentement, qu'il semblait craindre d'arriver. Et cela, quand tout lui donnait à croire que Fidès peut-être était dans le malheur, et l'attendait comme son dernier ami! Alors il pressait le pas, et s'arrêtait bientôt malgré lui, comme on le fait lorsqu'on veut rassembler ses souvenirs. Il se rappela donc qu'un jour et

Digitized by Google

sur des indices fort significatifs, il s'était dit que le père de Fidès était probablement menacé dans sa fortune. Et au lieu de chercher à savoir la vérité, au lieu de leur venir en aide, c'était le moment qu'il avait choisi pour les abandonner! Savait-il même si l'espèce de congé qu'il avait reçu n'avait pas été dicté au père et à la fille, par un raffinement de délicatesse? Il y avait là de cuisants remords pour un galant homme, et Mercœur, encore une fois balloté entre deux sentiments contraires, crut sentir que rien ne lui coûterait pour réparer les torts qu'il s'attribuait.

Il arriva; la porte du château était ouverte, il n'y avait personne dans la cour, si soigneusement entretenue jadis, et où des touffes d'herbes commençaient à pousser comme aux demeures abandonnées. Mercœur appela, on ne répondit pas. Il se dirigea donc vers les écuries; elles étaient vides et déjà l'araignée tendait sa toile entre les barreaux des rateliers inutiles; Sturdy, lui-même, avait été vendu. Alors le coq chanta et Mercœur pensa :

— J'ai donc trahi!

Il courut au salon, il y trouva Fidès, qui lui dit :

— Vous voici donc, enfin!

Il la regarda, elle était pâle et maigrie, elle avait des cheveux blancs.

— Fidès, Fidès, s'écria-t-il, qu'y a-t-il donc, parlez?

— Nous sommes ruinés, répondit-elle, il faut vendre les Aiglades et mon père en va mourir.

Puis elle lui tendit la main en ajoutant :

— Vous seul pouvez nous sauver; m'aimez-vous encore, Mercœur?

Ah! qu'il aurait voulu pouvoir tomber à ses pieds, lui dire que son nom et sa fortune étaient à elle! Il le voulait, il ne le put; ce n'était pas elle qu'il aimait, c'était Cécile. Fidès attendit quelques instants une réponse, et n'en obtenant pas, elle reprit :

— J'allais vous écrire pour vous prier de venir nous voir, vous nous avez bien négligés depuis quelque temps...

— Je ne savais pas...

— Oh! j'en suis bien sûre, dit-elle, on peut compter sur vous.

Puis elle se tut comme épuisée. Le sens de ces paroles était clair, Fidès réclamait l'aide de Mercœur.

— Vous comptiez sur moi, reprit-il, ayez donc la bonté de m'apprendre en quoi je puis vous être utile, et croyez...

— Vous l'apprendre, dit Fidès, en levant les yeux sur lui, vous l'apprendre... ne le devinez-vous pas?

Digitized by Google

Sans doute il le devinait, et pourtant il répondit :

— Combien vend-on les Aiglades? Je les achète à la condition que M. votre père en conservera la jouissance sa vie durant.

— Je vous remercie, reprit Fidès, mais les Aiglades ne rapportent rien... il faut vivre.

— Fidès, répondit Mercœur, je suis riche, j'ai peu de besoins, et notre vieille amitié m'autorise à vous parler franchement...

— Prenez garde, dit-elle, ou vous allez mettre votre bourse à notre disposition. C'est chose rare, je le sais, et je vous en remercie ; songez seulement, Mercœur, que s'il est quelquefois bien doux au riche d'offrir, quelquefois il est bien dur au pauvre d'accepter.

— Ah! s'écria-t-il, vous me déchirez le cœur ; de grâce, ne parlez pas ainsi. Je vous ai aimée de toute mon âme...

C'était lui dire qu'il ne l'aimait plus, elle feignit de ne pas comprendre et reprit :

— Oui, je sais que vous m'aimez depuis bien longtemps, et moi j'ai été bien ingrate envers vous... Je le regrette...

Il était impossible de lui dire plus clairement, qu'elle était prête à l'épouser, et c'eût été pour une âme ordinaire une revanche inespérée. Mercœur, bien loin de se complaire à cette pensée, était pénétré d'une respectueuse commisération pour cette noble femme que l'implacable nécessité forçait à ce démenti. Il en devinait les motifs secrets, rien ne lui échappait des luttes, des angoisses, par lesquelles Fidès avait passé avant d'en arriver là, et il était désespéré de ne savoir pas contraindre ses lèvres au mot qui eût tout adouci, tout arrangé : on accepte tout d'un mari. Ce mot, une part de lui-même voulait le prononcer, une autre s'y refusait obstinément. Un de ces sophismes si précieux aux perplexités du cœur s'offrit, et Mercœur le saisit avidement. Il fallait songer à Cécile, sans elle il n'eût point hésité, mais elle était là ; la tromper eût été déloyal, et au point où ils en étaient, c'eût été la tromper que d'en épouser une autre. Sur cette réflexion, fort juste il est vrai, Mercœur regarda Fidès : silencieuse et brisée comme le coupable, tandis que le jury délibère, elle attendait. A cette vue, Mercœur sentit sa pitié s'accroître encore... la pitié n'est pas l'amour et l'amour seul eût trouvé désirable cette femme vieille avant le temps, flétrie, refroidie, et en qui la vie ne semblait plus s'annoncer que par les convulsions mal réprimées d'un désespoir atroce. Ce n'était pas une femme que Mercœur avait sous les yeux, c'était l'image d'une douleur grandiose, surhumaine, incomparable modèle pour le ciseau du sculpteur, impossible à mettre dans la maison sans en chasser le soleil...

Digitized by Google

Fidès prit la main de Mercœur, et il crut sentir cette main glacée du Commandeur qui sut faire frissonner Don Juan. Puis, dans un éblouissement sensuel, il revit Cécile avec sa lèvre de pourpre et sa gorge naissante; alors je ne sais quoi d'infime et de tout-puissant, lui arracha cette parole glaciale :

— Les propositions que je viens de vous soumettre vous conviennent-elles, ma chère Fidès?

Sans répondre, Fidès laissa retomber la main de Mercœur qu'elle tenait encore, et fut un instant comme accablée. Puis d'une voix ferme :

— Voulez-vous voir mon père ? votre visite lui fera plaisir.

— Oh ! la malheureuse, pensa Mercœur, qu'elle doit souffrir.

Fidès s'était levée, Mercœur l'avait imitée, et l'on s'était mis en marche vers l'appartement de M. Desaiglades. Dans l'escalier, on rencontra Mirliflor, qui brusquement s'empara des mains de Mercœur et les couvrit de larmes, tandis que Fidès détournait la tête. Quand il était entré dans la cour déserte, Mercœur avait éprouvé une émotion si vive, qu'il ne croyait pas qu'elle pût augmenter; mais elle avait augmenté quand il avait vu Fidès, augmenté quand il avait si mal répondu à des ouvertures qui jadis l'eussent comblé de joie. Elle augmenta avec les naïves effusions du pauvre Mirliflor, elle augmentait à chaque minute, c'était quelque chose de profond et d'immense, c'était l'infini qui le submergeait sous la forme de la douleur. Fidès entra la première dans la chambre du malade; puis, rouvrant la porte, elle appela Mercœur en s'efforçant de sourire.

M. Desaiglades ne quittait plus le lit. Il était maigri jusqu'à l'os, un tremblement nerveux agitait ses mains jaunes comme la cire; les yeux roulaient dans leur orbite, éclatants, inquiets, la fièvre avait gercé ses lèvres; et Mirliflor ayant renversé une chaise dans la pièce voisine :

— Qu'est-ce, qu'est-ce donc? demanda le malade d'une voix saccadée.

— Ce n'est rien, c'est Mirliflor, dit Fidès avec une douceur angélique.

— Oui, oui, reprit M. Desaiglades, c'est que je crois toujours qu'on vient saisir ici. Ah! voici Mercœur; sauvez-nous, sauvez-nous, Mercœur.

— Calmez-vous, mon ami, répondit Mercœur, et soyez sûr qu'on ne vous inquiétera pas. Vous conserverez les Aiglades, je vous en réponds. Mais vous n'êtes pas en état de causer d'affaires, et je n'ai voulu que vous serrer la main.

Digitized by Google

Puis il sortit, il étouffait dans cette chambre. Si l'intérêt qui s'attache aux malades est réel, il faut les avoir soignés ; à première vue, ils n'inspirent qu'une sorte de répulsion, même au meilleur des hommes, et c'est ce que Mercœur avait éprouvé. Au bout d'un instant, il chercha Fidès et s'aperçut qu'il était seul. Elle était restée près de son père, ce devait être là que la plupart de son temps se passait, et avec quel avenir en perspective ! Alors un revirement soudain et sublime se produisit chez Mercœur ; cette grande infortune à consoler tenta son âme généreuse. L'autre était jeune, il n'y avait pas de parole échangée ; après tout il était libre, et Fidès profiterait de sa liberté. Quelques instants s'écoulèrent, au bout desquels Fidès reparut :

— Mercœur, dit-elle, vous devez comprendre à présent, ou bien c'est que vous ne voulez pas comprendre.

Ne sachant que répondre, il feignit à son tour de n'avoir pas entendu ; il avait eu sans doute un éblouissement pareil à celui de tout à l'heure. Elle lui dit alors :

— Souffrez que je retourne auprès du malade ; il n'a plus que moi, et, je le vois bien, je n'ai plus que lui.

Il la laissa partir, honteux de sa faiblesse et de ses incertitudes, au point de les colorer encore du prétexte de ses devoirs envers Cécile. Ce fut à cela qu'il s'attacha, et voici comment il résuma les réflexions de la nuit :

— Je ne suis libre d'épouser Fidès que dans le cas où l'attachement de Cécile n'aurait rien de sérieux.

A dix heures du matin, il arrivait aux Sassafras et demandait à Mme de Brives une entrevue, qui lui fut sur-le-champ accordée.

— Madame, lui dit Mercœur, je devrais peut-être donner une autre apparence aux graves communications que j'ai à vous faire, mais je préfère le précis à l'alambiqué, le mot propre à la périphrase, et voici sans détour ce dont il s'agit. Vous savez quelles furent mes relations avec Fidès ; savez-vous aussi ce qui se passe aux Aiglades ?

— Je crois du moins savoir que la fortune de M. Desaiglades est gravement compromise. Ensuite, monsieur ?

— Ensuite, madame, je me croirais tenu d'épouser Fidès malheureuse, mon cœur appartînt-il à une autre.

— Alors, monsieur, repartit Mme de Brives, je ne vois pas pourquoi vous résisteriez à la voix de votre conscience. Je pourrais ajouter que je ne vois pas davantage pourquoi vous préludez à un projet qui vous honore, en me l'exposant comme si vous aviez besoin de ma permission. Mais vous m'avez donné l'exemple de la franchise, et franche-

Digitized by Google

ment voici ce que je crois comprendre. Vous avez été fort assidu auprès de ma fille depuis quelque temps, vous lui avez même fait un peu la cour, et, en un mot, si vous êtes sérieusement engagé envers Fidès, vous n'êtes pas bien sûr d'être sans quelque engagement envers Cécile. Cette situation qui n'est pas bien neuve, est toujours difficile, et je suis heureuse d'être en mesure d'y mettre fin. Cécile est à marier, vous êtes garçon, et, vous voyant la rechercher, j'ai cru que vous songiez à lui offrir votre nom ; elle l'a cru elle-même, et nous ne pouvions, l'une et l'autre, que vous en savoir bon gré. Toutefois, nous ne nous sommes hâtées, ni moi de m'attacher déraisonnablement à cette espérance, ni Cécile de s'éprendre au point de ne savoir plus renoncer à vous. Une promenade en tête-à-tête, à laquelle ma fille s'était prêtée, a eu un résultat tout contraire à celui qu'elle en attendait. Elle croyait, — voyez jusqu'où je pousse la franchise, — que vous alliez lui parler de mariage, lorsqu'un incident, que vous n'avez point oublié, est venu donner une tout autre issue à cette innocente escapade. Pendant ce temps-là, j'étais mandée aux Aiglades, et Fidès m'avouait la ruine de son père. Elle ne m'a rien dit de plus, et d'ailleurs j'ai compris le reste : c'était sur vous qu'elle comptait en ces funestes conjonctures. De mon côté, je vous connais trop bien, monsieur, pour avoir un seul instant douté du parti que votre délicatesse vous dicterait. Votre mariage avec Cécile n'était plus guère possible. Comment le prendrait la pauvre enfant ? J'en étais assez inquiète, quand je me suis aperçue qu'elle le prenait à merveille. Vous lui plaisiez, mais elle ne vous aime pas, voilà ce qu'elle m'a dit et ce que je me plais à vous répéter, car cela ne saurait que vous être agréable à entendre, je suppose. Épousez, monsieur, épousez donc celle que vous avez tant aimée, que probablement vous aimez encore, et recevez de ma bouche l'assurance que ce petit épisode ne sera d'aucune conséquence pour l'avenir de ma fille.

Elle se leva, Mercœur ne bougea pas.

— Il me reste, reprit Mme de Brives, à vous exprimer tous nos vœux pour votre bonheur.

Cette fois il n'y avait plus qu'à partir. Dans le jardin ils rencontrèrent Cécile, — par hasard, — et elle vint à eux sans le moindre embarras. Il ne trouva pas quatre mots à lui dire, mais il jeta sur elle un regard rapide. Elle était souriante, fraîche comme la rose du matin, et une femme seule se fût aperçue que l'art y était pour quelque chose. Ainsi, Mme de Brives avait raison : tout cela n'avait été pour Cécile qu'une galanterie inoffensive autant qu'innocente, et Mer-

Digitized by Google

cœur reconnut à ses coups l'amour dédaigné : c'en était fait, le destin le condamnait aux passions solitaires. Cependant, la porte des Sassafras s'était refermée sur lui, et rien ne l'empêchait plus de tourner ses pas vers les Aiglades. Quelques minutes encore, et il allait les voir là-haut, avec leur tour carrée, rose au soleil de midi. Mais comme s'il eût redouté ce spectacle, si doux jadis à ses yeux, il s'enfonça dans la vallée et marcha tout le jour au hasard. Une pensée perverse, lâche, l'obsédait : courir à Paris, se procurer l'argent qu'il fallait pour acheter les Aiglades, et l'envoyer à leur maître avec un reçu de pareille somme. C'eût été acquérir le château et le vendre en même temps. Si cet arrangement était accepté, on procéderait ensuite aux formalités légales ; autrement on aviserait à un moyen quelconque d'assurer l'existence de Fidès et de son père. Fallût-il dépenser plus encore, Mercœur était prêt, mais il ne dépendait pas de lui de donner une autre forme à sa générosité. Il lui était resté de sa dernière entrevue avec Fidès une impression indéfinissable de froid et de malaise : qu'elle prît la moitié de sa fortune, qu'elle n'aspirât pas à l'épouser. Oui, voilà les mots dont il se servit tout bas. Cela fait, le cœur de Cécile serait à reconquérir, mais il ne jugeait pas la chose impossible, et, en tout cas, il prétendait la tenter. D'ailleurs, et si contraire qu'elle fût à ses sentiments passés, une telle résolution était assez facile à justifier, les bonnes raisons se présentaient en foule : M. Wilfrid ne s'était pas trompé. Et s'il convient de pousser à bout cette analyse, triste, il est vrai, comme l'est souvent la vérité, qu'on le sache, Mercœur éprouvait une sorte de soulagement à se dire que le plus rude était fait. Après avoir vu ses ouvertures matrimoniales accueillies comme elles l'avaient été, il était peu probable que Fidès les renouvelât, surtout si Mercœur évitait de la revoir, et il y était décidé. Rentré chez lui à nuit close, il demanda s'il y avait une lettre, — non; s'il n'était venu personne des Aiglades, — non. Alors il respira largement, puis il soupa d'assez bon appétit. C'était féroce : on l'est volontiers envers la femme dont on ne veut plus. Ce n'est pas toujours la haine qui succède à l'amour, mais ce n'est jamais l'indifférence; celle que nous aimions hier, nous est odieuse; l'égoïsme d'un amant désaffectionné est sans égal. Quand une passion nouvelle est née sur les ruines de l'autre, un homme est capable de tout; il montre je ne sais quelle ardeur sauvage à se ruer sur ces débris éloquents comme sur les témoins de son inconstance, et où il croit voir autant d'obstacles à ses appétits nouveaux. La nuit fut calme, et le matin :

— Y a-t-il une lettre ?

Digitized by Google

Pas de lettre ! Allons, pensa Mercœur, elle a compris. Puis il s'aperçut qu'il faisait beau, et se coucha sous un arbre, la tête à l'ombre, les pieds au soleil. Les préparatifs de départ prirent la journée ; le soir, Mercœur sortit un instant ; puis, persuadé que Fidès n'écrirait pas, il rentra sans songer à adresser à ses gens la même question que le matin. Cependant, on lui présentait quelque chose : c'était une lettre de Fidès.

Elle n'écrivait guère à Mercœur, qui n'en avait que plus d'empressement à la lire, et, sachant cela, le domestique se hâta d'allumer un flambeau à deux branches, déposé sur la table de travail.

— C'est bien, lui dit son maître avec une brusquerie inaccoutumée, laissez-moi.

Il tenait toujours la lettre et la jeta toute cachetée sur le tapis de velours vert, qui recouvrait le bureau ; elle s'y détachait en blanc, là, sur le coin, à gauche de l'écritoire de bronze, éclairée en plein par le flambeau, dont l'abat-jour renvoyait toute la lumière en bas. Mercœur la regardait, il ne l'ouvrait pas, il en savait le contenu. Un fauteuil était près de lui, il n'avait qu'à s'asseoir; il n'y songea pas. Vingt fois il passa et repassa devant le bureau, autant de fois il vit cette pauvre lettre qui semblait le supplier, et autant de fois il détourna la tête. C'était mal, et le vent de la nuit ayant gémi dans le silence, Mercœur frissonna de la tête aux pieds, comme s'il eût été en train de commettre un crime, et que la justice eût été là. Soudain la porte s'ouvrit ; on attendait la réponse.

— Dans un instant, dit Mercœur.

Puis il s'assit à son bureau, et traça d'une main ferme ces lignes impitoyables :

« Ma chère Fidès,

« Je ne puis me rendre au désir que vous m'exprimez, car je pars à l'instant pour Paris. Au surplus, c'est uniquement pour être à portée de m'occuper efficacement de votre père et de vous. Permettez-moi d'ajouter que vous saurez d'ici à peu comment je l'entends, et d'espérer que les projets de ma vieille amitié seront compris de la vôtre. Grande est ma douleur de vous savoir malheureuse, mais vous la doubleriez en m'empêchant d'agir en sorte que le plus rude d'un pareil coup vous soit évité. A bientôt, et croyez-moi le plus dévoué de vos amis.

« MERCŒUR. »

Digitized by Google

Ce billet terminé, il comprit qu'il était difficile de l'envoyer sans savoir s'il répondait à la lettre de Fidès, et il daigna l'ouvrir. Elle le priait de passer aux Aiglades le lendemain matin, il avait deviné. N'ayant plus que faire de cette missive, il la déchira en quatre morceaux,— probablement sans songer qu'une feuille de papier tient bien peu de place au fond d'un tiroir; — puis il mit sa propre prose sous enveloppe et sonna.

— Vous remettrez cette lettre à l'homme des Aiglades, dit-il au domestique, n'oubliez pas non plus que je pars demain et que tout soit prêt à cinq heures au plus tard.

A quatre heures, on le réveilla, c'était un nouveau message de Fidès ainsi conçu :

« Je tiens à vous voir sans retard, et c'est au nom du passé que je vous demande cet entretien. »

Il n'y avait pas à reculer, mais Mercœur ne put se défendre de l'irritation sourde que nous cause la ténacité d'une femme, dont nous nous étions crus affranchis, délivrés, débarrassés, que dirai-je? Il partit néanmoins, il arriva.

— Mon ami, lui dit brusquement Fidès, une pareille situation ne saurait se prolonger. Vous avez feint de ne pas comprendre les ouvertures que je vous ai faites hier; je vous parlerai donc sans détour. Voulez-vous m'épouser?

— Je ne puis, répondit-il, je suis engagé ailleurs.

— Engagé... envers Cécile, n'est-ce pas ce que vous voulez dire? Eh! bien, vous déguisez la verité. J'ai vu hier Mme de Brives, et je sais qu'elle vous a relevé, au nom de sa fille et au sien, de toute espèce d'engagement. Soyez donc franc, convenez que vous ne m'aimez plus, convenez que vous aimez Cécile.

— Eh! bien, oui, s'écria-il, je l'aime, et qu'y trouvez-vous à redire? Sept ans je vous fus fidèle sans espoir, cinq ans je vous suppliai d'amour, et cela fait en tout douze ans de fidélité. Qui m'empêchait d'aimer ailleurs? Quelle mère m'eût refusé sa fille? Je vous aimais, je m'abstenais. Pour toute récompense, — un jour, — on me congédia. Moi, j'en fus désolé, non pas surpris; j'importunais jusqu'aux gens de la maison. Ce dernier coup brisa ma dernière espérance, et je dévouai ma vie au travail, au devoir. Sur ces entrefaites, je rencontrai une jeune fille dont la grâce naïve me séduisit malgré moi. Et voulez-vous savoir son plus grand charme à mes yeux? Elle ne me repoussait pas! Sachant bien que vous m'aviez blessé, elle ne demandait qu'à me guérir...

Digitized by Google

— C'était d'une bonne âme, interrompit Fidès. Pourtant, prenez-y garde, elle est bien jeune pour vous.

— Fidès! Fidès! reprit Mercœur en pâlissant, vous n'y songez pas. Vous ne m'avez fait que du mal, et c'est à Cécile que je dois les meilleurs instants de ma vie. Si bon vous semble, espérez donc que je vous la sacrifie; que je vous souffre ce ton de persiflage en parlant d'elle, ne l'espérez pas. Et tenez, elle vaut mieux que vous, elle est sensible.

— Ah! vous l'aimez.

— De toute mon âme.

— Alors, reprit Fidès avec un bon sourire, épousez-la et n'en parlons plus. Mais auparavant, votre main, Mercœur, votre loyale main.

Un changement si brusque avait besoin d'explications, et voici celles que Fidès s'empressa de donner à Mercœur.

M. Desaiglades était bien ruiné, mais M. de Cramayan, en laissant toute sa fortune à Fidès par testament, l'avait délivrée de la pressante alternative qui avait failli lui coûter si cher. Quant au motif des libéralités posthumes du vieux gentilhomme, on le trouvait relaté dans une lettre adressée à sa légataire universelle, et il mérite d'être rapporté, ne fût-ce que pour sa singularité. Fidès, par sa constance à toute épreuve, avait étonné M. de Cramayan, qui croyait ne pouvoir plus s'étonner de rien. On se rappelle peut-être que, dans son entrevue avec Mercœur, il n'avait pu dissimuler son admiration pour la conduite si rare de Mlle Desaiglades; il était même permis de croire, à certaines allusions dont la lettre était semée, et qu'il n'ignorait pas la situation pénible où une récente catastrophe l'avait placée, et que la pensée d'y mettre fin avait adouci ses derniers moments. Quant à Fidès, elle ne cacha pas à Mercœur que, sans se dissimuler quelle responsabilité c'était assumer, elle était décidée à rester fille. Mais, rendue à elle-même, sa première pensée avait été d'assurer le bonheur d'un homme si longtemps malheureux par elle, et aussitôt elle avait mandé Mme de Brives aux Aiglades, avec l'intention de lui demander ce qu'il y avait à faire pour hâter le mariage de Cécile et de Mercœur. Or Fidès avait cru comprendre, par ce qu'en disait Mme de Brives, que Mercœur tout en aimant Cécile, répugnait à le lui avouer et surtout à se l'avouer à lui-même, pour des raisons faciles à deviner. C'est alors qu'elle avait conçu le plan de la petite comédie qu'elle venait de jouer, et dont le seul but était de forcer l'aveu de Mercœur et de le mettre par là dans l'impossibilité de reculer. Mme de Brives n'avait donc fait

Digitized by Google

que jouer un rôle aussi, quand elle avait si lestement relevé Mercœur de toute obligation envers Cécile. Toutefois, Cécile, qui devait alors savoir la vérité, l'ignorait encore quand elle avait vu Mercœur pour la dernière fois : on avait cru cette précaution indispensable au succès de la ruse, dont son bonheur dépendait. Ce ne fut pas non plus la moindre joie de Fidès d'avoir à apprendre à Mercœur pour quelles raisons Cécile avait paru renoncer à lui si facilement.

Ces détails, un peu froids à donner ici, causèrent pourtant une vive émotion à celui qui les entendait.

— Comment vous remercier, dit-il, comment vous remercier, Fidès, ô Fidès, trois fois grande!

Elle secoua la tête, car elle ne se croyait pas grande, ce qui est le signe distinctif de la vraie grandeur.

— A quoi pensez-vous, lui dit-il au bout d'un instant, vous semblez rêveuse?

— Je pense en effet... je pense que la plus solide résolution tient à bien peu de chose, et que, n'eût-on rien à se reprocher, il ne faut pas être orgueilleuse. Sans ce testament, où serais-je?

— Qu'entendez-vous par-là, n'étiez-vous pas décidée à garder votre foi à celui qui l'a reçue jadis?

— Oui, dit-elle, mais mon père?

Au même instant M. Desaiglades entra, appuyé sur Mirliflor. Faible encore, il allait cependant beaucoup mieux, depuis que sa fille lui avait annoncé la bonne nouvelle, et elle l'avait fait aussitôt après la rapide entrevue de Mercœur et du malade. Mercœur courut à lui, et le salua fort amicalement, mais M. Desaiglades le reçut avec une froideur marquée.

— Qu'est-ce que c'est que cela, lui dit Mercœur; croyez-vous donc que je vienne ici pour épouser Fidès? Je viens, au contraire, la prier de me réconcilier avec Mlle de Brives, ma future, nous sommes en bisbille...

A ces mots, la figure de M. Desaiglades prit une expression des plus affables, puis il lui serra chaleureusement la main; car il ne lui eût point pardonné de l'avoir pris au mot, et cela au moment même où ce mariage n'était plus indispensable. Puis, les voyant disposés à se rendre ensemble aux Sassafras, il les engagea à partir sur-le-champ.

Quand on les annonça, Mme de Brives et sa fille travaillaient l'une à côté de l'autre, dans ce petit salon du rez-de-chaussée, où Mercœur avait passé de si doux instants.

Digitized by Google

— Cécile, dit Fidès, c'est votre mari que je vous amène. Aimez-le bien, car il vous adore, je vous en réponds. Je sais que vous ne vouliez plus de lui ni de personne, je sais même pourquoi, — en même temps, elle l'embrassa tendrement, — mais ce sont là de ces partis dont on revient à votre âge, et, ma foi, l'on a bien raison.

On les laissa, et, au bout d'un quart d'heure, Mme de Brives et Fidès, qui s'étaient mises à se promener dans le jardin, les virent reparaître, se donnant le bras et sincèrement réconciliés, à ce qu'il semblait. On déjeuna, Fidès fut gaie sans bruit, mangea de grand appétit, reprit couleur.

— Comme vous voilà bien, dit Mme de Brives, et quel plaisir pour vos amis de vous voir ainsi !

— C'est que je suis heureuse, répondit-elle.

A ce mot, le silence se fit : quel étrange bonheur que le sien !

Devinant leur pensée, Fidès reprit :

— Oui, je suis heureuse.

Et elle ajouta tout bas pour ne blesser personne :

— Je n'ai pas changé. N'aimer qu'une fois est le bonheur.

C'était le mot de sa mère.

Cependant quelqu'un s'était levé, avait baisé la main de Fidès et lui avait dit :

— Oui, mademoiselle, vous serez heureuse, car vous aurez passé sur la terre en faisant le bien, et que peut désirer de plus une âme telle que la vôtre? Bonheur bien calme, bonheur un peu mélancolique que celui-là ! c'est vrai, mais après tout, bonheur suprême !

C'était M. Wilfrid; Fidès le connaissait à peine, et elle fut assez surprise de cette allocution, surtout de la marque de familiarité respectueuse qui lui avait servi d'exorde. Alors M. Wilfrid se troubla, et s'entortilla dans ses excuses, en finissant par son refrain ordinaire :

— Je suis de la maison, Cécile est *ein anche*.

— Et vous, s'écria Mercœur, vous êtes non-seulement un excellent homme, Wilfrid, mais un éminent psychologue. Vous souvient-il de la conversation que nous eûmes ensemble, il y a quelque temps, dans la montagne, et de vos prédictions? Elles se sont réalisées de point en point.

M. Wilfrid s'inclina modestement, et le silence se fit de nouveau; mais il n'avait rien de pénible, car la sérénité de Fidès le remplissait, en quelque sorte, et l'imprégnait d'elle-même. Tous les regards étaient tournés vers elle, mais si discrètement qu'elle n'en pouvait être offensée, et peut-être aussi ne le remarquait-elle point; son esprit

Digitized by Google

était ailleurs, elle s'absorbait dans la satisfaction d'une âme qui a conservé son intégrité dans les plus dures épreuves, et tous ceux qui l'entouraient, bien que ce fussent tous des caractères éclairés, sentaient qu'elle leur était supérieure.

Pratiquer ces hautes vertus qui, trop souvent, passent aux yeux des hommes pour une duperie, et cela sans en attendre d'autre récompense que celle d'une conscience contente d'elle-même, est, en effet, le dernier point de la supériorité. Et cette récompense est certaine, on ne saurait trop le répéter : c'est réconcilier l'homme avec la terre en l'initiant à sa propre grandeur.

Deux mois s'étaient écoulés; il était midi, une voiture suivait cette belle promenade dont la renommée menace d'éclipser celle de la Cannebière, nous voulons parler du Prado de Marseille. C'est une longue allée bordée de platanes qui commence où finit la rue de Rome qu'elle semble continuer, et qui, à cinq cents mètres de là, fait un angle droit et se prolonge jusqu'à la mer. Vue des hauteurs du Petit-Saint-Geniez, elle se présente comme une large ligne verte rayant la plaine aride, et à l'extrémité de laquelle s'étend la baie; sur la rive gauche s'élève une chaîne de montagnes, sinon bien haute, du moins d'une forme monumentale comme celles de toute cette contrée, et dont les pans abruptes forment, du côté de la mer, un rempart inexpugnable, tandis que l'autre est à peine accessible. C'est à leur pied que s'étend le village de Montredon; tous les étrangers vont le visiter, et c'était vers Montredon que roulait la voiture, dont nous parlions tout à l'heure; faut-il dire qu'elle emportait Mercœur et sa femme? Arrivés au bout de leur course, ils mirent pied à terre, et suivirent jusqu'au bout cette pittoresque corniche qui laisse le village à gauche, et pointe jusqu'en mer. Là ils se retournèrent, un magnifique tableau était sous leurs yeux.

La baie à laquelle aboutit le Prado, se développait semblable à une gigantesque faucille, dont la poignée eût été à Montredon et dont la pointe allait s'amincir tout là-bas dans les flots. Un pan d'azur, qu'on eût cru tombé du ciel, emplissait cette vaste échancrure; c'était la Méditerranée limpide et bleue. Tout au fond, ce point noir, c'était le château d'If; plus près, s'élevait une roche pointue, autour de laquelle et blanc comme elle, l'alcyon voltigeait. Vers la haute mer, mais bien au-dessous de l'horizon, des pêcheurs croisaient autour d'une madrague, et leur voile aiguë rappelait ces théories antiques qui glissaient mystérieusement sur la plaine liquide, rapportant aux Grecs attentifs sur le rivage le mot de l'oracle lointain. Et sur tout cela le soleil!

Digitized by Google

— Dieu que c'est beau! s'écria Cécile.

— Admirable, répondit Mercœur; je suis venu ici bien des fois, et jamais je n'ai éprouvé rien de pareil.

— C'est qu'il ne suffit pas d'aimer, répondit Cécile, il faut avoir qui nous aime. Alors tout se complète et se transforme.

Quelques jours plus tard, et cette fois en partant pour Paris, ils aperçurent au loin une tour sarrazine au sommet de laquelle une femme était debout au soleil couchant. Ils se serrèrent la main et des larmes leur vinrent aux yeux : ils avaient reconnu là haut, solitaire et pensive, cette Fidès à qui ils devaient leur bonheur.

PAUL DELTUF.

FIN

Digitized by Google

D'UNE NOUVELLE INTERPRÉTATION

DE LA

LÉGENDE GOTHIQUE DU JUIF-ERRANT

I

Entre toutes les légendes merveilleuses qui sont ancrées dans l'esprit du peuple, celle du Juif-Errant est certainement la plus tenace, et c'est ce qui m'a poussé à en chercher le sens. Pourtant il n'y a pas que le peuple qui s'inquiète de cette tradition : philosophes, poëtes, romanciers, peintres, érudits, ont étudié tour à tour cette mystérieuse figure, et par là furent consolidées les attaches qui la retenaient dans le mur des croyances populaires.

N'est-ce pas un curieux accolement que celui des deux mots *Juif*, *Errant*, propre à frapper les esprits naïfs, le *Juif* si longtemps réprouvé des anciennes sociétés, traînant à sa suite le nom *errant*, boulet accroché à sa nationalité par un trait d'union.

Ce titre déjà eût suffi ; mais l'image qui s'adresse aux yeux de ceux qui ne savent pas lire, cette image dont le succès ne se ralentit pas, qu'on tire chaque année à des milliards d'exemplaires, qui se répand partout, à la ville, au cabaret, dans la cabane du paysan, cette image ne devait-elle pas consacrer à jamais le vieillard à longue barbe qui, la figure pleine de rides, jette un regard attristé sur les cités sous les murs desquelles il passe ?

Et à l'image fut jointe une complainte qui, chantée de bouche en bouche, retraça en de nombreux couplets la lamentable odyssée d'un être maudit de tous, de Dieu et des hommes.

Digitized by Google

Cela ne suffisait pas encore. Pour ceux qui ne s'intéressaient pas aux rimes de la ballade populaire, un récit détaillé des pérégrinations du Juif fut consigné dans un petit cahier « à deux sols » de la *Bibliothèque bleue;* et le paysan méditatif put le soir, sous le manteau de la cheminée, réfléchir à l'enchaînement des événements singuliers qui avaient mis un bâton aux mains du Juif et l'exposaient jour et nuit aux rigueurs des saisons.

Ce ne fut pas tout. Des esprits poétiques s'emparèrent de la légende et essayèrent de l'approprier aux imaginations du jour; séduits par les grandes lignes de cette conception, ils tentèrent de rajeunir le texte, croyant pouvoir lutter avec des vers naïfs en révolte contre toute poésie.

Les romanciers voulurent goûter au festin, et le Juif leur servit à des compositions sociales, où furent entassées toutes les aspirations modernes.

Les peintres aussi suivirent le courant; de même que les dramaturges de boulevard ne voyaient dans la personnalité du Juif qu'un prétexte à grandes machines, les peintres s'emparèrent de la figure du Juif et n'en surent rien tirer de particulier [1].

Mais c'est en Allemagne surtout que fut étudiée dans ses moindres détails la légende du Juif-Errant; depuis la fin du XIIIe siècle jusque aujourd'hui, des armées de commentateurs ont recherché curieusement ses origines, ses variations, ses imitations; un déluge d'in-quarto surchargés de notes, d'épluchures de textes gothiques. Mais, à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, les érudits allemands cédèrent le pas aux poëtes qui, faisant assaut de rapsodies et de lyrisme, semblaient avoir reçu d'une académie l'invitation de versifier la légende du Juif-Errant.

Drames, tragédies ne manquèrent pas plus en Allemagne que sur nos théâtres des boulevards.

Quant aux écrivains qui spéculèrent sur l'idée première (l'éternité d'un seul homme condamné à parcourir sans cesse le globe), on formerait de leurs livres une bibliothèque politique, satirique, religieuse digne du sort des romans de chevalerie de Don Quichotte.

Même en 1848, lors du déluge de feuilles politiques assez nombreuses pour tapisser le pont des Arts, il parut un petit journal ayant pour titre *le Juif-Errant*. Les éditeurs n'ayant pas à leur service les

[1] A l'exposition de 1863 se remarquait une grande peinture du Juif-Errant, composition sans intérêt.

Digitized by Google

éternels cinq sous du Juif, le journal disparut peu après sa naissance. Ne faut-il pas que les racines d'une ancienne tradition soient profondément implantées dans le cœur d'un peuple pour qu'un homme ait employé un titre si gothique à une époque ébranlée par tant de secousses?

Sous trois formes le Juif s'est adressé au sentiment populaire des masses : par le récit, par la complainte, par l'imagerie. D'où trois divisions que j'essayerai d'indiquer brièvement, m'attachant surtout à rejeter les inutiles compilations qui entourent la légende de faits parasites. Et, si je ne réussis pas, il faudra en accuser l'amas et la pesanteur des matériaux que j'ai essayé de disposer en ordre et de tailler de mon mieux.

II

LA LÉGENDE SUIVANT LES RÉCITS.

A proprement parler, il n'existe qu'un seul ancien document relatif au Juif-Errant, le passage de la Chronique de Matthieu Pâris [1]. Suivant le chroniqueur, un archevêque de la Grande-Arménie étant venu en 1228 en Angleterre, pour visiter les reliques et les lieux consacrés, l'abbé du couvent de Saint-Albans lui donna l'hospitalité.

« ..... Dans la conversation, on l'interrogea sur le fameux Joseph, dont il est souvent question dans le monde, et qui était présent à la Passion du Sauveur, qui lui a parlé, et qui vit encore comme un témoignage de la foi chrétienne. L'archevêque répondit en racontant la chose en détail, et après lui un chevalier d'Antioche, son interprète, dit en langue française : Mon seigneur connaît bien cet homme, et avant qu'il partît pour le pays d'Occident, ledit Joseph prit place, en Arménie, à la table de monseigneur l'archevêque, qui l'avait déjà vu et entendu plusieurs fois. Au temps de la passion, lorsque Jésus-Christ, saisi par les Juifs, était conduit devant Pilate pour être jugé, Cartophile, portier du prétoire, saisit l'instant où Jésus passait le seuil de la porte, le frappa du poing dans le dos, et lui dit avec mépris : « Marche, Jésus, va donc plus vite! pourquoi t'arrêtes-tu ? » Jésus, se retournant et le regardant d'un œil sévère, lui dit : « Je vais, et toi, tu attendras ma seconde venue.»

[1] Moine anglais, qui vivait du temps de Henri III, et mourut en 1259.

Digitized by Google

Ainsi, suivant le récit primitif, Cartophile, portier du prétoire, frappa Jésus dans le dos.

C'est là-dessus que le peuple, aux instincts généreux, a basé la légende en la modifiant. Le portier Cartophile devient un cordonnier devant la boutique duquel passe Jésus qui réclame sa commisération, et en ceci tous se sont accordés à supprimer ce brutal coup de poing, qui est bien anglais et du XIIIe siècle, pour le remplacer par des paroles inhumaines; mais la citation de Matthieu Pâris n'est pas complète, et l'archevêque continue son récit :

« ..... Or ce Cartophile, qui, au moment de la passion du Seigneur, avait environ trente ans, attend encore aujourd'hui, selon la parole du Seigneur. Chaque fois qu'il arrive à cent ans, il fait une maladie que l'on croirait incurable, il est comme ravi, en extase; mais, bientôt guéri, il renaît, et revient à l'âge qu'il avait à l'époque de la Passion de Jésus-Christ; en sorte qu'il peut dire véritablement avec le Psalmiste : « Ma jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle. » Lorsque la foi catholique se répandit, après la passion, Cartophile fut baptisé et appelé Joseph par Ananias, qui avait baptisé l'apôtre Paul. Il demeure ordinairement dans les deux Arménies et dans les autres pays d'Orient, et vit parmi les évêques et les prélats des églises. C'est un homme de pieuse conversation et de mœurs religieuses, qui parle peu et avec réserve; et quand les évêques ou autres hommes religieux lui adressent des questions, alors il raconte les choses anciennes, et ce qui s'est passé au moment de la passion et de la résurrection du Seigneur. Il parle des témoins de la résurrection, c'est-à-dire de ceux qui, ressuscités avec le Christ, vinrent dans la cité sainte et apparurent à plusieurs; il parle aussi du Symbole des Apôtres, de leur prédication; et cela sérieusement et sans laisser échapper la moindre parole qui puisse provoquer le blâme; car il est dans les larmes et dans la crainte du Seigneur, qui le punira lors de l'examen du dernier jour, lui qui l'a provoqué à une juste vengeance en l'insultant. Beaucoup de gens viennent le trouver des contrées les plus lointaines, et se réjouissent de le voir et de l'entretenir. Il refuse tous les présents qu'on lui offre et se contente d'une nourriture frugale et de vêtements simples; et comme il a péché par ignorance, bien différent de Judas, il espère dans l'indulgence de Dieu.»

Cette dernière citation montre combien de modifications a subies la légende qui a gagné à passer par plusieurs mains. Le Juif-Errant que nous ne connaissons qu'un bâton à la main, traversant les mêlées les plus sanglantes impunément, assistant aux grands cataclysmes

Digitized by Google

de la nature, ne voyant dans l'humanité qu'ossements empilés sur ossements, le moine Matthieu Pâris ne l'avait pas présenté tel.

Le Juif « demeure ordinairement dans les deux Arménies. »

« Il vit parmi les évêques et les prélats. »

« C'est un homme de pieuse conversation et de mœurs religieuses. »

« Il est dans les larmes et la crainte du Seigneur. »

Enfin, ce n'est pas lui qui traverse les contrées lointaines; au contraire, de tous côtés les gens viennent le trouver.

Tel est le Cartophile des premiers récits, que le chroniqueur semble presque excuser, car, dit-il, « il a péché par ignorance. » Qu'il ait ignoré que l'homme qu'on menait au supplice fût le Sauveur, soit; mais il n'en a pas moins « frappé du poing dans le dos » un être chargé de chaînes, succombant sous la croix. Le chroniqueur est trop indulgent : plus tard, le peuple qui crut à la légende voulut un dur châtiment, et ne se contenta plus de la vie ascétique d'un solitaire détaché des passions humaines et rompant sa solitude par de pieux entretiens avec les dignitaires de l'Église.

Le Juif-Errant de la légende postérieure est une figure plus dramatique, plus humaine.

Encore une fois, Matthieu Pâris revient sur Cartophile. En 1252, vingt-quatre ans après l'arrivée en Angleterre de l'évêque arménien, l'un de ses frères entreprend le même pèlerinage de Saint-Albans et recueille de nouveaux documents sur Cartophile.

« La pâleur de leur visage (il s'agit des moines), la longueur de leur barbe, l'austérité de leur vie, témoignaient de leur sainteté et de leurs mœurs sévères. Or ces Arméniens, qui paraissaient tous gens dignes de foi, répondirent véridiquement aux questions qui leur furent faites... Ils assuraient... savoir, à n'en pas douter, que ce Joseph, qui avait vu le Christ sur le point d'être crucifié, et qui attendait le jour où il doit nous juger tous, vivait encore selon son habitude. »

Le frère de l'archevêque de la Grande-Arménie avait une robuste confiance. Il crut à ce récit et à de singulières légendes, entre autres que l'arche de Noé s'était arrêtée tout en haut d'une montagne pour « perpétuer dans la mémoire des hommes le souvenir de l'extermination générale du monde, etc.; » mais il emporte l'assurance des prêtres arméniens que Cartophile « vivait encore selon son habitude. »

Un second document est la *Chronique rimée* de Philippe Mouskes, évêque de Tournay, contemporain de Matthieu Pâris, et qui traduisit presque mot à mot la légende du moine anglais en rimes barbares, dont il sera question à l'article poésie.

Digitized by Google

Dans la plupart des livrets à deux sols se trouve un témoignage plus important, une lettre datée de Leyde du 29 juin 1564 :

« Monsieur, n'ayant rien de nouveau à écrire, je vous ferai part d'une histoire étrange que j'ai apprise il y a quelque temps. Paul d'Eitzen, docteur en théologie et évêque de Scheleszving, m'a raconté qu'étudiant à Wittemberg, en hiver, l'an 1542, il alla voir ses parents à Hambourg; que le prochain dimanche, au sermon, il vit, vis-à-vis la chaire du prédicateur, un grand homme ayant de longs cheveux qui pendaient sur ses épaules, et pieds nus, lequel oyait le sermon avec telle dévotion qu'on ne le voyait pas remuer le moins du monde, sinon lorsque le prédicateur nommait Jésus-Christ, qu'il s'inclinait et frappait sa poitrine en soupirant fort : il n'avait autres habits, en ce temps-là d'hiver, que des chausses à la marine qui lui allaient jusque sur les pieds, une jupe qui lui allait sur les genoux, et un manteau jusqu'aux pieds. Il semblait, à le voir, âgé de cinquante ans. Ayant vu ses gestes et habits étranges, Paul d'Eitzen s'enquit qui il était : il sut qu'il avait été là quelques semaines de l'hiver, et lui dit qu'il était Juif de nation, nommé Ahasvérus, cordonnier de son métier, qu'il avait été présent à la mort de Jésus-Christ, et depuis ce temps-là, toujours demeuré en vie... etc. »

Voilà la base de la légende populaire qui a peu varié depuis le XVIe siècle. Il ne fallait plus trouver que d'autres témoins, et ils ne manquèrent pas.

En 1575, deux ambassadeurs du duc de Holstein à Madrid, Christophe Elsinger et Jacobus, avaient rencontré en chemin le Juif-Errant, qui, en langue espagnole, leur apprit sa triste destinée.

D'autres, peu après cette époque, relatèrent l'arrivée du Juif à Strasbourg; alors, il parlait allemand. En 1604, deux gentilshommes, qui se rendaient à la cour de Henri IV, rencontrèrent également le Juif-Errant par les routes, et, naturellement, il fut question de la passion de Jésus-Christ.

Le jurisconsulte Louvet, dans son *Histoire de la ville et cité de Beauvais*, raconte qu'il avait vu le Juif-Errant près de l'église Notre-Dame de la Belle-Œuvre; mais c'étaient gens sceptiques que les bourgeois de Beauvais. Le Juif, entouré de petits enfants, leur parlait de la passion du Christ : « On disait bien que c'était le Juif-Errant, mais néanmoins on ne s'arrêtait pas beaucoup à lui, tant parce qu'il était simplement vêtu, qu'à cause qu'on l'estimait un conteur de fables, n'étant pas croyable qu'il fût au monde depuis ce temps-là. »

La légende s'étant répandue dans toute la France, il est presque

Digitized by Google

certain que des aventuriers en profitèrent pour jouer le rôle du Juif-Errant. Ce fut le comte de Saint-Germain du XVIe et du XVIIe siècles, et il ne se contenta pas toujours des « deux ou trois sous » dont il est fait mention dans le récit du docteur Paul d'Eitzen. Le rôle était trop facile et trop tentant. Une grande barbe, un bâton, des guenilles, tous les mendiants d'alors les possédaient. De science, il n'en fallait aucune. La comédie consistait en affirmations sur une prétendue présence à la mort du Christ, un dur châtiment, des voyages imaginaires dans toutes les parties du globe ; le premier vagabond à la langue bien pendue dut jouer son rôle en conséquence dans les campagnes et dans les villes.

Pierre Louvet était d'autant plus fondé dans son scepticisme, qu'une tradition allemande, qu'il connaissait peut-être, attestait que le Juif-Errant, enfermé dans un cachot de la Palestine, portait toujours son costume romain depuis seize cents ans. Cela était affirmé par des voyageurs qui revenaient de Jérusalem, en 1641. Un noble Vénitien, nommé Bianchi, avait vu le Juif au fond d'une crypte, à Jérusalem, n'ayant d'autre occupation que de marcher dans sa niche sans rien dire, de frapper de sa main contre le mur et quelquefois contre sa poitrine. (Livre allemand, de 1650, sans nom d'auteur, cité par M. Magnin, dans ses *Causeries et Méditations*.) Et pourtant, quoique les Turcs fissent bonne garde autour de son cachot, on voyait le Juif-Errant, en 1599, à Vienne; en 1601, à Lubeck; en 1613, à Moscou; en 1633, à Hambourg; en 1642, à Leipsick. En 1640, deux bourgeois de Bruxelles l'avaient rencontré dans la forêt de Soignes, « couvert d'un costume extrêmement délabré et taillé d'après des modes fort antiques. »

Ainsi, il se montrait partout, et on s'explique la thèse de l'érudit Droscher (*De duobus testibus vivis Passionis Christi*. Iena, 1668, in-4°). Il ne s'agissait plus, suivant le commentateur, d'un Juif-Errant, mais de deux. Préoccupé sans doute de faire concorder les dates d'apparition du Juif-Errant dans plusieurs endroits à la fois, l'honnête Droscher, se refusant à croire à une fourberie, établissait que deux témoins de la Passion vivaient encore, condamnés sans doute pour un même crime d'inhumanité, et traversaient l'Europe en tout sens.

N'y aurait-il pas, dans ces deux prétendus Juif-Errant se rencontrant, quelque bonne comédie picaresque pour un esprit satirique porté à l'archaïsme ?

Il en devait arriver du Juif-Errant comme des nombreux Louis XVII sous la Restauration.

Les légendes de l'homme éternel circulaient dans toute l'Europe, et surtout en Allemagne, en Norwége, en Suède (dans ce dernier pays

Digitized by Google

on croit encore aujourd'hui au Juif-Errant), en Angleterre et dans les Flandres.

Le baron de Reiffenberg qui, chaque année (*Annuaires de la bibliothèque royale de Belgique*), ajoute quelques curieuses trouvailles à ses recherches sur le Juif-Errant, cite une légende allemande tirée des *Souvenirs d'un pèlerinage en l'honneur de Schiller :*

« On raconte qu'un jour, sur le marché de Francfort, parut le Juif-Errant.

» Un homme à barbe grise, à demi vêtu d'une tunique déchirée, coiffé jusque sur les yeux d'un sale turban, et qui paraissait exténué par de longs voyages, s'approcha d'un fripier. Après avoir retourné toute sa boutique, il choisit une robe de samit, fourrée de menu-vair et la regarda au jour; il la rendit, puis la reprit, la laissa, la reprit encore et la marchanda. Le fripier, qui le reconnut pour un Juif, à son avarice et à sa ténacité, lui jura, par les yeux du Christ, qu'il ne pouvait rien rabattre de son prix.

» Le vieillard soupira douloureusement, détourna la tête, s'empara de la robe, et, présentant au marchand une pièce d'or à l'effigie de Tibère, lui dit : — Voilà votre compte. — Cette monnaie n'a pas cours dans l'Empire, dit le fripier. — Il y a cependant mille quatre cents ans qu'elle a été frappée à Rome, répondit le Juif, et c'est alors que je l'ai reçue.

» Le fripier épouvanté fit le signe de la croix. — Oh! répondez, s'écriait-il, n'êtes-vous pas le Juif-Errant? L'étranger avait disparu. »

Mais des esprits plus lettrés, de ceux qui vont au fond des choses et ne se contentent pas d'affirmations banales, allaient, à l'exemple du jurisconsulte Louvet, émettre des doutes timides.

Un historiographe du roi de France, un avocat au Parlement de Paris, R. Bouthrays (Botereius), dans ses *Commentarii historici* (1610, in-folio), mentionne la venue du Juif-Errant à Hambourg, en 1566; il craint, dit M. Brunet, de Bordeaux, qu'on ne lui reproche de s'arrêter ainsi à des contes ridicules, quoiqu'il soit question de ce personnage dans toute l'Europe.

Un autre contemporain de Louis XIII, Bulenger (*Historia sui temporis*), mentionne la tradition qui représente le Juif-Errant comme ayant paru à Hambourg, en 1564, et comme rôdant d'un bout de la terre à l'autre sans boire ni manger; mais il traite fort dédaigneusement cette rumeur, et la renvoie aux esprits crédules.

Dom Calmet cite une lettre écrite de Londres par Mme de Mazarin à Mme de Bouillon, où il est dit que le Juif-Errant s'est montré, à cette

Digitized by Google

époque, en Angleterre, racontant ses voyages. La lettre dit, ajoute dom Calmet, « que le peuple et les simples attribuent à cet homme beaucoup de miracles, mais que les plus éclairés le regardent comme un imposteur; et c'est sans doute le jugement que l'on doit porter de celui-ci et de tous les autres qui auront la même présomption. »

Ainsi, les apparitions merveilleuses ne se passèrent pas sans conteste des écrivains. On lit, dans le *Discours véritable d'un Juif-Errant* (Bordeaux, 1609) : « Plusieurs ont disputé de cet homme et de son histoire, *pro et contra;* les uns affirment qu'il est vray homme naturel; les autres nient cela, et que c'est un spectacle mauvais, comme il est rapporté par leurs raisons. » Mais que peuvent les lettrés sur les imaginations qui ont soif de légendes!

Le XVIIe siècle était plein de commentateurs, d'érudits patients, d'éplucheurs de textes, de liseurs sempiternels, de rats de bibliothèque dont il est facile de se moquer : braves gens d'une intelligence médiocre, qui entassent notes sur notes, petits papiers sur papiers, et en remplissent leurs galetas; pauvres êtres qui, de la vie, ne connaissent que la plume, l'encre, le papier, et n'ont que les in-quarto pour passion. Ces excentriques ont du bon quand il leur reste quelque lueur de raison; s'ils s'acharnent à une question, ils rendent les mêmes services que les maçons qui, d'échelon en échelon, transportent les pierres au faîte des maisons.

La légende du Juif-Errant a créé, surtout en Allemagne, une armée d'investigateurs qui, une fois les premiers récits bien connus, se sont livrés à l'anatomie comparée des diverses légendes ayant trait à l'histoire d'un homme éternel [1]. C'est ainsi que le savant dom Calmet découvrait que l'ouvrier qui fit le veau d'or se nommait *Alsamir* ou *Alsamer*, que Moïse l'excommunia et le condamna à voyager toute la vie [2].

[1] BANGERT, *Biographie de Colert.* — R. BOUTHRAYS, *Commentarii historici*, 1610, in-folio. — BULENGER, *Historia sui temporis* (p. 357). — J. CLUVER, *Epitome historiarum* et *Praxis alchimiæ.* — M. DROSCHER, *De duobus testibus vivis Passionis Christi*, 1668, in-4. — G. THILO (J. Frentzel), *Melet histor. de Judæo immortali*, 1668, in-4. — CH. SCHULZ (M. Schmied), *Diss. hist. de Judæo non mortali*, 1689, in-4. — C. ANTON, *Diss. in qua lepidam fabulam de Judæo immortali examinat*, 1756, in-4. — NICOLAS HELWATER, *Sylva chronol.* — ZEILER, *Hist. chron. et géogr.*, 1604. —J. BRAND, *Observations on popular antiquities, with additions by Ellis*, Londres, 1813, 2 v. in-4. — GRASSE, *Sage vom Ewigen Juden.* Dresde, 1844. — MAGNIN, *Causeries et Méditations*, 2 vol. in-8, Paris. — BIBLIOPHILE JACOB, *Curiosités de l'histoire des croyances populaires au moyen âge*, Paris, 1859, petit in-18, Delahaye. — DAVID HOFFMAN, *Chroniques de Cartophilus*, 3 gros vol., Londres, 1853, 1re partie. (L'ouvrage ne devait pas former moins de *neuf* gros volumes! !)

[2] A propos de ces mots si divers, il est bon de donner une note du savant bibliographe Graesse, dans ses recherches sur la *Tradition du Juif-Errant* (Dresde, 1844). « Comme il

Digitized by Google

D'Herbelot, dans sa *Bibliothèque orientale*, donne le portrait d'un vieillard à tête chauve, tenant un bâton à la main, « qui vivait dans une grotte de la Syrie, répétant à tous ceux qui le visitaient : — Je suis ici par l'ordre du Seigneur Jésus, qui m'a laissé en ce monde pour y vivre jusqu'à ce qu'il vienne une seconde fois en terre. »

Les commentateurs de la Bible ont cru trouver, dans l'Évangile selon saint Jean, une explication touchant l'origine de la légende du Juif-Errant. A la suite de la conversation entre le Christ et Pierre, dans le cours de laquelle Jésus annonçait à son disciple le genre de mort qu'il devait subir : — Et celui-ci, dit Pierre en montrant Jean à Jésus, que deviendra-t-il? « Ce à quoi Jésus répondit : — Que t'importe, si *je veux qu'il demeure jusqu'à mon retour.* »

Il y eut abus de paroles et d'écriture à propos de ce Juif-Errant poursuivi de tous côtés par les commentateurs; et, à ce propos, un érudit modeste, qui, depuis nombre d'années, recueillait les moindres notes ayant trait à la légende, disait :

« L'auteur d'un cours sur l'histoire de la poésie chrétienne, prêché, il y a quatre ou cinq ans, dans une *Revue* néo-catholique, après avoir composé l'*arlequin* le plus étrange avec les grands mots de *cycle des apocryphes*, de *symbolisme profond*, de *mythes chrétiens*, et quelques lambeaux de la complainte du *Pauvre Juif-Errant*, continue sa leçon en ces termes :

« Pourtant, rien n'est moins de nature à faire sourire que cette » légende, quand on la considère dans l'esprit du moyen âge. Pour » nos aïeux..., l'histoire du Juif-Errant n'était pas l'histoire d'un » homme, mais celle d'une nation entière. Sous le voile de cette fic- » tion, il y avait pour eux une sombre réalité. Cet homme fantastique » était à leurs yeux l'image du peuple déicide... Ahasvérus était » l'image du peuple juif dans l'état où l'ont réduit l'anathème et le » désespoir. »

paraît surprenant que le Juif-Errant s'appelle Laquedem (Isaac comme nom de juif n'est pas surprenant), je m'adressai pour avoir une explication du mot à mon savant ami et collègue, le Dr Botteher, savant en langue hébraïque, qui me répondit : — Si le nom Laquedem est écrit à la française (ou en wallon), il faudrait le lire par conséquent *Lakedem*; étant dérivé de l'hébreu il ne peut signifier autre chose que la-Kedem, c'est-à-dire (appartenant) à l'*ancien monde* (au monde passé, le temps passé). Comparer *Isaïe*, ch. XIX, 11. Mais un pareil usage de la préposition *la* est d'ailleurs sans exemple dans les noms propres des Juifs des temps postérieurs, et il faut par conséquent admettre ce *la* comme article français (Comp. La Croix, Lamarque).

» Le nom d'*Ahasvérus* est d'origine persane. (Voir *Gesenius, thes.*, t. Ier, p. 74.)

» *Cartophilus* pourrait être composé de l'arménien et du grec; mais je ne saurais dire l'origine de *Gregorius*. »

Digitized by Google

» Il faut l'avouer, on a étrangement abusé du moyen âge à propos de l'œuvre anonyme d'un vaudevilliste d'avant la Révolution, à propos d'un livret à deux sous fabriqué au commencement du XVIIe siècle. Ce qui est de nature à faire sourire, c'est le grand sérieux des gens qui veulent à toute force trouver un symbolisme profond dans ces balivernes du temps passé.

» Basnage, le savant auteur de l'*Histoire des Juifs*, en consacrant quelques pages à la fable du Juif-Errant, et dix autres écrivains non moins sérieux, n'ont aperçu dans ce conte le plus petit symbole. Chaque pays, chaque époque a son homme éternel; juif, païen, catholique, musulman, affublé de vingt noms différents; tantôt vieux, tantôt jeune, ici mâle, là femelle; mais avec le moindre bon sens, avec un brin de sincérité, on est forcé de convenir que, dans cet homme *fantastique*, il n'y a pas plus de mythe que dans la *Barbe-Bleue*, plus de symbole que dans le *Petit-Poucet*. »

Et pourquoi ne pas nommer M. Richard, de la Bibliothèque impériale, qui, sous le titre de *Tablettes du Juif-Errant*, avait commencé à donner au *verso* des couvertures de l'édition illustrée du *Juif-Errant*, de son ami Eugène Sue, toutes les variantes de la tradition du XIIIe siècle ? Ce travail ne fut pas continué; et le savant bibliothécaire, me voyant vivement passionné dans mes fouilles à propos de littérature populaire, m'offrit son volumineux dossier relatif au Juif-Errant; mais le premier inventaire me causa une sorte d'effroi, tant les recherches de l'érudit avaient été nombreuses et tant elles en exigeaient de nouvelles.

— Il y a de quoi passer sa vie à la poursuite du Juif-Errant, pensai-je ! Et je jetai mélancoliquement dans un coin le paquet qui contenait *trop* de documents; mais le calme revint à quelques années de là. Diverses trouvailles que je fis moi-même (et celles-là ne sont-elles pas les plus affriolantes), le sens tout moderne donné à la légende par un naïf imagier de Wissembourg, l'esprit de méthode qui, lentement, pendant ces quelques années, tria tous ces matériaux et les tassa, à mon insu, m'ont remis la plume à la main.

L'esprit plus libre, je laissai de côté ces lourdes compilations, telles que les *Chroniques de Cartophilus, neuf gros volumes*, publiés à Londres, en 1853, par David Hoffmann. Le Juif-Errant n'est plus qu'un prétexte à aventures bizarres, comme au XVIIIe siècle un ennemi des Jésuites publia le *Jésuite-Errant*, comme sous la Restauration un royaliste enragé, ne respectant ni la grandeur de l'homme, ni son enchaînement à un rocher aride, publiait un prétendu voyage du Juif-Errant

Digitized by Google

à Sainte-Hélène [1], où Napoléon est traité plus injustement que dans l'histoire de Walter Scott.

III

BALLADES ET POÉSIES

Un écrivain breton, trop tôt enlevé à la science légendaire, M. Paul Delasalle, disait :

« C'est une chose singulièrement remarquable que cette durable attention du peuple pour le Juif-Errant; il lui a garni la bourse, lui qui n'a rien en ce monde; il lui a assuré ses cinq sous à perpétuité, lui qui ne sait pas toujours la veille s'il mangera le lendemain; il lui a garanti de bons habits et de bons souliers, lui qui marche pieds nus et sous les haillons. »

Et, en effet, partout, excepté en Espagne, le peuple est plein de pitié pour le Juif-Errant. Chaque nation a tenu à honneur de le voir passer : les Flamands, les Anglais, les Allemands, les Français, les Suisses, les Suédois.

Juif-Éternel, disent les Allemands ; *Juif-Courant*, disent les Suisses, chez lesquels les frères Grimm ont recueilli cette tradition orale :

« Le Matterberg, situé au-dessous du Matterhorn, est un glacier très-élevé du Valais, sur lequel le Visp prend sa source. D'après le dire des gens du pays, il y a eu là anciennement une ville considérable. Le Juif-Errant passa une fois par cette ville, et dit : « Quand je passerai par ici une seconde fois, là où il y a maintenant des maisons et des rues, il n'y aura plus que des arbres et des pierres; et, quand j'y

[1] *Relation curieuse et intéressante du nouveau voyage du Juif-Errant, son passage à l'île Sainte-Hélène, son entretien avec Nicolas, arrivée du Juif-Errant en Angleterre*, in-8 de 8 pages, impr. de L. P. Setier, brochure imprimée à l'occasion du mariage du duc de Berry; c est l'inspiration d'un royaliste ultra, qui suppose que le Juif-Errant à la recherche d'un homme s'en va à Sainte-Hélène, « ayant entendu parler d'un homme soi-disant extraordinaire. » Il va donc vers l'exilé qui lui dit : « Oui, je suis celui qui surpasse en cruauté Néron, Caligula, Tibère. » — Toute la brochure est conçue dans les mêmes termes; mais le conteur est un ultra, il ne faut pas l'oublier. — « Je cherchais un homme, s'écrie le Juif-Errant, *monstrum inveni*, j'ai trouvé un monstre. »

La Restauration est jugée par de telles frénésies; mais le pamphlétaire ne s'est pas aperçu qu'il travaillait à la gloire de Napoléon, en associant son souvenir à celui de la figure légendaire du Juif-Errant. Déjà, pour beaucoup de peuples, Napoléon ne fait-il pas partie du cycle des légendes?

Digitized by Google

repasserai pour la troisième fois, il n'y aura plus rien que de la neige et de la glace. A présent, on n'y voit plus que neige et glace. »

Admirable décor que cette légende, dans laquelle s'encadre merveilleusement une figure désolée.

Je ne parlerai que pour mémoire de la *Chronique rimée*, de Philippe Mouskes, dont tout l'honneur est d'avoir mis en rimes, au XIIIe siècle, la narration de Matthieu Pâris. Mouskes n'est pas poëte, mais chroniqueur à la façon de Loret. C'est le gazetier barbare du XIIIe siècle; il a suivi la légende pas à pas; il n'en a pas tiré un cri, pas une émotion.

« Et ne morra pas voirement
Jusques au jour del jugement. »

sont les deux seuls vers raisonnables qu'on puisse citer.

Il existe, en Angleterre, une ballade du Juif-Errant, où du moins un ardent amour du Sauveur se fait remarquer.

Le poëte dit du Christ : « *Le poids de sa croix était si lourd que plus d'une fois il fut sur le point de s'évanouir, et de son visage tombaient des grumeaux de sang et des gouttes de sueur.* »

Là encore la ballade suit les récits primitifs, et accepte le Juif-Errant « tel qu'il parut à Hambourg en 1547; » le Juif vit d'aumônes et n'accepte qu'un *grout* à la fois, c'est-à-dire une petite pièce de la valeur de huit sous.

Deux strophes sont à citer de cette ballade écrite en vers blancs de différente mesure, que les bibliophiles anglais placent au milieu du XVIe siècle :

« Harassé, il (le Christ) voulut s'arrêter et soulager son âme meurtrie en se reposant un instant sur un banc de pierre; mais un misérable s'y opposa brutalement en lui disant : Va-t'en, roi des Juifs! Va-t'en! Le lieu de ton supplice est proche : d'ici tu peux le voir!

» Et, en parlant ainsi, il le congédia brusquement. C'est alors que le Sauveur répondit : Moi, je vais au repos, mais toi tu veilleras, tu marcheras toujours. »

Il serait bon de mettre en comparaison de cette ballade anglaise d'un sentiment si chrétien les légendes espagnoles que malheureusement je ne connais que par l'analyse de David Hoffman (*Chronicles of Cartophilus*). En France, en Allemagne, en Flandre, le Juif a toujours excité chez le peuple une sympathie profonde; au contraire, en Espagne, le Juif-Errant fut en butte au mépris et à la haine. « Partout dans ce

Digitized by Google

pays, dit David Hoffman, les images, les gravures nous le représentent portant, comme stigmate, au milieu du front, une croix lumineuse qui lui ronge constamment le crâne et dévore éternellement son cerveau.[1]»

Ce sont surtout ces *images* qu'il serait intéressant de connaître, le sombre génie espagnol ayant dû diriger contre le Juif, dont l'Inquisition ne put jamais s'emparer, des crayons ardents et noirs.

Un écrivain voué à la recherche des chants populaires français et étrangers, M. E. Beauvois, a bien voulu faire des recherches à mon intention sur l'apparition du Juif-Errant en Danemark, où il existe nombre de publications ayant trait aux légendes, aux contes et aux croyances merveilleuses.

Dans une excellente histoire des « *Livres amusants qui ont été universellement lus en Danemark et en Norwége*[2],» m'écrit M. Beauvois, on lit à propos du cordonnier de Jérusalem : « M. le pasteur Blicher a écrit » en février 1796 : Ici, en Jutland, tous connaissent de nom le cordon» nier de Jérusalem et plusieurs d'après leur propres lectures.—Père, » me demandait récemment une femme avec beaucoup de sérieux, » n'existe-t-il pas réellement? Les uns disent que non, moi je dis que » si. —Je vous assure en vérité que c'est une pure fable.— Je ne peux » pas le croire ; depuis mon enfance, je sais la chanson par cœur :

Cordonnier j'ai été,
Habitais Jérusalem.
J'ai insulté le Christ
J'étais un terrible blasphémateur.

» — Assez, assez, j'entends que vous la savez.»

» Il est fâcheux, dit Nyerup, que M. Blicher n'ait pas laissé continuer » la femme; nous aurions eu toute la chanson ; mais, d'un autre côté, on » peut affirmer avec raison que nous n'avons pas perdu, car ce premier » couplet annonce une plate et mauvaise chanson.»

Telles sont les poésies et légendes étrangères qu'on a recueillies jusqu'ici sur le compte du Juif-Errant, mais il est un rimeur français qui n'a jamais été cité par les commentateurs. C'était un parolier de ballets de cour au XVIIe siècle, qui imagina d'introduire le Juif-Errrant dans le

[1] Il semble que la légende ait disparu de l'Espagne moderne. Le peuple ne conserve que le souvenir des personnages qu'il aime. J'ai feuilleté de volumineuses collections de *pliegos*, qui sont les imageries espagnoles correspondant à nos gravures d'Épinal, et je n'ai trouvé que le Juif-Errant d'Eugène Sue, interprété par les imagiers de 1845.

[2] Rasmus Nyerup. *Almindelig Morskabslæsning i Danmark og Norge igjennem Aarhundreder*, Copenhague, 1816, petit in-8.

Digitized by Google

divertissement du *Mariage de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne* [1]. Singulière idée, moins singulière encore que la composition du ballet où apparaissent le Fou, la Reine des Andouilles, un Médecin, des Baladins et des Muletiers ivres.

Que pouvait faire le Juif-Errant en pareille société? Conter ses malheurs, la reine des Andouilles en eût fait peu de cas; aussi chacun des personnages venant débiter son couplet, le Juif chante à son tour le petit discours macaronique suivant :

RÉCIT D'VN IUIF ERRANT

Salamalec o Rocoha
Yatau y a Tihilaca
Amaté lieb its on bogh gros
Et vonlust est facta voor os.

Je ferai grâce du second couplet d'une bouffonnerie dont nous avons perdu le sens, et qui est loin de la folle gaieté des matassins et des Turcs de Molière; mais le sieur Tristan, personnage du ballet, s'avance tout à coup comme interprète du Juif-Errant, et il adresse au nom du Juif (qui devait en être fort étonné) de beaux compliments de courtisan à son Altesse Royale :

Si mon amour et ma constance
Esbranlant nostre résistance,
Vous disposent à la pitié,
  Beauté charmante et céleste,
Faites m'en le signe à moitié
J'interpreteray bien le reste.

Après quoi, la reine des Andouilles, ayant pitié de la passion de Pirere de Provence pour la belle Maguelonne, consent à unir les deux amants.

L'intérêt de cette plaquette, de celles si chères aux bibliophiles, ne serait pas considérable, si l'introduction d'un Juif-Errant dans un ballet de cour ne prouvait la popularité de la légende en 1638.

Pierre de l'Estoile raconte dans son Journal qu'il acheta au prix de deux sous « une fadaise curieuse. » Cette fadaise était la légende

[1] *Dancé par Son Altesse Royale dans la ville de Tours, le 21, en son Hostel, et le 23, en la salle du Palais.* A Paris, chez Cardin Besongne, au Palais, en la Gallerie du Prisonnier. MDCXXXVIII.

Digitized by Google

imprimée en 1609 à Bordeaux, avec le titre : *Discours véritable d'un Juif-Errant, lequel maintient avec paroles probables avoir esté présent à voir crucifier Jésus-Christ et est demeuré en vie*, un opuscule qui, depuis deux siècles, s'est constamment réimprimé à Troyes, à Orléans, à Rouen, à Limoges, à Épinal, à Montbéliard. A la légende était jointe une complainte, qui se chantait sur l'air des *Dames d'honneur :*

Le bruit courait çà et là par la France
Depuis six mois, qu'on avait espérance
Bientôt de voir un Juif qui est errant
Parmi le monde, pleurant et soupirant.

Il suffit de donner le premier et le dernier couplet de cette complainte qui n'en a pas moins de dix-huit :

Quand l'univers je regarde et contemple,
Je crois que Dieu me fait servir d'exemple
Pour témoigner sa mort et sa passion
En attendant sa résurrection.

Dans cette première complainte, il n'est pas fait mention des cinq sous que toujours le Juif-Errant a à son service; et c'est peut-être cette adjonction qui a décidé de la fortune considérable de la seconde complainte. Ces merveilleux et positifs cinq sous devaient frapper l'esprit du peuple.

Un cantique [1], qui se glissa entre les deux complaintes, n'eut garde d'omettre ce fait si particulier :

Alors je pris tranchet soudain :
Le mettant ma ceinture, je lève,
Cinq sols, un bâton en la main,
. . . . . .

Mais la seconde complainte, qui date du XVIIIe siècle, recueillit tous les suffrages du peuple qui ne pouvait se rassasier de ses vingt-quatre couplets. Pourtant le poëte a violé les lois les plus simples de la prosodie : du poëme on enlèverait des charretées d'hiatus :

Ni ici ni ailleurs.

[1] Ce cantique, qui se réimprime encore aujourd'hui à la suite des éditions populaires du Juif-Errant vit en bonne intelligence avec la fameuse complainte : tous deux sont offerts au public dans le même cahier.

Digitized by Google

Même les vers qui n'ont pas toujours le nombre de pieds nécessaires troublent le chanteur. Qu'importe? La composition en est belle, la rime sonore dans ses hardies assonances, et on s'étonne que dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, un homme qui ne s'est pas fait connaître ait pu concevoir une œuvre d'un sentiment si naïf [1]?

Mais où une graine de la légende devait tomber et fleurir, n'était-ce pas dans le pays de Bretagne qui est le jardin d'acclimatation des croyances merveilleuses. J'ai déjà cité dans mes *Recherches sur la légende du bonhomme Misère* [2], un *guerz* de révolte dans lequel ces deux malheureux s'insurgent contre leur destinée.

Il existe une seconde légende bretonne où le type du Juif-Errant a été modifié par un poëte inconnu qui a voulu attirer encore plus de compassion sur l'éternel voyageur. Le cordonnier, père de famille, fait venir ses enfants sur le seuil de sa porte, pour voir le Christ :

« Voilà que Jésus passe devant ma maison, et, écrasé de fatigue, il s'arrête près de ma boutique; et moi, je lui dis avec orgueil : — Passe, méchant ! à la mort !

» Jésus me répondit avec une voix triste : — Je m'en vais, homme dur et malheureux. Bientôt, je reposerai près de mon père; mais tu marcheras toujours, tu marcheras jusqu'aux quatre coins du monde, tant que la vie durera. »

Ici est un couplet qui fait comprendre la profonde tristesse du Juif-Errant :

« Ah ! Bretons, comprenez la douleur du Juif-Errant; il faut qu'il quitte son pays, sa femme, ses enfants, et il ne peut s'arrêter un moment pour pleurer avec eux. »

Il a été dit plus haut que les diverses nations de l'Europe tenaient à honneur d'avoir vu le Juif-Errant traverser leurs frontières. Quand fut créée la complainte définitive, plusieurs provinces de France modifièrent certains couplets, afin de prouver que Paris, Vienne en Dauphiné, Metz, Poitiers, etc., avaient possédé le Juif-Errant dans leurs murs. Le poëte breton a voulu que toutes les villes de sa province jouissent du même privilége.

Après avoir parcouru le monde pendant cent ans, le Juif-Errant revient en Bretagne et cite Morlaix « qui n'était alors qu'une forêt, » Quimper et Brest « qui étaient de grandes plaines vertes. »

« J'ai vu, dit-il, la Bretagne couverte de bois et de feuillées; alors,

[1] M. Paul Boiteau, dans les notes de ses *Légendes pour les enfants* (Hachette, 1861, 1 vol. in-18) dit que cette complainte est de Berquin; cette assertion aurait besoin de preuves.

[2] Paris, Aubry, 1862.

Digitized by Google

les hommes vivaient comme des sauvages ; bien des changements ont été faits depuis la dernière fois que je suis parti d'ici ; je vois beaucoup de belles villes qui ont été bâties. »

Tous ces détails devaient remuer la fibre patriotique d'un peuple à qui on parlait de Saint-Pol, de Quimperlé, de Rennes grande et large, etc. C'est le procédé des compositeurs de noëls mêlant aux choses sacrées les choses profanes, faisant rencontrer dans la même étable la Vierge et les commères de village, les rois mages et les marchands du pays, l'Enfant Jésus et les laboureurs qui le prient de s'intéresser à leurs récoltes.

Et, en ceci, combien les poëtes populaires, rudes et subtils, l'emportent sur les poëtes des villes ! Ils associent le peuple à leurs chants ; connaissant leur public, ils spéculent sur la vanité des uns, sur l'intérêt des autres ; mais, à ces finesses de paysans, ils joignent un sentiment profond.

Quel avantage sur l'homme de cabinet qui, par l'art, peut arriver à une éclatante et harmonieuse poésie, et cependant ne répond pas toujours à des sentiments assez généraux pour que dure son œuvre !

« Ahasver, dit le poëte Schubart, se traîne hors d'une sombre caverne du Carmel... Il secoue la poussière de sa barbe, saisit un des crânes entassés là et le lance du haut de la montagne : le crâne saute, rebondit, et se brise en éclats : « C'était mon père ! » s'écrie le Juif. Encore un... Ah ! six encore s'en vont bondir de roche en roche... « Et ceux-ci... et ceux-ci ? rugit-il, les yeux ardents de rage. Ceux-ci, ce sont mes femmes ! » Ah ! les crânes roulent toujours. « Ceux-ci... et ceux-ci, ce sont les crânes de mes enfants ! Hélas ! ils ont pu mourir ! Mais, moi, maudit, je ne puis pas !... L'effroyable sentence pèse sur moi pour l'éternité [1] ! »

Toutes ces têtes de mort devaient plaire à une époque qui abusait du macabre ; mais Shakspeare, mettant dans la bouche d'Hamlet de mélancoliques réflexions sur le pauvre Yorick, est dans la réalité poignante, tandis que le Juif-Errant, brisant (on ne sait trop pourquoi) les crânes de son père, de ses femmes et de ses enfants, n'offre qu'une fantasmagorie bruyante dont s'est bien gardé le poëte breton, faisant revenir le Juif-Errant dans ses foyers déserts :

« Après avoir marché cent ans, je suis revenu dans ma contrée ; mais

[1] Traduit vers 1830, par Gérard de Nerval. M. Magnin, dans un article sur l'*Ahasvérus* d'Edgar Quinet, pense que ce monologue, « beaucoup trop déclamatoire » auquel il reconnaît cependant certains mérites de forme, « perdrait la meilleure partie de son mérite à être traduit. »

Digitized by Google

je n'y trouvai plus de femmes ni de fils, ni personne du pays que je connusse alors. »

Ah! que Béranger comprenait bien le sentiment populaire, et comme il justifie l'enthousiasme si souvent exprimé sur ses petits poëmes par Gœthe dans les Conversations avec Eckermann!

Reprenant l'idée et non les détails, Béranger, à propos du Juif-Errant, a chanté l'humanité et la fraternité. A son tour, un chansonnier, qui a pourtant le sentiment de l'art populaire, Pierre Dupont, tenta d'attacher encore une fois le nom du Juif-Errant à un poëme [1] :

Lorsque Jésus gravissait le Calvaire,
Plus accablé des crimes de la terre
Que de sa croix, sur son modeste seuil
Il vint un Juif, qui donnait son coup d'œil
A ce spectacle et semblait s'y complaire.
Or la légende en fait un cordonnier.
Jésus succombe et veut l'apitoyer :
« Que sur ton seuil au moins je me repose! »
Soit dureté, peur, ou toute autre cause,
Le Juif refuse... Il va bien l'expier!

Tel est le début inférieur, selon moi, au premier couplet de la complainte :

Sur le mont du Calvaire
Jésus portait sa croix :
Il me dit, débonnaire,
Passant devant chez moi :
Veux-tu bien, mon ami,
Que je repose ici?

Ici, tout est à l'avantage du poëte inconnu : netteté de dessin, simplicité des images. Le Christ est bien le Christ de la Bible, doux, *débonnaire*. Pierre Dupont tente de le peindre et ne parvient pas à faire oublier le poëte populaire :

Jésus se tourne, et de son beau visage,
Dont le soleil n'est qu'une pâle image,
Éblouissant le cortége atterré,
Il dit au Juif d'un air transfiguré :
« Tu vas partir pour un lointain voyage, etc. »

[1] *La légende du Juif-Errant*, compositions et dessins de G. Doré. Paris, Michel Lévy, 1856, gr. in-folio.

Digitized by Google

Lutte infertile avec le poëte de la complainte, pleine de tendresse évangélique :

Jésus, la bonté même,
Lui dit en soupirant :
Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans.
. . . . . .

C'est là qu'apparaît la misère de l'art didactique. Correction, connaissance des procédés rhythmiques ne sont rien en regard du sentiment qui est le foyer de toute poésie populaire. Dans sa paraphrase de la complainte, Pierre Dupont est renversé à chaque couplet, et l'humanitarisme de son épilogue où sont chantées les époques industrielles, ne sauve rien.

Quand Gœthe s'empare d'une tradition populaire de quelques lignes, c'est pour la féconder. Gœthe n'eût pas commis la faute, s'il eût été Français, de refaire un poëme sur le Juif-Errant [1].

Le poëme est fait. C'est la complainte, un chef-d'œuvre, malgré ses incorrections. Il faut des légendes plus vagues pour être rajeunies, et, après Pierre Dupont, un autre poëte a échoué dans une terne composition dont on ne saurait citer un vers [2].

IV

IMAGES POPULAIRES

J'attache une importance considérable à l'imagerie populaire, qui est une des principales branches de l'arbre des légendes et des traditions.

L'image du Juif-Errant, entre toutes, a été la plus populaire de celles qui ont fait gémir les presses d'Épinal, de Metz et de Nancy. Partout, depuis le commencement de ce siècle, le Juif-Errant a décoré la cabane du pauvre, ayant pour pendant Napoléon. Il semble que le

[1] Dans sa jeunesse il tenta d'en tirer un drame; mais il abandonna une conception sarcastique dont il parle dans ses *Mémoires*, et qu'il jugea sain sans doute de détruire, car il n'était pas homme à abandonner ses fragments.

[2] Grenier, *la Mort du Juif-Errant*, Hachette, 1857.

Digitized by Google

peuple donnait une place égale dans son esprit à ces deux grands marcheurs.

Aujourd'hui, où l'érudition ne progresse qu'appuyée sur les monuments gravés, il était important de connaître l'origine de cette estampe. Ce sont encore les étrangers qui nous ont précédés dans cette voie nouvelle, et il faut en rapporter l'honneur aux Hollandais et aux Allemands.

M. Royaards a donné, dans les *Nederlensch archief* (Leyde, 1842), un portrait du Juif-Errant, gravé sur bois, à Augsbourg, en 1619 [1].

Cousin, historien de Tournai, dit : « Audict an 1616, se vendoit publiquement, à Tournay et ailleurs, par des porte-panniers, parmy d'autres cartes et images de papier, le pourtraict d'un Juif, à mon avis fabuleux, nommé Ahasvérus, etc. »

Au chapitre IV de la *Tradition du Juif-Errant développée historiquement, comparée à des mythes analogues et éclaircie par la critique* (Dresde, in-8°, 1844), le bibliophile Graesse, parlant de diverses brochures composées sur la tradition, cite une gravure en bois qui illustre la « *Relation miraculeuse d'un Juif, natif de Jérusalem et nommé Ahasvérus, qui prétend qu'il a assisté au crucifiement du Christ, et qu'il a été conservé jusqu'ici en vie par Dieu, avec un avertissement théologique au lecteur chrétien, illustré et augmenté avec des histoires et exemples authentiques*, écrit par Chrysostomus Dudulous à son bon ami. »

On lit à la fin de la relation : Datum Refel, le 1er août, a. 1613, s. l., et a. [1645 ?]

« Immédiatement au-dessous du titre, dit Graesse, se trouve une gravure en bois de la grandeur du feuillet, représentant une contrée avec des arbres autour d'un village ; du côté droit, le soleil sort des nuages ; au milieu, le Sauveur, avec la couronne d'épines et les bras étendus ; sur le premier plan, le Juif-Errant, habillé comme il est décrit dans le livre : « à genoux, les mains jointes, son chapeau et une Bible sur la terre, à côté de lui.

» Sur le revers de la gravure, la seule que Graesse dise connaître, se lisent ces vers :

Nubibus in altis crucifixum cernit Jesum.
Asverus, dignum clamitat ante cruce.
Le juif Asverus connu au loin et au large,

[1] Je n'ai pu malheureusement jusqu'ici me procurer ce portrait. La Bibliothèque Impériale, malgré ses richesses, manque de livres étrangers et il serait important de reprendre l'idée d'échange international, mise en avant non sans succès par M. Vattemare.

Digitized by Google

Jadis et en ce temps
Connu, erre par tout le monde,
Parle toute langue, méprise l'argent.
Ce qu'il dit du Christ, tu peux le lire ici.
Cependant avec humeur
Ne le méprise point, laisse-le pèleriner.

Dans une note manuscrite communiquée par M. A. Maury à M. Richard, le savant membre de l'Institut disait : « Complainte et légende d'Ahasvérus; la plus ancienne est de 1674. Vu à Montyon, 2 lieues de Meaux, à l'auberge de la Croix-d'Or, une vieille estampe sur bois, où il est question des cinq sous. »

Mais cette note remonte à une vingtaine d'années, et il semble douteux que l'aubergiste de la Croix-d'Or ait pu conserver cette image, sans doute collée sur le mur.

Pourquoi faut-il que les érudits des siècles précédents n'aient pas compris l'importance de l'imagerie populaire, envers laquelle il reste aujourd'hui quelques préventions académiques? N'était-elle pas d'un enseignement précieux cette image qui s'adressait à des gens ne sachant pas lire? Et combien encore, en France, de paysans qui ne peuvent connaître la légende que par la gravure?

C'est un art barbare; mais n'allons-nous pas au loin faire de longs voyages, n'équipons-nous pas des navires pour rapporter des traces d'art barbare des anciens peuples?

Cet art que nous méprisons, pour l'avoir eu trop longtemps sous les yeux, a son utilité : il est parlant, et M. Charles Nisard, qui, malheureusement, n'a donné que la reproduction d'une vignette moderne d'Épinal, a eu raison de dire, dans son *Histoire des livres populaires :*

« Toutes les éditions populaires de la légende donnent des portraits du Juif-Errant, tous faits d'après un même modèle. Il serait sans doute digne d'un artiste et d'un antiquaire de remonter à la source et d'en découvrir l'auteur. »

Qui sait si Kaulbach, introduisant le Juif-Errant dans sa grande composition de la Destruction de Jérusalem, ne se souvient pas des naïves images qui ont frappé ses yeux dans sa jeunesse?

J'ai vu, toutefois, un ancien monument gravé [1], un portrait du Juif, qui s'adressait plutôt aux bourgeois qu'au peuple. Le burin n'en est pas mauvais; mais le dessinateur n'a pas plus compris le masque

[1] Tiré d'un volume in-4 de la Bibliothèque, collection formée par Philippe Dupont, prêtre et docteur en théologie. On lit au bas du portrait : *Le Blond excudit.*

Digitized by Google

légendaire que le compositeur des ballets royaux dont il a été question. C'est une figure de vieillard sans caractère particulier, au-dessous de laquelle on lit ces vers :

Je suis errant à tout jamais,
Mon alleure est continuée.
Je n'auray ny repos ny pais
Jusques à ceste grande journée
Que le Redempteur des humains
Jugera l'œuvre de ses mains.
En Syon jay prins ma naissance,
Jay veu le Sauveur en tourmentz,
De luy jay receu ma sentence
Qui me remplist destonnementz,
Lorsqu'il menjoignit cheminer
Sans pouvoir ma course borner.

Gravure académique, où le sentiment populaire n'a pas guidé le crayon du dessinateur. Mais il en est une autre qui, vers la fin de la Restauration, s'imprimait encore chez Bonnet, dans la rue Saint-Jacques.

Les premiers tailleurs en bois n'ont pas produit d'œuvre plus naïve. Ainsi que chez les maîtres allemands primitifs, le sujet est divisé ne trois : le portrait du Juif et deux actions, qu'on pourrait définir « à la cantonade, » où se déroulent les principales faces du drame.

Le Juif-Errant, les pieds chaussés de sandales, marche à travers les déserts ; sa vie est expliquée dans un premier compartiment où Jésus, tombé sous le poids de sa croix, recueille les dures paroles du cordonnier, tandis que, dans le second compartiment, on voit des bourgeois en habit Louis XV, parlant au Juif-Errant.

Cette estampe, reproduite en *fac-simile*, ferait la joie des iconophiles, car il n'existe à Paris aucun document ancien peint et gravé ayant trait au Juif-Errant[1].

On n'a pas attaché jusqu'ici assez d'importance à l'imagerie populaire; ces feuilles volantes, dont on méprise la grossière exécution, n'en ont pas moins un sens. L'abbé de Maroles eut assez d'intelligence pour recueillir, de son vivant, les Facéties gravées dont plus d'une serait utile à l'histoire des Mœurs et Coutumes, et nos icono-

[1] Le cabinet des estampes de la Bibliothèque Impériale ne possède pas cette précieuse image du Juif-Errant, qui doit être contemporaine de la complainte.

Digitized by Google

philes modernes ne se doutent pas qu'une planche du XIIIe siècle, d'après le Juif-Errant, serait plus intéressante que la collection des Marc-Antoine.

Collées à la muraille de la chaumière du paysan ou de l'atelier de l'ouvrier, ces feuilles volantes n'ont pas résisté à la poussière, au soleil, à l'humidité qui dévoraient leurs éclatantes couleurs, et, ainsi, cet art de village n'a trouvé place dans aucun portefeuille.

Paris, Rennes, Orléans, Metz, Nancy, Montbéliard, Épinal ont tiré ces estampes par milliards, et c'est dans des cartons du Cabinet des Estampes, entassés sans ordre et sans méthode, que j'ai dû poursuivre les diverses représentations du Juif-Errant à travers toutes les imaginations de costume dont l'a doué le peuple [1].

De grandes chausses il porte à la marine,
Et une jupe comme à la florentine,
Un manteau long jusqu'en terre traînant;
Comme un autre homme il est au demeurant.

Quelques imagiers d'Épinal ont d'abord suivi d'assez près ce texte; mais l'esprit moderne a soufflé qui enleva tout caractère au costume, et je signalerai à l'indignation publique le procédé des imprimeurs de Montbéliard, qui, pour rajeunir un Juif-Errant coiffé, en 1828, d'un chapeau à cornes, remplaçaient, en 1829, ce chapeau par une sorte de gâteau de Savoie, avec bordure en fourrures.

Une des plus curieuses et des plus sauvages est une image imprimée vers 1816, chez Desfeuilles, graveur, à Nancy. Le Juif-Errant est enveloppé d'une houppelande garnie de fourrures, coiffé d'un vieux feutre à larges bords, et chaussé de bottes dans lesquelles se perd son pantalon. Un singulier principe de coloration a présidé à l'embellissement de l'estampe. Deux tons, le jaune vif et le violet formaient la palette de l'artiste. Le pantalon du Juif est jaune, la houppelande violette, les mains jaunes et les fourrures jaunes. Deux palmiers, placés comme des chandeliers à côté du Juif-Errant, sont traités avec la même simplicité: feuillage jaune, troncs violets.

Le dessin gagne comme le vin en bouteille. Est-ce parce qu'elle date de cinquante ans, que cette image me ravit? Je ne le crois pas. Il y avait

[1] M. Nisard (*H. des livres populaires*) cite une brochure imprimée par Buffet, à Charmes, qui « a cru devoir donner au Juif-Errant une espèce de manteau à la Talma, et une chevelure en oreilles de chien. »

Digitized by Google

alors dans les provinces un sentiment particulier qui n'avait aucune parenté avec l'art de la capitale. Aujourd'hui, un imagier d'Épinal a vu les dessins de Gavarni, et je laisse à penser quelle fausse élégance ses crayons traduisent. Croirait-on que, vers 1842, un dessinateur de la Lorraine ait cru devoir habiller le Juif-Errant en bandit avec plume au chapeau, une sorte de variante de Fra-Diavolo? C'en est fait : les mélodrames de l'Ambigu ont pénétré dans les villages des Vosges. Les burins se font ronflants, pleins de *chic*, et, jusque dans les images à deux sous, on emploie l'*or* pour rehausser les broderies des *Mousquetaires* (influence Dumas père), avec lesquels s'entretient le Juif-Errant.

Dans ces pays a circulé le *Juif-Errant* de M. Gustave Doré, dont quelques traits se retrouvent au bout des crayons des dessinateurs de Metz et de Nancy.

Hélas! que devient la figure du Juif dans ces imitations! M. Doré tient particulièrement pour le décor; le personnage est sacrifié aux vieilles maisons brabançonnes, aux tempêtes, aux naufrages, aux trombes, aux forêts de sapins, aux crododiles. Ce ne sont que feux de Bengale troublants que l'artiste allume pendant la représentation de son drame, à chaque acte, à chaque scène, à chaque couplet, d'où résulte, pour le spectateur, le châtiment d'un homme condamné à voir tirer un feu d'artifice pendant huit jours.

Toujours l'effet cherché, quelquefois obtenu, qui disparaît au milieu de fumées d'un Ruggieri dessinateur.

Les premiers imagiers populaires étaient plus naïfs; mais M. Doré écoute volontiers son collaborateur, Pierre Dupont, qui a consacré le prologue d'une édition fastueuse, à chanter son crayon. Si le jeune artiste voulait jeter un regard sur les modestes images qui illustrent les éditions allemandes et françaises, il verrait qu'il ne possède pas le secret de la figure du Juif-Errant.

Mais, dira-t-on, notre temps a autre chose à faire qu'à s'occuper de cette gothique légende. Que m'importe ce vieux bonhomme avec son tablier de cuir, son bâton, sa longue barbe, qui enjambe des villes tout entières, traverse des torrents, et toujours marche sans s'arrêter? Qu'y a-t-il d'intéressant dans ce mythe? Que représente-t-il? L'a-t-on assez tourné et retourné sans en découvrir le sens?

Ainsi parlent avec une apparence de raison les gens d'aujourd'hui, et je leur réponds :

Quand le Christ, courbé sous la croix, sollicitait un peu d'aide, il fut repoussé par un homme cruel qui lui dit : *Avance et marche donc!*

Digitized by Google

Cet être inhumain trouva plus tard son châtiment.

La charité, la première vertu chrétienne, lui fit défaut, et tous les peuples qui se sont intéressés à la ballade du Juif-Errant, ont prouvé leur charité.

Que les philosophes, les poëtes, les romanciers, les érudits, les peintres tirent de la figure du Juif des symboles, des drames, des romans, des tragédies, des poëmes et des tableaux ; qu'on entasse recherches sur recherches, livres sur livres, drames sur drames, toutes ces manifestations seront inutiles, si l'allégorie de la charité ne ressort pas de l'œuvre.

Un modeste imagier de Wissembourg, après tant de fatras, de commentaires, d'équivoques sur ce personnage fantastique, a donné la véritable leçon.

Le peuple fait quelquefois de ces heureuses trouvailles.

Un pauvre artisan, se révoltant contre le châtiment éternel du Juif-Errant, en a tenté la réhabilitation.

Sur un Évangile en tête de l'estampe, est écrit : *Frappez, on vous ouvrira.*

Une idée a traversé l'esprit du pauvre imagier.

Que faisait le Juif de ses éternels cinq sous ?

Dans un cartouche au bas de l'estampe, un pauvre au crâne chauve tend son chapeau au Juif-Errant qui passe.

Et le Juif laisse tomber ses cinq sous dans le feutre du pauvre.

Touchante conclusion qu'avait indiquée Béranger dans son poëme :

> Plus d'un pauvre vient implorer
> Le denier que je puis répandre,
> Qui n'a pas le temps de serrer
> La main qu'au passant j'aime à tendre.

Ainsi, pour la première fois, la gravure a montré le Juif-Errant humain.

Son rôle finit. Il est sauvé. Puni, pour son manque de charité, il est relevé par la charité.

C'est chez l'éditeur Wentzel, à Wissembourg, qu'a été publiée cette importante imagerie [1].

Il existe, au ministère de l'Intérieur, une société de colportage qui

[1] Le dépôt est chez Humbert, rue Saint-Jacques.

Digitized by Google

censure les livres populaires et en biffe les parties mauvaises; mais récompense-t-elle les bonnes?

Un homme d'État devrait avoir connaissance des œuvres modestes qui font acte de haute morale. Si j'étais ministre, je n'hésiterais pas à payer de ses efforts l'homme qui, par le dessin, a fait comprendre à des milliers de citoyens la chrétienne et touchante interprétation de la légende du Juif-Errant, l'imagier de Wissembourg [1].

CHAMPFLEURY.

[1] Cette étude a été écrite vers le milieu de l'année 1863. J'ai recueilli depuis de nouveaux documents et surtout des images curieuses que je soumettrai plus tard au public.

Digitized by Google

POÉSIES

DOUBLE FAMILLE

I

Hélène aimait Henri.
Mais tandis que l'amant
Cherche fortune, Hélène, en dépit du serment,
Est dans un autre hymen par son père enchaînée.
Elle a bien, me dit-on, maudit la destinée,
Et désiré mourir, et traité de tyrans,
Pendant trois jours au moins, ses honnêtes parents;
Bref, elle n'a cédé qu'aux larmes de sa mère.
Encore croyait-elle, en présence du maire,
Qu'elle allait dire non; elle a dit oui! Du moins
C'est « oui » qu'ont entendu le maire et les témoins.

Henri trouve au retour son rival déjà père.
Ira-t-il déranger cette union prospère?
Soulever, il le peut, d'inutiles débats?
Hélène pleurerait : c'est ce qu'il ne veut pas.
Il aimait, il souffrit; mais son cœur fier et ferme,
Ennemi des longs pleurs et des chagrins sans terme,
Dans un autre lien chercha sa guérison.
Ainsi se consomma la double trahison.

La chose n'est pas rare, et les amours précoces
S'envolent d'ordinaire avec la nuit des noces.
Mais ici nos amants, par le regret punis,
Dans le fond de leur cœur sont demeurés unis.

Digitized by Google

Ils sentent que, pareil à la plante vivace
Qui serpente sous l'eau sans rider la surface,
Invincible et discret fleurit l'amour ancien.
Leurs âmes sont à lui ; c'est son pays, son bien ;
Il n'y souffrira point de passion rivale.

Le hasard, ou plutôt l'attraction fatale,
Se plut à rapprocher ceux qui s'étaient trahis ;
Ils se virent souvent. Heureux d'être envahis
Par la contagion d'une céleste ivresse,
Mais espérant d'un mot contenir leur tendresse,
Et lier pour jamais les désirs endormis,
Ils s'étaient dit d'abord : « Nous serons deux amis. »
Ils s'étaient fait serment de fraternité pure.
N'était-ce pas marcher vers un nouveau parjure?
Les insensés pourtant luttaient de bonne foi.
Dans les moments de trouble et d'amoureux émoi,
Hélène caressait son fils, beau petit être,
Qui riait à son hôte et semblait le connaître ;
Elle disait, d'un ton pudique et familier :
« Je crois qu'il vous ressemble, Henri ! » Doux bouclier,
Dérobe à l'ennemi ta mère qui succombe!
Que sur toi le péril des caresses retombe ;
Le baiser cherchera ta joue, et ta candeur
De leur lèvre altérée apaisera l'ardeur!
Mais qu'a donc dit ta mère, et pourquoi rougit-elle ?
Est-ce que ton visage en quelque endroit rappelle
Cet ami dont le sang ne coule pas en toi ?
Est-ce une ressemblance ? Est-ce un je ne sais quoi,
Reflet d'un idéal que l'amour s'exagère ?
Enfant, d'où te viendrait cette empreinte étrangère?

Oui, le fils de l'époux a les traits de l'amant.

C'est qu'il est des esprits qui tiennent leur serment,
Dont le baiser subtil, impalpable, modèle
Les formes de la vie au sein d'une infidèle ;
Et le fruit de l'hymen (revanche de l'amour!)
D'un type indélébile a gardé le contour.
Hélène avait livré sa main sans la défendre ;
Mais, l'image enfoncée en son âme encor tendre,
Sa chaste volonté n'avait pu la bannir.
Au foyer nuptial, l'obstiné souvenir,

Digitized by Google

Escorté de regrets et de remords complices,
Se glissait, dérobant la coupe des délices ;
A toute heure présent, dans son rival de chair
S'incarnait le fantôme impérieux et cher :
Ainsi Jules naquit, fils d'un corps et d'une ombre !
Lorsqu'Henri regardait d'un œil ardent et sombre
Celle dont le cœur pur était si plein de lui,
Tremblante, de l'enfant elle invoquait l'appui.
Jules grandit entre eux, préservateur des chutes,
Apaisant le délire et la fièvre des luttes ;
Centre de sage amour, foyer de plaisirs sûrs,
Tout en fondant leurs cœurs, il les conservait purs.

II

Les heures cependant, qui, pour eux si discrètes,
S'enfuyaient dans l'azur sans effleurer leurs têtes,
Sur une infortunée alourdissaient leur vol ;
Et comme avant l'orage on voit, rasant le sol,
Aller et revenir les noires hirondelles,
Les heures la frappaient de leurs pesantes ailes !
Cette épouse qu'Henri près d'Hélène oubliait
Sentait vivre en son sein convulsif, inquiet,
Le gage d'un amour... d'un caprice éphémère.
L'espoir d'un compagnon soutint seul cette mère ;
Elle attendit l'enfant, le prix de ses douleurs,
Qui devait essuyer ou partager ses pleurs.
Belle et simple, ignorant la puissance fatale
Dont le passé contre elle armait une rivale,
Comme une fleur cueillie et jetée en passant,
Elle dépérissait sans maudire l'absent.

Eh ! que pouvait Henri ? Voyait-il sa victime ?
Pareil au cavalier qu'emporte vers l'abîme
Un coursier, par le frein maintenu sur le bord,
Et qui, poussé vivant au seuil de l'âpre mort,
Se défend et jouit du gouffre qui l'attire,
Il volait, côtoyant la pente du délire.
Et sait-on si, bientôt, le désir et l'ennui,
La fatigue et la soif, pour Hélène et pour lui
N'auraient pas amené l'heure aux amants propice ?
Déjà pour eux de fleurs jonchant le précipice,

Digitized by Google

Sur le lit du torrent où bout la volupté,
Le vertige planait, de la lutte irrité !
Lutte affreuse, où la femme, avec celui qu'elle aime,
Doit encor se combattre et se vaincre elle-même !

Henri s'abandonnait, quand un vagissement
De son cœur entendu l'arrêta brusquement.
Dans sa maison déserte une fille était née.
Triste jusqu'à la mort, la pauvre abandonnée,
Regardant son enfant couché sur ses genoux,
Retrouvait dans ses traits les traits de son époux.
Henri baisa le front de sa femme pâlie,
Et, riant à sa fille, il l'appela Julie ;
Ah ! ce nom renfermait ses plus tendres secrets :
C'était la sœur de Jule ! Il croyait dans ses traits,
A son tour, entrevoir comme un reflet d'Hélène.
Plein de reconnaissance, il regarda sans haine
L'accouchée et voulut veiller près de son lit.
« Vous êtes bon, » dit-elle, et son œil se remplit
Des pleurs les moins amers qu'elle eût versés encore.
Son accent, son regard et son front que colore
La fièvre ou ce plaisir qu'elle n'espérait pas
Émurent son mari qui la prit dans ses bras.
Son faible sein tremblait comme une aile captive ;
Son cœur se dilatait comme une sensitive
Que la nuit a fermée et qu'ouvre le soleil,
Et ses yeux désormais connurent le sommeil.
Henri trouva le calme au foyer domestique ;
Car on l'y recevait sans soupçon ni critique,
En hôte qui se plaît à changer de séjour,
En voyageur qu'on aime, en maître de retour.

L'épouse dans son cœur n'efface pas l'amie ;
Mais lorsque se réveille une ardeur endormie,
La mère, sauvant tout par un secret instinct,
Oppose un sûr remède à ce feu mal éteint :
Pâle encor, chancelant sur sa jambe affaiblie,
Auprès du taciturne elle apporte Julie ;
Et puis elle s'assied et chante doucement,
Tandis que, suspendue aux plis du vêtement,
L'enfant attire au jour le bout d'un sein d'albâtre.
Sous la chair blanche et bleue on verrait le cœur battre !
Et la jeune nourrice, encor vierge d'esprit,
Veut refermer sa robe et rougit et sourit

Digitized by Google

En se sentant presser par cette bouche rose.
La buveuse de lait quelquefois se repose,
Et ses petites mains, par un naïf appel,
S'en vont solliciter le baiser paternel.
O chaînes qu'un enfant, plus puissant qu'une femme,
Attache aux régions les plus tendres de l'âme !
Liens que nul ne rompt sans déchirer sa chair !
Comme votre esclavage irrésistible et cher
Raffermit, par l'accord des vœux et des pensées,
Les frêles unions sans vous bientôt brisées !

III

A de certains moments, on le sait, l'abandon
Est pour une maîtresse un crime sans pardon.
Mais, tout en regrettant la faute désirée,
Hélène, quand la paix en son cœur fut rentrée,
Sentit que, la première infidèle au serment,
Elle avait mérité ce rude châtiment.
Son père à l'autre hymen ne l'aurait pas contrainte,
Pour peu qu'elle eût parlé sans larmes et sans crainte,
Elle s'est tue alors. Elle a trahi l'amour,
Et l'amour la trahit ; c'est un juste retour !
Pensait-elle trouver dans un double adultère,
Sur un lit criminel voilé d'un noir mystère,
Ce bien qu'elle a perdu, ce bonheur innocent
Qui se montre au grand jour, joyeux et rougissant ?

Henri, sachez-le bien, n'oubliait pas Hélène,
Mais avant de la voir il reprenait haleine,
Craignant de succomber à ce jeu hasardeux.
Ah ! que de fois, le soir, vers l'heure où, seuls tous deux,
Ils parlaient du passé, de si près que leurs lèvres
Comme dans un baiser mêlaient jadis leur fièvres,
Que de fois le désir lui ravage le cœur !
Oui, levé pour sortir, de lui-même vainqueur,
Que de fois il revient s'asseoir, prêtant l'oreille
Au souffle régulier de l'enfant qui sommeille !

A celle qu'il aimait souvent il écrivit,
Craignant d'être oublié ; mais il ne la revit

Digitized by Google

Qu'après sept ans entiers de ce cruel divorce.
Ce jour-là, tous les deux, bien que sûrs de leur force,
Ils pleurèrent longtemps se tenant embrassés
Et cherchant sur leur front le pli des jours passés!
Lorsqu'Henri fut parti, Jules vint à sa mère,
La tira par sa robe et dit (parole amère !) :
— Quel est cet étranger qui m'a pris dans ses bras?
Comment sait-il mon nom? Je ne le connais pas.
Mère, il t'a fait pleurer; faudra-t-il que je l'aime?
— C'est notre ancien ami. — Non! ce n'est pas le même;
L'autre était bien plus beau que celui d'aujourd'hui;
Il jouait avec moi, tu riaiscas alui,
Souviens-toi, mère! — Enfant, tu me fais mal, silence...
Chaque mot que tu dis est comme un coup de lance.
Viens m'embrasser, mon Jules, et tais-toi! — Le pauvret
Se tut donc et pleura, voyant qu'elle pleurait.

Lorsque l'ami revint, il amena sa fille.
Bientôt, comme il voulait qu'une seule famille
Près de lui désormais unît dans la douceur
D'une commune paix les moitiés de son cœur,
Il sut, sans laisser voir qu'il conduisait la trame,
Lentement, prudemment, entre Hélène et sa femme,
Grâce aux jeux des enfants, établir des rapports
Et resserrer des nœuds de jour en jour plus forts.

Ils vécurent ainsi. Leur vie était l'image
D'un ciel toujours couvert, sans pluie et sans orage;
On préfère au soleil, dans les jours incertains,
Une atmosphère grise et des rayons éteints;
Un trouble printanier, un élan de jeunesse,
Aurait brouillé leur ciel et rompu leur sagesse.
D'importuns sentiments quand leur air se chargeait,
Pour tromper leur pensée, ils en changeaient l'objet;
Tournés vers l'avenir qu'un mirage colore,
Les yeux sur leurs enfants, ils croyaient voir éclore,
Papillon éclatant sur ces âmes en fleur,
L'amour que la prudence étouffa dans leur cœur.
Riant aux premiers jeux de Julie et de Jules,
Ils jouaient, vieux enfants, à souffler de ces bulles
Que dore le soleil et que crève le vent;
Ils faisaient des projets et poussaient en avant
L'essaim toujours nouveau de ces sphères vermeilles
Que leur bouche à l'envi remplissait de merveilles.

Digitized by Google

« Hélène, disait-il, quand Jule aura vingt ans,
» Julie en aura seize. Alors, il sera temps
» De combler leurs désirs, de fixer notre rêve.
» Chère Hélène, je sais que le monde s'élève
» Contre des unions si précoces ; je sais
» Que trop tôt les amants, de leur bonheur lassés,
» S'éloignent l'un de l'autre et séparent leur vie ;
» Qu'aisément la rupture au scandale dévie ;
» Qu'ils rejettent enfin la faute et le remords
» Sur ceux dont la faiblesse, aidant leurs vains transports,
» Malgré les droits du sang et les leçons de l'âge,
» De les faire pleurer n'a pas eu le courage.
» Je connais ces dangers, et nous les braverons.
» Oui, nous ne voudrons pas voir sur ces jeunes fronts
» L'attente dévorer la fraîche adolescence !
» L'amour, chez ces enfants, doit suivre la croissance ;
» Il grandit, et bientôt, dans leurs yeux ingénus,
» Nous verrons le reflet de foyers inconnus.
» Et nous, jadis martyrs de stériles souffrances,
» Nous, qui portons le deuil de longues espérances,
» Nous, dont l'amer regret trouble encor l'amitié,
» De ces chers innocents n'aurons-nous pas pitié ?
» Ils nous retraceront ce que nous voulions être.
» O tendre émotion de voir en eux renaître
» Et vivre ce bonheur qui trompa nos désirs !
» Nous entendrons en nous l'écho de leurs plaisirs ;
» Nous croirons, comme aux jours où l'antique magie
» Imposait aux héros mille ans de léthargie,
» Après un long sommeil reprendre nos amours
» Au point où la baguette en suspendit le cours ;
» Et lorsque leurs baisers, dans quelque allée obscure...
» Votre sourire, Hélène, est d'un heureux augure ! »

Celle qui souriait avait aux yeux des pleurs,
Et, muette, évoquant l'amour, les jours meilleurs,
Elle écoutait parler l'ami de sa jeunesse ;
Et les froids préjugés, la vulgaire sagesse,
Touchés d'un feu secret, s'envolaient de son cœur,
Comme d'un vase ardent s'échappe une vapeur.
Et puis elle tendait, pour son fils et pour elle,
Au père suppliant sa main nerveuse et frêle,
Disant à demi-voix : « Quel rêve ! amants, époux !
« Henri, je le veux bien, qu'ils soient heureux pour nous. »

Digitized by Google

Eh ! croyez-vous d'un mot lier la destinée ?
Attendez, pour cueillir le bouquet d'hyménée,
Que l'amour soit éclos, que l'amour ait fleuri !
Que d'arbres espérés dans leur germe ont péri !
L'amour, surtout, n'est pas de ces dociles plantes
Qui se laissent couver par des mains vigilantes ;
C'est un don du hasard, par le vent apporté,
Qui lève sans culture et croît en liberté.
Vous raisonnez pourtant ; vous vous dites peut-être :
« L'amour était en nous, nous l'avons dû transmettre. »
Hélas ! les floraisons se valent rarement ;
Le parfum dégénère et la fleur se dément ;
Que d'êtres en beauté n'égalent pas leurs mères !
O rêveurs, modérez l'essor de vos chimères,
Et laissez vos enfants courir dans le verger ;
Leur vie est trop nouvelle et leur cœur trop léger
Pour poser sur leur front de si graves pensées,
Urnes qui pourraient être en leurs jeux renversées !

ANDRÉ LEFÈVRE.

Digitized by Google

L'ESPAGNE AU XVIe SIÈCLE

Commentaires de Charles-Quint, publiés pour la première fois par M. KERVYN DE LETTENHOVE, de l'Académie royale de Belgique, un vol. in-8, 1862; Firmin Didot. — *Histoire d'Espagne*, par M. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE, professeur d'histoire à la Faculté de Paris, tomes VII et VIII, in-8, Furne.

Vous rappelez-vous la fable de la *Montagne qui accouche d'une souris*, ou celle des *Bâtons flottants?* Le sentiment de désapointement que ces deux apologues expriment, nous l'avons douloureusement éprouvé à la lecture des *Commentaires de Charles-Quint*. Nous les possédons enfin ces fameux *Commentaires* que le César germain voulut composer à l'imitation du César romain, et que le monde savant a si longtemps cherchés en Allemagne, en Belgique, en Espagne. Un de ces hasards qui n'arrivent qu'à de savants et habiles fureteurs, vient d'en faire découvrir une traduction portugaise, manuscrite, dans un coin oublié de la Bibliothèque impériale de Paris. Qu'est devenu le manuscrit original envoyé en Espagne par Charles-Quint à son fils Philippe, lorsque le vainqueur de François Ier et de Barberousse se vit obligé de fuir précipitamment devant son capitaine favori, son élève, Maurice de Saxe, devenu tout à coup un rebelle audacieux et acharné? On l'ignore encore; on avait conjecturé, — et M. Rosseeuw Saint-Hilaire, après les savants historiens de Charles-Quint, MM. Mignet et Gachard (de Belgique) répétait encore cette conjecture en 1862, dans son *Histoire d'Espagne*, que Philippe II, redoutant les entraînements de la franchise de son père, avait détruit tous ses papiers. On présumait trop de la véracité de Charles-Quint: Philippe II pouvait épargner ces Mémoires et les avait en effet épargnés; car, en 1620, sous le règne de Philippe III, ils existaient encore à Madrid. On en trouve la preuve par le titre en tête de la traduction portugaise: « *Histoire du très-invincible empereur Charles-Quint, roi d'Espagne, composée par S. M. Impériale* (Sa *Césarée Majesté*,

Digitized by Google

dit le texte ainsi que Brantôme), *comme cela se voit par le papier qui est à la page suivante, traduite du français et sur l'original.* A Madrid, 1620[1]. »

La page suivante qui établit l'authenticité des *Commentaires* est la copie d'un papier, écrit et signé en espagnol de la propre main de Charles-Quint, et envoyé d'Inspruck en 1552, avec ces mêmes *Commentaires*, par l'Empereur à son fils. Il rappelle les détails de la composition de ce livre, détails conformes à ceux que nous avait transmis le secrétaire de Charles-Quint, Van Male, dans une lettre à son protecteur et ami, le seigneur de Praët.

Il eût mieux valu pour la gloire littéraire du petit-fils de Maximilien, de Ferdinand et d'Isabelle, que la postérité en restât aux éloges de son secrétaire, juge plus éclairé qu'impartial. Ces *Commentaires* sont un résumé sec, froid, mais limé et poli, des principaux événements du règne, dans un style qui s'efforce d'imiter la « *brevitas imperatoria,* » du vainqueur de Vercingétorix; mais la seule ressemblance que nous trouvons à signaler, c'est que, comme César, Charles-Quint ne parle qu'à la troisième personne du singulier : « l'Empereur fit, l'Empereur dit, etc. » En l'espace de deux cents pages, il raconte trente-trois années (1515-1548), du règne le plus compliqué, mêlé à tous les événements qui agitèrent le monde entier dans ce siècle profondément remué de la Renaissance, de la Réforme, de la conquête du Nouveau-Monde. Ce qu'on y trouve de plus saillant c'est la mention des maladies de l'Empereur et le long itinéraire de ses voyages, de ses traversées maritimes, déjà résumé autrefois, dans le discours d'abdication de Charles-Quint, avec une éloquence que la gravité des circonstances donnait à ce tableau rapide d'une grande existence : « J'ai traversé huit fois la Méditerranée, trois fois l'Océan et cette fois sera la quatrième et dernière[2]. » Nul détail

[1] M. Lettenhove est-il bien sûr que l'original soit écrit en français? Des historiens et des écrivains les plus autorisés croient que le mot *romance*, doit être pris dans son sens primitif de *castillan*, par opposition au dialecte *lemosin*, le *catalan;* nous ne pouvons qu'énoncer ici cette conjecture et non la discuter; nous appelons seulement l'attention des historiens et des littérateurs sur ce point.

[2] Qui ne se souvient, en lisant ces lignes, de la puissante parole de Bossuet, dans l'Oraison funèbre de Henriette de France : « L'Océan étonné de se voir traversé tant de fois et en des appareils si divers. » — Voici les Commentaires : (P. 30.) « L'Empereur, laissant la reine de Hongrie pour gouverner ses États de Flandre, prit sa route pour la quatrième fois par le Rhin, afin de rentrer une troisième fois en Allemagne..... Pendant ce voyage, se trouvant à la chasse, il tomba de cheval et se blessa à la jambe; l'érysipèle s'y déclara et il en souffrit tout le temps qu'il passa à Ratisbone. Il éprouva aussi une troisime attaque de goutte...—(P. 35.) L'Empereur s'embarqua pour la troisième fois à Barcelone, afin d'aller à Tunis, et il passa la mer du Levant pour la troisième fois... L'infant don Louis de Portugal vint en poste le rejoindre... (P 68.) Il quitta Madrid et arriva à Barcelone; divers obstacles l'empêchant de s'embarquer, il ne lui fut pas possible de gagner la pleine mer avant le 19... L'Empereur ne voulant pas s'arrêter plus longtemps, continua son voyage jusqu'à Gênes. Ce fut la dixième fois qu'il traversa la mer du Levant, et la septième fois qu'il aborda en Italie... (P. 69.) S. M. se rendit à Busseto, où vint aussi Sa Sainteté. Ce fut la quatrième entrevue que l'Empereur eut avec le pape Paul, et il eut la goutte pour la dixième fois. Peu de jours après, voyant le peu de fruit qui résultait de cette entrevue, il poursuivit sa route vers l'Allemagne, où il se trouva pour la cinquième fois. (P. 76.) L'Empereur, encore indisposé et

Digitized by Google

vivant, caractéristique, même dans les circonstances qui arrachent au plus indifférent un cri de l'âme. On sait, par exemple, l'affection extrême que Charles-Quint portait à sa femme, le chagrin profond qu'il ressentit toute sa vie de la perte de cette compagne bien-aimée. Comment le deviner, en retrouver la moindre trace sous ces phrases glacées et officielles : « L'état de l'Impératrice allait toujours en s'aggravant, de telle sorte qu'après qu'elle fut délivrée de son cinquième fils, il plut à Dieu de l'appeler à lui. Cette mort causa une grande douleur à tout le monde, principalement à *l'Empereur qui fit et commanda tout ce qu'en pareil cas il est d'usage et convenable de faire.* »

Au point de vue des renseignements historiques, que dire, sans être trop sévère, de la véracité de Charles-Quint? Qui reconnaîtra dans ces deux lignes le récit de sa désastreuse invasion de Provence (p. 41) : « L'Empereur pénétra jusqu'à Aix. — C'était la première fois qu'il entrait en France, et avec une armée. Cependant, *vu que la saison était déjà avancée et qu'il fallait faire face à une entreprise de l'ennemi, il se retira avec toute son armée à Nice.* » Le même récit dérisoire se retrouve à propos de l'expédition de Champagne qui aboutit à la paix de Crespy. On ne pourra pas, toutefois, lui reprocher autant de modestie, lorsqu'il raconte sa glorieuse campagne d'Afrique (p. 35 et 49).— Il oublie un peu moins le rôle qu'il y joua, mais là encore, rien de nouveau, d'intéressant, pas plus que dans ses longs démêlés avec les protestants.

Si nous envisageons maintenant le point de vue purement littéraire, qui songera jamais à mettre en parallèle la scène émouvante de la révolte que César sait apaiser d'un seul mot : « Quirites, » et qu'on n'oublie plus lorsqu'on la lue une fois dans César ou dans Lucain, et ces lignes si ternes des *Commentaires de Charles-Quint* (p. 199) : « Comme on le voit fréquemment chez les soldats qui, dès qu'ils sont oisifs, sentent le besoin de faire quelque chose, il arriva que l'Empereur ne pouvant plus les occuper, ils se mutinèrent entre eux, nation contre nation, et il surgit des différents qui ne furent pas faciles à calmer. Néanmoins l'Empereur régla tout et établit le bon ordre. » La dignité d'écrivain royal lui a probablement fait exclure de son livre ces mots vulgaires, mais énergiques, que l'histoire a conservés et dont nous ne citerons qu'un seul emprunté à M. Rosseeuw Saint-Hilaire : « Lors de la révolte de Gand, le duc d'Albe proposait de détruire la ville et de semer du sel sur ses ruines. Charles fit monter le duc avec lui sur le beffroi; et de là lui montrant l'immense cité qui dépassait en grandeur toutes les capitales de l'Europe : « Combien crois-tu, dit-il au duc, avec la vulgarité de langage habituelle à ce maître du monde, qu'il faille de *peaux d'Espagne* pour faire un *gant* de cette grandeur. »

porté en litière, etc. » Et ainsi de page en page jusqu'à la fin. (P. 203). « En ce temps-là, après la jaunisse, l'Empereur eut la goutte, et bien qu'elle ne fût pas aussi générale que les précédentes, elle se fit sentir à plusieurs reprises et en plusieurs lieux, de sorte qu'elle dura jusqu'au printemps de l'an 1548. L'Empereur l'avait pour la quatorzième fois, et, au printemps, pour hâter sa convalescence, il prit de la tisane de bois de Chine... etc. » (P. 208 et dernière.) « Il se dirigea, par le Rhin, vers Cologne. C'était la neuvième fois qu'il faisait cette route, et la huitième fois qu'il retournait aux Pays-Bas. »

Digitized by Google

Nous le répétons, cette publication des *Commentaires* ne nous a donné qu'un livre de poste sans indication des dépenses de route, qu'un journal de santé sans note des apothicaires et du médecin, et bien moins intéressant que celui de Fagon.

Si, après avoir lu ces pages décolorées, on veut voir une histoire vivante de Charles-Quint, qu'on prenne les deux volumes de près de 600 pages chacun, écrits par M. Rosseeuw Saint-Hilaire, et on sera moins long à les lire que le petit volume qu'a exhumé le savant M. Kervyn de Lettenhove. M. Rosseeuw Saint-Hilaire a été privé de ce royal collaborateur pour sa grande histoire d'Espagne, mais il a eu la bonne fortune de rencontrer sur son chemin les plus habiles et les plus consciencieux historiens de nos jours, les Mignet, les Prescott, les Gachard, les Ranke, les Lafuente, etc.; les volumineux papiers du cardinal Granvelle et l'importante *Correspondance* de Charles-Quint, publiée par Lanz. Grâce à de tels guides, à ses profondes études historiques, à sa longue habitude de l'enseignement et de la parole, M. Rosseeuw Saint-Hilaire vient de nous donner deux volumes d'histoire d'Espagne qui font maintenant autorité sur l'époque, et après lesquels les documents plus récemment publiés, comme la *Question italienne au* XVIe *siècle*, par Ch. Samm, et la *Correspondance vénitienne au* XVIe *siècle*, d'Armand Baschet, n'ont rien ajouté de nouveau ni d'important.

Et cependant quelle tâche plus difficile, plus ardue, que de débrouiller ce chaos des démêlés de Charles-Quint et du conseil impérial, « impuissante doublure de l'Empereur, » avec la féodalité allemande, avec tous ces princes et électeurs jaloux et inquiets à propos de la Constitution germanique si parfaitement caractérisée par ces mots : « Elle ne servait qu'à régler la hiérarchie dans le chaos? » Comment raconter ces luttes séculaires de l'Allemagne et de l'Italie dont le dernier mot, après plus de trois cents ans, n'est pas encore dit; les guerres religieuses des catholiques avec les différentes sectes protestantes, luthériens, calvinistes, anglicans, anabaptistes, calixtins, etc., et, au milieu de tout, suivre coup par coup le duel gigantesque et si prolongé de Charles contre François Ier et Henri II, duel dans lequel entrent comme seconds, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, le sultan des Turcs, Soliman, « un Alexandre barbare, » les papes Clément VII, Paul III, Paul IV, etc., le roi d'Angleterre Henri VIII. Pour théâtre de ces événements, le monde entier partagé en deux camps, dont l'un obéit à Charles-Quint, et l'autre le combat : la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, la Turquie, les côtes barbaresques de l'Afrique, l'Amérique du Nord et du Sud, (Mexique, Pérou), sont plus ou moins engagés dans cette lutte. Charles-Quint remplit la première moitié du XVIe siècle, comme Philippe II, son fils, remplit la seconde. Il s'agit de savoir si ces monarques réaliseront, sinon le rêve, ambitieux et heureusement impossible, de la monarchie universelle, comme on les en accuse un peu à tort, du moins celui d'une domination réelle, d'une autorité sans bornes, d'un absolutisme complet sur les intérêts et sur les consciences, ou si les rois et les peuples, brisant l'étreinte mortelle de cette Autriche, « l'éternelle ennemie du genre humain, » pourront constituer en paix leurs nationalités et leurs cultes.

Digitized by Google

Quel attrait, quel intérêt pour le lecteur que cette variété de faits et de lieux, ces contrastes de fortune : Pavie et la revanche de la France à Cérisoles; la brillante expédition de Tunis et la désastreuse attaque d'Alger; la victoire de Charles-Quint sur les protestants à Mühlberg, grâce à Maurice de Saxe, et à Inspruck la fuite du maître en politique devant son écolier à la tête des protestants détestés; les traités si différents de Madrid et de Crespy; la guerre des paysans d'Allemagne et les révoltes des Maures en Espagne; l'*Intérim* de Leipzig où le *Credo* religieux de Charles-Quint est imposé à tout le monde catholique et protestant, « comme un strict devoir d'obéissance, sans que nulle exception soit admise, » et la paix de Passau et d'Augsbourg, où Charles, vaincu, est obligé d'accorder la liberté de conscience.

Quoi de plus intéressant que cette multitude de personnages épisodiques, qui seraient dignes de figurer au premier plan : Luther et le protestantisme, Ignace de Loyola avec la société de Jésus, le connétable de Bourbon, blessant la France de cette glorieuse épée qui avait contribué à la victoire de Marignan; Doria, cet amiral que « la mer semblait redouter, » dit le maréchal de Montluc, un vrai connaisseur en bravoure; le pape Paul IV, le duc d'Albe, Maurice de Saxe, Pizarre et Cortez dont M. R. Saint-Hilaire marque si bien la différence (p. 155, p. 175); autant de portraits vivants que l'écrivain a peints en maître consommé. Disons-le cependant, à la longue, cette série de brillants tableaux, cette galerie de portraits que la matière « variée et ondoyante » impose à l'écrivain, devient une sorte de défaut, en nuisant à l'unité du récit, si difficile à cette époque.

C'est avec crainte, nous l'avouons, que nous avons commencé la lecture de cette histoire d'Espagne, dont les rois s'appellent *Majesté très-catholique*, écrite par un protestant aussi convaincu et énergique que l'auteur de la brochure *Ce qu'il faut à la France*[1]; c'était, en effet, une entreprise périlleuse. Heureusement, l'auteur est avant tout un véritable historien et sait que l'impartialité est le premier devoir. On ne s'aperçoit de ses préférences que par un développement quelquefois un peu trop étendu des époques et des faits où il est question du protestantisme; nous remarquons, il est vrai, que les historiens précédents de l'Espagne avaient presque complétement négligé ce point de vue[2]. C'est un chapitre presque neuf que le chapitre III, *le Protestantisme en Espagne;* ailleurs, M. Saint-Hilaire apporte des lumières nouvelles sur certaines parties; ainsi (p. 11) M. Saint-Hilaire montre que les origines de la réforme protestante en Allemagne ne furent pas, comme on le dit souvent, une simple querelle de moines née de la rivalité d'ordres mendiants, puisque c'étaient les Franciscains qui étaient en lutte au sujet de la vente des Indulgences avec les Dominicains, et non les Augustins dont faisait partie Luther; il explique aussi avec beaucoup de netteté (p. 139) la différence entre la réforme allemande de Luther, la réforme anglaise de

[1] Voir le volume d'*Études littéraires et religieuses*, par M. Rossbeuw Saint-Hilaire, Meyrueis et Dentu, 1863.

[2] Exceptons de ce jugement M. Guardia qui a jeté de vives lumières sur toutes ces questions.

Digitized by Google

Henri VIII et la réforme française de Calvin; son chapitre de Genève devenant protestante et libre, sera lu avec intérêt et utilité, ainsi que son étude sur la ligue de Smalkalde, cette première confédération sérieuse des petits États contre le despotisme des grands monarques; union féconde pour la liberté, lorsque les Provinces-Unies de Hollande révoltées contre la double tyrannie politique et religieuse de Philippe II, et plus tard le royaume de Suède sous le grand Gustave-Adolphe, se joindront à la ligue.

Comme preuve de cette impartialité de M. R. Saint-Hilaire dont nous parlions, il faut citer une saine appréciation des forces vives de l'islamisme au VIIe siècle, et des Turcs, « dernière pousse de ce tronc vivace, » au XVe et au XVIe siècles, avec Mahomet II et Soliman (p. 144 et 200). M. R. Saint-Hilaire, à ce sujet, se montre, à notre avis, trop sévère contre François Ier pour son alliance avec le sultan. Nous trouvons que le savant Allemand Ranke et M. Michelet ont raison d'excuser, en cette circonstance, le vaincu de Pavie. Charles-Quint n'a-t-il pas brigué lui-même cette alliance que François I obtint? Les chrétiens n'y ont-ils pas même gagné, lorsque le pavillon de la France servit à abriter les négociants et les consuls européens sous le nom commun de *Francs*, dans tout le Levant? Et d'ailleurs, malgré ses importantes conquêtes de Belgrade et de Rhodes, malgré la sanglante victoire de Mohacz, bien antérieures (1521-1526) à l'alliance du croissant et des lys (1534), l'empire ottoman, dans toute sa force, était encore moins redoutable à la liberté et à la civilisation de l'Europe que la puissance et l'ambition toujours croissantes de la maison d'Autriche. Citons encore le jugement sévère de M. Saint-Hilaire sur François Ier, sur sa politique inconstante, déloyale envers ses alliés, et celui contre Henri II. (t. VII, p. 137; t. VIII, p. 29.) Est-ce un protestant fanatique, celui qui écrit ainsi sur le grand réformateur : « Luther est un homme de premier mouvement qui, dans son élan impétueux, dépasse quelquefois le but qu'il voulait atteindre. Il faut l'accepter tel qu'il est, reconnaître ses erreurs, ses contradictions, et non les taire ou les adorer, comme l'Allemagne qui le canonise au lieu de le juger, etc. » La même impartialité, dans un autre sens, se retrouve à l'égard de Marie Tudor et même à l'égard des papes. « Après la mort de Jules III, son successeur Marcel II, vivant contraste avec lui par la pureté de sa vie, ne survécut que de quelques jours à son élection. Les amis du cardinal anglais Pole essayèrent de le faire arriver à la tiare qu'il méritait par ses vertus... Le cardinal Caraffa fut élu sous le nom de Paul IV. Les vertus du nouveau pontife promettaient à la papauté des jours meilleurs. Il faut tenir compte au conclave de ce double choix de Marcel et de Paul, et de la tendance qui prévaut, après Jules III, à nommer des papes plus moraux..., etc. » Et plus loin : « ...Rendons justice à Paul IV : il est de ces desseins qu'il est beau d'avoir entrepris, même quand ils ont échoué. Par lui fut tenté le dernier grand effort pour affranchir l'Italie du joug de l'Espagne; après lui, elle y régna sans conteste..., etc. »

En cent endroits divers, M. Rosseeuw Saint-Hilaire fait l'éloge de Charles-Quint, de son esprit de famille, de son affection pour sa femme; rien de plus touchant et de mieux senti que le tableau que trace l'historien protestant de la

Digitized by Google

mort religieuse de Charles-Quint, dans le couvent de Saint-Yuste. Nous dirons même que, tout en signalant le despotisme politique et religieux de Charles, sa conduite mesquine à l'égard des fils de François Ier, en ôtage après le traité de Madrid, sa duplicité en maintes occasions, la ruine de l'Espagne par les impôts, l'abaissement des Cortès et des libertés municipales, malgré toutes ces notes noires, nous trouvons que M. Saint-Hilaire a été trop indulgent envers Charles-Quint. « Peu de règnes, dit-il en finissant, ont été aussi fatals à l'Espagne; » nous dirons, nous, avec le célèbre économiste Blanqui aîné : « Peu ont été aussi fatals à l'humanité et à la civilisation. » Né en Flandre, c'est-à-dire dans un pays rival des grandes villes italiennes qui avaient ranimé le commerce, glorifié le travail, et suscité partout les vrais ressorts de la grandeur et de la richesse des nations, Charles ruina à plaisir Venise, Milan, Florence et Gênes ; comme Allemand, et représentant du parti gibelin dans sa plus haute personnification, il détruisit toute liberté en Italie et toutes les forces vives du parti guelfe; avec ses mines du Pérou et du Mexique, il porta atteinte au développement des banques italiennes, c'est-à-dire du crédit naissant. De son époque date la domination de quelques puissantes monarchies qui se partagèrent l'Europe, après avoir ruiné le régime municipal qui, sous l'influence du travail, s'était établi dans toutes les villes libres de l'Allemagne, de la Belgique, de l'Espagne, dans toutes les républiques italiennes et même dans quelques villes de France. Avec lui parurent, dans toute l'Europe, les grandes armées permanentes qui enlevèrent la majeure partie des capitaux aux dépenses productives et à l'industrie, pour les engloutir dans le gouffre de la consommation stérile. De là les impôts sans cesse renaissants, les expédients financiers, la vente des charges de judicature, la guerre aux protestants et aux Maures, le pillage de l'Europe par les soldats mal payés et indisciplinés, la vente des titres à une noblesse d'épée ou de robe qui, peu à peu, prit la place qu'occupait dans les conseils publics, dans l'administration, la classe moyenne, rompue aux affaires et devenue indépendante par la richesse du travail ; de là les suppressions de rentes, les banqueroutes publiques ; la fausse monnaie et l'altération des espèces remplacent l'exactitude scrupuleuse des banques et des comptoirs de Venise, de Florence, de Gênes; la ruine du commerce et l'absence des hommes, pris pour les armées, amènent la ruine de l'agriculture, et le paupérisme, dont l'origine date de cette époque, et qui devint bientôt tellement effrayant qu'en France, en Belgique, en Angleterre, en Espagne, au XVIe siècle, on n'a point de lois trop sévères pour arrêter et repousser l'extension de ces bandes de pauvres et de vagabonds, qui font de la mendicité une véritable industrie. Sous ce règne, la traite des nègres est organisée avec la sanction de Charles-Quint, et aujourd'hui l'Espagne, la nation qui donna la première ce coupable exemple, est la seule en Europe qui soit entachée de ce crime de lèse-humanité ; implanté de force et arrosé en Afrique et en Amérique des larmes et du sang de millions d'hommes, l'esclavage, œuvre de Charles-Quint, trouble encore aujourd'hui le monde entier de ses dernières convulsions. Charles interdit l'agriculture à l'Amérique, qui ne doit produire que de l'or ; par là, l'Espagne et bientôt l'Europe, croyant posséder la richesse avec le métal qui en est le signe,

Digitized by Google

laissent languir et mourir l'industrie naissante, véritable fortune des peuples, ou, si elle continue à subsister quelque part, c'est sous la forme énervante du monopole, des priviléges, ou de la prohibition. Le règne de Philippe II, sur lequel on a l'habitude de tout rejeter, n'a fait que développer les conséquences désastreuses de cette organisation, qui a tué l'Espagne et retardé la marche de l'Europe. Grâce à ces deux princes, ce royaume qui semblait menacer la liberté du monde, a fait la triste épreuve que la vraie puissance d'un empire ne consiste pas dans la possession de vastes États, dans l'importation de nombreux doublons, dans l'organisation de grandes armées; mais que la justice et la liberté sont les seules bases solides sur lesquelles les sociétés peuvent asseoir l'édifice de leur grandeur, et, en même temps, contribuer à la civilisation et à la prospérité des autres peuples.

ALPHONSE FEILLET.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

Histoire de la littérature espagnole, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par EUGÈNE BARET. Paris, Dezobry, Ferdinand Tandon et Cᵉ, 1863, 1 vol. in-8°, XX-602 p.

Ce volume rappelle un peu dans son genre l'excellent *Manuel* de don Antonio Gil Zárate [1], ouvrage modeste par le titre et précieux par l'abondance des notices et la vérité des jugements, tableau sobre, mais exact de la littérature espagnole, recommandable surtout par des qualités que nos voisins de la Péninsule ne prisent pas assez : l'esprit de discernement et le sentiment des proportions. Si M. Baret n'a pas échoué dans une entreprise qui n'était pas sans difficultés, malgré d'heureux essais et de nombreuses tentatives, c'est qu'il lui a paru plus raisonnable de suivre Gil de Zárate, de regrettable mémoire, que notre contemporain, M. Amador de los Rios, auteur d'une histoire de la littérature espagnole, en cours de publication.

M. Amador de los Rios a fait paraître quatre volumes, le quart à peu près de son œuvre ; il en est au XIVᵉ siècle. D'après ce qui a paru, il est aisé de prévoir que le monument qu'une ambition généreuse prétendait élever à la gloire littéraire de l'Espagne, ne sera qu'une laborieuse compilation, un répertoire utile à celui qui voudra et saura écrire un jour l'histoire des lettres espagnoles, en érudit, en philosophe, en artiste, avec méthode, avec goût, sans déclamations, sans lieux communs, en s'inspirant du sujet même, si fécond et si riche, en partant de ces principes infaillibles, qui sont comme les lumières de l'esprit, et qui communiquent à la raison la sérénité, la force et la flamme vivifiante.

Un homme se trouvera tôt ou tard en Espagne, capable d'aborder la grande entreprise que M. Amador de los Rios aura du moins le mérite d'avoir tentée, mérite non petit pour un compilateur dépourvu de forte érudition, de sens critique, de saga-

[1] La deuxième partie de ce manuel porte ce titre : *Resúmen histórico de la literatura española.*

Digitized by Google

cité, de puissance synthétique, obstiné dans une tradition stérile, nourri de préjugés, nul comme penseur et médiocre comme écrivain; car ni les dissertations académiques ne tiennent lieu de philosophie, ni les amplifications scolaires de style. Malgré tout, le diligent doyen de la Faculté des Lettres de Madrid peut compiler et disserter utilement; son histoire critique (c'est ainsi que l'auteur la qualifie à tort) de la littérature espagnole ne sera jamais populaire en Espagne; mais les matériaux par lui entassés ne seront pas perdus : de toutes ces pierres brutes, une main savante pourra construire un édifice régulier, un monument durable, et dégager pour ainsi dire de l'ébauche informe le véritable portrait, l'effigie ressemblante, le type réel du génie national.

Tel est l'objet essentiel de l'histoire d'une littérature. Dessiner fortement, nettement, sincèrement, d'après nature, sans illusion, sans complaisance, en marquant les ombres et les nuances, la physionomie mobile et changeante d'une race, de manière à reproduire le type qui persiste, en dépit des variations et même des modifications apparentes; saisir et coordonner les manifestations diverses, multiples, infinies de la vie cérébrale d'un peuple, telle doit être la fonction de l'historien des lettres, fonction ardue que celui-là seul pourrait remplir heureusement dont le savoir profond et la haute intelligence seraient soutenus, fortifiés, secondés par un indispensable concours de circonstances et de conditions propices. Expliquons cela par le développement d'un aperçu très-juste de M. E. Baret.

Ce consciencieux écrivain pense que c'est aux Espagnols qu'il appartient d'écrire l'histoire de la littérature espagnole; il le déclare brièvement dans les premières lignes de son avant-propos; et cette déclaration, qui atteste sa modestie, fait beaucoup d'honneur à son jugement.

En thèse générale, il est certain que le plus pénétrant esprit, aidé de toutes les ressources du savoir ne saurait entrer de plain-pied dans le cœur d'une littérature étrangère. Il y a une spontanéité de perception, une vivacité de compréhension, une intelligence instinctive des mœurs et de l'esprit d'un peuple, qui ne se peuvent acquérir par l'étude, qui sont comme des produits indigènes et des dons de nature accordés uniquement aux descendants de ce peuple, aux hommes qui le perpétuent, en vivant de sa vie, sur le même sol, dans le même milieu, ses héritiers directs par le sang et par la race. A ceux-là seulement il est donné de saisir la vraie tradition et de remonter sans effort le courant national.

Il y a là une très-curieuse question de haute critique littéraire, dont nous recommanderions volontiers l'étude aux adversaires du principe des nationalités, ergoteurs intrépides, qui seraient apparemment moins affirmatifs, si, élargissant le cercle de leurs spéculations, ils consentaient à contrôler leurs théories un peu bien creuses par la double considération de l'organisation vivante et des circonstances extérieures. Il est vrai que des études de ce genre ne s'accordent guère avec les procédés habituels de la métaphysique. L'amour de la généralisation et la manie de la synthèse dominent la plupart de ceux qui abordent sans prépa-

Digitized by Google

ration suffisante les difficiles problèmes de haute littérature, et, le spiritualisme aidant, les résultats obtenus, non sans labeur, n'avancent guère la solution.

Certes, nous ne manquons pas d'ouvrages réputés excellents dans cet ordre d'études. La critique transcendante et soi-disant philosophique, rivalisant avec cette science en germe ou à peine ébauchée qu'on appelle philosophie de l'histoire, a posé des principes, formulé des aphorismes, élaboré des doctrines qui dureront peut-être autant que notre génération. Plus instruits et acheminés dans une meilleure voie, nos successeurs n'accepteront point ces essais que nombre de savants en Allemagne et ailleurs croient définitifs, et s'ils s'en servent, ce ne pourra être qu'afin d'éviter les erreurs de direction commises par nos guides les plus accrédités, doctes gens et de bon vouloir, mais de courte vue, si courte, en effet, qu'ils n'ont jamais aperçu le contraste, ou mieux les contradictions qu'un œil pénétrant ne tarde point à saisir, entre leurs théories et la réalité.

Nous sommes d'une époque de transition qui, tout en ouvrant le chemin à d'innombrables nouveautés, est encore embarrassée, entichée de bien des vieilleries traditionnelles. Nous avons beau faire des merveilles en érudition et nous vanter peut-être un peu trop de notre puissance critique; la plupart d'entre nous, moins affranchis qu'ils ne pensent, en sont encore à dogmatiser sur de vieux préjugés; les plus émancipés en apparence bâtissent des systèmes éphémères sur des fondations ruineuses.

Il en est ainsi de la littérature et de l'histoire, parce que, le plus souvent, les principes et les lois de la civilisation, tels qu'on croit les comprendre après de pénibles recherches, se tirent, non de la nature des lieux et des entrailles mêmes des peuples, c'est-à-dire de la réalité vivante, du milieu et de la race, mais de faits contingents ou d'institutions de provenance étrangère, capables, à la vérité, de modifier les peuples, non de les transformer.

Il résulte de cette méthode artificielle et vicieuse, que nous n'avons que des notions confuses sur l'évolution humaine; et que, malgré les éléments de comparaison accumulés par les siècles, nous sommes, en ce point, relativement inférieurs aux anciens, nos maîtres en beaucoup de choses et particulièrement en critique littéraire.

Les anciens avaient sur nous cet inappréciable avantage d'être libres du joug pesant de cette métaphysique religieuse, dont le règne a commencé presqu'en même temps que l'ère chrétienne; enterrée, ou peu s'en faut, par les philosophes du XVIIIe siècle, ressuscitée, restaurée et rafraîchie de nos jours par les docteurs de l'école rationaliste, ennuyeux prédicateurs d'une croisade impossible. Ces doctes exégètes enseignent que le sentiment religieux est le principe de toute régénération et la source vive de l'éducation morale. Rejetant le dogme et modifiant le symbole de la religion positive, ils prétendent sauver le monde par une réformation radicale de la foi; comme si le monde, en supposant qu'il attende un sauveur, pouvait espérer son salut de leur intervention, et user efficacement de la recette qu'ils lui offrent.

Digitized by Google

La même erreur qui a égaré les métaphysiciens, jusqu'à les induire en une pareille illusion, a dominé les plus renommés faiseurs de hautes théories littéraires; et ici les conséquences de l'erreur, bien que moins graves au point de vue de la logique et de la morale dans l'histoire, ont eu aussi leur gravité, à ne considérer que les principes de l'esthétique. Sous l'influence de la tradition dogmatique, les modernes ont imaginé des théories du beau purement artificielles, élaboré des conceptions idéales tout à fait en dehors de la réalité, fabriqué, non sans peine, une poétique toute de convention, en se guidant, non d'après l'inspiration naturelle, mais d'après un système de croyances, qui dispensaient les esprits de toute spontanéité, et les tenaient conséquemment éloignés des vraies sources de l'originalité, en autres termes, assujettis aux procédés et artifices qu'ignore et dédaigne la forte invention. Aussi les grands inventeurs, dans la littérature moderne, les créateurs vraiment dignes de ce nom, ne se sont-ils élevés que par un effort suprême de protestation ou de négation, si bien qu'ils échappent à l'appréciation de cette critique étroite et scolastique dont le moindre défaut est de généraliser sans remonter à l'origine des manifestations sur lesquelles elle s'exerce.

Combien n'a-t-on pas vu de ces maîtres en critique faire deux parts de toute la littérature, et admettre deux divisions, ou mieux deux époques, l'une antérieure, l'autre postérieure à l'ère chrétienne? N'est-ce pas de la même école qu'est sortie l'ingénieuse distinction des deux morales, la grande et la petite, ou, pour emprunter la nomenclature de l'inventeur, la morale païenne et la morale chrétienne?

Les anciens n'avaient point à se préoccuper de ces distinctions subtiles; ils ne se trouvaient pas en présence d'un dogme ou d'un symbole souverain, inflexible, tyrannique; ou, du moins, leurs croyances ne nuisaient point à la création, à l'appréciation des œuvres de l'esprit. De là leur merveilleuse spontanéité dans les arts et dans les lettres; de là cette vérité des jugements qu'ils portaient sur les produits de l'art et de la littérature; de là ces théories larges, ces vues nettes, ces fins aperçus qui abondent chez les auteurs de l'antiquité, et ces formules magistrales, qui nous restent comme des règles sûres et des préceptes durables.

Nous ne possédons pas tous les éléments d'une histoire de la critique dans l'antiquité; mais avec ceux qui sont en notre pouvoir, les anciens, en matière de goût, nous apparaissent comme des maîtres dont il faut recevoir les leçons. Aristophane, Platon, Aristote, Xénophon, Plutarque, Lucien, Dion, Denys, pour n'en citer qu'un petit nombre chez les Grecs, ont des pages de critique irréprochables, qui nous aident à mieux comprendre le génie grec. De même chez les Latins, Térence, Cicéron, Horace, Quintilien, les deux Sénèque, l'auteur incertain du dialogue sur les causes de la décadence littéraire ou de la corruption du goût, les deux Pline, Pétrone ont tracé des lois ou transmis des jugements qui demeurent. Ce n'est point à tort que le divin La Fontaine, l'homme de France qui a le mieux deviné et senti l'ancienne littérature, admirait si fort Platon et Quintilien. Ce dernier n'était pourtant qu'un maître de rhétorique, un faiseur de déclamations; mais il parlait en connaissance de cause, et de la littérature nationale, et

Digitized by Google

de cette littérature grecque, qui avait obtenu dans Rome droit de cité, et qui, depuis longtemps, offrait au génie romain des modèles et des points de comparaison. Les rhéteurs étaient d'ailleurs les vrais lettrés : ils se livraient entièrement à la littérature ; les lettres étaient à la fois pour eux une profession et un culte. Platon, à le bien prendre, n'était qu'un sublime sophiste, de même que Cicéron, en dehors de ses fonctions publiques, ne fut qu'un rhéteur incomparable, et le prince des lettrés. Aussi peut-on dire que, dans les choses littéraires et en matière de goût, les anciens n'ont pas été surpassés. C'est qu'ils traitaient de ce qu'ils savaient à fond, de ce qu'ils aimaient par-dessus tout, et que, placés dans le milieu propice, ils n'avaient qu'à suivre, dans les appréciations qu'ils faisaient, leur inclination naturelle et cette inspiration du goût, qu'aucune préoccupation dogmatique ne venait troubler. Leur critique, si remarquable par la justesse, ne nous paraît guère savante, parce qu'elle n'était que la simple expression d'un sentiment du beau, et comme la voix d'un instinct du vrai, perfectionnés et insensiblement épurés par les bons exemples, c'est-à-dire les belles œuvres de l'esprit. Les anciens ont eu cet heureux privilége, cette enviable fortune d'avoir une littérature qui provenait directement de leur civilisation, et qui, partant, était la vive image de leur société.

Il en est tout autrement des modernes, dont l'organisation sociale ne s'est dégagée qu'après une longue période de préparation et d'épreuves. De fait, notre société d'Occident n'a pu s'affirmer et se reconnaître qu'après avoir surmonté les obstacles de tout genre et les difficultés infinies qu'opposaient à son plein développement les circonstances ou les conditions de son origine. En autres termes, l'évolution de cette portion de la famille humaine qui représente aujourd'hui la grande civilisation, n'a pu se faire suivant les lois ordinaires ; elle n'a pas été normale. Il a fallu, pour assurer son existence et sa croissance, échapper par de prodigieux efforts à deux ennemis redoutables, qui firent, durant de longs siècles, cause commune : la barbarie et la théocratie. De leur alliance naquit la féodalité, qui fut, pendant le moyen âge, le régime absolu de la force. A ce régime formidable, la société ne pouvait se soustraire autrement que par l'insurrection, ou, ce qui revient au même, par la négation indirecte ou positive des deux pouvoirs qui l'écrasaient. De cet effort d'émancipation naquirent les communes, premier germe, symbole initial des gouvernements à venir, et les hérésies, formules expressives des libertés futures, dans les choses de l'esprit et dans celles de la conscience.

Remarquons ici que les trois termes de notre histoire se réduisent à une triple négation : Renaissance, Réforme, Révolution ; autant de formules négatives qui condamnent irrésistiblement, non pas l'ordre (le mot manquerait de justesse), mais le système de contrainte spirituelle et temporelle dont le moyen âge vit le libre épanouissement. Remarquons encore que notre histoire moderne, à ne considérer que la suite des efforts tentés et des grands résultats obtenus par la société occidentale, ne compte que trois époques vraiment mémorables, le XIVe,

Digitized by Google

le XVIe et le XVIIIe siècles, qui répondent, le premier à une tentative d'émancipation religieuse et de renaissance anticipée ; le second à la vraie renaissance et à l'explosion de l'hérésie, et le troisième, si près de nous, à l'émancipation entière par la destruction du vieux régime. Il serait facile de montrer, preuves en main, qu'à ces trois siècles de rénovation appartiennent les conceptions les plus originales et les productions les plus hardies de l'esprit. Mais ce serait entrer dans une longue démonstration; et il suffit d'affirmer, à l'appui de notre thèse, que la littérature moderne, vraiment digne de ce nom, ne commence, en réalité, qu'au moment où le système politique et social qui remplit l'époque intermédiaire, se désagrége lentement et s'affaisse sur ses bases.

Avant ce moment décisif, il n'y a qu'une ombre de littérature, un simulacre de vie littéraire, représentée par les clercs ou gens d'église et par les théologiens de l'école. Les profanes, les laïques (dans la société du moyen âge il n'y avait que seigneurs et vilains, clercs et laïques), le peuple, en un mot, ne s'intéressait guère à la lutte formidable qui avait surgi et grandi, petit à petit, entre la théologie et sa servante, la métaphysique. Les adversaires disputaient, d'ailleurs, dans un jargon scolastique, qui ressemblait plus ou moins à la langue latine, mais qui s'écartait notablement de l'idiome populaire. Autre condition d'infériorité pour les peuples modernes, forcément étrangers aux questions vitales qui se traitaient, se débattaient en public, chez les Grecs et chez les Romains. Qui ne sait que les Grecs avaient un enseignement populaire de la philosophie et des philosophes qui sans cesse vivaient avec le peuple, s'entretenaient avec lui, l'instruisaient, le morigénaient, le prêchaient et l'évangélisaient à leur manière? Qui ne connaît les noms de ces artisans-philosophes, de ces sages ambulants qui allaient, en vrais périodeutes, vendant ou colportant leur sagesse? Et Socrate, le prince des philosophes pratiques, ne se montrait-il pas dans les lieux publics et dans les maisons des particuliers, pour former ses concitoyens aux bonnes mœurs?

Les modernes n'ont rien connu de ces enseignements. Chez eux, nul commerce intellectuel entre les sages ou les savants et les ignorants et les simples. Toute l'instruction se bornait à des maximes d'une intelligence difficile, à quelques préceptes impérieux, dont la violation entraînait des châtiments corporels, des peines afflictives ou la mort spirituelle. Quelle pouvait être la littérature d'une société si durement régentée, toujours menée par la peur, sans élan, sans spontanéité, presque sans espoir d'avenir?

A cette question capitale devraient répondre les admirateurs forcenés du moyen âge, les érudits passionnés qui prétendent grandir outre mesure la triste et sombre époque à laquelle ils s'attachent de toute la ferveur qui les anime dans leurs recherches. L'érudition ne fera point ce qu'a vainement tenté le romantisme. Essayer d'inaugurer, d'opérer une nouvelle renaissance par le moyen âge, serait le comble de la déraison, puisque pareille tentative vaudrait autant que nier la vraie renaissance, celle qui nous a sauvés, en nous soustrayant définitivement à la barbarie et à la théocratie.

Soyons toutefois indulgents aux érudits et archéologues, qui croient de bonne

Digitized by Google

foi ressusciter ce qu'ils exhument; mais protestons contre cette manie de vouloir que nous soyons les héritiers directs du moyen âge. Passe encore pour les populations d'origine germanique, dont l'intervention a préparé et fait en grande partie le moyen âge; mais non pour les races novo-latines dont la dénomination significative révèle si nettement la provenance. Les héritiers et successeurs immédiats de l'antique civilisation sont ces peuples des régions méridionales de l'Europe, dont les mœurs, l'esprit, le génie, le caractère, les institutions ont gardé la double empreinte gréco-latine.

M. E. Baret, faisant un livre élémentaire, se proposant d'instruire sans dogmatiser, ne pouvait pas, ne devait pas entrer dans ces considérations générales; mais il pouvait, sans inconvénient, insister plus qu'il n'a fait sur l'influence de la tradition latine dans l'évolution du génie espagnol; et, à ce sujet, il aurait dû s'étendre davantage sur la formation de la langue castillane, ses origines, ses modifications successives, en démêlant les éléments divers qui ont concouru, de façon à distinguer les sources respectives des qualités dominantes, des caractères saillants d'un idiome dont le génie ne doit rien ou presque rien aux races du Nord, en dépit de l'invasion et de la conquête des barbares.

Sans doute, la barbarie a fourni son contingent, puisqu'elle a été l'occasion et l'agent principal de corruption; mais l'action de la barbarie a été comme celle du ferment, qui fait lever la pâte sans altérer les propriétés primitives des matières composantes. Ainsi de la langue castillane; à travers les vicissitudes et les transformations subies avant de se dégager, de se fixer définitivement, elle a conservé dans son essence la séve des trois races qui, tour à tour, étendirent sur la Péninsule leur domination ou leur influence : Grecs, Romains et Arabes.

Sans exagérer, comme on l'a fait, la part de la langue grecque dans la formation du castillan, il faut reconnaître que cette part a été considérable, et que la connaissance du grec n'est point d'un petit secours pour l'intelligence du vocabulaire, et plus particulièrement de la syntaxe espagnole. On compte, en espagnol, un nombre remarquable d'hellénismes; les curieux, qui sont au courant des travaux des grands humanistes espagnols de la Renaissance, n'ignorent pas la grande analogie de forme qui se remarque entre les traductions espagnoles et les textes grecs, en vers ou en prose. Les Allemands, qui se piquent de rendre les poëtes grecs, mot pour mot, et vers pour vers, en usant des facilités d'une langue que chaque auteur peut façonner à son gré et plier à ses caprices, les Allemands ont traduit les prosateurs et les poëtes grecs littéralement, mais non pas avec cette aisance et ce naturel qui recommandent si fort les bonnes traductions espagnoles. Lisez, pour ne prendre qu'un exemple, la version de la première pythique de Pindare par Fray Luis de Léon, et vous retrouverez sous les vers espagnols le mouvement et le rhythme des strophes pindariques; ni le sens du texte, ni le poëte n'ont été mutilés.

Il n'en est pas de même des traductions du latin, même des meilleures et

Digitized by Google

particulièrement de celle des prosateurs. Quoique le fond de la langue espagnole soit essentiellement latin; quoique par la gravité, la sonorité, le nombre et la solennité majestueuse, l'espagnol se rapproche infiniment du latin, la construction et les allures diffèrent beaucoup. On a remarqué, non sans raison, bien qu'en exagérant tant soit peu, que la façon d'écrire en latin des plus renommés humanistes espagnols, laissait quelque chose à désirer. Nous voyons dans Cicéron, que les Romains de race trouvaient à redire au parler et au style des Ibères les plus exercés aux difficultés de la langue latine; et nous-mêmes pouvons saisir la différence qu'il y a entre les auteurs de la pure latinité romaine, et les plus ingénieux écrivains latins d'origine ibérique. Sénèque et Lucain sont les deux types de cette colonie espagnole qui essaya, non sans succès, mais non sans introduire des germes de corruption, la rénovation des lettres latines. Ni l'exubérance, ni la subtilité du génie espagnol n'étaient dans la nature de la vieille race latine : ces deux caractères qui sont en relief dans les écrits des auteurs latins d'origine espagnole, se retrouvent dans les ouvrages des Africains qui ont écrit en latin : Tertullien, Apulée, saint Augustin. C'est que les côtes méridionales de l'Espagne confinent à l'Afrique; et, suivant une tradition fabuleuse, les deux contrées, séparées par un simple détroit, ne formaient jadis qu'un continent.

En faisant ce double rapprochement, géographique et littéraire, nous comprendrons beaucoup mieux les analogies qui rapprochent le génie espagnol du génie oriental. L'un et l'autre se ressemblent si fort, qu'on les croirait volontiers de la même famille. Notons que la ressemblance, pour ne pas dire la parenté, peut se constater dès avant l'invasion des Arabes; preuve manifeste de l'empreinte profonde que laissèrent tour à tour en Espagne les colonies phéniciennes et la domination carthaginoise. A vrai dire, les relations ne furent jamais interrompues entre l'Espagne et l'Orient; et lorsque la puissance de Rome prévalut sur celle de Carthage, tout commerce ne fut point rompu avec les populations africaines. Les relations devinrent encore plus fréquentes, dès le premier siècle de l'ère chrétienne, après la prise de Jérusalem et la dispersion des Juifs. Les fugitifs s'établirent en grand nombre dans le midi de la Péninsule, et jusqu'à leur expulsion définitive, à la fin du xve siècle, ils furent les intermédiaires les plus actifs entre l'Europe et l'Orient.

Les juifs comptèrent de tout temps nombre de savants et de lettrés, dont les travaux influèrent notablement sur la formation de la langue espagnole. Le savoir de l'Orient passait en quelque sorte par leurs mains avant d'être accessible aux chrétiens. Dès le commencement du xiiie siècle, et surtout depuis le mouvement de rénovation provoqué par Alphonse le Sage ou le Savant, les traductions des livres de l'Orient par les juifs formèrent la principale richesse de la littérature espagnole. L'Espagne ne tarda pas à connaître la science des docteurs juifs, par ces controverses publiques, qui passionnaient alors les esprits, et qui remplirent en partie tous les intervalles que laissait la guerre du xiiie au xve siècle.

Comment M. E. Baret, si consciencieux pourtant et capable de considérations générales, n'a-t-il rien dit de tout cela? et pourquoi n'a-t-il pas accordé du moins une mention à l'admirable traduction espagnole de la Bible dite de Ferrare, ce

Digitized by Google

grand monument des juifs d'Espagne, qu'un réformateur espagnol du XVIe siècle appelle avec juste raison un magnifique trésor? C'est dans cette version espagnole de l'Ancien Testament, faite sur le texte original par des hébraïsants pointilleux que l'on saisit à merveille le génie oriental de la langue castillane, que l'on comprend pleinement la phrase poétique et l'enthousiasme religieux des grands lyriques de l'Espagne. Fray Luis de Léon, incomparable poëte, hébraïsant, et de race juive, interprète Job et David avec la même facilité, le même bonheur que Pindare.

L'espace nous manque pour étendre ces réflexions; mais nous ne saurions trop insister ici sur la nécessité de dégager, de mettre bien en relief l'élément oriental et son influence considérable sur la civilisation et la langue de l'Espagne. M. Baret, à la vérité, a traité, en passant, de la domination musulmane et de ses effets; mais il a glissé où il fallait appuyer, et a manqué par là l'occasion qui lui était offerte, de donner à son livre, si bien conçu d'ailleurs, un cadre sérieux et vraiment philosophique. Il fallait insister davantage sur les origines de la nation, sur la formation de la langue, sur le conflit des races, sur la concurrence de ces deux civilisations de provenance diverse qui pénètrent simultanément ou successivement en Espagne, l'une par les conquérants d'Orient, l'autre par la Provence, celle-ci plus tardive, et n'entrant au cœur de la Castille, qu'après avoir traversé les contrées du nord de la Péninsule, l'Aragon et la Catalogne.

M. E. Baret, auteur d'un livre très-estimable, ayant pour titre: *Espagne et Provence*, livre qui a été comme le prélude et l'introduction naturelle à celui qu'il vient de publier, M. E. Baret, soit modestie excessive, soit négligence, a laissé dans l'ombre toutes ces considérations indispensables, qu'il fallait mettre au seuil de son ouvrage, comme une lumière pour guider le lecteur à travers les trois périodes de son histoire de la littérature espagnole. Nous regrettons ces préliminaires qui auraient pu tenir dans une simple introduction, et qui seuls auraient pu ajouter un intérêt de nouveauté à un ouvrage élémentaire qui se recommande d'ailleurs par des qualités non méprisables : une connaissance suffisante du sujet, la pratique des auteurs les mieux informés, une distribution méthodique et très-rationnelle, une exposition lumineuse, un style non dépourvu d'élégance et parfois très-fleuri, des jugements solides, des comparaisons opportunes et le plus souvent justes, beaucoup de lecture, beaucoup de diligence, un vif désir de bien faire, et, par-dessus tout, l'envie d'inspirer le goût d'une littérature peu connue, très-variée, singulièrement originale, et que l'auteur a étudiée avec une passion de curieux qui est loin d'être satisfaite.

M. Baret n'improvise pas; il a un fonds de connaissances acquises à force de labeur; mais il ne cesse d'apprendre et d'enseigner ce qu'il a appris. Son histoire de la littérature espagnole est avant tout un livre d'enseignement, un tableau, une esquisse, une revue des genres principaux et des plus brillants auteurs qui ont prospéré dans la littérature espagnole. Nous n'avons pas à donner ici une analyse de cet ouvrage, et parce que cette analyse serait superflue pour nos lec-

Digitized by Google

teurs, après le grand article que nous avons publié dans ce recueil, à propos du premier volume de M. Amador de los Rios sur la littérature espagnole, et parce que notre dessein a été uniquement de signaler les lacunes que l'on regrette de trouver dans les meilleurs ouvrages qui traitent des lettres et de la civilisation en Espagne.

Dans un livre élémentaire, M. Baret ne pouvait pas prétendre à faire mieux que les savants qui l'ont précédé. Il ne faut donc pas chercher dans son histoire de la littérature espagnole ce qu'on ne trouve pas dans les auteurs les plus accrédités qui ont écrit sur l'Espagne. M. Baret a toutefois consacré un chapitre à un sujet d'une extrême importance et à peu près inconnu. Il a donné un aperçu du mouvement d'émancipation qui se produisit en Espagne sous l'influence des partisans de la réforme religieuse et des libres penseurs. C'est pour la première fois que les défenseurs de la liberté de conscience et du libre examen, trouvent place dans une histoire littéraire de l'Espagne. Remercions M. Baret d'avoir donné un souvenir à ces novateurs, et de s'être souvenu de nos travaux. Nous sommes encore plus sensibles à l'excellent usage qu'il en a fait, qu'à tout le bien qu'il en a dit; et nous souhaitons bien vivement, que, dans une prochaine édition, il accorde à nos remarques la même attention qu'il a donnée à nos essais.

Encore une fois, son livre gagnerait infiniment, si les considérations générales que nous n'avons pu qu'indiquer, recevaient d'un aussi sage esprit les développements convenables.

Quant aux imperfections de détail et aux légères inexactitudes, qui échappent aux plus attentifs, nous en avons noté quelques-unes au passage et nous les signalons volontiers à l'auteur, bien persuadé qu'il tiendra compte de nos remarques.

A la page 144 (deuxième période) il dit : « Le père Louis de Léon, né en 1527, non pas à Belmont sur le Tage, mais à Grenade, comme le prouvent les manuscrits récemment publiés de Pacheco... » L'autorité invoquée par M. Baret ne saurait prévaloir sur le propre témoignage de Fray Luis de Léon. Dans un document autographe, qui est une déposition judiciaire, par-devant le tribunal du Saint-Office, le célèbre Augustin de Salamanque déclare expressément qu'il était né à Belmonte; et cette déclaration si nette met à néant les prétentions de Grenade, et les assertions de Francisco Bermudes de Pedraza, de Luis Munoz, de Fray Tomas de Herrera. Après bien des discussions et de vaines recherches, la publiblication des pièces du procès de Fray Luis de Léon, a donné raison à l'exact chroniqueur, Tomás Tamayo de Vargas, lequel affirme que Fray Luis de Léon, né à Belmonte, était le compatriote et le concitoyen des PP. Gabriel Vasquez, Lorca et Basilio de Léon, noms célèbres dans les annales monastiques.

A la page 140, M. Baret écrit : « Le digne rival de Louis de Léon est un moine comme lui, *Ferdinand* de Herrera, mort en 1597. » Autre inadvertance. On sait à la vérité bien peu de chose sur la vie de Herrera ; mais un document authentique nous apprend qu'il était *clérigo de ordenes*, comme on dirait *clérigo de misa* ; ce qui veut dire que ce grand poëte lyrique avait reçu les ordres sacrés, qu'il était prêtre et dans le sacerdoce, et non qu'il appartenait à un ordre reli-

Digitized by Google

gieux. Si Herrera fût entré en religion, le document se serait exprimé tout autrement ; donc, Herrera ne fut pas moine.

A la page 159, M. Baret dit encore : « Le principal mérite des frères Argensola est un style élégant, sobre et pur, qui fit dire à Cervantes que deux frères aragonais étaient venus à Madrid donner des leçons de castillan. » Cervantes faisait le plus grand cas de la poësie des deux frères Argensola : il les a dignement loués dans son fameux *chant de Calliope*, au sixième livre de la Galatée, et en maints endroits de son amusant *Voyage du Parnasse ;* mais il n'était point assez courtisan pour adresser un compliment aussi flatteur aux deux Aragonais. C'est Lope de Vega [1] qui louait ainsi la pureté et la correction du langage des deux poëtes, qu'il compare lestement, dans son *Laurier d'Apollon* à Horace et à Properce :

..... Los dos Lupercios,
Españoles Horacios y Propercios.
(*Laurel de Apolo*, Silva II.)

Comme il ne faut pas que la critique dégénère en censure minutieuse, je ne signalerai à M. Baret qu'un dernier passage, où se trouve une erreur singulière et tant soit peu plaisante. Aussi est-elle du fait de M. Philarète Chasles, que sa pénétration emporte parfois bien loin de la réalité. Il s'agit d'Alarcon, cet orgueilleux dramaturge, qui s'inquiétait aussi peu des satires et épigrammes de ses confrères en poésie, que des sifflets et dénis de justice du public des théâtres. M. Philarète Chasles, traduit ainsi une des plus fières préfaces d'Alarcon : « C'est à toi, dit-il au public, que je m'adresse, bête féroce ; à la noblesse, ce n'est pas nécessaire, qui d'elle-même se conseille mieux que je ne saurais. Voilà mes comédies, traite-les comme tu as coutume d'agir, et non selon la justice ; elles te regardent avec mépris, sans terreur ; elles ont passé par les périls de tes *forêts* (le parterre), et maintenant elles peuvent bien faire traverser les recoins secrets que tu habites. Si tu les trouves mauvaises, je me consolerai avec la conviction qu'elles sont bonnes. Dans le cas contraire, l'argent qu'elles doivent te coûter me vengera. » (P. 360, deuxième période.)

Le texte d'Alarcon, que nous reproduisons en note [2], est d'une originalité rare ;

[1] Dans la censure ou permis d'imprimer (*aprobacion*) des « Rimas de Lupercio y del Dr Leonardo de Argensola, « en ces termes : « Fué discreto acuerde imprimirlas juntas porque pudiesen competir aunque hermanos ; pues no hallaran quien se opusiera á tanta erudicion, gravedad y dulzura ; antes parece que vinieron de Aragon á reformar Poetas la lengua Castellana, que padece por novedad frasis horribles, conque mas se confunde que se illustra. » (Édition de Saragosse, 1634.)

[2] *El Autor al Vulgo.* — « Contigo hablo, bestia fiera, que con la nobleza no es menester, que ella se dicta mas, que yo sabria : Allá van esas Comedias, tratalas como sueles, no como es justo, sino como es gusto, que ellas te miran con desprecio, y sin temor, como las que pasaron ya el peligro de tus silvos, y ahora pueden solo pasar el de tus rincones. Si te desagradaren, me holgaré de saber que son buenas, y sino, me vengará de saber que no lo son, el dinero que te han de costar. » — C'est un modèle achevé d'ironie et d'insolence.

Digitized by Google

mais la traduction qu'on vient de lire est d'une originalité désespérante. Elle abonde en ingénieux contre-sens, dont le plus joli est à coup sûr celui qui nous représente le parterre comme une forêt mouvante, agitée. Ce que c'est que de savoir le latin ; on s'en sert de confiance pour traduire à peu près un texte espagnol, et on nous plante une forêt en plein parterre, lorsqu'il suffisait de nous apprendre une chose bien simple, à savoir que le populaire sifflait volontiers les pièces d'Alarcon. Sur cette interprétation originale du trop ingénieux critique, il faut lire un commentaire très-peu charitable du savant Ferdinand Wolf [1]. Il est étonnant que M. E. Baret qui connaît et apprécie justement les travaux remarquables de Wolf, ait laissé passer l'interprétation de M. Chasles. Après tout, les lecteurs de M. Baret ne seront pas fâchés de la lire, car elle est vraiment divertissante.

J.-M. GUARDIA.

[1] Hr. Charles, dit M. Wolf, der natürlich nicht unterlässt, diese gewiss piquante Anrede Alarcon's zu übersetzen, hat dabei einen komischen Schnitzer gemacht, er überträgt nämlich *Silvas* für *silvos* lesend, dieses durch grandes forêts (le parterre!) (Note 1, p. 650 de ses Études, III, *zur Geschichte des spanischen Dramas.*) M. F. Wolf aggrave la faute de M. Ph. Chasles, défigure le nom de ce dernier, et finalement donne lui-même de ce diabolique prologue d'Alarcon, une version qui est loin d'être irréprochable.

Digitized by Google

VARIA

M. HASE. — Les notices récemment publiées sur un philologue justement célèbre, M. C. B. Hase, même celle où M. Em. Egger a si bien résumé les traits essentiels de cette longue carrière scientifique, se taisent presque entièrement sur sa jeunesse et ses premiers débuts à Paris. Les détails qui suivent, mieux connus en Allemagne qu'en France, méritent peut-être une mention dans le pays adoptif de M. Hase. L'authenticité de ce court fragment biographique n'est pas douteuse : il est emprunté presque tout entier à un récit, écrit par M. Hase lui-même, partie en latin, partie en allemand, inédit encore, mais dont un des amis de l'écrivain a publié, dans la *Gazette d'Augsbourg*, les passages les plus caractéristiques. Il n'y a donc aucun motif sérieux de ne pas faire connaître au public français ceux de ces souvenirs intimes qui sont aujourd'hui connus du public allemand.

M. Hase avait à peine onze ans quand il perdit son père, ecclésiastique dans une petite ville de la Thuringe : ses premières études à Weimar, ses années universitaires à Iéna, ne se passèrent pas sans imposer à sa mère bien des efforts et de pénibles sacrifices. On voulait faire de lui un théologien ; mais, à travers des diversions d'études de toute sorte, après s'être épris successivement de presque tous les beaux-arts, à l'exception de la musique, et de plus d'une science, mais non pas pourtant de la philosophie de la nature, qu'il entendait exposer par Schelling lui-même, — il finit par trouver sa voie dans la philologie. Le jeune étudiant, qui pensait que le système philosophique de son maître Schelling (il est vrai que Schelling n'avait encore que vingt-trois ans) était une « mystification, » et qui n'aimait pas la musique, parce que, disait-il, « on n'y peut rien penser ni se représenter, » mais qui, en échange, rédigeait déjà en grec l'un de ses cours universitaires, devait trouver, dans l'étude des langues anciennes, un champ approprié à la nature de son esprit, et faisait déjà pressentir les qualités de précision, de mesure et de justesse, de ses futurs travaux d'érudit.

Bien jeune, il avait les yeux tournés vers la France ; au gymnase de Weimar, pendant les premières années de la Révolution, il se passionnait pour la Répu-

Digitized by Google

blique, et représentait, avec ses camarades, un drame juvénile, *les Gracques*, dont il avait fait le plan. Il ne faut pas s'étonner que le désir de voir de près cette France, qui semblait vouloir ressusciter l'antiquité républicaine, lui soit venu de bonne heure. Un goût très-vif pour les voyages, qui datait des lectures passionnées de son enfance (son père avait traduit en allemand quelques-uns des écrits de *Pallas*), l'incertitude de son existence et de son avenir en Allemagne, la crainte d'être obligé d'aliéner sa liberté en acceptant pour vivre un modeste emploi d'instituteur, tout cela finit par l'emporter. En 1801, âgé de vingt et un ans, il partit à pied pour la France, avec une centaine de francs dans la poche, un long sabre à sa ceinture, une gibecière de chasse sur le dos, et, pour toute recommandation, une carte de visite d'un savant allemand pour Millin. Accoutré comme il l'était, le grand jeune homme avait assez l'air d'un officier de la République, et cette apparence ne lui nuisit pas. Après bien des tribulations dues à son passeport, et un voyage pédestre de dix jours, par le mauvais temps, de Mayence à Paris, par Thionville, Verdun, Châlons et Meaux, prenant souvent au plus court à travers campagnes et villages, il fit triomphalement son entrée dans le faubourg Saint-Martin, par une soirée d'octobre, et alla heurter à la porte de l'auberge du citoyen Arnoult, que lui indiquèrent des soldats et des ouvriers, rue du Vert-Bois, 22. Ses bottes étaient déchirées, ses pieds blessés, et ses trente thalers notablement diminués; mais il n'avait pas perdu la bonne humeur et l'esprit d'observation qui avaient égayé les plus mauvais jours de son voyage.

Installé dans une petite chambre, au passage du Commerce, chez un traiteur allemand, où il payait 18 francs par mois, « sans le feu et la lumière, » il se vit bientôt réduit à la plus extrême détresse. Le jour, il oubliait tout au Louvre, dans la contemplation des antiques; mais, le soir, rentré chez lui, il tombait dans un abattement profond. Millin et le grec Korais l'avaient reçu affectueusement; mais les libraires allemands se montraient durs, et personne ne lui venait en aide. Un de ses compatriotes lui emprunta à peu près ce qui lui restait d'argent; il devint malade de froid et de privations, et bientôt n'aperçut plus d'autre perspective que celle de se faire soldat : « Il me reste encore une ressource; dans un mois, on ouvre une nouvelle conscription, et on prend les étrangers. » — Le 25 de ce mois d'octobre, il écrivait : « Je suis plongé dans une morne apathie qui ne me permet pas de réfléchir à mon sort; je me réveille de temps en temps, mais ces moments sont affreux. »

Le lendemain de cette soirée de désespoir, tout avait changé. Errant dans les galeries du Palais-Royal, il rencontre Yussuf, un des Mamelouks de l'Empereur, l'aborde, le salue en arabe, et le Mamelouk charmé, tout en se promenant avec lui, lui montre l'hôtel de l'ambassade turque. Là était le salut. L'interprète de l'ambassade était un Grec, du nom de Kodrikas. Hase parvient à l'intéresser à son sort, en lui parlant dans son idiome natal; Kodrikas lui remet un billet pour Villoison, l'éditeur d'Homère. Le lendemain, il écrivait : « Villoison m'a reçu avec toute la politesse française, m'a invité à dîner avec lui, m'a promis des travaux à la Bibliothèque nationale (la copie de manuscrits grecs), et me fera venir chez lui, chaque décade, pour parler grec moderne. De plus, sur cette prétendue

Digitized by Google

« leçon de grec, » comme il veut bien l'appeler d'une façon si humaine, il m'a fait l'avance de quelques écus. J'ai pu payer d'avance ma nourriture d'une semaine; me voilà un moment assuré contre le besoin. »

Le chapelain de l'ambassade de Suède veut l'engager comme chantre de sa chapelle, lui qui a la musique en abomination. Le libraire Fuchs lui offre de le prendre pour huit ans à son service en qualité de commis, à 400 francs par an. « Il y avait dans le comptoir, pendant que nous parlementions, toute une troupe de charmantes jeunes filles ; elles ne savaient pas un mot d'allemand et me regardaient d'un air surpris; c'étaient, sans doute, des parentes de Fuchs; je ne puis nier que les 400 francs, et surtout les jeunes filles, ne m'attirassent dans un moment où j'avais tout au plus 50 centimes devant moi : pourtant, j'ai refusé... Que le ciel soit loué de ce premier acte de vertu! J'espère que *ça ira, ça ira, ça ira!*

» En effet, hier (28 octobre), je suis retourné chez Villoison qui s'est ingénié de toutes manières pour me procurer quelque chose. — « Venez, je vais vous présenter à une dame savante, » me dit-il quand j'entrai. — Nous arrivâmes, par une pluie battante, dans un hôtel de la rue Sorbonne. — Madame vient de sortir, — nous crie le portier. Villoison jure doucement, et nous nous quittons. Je devais revenir aujourd'hui. A onze heures, j'étais chez lui; il me remet un billet pour « madame la ci-devant duchesse de Breteuil. » C'est la femme d'un des derniers ministres de Louis XVI[1]. J'arrive, j'attends une demi-heure dans une antichambre parquetée de marbre. Madame était encore au lit. Enfin, les laquais m'introduisent. La ci-devant duchesse me reçoit, couchée sur une ottomane, avec toute la dignité de Junon. Mais l'entretien réussit au-delà de toute attente; nous sommes d'accord; je donnerai tous les jours une leçon d'allemand à sa fille, et je commencerai, dès demain matin, à dix heures et demie. On m'introduisit ensuite dans le cabinet de Mademoiselle, qui avait justement une leçon de clavecin. Je trouvai une jeune fille qui, sauf une paire de grands yeux rayonnants, n'avait rien de particulièrement beau, passablement pâle, mais ayant reçu toute l'éducation savante de la noblesse française du temps; elle parle italien et anglais, aime le latin, et apprend maintenant le grec. Sans perdre la tête, j'indiquai le titre de la première grammaire allemande qui me vint à l'esprit, celle de Gottsched. La jeune duchesse écrivit sur une carte, avec une orthographe à elle, le nom de *Quodechèdt*, et un valet de chambre fut dépêché pour quérir le livre dans une librairie. »

Le lendemain, 29 octobre, il écrit : « Je serais injuste, si je ne reconnaissais pas les ménagements rares, l'extrême délicatesse des Français à mon égard. Afin de pouvoir me donner quelque chose sans m'humilier, Villoison, qui sait vingt fois plus de grec moderne que moi[2], me donne un rendez-vous le matin de chaque décade, et appelle cela prendre des leçons de grec! Ici, chez les Breteuil, où l'on sait probablement fort bien dans quelle détresse je me trouve, on fait

[1] Le baron, et non pas le duc, de Breteuil.
[2] Villoison avait passé plusieurs années en Grèce.

Digitized by Google

tout comme si l'on m'était des plus particulièrement obligé. « Vous pouvez demander tout ce que vous voudrez, monsieur le professeur, » — a dit la mère. J'ai demandé trente sols par heure ; et l'on m'invite chaque matin à déjeuner, un quart d'heure avant la leçon, *pour causer un peu.* »

Le 30 octobre. — « Je suis heureux comme je ne l'ai jamais été. N'était la moustache que je porte, et mon habit consulaire qui commence à se percer aux coudes, je défierais les Olympiens. Il faut que je rassemble toutes mes forces pour faire honneur aux recommandations de Villoison qui, pour me pousser, écrit à Dieu et aux hommes des billets où il annonce que je serai demain l'un des premiers savants du monde. Et il est assez déraisonnable pour me lire tout cela à moi-même ! »

« Je suis heureux, — écrit-il avant la fin de l'année à l'un de ses meilleurs amis, — je suis heureux de contribuer à répandre toujours plus ici le goût de la langue et de la littérature allemandes. Connu sous le nom mythique du « Jeune Saxon, » ma soi-disant méthode philosophique m'a valu une sorte de réputation, à laquelle, en vérité, je ne comprends rien (car je ne puis dire encore dix mots de français sans faute, et je reste souvent tout court), mais qui m'a procuré déjà une foule d'intéressantes relations, et des leçons plus que je n'en puis donner, — une, entre autres, à l'une des plus belles femmes de Paris, la veuve du révolutionnaire Condorcet : quelle amabilité ! quelle grâce ! »

1802, 18 janvier. — « Oh ! comme je bénis ma résolution de venir à Paris ! Comme le cœur s'ouvre parmi ces hommes ! C'est l'inappréciable mérite des grandes villes que chacun y trouve, parmi les milliers qui l'entourent, l'âme où il revoit son image, et près de laquelle toutes les forces de la sienne s'épanouissent avec une liberté, une facilité qu'il n'avait auparavant jamais pressenties. »

Nous en restons à cette effusion de reconnaissance. On sait ce qu'a été la carrière du savant heureux. Ses succès commencèrent presque au lendemain de sa singulière entrée à Paris ; et, de Napoléon Ier à Napoléon III, sans parler des régimes intermédiaires, ces succès allèrent croissant. Il fut le véritable trait-d'union entre la France et l'Europe érudite, ou tout au moins entre la Bibliothèque et les savants du monde entier. Comment n'aurait-il pas été inamovible ? En 1852, on créa pour lui, à la Sorbonne, cette chaire de grammaire comparée qui fait parler d'elle aujourd'hui. L'archevêque de Paris fit des objections : « Je ne comprends pas ce que la Grammaire comparée a de commun avec le protestantisme, » lui fut-il répondu.

Là, dove si puote
Ciò che si vuole.

Il eut, dit-on, le privilége de rester jeune jusqu'à la fin. Sa finesse, la tournure satirique de son esprit et sa prodigieuse mémoire, prêtèrent, jusque dans ses dernières années, un vif attrait à sa conversation. La France était devenue sa vraie patrie, et c'est justice : mais ses compatriotes d'outre-Rhin n'ont pas moins fait, de ce vieillard de quatre-vingt-quatre ans, le plus beau des éloges, en disant que tous les Allemands, venus à Paris depuis 1801, ont pu trouver en lui un patron actif et désintéressé. CH. B.

Digitized by Google

UNE CRUCIFIXION EN CHINE. — Récit de M. James Jones d'Amoy. — La victime était un voleur bien connu, qui capturait des jeunes filles, et les vendait à des maisons de prostitution. Il refusa d'avouer son crime, bien qu'on l'eût fouetté à sang. Sa femme fut mise à la question. Elle nia d'abord, mais après deux ou trois coups, elle donna des détails. Convaincu du crime, le prisonnier fut condamné à la décapitation; supplice regardé comme le plus terrible de tous par les Chinois, qui, croyant à la résurrection de la chair, comme les chrétiens primitifs, se figurent qu'un homme renaîtra mutilé, s'il quitte ce monde avec un membre de moins. Le coupable demanda donc à être crucifié au lieu d'être décapité, grâce qui lui fut accordée. La croix était de forme latine. A travers les pieds et les mains du malheureux, on enfonça des clous; ses jambes étaient attachées au tronc avec une chaîne et ses bras étaient retenus aux branches avec une corde. Autour des hanches, il était pris par une autre corde, à laquelle était suspendu un morceau de bois sur lequel on avait inscrit son nom et son crime; à son bras droit une autre inscription mentionnait sa sentence: être cloué à la croix jusqu'à ce que mort s'ensuivît. — Au bras gauche on lisait le nom, les titres et les fonctions du juge.

C'est en présence de ce magistrat que le malheureux fut cloué sur l'instrument de son supplice; après quoi quatre coolies le transportèrent dans un des principaux carrefours avoisinant la ville; on l'y laissa pendant le jour, mais à l'entrée de la nuit il fut rapporté dans la prison, de peur qu'on ne le délivrât. Le lendemain matin, il fut de nouveau mis en exposition, sous la surveillance de deux soldats.

M. Jones lui parla, cinq heures après son crucifiement. Il se plaignait d'une intense soif et de douleurs dans la poitrine. Le lendemain soir, il dormit quelques heures dans l'enceinte de la prison. Il était défendu de lui donner ni à boire ni à manger. Une multitude de curieux s'était amassée devant ce hideux spectacle, — une vraie foire, dans laquelle les marchands de sucreries faisaient leurs affaires. Mis en croix le mercredi à midi, il était encore en vie le samedi.

Imploré par un étranger pour qu'il mît fin à cette torture, le Taotaï ordonna d'administrer du vinaigre au patient pour lui procurer une mort instantanée, mais il n'en fut pas ainsi, et l'infortuné respirait encore au coucher du soleil. Alors deux soldats lui cassèrent les jambes avec des gourdins, puis l'étranglèrent.

On assure que la crucifixion est une importation qui a suivi le christianisme en Chine.

(*Public Opinion.*)

UNE ÉGLISE RÉCENTE AUX ÉTATS-UNIS. — *La bonne Nouvelle, l'Évangile du Royaume, Yahweh Elohim et le Témoignage, par un Antipas. New-York, E. O. Jenkins.* — Tels sont les titres de traités religieux qu'on a bien voulu nous envoyer d'Amérique. Il paraît qu'Antipas est le nom « décerné aux fidèles, » qui montrent leur blâme et leur mépris pour les sectes et dénominations religieuses en s'agrégeant

Digitized by Google

en une secte nouvelle. Jusqu'à présent, le monde ne compte que quelques centaines d'Antipas. Mais s'il faut en croire leurs publications, ils suppléent au nombre par leur enthousiasme.

(*Public Opinion.*)

WELWILTSCHIA MIRABILIS. — De l'Afrique, nous vient toujours quelque chose de neuf disait déjà un proverbe romain, que nous répétons volontiers avec M. Welwitsch, botaniste autrichien, en voyant la description qu'il nous fait d'un monstre végétal, aussi curieux dans son genre que le fameux gorille parmi les animaux.

Cette plante singulière croit près du cap Négro, dans le Benguéla, côte ouest de l'Afrique; elle prospère dans les sables sur lesquels pendant des mois entiers ne tombe pas une goutte de pluie. Le tronc rugueux, fendillé, de couleur brune, ne s'élève que de quelques pouces au-dessus du sol, et ressemble à une large table mise à plat sur le sol. Welwitsch en a vu de 4 mètres de circonférence.

Une cavité transversale partage cette table en deux moitiés, à chacune d'elles adhère par une rainure profonde une feuille colossale de 6 pieds et au-delà de longueur sur une largeur de 1 pied. Sa consistance est analogue à celle du cuir. En vieillissant elle se partage en un certain nombre de courroies plus ou moins enroulées sur elles-mêmes.

A l'aisselle des feuilles s'élèvent des hampes florales fourchues, à côté des cicatrices laissées par les hampes anciennes surgissent des bourrelets qui donnent naissance à des tiges nouvelles. — C'est ainsi que du centre à la circonférence le tronc s'élargit sans cesse. Les chatons floraux de un ou deux pouces de hauteur se composent d'une quarantaine de doubles folioles squammeuses disposées en croix, aux aisselles desquelles est insérée la fleur proprement dite qui est très-simple.

Quand a lieu la fructification, ces chatons acquièrent la grosseur et l'apparence d'un cône de sapin, et prennent une couleur rouge très-éclatante. La racine est branchue et longue de plusieurs mètres.

Les deux grandes feuilles fonctionnent et se développent jusqu'à la mort de la plante, sans qu'il en naisse de nouvelles. Ce sont les feuilles cotylédonaires qui existaient déjà dans l'embryon. En cela consiste l'originalité absolument unique de la Welwitschia.

La botanique ne peut lui trouver d'autre analogue que le *streptocarpus*, qu'on peut voir dans la plupart de nos jardins scientifiques. Une feuille cotylédonaire du streptocarpus se flétrit et tombe, la seconde devient plumulée et à son pédoncule s'attache la tige florale. Cette feuille cotylédonaire reste la seule du végétal qui n'en produit plus d'autre. Il est vrai que le streptocarpus est une plante annuelle, tandis que le Welwitschia peut bien vivre un siècle.

(*Illustrirte Zeitung.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Souvenirs d'un voyage en Asie-Mineure, par GEORGES PERROT, ancien membre de l'École française d'Athènes, 1 vol. in-8°, Michel Lévy. — *La Nation druse, son histoire, sa religion, ses mœurs, et son état politique*, par M. HENRI GUYS, consul de 1re classe en retraite, etc., 1 vol. in-8°, chez France. — *Théogonie des Druses* ou *Abrégé de leur système religieux*, traduit de l'arabe, par le même, chez France. — *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie*, par le comte HENRI RUSSELL-KILLOUGH, 2 vol. in-18, Hachette. — *Un voyage autour du Japon*, par RODOLPHE LINDAU, 1 vol. in-18, même éditeur. — *Le Japon, histoire et description, mœurs, coutumes et religion*, par ED. FRAISSINET, nouvelle édition, augmentée de trois chapitres nouveaux, d'une introduction et d'une carte, par V.-A. MALTE-BRUN, 2 vol. in-18, Arthus Bertrand. — *Histoire de l'expédition de Cochinchine en 1861*, par LÉOPOLD PALLU, 1 vol. in-8° avec cartes, Hachette. — *L'Année géographique, revue mensuelle des voyages de terre et de mer, ainsi que des explorations, missions*, etc., par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN, 2e année, 1 vol., Hachette. — PUBLICATIONS NOUVELLES.

I

Alfred de Musset nous a donné le *Spectacle dans un fauteuil*. Grâce aux relations de nos voyageurs, on peut aujourd'hui, sans quitter son fauteuil, se donner le plaisir d'un voyage à travers les cinq parties du monde. On peut découvrir les sources du Nil avec MM. Speke et Grant, parcourir l'Égypte avec M. Cammas, le Sahara avec M. Henry Duveyrier, le bassin de l'Amazone avec M. Bates, le Mexique avec M. Désiré Charney, l'Inde et le Thibet avec les frères Schlagintweit, etc.; on peut voyager autour du Japon avec M. Rodolphe Lindau, accompagner M. Georges Perrot en Asie-Mineure, ou suivre M. Russell-Killough dans sa course de 16,000 lieues à travers l'Asie et l'Océanie; et tout cela les pieds sur ses chenets en hiver, à l'ombre et au frais en été, sans dérangement ni dépense. Si le temps manque pour suivre au loin toutes ces expéditions, on a, pour s'en faire une idée, l'excellent livre de M. Vivien de Saint-Martin, où, sous une forme portative, l'éminent géographe nous donne chaque année, avec la

Digitized by Google

bibliographie à peu près complète de toutes les publications relatives aux études géographiques pendant l'année précédente, un résumé substantiel de toutes les découvertes et des faits les plus intéressants mentionnés dans ces publications. Dans le travail qui s'accomplit de notre temps, les voyages tiennent leur grande place. L'homme veut connaître enfin tout son domaine. La variété des connaissances qui sont aujourd'hui le lot de tout homme instruit, et la curiosité qu'elles développent, ont fortifié, aiguisé l'esprit d'observation. En même temps, la pente naturelle de la littérature, depuis Rousseau et Chateaubriand, et l'exemple de nos grands écrivains, ont rendu presque commun l'art de décrire si fort perfectionné par eux. Aussi n'y a-t-il guère de relations de voyage qui n'aient leur intérêt et leurs tableaux, et qui ne joignent l'agrément à l'instruction.

La relation de M. Georges Perrot a toutes les qualités requises pour se faire lire à la fois de ceux qui veulent tirer un profit de leurs lectures et de ceux qui n'y cherchent qu'une distraction. L'auteur est un ancien élève de cette école française d'Athènes qui a déjà fourni à l'archéologie et au professorat tant d'hommes distingués, sans parler de ceux qui ont préféré aux lenteurs et aux aridités de la science les voies plus faciles et plus fleuries de la littérature. Chargé d'une mission dont l'objet principal était de relever, d'une manière plus exacte qu'on ne l'avait encore fait, l'inscription bilingue du temple d'Auguste à Ancyre[1]. M. Perrot ne s'est pas seulement acquitté de cette tâche avec un complet succès; son voyage a eu encore d'autres résultats d'un haut intérêt, consignés dans une relation savante dont nous n'avons pas à nous occuper ici[2]. Mais, à côté de ce grand ouvrage, consacré à l'archéologie et à la géographie comparées, il y a le journal, écrit jour par jour par le voyageur, et rempli de ses remarques sur les institutions et sur les mœurs. C'est le livre que nous recommandons, qui ne fait pas moins d'honneur à l'esprit d'observation de M. Perrot, à son jugement politique, à son talent d'écrivain, que l'autre n'en fait à son érudition et à sa sagacité scientifiques.

A travers des descriptions pittoresques qui nous font connaître le pays parcouru, M. Perrot a jeté force détails sur les populations qui habitent l'Asie-Mineure; sur les Turcs d'abord, ces maîtres indolents et fanatiques d'un pays qu'ils ont rendu stérile et dont la domination est enfin près de leur échapper; sur les Grecs, esclaves qui commencent à relever un peu la tête, regardent vers Athènes et vers son université d'où ils font venir, quand ils sont assez riches, des maîtres d'école pour leurs communautés; sur les Arméniens, catholiques et dissidents, enfants d'une église qui conserve ses rites et sa liturgie, et d'une nation qui ne vit plus que dans sa langue et dans le cœur de ses enfants dis-

[1] Cette inscription est connue sous le nom de Testament d'Auguste. On a vu exposé au Palais de l'Industrie, en même temps que le Musée Campana, le fac simile de la partie grecque, dégagée, par les soins de M. Perrot, des masures turques qui en masquaient la moitié.

[2] *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bythinie*, etc., par Georges Perrot, Edm. Guillaume, architecte, et J. Delbet, docteur en médecine. Paraît par livraisons, avec planches, chez Didot.

Digitized by Google

persés; surtout sur les Arméniens catholiques d'Angora dans lesquels M. Perrot se plaît à retrouver, peut-être par l'effet de quelque illusion patriotique, au lieu de fils d'Haïg, des descendants des Galates, ces *Français d'autrefois*, comme on dit à Angora; sur les Juifs qui vivent à part, également en mépris aux musulmans et aux chrétiens, etc. Je ne parle pas des Jureks, tribus tartares de même race que les Turcs, qui paraissent les avoir précédés dans l'Asie-Mineure qu'ils continuent de parcourir en troupes nomades; des Kurdes, en qui l'on reconnaît les traits de la race caucasique, qui rappellent les Persans avec moins de régularité et de beauté, qui vivent sous la tente, mais qui, à en juger par l'exemple de l'un d'eux, se tourneraient peut-être assez volontiers vers la vie sédentaire; des Tartares Nogaïs, musulmans émigrés de Russie en Turquie après la guerre de Crimée, et qui, protégés par le gouvernement, y ont reçu ou pris des terres. En laissant de côté ces peuples à demi sauvages, qui ne font qu'ajouter au pittoresque du pays quand ils n'en compromettent pas la sûreté, on ne peut s'empêcher de regretter, avec le voyageur, qu'il n'y ait pas en Turquie un gouvernement capable d'utiliser et de tourner au bien commun la variété et les aptitudes spéciales des races qui la peuplent.

Les rapports des Turcs avec ces populations de leur empire consistent presque uniquement, à part les vexations et les avanies, dans la levée de l'impôt. Du reste, chaque nation, ou plutôt chaque église, se gouverne à sa manière; car la *molécule organique*, pour employer une expression de M. Perrot, n'est pas ici la *commune*, mais la *paroisse*. En dépit de la bonhomie naturelle des Turcs et des promesses du Hatt-i-humayoun, l'orgueil musulman continue de maintenir l'ancienne séparation entre la race dominante et celles sur qui pesait, hier encore, tout le poids d'une aveugle tyrannie. Ainsi, malgré des promesses formelles, les chrétiens ne sont pas encore admis à témoigner en justice; ils n'entrent pas dans les rangs de l'armée. Aussi la conscription est-elle, en Asie-Mineure, pour la race turque, un fléau qui l'apauvrit et l'épuise. Quant aux inconvénients qui résultent pour les chrétiens de leur inhabileté à témoigner, ils ne tombent que sur les pauvres; les riches y trouvent un remède dans la vénalité de la justice. La corruption est générale parmi les fonctionnaires, grands et petits. Il faut dire qu'elle est excusée, pour ceux d'un rang inférieur, par l'insuffisance de leurs appointements; ils n'ont de choix qu'entre voler et mourir de faim. Du reste, l'administration turque est impuissante à protéger ses administrés contre le brigandage partout où il ose se montrer. Malgré l'adoucissement des mœurs, qui tient à une lente infiltration des idées européennes, la domination turque conserve encore partout en Asie ces deux caractères de la tyrannie, l'arbitraire et l'impuissance à produire le bien.

Mais cette domination échappe aux mains de la race condamnée dont le dépérissement fatal, par une étrange fortune, cause aujourd'hui en Europe presque autant d'inquiétude que sa puissance y a jadis jeté d'épouvante. La jalousie mutuelle des États européens, toujours si favorable aux Osmanlis, continue de veiller autour de leur décadence. Une catastrophe n'en est pas moins inévitable. Non-seulement les étrangers, mais les Turcs eux-mêmes la prévoient, et sem-

Digitized by Google

blent s'y résigner avec leur fatalisme ordinaire. Pas plus que les Européens qui ont appris à les connaître, les Turcs ne croient à l'efficacité des réformes par lesquelles on a prétendu parer aux dangers de la situation. Ces réformes n'existent, d'ailleurs, qu'en décret; une force d'inertie insurmontable s'oppose à leur mise en pratique. On connaît là-bas le secret de la comédie qui se joue devant l'Europe. Aussi des prophéties de ruine prochaine courent-elles parmi les Musulmans. Le cawass de M. Perrot, Mehemed-Aga, lui disait à propos de l'avènement d'Abd-ul-Haziz : « Depuis Amurat, le vainqueur de Bagdad, il n'est pas de sultan qui n'ait été pire que son prédécesseur. Mahmoud ne valait pas Sélim, Abd-ul-Medjid ne valait pas Mahmoud, celui-ci ne vaudra pas Abd-ul-Medjid [1]. On annonce, — ceux qui connaissent l'avenir, — que pendant sept ans le nouveau sultan régnera glorieusement et que l'empire semblera se relever ; mais ensuite viendront les grands malheurs et les grandes catastrophes. Le temps des Ottomans est passé, disent nos livres. »

Les voyageurs s'accordent pour vanter la bienveillance et la loyauté du caractère turc livré à lui-même ; mais ces qualités, qui rendent les individus estimables et peuvent contribuer à leur bonheur, ne suffisent pas pour le progrès d'un peuple. On a dit, c'est un écrivain anglais qui parle : « Le mouvement du commerce, l'ardeur désintéressée de la science, le désir constant des distinctions, la marche lente et progressive de l'industrie, la passion de l'éclat et des faveurs de l'opinion publique, voilà les roues qui font marcher cette grande machine de la civilisation. » Ces conditions de progrès, absentes chez les Turcs, se trouvent, au contraire, chez les Grecs. L'apathie des Turcs est proverbiale. Il semble que leur génie particulier, qui les a rendus propres à la vie pastorale et militaire, se refuse aux grandeurs paisibles de la vie sédentaire et civilisée. Plus on s'élève, chez eux, sur les degrés de l'échelle sociale, plus la moralité décroît. La civilisation européenne semble n'avoir d'autre résultat que d'affaiblir leurs qualités naturelles, sans y ajouter des vertus sociales. Ce qu'on appelait leur fanatisme est en train de disparaître, les prescriptions du Coran sont mises en oubli, les femmes commencent à lever leur voile ; mais l'énergie de la race va s'affaiblissant, l'esprit religieux et l'esprit militaire ne sont remplacés, ni par celui de l'industrie, ni par celui du commerce, ni par aucune grande ambition. L'oisiveté est leur idéal; tout au plus rêvent-ils avec mélancolie à leur prospérité passée en fumant et en regardant d'un œil béat les grands spectacles de la nature orientale. Le mahométisme turc a eu son époque de civilisation originale, quand ses sectateurs, armés pour la conquête de la monarchie universelle, promise à leur foi religieuse, bâtissaient des mosquées avec l'or des peuples vaincus. Aujourd'hui, les mosquées tombent en ruines, et, si quelque tremblement de terre, comme celui de Brousse, en 1859, renverse les édifices publics des siècles glorieux de l'histoire turque, on néglige de les relever, ou l'on refait une construction quelconque à la place d'un noble et brillant monument. On dirait que ce

[1] Cette plainte rappelle un mot du grand vizir Mustapha Kiuperli. Il disait que, depuis Soliman, tous les sultans avaient été des tyrans ou des fous.

Digitized by Google

peuple, comme l'équipage d'un vaisseau sombrant en pleine mer, loin de tout rivage, s'abandonne, les yeux fermés, au destin.

Outre les mérites que j'ai signalés déjà chez M. Perrot, je dois louer, dans son ouvrage, des qualités de style d'autant plus précieuses qu'elles sont dépourvues de toute prétention et de toute recherche. Si l'espace ne me manquait, je pourrais détacher de son livre plus d'un tableau tracé au courant de la plume, et qui n'en est que plus vrai et plus vivant. Je citerai du moins une page sur le kief, ce plaisir favori des orientaux, qui, outre qu'elle est très-réussie, a l'avantage de montrer dans quels songes s'endorment les peuples de l'Orient : « Le kief, dit M. Perrot, n'est pas seulement cette oisiveté extérieure, ce repos apparent que nous aussi nous nous accordons quelquefois ; c'est quelque chose de plus ; c'est cette *mollis inertia* dont parle Horace, cette charmante langueur qui descend jusqu'au fond de l'âme, et qui la pénètre et la baigne d'oubli ; c'est je ne sais quel mol et calme assoupissement de la pensée, devenue indifférente au passé et insoucieuse de l'avenir, mais regardant, comme à travers des paupières à demi-fermées, se succéder devant elle d'aimables visions, de riantes images rattachées l'une à l'autre par un fil brillant et léger ; c'est une sorte de sommeil où l'on ne perd pas tout à fait, comme dans le sommeil véritable, la conscience de soi-même ; les ennuis, les misères de la vie sont bien loin, et pourtant on respire la fraîcheur de l'ombre et de la brise, on est touché des bruits et des parfums qui flottent dans l'air ; les sens restent ouverts aux impressions agréables, et, tout en croyant dormir, on continue de jouir de la douceur d'être. »

M. Perrot, rapportant la poésie de l'Orient où il était allé chercher l'archéologie, rappelle assez bien ces chevaliers des vieux romans qui, chargés par leur maître fantasque d'aller couper la barbe à quelque prince infidèle, dans sa ville d'Asie, ne se bornaient pas à rapporter la vieille barbe, mais ramenaient en même temps, en croupe sur leur cheval, une jeune princesse, la fille du calife.

Deux récentes publications de M. Henri Guys ont pour objet la nation druse, son histoire, sa religion ses mœurs, son état politique. L'auteur, qui a été consul en Syrie, où il a passé une grande partie de sa vie et qu'il connaît comme son propre pays, est petit-fils de Pierre-Augustin Guys, le célèbre voyageur en Grèce. « Cette famille des Guys, dit M. Vivien de Saint-Martin, l'une des plus notables de Marseille, est une véritable tribu, nombreuse et ramifiée comme une tribu biblique ; tous ses membres, de père en fils, ont occupé des postes honorables dans nos consulats du Levant. » Si quelqu'un a été à même, par des connaissances spéciales et par sa position à la source de tous les renseignements, de pénétrer le mystère de la religion des Druses, c'est assurément M. Henri Guys. Il semble, il est vrai, qu'il restait peu de chose à dire sur ce sujet, après le livre si connu de M. de Sacy [1] et le mémoire publié pa. M. Petermann, le savant professeur de Berlin, dans son *Voyage en Orient*, où il a réuni de nombreux détails sur les rites et les

[1] *Exposé de la religion des Druses, tiré des livres religieux de cette secte*, Paris, 1838, 2 volumes.

Digitized by Google

traditions des sectes de l'Asie sémitique [1]. Cependant, la découverte d'un manuscrit arabe sur la théologie des Druses a permis à l'ancien consul de France à Alep et à Beyrouth de compléter heureusement, par un document authentique, les notions que nous possédions sur le peuple singulier dont le fanatisme sauvage a fait couler des flots de sang maronite dans la montagne du Liban. Ce manuscrit, traduit et commenté par M. Guys, est l'ouvrage d'un auteur chrétien du mont Liban, le père Hanania Meneïr, qui l'avait adressé à un personnage du pays, pour son instruction. Il éclaire plusieurs points laissés obscurs par les livres que M. de Sacy avait consultés. Les travaux de M. Henri Guys peuvent être considérés comme donnant le dernier mot sur la matière, et continuent dignement la série des écrits du même auteur sur la partie de l'Asie qu'il a eue pour champ d'études.

Le nom de nation ne peut proprement s'appliquer aux Druses qu'en suivant les idées orientales, où nationalité est à peu près synonyme de religion. Les Druses sont en effet des Arabes unis par le sang à ceux de l'Égypte, et qui n'ont commencé à faire un peuple à part, que le jour où ils ont abjuré la loi de Mahomet pour le culte de leur dieu Hakem. Cet Hakem, qui succéda en 985 à son père Aziz-Nézar, fut le sixième kalife fatimite. Il n'avait pas alors plus de onze ans. Pendant vingt-quatre ans il régna comme s'il avait été le génie même du mal. La démence s'unissait en lui à la cruauté. Tout tremblait devant lui. Il marchait escorté d'esclaves armés, prêts à immoler quiconque avait le malheur de lui déplaire. Néron du kalifat, il fit une fois brûler le Caire pour voir un incendie. Grâce à une pratique habile de l'espionnage, il se donnait l'air de tout voir et de tout savoir. Fantasque, il faisait le bien comme le mal, par folie et caprice. On l'adora comme un dieu. Sa disparition subite fit soupçonner les partisans de sa divinité d'avoir voulu donner par là plus de crédit à leur imposture. Deux Persans, Darazi et Hamzé furent les premiers sectateurs du Drusisme. Chassé du Caire à l'avénement de Dhaher, le fils de Hakem, Hamzé se réfugia en Syrie, où il continua à répandre la doctrine nouvelle. Cette doctrine, sur laquelle les adeptes sont tenus de garder le silence le plus profond, est un mélange de rêveries bizarres et de secrète licence, sans aucun culte extérieur. Nous renvoyons sur la religion et la morale des Druses aux curieuses révélations de M. Guys. Un fascicule, qui accompagne le livre sur la nation druse, et qu'on peut à son gré y réunir ou en séparer, contient tout ce que M. Guys a pu recueillir des turpitudes attribuées aux fondateurs du Drusisme et continuées par une partie de ses sectateurs actuels.

Sur l'étymologie controversée du mot *Druse*, M. Guys pense « qu'il vient autant de Darazi (le premier apôtre du Drusisme) que d'un chef ayant pris son nom dans le Liban, lequel les accueillit si bien, qu'ils s'y réfugièrent en quittant la vallée de *Taym*; qu'alors ils cessèrent de s'appeler *Tayamé*, préférant porter le nom de leur bienfaiteur. »

[1] Publié en 1861 et 1862, en allemand.

Digitized by Google

II

Le voyage de M. Russel-Killough nous conduit à travers la Sibérie, le désert de Gobi, Péking, les bords de l'Amour, le Japon, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Inde, l'Himalaya, avec cette épigraphe : *Nihil est dulcius his litteris quibus cœlum, terras, maria cognoscimus*. Le but de l'auteur est, comme on dit vulgairement, de *voir du pays*. Il n'a, d'ailleurs, aucune spécialité, aucune passion scientifique; s'il a quitté son château dans les Pyrénées, sa famille et cette vie d'affection dont le souvenir le suivra dans les solitudes des contrées lointaines, c'est simplement pour voir d'autres mœurs et d'autres paysages, que les paysages et les mœurs de sa patrie. M. Russell-Killough n'est qu'un touriste, mais c'est un touriste de la grande race, qui ne s'effraye guère des obstacles, et qui ne serait pas insensible à l'honneur de poser, le premier, un pied d'Européen sur quelque terre encore inexplorée. Sa relation, écrite sans beaucoup d'art, mais aussi sans nulle prétention, excite l'intérêt par un ton de simplicité et de sincérité qui commande l'estime et attire la confiance; elle contient d'ailleurs, surtout dans le premier volume, plus d'une page heureuse où la franchise des impressions, la vérité des tableaux accusent, dans l'inexpérience de l'écrivain, l'amour et l'inspiration de la nature. Je lui reprocherai de trop s'arrêter à des incidents et à des détails tout personnels qui, comme certains portraits trop ressemblants, ne doivent pas sortir des familles, et qu'il fallait laisser à la correspondance. Pourquoi, par exemple, nous entretenir si exactement de toutes les souffrances de son appétit et remplir ses pages des dîners qui n'ont pas rempli son estomac? Ce sont là des taches légères. Il y en a d'autres; ce qui n'empêche pas que le livre n'ait son intérêt et parfois son charme.

La partie la plus intéressante me paraît celle du voyage à travers la Sibérie et aux rives de l'Amour. L'auteur décrit on ne peut mieux ces plaines immenses de neige, « moutonnant comme la houle de l'Océan et reflétant comme lui, d'une manière très-prononcée, la teinte bleuâtre du ciel, circonstance qui, seule, permet de traverser la Sibérie, durant l'hiver, sans s'exposer à l'ophtalmie. » Les loups et les chiens sauvages errent sur ces plaines, dévorant les restes des animaux morts de froid. Les levers et les couchers de soleil ont des teintes étranges. Parti de Moscou, le comte Russell-Killough se rend à Kazan, à Tomsk, à Irkoutsk; il traverse en traîneau le lac Baïkal. « Qu'on se figure la Suisse entière, et bien plus encore, changée en lac, avec la chaîne des Alpes pour cadre, mais de manière que ce lac soit sans bornes sur la moitié de l'horizon, et sombre comme l'Atlantique; ajoutez à cela le soleil levant venant frapper les cimes lointaines et neigeuses de ces montagnes dont cent kilomètres de glace, brillante comme l'acier, vous séparent, et dont, à cause de la convexité du globe, vous ne voyez point les bases. » Le traîneau qui emportait les voyageurs sur le lac était lancé à toute vitesse; par moment, la glace ployait, mais sans

Digitized by Google

cesser. Des bruits, tantôt sourds, tantôt métalliques comme les vibrations d'un bourdon, se faisaient entendre, comme si les eaux captives se fussent agitées furieusement sous la glace, et M. Russel-Killough affirme avoir senti distinctement le choc des vagues qui venaient frapper la glace sous ses pieds.

Après un voyage à Pékin, où il se rend par le désert de Gobi, et où il ne lui est permis de faire qu'un court séjour, le voyageur revient sur ses pas jusqu'à Kiakhta, et va de là visiter les nouveaux établissements des Russes, sur les bords de l'Amour. L'importance de l'Amour consiste en ce qu'il est le seul des grands cours d'eau de l'Asie boréale, dont la direction permette de l'utiliser pour le commerce. Tous les autres grands fleuves de ces régions, après être descendus des plateaux de l'Asie centrale, se dirigent sur le Nord et vont s'y perdre, à travers des forêts et des marécages, dans la mer Arctique; l'Amour a son embouchure dans la mer d'Okhotsk, bras septentrional de l'Océan Pacifique. Aussi la conquête de l'Amour était-elle parmi les ambitions de la politique russe. En 1680, des aventuriers russes avaient déjà fondé sur les deux rives du fleuve les villes d'Albazin et de Kamarsk. Cinq ans après, une collision eut lieu entre les Russes et les Mandchoux. Après plusieurs péripéties, le traité de Nertchinsk entre la Russie et la Chine (1689), eut pour effet l'abandon par les Russes de cette ville d'Albazin, où s'était concentrée la puissance russe, et de tout le bassin de l'Amour. Les choses restèrent en cet état jusqu'à l'époque récente où le général Mourawief-Amourski, gouverneur général de la Sibérie orientale pour le czar, déchirant de sa propre autorité le traité de Nertchinsk, et reprenant l'œuvre des Khabarof et des Tolbouzin, releva Albazin, bâtit Nicolaïewsk à l'embouchure du fleuve et rétablit dans le pays la domination russe, que reconnut, en 1858, le traité de Tientsin pour la délimitation des deux empires, russe et chinois [1]. Par ce traité, la Russie est entrée en légitime possession d'un nouveau territoire, ajouté à tous ceux qui forment son empire gigantesque. On la soupçonne de penser à s'emparer de Yezo, l'une des grandes îles du Japon, qui fait face à la Mandchourie russe. C'est l'opinion de M. Lindau. Il est évident que la Russie, cette puissance qui marche sans cesse à pas muets, suit dans l'extrême Orient une politique isolée et qui semble se rapporter à des intérêts différents de ceux que poursuivent l'Angleterre et la France. Au Japon, ses représentants se tiennent à l'écart de ceux des autres pays, comme s'ils y étaient pour d'autres affaires. En effet, leur affaire n'est point le commerce; ils n'ont pas même de représentant à Yokoama, qui est le lieu par excellence des affaires commerciales; mais, en revanche, une flottille russe ne cesse pas de stationner devant Hokodadé, ville industrieuse, mais sans débouchés étrangers, négligée pour ce motif des Américains et des Anglais, et qui a, pour les Russes, le mérite d'être un port voisin de la Mandchourie.

[1] Pour l'histoire détaillée des établissements russes sur l'Amour, voyez : *The Russians on the Amur, its discovery, conquest and colonisation*, by G. G. Ravenstein, Londres, 1861, avec carte et illustrations. — M. de Circourt a donné de ce livre un excellent compte rendu dans les *Nouvelles Annales de Voyages*, avril 1862.

Digitized by Google

Laissons M. Russel-Killough poursuivre son voyage ou plutôt sa course vers l'Australie, et puisque son démon voyageur nous a conduit avec lui au Japon, restons-y un peu avec M. Lindau, dont la relation, courte, mais très-substantielle, renferme en trois cents pages plus d'observations judicieuses et profondes que n'en contiennent bien des gros volumes. Dans le chapitre sur l'île de Yezo, on trouve quelques détails interessants sur les Aïnos, ces anciens habitants dépossédés par les Japonais, et retirés, au nombre de 50,000 environ, au centre de l'île. Les Aïnos forment, dans la race mongole, une famille particulière, qui occupe les régions insulaires entre l'archipel du Japon et la presqu'île du Kamtchatka. Parents des Tongouses, autre famille mongole, dont les Mandchoux sont la branche civilisée, ils n'en ont pas moins leur physionomie toute spéciale, très-différente surtout de celle des Japonais, dont ils sont séparés par tous les anneaux d'une longue chaîne. « Ils sont en général, dit M. Lindau, petits, trapus, mal faits, mais d'une grande force. Leur front est large et proéminent, leurs yeux noirs et doux sont droits comme ceux des hommes d'Europe. Ils sont de couleur blanche quoique de teint basané ; mais une particularité caractéristique de leur physionomie, et qui contribue à leur donner un aspect sauvage, c'est le développement qu'ils laissent prendre à leur énorme chevelure. » Avec cela, ils sont doux et bons, et on démêle aisément sur leurs figures barbues l'expression de leur caractère. M. Lindau nous apprend que le savant missionnaire français Mermet s'occupe de travaux destinés à nous faire connaître la langue et la religion des Aïnos. La langue des Aïnos n'est pas écrite, ce qui ne les empêche pas d'avoir de grands poëmes où sont célébrés de grands combats contre des ours et contre des poissons monstrueux. Ces poëmes ont été recueillis par les Japonais. M. l'abbé Mermet en prépare une traduction.

Personne, que je sache, n'a mieux expliqué que M. Lindau la nature et les rapports des deux gouvernements du Japon, l'un ancien et légitime, l'autre qui doit son pouvoir à une usurpation analogue à celle des maires du palais sous nos rois fainéants, ainsi que les circonstances qui ont permis à ces deux gouvernements de s'établir et de subsister en face l'un de l'autre. Le vrai souverain du Japon, suivant le droit national, est toujours le Mikado. Le Taïkoun n'est que le pouvoir exécutif. Les Taïkouns ou Chogouns étaient originairement des généraux qui, employés par le Mikado à soumettre ses grands vassaux, lorsque ceux-ci s'étaient révoltés, en profitèrent pour s'élever en pouvoir indépendant et attirer à eux l'autorité, reléguant le Mikado avec ses vains titres dans sa ville de Kioto [1], et s'établirent eux-mêmes à Yedo, dont ils firent la seconde capitale de l'Empire. Un pacte intervenu entre le général Hiéas et les *grands daïmios* ou princes féodaux du Japon, consacra le nouvel état de choses, et devint, sous le nom de *lois de Gongensama*, la base de la constitution. En vertu de ces lois, les *grands daïmios*, au nombre de dix-huit, restèrent maîtres à peu près absolus dans leurs principautés. Toutefois Hiéas donna pour rivale à cette aristocratie territo-

[1] *Kioto* est le véritable nom de cette ancienne capitale du Japon. Celui de *Miako*, sous lequel elle figure sur nos cartes, signifie proprement *capitale*.

Digitized by Google

riale une nouvelle noblesse de trois cent quarante *jeunes daïmios*, qui devinrent les vassaux du Taïkoun ; il créa aussi des *hattomotos* ou capitaines, au nombre de quatre vingt mille. Ces événements se passaient à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe. Dans ces derniers temps, le Taïkoun a fait alliance avec les étrangers, et, malgré quelques hésitations, il est devenu le représentant de la politique qui tend à faire sortir le Japon de son ancien système d'isolement. Comme on devait s'y attendre, dans un pays où la politique contraire a toute la force d'un préjugé national, il se forma un parti violent contre les idées nouvelles qu'on accusait de conduire à la ruine de l'État. C'est à ce parti que le Taïkoun a eu affaire. De son côté, le Mikado a cru voir dans ces divisions une occasion de ressaisir son ancien pouvoir, en s'alliant au parti de la résistance. Il y était sollicité, d'ailleurs, par les daïmios, naturellement et par position ennemis de toute nouveauté. Telle était la situation en 1863. Il est probable que la lutte, s'il y en a une, se terminera en faveur du pouvoir le moins défavorable au progrès ; mais quel que soit celui des deux qui l'emporte, du Mikado ou du Taïkoun, il aura désormais à compter avec les puissances occidentales, et l'ouverture du Japon au commerce occidental peut être regardée comme un fait accompli, sur lequel il n'y a plus de retour possible. Sur tous ces faits et sur le progrès des relations du Japon avec l'Europe, on trouve des détails intéressants, présentés avec précision et clarté, par M. Lindau [1].

Ces relations nouvelles et les deux ambassades japonaises en Europe ont appelé l'attention et la curiosité sur « l'empire du soleil naissant. » M. Lindau a recueilli sur la géographie, et l'état social du pays, sur les caractères et les mœurs des habitants, une somme de remarques importantes. Toutefois, il n'a pas pénétré dans l'intérieur, et son talent d'observation n'a pu s'exercer que dans les ports ouverts aux Européens. Il est à regretter que personne n'ait eu l'idée de traduire l'ouvrage de sir Rutherford Alcock, ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne au Japon [2] qui, à deux reprises, en 1860 et 1861, a pu parcourir une partie du Japon. La seconde fois, comme il revenait de Chine, le résident anglais partit de Nagasacki, au sud de l'empire, pour se rendre par terre à Yedo. « Il constata, dit M. Lindau, que le pays était admirablement cultivé, les villes animées et propres, les grandes routes bien entretenues ; partout il lui sembla voir régner l'ordre et l'aisance. » On croit que ce voyage, durant lequel sir Alcock eut à déployer la fermeté du caractère britannique, ne fut pas étranger à l'attaque qu'il eût à subir après son retour à Yedo et dans laquelle il faillit trouver la mort. N'oublions pas de mentionner une seconde édition du livre de M. Fraissinet, sur le Japon, avec trois chapitres nouveaux, une introduction et une

[1] Voy. dans cette *Revue* (décembre 1859), un article de M. Vivien de Saint-Martin : *l'Europe dans l'Asie orientale*, qui contient l'exposé des entreprises et des négociations américaines d'où sont provenus les traités entre le Japon et les nations occidentales.

[2] *The capital of the Tycoon, a narrative of three years residence in Japan;* deux volumes avec cartes et nombreuses illustrations.

Digitized by Google

carte de M. Malte-Brun. Ce livre est le résumé du grand ouvrage de M. Siebold[1], dont M. Fraissinet a été le collaborateur, ouvrage qui contient à peu près tout ce qu'on sait sur l'histoire, la religion et les mœurs des Japonais. M. Léon Pagès avait donné, en 1859, (chez Benjamin Duprat), une *Bibliographie japonaise*. M. Malte-Brun vient d'y ajouter, à la fin du livre de M. Fraissinet, un catalogue de six cent cinquante-huit ouvrages, articles ou mémoires, parmi lesquels figurent les *Impressions de voyage d'un Chinois au Japon*, dont se souviennent peut-être les lecteurs de la *Revue Germanique*[2].

Bien que le livre de M. Léopold Pallu ne soit pas un voyage, nous avons voulu cependant lui donner place dans cette chronique. M. Léopold Pallu, lieutenant de vaisseau, commandant le *Tancrède*, en ce moment au Japon, est un des officiers distingués de notre marine. M. Pallu s'est fait connaître littérairement par un récit de l'expédition de Chine, rédigé sur les documents officiels, avec clarté, précision et élégance. Les mêmes qualités distinguent son second ouvrage qui forme une suite naturelle au premier. M. Pallu peint en traits frappants la situation et la manière de penser des officiers, ses compagnons, dont quelques-uns, encore adolescents lors de l'expédition de Chine, avaient vieilli dans l'austérité, la privation et le labeur, ne connaissant de la France que son pavillon sur le navire qui les portait, ignorant tout ce qui fait d'ordinaire battre un cœur de vingt-cinq ans, et n'ayant guère d'autre souci que la guerre et l'avancement. « Aucun d'eux n'était jeune. Ils avaient comme un air uniforme de virilité et d'activité ; ceux qui eussent été frivoles ailleurs avaient ici quelque chose de sérieux ; les autres, arrivés à l'âge où la plupart des hommes sont désireux de repos, étaient remplis d'ardeur. Ils étaient sensibles à la gloire, à l'honneur d'augmenter leur réputation de marins, et formaient une solide réunion militaire dissoute aujourd'hui, et que les mêmes circonstances ne reproduiraient peut-être pas, à cause des hommes qui y marquèrent. »

Laissons le vice-amiral Charner, le chef de l'expédition, conduire ses braves marins, avec 1,300 hommes de troupes de terre, dans la basse Cochinchine, où les victoires de Ki-hoa, de My-to, eurent pour résultat la conquête des deux belles provinces de Saïgon et de My-to, et notre établissement sur un territoire de 3,000 lieues carrées. Nos lecteurs voudront sans doute chercher dans le livre même de M. Pallu le récit si clair et si vif de cette expédition, qui a fait triompher une fois de plus nos armes et donné à la France une colonie de plus. Mais M. Pallu n'est pas seulement un historiographe exact et animé des victoires de la marine et de l'armée françaises, il est encore un observateur attentif et un peintre habile des mœurs étrangères. Après la chute de My-to, une suspension d'armes, nécessaire pour le repos de nos troupes cruellement décimées, et

[1] Une édition française de ce livre a été entreprise, puis abandonnée. Douze livraisons de l'Atlas et quatre demi-volumes du texte ont paru (chez Artus Bertrand).

[2] Juin 1860. Il est curieux de comparer cette relation qui date de 1764 avec celle de M. Lindau.

Digitized by Google

pour le pays lui-même menacé par le brigandage d'une dissolution sociale, permit à M. Pallu de recueillir autour de lui des détails curieux sur le caractère et les mœurs des Annamites. Cette partie de son livre a pour nous d'autant plus d'intérêt que, jusqu'à ces derniers temps, c'est-à-dire jusqu'au premier établissement français, le Cambodge a été pour l'Europe une contrée très-mal connue.

Les Annamites appartiennent à la race mongole; ils sont petits; leur teint varie depuis la couleur de la cire d'église jusqu'à celle de la feuille morte ou de l'acajou. Ils ont les pommettes saillantes, des yeux noirs, bridés, une expression douce, chagrine, timide. Leur barbe est rare. Ils portent les cheveux longs, comme les avaient les Chinois avant l'invasion tartare. Les Annamites ont quelque chose d'étrange dans la démarche, et leur tête a un port singulier qui provient sans doute de leur genre de coiffure. Leurs dents sont teintes en noir [1]. Le costume est le même à peu près pour les hommes et pour les femmes; les hommes portent une blouse boutonnée par le côté, et les femmes une robe de soie, sur leurs pantalons à la chinoise. Les femmes annamites ont la démarche très-décidée. « Parmi ceux qui les ont vues dans les rues de Saïgon, qui ne se les représente encore, une perruche verte sur l'épaule, s'avançant les bras ballants, comme pour marquer la cadence du pas. La soie qui modèle exactement leurs formes, les montre telles que la nature les a faites. Il y a de jolies femmes annamites : une figure ronde, des yeux veloutés et bien fendus, une pâleur mate et une sorte de délicatesse enfantine composent un type qui ne s'éloigne pas de nos idées sur la beauté, et qui serait remarqué en Europe. »

Les Annamites sont d'un caractère doux, facile à plier, mais capable de se redresser. Ils n'ont pas, comme les Chinois, le goût de l'épargne; au contraire, ils ont hâte de dépenser ou de jouer l'argent qu'ils ont gagné. Ils n'ont aucune aptitude pour le commerce; ils sont agriculteurs et bateliers. Ils vivent de peu, changent de place volontiers, sans franchir les frontières de l'Annam. « Il semble que le lien qui les retient à la terre n'est encore qu'artificiel. Que le riz soit coupé et serré, et les paysans, redevenus bateliers, reprennent le chemin des arroyos (canaux) qui abondent en Cochinchine. » Leurs maisons, faites de bambous et couvertes de feuilles de palmier-nain, sont presqu'aussi légères que des tentes, et un Annamite, aidé de ses parents et de ses amis, se construit une habitation en quelques jours. En revanche, leurs tombeaux sont des constructions compliquées, auxquelles ils cherchent à donner un aspect aussi gai que leurs maisons sont sombres et tristes. Les Annamites ont ce genre de courage qui est particulier aux Asiatiques, c'est-à-dire qu'ils combattent vaillamment tant qu'ils ont l'espérance de vaincre, et qu'ils savent aussi subir la mort avec tranquillité lorsqu'elle est inévitable, par exemple quand il s'agit d'un supplice; mais,

[1] La coutume de se noircir les dents existe aussi au Japon, mais seulement chez les femmes mariées. Les jeunes filles même ne sont pas soumises à cette loi, non plus qu'à l'obligation de se raser les sourcils. (*Voy.* M. Lindau, p. 47.) On trouve une légende sur cette coutume, en ce qui concerne les femmes de Nagasacki, dans les *Impressions de voyage d'un Chinois au Japon*. (*Revue germanique.*)

Digitized by Google

soumis à la fatalité, ils ne connaissent pas l'énergie qui fait lutter contre le sort, même quand tout espoir est perdu. Rien n'égale leur indifférence en matière religieuse, et les chrétiens ne le cèdent pas aux païens sous ce rapport. Il y a dans l'Annam des poëtes populaires qui, dans les fêtes de mariage, improvisent en l'honneur des nouveaux époux, ou qui chantent sur les arroyos des poésies telles que celle-ci, dont l'auteur est inconnu :

« Pourquoi, dis-moi, chère pauvreté, pourquoi me suis-tu pas à pas sans me laisser un instant de trêve? — Un jardin désert où ne pousse que l'herbe, — une case soutenue par trois colonnes et qui laisse voir le ciel, — voilà mon lot. A la porte, les créanciers perdent leurs voix en exigeant les dettes. — A la maison, les enfants ont faim et pleurent jusqu'à éteindre leur haleine. — C'est notre sort d'être pauvres; mais nous le serons au plus pendant quelques années, — et il est certain que nous ne le serons pas toujours. »

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les détails qu'il donne sur le gouvernement de l'Annam, mais nous voulons dire un mot d'une institution qui, sous ce gouvernement oriental du despotisme et de la bastonnade, a conservé un refuge à la liberté et à la dignité humaine : je veux parler de l'institution du village. En Cochinchine, outre l'organisation officielle de la commune qui procède de l'élection [1], il y a toute une hiérarchie sans caractère officiel, mais très-puissante, qui est née du village et n'a de rapport qu'avec lui. Elle se compose du *ong-xa*, ou vénérable, vieillard qui a rendu des services; du *huong-thanh*, le lettré du village; du *hong-hao*, le banquier, chargé d'avancer de l'argent quand la récolte est mauvaise; du maître des rites, etc.

« L'institution du village, dit M. Pallu, a fait les paysans annamites plus habiles que les paysans d'Europe. Ils savent parler de leurs affaires; ils connaissent leurs droits, ils les exercent. Ils savent saluer, s'asseoir, supplier suivant les rites. Ils nomment le maire et les autres agents de l'administration communale. Leur domicile de feuilles de palmier-nain est respectable d'après la loi. Si les satellites d'un *phou* ou d'un *huyen* en franchissaient le seuil, les femmes l'attaqueraient. » Quand un pauvre paysan et sa femme se dirigent vers le prétoire, on dit : « Voici le village qui arrive. »

J'ai dit que le livre de M. Pallu était l'œuvre d'un observateur et d'un écrivain. Je dirais volontiers que c'est celle d'un philosophe. Au moins ce livre est-il d'un esprit réfléchi qui cherche à se rendre compte des choses. Il serait à souhaiter que tous les Européens qui, à un titre quelconque, se trouvent appelés à représenter l'Europe dans ses rapports avec l'Orient, fussent des hommes de cet esprit et de ce caractère. On n'aurait pas à leur reprocher l'ignorance dédaigneuse et l'insolence brutale qui, de notre côté, caractérise souvent ces rapports et dont l'effet est d'autant pire qu'elles s'adressent à des hommes doux, paisibles, polis dans leurs relations, et pour qui notre activité turbulente, nos dédains, nos brusqueries, sont incompréhensibles et déraisonnables. Espérons que la France se montrera, en Cochinchine, digne de la civilisation qu'elle prétend y porter.

[1] Le ong-xa, ou maire, est nommé par le village, sauf approbation de l'État.

Digitized by Google

Ainsi que le dit très-bien M. Pallu, il ne faut conquérir que ce qu'on peut se flatter de sagement et justement gouverner.

III

Parmi les récentes publications dont j'ai à dire ici quelques mots, à titre d'annonce, en attendant le compte-rendu, je dois mettre en première ligne le quatrième demi-volume des *Mémoires de Carnot*, par son fils [1]. Ce demi-volume, qui conduit le lecteur de 1753 à 1823, termine l'ouvrage. Une première et trop rapide lecture ne nous permet encore que de constater aujourd'hui l'intérêt de cette nouvelle partie d'un livre où l'intérêt n'a jamais manqué. Nous reviendrons sur cet ouvrage que le nom, si dignement porté, de Carnot, recommande deux fois. — Mais que dire du *Panthéon révolutionnaire démoli*, de M. de Lescure? L'auteur est un homme d'esprit et de talent. En s'attaquant, comme il le fait, aux hommes de la Révolution, nous ne doutons pas qu'il ne soit sincère et qu'il ne se croie juste. Les biographies apologétiques qui ont été faites, dans ces derniers temps, de plusieurs des hommes les plus compromis de cette terrible époque, lui ont mis la plume à la main; il s'est cru en droit d'y répondre, ainsi qu'aux grands historiens, tels que Lamartine, Michelet, Louis Blanc, qui ont remis sous nos yeux tout le grand mouvement où ces hommes ont joué leur rôle, et qui, avec plus ou moins de sympathie dans leur justice ou de réserve dans leur admiration, en ont signalé la grandeur dans les événements et dans les caractères. M. de Lescure n'a pas réfléchi que ce n'est pas en trois cents pages, si vivement écrites qu'elles soient, et avec quelques recherches nécessairement superficielles, qu'on peut réfuter des études sérieuses, passionnées, inspirées dans plus d'un cas par un culte de famille ajouté à celui de la patrie et de la Révolution, moins encore des histoires où revit l'esprit même de cette Révolution, avec toute la force et tout l'éclat qu'ont su lui rendre le génie, l'éloquence et l'ardente conviction de leurs auteurs. Or, à moins d'être une réfutation victorieuse, cette œuvre d'un jeune esprit actif et pressé de produire, ne pouvait être qu'une protestation impuissante, *telum imbelle sine ictu*. Nous en sommes fâché pour M. de Lescure, et nous attendons de son talent des œuvres plus réfléchies, d'une plus grande portée. Quant aux hommes de la Révolution, le temps n'est pas venu peut-être encore où ils pourront être jugés historiquement avec une entière justice. Ce qui importe aujourd'hui, c'est de préparer par des enquêtes consciencieuses les matériaux de l'histoire, et, pour ainsi dire, les pièces du procès. Dans ce travail préparatoire, il me semble que les amis de la Révolution ont porté jusqu'ici, non-seulement le plus de zèle et d'ardeur, mais aussi le plus d'intelligence, de lumières, et, à quelques exceptions près, le plus d'impartialité et le moins de parti pris.

La série des chefs-d'œuvre des littératures anciennes, publiée par M. Hachette,

[1] Chez Pagnerre.

Digitized by Google

vient de s'enrichir d'un nouveau volume. C'est une traduction des satiriques latins, c'est à-dire de Juvénal, de Perse, de Lucilius, de Turnus, de Sulpicius, due à la plume élégante et fidèle de M. E. Despois. Le tour aisé de cette traduction la fait ressembler à une œuvre originale. Nous l'avons lue avec un plaisir infini et nous ne saurions trop la recommander. Nous en reparlerons.

Nous avons annoncé les deux premières séries des *Études sur l'histoire de l'art*, de M. Vitet [1]. La troisième et la quatrième série viennent à leur tour de paraître. Elles contiennent les travaux de l'éminent critique sur l'art moderne, sur la peinture en Italie, en France, aux Pays-Bas, sur la musique religieuse ou dramatique et sur quelques autres arts. C'est là un ouvrage important, d'un vif intérêt, dont nous serons heureux de parler à loisir.

Nous consacrerons nos dernières lignes à l'annonce d'un recueil périodique publié par M. Duval, sous le titre de *L'Économiste français, journal de la science sociale, organe des intérêts métropolitains et coloniaux* [2]. On trouvera dans ce recueil, qui en est à sa troisième année, outre les articles de M. Duval, des travaux de MM. Audiganne, A. Cochin, J. E. Horn, Laverdant, Macé, Marjollé, de madame Marie Pape-Carpentier, et d'un grand nombre d'écrivains spéciaux et de correspondants étrangers. Quant aux articles de M. Duval, il n'est pas besoin de rappeler ici les vastes et profondes connaissances, la hauteur de vues, la justesse de critique et toutes les qualités qui distinguent, comme savant et comme écrivain, l'auteur de l'*Histoire de l'émigration européenne, asiatique et africaine au XIXe siècle*, et du traité *Des rapports entre la géographie et l'économie politique*. Personne mieux que M. Jules Duval n'était à même de diriger un journal d'économie politique, où la fermeté des idées et la solidité des considérations s'unissent à des informations nombreuses et précises et qui embrasse le monde entier dans ses spéculations et ses études. La publication d'un tel journal est un véritable service rendu par M. Duval à son pays et à la science qu'il cultive avec tant de distinction et de succès.

L. DE RONCHAUD.

[1] Chez Michel Lévy.

[2] Paraît tous les quinze jours. Bureaux d'abonnements, rue du Faubourg-Montmartre, 11, et à la librairie Hachette.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE DE LONDRES

25 juillet 1864.

Mon cher Directeur,

Ma dernière lettre vous est arrivée trop tard et n'a pu paraître dans la *Revue germanique*. Vos lecteurs ne s'en sont peut-être pas souciés; mais, pour ma part, j'ai perdu une occasion de me démontrer à moi-même et de vous démontrer que j'étais quelquefois bon prophète. Je m'étais, en effet, risqué à vous annoncer que le cabinet de lord Palmerston ne tomberait pas, malgré la rupture de la conférence et l'incontestable échec moral qui en résulta pour la politique anglaise. Je fondais surtout mes appréciations sur l'attitude pacifique que la nation anglaise avait conservée, malgré l'irritation un peu factice de la presse, malgré le ton parfois comminatoire des dépêches de la diplomatie anglaise; cette question du Schleswig-Holstein, avec laquelle, je le crois, on ne passionnera jamais le peuple le plus spirituel de la terre, c'est de vous que je parle, bien entendu, n'a pas passionné non plus le peuple anglais; on a éprouvé de la mauvaise humeur contre M. de Bismarck, contre la Prusse, contre la Confédération germanique; mais toute cette colère s'est évaporée en injures et en paroles. Et puis, il faut bien le dire, ceux qui sont les vrais meneurs de l'opinion anglaise n'étaient pas bien sûrs, en épousant la cause du Danemark, d'épouser une bonne cause. Je causais dernièrement avec un jeune sous-secrétaire d'État, esprit laborieux, sincère et sérieux, qui me disait : « Il faut distinguer entre les sentiments que le peuple allemand apporte dans le Schleswig-Holstein et ceux qu'y apportent ses gouvernements, et notamment la Prusse. Si, d'un côté, je ne vois que l'ambition, le désir d'étouffer dans le bruit d'une action extérieure les murmures du parti libéral, le besoin de faire échec à l'opposition par la victoire; si je découvre particulièrement, chez l'Autriche, la crainte de voir la Prusse trop maîtresse des destinées du peuple allemand, — chez la Prusse, cet instinct, qui semble être au fond de son caractère national et qui en toute occasion la pousse dans la voie de la violence, en même temps que dans les détours de la fraude, — je ne puis m'empêcher de reconnaître aussi chez le peuple allemand des sentiments tout différents, aussi honorables que ceux de leurs gouvernements me semblent odieux. Puis-je trouver mauvais que ce peuple cherche à délivrer de l'oppression danoise une population allemande? Qu'il salue avec enthousiasme une occasion, en quelque sorte unique, qui lui permet de

Digitized by Google

réaliser dans la poursuite d'un objet commun cette unité qui est le tourment et l'espérance de tout cœur patriotique? Est-ce au peuple allemand que je puis reprocher l'inconséquence, quand je vois les armées prussiennes et autrichiennes combattre sur l'Eider au nom du principe des nationalités, tandis que ces mêmes armées sont prêtes à étouffer tout symptôme de révolte dans le duché de Posen, en Gallicie, en Hongrie, en Vénétie? Ce peuple n'a jamais été assez en possession de la souveraineté pour que je me sente libre de lui faire les reproches que l'on est en droit de faire à ses gouvernements. Il y a donc deux choses dans la question du Danemark : une question de politique allemande et une question de politique prussienne. Si nous pouvions faire la guerre à M. de Bismarck, sans rencontrer derrière lui la Confédération, peut-être me laisserais-je aller à conseiller cette guerre à mon pays; mais comme cela est impossible, je m'arrête et me demande s'il est bon que l'Angleterre s'engage dans une lutte formidable avec un grand peuple, d'autant plus redoutable qu'il est convaincu de la bonté de sa cause et qu'il espérait trouver dans une grande convulsion le moyen de se dégager de ces liens incommodes qui l'enveloppent encore et qui l'empêchent de déployer toute sa puissance. Puis, ajouta-t-il, sommes-nous donc seuls en Europe? Sommes-nous les seuls signataires du traité de 1852? N'y a-t-il pas eu d'autres puissances que l'Angleterre représentées au congrès, avec l'Autriche et la Prusse? Faire platoniquement appel aux vœux des populations des duchés est tout ce que la France voudra faire, pendant que nous irions nous exposer aux hasards de la guerre? Convenez-en, ce serait un peu trop naïf pour la perfide Albion. »

C'étaient là les sentiments partagés par l'immense majorité du peuple anglais, et par les tories eux-mêmes, bien qu'ils eussent choisi la question danoise pour engager la lutte avec leurs adversaires. La joute oratoire a été très-brillante, mais on pouvait aisément en prévoir le résultat. M. Disraëli avait longuement et laborieusement préparé son attaque, mais on a cru remarquer quelque affaiblissement dans le talent du célèbre *leader*. Pour ma part, je crois plutôt que M. Disraëli a été gêné par la crainte de se compromettre. Il s'est cru un instant ministre : pendant que le *leader* parlait et lançait des invectives contre la pusillanimité, l'inconséquence, la maladresse du cabinet Palmerston, Disraëli, ministre, lui soufflait tout bas : « Prends garde! — ne sors pas l'épée tout à fait du fourreau. — Imprudent! que dis-tu, arrête-toi! — Malheureux! atténue bien vite cette parole. » Pendant que M. Disraëli faisait sa savante et froide harangue, M. Gladstone fermait les yeux comme un homme qui cherche le sommeil et refuse son attention ; mais, aussitôt que son adversaire eût fini, il se leva, et, retenant une douzaine de points particuliers, il releva toutes les attaques, répondit à toutes objections, cita les dates, les chiffres, les dépêches, comme aurait pu faire M. Lazard, armé de son puissant portefeuille. Le chancelier de l'Échiquier étonna tout le monde, par la netteté et la promptitude de ses répliques, même ses amis et ses admirateurs. L'intermède de cette longue discussion parlementaire a été très-heureusement rempli par M. Bernal Osborne. M. Osborne occupe dans le parlement une place exceptionnelle : il représente je ne sais quel comté irlan-

Digitized by Google

dais, mais il représente surtout la gaieté. Aussi a-t-il l'oreille de la chambre et est-il toujours sûr de se faire écouter; sa verve comique n'épargne pas plus ses amis que ses ennemis; ses discours, sans méthode, sans contexture définie, tiennent l'esprit agréablement en suspens et vont d'un objet à l'autre, au gré de la fantaisie de l'orateur. Je ne connais rien de plus comique que la description qu'il a donnée des séances de la conférence et son analyse des protocoles. Faites donc sortir le fou rire des protocoles diplomatiques! Il l'a fait pourtant, et, quand il a raconté la fin de la dernière séance, montré tous ces graves personnages, après avoir échangé les déclarations les plus hostiles et les plus contradictoires, se levant et échangeant des poignées de main suprêmes et se félicitant de la bonne harmonie qui n'avait cessé de régner pendant leurs séances, le rire est devenu convulsif, et la Chambre des communes ne s'est plus possédée. Mais, tant vaut l'acteur, tant vaut la pièce; les discours de M. Osborne doivent être entendus plutôt que lus, le débit en fait le charme principal.

On s'est beaucoup amusé de certains orateurs qui se sont donné le plaisir de parler contre le gouvernement et de voter pour lui. On m'a rappelé, à ce propos, la réplique que faisait lord Palmerston, il y a quelques années, à un discours de M. Gladstone, alors dans l'opposition. Il n'y avait à peu près rien à répondre à son argumentation; mais M. Gladstone, après avoir écrasé lord Palmerston de son éloquence, avait ajouté que, malgré ses griefs, il ne refuserait pas son vote au ministère. Le ministre se contenta de répondre, avec un air goguenard qui lui est particulier : « Je n'accepte point les arguments de l'honorable préopinant, mais cela n'empêche pas que j'accepte bien volontiers son vote. »

Le vote qui a donné une majorité de dix-huit voix à lord Palmerston est un nouveau bail du ministère avec le pouvoir. J'ai rencontré, il y a quelques jours, M. Disraëli, et j'ai cru voir plus de désappointement et de mélancolie que de coutume sur cette figure étrange, que l'on n'oublie pas quand on l'a vue. Il n'y reste plus beaucoup de l'ancien dandy; les cheveux, jadis si touffus, sont devenus rares; une mèche noire, mêlée de quelques cheveux gris, descend pourtant encore en cercle sur le front. Une barbe rare, qui flotte en pointe sous le menton, donne à la figure un cachet plus sémitique : les rides ont commencé à creuser leurs lignes profondes autour de ces yeux noirs, si pleins de vie et d'éclairs. Si peu tory que je sois, j'ai toujours eu un grand goût pour le leader spirituel qui a réussi à s'imposer à ce parti, et qui le gouverne par le prestige de son talent et de son intelligence.

Dans la Chambre des lords, les débats ont été beaucoup plus froids que dans la Chambre des communes : l'exposé de lord Russell a été, dans l'ensemble, moins habile que celui de lord Palmerston; mais lord Russell a racheté cette infériorité en épargnant au Danemark les consolations de mauvais goût qui ont terminé le discours de lord Palmerston. Il ne lui a pas infligé le tableau tragique de Copenhague enflammée, du roi fait prisonnier. Au lieu de cette promesse dérisoire d'examiner de nouveau la question danoise le jour où ces sombres prophéties seraient réalisées, j'ai noté dans le discours honnête de lord Russell une déclaration précieuse : parmi les motifs qu'il a mis en avant pour expliquer la déter-

Digitized by Google

mination pacifique de l'Angleterre, il a osé avouer la crainte de voir l'Allemagne armer des corsaires dans les ports des États-Unis!

Et voilà comme, de notre temps, se développent promptement toutes les conséquences d'un fait. Qu'ont-ils dû penser, en écoutant cette déclaration de lord Russell, tous ceux qui naguère applaudissaient aux déprédations sauvages de l'*Alabama*, qui déclaraient que l'Angleterre pouvait fournir librement des vaisseaux de guerre et des corsaires aux confédérés. Quand on réfléchit au mal qu'a pu causer à la marine marchande américaine un méchant navire, qui a été coulé en une heure par un vaisseau de guerre régulier, on peut se demander ce que deviendrait le commerce anglais le jour où vingt ou trente *Alabamas* parcourraient les hautes mers en tout sens. Or, l'Angleterre vit de commerce bien plus que les États-Unis. Ces derniers peuvent à un moment donné, comme la France, comme presque toutes les puissances continentales, se suffire à eux-mêmes. Mais que devient l'Angleterre sans son commerce? On est véritablement effrayé à cette pensée. Plus on admire cette activité surprenante, enfantée par l'industrie, plus on s'étonne de voir tant de richesses accumulées, une telle production de capital, plus on frémit à la pensée de voir tarir les sources de cette activité et de cette richesse.

C'est pour cela, soyez-en sûr, que l'Angleterre évitera de plus en plus de se mêler activement aux affaires du continent : c'est le conseil que lui donnait récemment John Stuart Mill, dans une lettre adressée au *Daily-News*, pendant la discussion de la question danoise : c'est le conseil que lui donne toute l'école des peelites et des radicaux. M. Mill conseille à l'Angleterre, non de s'abstenir et de s'isoler absolument; il lui conseille d'user sans cesse, et très-activement, de l'intervention morale : il croit que la force de l'opinion publique est une force grandissante qui fera de plus en plus respecter ses arrêts; mais il conseille à son pays de ne pas aller, sauf en des cas suprêmes, au delà de l'intervention morale. M. Cobden et ses amis vont plus loin encore : ils veulent que l'Angleterre ne répande ses idées que sous forme d'articles d'exportation, que sa propagande soit une propagande économique, qu'elle cesse de s'ingérer dans les affaires compliquées de l'Europe : à leurs yeux, les meilleurs diplomates sont les marchands de la Cité, les meilleures dépêches sont les circulaires commerciales. Les esprits politiques, sans accepter des vues aussi extrêmes, les subissent toutefois en ce qu'elles ont de senti et de raisonnable; elles sont représentées dans le cabinet actuel par M. Gladstone, par M. Milner Gibson, par lord Stanley d'Alderley, par le jeune ministre de la Guerre, le comte de Grey, par M. Charles Villiers, le frère de lord Clarendon, qui a été dans le temps un des agitateurs pour la réforme des corn-laws; par M. Cardwell.

L'économie politique, en Angleterre, est en voie de transformer la politique : on ne considère plus les colonies comme des parties du territoire national qu'il faut conserver à tout prix. L'Angleterre vient de faire cession à la Grèce des îles ioniennes, et il est permis, sans être soupçonné de manquer de patriotisme, de parler de l'abandon éventuel de Gibraltar. Il y a des colonies, comme celles de l'Australie, qui sont virtuellement indépendantes : il n'y aurait à peu près

Digitized by Google

rien de changé si demain l'Angleterre, au lieu de leur envoyer des gouverneurs, leur permettait de les nommer, et se liait avec elles par un traité d'amitié et de commerce. La dépense de tant d'établissements répandus dans le monde entier impose à l'Angleterre une tâche herculéenne : toujours elle a une guerre sur les bras; aujourd'hui avec les Moories, demain avec le roi des Ashautees. Cette obligation est-elle une condition de force ou de faiblesse? Voilà ce que beaucoup d'esprits commencent à se demander. On calcule ce que rapportent les colonies, on établit la balance du commerce entre ces dépendances éloignées et la métropole, et l'on s'aperçoit qu'elle n'est pas toujours favorable à cette dernière. Peel, qui avait comme pressenti les destinées et la politique future de son pays, regrettait que l'Angleterre ne se fût pas autrefois séparée à l'amiable de ses colonies américaines « au lieu de cette haine et de ces divisions qui peuvent à tout moment devenir un danger, nous aurions récolté, disait-il, la confiance, l'amitié, la sécurité. » Le temps n'est pas encore venu, malheureusement, où des vues aussi sages peuvent devenir le guide des hommes d'État. La méfiance, la rancune, la violence, jouent encore leur rôle visible et désastreux dans les affaires de ce monde; mais il faut avoir l'œil sur le pôle lointain, sur cette politique idéale qui sera, je l'espère, celle de l'avenir.

Après tant de choses sérieuses, de quoi pourrais-je vous parler encore? Si j'en avais le temps ou l'envie, je vous raconterais le grand scandale du monde élégant; le mariage d'une noble demoiselle avec un jeune marquis, accompli en hâte et en secret; le chagrin et la confusion d'un riche plébéien, fiancé à cette demoiselle, à la veille de l'épouser et délaissé au moment où il s'occupait à remplir la corbeille de mariage. On s'est montré généralement assez sévère pour la belle capricieuse, mais elle est aujourd'hui marquise et on la reverra sans doute dans le tourbillon de la prochaine saison; de la saison actuelle il ne restera bientôt que des souvenirs; on commence à fermer les grandes maisons de West-End, on reprend le chemin des châteaux; la chasse aux maris, commencée dans les étouffants salons de Londres, va continuer dans les belles campagnes de l'Angleterre, au bois, à cheval, à la promenade, dans le silence et la paix des champs. Le mariage! voilà l'éternelle question qui survit à toutes les autres, et qui durera plus longtemps que celle du Schleswig-Holstein.

PHILLIPS.

Digitized by Google

CHRONIQUE DU MOIS

La prise d'Alsen a suivi de bien près la clôture des conférences de Londres, et ce dernier lambeau du Schleswig tombait aux mains de l'Allemagne, pendant que la Chambre des communes était appelée, par M. Disraëli, à juger la conduite du ministère.

Cette coïncidence était des plus agréables pour ceux de nos journaux qui sont consacrés à détruire nos préjugés en faveur du régime parlementaire. Quoi de plus ridicule, à leurs yeux, que ce Parlement qui discute aujourd'hui sur ce qu'il aurait fallu faire hier? N'est-ce pas un spectacle semblable à celui des médecins de Molière, délibérant sur le traitement qu'il aurait fallu suivre pour sauver un malade mort et enterré depuis dix jours? La comparaison est plus spirituelle que vraie. L'adoption de la motion de M. Disraëli et la chute du ministère Palmerston auraient été des événements plus importants pour l'avenir de l'Europe, et la guerre du Danemark n'aurait peut-être pas eu l'issue qu'elle vient d'avoir, si le ministère anglais était tombé sous un vote de la Chambre des communes. Mais alors même que l'intérêt de cette discussion eût été purement rétrospectif, n'est-ce donc rien que de débattre et de juger publiquement la conduite d'un ministère, au moment même où il vient d'agir, et avec la pleine faculté de lui retirer le pouvoir, si l'on n'approuve point l'usage qu'il vient d'en faire? Ce *rien* est tout simplement ce qui sépare les gouvernements qui conduisent les affaires du pays à leur guise, des gouvernements libres qui soumettent leurs actes, en temps opportun, au verdict du pays. Ce n'est donc point à titre de tardive ou d'inutile que la discussion du Parlement anglais, sur l'affaire du Danemark, prête à la critique. Le véritable reproche qu'on peut faire à cette discussion, et que nos journaux officieux se garderont bien de lui adresser, c'est de n'avoir pas été sincère.

Le défaut de sincérité est, en effet, la véritable tache de ces débats; et, au Parlement anglais comme jadis dans le Sénat de Rome, on ne se fait aucun scrupule de laisser dans l'ombre, comme d'un commun accord, une partie de la vérité, et parfois la partie la plus importante de la vérité. Quelle était, dans cette discussion, la véritable situation du ministère? Quel était l'argument péremptoire, et, pour tout dire, unique, sur lequel devait reposer sa défense? Le ministère anglais

Digitized by Google

pouvait se justifier aisément d'avoir abandonné le Danemark, en disant que la France, signataire du traité de 1852, était avec l'Angleterre la gardienne naturelle de l'équilibre de l'Europe ; que le gouvernement français, ayant formellement refusé de parler à l'Allemagne le seul langage qui pût l'arrêter, l'Angleterre, laissée à elle-même, ne pouvait entreprendre seule une guerre si considérable ; qu'elle le pouvait d'autant moins, qu'elle était incertaine sur les intentions ultérieures de la France, et que la réserve extraordinaire du gouvernement français, dans les circonstances actuelles, donnait lieu de penser qu'il avait intérêt à garder intacte sa liberté d'action pour l'avenir.

L'opposition aurait pu d'autant moins se plaindre de ce langage, qu'elle concluait elle-même en faveur du maintien de la paix, aussi bien que le ministère. Mais ni le ministère ni l'opposition n'ont osé montrer, dans l'inaction volontaire et persévérante de la France, la véritable cause du résultat négatif des conférences et de l'impuissance du gouvernement anglais à venir en aide au Danemark. C'est sur un tout autre terrain que le combat s'est livré, et ce combat a consisté, pour les deux partis, à se reprocher l'un à l'autre de n'être pas assez bien avec le gouvernement français, et de ne pas avoir assez fait pour mériter son concours. « Vous avez eu tort de refuser le Congrès, disait l'opposition ; vous avez piqué le gouvernement français, et il a pris sa revanche en vous abandonnant dans la question danoise. » — « Comment, s'écriait le ministère, vous nous reprochez d'avoir refusé le Congrès dont vous nous avez parlé vous-même avec tant d'irrévérence ? N'avez-vous pas dit cela, et cette autre chose encore? Nous sommes cent fois mieux avec le gouvernement français que vous ne pouvez prétendre à l'être. Il est vrai qu'il n'a pas voulu venir avec nous en aide au Danemark ; mais il est le meilleur juge de sa conduite, et on doit l'apprécier d'après les garanties qu'il a déjà données de sa sagesse. » Voilà le fond de ce débat, digne couronnement du résultat de la Conférence de Londres.

Certes, s'il est entendu que l'humiliation de l'Angleterre est un avantage et un plaisir pour la France, que ce doit être le but principal de notre politique, que ce plaisir est d'un assez grand prix pour compenser l'abandon de l'équilibre européen, le démembrement du Danemark, l'agrandissement de l'Allemagne et les complications que ce nouvel état de choses doit nécessairement produire, on a lieu d'être satisfait de l'issue de cette longue campagne. Le gouvernement anglais ne peut guère aller plus loin dans le ridicule, surtout lorsqu'il se vante de sa situation, comme vient de le faire lord Russell au banquet du lord-maire, et, à ce point de vue, les vœux de ses ennemis sont comblés.

Pendant que cette triste discussion se terminait à Londres, et que la Chambre des communes déclarait, non sans avoir un peu conscience du contraire, que l'Angleterre n'avait rien perdu de son prestige en Europe, le Danemark épuisé se déterminait à la paix, et l'annonçait à l'Europe par un changement de ministère et par la conclusion d'un armistice. Quelque désastreuse que soit la guerre qui vient de finir, le gouvernement danois n'a aucun reproche à se faire sur la conduite qu'il a tenue, depuis le jour où cette lutte inégale a éclaté. Il est possible qu'avant ce jour néfaste, le Danemark ait fait des fautes ; il est possible qu'il ne soit pas

Digitized by Google

allé aussitôt, ou aussi complétement qu'il l'aurait dû, au devant des réclamations de l'Allemagne en faveur des duchés. Mais la guerre une fois commencée, le Danemark a bravement fait son devoir sur tous les champs de bataille; et quoique le gouvernement anglais ait eu le triste courage de rejeter en partie sur le gouvernement danois la responsabilité de l'échec des conférences de Londres, il est impossible de reprocher avec justice, au Danemark, sa conduite pendant ces infructueuses négociations. Il était impossible, en effet, au Danemark, en face de l'Europe assemblée, de consentir à de plus grands sacrifices qu'à l'abandon de tout le territoire réclamé jusqu'à la ligne de la Schlei; et, après avoir fait inutilement une offre de ce genre, le Danemark avait le droit de s'en remettre au jugement de l'Europe et d'espérer quelque chose de la sympathie générale. Cette sympathie étant restée stérile, le Danemark a usé de ses derniers moyens de défense et est allé enfin se mettre entre les mains du vainqueur. Certes, cette conduite est aussi honorable, aussi irréprochable que celle de l'Europe à l'égard du Danemark est difficile à justifier, et puisque le Danemark était destiné à succomber dans cette lutte inégale, il était impossible de la prolonger plus longtemps ni de la soutenir avec plus d'honneur.

Quelle sera, cette fois, la limite des exigences de l'Allemagne victorieuse? On l'ignore encore, bien qu'il soit aisé de l'entrevoir. La cession complète des deux duchés et le payement d'une indemnité pour les frais de la guerre ne doivent plus faire question à Vienne ni à Copenhague; c'est sans doute sur le chiffre de cette indemnité que roulent les dernières discussions des plénipotentiaires assemblés à Vienne, pour régler souverainement, sans la participation de la France ni de l'Angleterre, le sort ultérieur du Danemark. Et il serait, en effet, bien étrange que les puissances qui n'ont voulu prendre aucune part à la lutte eussent la prétention d'intervenir pour mesurer ou partager les fruits de la victoire. L'Europe à laquelle il a plu d'assister avec impassibilité au désastre du Danemark, doit assister avec résignation au démembrement de ce petit royaume qui n'était certes pas trop considérable ni trop fort (l'événement l'a bien prouvé), pour le rôle utile qu'il avait à remplir dans le système général de l'équilibre européen.

Mais ce serait une grande illusion que de croire cette affaire terminée le jour où, les ratifications de la paix étant échangées, le Danemark, dépouillé et ruiné, ne se trouvera plus sur le chemin de l'Allemagne. Le jour où l'Allemagne n'aura plus affaire au Danemark, elle aura affaire à elle-même. Ce moment semble déjà venu, et lorsqu'on lit le curieux échange d'injures suscité par l'occupation de Rendsbourg, on ne peut s'empêcher de penser que les vainqueurs sont déjà sur le point de venger sur eux-mêmes le mal fait au vaincu. On sait aujourd'hui ce qui s'est passé à Rendsbourg; on sait quel est le frivole prétexte qui a paru suffisant à la Prusse pour occuper cette ville, et pour en chasser les troupes fédérales. Le cri d'indignation qui s'est élevé dans les petits États, lorsqu'on a connu les détails de cette affaire, le langage amer des journaux autrichiens, et leur dédain menaçant pour l'arrogance prussienne, démontrent assez clairement que le chemin dans lequel la Prusse vient d'entrer est pour elle plein de périls.

Digitized by Google

La Prusse aurait-elle agi de même, s'écrient les journaux de Vienne, si une rixe était survenue entre une patrouille prussienne et une patrouille française? La Prusse aurait-elle demandé à occuper une place française? Aurait-on écrit au général Mac-Mahon ce qu'on a écrit au général Hake? La réponse à toutes ces questions de la presse viennoise n'est guère douteuse; mais la Prusse peut faire remarquer qu'il s'agissait d'une querelle entre confédérés, et qu'on agit toujours en famille avec un peu moins de cérémonie que si l'on a affaire à un étranger. Quoi qu'il en soit, l'affaire de Rendsbourg est un signe alarmant des intentions de la Prusse, et donne à penser que l'occupation des duchés ne se terminera pas si aisément qu'on aurait pu d'abord le croire. Au profit de qui, en définitive, le Danemark aura-t-il été démembré? Est-ce au profit du duc d'Augustenbourg dont la candidature déjà vieille a fatigué l'Europe? Est-ce au profit du candidat de la Russie qui, ayant moins paru dans cette arène, excite un peu plus d'intérêt? Est-ce enfin au profit de la Prusse, et cette puissance donnerait-elle au gouvernement français, pour rectifier notre frontière de l'Est, une raison tout aussi plausible que celle qui nous a servi à rectifier notre frontière des Alpes? L'agrandissement du voisin est un argument excellent pour s'agrandir (à condition pourtant qu'on soit déjà soi-même d'une grandeur suffisante pour faire valoir un argument de ce genre). Ainsi se trouverait expliquée et justifiée la politique du gouvernement français depuis le début de cette affaire. On verrait enfin pourquoi il a évité de prévenir cette guerre avant qu'elle n'éclatât; pourquoi il a refusé de l'arrêter à ses débuts avec le concours de l'Angleterre, de la terminer enfin aux conférences de Londres, en imposant la frontière de la Schlei aux deux parties. L'intérêt de la France à voir cet incendie s'allumer et se propager jusqu'à l'heure présente, serait enfin suffisamment expliqué, et ce ne serait pas à nous qu'il appartiendrait de se plaindre du résultat de cette politique; une fois qu'il est convenu que la France, au lieu d'être simplement la gardienne de l'équilibre de la paix en Europe, doit chercher, dans les troubles qui peuvent s'y élever une occasion de s'agrandir.

Alors même que ces événements ne s'accompliraient point, et que la Prusse, mieux avisée, se contenterait de laisser le nouvel État entre les mains de quelque prince, destiné à être traité un jour comme vient de l'être le roi de Hanovre, la guerre actuelle n'en serait pas moins féconde en graves conséquences. Ce n'est pas impunément que l'Autriche et la Prusse auront adopté le principe de leurs constants adversaires, et écrit le mot de nationalités sur leur drapeau. Malgré toutes les protestations de ces deux puissances, malgré l'assurance réitérée que c'est seulement en qualité de confédérées qu'elles ont été au secours du Schleswig-Holstein, le démembrement du Danemark et l'enlèvement de ces deux provinces, parce qu'elles parlent allemand, sont des faits considérables; et l'opinion publique, qui va au fond des choses, ne s'y trompe guère. La conduite de la Prusse et de l'Autriche envers le Danemark affaiblit encore davantage, si cela est possible, la situation morale de ces deux puissances dans leurs provinces polonaises et en Italie. Rien de plus sage que le proverbe anglais, qu'il ne faut pas

Digitized by Google

jeter des pierres au voisin, lorsqu'on habite soi-même une maison de verre; la Prusse et l'Autriche en seront tôt ou tard un nouvel exemple.

C'est le sentiment de cette situation nouvelle, et l'instinct de ce nouveau péril qui a sans doute contribué à rapprocher les deux puissances allemandes de la Russie en ce qui touche la défense de leurs communs intérêts. Certes, il ne faut pas se laisser aller aisément aux bruits qui courent sur un renouvellement de la sainte alliance; et toutes les personnes habituées à lire les documents diplomatiques, auront bientôt fait la part du faux et du vrai dans les singulières correspondances publiées par le *Morning-Post;* mais il n'en est pas moins vrai qu'il s'est fait une sorte de réconciliation entre l'Autriche et la Russie, que la Russie a oublié la conduite de l'Autriche pendant la guerre d'Orient, et le concours diplomatique prêté par l'Autriche aux puissances occidentales pendant l'insurrection de la Pologne russe, tandis que l'Autriche oubliait de son côté la sympathie avouée du gouvernement russe pour l'Italie et la reconnaissance du nouveau royaume. On a certainement enterré tous ces griefs pour ne songer qu'à l'intérêt commun, et la Prusse, qui a aussi fort à craindre, n'a pas fait défaut à ce concert. Cette entente peut être cependant contrariée et même détruite un jour par les difficultés que peut susciter l'emploi du butin fait sur le Danemark; mais elle n'en existe pas moins, et tout annonce que, sur ce point, le *Morning-Post* n'a pas tort. Ce qui est une erreur, c'est l'opinion reçue et répétée par quelques-uns de nos journaux, que ce rapprochement des trois puissances conservatrices du continent peut devenir menaçant, ou même agressif, contre l'Italie ou contre la France. On ne persuadera à personne que la Russie, la Prusse et l'Autriche, même en les supposant étroitement unies, songent à troubler (excepté en ce qui touche le Danemark) l'état actuel de l'Europe. C'est un accord défensif et non offensif, qui peut être intervenu entre ces trois puissances; si l'on peut même donner le nom trop précis d'accord à leur disposition assez naturelle à se défendre en commun si elles sont attaquées dans leurs possessions polonaises et italiennes. C'est à ceux qui veulent ressusciter la nationalité polonaise, c'est à ceux qui veulent achever l'unité de l'Italie par la conquête de Venise, que la nouvelle entente de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie, si elle se confirme et se maintient est destinée à faire obstacle, et elle peut leur opposer une solide barrière. Mais la pensée agressive et dominatrice qui faisait le fond de la sainte alliance, ce défi lancé à la Révolution sur toute l'étendue de l'Europe, ne sont plus de notre temps et n'existent plus dans une seule intelligence. La partie conservatrice du continent n'est pas au niveau d'une si terrible tâche, et tout lui ferait défaut pour l'entreprendre, les forces aussi bien que le courage.

L'Italie n'est donc point menacée, pas plus que la France, et elle doit continuer, en attendant l'époque incertaine où elle pourra étendre la main vers Venise, à consolider ses institutions et à augmenter ses ressources. Son Parlement vient de donner un utile exemple, en mettant en pleine lumière et en frappant d'un blâme public les faits relatifs à la concession des chemins de fer méridionaux. Nous n'avons pas l'intention d'entrer ici dans les détails de cette affaire, dont les journaux italiens et français ont si amplement entretenu l'Europe; nous voulons

Digitized by Google

seulement applaudir au courage salutaire qu'a montré la Chambre des députés dans cette circonstance. Aucun pays, si libre et si avancé qu'il soit dans la vie politique, ne peut se flatter d'être à l'abri de tels accidents; mais tandis que dans certains États on s'applique uniquement à étouffer le scandale, comme si l'on jugeait innocent tout ce qui est ignoré, il est digne d'un État, qui est après tout un nouveau venu dans la famille européenne, de chercher dans la publicité même un remède à ce genre de maux et de porter courageusement le fer et le feu sur la plaie. C'est encore un bonheur pour l'Italie que le renoncement de Garibaldi au projet, qui lui était généralement attribué, de tenter quelque nouvelle et importante aventure. On ne sait pas exactement de quel côté Garibaldi et ses amis voulaient faire éclater l'orage; mais il est certain qu'un dessein très-arrêté et que des préparatifs déjà fort avancés ont été abandonnés par le général, grâce à l'intervention énergique du roi, qui a conservé sur cet esprit enthousiaste et imprévoyant un prestige bien singulier et bien salutaire. Une fois Garibaldi rentré dans son repos, l'Italie ne court aucun péril, et si l'on arrive ainsi jusqu'à l'automne, voilà une année de plus de gagnée pour l'organisation et l'affermissement du nouveau royaume.

L'Espagne est, grâce à Dieu, restée tranquille, malgré les bruits qui ont couru dans quelques journaux sur de nouvelles démonstrations dont Madrid, disait-on, devait être le théâtre. Les progrès de l'Espagne sont sensibles, et rien ne doit lui être aujourd'hui plus précieux que le repos intérieur. Malgré les épreuves qu'a subies dans ce pays la liberté politique depuis une douzaine d'années, malgré la tentative heureusement avortée qu'on y a faite, après notre 2 décembre, pour restreindre les attributions du Parlement et pour rapprocher les institutions espagnoles de celles d'un pays voisin, l'Espagne a eu le bonheur de rentrer dans le courant des idées libérales; et, malgré l'impatience naturelle en tout pays du parti démocratique, nul homme de bonne foi ne peut méconnaître que les institutions de l'Espagne vont s'améliorant et se rapprochant de plus en plus de celles qui conviennent aux peuples libres.

La nouvelle loi sur la presse, toute imparfaite qu'elle puisse paraître en Angleterre et en Belgique, est un progrès bien remarquable sur l'état antérieur, puisqu'elle rend la presse justiciable d'un jury dans un pays où le jury lui-même n'existe pas pour les délits communs. C'est donc une sorte d'exception à la législation générale de l'Espagne, en faveur de la presse, exception très-justifiée d'ailleurs, car s'il est une classe de délits qui relève surtout de l'opinion et que la magistrature, enchaînée à un texte inflexible de loi, soit incapable de bien juger, ce sont les délits commis par la voie de la presse. Mais cette loi serait dix fois moins bonne et moins libérale que les journaux français feraient bien de réfléchir avant de la critiquer comme étant trop sévère, car jamais l'histoire de la poutre et de la paille ne trouverait d'application plus complète. L'Espagne peut aussi se féliciter de voir marcher à son terme son différend avec le Pérou, différend envenimé par la vivacité de ses représentants et aussi (il faut bien le reconnaître) par la défiance que notre expédition du Mexique a répandue et excitée dans toutes les républiques du Nouveau-Monde. Nul doute que les instructions

Digitized by Google

conciliantes données aux représentants de l'Espagne dans cette partie du monde, et surtout que l'intention hautement annoncée de n'y faire aucune conquête et de n'y occuper d'une façon permanente aucun territoire, ne conduisent le Pérou à une appréciation plus exacte et plus juste des réclamations de son ancienne métropole.

Toute la France a lu avec plaisir quelques lignes du *Moniteur*, annonçant qu'on préparait les vaisseaux qui doivent aller chercher, pour les rapatrier, une partie des troupes que nous avons au Mexique. Nous ne savons si cette nouvelle est aussi agréable à l'empereur Maximilien qu'elle est excellente pour tous les Français, mais l'adhésion de M. Doblado et d'un autre général au nouvel ordre de choses doit consoler suffisamment l'empereur mexicain de ce départ. De plus, la prolongation de la lutte acharnée qui déchire les États-Unis et qui les distrait de toute autre pensée, assure encore une série de beaux jours au nouvel empire. Nous avons donc fondé, au moins pour un temps raisonnable, l'ordre et la liberté au Mexique : quand nous occuperons-nous un peu de fonder la liberté pour nous-mêmes, quand réformerons-nous ces lois que nous ont léguées le Consulat et l'Empire et qu'ont si aveuglément respectées les deux gouvernements libres qui ont reçu ce fâcheux héritage ? Nous faisons métier d'affranchir les peuples, nous combattons pour l'Italie, nous écrivons pour la Pologne, nous donnons des leçons à toute la terre, et vingt et un Français ne peuvent se réunir en comité électoral, correspondre avec leurs amis de province, recommander des candidats, travailler ouvertement au succès d'une candidature sans se heurter à nos lois sur les réunions et les associations et sans devenir passibles d'une peine correctionnelle! Certes, s'il y a jamais eu un objet de réflexion propre à nous rendre modestes, c'est celui-là. Voilà donc le dernier mot de la révolution de 89 et la conclusion de tant de belles maximes sur les droits de l'homme et du citoyen! Tant de paroles, tant d'efforts, tant de sang versé sur les champs de bataille, sur les échafauds, dans nos rues dévastées par la guerre civile, pour en arriver à des élections dont vingt et un Français ne peuvent s'occuper ensemble sans commettre un délit!

Car il y a délit, n'en déplaise aux chers et illustres défenseurs qui vont avoir le pénible honneur de porter la parole dans cette affaire, et nous n'avons rien à dire, au point de vue légal, contre le jugement auquel il est permis de s'attendre. Les lois antérieures au nouveau régime suffisaient à elles seules pour transformer en délit une réunion quelconque non autorisée par l'administration ; mais, en outre, le décret plus large encore qui a suivi le coup d'État ne laisse, sur ce point, aucune équivoque. Quel titre a donc à exister une réunion ou un comité d'électeurs dont le gouvernement n'a pas ordonné ou autorisé la formation? Un seul titre, c'est l'usage suivi par tous nos gouvernements en pareille matière, c'est une sorte de tolérance acquise aux réunions de ce genre, parce qu'elles étaient regardées jusqu'ici par tout être doué de raison comme indispenpensables à la pratique des élections. Mais s'il se trouve une administration qui invoque la loi contre l'existence d'un comité électoral, je ne vois pas comment on peut échapper à la loi telle qu'elle existe, puisqu'aucune exception n'y est

Digitized by Google

inscrite, ni en faveur des réunions littéraires, ni en faveur des réunions religieuses, ni en faveur des réunions d'aucune sorte ; et je ne vois pas non plus quel avantage il peut y avoir à cacher à la France et au reste du monde, l'état vrai de notre législation à cet égard. Mieux vaut que l'on sache à quoi s'en tenir sur la mesure de liberté que la France a su conquérir, depuis le jour où elle a eu la fantaisie de prendre la Bastille et de renouveler, en même temps qu'elle-même, les idées et le sort de toutes les nations de la terre. Le mémorable échec, au point de vue de la liberté, du grand mouvement de 89, n'est écrit nulle part en caractères plus lisibles que dans le texte de nos lois, et c'est seulement en se rendant clairement compte de cet échec, qu'on peut concevoir la ferme résolution de le réparer.

Nous ne pouvons donc voir avec regret les incidents qui viennent de temps à autre éclairer la France et le monde civilisé, sur la situation légale d'un peuple qui se pique si volontiers d'être le plus avancé de tous et de mériter de servir d'exemple. Quoi de plus instructif encore, à ce point de vue, que l'arrêt strictement légal, à notre avis, rendu dans l'affaire du duc d'Aumale et de ses éditeurs Michel Lévy. On sait que le préfet de police a saisi en feuilles, avant toute espèce de publication, une *Histoire de la maison de Condé*. Aucune loi, dans le vaste arsenal de nos lois, ne peut être trouvée qui autorisât un acte de ce genre. La question s'est donc élevée, devant la justice du pays, de savoir s'il y avait lieu, dans ce cas, à l'application du célèbre article 75 de la Constitution de l'an VIII, en d'autres termes, s'il fallait obtenir, avant de poursuivre le préfet de police, l'autorisation du conseil d'État. L'acte commis étant évidemment illégal, les plaignants ont cru pouvoir soutenir qu'il y avait, de la part du préfet de police, usurpation de fonctions, abus de pouvoir, et, par suite, qu'il n'était pas couvert par l'article 75. Mais les juges ont répondu, non sans raison, que c'était précisément pour abus de pouvoir qu'on pouvait songer à poursuivre un fonctionnaire public, que la juridiction du conseil d'État avait justement pour but d'examiner s'il y avait ou non abus de pouvoir, et que la loi serait éludée s'il suffisait d'établir devant les tribunaux, qu'il y a abus de pouvoir pour se soustraire à l'obligation d'aller d'abord se pourvoir devant le conseil d'État. Que restait-il donc à examiner au juge ? Si le préfet de police avait agi dans un intérêt personnel ou au nom de l'intérêt public, s'il avait reçu ou non un ordre à cet effet de ses supérieurs, si enfin ceux-ci pouvaient revendiquer la responsabilité de son acte. Ces trois questions étant résolues, les juges se déclarent incompétents jusqu'à ce que les plaignants aient obtenu du conseil d'État la faculté de poursuivre. Cette doctrine me paraît irréprochable ; c'est un développement naturel de l'article 75, c'en est une saine et légale interprétation.

Supposons cependant, par impossible, que, de retour dans sa maison, un des juges, qui viennent de prononcer cet irréprochable arrêt, ait trouvé sur sa porte un agent de M. le préfet de police, lui signifiant qu'il a huit jours pour faire son testament et choisir son genre de mort, à qui s'adressera ce magistrat pour ne pas perdre ses huits jours en fausses démarches et pour ne pas se tromper de porte en invoquant la justice civile? S'il lui prend fantaisie de l'invoquer, ses collègues

Digitized by Google

ne devront-ils pas aussitôt déclarer leur incompétence, en ce qui touche sa mésaventure? Aucune loi n'autorise le préfet de police à le mettre à mort, mais aucune loi n'autorise non plus ce fonctionnaire à saisir un ouvrage sans le poursuivre et avant la publication. Agit-il maintenant dans son intérêt personnel en délivrant la terre de ce magistrat; nullement, ce sera au nom de l'intérêt public. A-t-il reçu des instructions de ses supérieurs? Je le suppose. Acceptent-ils la responsabilité de son acte? C'est leur affaire. Allez donc devant le conseil d'État, devront répondre les juges à leur infortuné collègue, et il faudra bien qu'il y aille; car la théorie de l'arrêt rendu sur la saisie de l'*Histoire de la maison de Condé* serait rigoureusement applicable à cette nouvelle affaire, et je défie qu'au point de vue du droit, on trouve dans les deux situations la plus légère différence.

PREVOST-PARADOL.

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. L. TOINON ET C°, A SAINT-GERMAIN.

Digitized by Google

LA REVANCHE DU HASARD

Jacques était le fils d'un pêcheur de Saint-Malo. Son père l'emmenait avec lui dans sa barque quand il allait en mer, et ne doutait pas qu'il ne dût un jour hériter de ses filets. Cependant, Jacques ne témoignait que d'un goût médiocre pour sa future profession : il suivait son père, écoutait avec déférence ses conseils, mais son esprit était ailleurs. Dès l'âge de dix ans, il avait des allures singulières. Un jour, par un gros temps, le vieux marin vit l'enfant profondément absorbé en lui-même et, comme en extase, souriant à quelque vision intérieure, au milieu des fracas de l'orage : « Eh bien, Jacques, à quoi penses-tu donc? » fit-il en l'apostrophant brusquement. Jacques se réveilla comme en sursaut : « Père, dit-il, j'écoutais une voix qui chantait en moi. »

A cette étrange réponse, le père secoua sa tête grise : « Celui-ci, pensa-t-il, sera difficilement un bon pêcheur. Que ferons-nous de lui, et qui soutiendra nos vieilles années? »

Jacques n'avait osé confier qu'à sa sœur son désir d'être un jour un musicien célèbre. Il savait qu'elle ne se moquerait pas de lui. Jacqueline écoutait son frère avec une admiration mêlée de terreur; il lui semblait parfois qu'un démon l'habitait. Un jour, à sa fête, elle lui fit cadeau d'un petit violon qu'elle avait acheté sur ses épargnes. Elle le lui donna en cachette. Jacques, depuis lors, se levait la nuit, sortait de la pauvre maison, et s'en allait au bord de la mer. Pendant que les vagues gémissantes roulaient à ses pieds et lui fai-

Digitized by Google

saient un monotone accompagnement, il s'essayait à rendre les « voix » qui le remplissaient. A travers l'inexpérience de son archet, au milieu des incohérences de sa fantaisie, surgissait tout à coup quelque fragment d'une mélodie suave : un morceau de son âme, mystique, étrange, à la fois âpre comme les rochers du rivage et doux comme la brise de mer quand elle caresse les flots. On ne savait d'où il tirait tout cela; lui-même le savait-il? Sa sœur avait raison, il le sentait alors lui-même : un démon le possédait, qui s'éveillait dans la solitude, s'emparait de tout son être, et, dans un frisson d'enthousiasme, le faisait vibrer mystérieusement. Aucune réminiscence ne se mêlait à ces improvisations : un musicien de profession qui l'eût entendu se fût bien étonné de tant d'ignorance mêlée à tant de génie. En fait de musique, Jacques ne connaissait que de vieilles chansons bretonnes, le bruit des cloches de Saint-Malo, les chœurs dans l'église et les rumeurs de l'orgue, le dimanche.

Cependant, M. le curé, qui venait souvent dans la maison, avait remarqué l'air triste et concentré du jeune garçon. Il apprenait en même temps que Jacques, fuyant les compagnons de son âge, devenait chaque jour plus sauvage, et que son plus grand bonheur était de s'en aller seul, sur les falaises, rêver en regardant le ciel et l'Océan. Jacqueline vit que son frère était l'objet de l'attention de M. le curé, et elle crut de son devoir de tout lui révéler. Elle avait d'ailleurs la conscience lourde depuis l'achat du violon. Le curé, en recevant sa confession ne la gronda pas trop; il demanda seulement d'être introduit près de la chambre de Jacques, un jour que celui-ci, sachant ses parents au marché, s'abandonnerait librement à sa passion. Il entendit le violon de Jacques, et fut émerveillé : « Ce serait un crime, pensa-t-il, de faire de ce garçon un pêcheur; il a la flamme qui vient d'en haut. Nous en ferons un grand compositeur d'église, et la Bretagne s'honorera, après tant d'illustrations, d'avoir donné au monde un émule de Sébastien Bach, de Händel et de Haydn. »

Persuadé que Dieu venait de lui remettre le soin de diriger cette éducation pour son plus grand honneur, le saint homme communiqua tout son espoir aux parents de cet enfant extraordinaire. Le père, à cette nouvelle, secoua la tête; mais la mère n'eut pas un instant de doute : elle partagea sur-le-champ la foi du curé. S'élançant au devant de l'avenir, son cœur anticipa, dans une éblouissante vision, la gloire de son fils. Jacqueline, appelée au conseil, dit ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait entendu : elle répéta les confidences qu'elle avait si souvent reçues de son frère, parla de ses séances nocturnes sur le rivage,

Digitized by Google

et du désir de devenir un grand compositeur qui n'avait cessé de croître en lui depuis des années.

On fit venir quelques connaisseurs, et Jacques fut prié de jouer en leur présence. Les connaisseurs, quand il se fut retiré, déclarèrent à l'envi que l'enfant serait un jour un grand homme, et qu'on pécherait envers lui, envers la patrie, envers Dieu même, si l'on tenait sous le boisseau un rayon descendu sur sa famille comme une grâce céleste.

Jacques touchait alors à sa treizième année. Le père fit encore quelques objections : il n'avait point d'argent, et l'éducation musicale de son fils allait coûter bien cher! Quand Jacques arriverait enfin à gagner sa vie, sa mère et lui seraient probablement sous terre; et s'ils vivaient, Jacques, devenu un homme célèbre, les oublierait, les mépriserait peut-être : ce qui les ferait mourir deux fois.

Jacqueline et la mère protestèrent en faveur de Jacques; elles attestèrent son excellent cœur, elles combattirent les scrupules et les doutes du vieillard, qui se laissa vaincre enfin et consentit à ce qu'on voulait, non sans un profond soupir.

Jacques fit quelques études élémentaires auprès de l'organiste de Saint-Malo. Un peu plus tard, on l'envoyait à Saint-Brieuc, puis à Rennes. M. le curé l'avait recommandé à l'évêque, lequel le fit entrer dans une pieuse maison, chez un célibataire mélomane. Celui-ci fut heureux et fier de cultiver dans sa maison cette fleur du génie; il en ressentit l'orgueil et la joie d'un amateur de tulipes qui, par une faveur spéciale du sort, envié de tous ses rivaux, est arrivé à posséder une variété jusque-là introuvable. Cependant Jacques se sentit bientôt à l'étroit dans les rubriques de la musique sacrée. Il aimait cette musique, qui, par son élévation et sa simplicité sévère, correspondait à certaines portions de son génie, mais elle en laissait d'autres inassouvies et sans culture.

Bien qu'on écartât soigneusement de lui tout commerce avec la musique profane, le jeune homme fut effleuré plus d'une fois par le contact des œuvres modernes. Le peu qu'il apprit à connaître de la musique de Mozart, de Beethoven, de Weber, de Meyerbeer, lui avait ouvert des perspectives où son regard plongeait avec une sorte d'avidité, et qui l'attiraient au-delà d'un art enchaîné à des traditions épuisées, vers la possession d'un monde nouveau.

Jacques voyait Paris au loin; Paris était devenu le point de mire de sa pensée. Mais, aux yeux de ceux qui d'un œil jaloux surveillaient l'éclosion de son génie, Paris était pour lui l'abîme de perdition. Il

Digitized by Google

cachait donc son rêve au plus profond de lui-même. Mais il n'est rien qui devienne plus irrésistible que les désirs nourris longuement dans le secret de notre cœur.

Jacques avait atteint l'âge de vingt ans. Son père était mort depuis quelques mois; il se sentait responsable des jours de sa sœur et de sa vieille mère, qui se tiraient d'affaire péniblement en fabriquant des filets, quand elles n'allaient pas au marché vendre les légumes de leur petit jardin. Jacques, du reste, n'avait besoin de rien pour lui-même. Il était aux frais du vieux monsieur de Rennes, qui l'avait adopté comme un fils, et qui pensait en faire son héritier, pourvu qu'il ne sortît pas du giron de l'orthodoxie musicale.

Mais cette protection, qui se transformait en une tutelle chaque jour plus ombrageuse, excitait de sourdes révoltes dans cette âme pétrie d'indépendance et de fierté. Elle avait déjà pesé sur l'enfant, elle obsédait affreusement le jeune homme. Il se sentait l'objet d'une espèce de marché. Il étouffait, d'ailleurs, dans ces langes sacrés dont on prétendait à jamais l'envelopper, et son ardente nature, cherchant son essor, s'y débattait avec douleur. La liberté est, par excellence, l'élément du génie.

Un jour, après une remontrance du vieux musicien, au sujet d'une sonate de Beethoven que Jacques s'était permis de jouer, celui-ci n'y tint plus. Il rassembla ses hardes et partit. — On fut consterné. Le curé de Saint-Malo, instruit par l'évêque, se frappa la tête contre les murs et s'accusa d'avoir poussé Jacques vers les œuvres de Satan : il ne savait comment s'y prendre pour annoncer cette nouvelle à la mère du fugitif. Jacques heureusement avait devancé toute communication étrangère, et, la veille de son départ, il avait écrit sa résolution à sa mère, en lui exposant longuement ses motifs, et en s'ingéniant, par les plus tendres paroles, à la rassurer sur son avenir. Il avait même si bien réussi, qu'elle s'était presque félicitée de l'acte de son enfant. « Après tout, se dit-elle en y réfléchissant, je crois que Jacques a bien fait : pour un caractère comme le sien, une pareille vie n'était pas supportable. » Elle ne dit rien au curé de cette façon d'envisager les choses; mais, quand le digne homme lui fit la peinture de toutes les séductions et de tous les périls qui attendaient son fils dans la Babylone; quand il lui affirma qu'il prenait le chemin le plus court pour aller dans l'enfer, elle fut de nouveau pleine d'angoisse. « Partons, monsieur le curé, partons sur-le-champ, sauvons-le ! » s'écria-t-elle tout en pleurant.

Le curé ne crut pas que le moyen fût bon, et, voyant le désespoir

Digitized by Google

de la pauvre femme, il modifia son langage et revint, pour l'adoucir, sur l'horrible tableau qu'il venait de tracer, et dans lequel, il faut bien l'avouer, tout n'était pas de pure imagination. Il ne réussit cependant qu'à moitié et ne fut guère persuasif : la conviction ne parlait pas cette fois. Il promit, en partant, d'écrire à des personnes discrètes qui parviendraient peut-être à retenir Jacques sur la pente du mal, à le ramener, s'il en était temps encore, dans la bonne voie.

« Un si beau génie ! s'écria-t-il en partant, le diable en veut ; mais Dieu le lui disputera ! »

Il aimait Jacques comme s'il eût été son œuvre ; aussi pria-t-il pour lui, avec moins de ferveur cependant que sa mère et que Jacqueline, qui passèrent une partie de la nuit à genoux et dans les larmes. Les pauvres femmes ne voyaient plus à l'horizon qu'un gouffre de ténèbres où Jacques venait de s'engloutir.

Heureusement, elles furent soulagées en recevant, peu de jours après, une première lettre datée de Paris. Jacques leur mandait qu'il était arrivé dans la capitale, et que, conseillé par un monsieur très-serviable avec lequel il avait fait la route, il s'était présenté aussitôt chez le chef de musique d'un théâtre du boulevard, celui de la Gaîté, je crois, ou bien de l'Ambigu. Le troisième violon venait de quitter, et Jacques avait pris sa place. Il devait toucher trois francs par soirée, et pourrait gagner encore un franc en copiant de la musique, durant le jour. Après avoir ainsi rassuré sa mère et sa sœur, après les avoir comblées de tendresses et de bonnes paroles, Jacques leur racontait tout au long le mélodrame dans lequel, aux endroits les plus pathétiques, il avait, dès la veille, fait sa partie en sourdine. Il semblait à Jacqueline et à sa mère qu'elles assistaient à la représentation : le fils du pêcheur, dans la candeur des premières impressions, avait substitué son âme à l'âme de carton, et ses fibres vivantes aux ficelles du fabricant d'émotions. La jeunesse est généreuse.

La lettre de Jacques respirait la fièvre, et, malgré tout ce qu'elle contenait de rassurant, elle ne put tout à fait calmer l'angoisse du cœur maternel. Qu'allait devenir cet enfant des grèves qui ne savait rien du monde, jeté tout à coup comme une épave, seul, sans conseil et sans expérience, dans ce roulis de toutes les passions et de tous les vices?

La veuve du pêcheur n'osa point lire au curé l'épître qu'elle avait reçue : elle fit un pieux mensonge, et dit que son fils écrivait qu'il se proposait de se présenter chez les personnes pieuses que M. le curé avait bien voulu lui désigner. Elle ne mentait qu'à demi, car elle recom-

Digitized by Google

mandait, en effet, à Jacques d'aller trouver au plus tôt ces nouveaux protecteurs. Jacques, pour la première fois, négligea de se conformer à ce souhait de sa mère. A peine sorti de l'engrenage des sacristies, il frémissait à l'idée d'y rentrer. Non, plutôt retourner à Saint-Malo et se faire pêcheur! Demeuré profondément religieux, il lui fut doux, en revanche, de satisfaire à cette autre recommandation qui lui était faite de continuer à dire bien régulièrement sa prière du soir, celle que sa mère lui avait enseignée. « Tu resteras ainsi avec Dieu, écrivait l'excellente femme, et tu penseras à nous chaque jour avant de te coucher, cela te portera bonheur. Sois bon, mon fils, et ne te laisse pas entraîner: Jacqueline et moi nous t'avons pardonné, ne te fais pas de remords. » Sa sœur avait ajouté quelques lignes. Elle avait aussi glissé dans sa lettre ses pendants d'oreille, qui étaient en vrai or. « Tu les garderas, lui disait-elle, et s'il le faut, tu les vendras pour l'amour de moi. »

Jacques baisa avec respect ces lignes qui avaient gardé la trace des pleurs lointains. Cependant il ne perdit pas courage, il sentit, au contraire, s'élever dans son cœur une ferme et mâle résolution. « Je travaillerai sans relâche, se disait-il, et bientôt je pourrai les appeler près de moi. Ah! que nous serons heureux alors, à nous trois! » Il prit les boucles d'oreille de Jacqueline, les porta également à ses lèvres, et puis les mit soigneusement à l'écart, pour qu'elle les retrouvât quand elle viendrait.

Quelle était son ambition? Jacques se disait que cent francs par mois lui suffiraient pour vivre, et qu'il trouverait, sans doute, grâce aux accointances de l'orchestre, quelques leçons de violon. Il s'était adressé déjà pour cela à son chef, qui avait bien voulu lui assurer qu'il le recommanderait à l'occasion. Avec le produit de ses leçons, et tout en faisant même quelques économies, Jacques pourrait, de temps à autre, bonheur suprême! se faufiler au parterre de l'Opéra. Mais son imagination s'exaltait, surtout à l'idée que la Providence, au bout d'une année ou deux, lui enverrait un éditeur de musique pour prix de ses efforts. Il se ferait connaître par de petits poëmes en musique : *Les Chants de la mer!* Il y ressusciterait son enfance, et la Bretagne toujours chère à son cœur.

Les leçons ne venaient pas, mais Jacques avait monté en grade, à l'orchestre du boulevard; il était second violon. Son espoir, toutefois, portait déjà plus loin. Il souhaitait d'entrer au Théâtre-Lyrique, où du moins il eût pu s'associer quelquefois à l'exécution de quelque chef-d'œuvre de Weber, de Gluck ou de Mozart. Le mélodrame ne lui suffi-

Digitized by Google

sait plus. Il lui semblait fastidieux d'entendre, chaque soir, la même pièce, d'accompagner en *tremolo*, aux mêmes endroits pathétiques, durant vingt, trente et quarante jours. L'Océan peut se répéter, sa plainte éternelle ne lasse point; mais les mélodrames! Jacques avait compris bientôt qu'il avait mis du sien dans ses premières émotions, et qu'il avait échangé contre du cuivre l'or de ses sentiments.

« Comment ai-je pu un seul instant admirer cela? se disait-il, riant de sa propre méprise. » Enfant du peuple et de la libre nature, Jacques leur appartenait par la force et la naïveté de ses émotions; mais, par l'esprit et le goût, par la finesse du tact, de ce tact qui est le toucher des âmes délicates, il rentrait dans cette catégorie d'êtres nerveux et sensitifs, subtils et rêveurs, qu'on appelle des poëtes. De ce mélange heureux, l'avenir pouvait, sous de favorables auspices, tirer quelques nouvelles œuvres de maître. Quelles influences toutefois ce génie naissant allait-il subir, et sur quels modèles se moulerait-il d'abord? Que deviendrait cette fragile organisation d'artiste livrée aux aveugles caprices du hasard? Quels hommes, quels événements, quelles circonstances s'empareraient d'elle pour la favoriser ou pour lui nuire?

Jacques n'avait qu'une intuition confuse des périls et des hasards qui l'environnaient : il dormait, comme eût fait un voyageur ignorant au milieu des précipices, dans le voisinage des reptiles et des tigres, il dormait avec la double foi du génie et de la jeunesse dans le cœur. Et pourquoi n'eût-il pas cru en son destin? Il faisait sa prière chaque soir, et son vœu le plus prochain venait d'être exaucé : il avait passé de l'orchestre de la Gaîté à celui du Théâtre-Lyrique. Dieu lui-même le conduisait. Sa confiance redoubla encore et se nourrit de ce succès : l'Opéra n'était pas loin, sans doute.

Les lettres qu'il envoyait à Saint-Malo respiraient cette heureuse sérénité : sa mère et Jacqueline se trouvaient maintenant tout à fait rassurées. Les sinistres prédictions de M. le curé s'étaient éteintes dans une croissante sécurité. Quelle fut leur joie, lorsque Jacques leur annonça au bout de six mois, qu'il avait deux leçons par semaine dans un pensionnat, et que chacune lui serait payée à raison de quatre francs? Huit francs par semaine, trente francs par mois, et de plus sa paie au Théâtre-Lyrique! La position était si belle, qu'il s'ouvrit à sa mère et à Jacqueline du projet qu'il caressait depuis son arrivée, celui de les appeler auprès de lui. Ils auraient de quoi vivre économiquement; d'ailleurs Jacqueline apprendrait à broder, et de son côté, pourrait de la sorte, sans se fatiguer, gagner un peu d'argent.

Digitized by Google

Le jour même où se déploya devant lui ce magnifique horizon, Jacques quitta sa petite chambre mansardée des environs du Luxembourg, et pour la première fois, souriant à son avenir, il prit l'omnibus et se permit une promenade sur le boulevard. C'était une sorte de récompense qu'il s'accordait. Du boulevard aux Champs-Élysées il n'y a pas loin : il passa près de la Madeleine et se trouva bientôt au rond-point. C'était l'heure où le peuple des plaisirs, des loisirs élégants et dorés, prend ses ébats. Jacques vit défiler les beaux équipages, les cavaliers fringants, tout le cortége de la fortune et du luxe. Il regardait les belles promeneuses couchées au fond de leurs calèches, et il lui semblait qu'il voyait passer des fleurs vivantes dans de grandes corbeilles roulantes. Riche de lui-même et de ses songes, il regardait sans envie tout ce faste mouvant, paré des attraits de la grâce parisienne. C'était comme un fleuve d'or qui passait devant lui, un Pactole aux flots de soie, de velours et de satin, avec son écume de gaze et de dentelles.

Ah ! qu'il était loin des rochers de Saint-Malo, et quelle distance de ces splendeurs à la modeste demeure sur le bord de la mer ! Saisi par ce contraste, Jacques se rappela vivement son enfance; au sein de ce tumulte et de ces éblouissements, il songea fortement, profondément à celles, qui, là bas, assises sur le rivage devant l'immensité, songeaient à lui sans doute, comme toujours, et le suivaient du cœur. Qu'eussent-elles pensé, si, par impossible, elles eussent contemplé dans quelque miroir magique le spectacle qui se déroulait sous ses yeux ! Souriant à cette idée, il poursuivait son chemin comme un homme de loisir qui se plait à ignorer où le mèneront ses pas. Il se trouva ainsi qu'il dépassa l'arc de l'Étoile, et qu'il entra dans l'avenue de l'Impératrice comme s'il se fût laissé aller à côtoyer en rêvant le cours du fleuve des richesses. Ce n'est pas lui qui sous toutes ces brillantes merveilles eût soupçonné le ver rongeur de l'ennui, les desséchantes ardeurs de la vanité ou la corruption des cœurs. Ce n'est pas lui qui eût deviné que sur cette scène mobile, plus d'un venait de surgir au soleil de la fortune, qui serait englouti demain dans les ténèbres d'un désespoir sans écho. Tout cela lui apparaissait comme une fête des yeux ; il jouissait sans convoitise dans la simplicité de son esprit, de cette représentation du grand monde, où les acteurs se donnent en spectacle à eux-mêmes.

Jacques était arrivé au bois de Boulogne, sans éprouver la moindre fatigue. Là, il vit les voitures s'engager toutes du même côté, former un encombrement volontaire, et pressées sur deux files, descendre et remonter lentement l'allée qui longe le lac, à gauche ; tandis que sur la

Digitized by Google

piste réservée aux cavaliers, des jeunes gens et quelques amazones se croisaient au pas et au galop, échangeant une rapide parole, un salut ou un sourire.

Le paysage environnant, où la main de l'homme s'est mariée si discrètement à la nature, paraissait un cadre formé tout exprès pour une pareille scène. L'élégance et le goût qui brillaient dans les toilettes et les équipages se retrouvaient dans le contour des lacs, dans les frais gazons tracés avec grâce, dans les bouquets d'arbres sobrement ménagés, dans les allées qui se suivent ou qui s'enlacent comme pour prévenir à chaque pas les désirs des promeneurs.

Les rayons obliques du soleil passaient plus doux à travers les premières brumes de septembre, comme sous les voilettes de dentelles le regard des jeunes femmes, et déjà le feuillage des arbres revêtait par endroit les teintes variées qui se mêlent harmonieusement sur la palette de l'automne.

Jacques monta jusqu'au point où s'élève le grand cèdre, et d'où le regard voit apparaître les charmantes petites villes qui font cortège à Paris ; Passy, Saint-Cloud, Meudon, Boulogne. Le soleil déclinait vers le mont Valérien. Jacques s'assit à l'ombre du cèdre. La soirée lui semblait délicieuse, l'air était pur et lumineux. Cependant les voitures devenaient moins nombreuses, le fleuve d'or remontait à sa source, et rentrait dans Paris.

Jacques, au bout d'un quart-d'heure de repos, songea qu'il était temps de partir. Il avait un bien long chemin à faire pour retourner au Luxembourg. Il se levait lorsqu'il vit arriver sur la hauteur un coupé qui s'arrêta à quelques pas du cèdre. Une jeune femme en descendit avec un petit garçon ; elle passa si près de Jacques qu'elle effleura son pied de sa robe de satin. Jacques resta debout, immobile et fasciné par la grâce exquise de cette apparition. Des yeux adorables, profonds et charmants, l'enveloppèrent de leurs rayons. Il lui sembla que l'air tout à coup s'illuminait par eux, et qu'un autre soleil, plus doux et plus éclatant, remplaçait celui qui venait de disparaître : c'était le soleil de nos cœurs, la beauté, qui fait germer et fleurir l'amour. L'âme d'un poëte sera toujours son plus digne miroir. Jacques se sentit transformé ; il avait eu la vision sur le chemin de Damas. Tant de jolies femmes qu'il avait aperçues durant la promenade n'existaient plus ; il les avait vues avec ses yeux, celle-ci il la voyait avec tout son être.

Elle alla lentement s'asseoir à la place même qu'il venait de quitter ; le petit garçon à côté d'elle. Jacques ne savait pas qu'il la dévorait du

Digitized by Google

regard depuis son arrivée et qu'il n'avait pas bougé d'une ligne. La belle inconnue vit enfin le personnage pétrifié qui se trouvait devant elle, et je n'oserais dire qu'elle fut offensée du naïf hommage qu'on lui rendait. Un coup-d'œil lui suffit pour remarquer à son tour l'expression pénétrante de cette physionomie où respiraient la jeunesse et l'inspiration. Elle n'avait pas souvent sous les yeux de pareils visages; celui-là n'était point marqué au sceau de la banalité, de la fatigue ou de l'ennui : il était de ceux qu'on n'oublie pas quand on les a rencontrés.

Jacques surpris en flagrant délit d'admiration, avait senti qu'il devenait cramoisi ; sa respiration en fut comme coupée ; ses genoux tremblèrent sous lui. Il baissa vivement ses yeux qui tombèrent sur sa chaussure. Elle n'était pas élégante et la poussière des chemins n'y manquait pas. La belle dame avait souri vaguement en le regardant. Sans doute elle l'avait trouvé ridicule ; n'avait-il pas l'air d'un séminariste, ou bien d'un sacristain? Une honte douloureuse l'envahit, ce qui lui donna la force de s'en aller. Il reprit le chemin de Paris sans se retourner. Que ne suis-je comme l'un de ces jeunes gens qui passent à cheval, là-bas! murmurait-il en lui-même. La connaissent-ils ? Ce soir elle rira peut-être avec eux de son étrange adorateur ! Telles étaient les pensées qui l'escortèrent au retour. Rentré chez lui, Jacques s'assit sur son lit, et se mit à pleurer. « Je suis gauche, par surcroît, se dit-il. Ne serais-je point laid pour comble de malheur? » Pour la première fois de sa vie, il se plaça devant un miroir pour s'y regarder avec attention. Il conclut de son examen, qu'il n'était pas laid, mais que sa figure était loin de valoir celle de tous les beaux messieurs si bien mis qu'il avait rencontrés. Et cette idée lui revint qu'elle rirait de lui avec eux. Il se morfondit toute la soirée dans ces soucis, et pour la première fois son robuste appétit manqua à l'appel. Chaque fois qu'il se réveilla dans la nuit, il vit la jeune femme : « Est-ce donc que j'ai au-dedans de moi, se dit-il, quelque toile où elle soit venue se peindre subitement? car je n'ai fait que l'apercevoir et ses traits me sont restés présents comme si je n'avais cessé de la voir un seul instant. La verrai-je ainsi toute ma vie et toute l'éternité? » Jacques n'en doutait pas. En manière de réflexion philosophique, il pensa qu'il faut bien que nous ne soyons pas seulement un corps et des yeux, puisque nous pouvons garder ainsi la vive empreinte de personnes absentes. Son image s'était fixée en lui comme l'éclair; le trait de sa beauté n'avait fait que traverser ses yeux pour aller s'enfoncer au-delà, dans les plus profondes régions de l'être invisible. « Il y a quelque chose en moi qui ressent la blessure et qui certainement n'est

Digitized by Google

pas mon corps, se disait-il; il y a donc quelque chose qui existe et qui n'est pas mon corps, puisque quelque chose peut souffrir en moi quand le corps ne souffre point. Et j'éprouve cependant que ce quelque chose pourrait tuer mon corps. Ah! qu'il me serait doux de mourir pour elle! » — Tout amoureux, surtout à vingt ans, incline à la métaphysique. — Jacques aurait pu faire les mêmes réflexions à propos du souvenir qu'il gardait de son père, de sa mère et de sa sœur; cependant jamais il n'y avait songé. C'est que l'amour, qui rend permanente la présence de la personne aimée, est le plus vif témoignage que notre âme puisse nous donner d'elle-même. Il n'y a pas de plus invincible preuve de l'existence de l'âme que l'amour et le suicide.

Le lendemain, Jacques se leva de grand matin, compta les quelques écus amassés dans son tiroir, — premières épargnes bien douces à sa pensée! — et s'en alla dans un magasin de confection qu'il avait remarqué, la veille, sur le boulevard. Il pensait que les marchands du boulevard devaient être plus au fait de la mode que ceux du quartier latin. Jacques passa ensuite chez un cordonnier de son voisinage et chez un chapelier, puis il rentra chez lui, se vêtit à nouveau, et trouva que sa tenue s'écartait moins de celle des beaux messieurs du bois de Boulogne.

Quand il descendit, le concierge lui remit une lettre. Il l'ouvrit; elle était de sa mère, mais d'une écriture plus troublée que d'habitude. Jacques y lut ceci :

« Mon cher fils!

» Je suis malade depuis cinq jours et je garde le lit. Le médecin, M. Pierre, dit que cela ne sera rien. Je le crois aussi. Le curé est venu me voir, il m'a dit de me soigner, et que je me serais refroidie. Je ne puis t'en écrire plus long aujourd'hui. Jacqueline, qui m'a veillée, dit qu'elle t'écrira demain. Mais, pour ne pas t'inquiéter, j'ai voulu te donner de ma main un bout de mes nouvelles.

» J'espère que tes leçons ont encore augmenté et qu'on commence à te rendre justice. Nous avons été bien joyeuses de ton bonheur, mon cher enfant. Patience et courage! Nous prions Dieu pour toi. Adieu, mon Jacques.

» Ta mère qui t'aime et qui t'embrasse. »

Jacques posa la lettre et regarda ses habits neufs. Il rougit de lui-même et se méprisa. Voilà cent francs qui sont partis, murmura-t-il, et ma mère est malade! Elle aura besoin d'argent pour les médicaments. Comment ferai-je pour lui en envoyer? — Il eut l'idée

Digitized by Google

de revendre tout de suite ses habits et se mit à sa fenêtre. Mais il ne passa point de marchand, et Jacques dut sortir pour aller donner sa leçon au pensionnat.

Jacqueline informa bientôt son frère que sa mère avait pris froid en rentrant de la ville un jour de marché par une pluie battante, qu'elle toussait beaucoup et qu'elle avait de la fièvre depuis lors. Jacqueline ajoutait pourtant qu'elle était moins en souci que la veille, car la malade allait mieux et parlait même de se lever. Par mesure de prudence seulement, le médecin voulait qu'elle attendît encore.

Le chagrin est plus lourd à porter, lorsqu'on est mécontent de soi. Comme toutes les natures sincères, délicates et passionnées, Jacques se montrait extrêmement sensible à ses propres torts et rigoureux envers lui-même. L'idée de sa mère malade fit presque un remords du souvenir si vif qu'il avait gardé de sa rencontre au bois de Boulogne. Jacques jura d'oublier et se mit au travail avec une sorte d'acharnement. Il copia force musique et ne quitta pas sa table de toute la journée. Cependant, lorsque vint l'heure où l'avant-veille il s'était rendu aux Champs-Élysées, il se sentit devenir inquiet. L'image de l'inconnue se représenta avec d'autant plus de force, qu'il avait réussi à l'éloigner pendant un peu de temps. Il se leva, fit un tour dans sa chambre, regarda dehors, reprit sa copie, la quitta de nouveau. « Non ! Je n'irai pas, ce serait insensé ! » s'écria-t-il tout haut. Mais une attraction invincible tirait son cœur de ce côté, comme s'il eût été suspendu à quelque hameçon idéal; il se sentait retenu, il se sentait doucement sollicité comme par une main invisible. « Non, non ! se répéta-t-il, je ne céderai pas... Je vais sortir dans le jardin du Luxembourg, et respirer l'air pour me calmer. » Comment il se fit cependant qu'il remit ses habits neufs, dont il s'était dépouillé, je n'en sais rien. Comment il se dirigea vers l'Odéon et monta dans l'omnibus du boulevard, je n'en sais rien non plus : je sais seulement que Jacques était amoureux. Cette fois, il s'arrêta rue de Rivoli, et prit le plus court vers la place de la Concorde. Il marcha si vite, qu'il arriva presque hors d'haleine, en moins d'une heure, à l'entrée du bois. Tout en cheminant, il n'avait cessé de regarder dans chaque équipage qui passait. Son œil fouillait inutilement tous les coupés. Il longea rapidement le lac — ses pieds avaient des ailes ! — et il parvint enfin au cèdre. La sueur inondait son front. Il s'assit, et resta plus d'une heure dans l'attente. Viendrait-elle ?... Le temps était gris et la pluie menaçait. Il souhaitait ardemment qu'elle vînt, et, s'il l'eût vue apparaître, je crois en vérité qu'il se serait dérobé pour la regarder en cachette. Il lui eût suffi de voir flotter de loin le

Digitized by Google

ruban de son chapeau. Le véritable amour confine tout ensemble aux timidités les plus extrêmes et aux plus extrêmes audaces. Ce que Jacques craignait surtout, c'était l'ironie de ses lèvres, peut-être le dédain quand elle l'apercevrait : il sentait que la plus légère marque de hauteur le réduirait au désespoir.

Elle ne vint pas. Il rentra; ses pas étaient de plomb à présent, car le découragement l'accablait. De tristes soupirs s'échappaient de sa poitrine; il ne voyait rien des passants, et plusieurs fois il en heurta sans le vouloir. Le brouillard tombait. On allumait déjà les réverbères quand il arriva sur les quais. Rentré dans sa chambre, à la lueur vacillante d'une pauvre chandelle, il essaya de retracer sur le papier les traits gravés dans sa pensée. C'était un dédommagement qu'il cherchait pour son cœur frustré. Mais il eût fallu le crayon d'un Raphaël ou d'un Corrège pour rendre cette image divine. En s'obstinant à d'infructueux essais, Jacques ne réussit qu'à faire pénétrer en lui plus profondément encore ces traits adorés, que son souvenir du moins ne trahissait pas.

Il étouffait dans sa chambre. Mais à quoi bon sortir? Il aurait beau parcourir tout Paris, il ne la rencontrerait pas. Où pouvait-elle être, et que faisait-elle à cette heure? Elle était du grand monde, elle avait sa loge à l'Opéra et aux Italiens... Une pensée traversa l'esprit de Jacques et ranima son espoir. Il descendit son escalier quatre à quatre, et s'en alla lire l'affiche, au coin de la rue. On jouait à l'Opéra *Lucie de Lamermoor;* il n'y avait pas de représentation aux Italiens. Je ne sais quelle certitude le pénétra qu'elle serait à l'Opéra. Les amoureux croient à la seconde vue. On commençait par un ballet : il pouvait encore arriver à temps, bien qu'il fût près de neuf heures. Jacques regarda encore une fois l'affiche : il tomba sur l'annonce du Théâtre-Lyrique. Juste ciel! il avait oublié son poste à l'orchestre, et depuis plus d'une heure le spectacle était commencé.

Pendant que la tête en feu il courait vers l'Opéra, son imagination lui représentait les conséquences possibles de son absence place du Châtelet. Il cherchait une excuse : « Je dirai que j'ai été malade, le directeur est bon, il ne me renverra pas. Mais je mentirai en disant cela... Eh! ne suis-je point malade de ne l'avoir point revue, malade de songer à elle?... » Le pauvre garçon méditait ainsi son premier mensonge. Arrivé rue Lepelletier, il se consulta pour savoir s'il prendrait une place au parterre, ou bien une stalle. C'était sa dernière réserve qui s'en allait, et Jacques n'avait guère mangé depuis le matin. Mais que lui importait : s'il la voyait, il serait rassasié.

Digitized by Google

Une fois dans la salle, il scruta toutes les loges. Le beau monde ne faisait que d'arriver. Pendant le premier acte, les loges s'étaient garnies. Cependant, *elle* ne venait pas. La foi de Jacques commençait à fléchir, tandis qu'il sentait croître ses inquiétudes touchant la manière dont il serait accueilli le lendemain par son chef d'orchestre. De son fauteuil, il embrassait la salle. Une loge s'ouvrit encore près de l'avant-scène de gauche : deux dames entrèrent, accompagnées d'un monsieur d'une cinquantaine d'années. La grande toilette et l'éclat des lumières font subir aux femmes de notables métamorphoses. Jacques cependant reconnut aussitôt la dame du bois de Boulogne. Tout son sang reflua dans ses veines; la salle, les acteurs, les musiciens disparurent dans un nuage. Ce fut l'affaire de quelques secondes, et puis il se remit. La toile se levait pour le second acte. Pendant que l'attention des spectateurs était dirigée vers la scène, il put la contempler à son aise. Son cœur s'empara de la coupe des délices que ses yeux lui offraient; il y but à longs traits, et s'en enivra. Il y eût bu la mort avec joie.

Elle ne pouvait pas l'avoir remarqué. Il s'en réjouit d'abord. Mais il en vint bientôt à souhaiter de rencontrer son regard : comme si elle eût entendu son désir, son regard en cet instant rencontra le sien. Jacques crut que la foudre éclatait sur sa tête et que la salle se remplissait d'éclairs. C'était la passion qui faisait explosion dans son âme. Cette fois, il ne put surprendre le moindre sourire sur ses lèvres. N'avait-il pas vu comme un léger frémissement courir sur ses traits? L'avait-elle reconnu? — Elle ne le regarda plus, mais son visage se tourna encore quelquefois de son côté; son expression était devenue plus rêveuse. Elle ne répondait que d'une manière distraite au personnage qui l'accompagnait. Était-ce son mari ou son père? Jacques avait entendu dire qu'à Paris on voit des hommes âgés épouser de très-jeunes femmes. Mais non; cela ne se pouvait pas; elle avait pu choisir parmi tout ce qu'il y a de plus aimable, de plus charmant et de plus distingué : le monde entier était à ses genoux. L'enfant qu'il avait aperçu avec elle au bois devait être le sien, sans doute. Elle était veuve peut-être?... A coup sûr, elle n'avait point de coquetterie. Jacques observa que les lorgnettes se fixaient sur sa loge, sans qu'elle en parût intimidée ni flattée; aucun mouvement ne trahissait chez elle le désir de plaire ou la satisfaction d'être admirée. Ce n'était pas dédain, ni suprême orgueil; ce n'était pas non plus froideur, ni feinte indifférence : rien de tout cela ne paraissait sur sa physionomie ravissante, si douce et si sérieuse. Un œil plus exercé que celui de Jacques n'eût

Digitized by Google

pas réussi davantage à y découvrir des traces de chagrin ; chacun, en revanche, y pouvait lire la bonté.

La représentation allait finir. Jacques vit que la belle inconnue se levait pour sortir. Il se hâta de gagner les couloirs et l'escalier, et put la voir encore monter dans sa voiture qui partit au grand trot et disparut au coin du boulevard. Jacques sentit qu'il retombait dans la nuit et dans la solitude. Mais il emportait en lui l'éclat renouvelé d'une céleste vision. Le jour suivant fut pour le pauvre garçon une dure expiation. Son directeur refusa de le recevoir, et se borna à lui faire savoir qu'il était remplacé à l'orchestre. Jacques en fut attéré ; c'était le plus clair de ses émoluments qu'il perdait. Il ignorait qu'il avait été dénoncé par un rival qui l'avait aperçu la veille sortant de l'Opéra, et qui convoitait sa place. Jacques comprit qu'il était dans son tort, et que la décision était rigoureuse mais juste. Il alla trouver un vieux cornet à piston avec lequel il s'était lié pendant les entr'actes. Le brave homme intercéda vainement pour son jeune collègue ; il fallait un exemple : tout l'orchestre savait que Jacques avait passé la soirée à l'Opéra. Le vieux cornet eut les larmes aux yeux quand il vint annoncer à Jacques qu'il n'avait rien à espérer. Il le pria discrètement d'accepter l'avance d'une pièce de cinq francs. « Si vous êtes jamais dans l'embarras, lui dit-il en partant, venez déjeuner avec moi ; je m'ennuie un peu d'être seul, et vous me rendrez service. »

Durant cette journée néfaste, une autre infortune faillit atteindre le malheureux enfant. Il arriva, la tête toute troublée, au pensionnat. Il avait manqué l'heure et se trouvait si fort en retard qu'il ne put donner qu'une leçon écourtée : encore la donna-t-il comme quelqu'un qui n'est pas à son affaire. Les élèves remarquèrent sa distraction. Jacques ne fit que des bévues. On jasa, on rit de lui à la récréation ; on se raconta qu'il avait pris une règle croyant saisir l'archet, que deux fois il s'était interrompu et que, sans plus songer à ses élèves, il s'était mis à soupirer en regardant devant lui. Le maître d'étude voulut savoir de quoi l'on chuchotait ; le jeune Alcide, rhétoricien, raconta l'histoire avec quelques amplifications. Le directeur de l'établissement, informé de ce qui s'était passé, fut sur le point de prendre une mesure de rigueur. Il avait été fort mécontent déjà de l'arrivée de Jacques après l'heure de la leçon. C'était un homme ponctuel et froid. L'air un peu égaré du jeune professeur l'avait aussi frappé ce jour-là. Cependant il suspendit sa décision : lui-même avait été pauvre et malheureux.

Jacques ne sut pas qu'il avait failli être précipité tout à fait du Capi-

Digitized by Google

tole. Ah ! pensait-il en regagnant son domicile, si je pouvais faire partie de l'orchestre de l'Opéra, fût-ce comme dernier violon ! je la verrais souvent alors. Mais n'aurait-elle pas de mépris pour un humble instrumentiste ? Si j'essayais de donner un grand concert, elle y viendrait certainement ! Le rêve surnage toujours dans un cœur de vingt ans.

Ne me demandez pas si le cèdre revit notre amoureux ce jour-là. Jacques, cette fois, n'attendit pas longtemps. La dame de ses pensées vint, accompagnée du même monsieur qu'il avait vu dans sa loge. Il fallait du courage à Jacques pour demeurer à son poste. A son approche, il se leva instinctivement et resta debout jusqu'à ce qu'elle se fût assise. Elle devait comprendre qu'il l'avait attendue, et cette muette persécution pouvait lui déplaire. Mais il fut aussitôt rassuré; elle n'exprima aucun mécontentement lorsqu'elle l'aperçut. Il parut même à Jacques qu'il passait dans ses yeux comme une rapide lueur de plaisir; mais ce n'était sans doute qu'un reflet de son propre cœur qu'il voyait : l'amour est le royaume de l'illusion. Jacques remarqua encore qu'elle avait la même toilette que le jour où il l'avait vue pour la première fois à cette place : une robe gris-perle avec un chapeau bleu clair. Cette découverte lui causa également de la joie. Pourquoi donc ?

Elle se mit à causer avec le vieux monsieur. « J'aime particulièrement l'automne, dit-elle, c'est ma saison de prédilection. Le bois est si charmant à cette époque de l'année ! Mais ce ne sont pas les champs, ce n'est pas la nature de Dieu. Croyez-vous que Beethoven eût compris le bois de Boulogne ? fit-elle avec un fin sourire, — et qu'il n'eût pas préféré les grands chênes de ses forêts allemandes ? Quant à Donizetti, il était parisien-né, et cette nature à fioriture gracieuse et molle, n'eût pas contrarié son inspiration. *Lucie* renferme des choses charmantes; c'est une musique pleine d'agrément et de tendre mélancolie, mais le grand souffle n'y est pas... »

Jacques en jugeait ainsi lui-même (cela va sans dire), et cette concordance d'opinion le ravit. Est-ce que la dame, en prononçant ces dernières phrases, n'avait pas légèrement élevé la voix ? Serait-ce qu'elle voulait se faire entendre de lui ? Jacques, quoiqu'il n'eût rien d'un fat, était décidément porté en ce jour aux suppositions favorables. Mais ce qui le charma plus que tout le reste, ce fut le son de cette voix : une oreille de musicien est difficile, il crut entendre la plus douce musique. Le soir il s'endormit bercé au souvenir de cette voix. Les deux promeneurs regagnaient la calèche lorsque passa un jeune

Digitized by Google

homme à cheval qui les salua. La dame lui répondit par une gracieuse inclination. Jacques regarda le cavalier. Une vague réminiscence s'élevait en lui; il cherchait à déchiffrer ce visage qui ne lui semblait pas inconnu. De son côté, le cavalier se prit à regarder Jacques, hésita, fit quelques pas vers lui, et puis, comme un homme dont la mémoire se fixe tout à coup : « Eh! c'est vous, monsieur Jacques! » s'écria-t-il en arrêtant son cheval. En ce moment, Jacques aussi le reconnut. Il s'approcha et prit la main qu'on lui tendait. C'était M. de Presles qu'il avait rencontré à Rennes, dans le salon de l'évêque.

Jacques en quelques mots, et non sans embarras, mit son interlocuteur au fait de sa présence à Paris. Il vit qu'au fond M. de Presles ne le blâmait pas de la résolution qu'il avait prise. « Je me félicite de la rencontre, lui dit-il avec cordialité; vous viendrez me voir en qualité de compatriote. Je serai charmé de pouvoir vous être bon à quelque chose. » Au moment où M. de Presles allait se remettre en marche, Jacques prit son grand courage et, tout en rougissant beaucoup, il lui demanda quelle était la dame qu'il venait de saluer, s'excusant de son indiscrétion sur la conversation musicale qu'il venait d'entendre.

« C'est la jeune comtesse d'Évian, » répondit son interlocuteur sans avoir l'air de s'apercevoir nullement du trouble de Jacques. Et puis, soudain, frappant le pommeau de sa selle : « Eh! mais, fit-il, j'y songe! quelle heureuse idée vous avez eue de me demander cela! Cette dame cherche précisément pour son neveu un professeur de violon. Vous êtes une trouvaille pour elle. Vous convient-il que je lui parle de vous? »

Jacques était suffoqué par cette fortune subite.

« Mais..., fit-il, je ne sais trop... »

« Allons, allons, point de mais; c'est entendu. Voici mon adresse. Venez déjeuner avec moi demain, nous causerons. »

Et il partit au trot. Jacques était abasourdi. Sa destinée avait changé comme par un coup de théâtre.

Le lendemain, chez M. de Presles, il apprit que la comtesse d'Évian était veuve. Elle s'était mariée, dès l'âge de dix-sept ans, à un homme de quarante. Elle n'avait alors que son ignorance, et s'était laissé faire comtesse. Le mariage n'avait duré que trois années; au bout de ce temps, le comte l'avait laissée veuve et sans enfant, avec une fortune considérable. Elle avait adopté un de ses neveux, et, depuis six ans, vivait pour cet enfant. « Elle n'a ni aimé ni détesté son mari, » reprit M. de Presles, qui voyait que la figure de Jacques l'interrogeait encore; « ce fut un mariage insignifiant, ce qu'on pourrait appeler un mariage

Digitized by Google

neutre. Peut-être son principal mérite est-il de n'avoir pas duré. Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis la mort de son mari, Mme d'Évian ne s'est prononcée en faveur de personne, et que, malgré tous les hommages dont elle est entourée, on ne lui a pas connu d'inclination. Elle semble ne vouloir point se remarier. On ne la dit pas insensible, car elle est bonne et généreuse; mais, du côté de l'amour, il semble que son cœur soit fermé, — du moins jusqu'à ce jour elle n'a remarqué personne. C'est un esprit très-délicat et très-cultivé, une âme loyale et pure comme du cristal. Elle a réussi, à force de grâce, de simplicité et de naturel, à vivre dans Paris, au milieu du monde, sans l'ombre de coquetterie ni de frivolité, comme aussi sans raideur et sans ostentation de vertu. Son plus grand art, qu'elle ne connaît pas, est de s'être dérobée, malgré ses vertus et sa beauté, à toute médisance. Il n'y a pas une tache, même de la jalousie, sur sa robe d'hermine. Je ne connais pas de femme que j'estime et que j'admire davantage. En vérité, il ne lui manque rien que d'aimer. Mais où est l'homme qui puisse se croire digne d'elle? »

Le cœur de Jacques fit écho à cette conclusion. Il comprenait qu'il eût été insensé d'aspirer à tant de perfection. Mais il comprenait aussi qu'il eût été impossible de ne pas adorer un si rare assemblage. On peut aimer les étoiles, on peut les regarder parfois sans espoir de les atteindre jamais, ni d'être aimé d'elles. C'est ainsi qu'il continuerait de contempler et de chérir, sans que personne le sût, celle qui rayonnait dans son cœur. Il créerait des chefs-d'œuvre en songeant à elle, et c'est dans les splendeurs de l'art qu'il répandrait les confidences de son amour.

Cependant il allait la voir, il allait l'entendre, et cette pensée lui donnait la fièvre. Jacques en avait presque oublié sa mère. En d'autres circonstances, il se fût grandement tourmenté de rester sans nouvelles. M. de Presles lui fit savoir le soir même que Mme d'Évian l'attendrait chez elle le lendemain, dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré, entre trois et quatre heures.

Le lendemain arriva. Jacques prit une voiture pour aller au rendez-vous, car il pleuvait. Il avait acheté des gants. Pour suffire à ces dépenses, il avait, en gémissant, engagé les boucles d'oreilles de Jacqueline au Mont-de-Piété, d'où il comptait bien les retirer sous peu.

En entrant dans la cour de l'hôtel, Jacques demanda d'une voix timide au majestueux personnage qui se tenait dans la loge, un journal à la main, si Mme la comtesse d'Évian pouvait le recevoir. « Vous

Digitized by Google

êtes attendu? » fit ce prince du cordon, en toisant Jacques d'un coup d'œil oblique. Jacques sentit toute l'infériorité de sa position sociale, et balbutia son nom. — « Au premier étage, la porte en face, » reprit le personnage, sans plus le regarder. Pendant que Jacques montait un splendide escalier, on sonna son arrivée. Le coup de sonnette faillit l'arrêter net. Mais comment redescendre? Une porte s'ouvrit sur le carré : un laquais galonné parut. Il attendit Jacques, qui dut lui répéter son nom, n'ayant pas réussi à le prononcer assez haut une première fois. Le domestique disparut et revint un moment après :

« Madame la comtesse attend Monsieur, » dit-il, et il introduisit le pauvre garçon, pâle et suffoqué, dans un petit salon. Jacques s'appuya contre le piano qui occupait une grande partie de la pièce. Le laquais avait disparu ; il était seul, rien ne bougeait : il entendait la pendule sur la cheminée et les battements de son cœur dans sa poitrine. Un frôlement rapide se fit entendre, une portière s'écarta, et Jacques vit la comtesse qui entrait. « Soyez le très-bien venu, Monsieur, » dit-elle d'un air affable, en lui désignant une chaise auprès du divan où elle s'assit. Jacques prit place, ses lèvres tremblaient tellement qu'il n'eût pu prononcer une parole.

Mme d'Évian ne parut s'apercevoir de rien, et continua sur un ton si bienveillant et si naturel que Jacques sentit revenir son courage. « M. de Presles, qui a eu le plaisir de vous entendre à Rennes, reprit-elle, m'a parlé de votre grand talent et des espérances que vous donnez à vos amis. Je tiendrais comme une grâce particulière, si vous vouliez bien, en considération de M. de Presles, favoriser quelques fois mon neveu de vos conseils. L'enfant, je crois, ne manque pas de dispositions, et je pense qu'il importe de lui faire sentir, dès le début, les exigences de l'art véritable. Moi-même, j'aime beaucoup la musique, dit-elle, non sans rougir légèrement, et j'espère que vous ne me refuserez pas un bon avis à l'occasion... »

Jacques crut entendre une voix qui descendait du ciel. Il se mit à parler musique, s'anima et, dépouillant toute timidité, se montra dans toute sa ferveur naïve. Mme d'Évian écoutait, surprise et ravie, ce langage si nouveau pour elle.

La nature est si loin de nous à Paris! Quand elle se présente, surtout avec les accents de la jeunesse, de la poésie, de la vraie passion pour les belles choses ; elle ne peut autrement faire que de nous saisir et nous remuer. Jacques fit, durant cette heure, un rapide chemin dans le cœur de Mme d'Évian. Celle-ci ne pût s'empêcher de ressentir un profond respect pour ce jeune homme dont rien n'avait altéré encore la

Digitized by Google

belle sincérité, et, tandis qu'elle l'écoutait, il lui sembla qu'elle respirait quelque chose des souffles vivifiants de la mer, et que l'immensité se déroulait devant elle, l'immensité du rêve. Ils allaient être deux à rêver désormais.

Lorsqu'il partit, elle lui serra la main comme à un ami : « Il me semble, lui dit-elle, que nous nous sommes toujours connus ! » Ces deux âmes étaient sœurs, en effet, et marquées à l'effigie d'un même idéal.

Ils ne s'étaient pas dit un mot de leurs rencontres au bois et à l'Opéra : il leur était doux de s'en faire un mystère l'un à l'autre. Est-ce donc que Mme d'Évian s'était éprise de Jacques? Je n'oserais l'affirmer; mais quand M. de Presles vint la voir dans la soirée, elle ne s'aperçut pas qu'elle ne s'informa que de celui qu'elle appelait déjà *son jeune ami*. Elle voulut tout savoir sur son enfance, sur sa famille, son passé, son présent. Il ne lui déplut pas d'apprendre qu'il n'avait pu supporter la sainte tutelle où l'on avait prétendu le retenir, et qu'il lui avait préféré les hasards et les luttes de l'indépendance.

Jacques passa presque toute la nuit à s'entretenir d'elle avec son violon. Un voisin qui l'entendit fut saisi d'admiration. Il demanda le lendemain son nom au concierge, et quand il l'eût appris : « Ce nom sera célèbre un jour, » dit-il.

Le concierge, entendant cela, n'attendit pas que Jacques fût descendu pour lui remettre la lettre qui venait d'arriver. Jacques dormait encore profondément. Il remercia le concierge de son extrême obligeance, et puis, se levant sur son séant, il décacheta la lettre, qui était encore de Jacqueline, et lut ce qui suit :

« Cher frère!

» Notre pauvre mère va plus mal depuis hier; elle avait insisté pour se lever, contre l'avis du docteur, et cela lui a fait du mal. Elle a fait une rechute, le docteur dit qu'il craint une fluxion de poitrine, et que c'est assez grave, à son âge surtout.

» Pourtant ne t'alarme pas trop. Maman est encore vaillante, malgré ses soixante ans. Je t'en écrirai aussitôt, si le mal augmente, et tu pourras nous rejoindre. Je suis un peu fatiguée d'avoir veillé trois nuits de suite, mais ce n'est rien que cela.

» Mon cher Jacques! comment te dire que nos petites ressources s'en vont, et que dans peu de jours il n'y aura plus rien à la maison. Si tu le peux, envoie-nous quelque argent, sans te priver, pour payer le pharmacien. Je travaille à nos filets tout en veillant, et ce que je gagne pourra suffire pour le courant; il faut

Digitized by Google

si peu à deux pauvres femmes! Il n'y a que les frais de la maladie qui nous grèvent en ce moment.

» Je n'aurais pas osé te faire cette demande, si je ne savais que tu es à cette heure en bonne voie, tu nous l'as mandé, et si tu ne nous avais pas proposé un léger supplément, dont tu n'as pas l'emploi, disais-tu.

» Cher frère! que tu es bon, et que nous t'aimons! Porte-toi bien et ne te fatigue pas trop au travail. Va respirer l'air; un enfant de la mer ne peut vivre enfermé, c'est le docteur qui te fait savoir cela. Oh! que de plaisir nous aurions à te revoir! Je suis sûre que je te reconnaîtrais à peine, tant tu as dû devenir fort et beau.

» Nous sommes fières de toi, heureuses de toi, et nous t'embrassons, ta mère et moi, de tout notre cœur.

» JACQUELINE. »

Jacques se mit à sangloter. Il avait perdu sa place au Théâtre-Lyrique, il avait follement dépensé l'argent qu'il tenait en réserve; il avait, la veille même, engagé les boucles d'oreilles de sa sœur, après s'être endetté de cinq francs auprès du vieux musicien. De plus, quel changement il éprouvait en lui, et qu'il avait vécu, depuis quelque temps, loin du souvenir des siens! Sa vieille mère, sa bonne mère malade, avait-il pensé à elle suffisamment? Combien ce monde nouveau où il venait d'entrer, et toutes ces émotions fièvreuses l'avaient déjà rendu étranger à lui-même! Quel bouleversement de tout son être en si peu de jours! Il se fit horreur et fut sur le point de partir. M. de Presles lui avancerait volontiers l'argent nécessaire pour son voyage. Il réfléchit cependant qu'il ferait mieux d'attendre la prochaine lettre. Il se pouvait que sa mère, qui était d'une constitution saine et robuste, se remît promptement. S'il partait, il perdrait sa place au pensionnat: le jour même d'ailleurs, il devait donner la première leçon au faubourg Saint-Honoré et dîner à la table de Mme d'Évian. Il écrivit donc à Jacqueline; mais bourrelé de remords, il ne sut que lui dire.

S'étant habillé, et triste jusqu'à la mort, il prit les deux pièces de cinq francs qui lui restaient et courut au bureau de poste le plus voisin, où il remit la modique somme contre un bon pour Saint-Malo.

Vers quatre heures, il se rendit auprès de son nouvel élève. Mme d'Évian était sortie. La leçon finissait quand il entendit la porte cochère s'ouvrir à l'appel du cocher et la voiture rouler dans la cour. Mme d'Évian, quelques instants après, entra dans la chambre de son neveu. Elle avait une charmante robe bleue avec une rose blanche à sa ceinture. Elle fit à Jacques l'accueil le plus avenant, le remercia

Digitized by Google

encore, et lui demanda s'il était content de son élève. On vint bientôt annoncer que le dîner était servi. Jacques trouva au salon M. de Presles et le vieux monsieur, oncle de Mme d'Evian. On se mit à table. Jacques ne put vaincre son propre silence. Il resta taciturne et morose. Au milieu du luxe et de l'élégance qui l'environnaient, il ne pouvait penser qu'à sa mère et à Jacqueline. Mme d'Évian l'entoura de toutes les petites attentions dont la délicatesse féminine a le secret. Afin de ne pas offenser sa pauvreté, elle avait fait réduire le service à ses éléments les plus simples. M. de Presles fit ce qu'il put pour assister Mme d'Évian et tirer Jacques de ce sombre mutisme qu'il ne s'expliquait pas. De son côté, le vieux monsieur fit de son mieux, et pour complaire à la maîtresse de la maison, il crut devoir se répandre en éloges sur la musique et sur les musiciens, dont Mme d'Évian ne parlait pas assez à son avis.

Après le repas, on passa dans la pièce où Jacques avait été reçu la veille. M. de Presles avait une soirée en ville; il quitta vers dix heures, et l'oncle, qui ne paraissait s'amuser que médiocrement, le suivit un quart d'heure après sous un prétexte quelconque. Jacques resté seul avec Mme d'Évian, crut qu'il était bienséant de se retirer. Toute sa timidité l'avait d'ailleurs repris. Mme d'Évian le pria, s'il le pouvait, de lui consacrer encore quelques instants. « C'est à peine si j'ai pu causer avec vous, lui dit-elle, non sans une petite nuance de reproche, et vous bien remercier d'être venu. Mais vous êtes triste ce soir, et je crains que vous n'ayez reçu des vôtres quelque fâcheuse nouvelle. M. de Presles me disait tantôt que votre mère est souffrante. Son mal se serait-il aggravé? Excusez-moi, ajouta-t-elle, de pénétrer ainsi dans vos secrets de famille, mais déjà je ne suis plus tout à fait une étrangère pour vous, n'est-ce pas?... »

Jacques saisit la main qu'elle lui tendait et la baisa avec effusion. Il lui dit d'une voix émue qu'en effet il était sous le coup de fâcheuses nouvelles depuis le matin. En communiquant la cause de sa tristesse, il sentit que celle-ci s'allégeait. Mme d'Évian trouva les meilleures paroles pour le rassurer; mais en écartant d'un souffle de ses lèvres le nuage qui pesait sur le cœur de Jacques, elle le rendit tout entier au charme de sa présence. La jeune femme éprouva quelque contrainte en voyant reposer avec ravissement sur elle un regard ignorant de ses propres aveux. Pour lui échapper, elle alla s'asseoir devant son piano.

« Voici, dit-elle une sonate de Mozart pour piano et violon; voulez-vous que nous la jouions ensemble? Il y a des passages sur l'expression

Digitized by Google

desquels je demeure indécise. Vous plairait-il de m'accompagner? » fit-elle, en se retournant vers lui avec une grâce adorable.

Jacques prit son violon, ils se mirent à jouer. Ce qu'ils n'eussent osé se dire, Mozart le dit pour eux; le génie même de l'amour et de la tendresse fut leur interprète. Il fondit leurs âmes ensemble dans la sienne. Elles s'exilèrent avec lui dans les cieux. Mais il fallut reprendre pied dans la réalité. Quand Mme d'Évian eut frappé le dernier accord, elle appuya sa tête sur ses deux mains. Des émotions tumultueuses soulevaient son sein comme des flots pressés qui menacent de briser leur digue.

Jacques vit des pleurs couler à travers ses doigts, il se précipita à ses pieds : « Je vous aime! murmura-t-il, je vous adore! » Elle, découvrant alors son visage, et levant vers lui ses grands yeux humides, se mit à le regarder en silence avec une dévorante tendresse. Et puis, comme prise d'un frisson subit, elle se baissa, lui mit un baiser sur le front, et s'enfuit.

Quelques instants après, se voyant seul dans cette pièce qui venait de se transformer pour lui en paradis, Jacques se dit qu'il devait partir. Dans l'antichambre, il passa devant le valet de pied, qui se leva impassible pour lui ouvrir la porte. Quand Jacques fut sorti : « Ces artistes sont bizarres, pensa-t-il, et je crois que pour celui-là il n'y a plus guère loin jusqu'à Charenton. » Jacques était en effet fou de bonheur, fou de passion. Il ne rentra pas chez lui tout de suite, mais ayant pris la première rue qui conduisait aux Champs-Élysées, il se mit à suivre la grande avenue, se rappelant le jour où il y avait passé pour la première fois. Sans le savoir il passa dehors une bonne partie de la nuit. La maison où il demeurait, rue d'Enfer, était fermée; il dut sonner longtemps. Il lui eût été indifférent d'ailleurs de rester jusqu'au matin à se promener dans Paris. Le concierge lui ouvrit enfin et le reçut d'un air qui contrastait avec ses prévenances du matin. « Monsieur sait que c'est demain qu'expire son terme; j'apporterai la quittance de loyer de la part du propriétaire, » lui dit-il d'un air goguenard. Il ne fallait pas moins que cela pour dégriser le pauvre garçon, et le ramener sur la terre. Il était riche des trésors du paradis, mais il était dépourvu de tous les biens d'ici-bas. Or, les propriétaires ne se paient point d'amour. Jacques se voyait menacé de la plus dure extrémité. Le souvenir de sa mère, soudainement évoqué, traversa son cœur comme un coup de poignard. « Je ne suis plus que le dernier des misérables! » se dit-il. Il se souvint aussi en cet instant qu'il avait négligé de prier Dieu depuis quelque temps : Dieu le punissait de son oubli et vengeait sa mère.

Digitized by Google

Le concierge fut fidèle à sa promesse, et, dès huit heures, il frappait à la chambre de son locataire. Jacques demanda quelques heures, dit qu'il n'avait pas songé à l'échéance du terme, mais qu'il avait de l'argent à toucher pour ses leçons et qu'avant le soir il aurait payé sa dette. Il devait quinze francs pour un mois. Le concierge fit mauvais accueil à cette proposition. Toutefois, après avoir considéré la petite malle et les quelques hardes de Jacques, il jugea qu'après tout, cela pouvait bien valoir une trentaine de francs, et ne s'opposa point à la sortie du débiteur.

Jacques ne savait que résoudre; il ne pouvait en conscience emprunter à son confrère le cornet à piston, lequel pour lui avancer cinq francs s'était probablement gêné. Et puis, il n'eût osé affronter ce Caton de l'orchestre, qui ne manquerait pas de lire sur son front tout ce qui s'était passé.

Jacques prit donc son courage à deux mains, et s'en alla tout droit chez M. de Presles. Il lui exposa son infortune. « Mais ce n'est rien, dit celui-ci en riant, et vous venez à propos. Depuis plusieurs jours, Mme d'Évian, qui n'aime pas à s'occuper de ces détails, m'a chargé de vous régler d'avance dix leçons : c'est son habitude de régler d'avance les professeurs de son neveu; il faut vous soumettre à la règle. Vous me rappelez ma dette fort à propos : Voici deux cents francs. »

Jacques devint cramoisi ; il se récria : Vingt francs par leçon, ce ne peut-être qu'une erreur. D'ailleurs, il prétendait ne rien recevoir du tout, et dit que ce serait un véritable soulagement pour lui de pouvoir reconnaître, par de légers services, l'accueil qui lui avait été fait dans cette maison hospitalière, grâce à M. de Presles lui-même. La vérité, c'était que pour rien au monde Jacques n'eût voulu recevoir de l'argent qui vînt de Mme d'Évian.

M. de Presles ne put vaincre son opiniâtreté qu'en lui remettant la moitié de la somme à titre d'avance personnelle.

Jacques rentra et paya le concierge. Celui-ci, voyant de l'or dans ses mains, respecta de nouveau son locataire.

« Après tout, dit-il, mon cher monsieur, cela ne pressait pas si fort. Monsieur ne veut-il pas que je remplace sa table de travail qui est boiteuse, et que j'ajoute deux chaises à son mobilier? Il y a justement du superflu chez le locataire du troisième. Ah ! j'oubliais... voici une lettre qui vient justement d'arriver pour monsieur. »

C'était encore de Jacqueline. Jacques ne se trouva soulagé qu'après être arrivé à la dernière ligne. Sa mère allait mieux ; cependant la fièvre ne l'avait pas encore quittée.

Digitized by Google

Jacques recommença, dès ce moment, à voir tout en beau ; comme le ciel après un orage, son cœur fut plus lumineux et plus rayonnant que jamais. L'amour et la joie y gazouillaient, comme au printemps les oiseaux sous la feuillée. Jacques s'en alla sous les grands arbres jaunissants du Luxembourg, il se promena dans les allées et sur les terrasses; il rêva de sa félicité, du baiser qu'il avait reçu et qu'il ressentirait toujours ; il pensa qu'il était le plus heureux des mortels; il eût voulu dire son bonheur à tous ceux qu'il rencontrait. Une charmante petite fille lança son cerceau dans les jambes de notre rêveur et vint le reprendre en s'excusant. Jacques prit dans ses bras l'enfant étonnée et l'embrassa. Puis, il acheta des plaisirs à la marchande et régala toute la troupe de fillettes et de bambins qui jouaient près du grand bassin. Les cygnes eurent leur part, et même les moineaux. Jacques eût voulu régaler le monde entier.

Mais comment oserait-il retourner chez Mme d'Évian? Est-ce que tous ses gens ne verraient pas clairement dans ses yeux qu'elle l'avait embrassé et qu'il l'adorait? Et puis, elle-même, n'allait-elle pas lui en vouloir? N'avait-il pas abusé de sa bienveillance? En se jetant à ses genoux, n'avait-il pas tendu un piége involontaire à son cœur... à sa pitié seulement peut-être? Non, non, elle l'aimait ; il l'avait senti, il le sentait à l'ardent baiser qui brûlait sur son front et dans son âme. Son rôle avait bien changé, il n'était plus seulement le professeur de M. Henri à présent. Et qu'importe? Il était heureux, voilà tout : elle l'aimait ! Il ne pouvait songer qu'à cela. Il eût passé toute sa vie à se le répéter, et cela eût suffi pour remplir toute sa vie d'une joie ineffable.

Rentré chez lui, il composa pour elle une mélodie qu'il nota et qu'il lui fit porter. Mais ce jour-là, Jacques oublia tout de bon sa leçon au pensionnat ; il fut remercié, et, chose étonnante, ne s'en chagrina point. Il se créerait d'autres ressources; ses poëmes de l'*Océan* étaient en nombre. Avec la recommandation de M. de Presles, qui connaissait M. Brandus, il ne doutait pas qu'il n'en tirât bientôt une bonne somme, dont il ferait parvenir la moitié à Saint-Malo. D'ailleurs, ses nouvelles relations allaient lui ouvrir certainement les voies d'un professorat régulier. Il pouvait consentir à devoir ce bienfait à Mme d'Évian, bien qu'il eût préféré ne lui rien devoir que son baiser, rien que son amour. Oh ! pour y répondre, pour le payer, il était assez riche du sien.

Cependant la foudre du dieu des hasards allait tomber du sein de ce ciel d'azur. En même temps que Mme d'Évian, dans un billet charmant, remerçiait Jacques de son envoi, elle lui mandait qu'elle s'était

Digitized by Google

décidée à faire encore, avant l'hiver, un petit séjour dans sa maison de campagne de Ville-d'Avray, et le priait d'y venir passer quelques heures de la soirée, le lendemain. Jacques lut et relut vingt fois ce billet, il en contempla l'écriture svelte et gracieuse; il savait par cœur chaque ligne, chaque mot, chaque lettre, et cependant il le reprenait pour le lire encore. Avant de s'endormir, il le couvrit de baisers et le plaça sous son oreiller.

Mme d'Évian n'avait eu qu'un souci depuis sa dernière entrevue, elle craignait que Jacques ne la méprisât pour avoir si vite cédé à l'entraînement de ses sentiments. Elle eût pu craindre cela vis-à-vis d'un dandy de son entourage; vis-à-vis de Jacques ses appréhensions étaient sans objet. L'amour pur et profond trouve naturel l'amour qui ne se refuse pas.

Mme d'Évian n'avait jamais aimé, et Mme d'Évian avait vingt-six ans. La passion l'avait surprise, débordée, ravie : elle l'avait soustraite à son propre empire. De tout ce qu'elle était il y a peu de temps, elle ne trouvait plus trace. Est-ce qu'elle était devenue une autre personne? S'était-elle soudainement pervertie? Non : elle s'était blâmée, sans doute, de ce qu'elle avait fait; mais elle ne se blâmait point d'aimer. Elle sentait qu'elle était, à cet égard, dans son droit de femme, libre de sa personne et de son avenir.

Tout l'avait d'ailleurs inclinée vers ce jeune homme, et elle ne savait comment leur rencontre au bois, à l'Opéra, lui avait déjà mis au cœur des rêveries étranges. Or, l'amour commence toujours par la rêverie. La visite de Jacques, ce qu'elle avait appris de lui, avait donné raison à son cœur : elle avait compris alors pourquoi sa vue l'avait charmée, elle s'était expliqué cet intérêt indéfinissable de sa personne qui l'avait rendue captive de son souvenir. Ne devait-elle pas reconnaître dans cette rencontre la main de la Providence? Mme d'Évian, profondément et noblement religieuse, ne croyait pas à l'empire du hasard dans les grands événements de notre destinée. Elle était ici avec Dieu. Sa raison avait la maturité d'une femme rompue à la pratique du monde; mais son cœur était vierge, son cœur avait encore seize ans. La musique et Mozart avaient fait le reste : elle s'était abandonnée dans un moment d'extase de toute son âme. Elle en avait été confuse; mais, au lieu de reculer, elle avait compris que sa seule excuse vis-à-vis d'elle-même consistait à ne point essayer maintenant de subterfuge hypocrite. Elle avait décidé qu'elle appartiendrait à son premier mouvement né d'une inclination sérieuse, qu'elle appartiendrait à Jacques, et qu'elle n'en ferait point mystère. Jacques, il est vrai, n'avait pas

Digitized by Google

vingt-deux ans, tandis qu'elle en avait vingt-six. Riche, considérée, titrée, elle allait épouser le fils d'un pêcheur, un pauvre musicien de Bretagne, avec des promesses de renommée, mais auxquelles on ne croirait pas, ou l'on feindrait de ne pas croire. Une pareille union éclaterait comme un scandale dans le monde où elle vivait, dans un monde où le seul scandale est précisément la passion loyale et franche qui ose se jouer des *convenances;* elle savait qu'on lui eût pardonné de prendre Jacques pour amant, qu'on ne lui pardonnerait pas d'en faire son époux. Elle vit très-clairement tout cela, et cependant elle fut décidée, dès le soir même, à braver le monde pour ne pas se braver elle-même. C'est pour cela qu'elle venait d'écrire à Jacques, en le priant de la rejoindre à la campagne. Nature haute et droite, inhabile aux compromis, elle lui dirait son amour, et lui offrirait les épargnes de bonheur et de tendresse largement amassées au fond de son cœur, et dont il venait de lui révéler lui-même l'existence.

Jacques ne pouvait attendre le moment de la revoir. Il erra le lendemain comme un corps qui cherche son âme. Il passa devant l'hôtel du faubourg. Tous les volets étaient fermés. Paris lui semblait désert, le soleil sans rayons, et tous ces gens affairés, ces voitures, ces passants, n'avaient pour lui aucune raison d'être. Plus d'un d'entre nous, sourit, je pense, en le voyant passer lui-même.

Le jour suivant se lève enfin. Jacques, en descendant, trouve le facteur qui apportait des lettres. Il y en avait une pour lui, de Jacqueline. La voici :

« Notre mère est très-mal. Elle a eu le délire cette nuit, elle t'appelle... Si tu veux la voir encore, hâte-toi. Elle n'a plus qu'un désir, elle n'a plus qu'un cri : Mon fils ! mon Jacques ! ne perds pas un instant ; viens, viens, si tu veux encore l'embrasser ! »

Jacques remonta, écrivit en hâte un billet à Mme d'Évian, l'informant que sa mère était mourante, qu'il partait et resterait sans doute à Saint-Malo quelques semaines. Il n'osa pas mettre dans ces lignes l'expression de son amour; non parce qu'il craignait de froisser Mme d'Évian, mais, dans cette circonstance et lorsque sa mère était à l'agonie, il eût considéré comme un sacrilége d'écrire une seule parole d'amour. Cependant sous sa plume contenue toute sa passion frémissait encore.

Il put prendre le soir même le train de nuit pour Rennes, et dans la journée du lendemain il était à Saint-Malo. Sa mère expirante le

Digitized by Google

reconnut encore, et l'ayant embrassé, elle put mourir tranquille entre les bras de ses enfants.

Les affaires de famille réglées, Jacques était décidé à emmener sa sœur avec lui à Paris. Il lui raconta tout ce qui lui était arrivé. Jacqueline ouvrait de grands yeux, mais elle ne s'étonna nullement au fond qu'une comtesse se fût éprise de son frère. La vente de la cabane et de quelques mètres de terrain produisirent une petite somme suffisante pour faire le voyage et pour s'installer. Au bout de trois semaines, ils étaient prêts et partirent. Combien Jacques fut ému lorsqu'il revit de loin, aux approches de la capitale, le mont Valérien, et l'arc de l'Étoile!

Dans le billet qu'il avait laissé au concierge pour jeter à la poste, Jacques n'avait osé prier Mme d'Évian de lui envoyer quelques lignes là-bas. C'était un siècle qui s'était écoulé dans le silence. Si elle avait cessé de l'aimer!... Mais non, son cœur lui répondait du sien ; il lui disait que son amour non plus ne s'éteindrait jamais.

En partant, Jacques avait donné congé de sa petite chambre près du Luxembourg. Ils allèrent, lui et sa sœur, se loger moins loin des Champs-Élysées, dans l'avenue de Neuilly; Jacqueline y serait moins dépaysée que dans l'intérieur de la ville. Jacques, dès midi, vola vers le faubourg Saint-Honoré. Il avait passé, en arrivant, devant l'hôtel qui lui avait semblé inhabité. Serait-elle encore à la campagne? Octobre était venu, le vent soufflait, il faisait assez froid. Des flots de poussière tourbillonnaient dans les Champs-Élysées. Jacques arriva devant l'hôtel, resta un instant incertain, et souleva enfin le lourd marteau de la porte cochère, qui retomba et retentit dans la cour intérieure. On n'ouvrit pas. Jacques frappa de nouveau. La porte s'ouvrit.

« Qui demandez-vous? » fit une voix rude. Jacques regarda : ce n'était plus le même concierge. Il demanda si Mme d'Évian était encore à la campagne.

Le concierge le fixa comme un homme dans lequel on hésite à reconnaître un fou ou un mauvais plaisant. Sans lui répondre, il le prit par le bras et le poussa dehors en refermant la porte.

Une horrible anxiété serra Jacques à la gorge. Il prit la fièvre, ses dents claquaient. Il courut chez M. de Presles. Celui-ci n'était pas chez lui, mais il allait rentrer. Jacques l'attendit durant un quart d'heure — éternité !

Enfin M. de Presles arriva, et, trouvant Jacques dans son salon : « D'où sortez-vous, mon cher? » fit-il avec une exclamation de surprise. « Vous ne savez donc pas, répondit Jacques, que je suis allé

Digitized by Google

reueillir le dernier soupir de ma pauvre mère. Mme d'Évian ne vous en a pas informé?... »

« Mme d'Évian? » fit M. de Presles avec une sorte d'effroi, en regardant fixement Jacques à son tour.

« Mais oui, j'ai pris la liberté de l'informer de mon départ au moment où je quittais Paris, il y a trois semaines. »

M. de Presles vit que Jacques ne savait rien, et qu'il était dans son bon sens. Il lui prit les deux mains et le considéra avec un air de profonde commisération :

« Mme d'Évian est morte, dit-il, il y a cinq jours. »

Jacques s'évanouit. Quant il revint à lui, M. de Presles lui proposa de le ramener à son domicile.

« Non, dit Jacques, pas encore, je veux tout savoir... Je suis courageux... cette mort subite... ô mon Dieu! mon Dieu! »

M. de Presles parut indécis sur ce qu'il devait répondre. « Il paraît, dit-il enfin avec calme, que Mme d'Évian avait une maladie de cœur dont on ignorait l'existence; on l'a trouvée morte le matin dans son lit. »

Jacques éclata en sanglots.

« Vous l'aimiez, lui dit M. de Presles avec douceur. Eh bien, moi aussi je l'ai aimée; mais vous étiez peut-être digne de la posséder. »

Il n'ajouta pas un mot de plus, prit le bras de Jacques, et s'étant mis dans sa voiture avec lui, il le reconduisit. Jacques se jeta dans les bras de Jacqueline : « Elle est morte! » s'écria-t-il. Jacqueline pleura longtemps avec lui : « Cher frère, dit-elle, après qu'il se fût un peu calmé, c'était un rêve : le rêve est remonté au ciel. Nous parlerons d'elle souvent! Nous irons lui porter des roses... »

M. de Presles partit navré : il avait réussi à n'en pas dire plus qu'il ne voulait, et nul soupçon ne s'était éveillé dans l'esprit de Jacques sur la vérité.

La vérité, la voici. Mme d'Évian s'était empoisonnée. Le concierge de la maison que Jacques habitait avait négligé de remettre le billet à la poste : trois jours après, le retrouvant dans sa poche par hasard : « Bah! se dit-il, cela ne vaut plus la peine de le porter. Et puis, M. Jacques m'a dit que c'était pour s'excuser de manquer une leçon le lendemain, qu'il écrivait à cette comtesse. La leçon est manquée, on le sait, à présent, de reste. A quoi bon des frais? » — Et il avait gardé pour du tabac les quatre sous qu'il avait reçus pour le port : « Ce sera pour mes étrennes, pensa-t-il; ce n'est pas lourd. »

Cependant, Marguerite avait été troublée de ne pas voir arriver Jac-

Digitized by Google

ques à la campagne, le soir où elle l'avait convié. Le lendemain, il n'était pas venu, ni le surlendemain. La pauvre femme ne savait que penser, et naturellement elle pensait le pire. Jacques la délaissait, son cœur pur la méprisait malgré lui, à cause de son prompt abandon. Elle n'osait lui écrire. Jacques cependant avait reçu son invitation de venir à la campagne, Jacques cependant avait répondu qu'il viendrait! — Serait-il malade?... Malade, et seul, sans soins! Oui, c'est cela : il doit être bien malade, pour ne pas avoir écrit. Cette pensée la ramena dans Paris, et la poussa jusqu'au domicile de Jacques. Elle prit un fiacre, baissa les stores, arriva dans la rue d'Enfer, voilée. Si on l'avait reconnue! Elle s'adressa en tremblant au concierge, qui répondit froidement, se sentant en faute à cause de la lettre oubliée : « Ce jeune homme est parti pour Rennes brusquement... il est retourné dans son pays. »

« Savez-vous ce qui l'y a rappelé, balbutia la jeune femme en rougissant sous son voile? »

« Je l'ignore, belle dame..., » fit cet homme avec un vilain sourire.

Ce sourire et cet accent traversèrent le cœur de Mme d'Évian; elle sentit qu'elle avait trop expié son baiser.

Cependant elle ne pouvait encore se résoudre à partir.

« Et... il n'a rien laissé... rien pour personne?... » (Prenant une résolution extrême)... « Rien pour la comtesse... d'Évian, chez laquelle il donnait une leçon de musique? »

Le concierge se sentit légèrement interloqué à cette question si précise, mais son embarras ne dura point. C'est la femme de chambre de la dame, se dit-il; ne nous coupons pas :

« Il n'a rien laissé, rien absolument, *mademoiselle*, je vous le répète; pas un mot? »

Et, pour couper court, il tourna le dos.

Mme d'Évian prit une autre voiture et se fit descendre près de la Madeleine, puis elle rentra à pied chez elle. Elle attendit des nouvelles de Jacques, espéra et se désespéra durant des jours, durant des nuits. « S'il était parti pour voir sa mère, il eût écrit, il écrirait, se disait-elle encore. » Et son exaltation croissait, son âme se remplissait de ténèbres et d'angoisse.

Le soir du quinzième jour, elle entendit son oncle dans la chambre à côté, qui disait tout haut à M. de Presles :

« Cerveaux d'artistes, voyez-vous... tous les artistes et les musiciens surtout, ont le cœur dans la tête : leur constance s'en va en chan-

Digitized by Google

sons. Ils n'ont que faire d'être fidèles... C'est bon pour nous autres, qui n'avons pas le feu sacré ! »

Ce fut un double coup pour Mme d'Évian. On avait deviné son amour et l'on ruinait le dernier rempart de son cœur. Son imagination et sa conscience l'écrasèrent. Elle résolut de mourir. Minuit sonna ; elle se mit encore à son piano, joua la sonate de Mozart qu'elle avait jouée avec Jacques, se mit à genoux, pria Dieu, et puis gagna sa chambre.

Le lendemain, on la trouva dans son lit, blanche et muette : elle avait bu le contenu d'un petit flacon qui renfermait un subtil poison. On parla quelque temps à Paris de sa fin soudaine, et les propos allèrent leur train. Ce fut une aubaine inespérée pour les salons.

Aujourd'hui, personne ne songe plus à la pauvre femme, excepté son neveu qui la chérissait comme une mère, et Jacques et Jacqueline, qui vont souvent porter des roses blanches au cimetière. Jacques est devenu célèbre, mais la renommée ne l'a pas consolé du deuil de son amour.

CHARLES DOLLFUS.

Digitized by Google

LE CODE CIVIL ET LA LIBERTÉ

LA LIBERTÉ DU MARIAGE ET LA LIBERTÉ DES TESTAMENTS

C'est un grand malheur pour un parti que de s'absorber dans ses propres vues et de ne plus assez regarder autour de lui. Depuis quelque temps il s'est formé en France un parti de la liberté, ou pour parler plus juste, ce sont les idées de liberté qui ont repris le dessus et qui ont groupé autour d'elles les divers éléments d'opposition existant dans le pays. Cela est fort bien; cela peut conduire à des résultats importants, pourvu que l'occasion soit mise à profit et que les hommes gardent un sentiment exact de la véritable nature de leur position. Dans cette armée mobile, qu'on appelle l'opposition, et qui n'est, à vrai dire, que la contre-partie obligée du pouvoir, les grades sont en quelque sorte à la nomination des circonstances. Parmi les besoins humains, celui qui se trouve le plus froissé, le plus sacrifié sous l'empire des faits du jour est, par-là même, celui qui réclame le plus haut et qui porte naturellement en tête de la colonne les défenseurs de sa cause. Mais le succès oblige, il s'agit de remplir fidèlement le mandat qu'il donne, et pour cela il importe de ne pas oublier que la nature humaine est variable, qu'un nouveau tour de la roue des événements fait prédominer d'autres sentiments, et que les idées auxquelles appartient la direction des esprits sont sans cesse exposées à la perdre, si elles ne savent se faire chez les hommes, chez les masses instinctives qui forment le gros de toute armée, un appui plus fixe que celui des opinions et des préoccupations dont le propre est d'être passagères. Le danger à craindre, c'est que la phalange des vrais libéraux ne tombe dans l'erreur des doctrinaires ou dans celle des esprits trop purement pratiques; c'est que, par excès de confiance dans la force de ses principes, ou par dédain pour tout ce qui

Digitized by Google

n'est pas directement une réforme politique, elle s'imagine n'avoir rien à faire que d'exposer ses doctrines et d'en réclamer l'application ; c'est qu'enfin elle ne soit trop portée à croire que tous les hommes, que tous ses alliés au moins ne peuvent manquer de vouloir exactement ce qu'elle veut. La vie est un combat, et la seule politique efficace est la politique militante, celle qui a des principes sans doute, mais qui compte avant tout avec les hommes tels qu'ils sont ; celle qui est pratique sans doute, mais qui sait aussi qu'un changement apporté aux institutions n'est qu'un fait unique, tandis que les tendances cachées au fond des caractères renferment en virtualité des multitudes de faits ; celle qui, en conséquence, s'applique à réagir de toute sa force contre les mauvaises habitudes que le passé a léguées aux esprits, et par lesquelles l'avenir pourrait être compromis. Faute de remplir cette tâche, on sème pour laisser à d'autres la moisson : *Sic vos non vobis ;* on ouvre une porte pour aller à ses fins, et la porte ouverte ne sert qu'à laisser passer une foule qui court à un autre but.

Certes, je n'entends pas dire qu'il soit inutile de discuter et d'exposer une doctrine ; mais il y a quelque chose de plus urgent. C'est d'agir sur les hommes. L'esprit de notre long régime de tutelle administrative est encore plein de vie ; il a eu le temps de s'insinuer partout dans le caractère national et dans nos institutions ; il a formé le monde où nous vivons ; et tout ce qui nous entoure, lois, mœurs, habitudes, opinions familières, travaille incessamment à l'entretenir en nous. C'est de là qu'il importe de le débouter. Quand même on aurait convaincu toutes les intelligences que les institutions libérales sont décidément les meilleures, on n'aurait rien fait tant qu'au fond des caractères il resterait des instincts opposés à la liberté. On a dit que les idées menaient le monde ; cela n'est pas. Une idée est sans empire sur la conduite d'un homme, quand il n'a pas en lui le mobile auquel elle correspond ; et chaque jour, en dépit de nos opinions, nous sommes déterminés par des sentiments dont nous n'avons nullement l'idée. S'imagine-t-on que ce soit par mépris pour la liberté que la France a si souvent conclu contre elle ? Eh, nullement ! Que l'on écoute le premier Français venu en face d'un fait qui le choque, son premier mouvement est de s'écrier : Conçoit-on que de telles choses soient permises ? Si j'étais à la place du gouvernement, j'aurais bientôt fait une loi pour le défendre. — Voilà, sous sa forme vulgaire, l'instinct qui semble inhérent à notre race, celui qui, malgré notre amour naturel pour la liberté, nous entraîne sans cesse à réclamer une dictature au profit de nos idées, un pouvoir qui impose à tous ce que nous regardons, pour le moment, comme la justice. Avec son éducation romaine et catholique, avec son tempérament législatif, la France rêve volontiers une sorte de papauté civile ; son idéal, c'est toujours une société où le droit est déterminé, traduit en ordonnances,

Digitized by Google

et au centre de laquelle existe une autorité armée du glaive, pour faire prévaloir partout cette règle unique de la vie. Nous confondons radicalement le spirituel et le temporel : nous ne voulons pas laisser la morale de chacun au sens moral de chacun; tous nos plans d'amélioration sociale sont taillés sur le même modèle : ils consistent à réglementer la conduite des individus en leur enlevant la liberté d'obéir à leur propre conscience.

Mais, à vrai dire, ce n'est pas encore là la source du mal; cette foi au gouvernement paternel n'est elle-même que la suite d'une autre disposition plus profondément inhérente à notre caractère; elle a son origine dans notre manière de concevoir le bien et le mal, dans notre penchant à remplacer l'idée du devoir par l'idée du droit. Il serait à souhaiter qu'un jour quelque esprit puissant et lucide entreprît de saisir et de mettre en lumière cette racine première de toutes nos convictions politiques. Malheureusement, il s'agit là d'un sentiment qui tient de si près au fond même comme à la forme de notre esprit, d'un sentiment qui est tellement irrésistible pour nous et dont nous avons si peu conscience, qu'en cherchant à le définir, on risque fort de faire l'effet d'un visionnaire ferraillant contre des fantômes. Ce qui précisément est la réalité des réalités et la force des forces, ce qui contribue le plus à déterminer la conduite pratique des hommes ne peut se traduire en paroles sans leur apparaître comme la plus impondérable des abstractions.

Pour le moment, toutefois, il n'est pas question de cela, il est simplement question du code civil et de l'influence qu'il exerce pour nous maintenir dans nos vieux errements. Par là, je n'entends pas seulement son influence directe sur les conditions sociales; j'entends surtout l'action non moins puissante, quoique sourde, qu'il exerce sur la tournure des esprits et le pli des caractères. Car le code est bien plus qu'un ensemble de réglements, il est aussi l'expression d'une philosophie morale et politique, qu'il inculque incessamment à la France. Comment en serait-il autrement? Un législateur a beau mépriser les idéologues, il a beau se faire gloire d'être exempt de toute théorie; s'il le croit, cela prouve simplement qu'il ne s'aperçoit pas de celle qui le domine. Sciemment, ou sans le savoir, dès qu'on se prononce sur le sort d'une nation, c'est qu'on a déjà opté pour une doctrine politique; et, à bien voir, il n'en existe vraiment que deux entre lesquelles on puisse choisir. De toute nécessité il faut que l'on considère les membres de la société comme des mineurs qui ne sont point capables de se gouverner et que l'État, par conséquent, est appelé à diriger; ou il faut qu'on les envisage comme des majeurs qui ont eux-mêmes le devoir de se bien gouverner et qui, par conséquent, doivent être libres de suivre leurs propres inspirations, quitte à répondre ensuite de leurs actes devant la loi. Il n'y a

Digitized by Google

pas de milieu entre ces deux termes : ou c'est l'individu qui est directement responsable, et alors le seul rôle de l'État est de garantir à tous les citoyens le libre usage de leurs forces, en leur servant d'arbitre dans leurs différends; ou c'est sur l'État que l'on reporte la responsabilité des actes de ses administrés, et, dans ce cas, le but de toute organisation sociale est d'instituer des réglements et une police qui préviennent les fautes des individus en se substituant à leur libre arbitre. De ces deux théories, laquelle est celle de notre code ? Il suffit de poser la question, pour qu'elle se trouve résolue. Le code érige en principe l'incapacité morale du citoyen et la nécessité de lui enlever la direction de lui-même, ou plutôt il croit tellement au gouvernement paternel qu'il n'a pas même conscience de sa foi; il ne conçoit pas seulement la possibilité d'une autre espèce de gouvernement. Il va de soi que je ne songe pas à lui reprocher les peines qu'il statue contre les méfaits. Punir le mal est précisément l'attribution essentielle de toute législation. Il va sans dire encore que je ne lui reproche pas davantage de disposer des biens et des personnes dans certains cas particuliers. Quand un homme, par exemple, meurt sans testament, force est bien que la loi intervienne, et pour répartir la succession, elle ne peut se dispenser d'avoir ses vues à elle sur le meilleur emploi à en faire. Mais le code ne s'en tient pas là. Il ne permet pas aux individus d'accomplir ce qu'ils peuvent juger le mieux, il s'arroge l'autorité sacerdotale pour décider, malgré eux, des questions qui ne relèvent que de leur for intérieur; il tarife leurs obligations, il a sa règle du bien et du mal suivant laquelle il dispose de leur vie et de leur fortune, en dépit de leurs propres idées du juste et de l'injuste. Pour tout dire, le code ne respecte pas les *droits de la conscience individuelle*, et par cela même, il habitue le pays entier à les méconnaître. Non-seulement il sape et nie ce qui est la seule base de la liberté, il entretient encore au fond des esprits les instincts de violence et de révolution qui rendent les hommes incapables de l'obtenir, et même de la vouloir réellement. Il nous façonne des populations qui attendent et acceptent tout du gouvernement, qui trouvent naturel que l'État violente leurs convictions, et qui ne peuvent manquer de trouver également bon que leur opinion personnelle cherche à s'emparer du pouvoir pour dicter la loi à toutes les autres opinions. Il tend enfin à faire de nous un peuple qui peut souffrir impatiemment la contrainte d'un système qu'il n'aime pas, qui peut renfermer des mécontents et des opposants de toute nuance, mais chez qui tous les partis, sans excepter ceux qui se nomment démocrates et même libéraux, n'aspirent en réalité qu'à la tyrannie, ne poursuivent vraiment que la liberté de supprimer la liberté d'autrui. Et qui pourrait s'en étonner? Si du berceau à la tombe la loi me discipline au régime du gouvernement paternel, si le pouvoir s'efforce de me persuader que le devoir de l'État est de tout réglementer pour

Digitized by Google

le plus grand bien de chacun, pourquoi tout ne serait-il pas réglementé de la manière qui me semble à moi la meilleure? Comment ne croirais-je pas que mon devoir à moi est de recourir même à l'émeute et à l'arbitraire, pour que la suprématie de l'autorité souveraine ne s'emploie qu'à faire prévaloir ce que je regarde comme la vérité et la justice?

Je voudrais d'abord m'occuper de la condition que le code nous fait relativement au mariage. C'est un grand honneur pour nos législateurs que d'avoir entièrement séparé le mariage religieux et le mariage civil, l'union devant Dieu qui est l'accomplissement et la consécration d'une obligation toute spirituelle, et l'union devant la loi, d'où découlent des conséquences légales. A cet égard les craintes qu'on avait pu concevoir ont été pleinement réfutées par l'expérience. Le mariage religieux n'a pas cessé d'être regardé comme le seul valable moralement parlant. Aux yeux de l'opinion publique, la cérémonie de la mairie n'est guère qu'une formalité qui règle la position civile, à peu près comme le contrat devant notaire est la formalité qui règle la position pécuniaire; et on peut dire sans exagération que, même de nos jours, un mariage sans bénédiction religieuse équivaut pour la société à un état de concubinage légal. Rien de plus sage encore que d'avoir exigé des extraits de naissance, des publications de bans à la commune, en un mot tout ce qui peut garantir l'identité des contractants et assurer la publicité de leur nouvelle condition. Par malheur, à ces préoccupations les rédacteurs de notre code en ont joint d'autres. Sous l'influence des traditions romaines sur la paternité, ils ont statué que nul ne pourrait se marier sans avoir obtenu le consentement formel de ses parents. L'âge n'importe : jeune homme ou vieillard, tout Français, tant qu'il a encore son père ou sa mère, reste en puissance d'une volonté autre que la sienne. La mort même de ses ascendants immédiats ne met pas fin à son état de dépendance. A défaut de père et de mère, la loi a grand soin de transmettre aux grands parents paternels ou maternels le soin de tenir en laisse l'éternel pupille. Pour qu'un homme ou une femme soient admis à disposer de leur sort, sous leur seule responsabilité, la loi n'exige pas moins de six certificats de décès. Je n'appuyerai pas sur les obstacles que ces interminables formalités apportent aux mariages, obstacles qui profitent seulement aux unions illégitimes et à la multiplication des enfants sans état civil régulier. Je n'insisterai pas non plus sur l'étrangeté de cette servitude personnelle qui peut durer pendant toute la vie d'un homme, et cela quand la loi lui accorde d'ailleurs tous les droits civils et politiques, y compris celui d'être juré ou ministre, c'est-à-dire de prononcer sur la vie de son semblable et de tenir entre ses mains la destinée de son pays. La chose pourtant est déjà assez grave, car, ainsi que je le disais, celui qui est accoutumé à l'idée d'être contraint ne saurait se faire scrupule de contraindre autrui; mais ce qui révolte surtout

Digitized by Google

dans notre loi, c'est la prétention qu'elle a de déterminer et d'enjoindre pour tous le devoir filial. De quel droit la loi et l'État se permettent-ils d'avoir une morale? De quel droit, avec leurs règlements aveugles et qui ne peuvent atteindre que les actes, viennent-ils se jeter entre moi et ma conscience, entre ma responsabilité et ce que je puis croire juste, ce qui est ma conviction et ma volonté, ce que je persisterai en tout cas à vouloir malgré la loi, et qui par cela seul devrait être sacré pour elle, puisqu'en me forçant à agir contrairement à ma conviction, elle m'enseigne seulement à mentir à moi-même, à ne pas faire de mes sentiments la règle de mes actes ou à n'être qu'une machine dénuée de sentiment? Une morale officielle! un pouvoir matériel qui use des hommes comme autant de matériaux inertes pour réaliser un certain système de vie et de mœurs! en vérité on a peine à comprendre que toutes les contradictions et les usurpations, que tout le mépris pour l'âme humaine et toutes les sottises qui se cachent sous une telle idée aient pu si longtemps échapper au regard des penseurs. Pour nous aveugler il a suffi d'une métaphore. Instinctivement, nous nous représentons l'État par l'image du père de famille, ou du prêtre catholique, et comme il nous semble bon que le père inculque ses idées de bien et de mal à ses enfants, comme nous sommes habitués à l'idée d'un sacerdoce qui se charge de garantir les individus contre l'erreur en fixant pour tous ce que tous doivent tenir pour le vrai et le juste, nous nous laissons aller à admettre par analogie que les mêmes devoirs incombent à l'État, qu'il est appelé à prévenir les égarements de ses administrés, à les éclairer et les former au bien, à les maintenir dans la bonne voie. Mais il est une chose qu'oublie notre logique, c'est que l'État n'a pas à faire à des enfants et qu'il ne se borne nullement à enseigner. Le père a une voix humaine susceptible d'émotion : il est une conviction vivante, et il a chance de convaincre. D'ailleurs, avec de jeunes êtres dont la volonté et l'intelligence ne sont pas encore formées, la discipline qui commande ne brise rien et contribue au contraire à développer, elle fournit des idées à un esprit encore vide, elle fournit des déterminations à un caractère qui n'a pas encore de mobiles arrêtés. Au lieu de cela, qu'est-ce donc qu'une loi et que fait-elle? Elle n'est qu'un commandement brutal et glacé qui ne s'inquiète pas de persuader; elle est une chose morte qui impose un acte sans expliquer ses motifs, sans pouvoir écouter nos réponses, sans parler à notre esprit; et c'est à des hommes faits qu'elle adresse ses ordres, à des hommes qui bien ou mal ont achevé leur développement, qui ont des organes formés et que la contrainte par conséquent ne peut qu'estropier. Par essence l'État est la force et il ne sera jamais autre chose que la force. Lui attribuer des devoirs moraux comme à un tuteur, lui donner autorité pour astreindre le pays à l'observance d'une morale qui peut ne pas être la mienne ou la

Digitized by Google

vôtre, c'est simplement lui faire un devoir de nous démoraliser, de nous enlever la liberté d'obéir à notre propre morale; c'est soutenir à grands frais un gouvernement pour qu'il travaille à nous dégrader, à briser en nous le ressort de toute noble décision, à nous empêcher d'atteindre le but suprême du développement humain, la dignité de l'homme chez qui la conscience règne en souveraine et devient seule le principe de toutes ses volontés.

Autrefois, sous le régime de la monarchie absolue, et alors qu'un Louis XIV pouvait dire : l'État c'est moi, cette doctrine du gouvernement paternel avait encore à la rigueur une apparence de légitimité. Le souverain était un homme; il était donc capable d'avoir une conscience, et, à tort ou à raison, il pouvait se croire responsable de la conduite de ses sujets; mais en transportant au milieu de nos idées modernes ce débris d'un ancien ordre de choses, en conservant cette notion des devoirs moraux de l'État, alors que l'État a cessé d'être un homme, un être collectif, une assemblée législative, nous ne remarquons pas assez combien nous avons ajouté de mensonge au mensonge du passé. De bonne foi est-ce que, pour une assemblée de législateurs, il a jamais été question de morale? Est-ce qu'il peut en être question? Tel ou tel député peut le croire, comme on a cru être religieux en ordonnant des bûchers; tel ou tel orateur peut invoquer sa conscience pour motiver son vote en faveur d'un règlement que la loi doit faire respecter; mais en réalité, dès qu'il s'agit de loi, il ne s'agit que d'intérêt public, que d'actes nuisibles ou d'actes utiles au bien de la communauté; et si les législateurs s'imaginent que c'est là ce qui constitue la morale; s'ils croient que l'utile et le nuisible sont le seul bien et le seul mal, le plus sûr résultat qu'ils obtiennent c'est d'obscurcir et d'éteindre dans l'esprit de la nation tout sentiment de la vraie morale; c'est de l'amener non-seulement à ne plus s'en préoccuper, mais à ne plus soupçonner même en quoi elle consiste.

Le pis est que ce résultat chez nous est en partie atteint. L'idée d'organiser de par la loi la soumission des enfants à la volonté des parents s'est si bien fait accepter par les intelligences, elle est arrivée à leur sembler si légitime, si incontestable, qu'en protestant contre elle, on s'expose à scandaliser les natures les plus honnêtes. On court le danger de leur apparaître comme un homme qui s'attaque aux bases de la société, qui vise à relâcher les liens de famille et à discréditer le respect filial, comme un homme en un mot qui ne peut être mû que par un secret désir d'accroître la part du bon plaisir, en se débarrassant de la gêne des devoirs. Discréditer le respect filial! mais c'est en son nom même, c'est dans l'intérêt de la morale publique, qu'il importe de réclamer contre l'abus de pouvoir dont notre législation se rend coupable. Pour peu que l'on ait de conscience, on sait à ne pas s'y méprendre qu'il n'y a point de

Digitized by Google

respect, point de moralité possible sans libre volonté. La loi peut imposer l'obéissance physique, son pouvoir ne va pas plus loin; le consentement intérieur, le sentiment et l'acceptation d'un devoir ne sauraient venir que de nous. Quand une société se décide à ordonner ce qu'elle regarde comme la bonne conduite, c'est qu'elle désespère de la bonne volonté de tous ses membres et qu'elle renonce pour eux à l'honneur des bonnes décisions. En prenant le corps, elle biffe l'âme; en écrivant une obligation dans un code, elle nie l'essence même de toute obligation morale.

Mais laissons de côté le principe général d'où nos législateurs sont partis; — en cherchant à montrer tout le mal qu'il renferme, on pourrait se faire accuser d'exagération; — et examinons de plus près les choses. Bien entendu que je fais abstraction des mineurs; ils n'ont pas la disposition de leurs biens, et il est naturel qu'ils n'aient pas encore celle de leur personne. Je parle de l'homme et de la femme que le code lui-même proclame maîtres de leurs actions; je parle de tous ceux qui ont dépassé l'âge où il commence à nous soumettre directement aux lois du pays, en nous tenant pour personnellement responsables envers elles; et je me demande ce que peut signifier une mesure d'exception qui, par rapport au mariage, retient encore ces majeurs dans un état de minorité, dans la position de l'enfant pour qui toutes les vertus et toutes les obligations sont remplacées par le devoir de l'obéissance.

Prenons y garde! Il n'y a pas seulement là une gêne désagréable, une atteinte portée au bon plaisir de l'individu, à sa liberté d'assurer comme il l'entend son propre bonheur; il y a une atteinte portée à sa dignité d'homme, une violence commise contre les droits de l'autorité dont il est légitimement le sujet. Quand nous sommes relevés de la surveillance d'un gardien, nous ne sommes pas libres pour cela; nous passons sous l'empire encore plus strict des obligations que nous imposent notre conscience, nos convictions, notre honneur, nos actes antérieurs, nos dettes personnelles de tout genre. Et c'est sous cette juridiction que le code ne veut pas nous laisser vivre. A trente ans, à soixante ans peut-être, si j'ai encore le bonheur de n'avoir pas vu la mort vider la maison de mon enfance, je ne suis pas encore considéré comme une personne morale complète, comme un fruit détaché de la branche; à soixante ans, il ne m'est pas encore permis d'avoir ma propre appréciation de ce que je dois à Dieu, aux hommes et à moi-même : malgré mes cheveux blancs, la loi persiste à me répéter que mon *premier* devoir est de renier mon propre sentiment pour me laisser guider par l'opinion d'un autre homme. Sans doute le lien filial ne se prescrit pas : toute sa vie, l'enfant doit garder son respect pour ses parents et sa disposition à honorer leur volonté. Mais ce n'est là qu'un des devoirs de l'homme fait : il peut en avoir d'autres; et

Digitized by Google

quand il s'agit de mariage surtout, il y a un autre être envers lequel il est tenu aussi à observer la justice. Devant quel tribunal la cause doit-elle donc être portée, si ce n'est devant celui de sa conscience personnelle? A qui appartient-il, sinon à lui, de chercher à concilier ses diverses obligations, à reconnaître la plus impérieuse, à prendre parti en cas de conflit? Si mon père m'ordonnait de voler, faudrait-il que je me fisse voleur pour lui complaire? Si, à moi soldat, il m'enjoignait de déserter, aurais-je besoin de lui adresser des sommations respectueuses pour me dispenser de lui obéir. Pourquoi, en matière de mariage, n'ai-je plus la garde de moi-même? Pourquoi la loi, dans ce cas, dément-elle ses principes, et ce qui est bien au-dessus de ses principes, le fait patent, inévitable, reconnu par tous les hommes et par ma propre conscience, que c'est moi qui suis responsable de mes œuvres, que c'est moi qui porterai la faute, la douleur ou la flétrissure du mal que j'aurai fait? Toutes les fictions légales n'y peuvent rien, en réalité l'enfant devenu homme est bien positivement émancipé : il est libre de faire des promesses, d'engager son avenir, de former des liaisons illicites. Et jusqu'à un certain point cela est vrai aussi de la femme. Avec l'âge, la fille comme le fils, chacun dans les conditions de son sexe, échappent de plus en plus à l'autorité paternelle. Ils sont lancés sur la haute mer; ils entendent les deux voix au fond de leur âme; malgré père et mère, ils restent maîtres de leur cœur, leurs paroles et leurs sourires, maîtres d'accepter et de solliciter l'amour d'un autre être, maîtres de le tromper, de le désoler et parfois de ruiner sa vie. Il n'y a qu'une liberté qui leur soit contestée et enlevée par la loi : celle de faire honneur à leurs engagements, de rester fidèles à l'affection qu'ils ont sollicitée, de réparer peut-être une faute qu'ils se reprochent.

Je ne vois réellement qu'une raison à alléguer pour expliquer la disposition de notre code : c'est qu'un mariage touche aux intérêts de toute une famille, et que le but de la loi est précisément de sauvegarder cette part des tiers. La société est indulgente pour les sottises extra-matrimoniales : la famille du pécheur en a peu les éclaboussures; mais dès que le maire a mis son écharpe, il y a parenté officielle, solidarité publique entre tous ceux qui portent le même nom; la position que se prépare celui qui fait un choix, le rang, la fortune, la réputation de la personne à laquelle il s'allie, tout cela rejaillit sur les siens; il y va de leur crédit devant le monde, de leur orgueil de famille, de leur bourse peut-être dans l'avenir.

Il est fort probable, en effet, que c'est bien cette considération qui a déterminé la décision de notre code. Mais cela même ne la rend que plus regrettable. Toujours les intérêts placés en première ligne! Assurément il convenait mal à la loi de nous donner l'exemple et de nous enseigner cette leçon. Est-ce que tous les intérêts indirects de ma famille, ses

Digitized by Google

intérêts de vanité, de fortune, et même ses intérêts plus élevés peuvent jamais peser autant, quand il s'agit de moi, que mon droit et mon devoir de suivre ce que je regarde comme la bonne voie, d'obéir à celle de mes inspirations que je sais être la plus généreuse, de ne pas me rendre coupable d'une lâcheté, d'une faiblesse, d'un manque de loyauté qui m'habitueraient à ma propre mésestime?

Je sais que d'ordinaire on ne se place pas à ce point de vue. On suppose volontiers qu'en cas de dissentiment entre les parents et l'enfant, — un enfant qui peut en être à son dixième lustre, — c'est ce dernier qui doit avoir tort. La langue usuelle ne reconnaît que deux catégories de mariages, les mariages de *raison* où l'inclination n'entre pour rien, et les mariages d'*inclination* qui sont l'opposé des unions raisonnables. Sans s'en douter, on fait comme la langue vulgaire : on ne distingue pas entre le transport au cerveau qui peut entraîner une folle de dix-neuf ans à vouloir quand même un beau danseur parfaitement inconnu, et les profondes affections qui peuvent naître entre deux êtres pleinement développés et qui résultent précisément des sympathies qu'ils ont senties l'un pour l'autre en se voyant de près. On ne distingue pas davantage entre les inclinations comme elles pourraient être avec d'autres lois secondées par d'autres mœurs, et les inclinations comme elles sont trop souvent sous l'empire de nos usages, qui séparent le plus possible les sexes et qui donnent à nos jeunes filles une telle éducation que celle-là seule peut avoir une volonté qui a assez peu de conscience ou qui a assez perdu l'esprit pour ne pas craindre de braver tout ce qu'on lui a appris à regarder comme sacré. Bref, on admet tacitement que l'homme ou la femme qui s'obstinent à une alliance de *leur choix*, au lieu de se rendre à la *raison* de leur famille, ne sont probablement dominés que par une passion insensée ou par quelque caprice aveugle qui veut, coûte que coûte, se passer son plaisir; et, en conséquence, on se dit que la nécessité du consentement paternel est, pour les enfants eux-mêmes, une protection et une garantie de bonheur, qu'elle tend et qu'elle sert à leur épargner de longs regrets.

Mais ici encore, quand même le calcul serait juste au point de vue des intérêts, quand même le droit d'opposition, réservé à l'expérience des parents, diminuerait vraiment la chance des mariages imprudents, est-ce une raison pour faire peser indistinctement sur les fils et les filles de tout âge une prévention qui les frappe d'incapacité pour le bien non moins que pour le mal, un état de dépendance qui peut placer la bonne volonté, là où elle existe, dans l'impossibilité de donner suite aux plus nobles sentiments de délicatesse et de loyauté? Est-ce une raison enfin pour donner aux parents un privilége légal d'abuser de leur autorité comme d'en bien user, de contraindre leurs fils à souiller leur nom, comme de les obliger à le respecter? Il y a là quelque chose de si inac-

Digitized by Google

ceptable que nos législateurs eux-mêmes, jusque sous l'illusion de leur idée fixe, n'ont pu s'empêcher d'éprouver un scrupule et de reculer à demi. La pensée que le père aussi pouvait se tromper ou céder à des motifs indignes est venue les troubler, et ils n'ont pas osé laisser l'enfant sans ressources aucune contre une opposition déraisonnable. Mais c'est bien ici que le code nous fait, en quelque sorte, toucher du doigt un de nos péchés d'habitude, une des tendances les plus fâcheuses de l'esprit national. Nous sommes *mécaniciens* d'instinct; ou plutôt nous sommes foncièrement défiants, et par défiance envers les hommes nous cherchons sans cesse à transporter dans la sphère des choses morales les procédés de l'art mécanique. Avec une inflexible régularité, nous commençons par arrêter le résultat que nous voulons obtenir, puis nous passons au chapitre des voies et moyens. Le but une fois décrété, il faut vite que nous décrétions un ensemble de règles qui nous y conduise sans rien laisser à l'arbitraire de personne, il faut que nous organisions une sorte de rouage qui, en dépit du mauvais vouloir des individus et sans avoir besoin d'aucun honnête concours de leur part, soit propre à produire par lui seul les conséquences désirées. Songeons-nous à assurer aux professions des hommes capables? c'est un système d'examens que nous chargeons de les recruter, en enlevant aux supérieurs qui peuvent seuls juger de certaines aptitudes pratiques toute influence sur les nominations et les avancements. Sommes-nous préoccupés de faire cesser une fraude, un abus quelconque? nous combinons des engrenages de *visas* à obtenir, des poids et contrepoids d'autorisations préalables dépendant d'une série d'autorités qui représentent les intérêts contraires. De quoi qu'il s'agisse, c'est une loi que nous substituons à la libre action de l'intelligence et de la conscience humaine; et toujours, du moment où nous avons organisé ce que nous concevions de mieux en fait de moyens mécaniques, notre logique en conclut que notre moyen par cela seul ne saurait manquer d'être excellent. Pour monter dans la lune, ma raison ne peut rien imaginer de plus efficace que les fioles de Cyrano de Bergerac, donc les fioles de Cyrano de Bergerac sont parfaites pour me transporter dans la lune. C'est littéralement ainsi qu'ont procédé nos législateurs. Leur but, préalablement fixé, était d'instituer le respect filial et de faire prévaloir la sagesse de l'âge mûr sur l'inexpérience de la jeunesse; en conséquence ils ont édicté deux lois. Partant de l'idée que la raison devrait être, en général, du côté des parents, ils ont statué d'abord qu'en général un Français ne serait pas admis à contracter mariage sans avoir obtenu l'autorisation de ses père et mère; puis, en vue des cas exceptionnels où les parents pourraient mésuser de leur pouvoir, ils ont décrété un autre statut permettant à l'enfant d'échapper par trois *sommations respectueuses* à une tyrannie insensée; et cela fait, ils ont cru avoir pleinement résolu le problème.

Digitized by Google

En vérité, de la part d'une législation qui soupçonne aussi volontiers le mal, c'est là une bien grande naïveté. Comme si les sommations ne pouvaient servir qu'à forcer la main des parents mal inspirés! Comme si l'obligation de solliciter au moins l'assentiment paternel devait justement retenir dans la soumission les passions et les caprices insensés! Voilà pourtant dans quels abîmes de contradictions notre code s'est enfoncé en se permettant, comme une papauté spirituelle, de dicter les devoirs et de donner des dispenses de devoirs, de dégager ceux-ci de leurs serments, et d'astreindre ceux-là à sacrifier leur raison. Après avoir mis en tutelle, contre toute justice, des milliers d'hommes et de femmes qu'il proclame majeurs, le même code, contre toute raison, leur rend à tous la liberté de n'en faire après tout qu'à leur tête, moyennant trois affronts publics infligés à leurs tuteurs légaux. La ressource certainement est efficace. Il n'en faut pas davantage pour que le fils sans respect et sans affection soit entièrement à son aise. Les êtres mal nés ou les cerveaux à l'envers, c'est-à-dire tous ceux qui ont le plus de chances de ne s'obstiner qu'à un mariage indigne, sont sûrs de pouvoir compromettre leur avenir et leur blason sans en être empêchés par les sages remontrances de leur famille. La crainte d'en venir à un acte public d'insubordination ne peut faire reculer que les meilleurs. La loi de fait n'entrave que les bonnes intentions : elle barre seulement la route aux natures scrupuleuses et tendres, à celles qui le plus probablement ont fait au moins leur choix avec leur propre approbation et qui ne réclament que la permission d'agir honnêtement, d'agir peut-être aux dépens de leurs intérêts, comme leur cœur ou leur conscience leur enjoint de le faire. Le bien est arrêté, le mal passe; l'irrévérence, la désobéissance, les unions dégradantes ont carte blanche, avec cette circonstance aggravante que l'enfant a la sanction de la loi pour baffouer avec éclat cette même autorité paternelle vis-à-vis de laquelle il lui est défendu de garder silencieusement une respectueuse indépendance.

Il serait grand temps d'en finir avec ce prétentieux scepticisme qui ne voit pas au-delà des lieux communs de Larochefoucauld, et qui, sous prétexte qu'il n'y a chez l'homme qu'égoïsme et vanité, nous entraîne sans cesse à exproprier la liberté de conscience pour cause d'utilité publique. Une pareille philosophie est bonne pour des hommes d'État de vingt ans, pour des collégiens qui veulent se donner l'air d'être prodigieusement avisés, et qui, pour cela, font parade d'avoir découvert dans la nature humaine des profondeurs de folie et de malice que nul ne peut y apercevoir. On fait beaucoup de bruit des mensonges, des sottises et des calculs d'intérêt qui jouent le rôle le plus affiché, le plus évident, le plus vantard parfois dans les actions des hommes, et l'on passe sous silence, l'on ignore complètement tous les scrupules, les points d'hon-

Digitized by Google

neur, les troubles honnêtes qui, au fond de nos cœurs, prennent part à nos décisions, souvent même à l'insu de celui qui se décide. Tel ou tel se pique peut-être de cynisme, il joue la comédie des opinions qui lui semblent de bon ton; mais voilà que tout à coup quelque chose le serre à la gorge : en pleine carrière il s'arrête, il est retenu par je ne sais quelle épouvante qu'il traiterait chez les autres de niaiserie; — ou bien, il voudrait s'arrêter et il ne le peut pas, il est forcé d'avancer. Que s'est-il donc passé? C'est un regard qu'il s'est rappelé, c'est une pensée qui a surgi devant lui, une de ces pensées de l'imagination où le mal que l'on va faire prend les traits d'un visage pâle qui sanglotte; c'est un bon sentiment qui ne figurait pas dans son catalogue et qui fait acte de vie au fond de son âme. Il n'est pas sage que la loi soit incrédule au bien : elle met ainsi en fuite nos bons anges, elle froisse et meurtrit la meilleure partie de notre être, elle arrête les battements de notre cœur sous la camisole de force qu'elle croit imposer aux mauvais penchants. Avec ses cases toutes faites, avec ses chemins tracés à l'avance, avec ses grossières solutions qui ne tiennent compte ni des circonstances, ni des antécédents, ni des mobiles qui poussent aux actions, une loi sceptique et méthodique ne réussit qu'à compliquer les positions, à placer la responsabilité dans d'insolubles dilemmes. Respect à la conscience individuelle, respect à la conscience de chacun! Ce n'est pas seulement en notre qualité de fils ou de fille que nous y sommes tous intéressés, dans cette question du mariage; en notre qualité de chefs de famille il ne nous importe pas moins d'être relevés d'une charge qui ne nous appartient pas, qui nous accule à de cruelles perplexités, à des difficultés dont nous ne pouvons sortir par aucune porte sans rester mécontents de nous-mêmes. Il n'est pas rare certainement qu'une idée de devoir empêche un père, une mère de donner leur assentiment à un mariage qu'ils ne jugent pas convenable, qu'ils repoussent peut-être par des motifs religieux, ou par d'autres susceptibilités non moins respectables. Et cependant combien de fois n'arrive-t-il pas que les mêmes parents s'effrayent également devant la perspective de faire obstacle au mariage, d'enlever à leur fils la disposition de lui-même, de prendre sur eux sa douleur, ses regrets, ses reproches secrets! En conscience ils ne peuvent pas dire : oui; ce serait mentir que de prononcer ce mot; mais au fond de leur âme, ils voudraient que le mariage pût se faire sans leur ratification, sans qu'ils fussent forcés d'en assumer la responsabilité. Ces choses-là se voient à chaque instant, ou plutôt elles se passent sans qu'on les voie. Tant pis pour les honnêtes; c'est en vue des autres seulement que notre philosophie et nos lois se font leurs règles générales.

Sans doute, avec la liberté du mariage, il y aurait des abus. Quelle loi humaine n'a pas ses inconvénients? Tel caractère sans énergie, tel cœur mal dirigé par une âme trop peu délicate pourraient céder plus facile-

Digitized by Google

ment à la tentation d'un mariage regrettable. Soit! celui qui ferait la faute en porterait la peine, c'est justice; et la folie des fous servirait de leçons pour d'autres. S'imagine-t-on que sous notre législation il n'y ait pas d'abus? La seule différence, c'est que ceux qui péchent ne sont pas ceux qui sont punis et que les fautes commises ne contribuent pas à l'éducation du pays. Parlerai-je de tous les cas où c'est seulement l'orgueil de caste qui détermine le refus d'un père et qui le provoque à faire arme de son pouvoir pour forcer un fils à sacrifier au clinquant de ses galons le bonheur d'une autre créature, la crainte de trahir un engagement, que sais-je, tout ce qu'il a en lui d'héroïque, tout ce qui le sollicite à réaliser dans sa propre vie son idéal de droiture, de dévouement et de constance? Parlerai-je des autres cas où l'égoïsme, sous des formes encore plus basses, plaide sa cause par l'organe de la famille, et où, pour des considérations d'argent, pour quelques écus qui ne donnent pas le contentement quand on les a, qui font souffrir quand on les perd, les sages de la maison mettent leur veto sur une affection qui eût pu assurer à deux êtres ce qui surpasse tous les biens, qui eût pu leur donner le bonheur d'avoir en commun des souvenirs de bonheur, la joie de se savoir deux dans la peine et le plaisir, le privilège de ne pouvoir se regarder l'un l'autre, même dans la vieillesse, sans sentir remonter à leurs lèvres et à leurs yeux, du fond de leur mémoire, la douceur du premier baiser, la beauté de la première apparition? Qu'ai-je besoin de faire intervenir cet avenir qui eût pu être? C'est bien déjà assez que l'égoïsme en cheveux blancs ait exigé la rupture d'un attachement qui, pour le moment en tout cas, était l'espérance et le désir, la volonté et la foi sincère de deux cœurs. Il me serait facile de citer des exemples, — les journaux en sont pleins, — et des exemples d'autant plus tristes qu'ils nous offrent le spectacle d'une jeune âme innocente, plus ou moins capable de s'élever et de descendre, et que ses gardiens mêmes initient à l'ignominie. Mais au lieu d'un fait qui ne s'est passé qu'une fois, il vaut mieux nous représenter un type de fait qui se reproduit à chaque instant avec mille variantes. A la veille du jour où un mariage va se célébrer avec l'agrément des deux familles, survient tout à coup la mort d'un parent qui laisse à la fiancée une fortune inespérée; aussitôt le mariage est rompu; la jeune fille est devenue un brillant parti, et ses protecteurs naturels ont la conscience trop délicate pour la livrer maintenant à un homme qui n'a rien. Hélas! il n'y a qu'une chose d'oubliée dans ces calculs de budget, la jeune fille elle-même. Que deviendra son bonheur, si elle aimait? Que deviendra son intégrité, si elle se laisse convaincre par la raison de sa famille?

Que l'on ne traite pas tout cela de sentimentalité ou d'hypothèses qui se réalisent trop rarement pour compter. L'arithmétique n'a rien à voir ici; il n'y a pas lieu de supputer combien de fois l'intervention des

Digitized by Google

parents peut être salutaire, combien de fois elle peut être nuisible. Généralement, je le sais, les cœurs et les consciences sont peu exposés chez nous à être froissés en pareille occasion ; ils restent trop hors de cause pour cela. Mais s'il en est ainsi, si toutes les aspirations généreuses de l'âme humaine ne sont pas plus souvent en jeu dans ces affaires de mariage, la faute en est encore à notre loi et à nos mœurs qui mettent l'interdit sur les sentiments de la jeune fille, et qui ne laissent guère d'autre débouché à ceux du jeune homme que les amours du demi-monde et de la bohême. En Angleterre, dans les écoles publiques, c'est un vieil usage de ne point surveiller de trop près les élèves aux heures de récréation. Au prix des inconvénients que cela peut entraîner, on veut qu'ils soient libres de régler leurs rapports comme ils l'entendent, de se faire à eux-mêmes leur contrat social, leur justice, leur police, et cela afin qu'ils apprennent à être leurs propres législateurs, à gouverner et maîtriser leurs penchants, à s'imposer personnellement des obligations. Quand donc nos hommes et nos femmes seront-ils traités comme le sont les enfants de nos voisins? Plus que nous ne le croyons, nous subissons encore l'influence de notre éducation catholique, de cette morale ascétique qui considère l'amour en soi comme un mal; et nous élevons nos filles en conséquence. Au lieu de les préparer à regarder en face le soleil et à marcher droit dans leur voie, au lieu de leur enseigner la vraie chasteté qui s'épouvante, non pas d'aimer, mais d'aimer indignement, nous préférons les tenir assoupies dans l'état d'innocence. Pour les rendre plus souples, plus faciles à garder; pour être plus sûrs, tant que durera notre rôle de père, de les éloigner du danger, — c'est-à-dire, encore, par défiance,—nous les formons à n'avoir aucune volonté, et à s'en faire gloire, comme la Chinoise se pique d'appartenir à la caste des femmes qui ne marchent pas; nous les stylons enfin à croire que la pudeur, la vertu, la dignité d'une *demoiselle* consistent à baisser les yeux, à s'offenser qu'on la soupçonne seulement d'avoir pensé à un homme, et à répondre dans les grandes occasions : « Adressez-vous à maman. » Il résulte de là, ou du moins ce n'est pas notre faute s'il n'en résulte pas plus souvent pour nos filles, ce qui arrive aussi très-fréquemment pour les jeunes gens élevés à la maison par un précepteur ecclésiastique : quand les voix qui appellent la femme à sa destinée s'éveillent en elle et protestent contre la morale factice qu'on lui a inculquée, quand il ne lui est plus possible de croire à ces devoirs de convention, elle reste absolument sans morale aucune, sans principes et sans parti pris, sans idée de bien et de mal en fait d'amour. On lui a donné une éducation tout entière au profit de la continence, et il se trouve que cette éducation, qui peut conduire au cloître, ne vaut rien pour enseigner à un cœur aimant la sainteté des belles affections. On a placé l'épouvantail sur la porte même qui sépare la nonne de l'épouse dévouée et de la chaste amante, tout aussi bien

Digitized by Google

que de la coquette ou de la courtisane, et, cet épouvantail une fois bravé, la pauvre enfant est déjà à demi-accoutumée à se passer de sa propre estime, elle a épuisé toutes ses notions de devoir et de respect pour soi-même, il ne lui reste rien qui puisse servir à l'arrêter ou à la retenir; — c'est sa mère elle-même, c'est son père qui lui ont, en quelque sorte, appris à ne faire aucune différence entre telle et telle manière d'aimer, entre celle qui n'est que petitesse, manége, vanité, déréglement, et celle qui est dévouement, franchise, acceptation loyale d'un engagement, force d'âme à l'abri de l'oubli, puissance d'affection à l'abri de l'infidélité.

Je n'exagère rien; je sais que la conduite de l'épouse vaut bien souvent mieux que son éducation. La maternité qui vient, la douceur et la tendresse féminines, l'honnêteté native suffisent pour sauver les bonnes natures. Mais quel vide de cerveau! quels esprits exposés à l'irruption de toutes les petitesses! quelle passivité livrée au hasard des premières impressions, des premières influences qui se trouveront là pour donner une forme, bonne ou mauvaise, à ces âmes informes et fluides! Il faut avoir vécu à l'étranger, vécu longtemps et sans prévention dans l'intimité des peuples qui laissent un plus large champ à l'initiative de la femme, pour pouvoir comprendre ce qu'elle perd chez nous en dignité à être si étroitement emmaillottée. Là où la jeune fille (tout en restant sous l'égide de l'amour maternel) se sent libre de son cœur et arbitre de sa destinée, elle acquiert plus ou moins l'énergie de la liberté et la noblesse de la responsabilitée. Moins gardée, elle a la force de se garder; moins dirigée dans son choix, elle porte en elle les sentiments qui éloignent des mauvais choix. D'ailleurs, en échange d'un tuteur sujet à se tromper, elle passe sous la protection d'une autorité non moins puissante et bien autrement salutaire. Car il suffit que la jeune fille ait un rôle à jouer dans la vie pour qu'il se forme vite une opinion publique et une morale de jeunes filles, un code d'honneur et de déshonneur qui n'est écrit nulle part et qui a force de lois partout, code invisible et inviolable qui décide ce qu'une femme bien élevée peut se permettre, ce qui lui est défendu, ce qui lui ferait perdre caste; code chevaleresque aussi, avec sa légende dorée de belles prouesses pour tenter les imaginations ambitieuses, avec ses enseignements héroïques d'abnégation, de pointilleuse délicatesse, de sublime constance attestant une âme d'élite. Les jeune filles se content cela le soir: elles chuchottent en passant près de cette *pauvre créature* qui a pu se laisser séduire par un homme aussi vulgaire; elles se montrent, avec une sorte de dévotion, cette vieille fille aux traits pâles et calmes, qui, à vingt ans, avait un fiancé, et qui, malgré la mort, ne l'a pas oublié; qui, pour lui garder son cœur, n'a pas hésité à refuser les plus brillants partis et à vouer sa vie entière à la solitude du veuvage... C'est au point qu'en Angleterre, le danger est d'un

Digitized by Google

côté que nous aurions peine à deviner. Dans certaines classes au moins, l'écueil où donne la morale des jeunes filles est littéralement un excès d'exigence. Elles se font volontiers une idée trop exaltée du devoir de la sincérité; nombre d'entre elles perdent leur avenir pour avoir trop cru qu'une femme ne pouvait sans déloyauté accepter la main d'un homme et lui jurer amour, à moins d'éprouver pour lui une passion décidée. Ce sont là des folies; n'importe; se représente-t-on quelles mères doivent faire de pareilles jeunes filles, quelle race d'hommes elles peuvent élever avec cet énergique sentiment du devoir ?

Mais pourquoi parler des femmes en particulier; c'est à tous, c'est aux hommes surtout qu'il importerait d'enseigner le respect des engagements, le respect du bonheur et de la confiance d'autrui. En tous cas, c'est à eux qu'il faudrait permettre d'apprendre ces devoirs-là, en les laissant libres de les remplir. Étrange anomalie! A l'égard des rapports entre les sexes, nous en sommes encore à la barbarie. Pour ce qui touche à l'argent, à un lopin de terre, à un effet de commerce, nous avons officiellement renoncé au vol, à la fraude, à la violence. Mais, par rapport à l'amour, à ce qui exerce la plus profonde et la plus durable influence sur la vie comme sur la santé morale, nous nous en tenons au vieux droit du plus fort et du plus habile. En sa qualité d'animal chasseur, l'homme, comme un baron du moyen âge, maintient son privilége de chasser partout, de chasser sur les terres de son voisin, sans s'inquiéter de ce qu'il foule aux pieds. C'est l'état de guerre primitif. « Gardez vos poules, mon coq est lâché. » Voilà notre Évangile. La loi et les mœurs acceptent ce qui est pour ce qui doit être; elles acceptent la bête telle que la nature l'a faite. Que l'homme vole l'épouse de son ami, qu'il mente pour séduire une jeune fille, qu'il lui lègue, pour se distraire un moment, un avenir de honte et un cœur qui ne pourra plus croire, — l'opinion publique ne le tient pas pour déshonoré; la loi ne reconnaît pas même la valeur d'une promesse écrite; le code, comme les mœurs, veut forcer les parents à ne s'en rapporter qu'aux verroux de leurs portes. Il ne veut pas que l'homme qui a une conscience puisse librement lui obéir; il ne veut pas que ceux qui n'en ont point puissent s'en former une, qu'ils puissent arriver à comprendre qu'en fait d'amour aussi c'est un mal de voler, de frauder et de renier ses dettes.

En définitive, et indépendamment de la fâcheuse théorie politique qui est l'âme de notre législation sur le mariage, sur les testaments, etc., je crois que c'est une mauvaise pensée d'avoir voulu soumettre les affections de la jeunesse à la juridiction de la vieillesse. Nous nous révoltons à l'idée qu'une classe particulière de la société, que la classe la plus éclairée ait le privilége de dicter la loi à d'autres classes; il n'est pas moins injuste, et peut-être est-il encore plus dangereux que la génération qui va en finir avec la vie ait trop autorité pour gouverner, d'après

Digitized by Google

ses vues, ceux qui entrent dans la carrière. Ce sont là deux humanités si éloignées l'une de l'autre! Elles n'ont ni les mêmes yeux, ni les mêmes besoins, ni les mêmes facultés; pour elles littéralement toutes les choses ont une valeur différente, et souvent la vieillesse ne peut plus seulement se représenter ce qu'on sent à vingt ans, ce qui se passe vraiment dans l'âme de ses jeunes sujets. A chaque instant, avec les meilleures intentions, elle risque de commettre de déplorables méprises; elle risque d'avoir des rudesses d'aveugle et de fouler aux pieds mille susceptibilités qu'elle n'aperçoit pas. A dessein j'ai dit peu de choses des dangers que peut courir le bonheur de la jeunesse sous la tutelle de cette sagesse d'un autre âge. Et cependant cela aussi doit compter. Au seul point de vue du bonheur, il ne convient pas qu'une créature humaine puisse être dépossédée par une autre de sa part de soleil. Les tristes réalités viendront assez vite; laissons à chacun son divin rêve; homme ou femme, nul n'a droit d'empêcher que nous ayons à notre tour notre heure de poésie, notre époque homérique, notre moment de commerce avec les anges.— Chimère et folie que tout cela, dira la sagesse, illusion dont on revient bien vite! Cela se peut; mais la joie que nous cause notre rêve, mais le tapage que font en nous les désirs et les espérances, mais le délice de posséder ce que nous croyons le ciel, ou la douleur de perdre ce qui nous est plus cher que la vie ne sont pas moins pour cela la plus réelle des réalités. C'est déjà un plaisir que d'assister à une féerie avec ses gloires de toiles peintes, ses déesses fardées, ses transfigurations achetées à tant la minute chez un artificier; qu'est-ce donc quand nous sommes nous-même le dieu de l'apothéose, quand c'est dans nos veines que coule une vie surnaturelle, quand nous sentons vraiment s'opérer en nous une transformation assez miraculeuse pour nous rendre crédule à tous les autres miracles? La seule secousse d'être rejeté brutalement sur la terre, le démenti passionné qui est sûr de répondre à la prudence sceptique du Mentor traitant tout cela d'enfantillage, la sourde rancune que nous en garderons peut-être, cela seul serait suffisant pour qu'il y eût lieu d'hésiter avant d'accorder aux parents quelque chose de plus que l'autorité morale et le rôle de conseiller, qui leur appartiennent naturellement. Mais il s'en faut que le bonheur de la jeunesse soit seul intéressé. Je me souviens d'avoir lu dans une revue anglaise que, si nos romans français roulaient sans cesse sur l'adultère, c'était en partie parce que les mœurs en France laissent à peine place à l'amour avant le mariage et pour le mariage. La remarque porte bien au delà du domaine des fictions littéraires. Périlleuse ou non, il faut que l'explosion ait lieu; tôt ou tard, chez l'homme ou la femme qui ont en eux le germe d'une vraie faculté et l'étoffe d'une destinée, il faut que toutes les forces secrètes de l'âme, que toutes ses puissances de désir, de crainte, d'affection, de souffrance et d'imagination jaillissent brusque-

Digitized by Google

ment à l'appel du premier sentiment, et qu'elles rêvent d'abord leur épopée fabuleuse avant de se placer en face de la réalité. Les héroïnes mêmes de la charité débutent par leur vision d'amour et de paradis terrestre à deux. Si la crise n'éclate pas avant le mariage, elle éclate après le mariage; si elle ne vient pas à l'heure voulue de Dieu, alors que la flamme passagère peut servir à fondre deux êtres l'un dans l'autre pour la vie, et à les délivrer pour la vie de la solitude morale qui est aussi l'égoïsme, elle vient quand l'homme ou la femme ne sont plus libres, quand la vision angélique ne peut plus se présenter que sous les traits d'un être qu'il y a parjure et remords et flétrissure à écouter.

Et ce n'est pas tout, car cette ivresse (nommons-la ainsi avec les sages) a aussi son rôle à jouer dans le développement humain, elle est appelée à élargir l'âme et l'intelligence en les traversant; elle est appelée à éveiller les grandes facultés dont on peut mal se passer dans toutes les tâches de la vie. Celui qui n'a pas eu d'exaltation pour ambitionner ces joies et pour se désoler de les perdre, n'aura jamais d'enthousiasme pour s'éprendre du bien et du mal. N'oublions donc pas que l'amour est la première sphère d'activité sérieuse où l'homme se déploie, la première où se pose pour lui le problème de la vie, où il ait à choisir entre ses bonnes aspirations et ses basses pensées. C'est là que son être moral prend le pli qu'il gardera jusqu'au bout, c'est là qu'il décide s'il ne sera jamais qu'un animal humain dominé par ses appétits et chassant pour son ventre, ou s'il sera une noble créature usant de son intelligence et de sa volonté pour atteindre où l'esprit lui dit d'aller. Je ne suis pas porté à coter bien haut la jeunesse et sa générosité trop vantée, pas plus qu'à grossir les chances de succès que peut avoir un mariage d'inclination. Je songe encore moins à mettre en suspicion la tendresse des parents; je les suppose volontiers pleins de bonne volonté, sans autre désir que celui d'accomplir honnêtement leur devoir, d'assurer à leurs enfants ce qu'ils regardent consciencieusement comme le meilleur pour eux. Mais c'est là même que se cache le danger; car la vieillesse est mauvaise casuiste en fait d'amour, mauvaise gardienne de l'intégrité d'une jeune âme en ces matières; elle ne peut pas connaître la profondeur et le sérieux des sentiments qu'elle combat comme des imprudences; elle ne peut pas savoir à quel point ceux qu'elle veut protéger auraient à braver leur propre réprobation et à renier leur foi pour lui obéir; elle ne peut pas mesurer la gravité et l'étendue de la dégradation qu'entraînerait pour eux le sacrifice qu'elle les pousse à faire à une considération d'intérêt. Au total sa prévoyance désenchantée risque fort de ne leur enseigner que l'égoïsme et la bassesse. Il faut avoir le courage de son opinion, et, pour conclure, j'en resterai précisément sur ce qui a le plus de chance dans la mienne de donner scandale. Je crois que la surveillance des parents est fort néces-

Digitized by Google

saire, et que les prétendues mœurs anglaises, comme on se les figure souvent chez nous, seraient déplorables si elles existaient vraiment; je crois qu'il serait bon, non pas d'abandonner la jeune fille à elle seule, mais de lui rendre sa part légitime d'initiative, en continuant à la suivre des yeux, afin de lui apprendre précisément à bien vouloir par son libre choix plutôt qu'à bien faire par pure soumission; je crois encore que la meilleure protection que le père et la mère puissent exercer consiste à diriger les *amitiés* de leurs enfants et à éloigner d'eux les compagnons malsains; mais dès que le cœur est en jeu, je suis convaincu que, pour sauvegarder la droiture morale d'une jeune fille, la direction d'une mère moyennement sage ne vaut pas la plupart du temps ce que vaudrait l'influence d'une amie bien choisie et de son âge, d'une jeune femme enthousiaste encore en même temps qu'honnête et consciencieuse.

J. Milsand.

Digitized by Google

CAUSERIE SUR LES ARTS

Bien des voyageurs ont dit de Bade que c'était un des plus charmants pays du monde. Ils ne faisaient pourtant qu'y passer. Mais il me semble que ceux qui l'habitent peuvent en faire le même éloge. En effet, à tous ses avantages naturels, — contrée fertile et pittoresque, plaines cultivées en jardins, montagnes hérissées de puissantes forêts, air vif et sain, eaux thermales très-bienfaisantes, chasse, pêche, amusements de mille sortes, — Bade réunit un avantage plus précieux encore : c'est qu'étant situé, en quelque sorte, au centre de l'Europe et au confluent de toutes les grandes routes, il est facilement visité par une foule d'étrangers qui n'en font pas le but de leurs voyages, mais qui se permettent volontiers un détour pour le voir au moins en passant, pour en emporter un aimable souvenir. De là, cette multitude de visiteurs venus de tous les pays, allant dans tous les pays, qui s'y croisent, s'y rencontrent, et semblent s'être donné rendez-vous sur ce terrain neutre, sur cette terre bénie, libre, tolérante, hospitalière, qu'un de nos jeunes écrivains politiques appelait naguère, au milieu de l'Europe agitée, frémissante, une oasis de paix et de liberté. Or, si l'on a parcouru l'Europe et habité ses diverses contrées, de Madrid à Saint-Pétersbourg et de Londres à Pesth ; si l'on a eu le bonheur de faire et de conserver un peu partout des amitiés précieuses et chères, on a l'espoir fondé, que dis-je ? la certitude de rencontrer, parmi ce flot de quarante à cinquante mille touristes qui traversent Bade chaque été, dans toutes les directions, des amis que, partout ailleurs, on pouvait désespérer de revoir.

C'est une épreuve que j'ai faite l'année dernière, et c'est à l'une de ces rencontres, fortuites et charmantes, que j'emprunte le récit

Digitized by Google

qu'on va lire. Récit, j'ai tort, puisqu'il ne s'agit que d'une causerie; disons donc un sujet de conversation, auquel je laisserai jusqu'à sa forme.

Cet ami étranger était un Italien que j'avais connu à Naples dans le bon temps du roi Bomba, et qui m'avait alors rendu gracieusement quelques services que j'étais charmé de lui rendre à mon tour. Il s'était fait mon *cicerone* dans la grande ville qui s'étend du Vésuve à la mer; je voulais être le sien dans les alentours de la modeste bourgade qu'enferme la Forêt-Noire et qui touche au Rhin.

Un jour que je l'avais conduit à la jolie cascatelle de Geroldsau, il me dit brusquement :

« Oui, cette nature est charmante. Elle est fraîche d'abord, et, pour un homme qui vient d'être brûlé par le soleil des Abruzzes, rien n'est doux aux yeux comme l'abri de ces grands pins toujours verts, comme les tapis de ces prairies toujours vertes. Et cependant je ne puis ni admirer cette nature, ni m'y plaire. Savez-vous pourquoi? C'est que Bade fait partie de l'Allemagne, et que je hais trop l'Allemagne pour en aimer quoi que ce soit, même les prairies et les forêts.

— Vous avez tort, lui dis-je, de généraliser à ce point; c'est le moyen certain d'être injuste. Il faut se laisser admirer la nature partout où elle est belle; il faut se laisser aimer les hommes partout où ils méritent d'être aimés. Ne confondez pas les citoyens avec leurs gouvernements, car, loin d'en être les complices, ils en sont fort souvent les premières et les plus tristes victimes. Que vous haïssiez l'Autriche comme puissance, comme puissance ennemie et tyrannique, je l'accorde. Mais un pauvre paysan de Hongrie ou de Bohême, qu'on a enlevé bien malgré lui à sa charrue et à sa famille, qu'on a affublé d'une veste blanche et d'une culotte bleue, et qu'on mène au feu sous la schlague du caporal, pourquoi le haïriez-vous? Il est deux fois à plaindre d'être l'instrument innocent de ce que vous nommez le crime de ses maîtres. Qu'auriez-vous dit si, sous le règne de Ferdinand II, je vous avais haï à cause des bagnes de Nisida, où vous deviez peut-être vous-même entrer et mourir? Eût-ce été juste? Vous êtes ici dans un coin de l'Allemagne vraiment favorisé. Les lois sont sages et libérales, les mœurs simples et douces, la tolérance religieuse si grande que souvent protestants et catholiques se partagent le même temple, et je ne sais si les Juifs n'y ont pas aussi leur synagogue dans quelque chapelle latérale. Malgré cet afflux de marquis équivoques et de comtesses suspectes que n'attire pas le tapis vert des prairies; malgré les défauts qui s'introduisent inévitablement dans toute population en contact constant avec les

Digitized by Google

étrangers, et vivant de leurs dépouilles, vous trouverez ici un grand fond de moralité publique. On y laisse les maisons ouvertes et sans gardien, comme à Constantinople....

— C'est égal, dit mon Italien avec un regard sombre, et sans me laisser achever, tant que les Allemands seront à Venise, je haïrai les Allemands.

— Vous n'avez pas Venise, il est vrai, lui dis-je; mais avez-vous Rome? »

Il dressa l'oreille, et parut réfléchir.

« Rappelez-vous un peu l'histoire passée, ajoutai-je, pour juger équitablement l'histoire présente. Je n'approuve aucune violence, aucune conquête; pas plus Charles d'Anjou que Frédéric II, pas plus Charles VIII qu'Henri VII. Mais n'oubliez ni les fausses décrétales, ni la prétention d'Innocent III et de Grégoire IX, que le pape avait reçu, par la donation de Constantin, non-seulement l'Italie, mais tout l'empire d'Occident. N'oubliez pas la déclaration formelle d'Innocent IV que Constantin n'avait fait ainsi que restituer à l'Église ce qu'elle avait reçu du Christ, la suzeraineté de tous les royaumes de la terre. Sans l'empereur d'abord, pour le temporel, sans Luther ensuite, pour le spirituel, savez-vous que la papauté aurait bien pu réaliser le rêve prodigieux de Grégoire VII, qu'elle pouvait atteindre à la domination universelle. Alors que devenait la liberté de l'Italie, celle de l'Europe, celle du monde? C'est l'Allemagne, par l'empire et par la réforme, qui nous a sauvés du catholicisme complet, du pape roi de l'univers. Rappelez-vous que votre Dante est mort gibelin, et aussi que votre Machiavel attribue à la cour de Rome tous les malheurs de sa patrie.

— Les papes étaient Italiens, fondaient le siége de leur domination en Italie, et j'aimerais mieux pour maître César Borgia que le doux Mélanchton. Que venaient faire ces barbares du Nord, attirés par notre doux climat et nos riches cités? Ils venaient étouffer la civilisation, dont nous étions alors, non-seulement les promoteurs, mais les uniques dépositaires.

— Barbares est un mot bien fort et bien dur. Même au moyen âge, les Allemands n'étaient plus les Germains de Tacite, et le siècle de Léon X n'était pas précisément le siècle d'Auguste. Je veux dire que Rome n'avait plus le privilége d'être l'unique centre d'où rayonnait la civilisation universelle. Paris, Londres, Madrid même pourraient réclamer.

— Laissons la France, l'Angleterre et l'Espagne, qui ne sont point en cause. Je veux borner le parallèle entre l'Italie et l'Allemagne. De

Digitized by Google

bonne foi, pouvez-vous les comparer? Dans les trois grandes branches de l'esprit humain, les sciences, les lettres, les arts, qu'est-ce que l'Allemagne peut donc opposer à l'Italie?

— Ainsi posée, la question devient immense, et le temps nous manquerait pour la traiter, comme l'autorité pour la résoudre. Je veux la circonscrire, cette question, et c'est à votre propre assentiment que je veux m'en rapporter. Ainsi que vous, je courbe le front devant le grand Galilée, qui fut le martyr comme le héros de la science; mais vous ne nierez point qu'avant que Pise donnât Galilée au monde savant, l'Allemagne lui avait donné Kepler, et, avant Kepler, Copernic. Ce sont là, vous en conviendrez, d'illustres précurseurs, et vous ne nierez pas davantage que les physiciens allemands de nos jours, les Liebig, les Vogt, les Wöhler, les Kirchhoff, les Bunsen, ne continuent vaillamment l'œuvre de votre Torricelli et de votre Volta. Que serait-ce si je vous entraînais de gré ou de force du côté de la métaphysique, si je vous nommais Leibnitz, Kant, Hegel et tant d'autres? Ou du côté de l'érudition, si je vous montrais toutes les langues du monde, non-seulement apprises, mais comparées, toute l'histoire de notre globe, sacrée ou profane, physique ou morale, reconstruite à nouveau, sans nul préjugé de haine ou d'adoration? Vous seriez obligés, vous Italiens, comme nous Français, de céder à l'Allemagne la première place. Et dans les lettres même, quand vous me citez avec un juste enthousiasme, avec un légitime orgueil, *I quattro poeti italiani*, le divin Dante, le divin Pétrarque, le divin Tasse et le divin Arioste, je pourrais répondre par le nom d'un seul écrivain — de nos jours celui-là, — que nous aurions pu, vous et moi, connaître personnellement, qui, peut-être, à lui seul, vaut les quatre autres, qui, peut-être, devant la postérité, pèsera d'un poids égal. J'ai nommé Goethe. Mais, laissons la littérature; s'il n'est pas vrai, comme le disent les Espagnols, que *toda comparacion es odiosa*, du moins, dans les lettres, elle est fort difficile, et toujours un peu arbitraire. Le génie des langues diffère autant que le génie des nations, surtout quand il se trouve entre elles la violente séparation du Nord et du Midi. On pourrait toujours en appeler d'une sentence quelconque, et répéter, après l'ours de notre Lafontaine :

> Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
> Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?

Mais, dans ces branches de l'esprit humain dont vous parliez

Digitized by Google

tout à l'heure, il en est qui sont le domaine de l'humanité tout entière ; il en est où cesse la diversité des langues, où l'on parle une langue commune et universelle. Telles sont les sciences, dont nous avons dit un mot. Tels sont aussi les arts.»

A ce mot, mon ami bondit de trois pas en arrière.

« Les arts, les arts ! s'écria-t-il en éclatant de rire. Vous voulez parler des arts ! Vous voulez comparer l'Allemagne à l'Italie au sujet des arts ! Ma foi, je vais vous citer à mon tour votre Lafontaine :

> Ma commère, il faut vous purger
> Avec quatre grains d'ellébore.

— Pas si folle pourtant n'était la tortue, lui dis-je, puisqu'elle est arrivée au but avant le lièvre.

— Quoi ! reprit-il, vous oseriez comparer Albert Dürer à Raphaël ! Quoi ! ces horribles supplices des *Dix mille martyrs*, ce *Chevalier de la mort*, cette *Mélancolie*, cette *Grande fortune*, cette autre grosse *Femme au Triton*, que sais-je encore? toutes ces faces grossières, tous ces muscles enflés, tous ces membres contournés, retournés, bistournés, que notre Léonard appellerait des sacs de noix, toutes ces draperies de papier, tous ces rochers de carton, tous ces sujets bizarres et maladifs, où le naturalisme exagéré veut racheter en vain les ténèbres de l'idée, tout ce fatras de baroques rêvasseries, vous oseriez le comparer aux œuvres plus divines qu'humaines du divin jeune homme? Priez donc un peu de ma part messieurs vos Allemands d'aller faire un tour au musée de Dresde pour y voir, sans sortir de chez eux, la *Vierge de Saint-Sixte*, la *Nuit* de Corrège, le *Denier à César* de Titien, et qu'ils cessent de me rompre la tête avec leurs folles prétentions. »

Cette tirade emportée, qu'accompagnait une pantomime napolitaine, m'avait fait rire à mon tour :

« Rassurez-vous, lui dis-je, et calmez-vous, mon cher Vésuvien. Je pourrais facilement vous prouver que ce pauvre Albert Dürer, que vous traitez si mal, a exercé sur l'art italien une très-salutaire influence ; qu'il a été en quelque sorte le professeur, sinon de Raphaël lui-même, bien que ces deux chefs d'école entretinssent une amicale correspondance, au moins du plus excellent traducteur de Raphaël, du graveur Marc-Antoine Raimondi, lequel ne dédaignait pas de copier, avec le même burin qui reproduisait les fresques du Vatican, ces baroques rêvasseries du vieux maître de Nuremberg. Mais encore une fois, rassurez-vous, je ne veux comparer ni Albert Dürer à Raphaël, ni Holbein à Titien, ni Lucas Kranach à Corrège.

Digitized by Google

— C'est bien heureux.

— Je vais même vous faire une bien plus grande concession.

— Laquelle, s'il vous plaît?

— Vous n'avez pas oublié qu'ayant été conduit devant la collection des gothiques allemands, rassemblés par les frères Boisserée et recueillis ensuite dans la pinacothèque de Munich, Gœthe laissa échapper ce mot triste et profond : « Je vois bien le bouton; mais où est la fleur? » Les Allemands, par la bouche de leurs critiques, ont répondu sans sourciller : « La fleur, elle s'est épanouie dans les Pays-Bas, en Flandre et en Hollande. C'est de la primitive école de Cologne qu'est sortie celle de Bruges; c'est de Van-Eyck que procède Lucas de Leyde. Donc, les écoles flamande et hollandaise ne sont qu'une génération et un prolongement de l'école allemande. » Je ne saurais admettre un tel raisonnement, un tel sophisme. Ni les Flamands, ni les Hollandais ne sont Allemands; ni la Flandre catholique, ni la Hollande protestante ne doivent leurs écoles à l'imitation étrangère. Les origines et les progrès de ces deux écoles sont étroitement unis à l'histoire particulière des deux contrées. L'école flamande est aux Flamands, l'école hollandaise aux Hollandais, et le mot de Gœthe est la vérité pure : l'art allemand a eu un bouton, il n'a pas eu de fleur. Mais allons plus loin, acceptons pour un moment l'explication donnée par l'esthétique allemande; formons seulement deux grandes familles d'artistes, et disons : l'art du Midi, l'art du Nord. Même ainsi, je conserverai mon opinion. Est-il vrai que l'art de peindre a deux pôles, l'idéalisme et le réalisme, et qu'il ne fait qu'osciller entre ces deux pôles, sans pouvoir jamais les perdre de vue l'un et l'autre, forcé de réunir dans toute œuvre, seulement à doses inégales, l'idéal et le réel? C'est mon avis, c'est le vôtre. Alors on peut affirmer hardiment que, si Raphaël est l'un de ces pôles de l'art, Rembrandt est l'autre. Cependant, et tout en divisant mon admiration presque par moitiés égales, je conserverai la prééminence à Raphaël sur Rembrandt, à l'idéalisme sur le réalisme, à l'art du Midi sur l'art du Nord.

— Allons, dit l'Italien, vous commencez à devenir raisonnable.

— Cette opinion, continuai-je, je l'étendrai, si vous le voulez, aux autres arts. Pour vous faire plaisir, je dirai — sans en être bien sûr — que Marc-Antoine est un plus excellent graveur qu'Albert Dürer. Je dirai que les sculpteurs allemands, même les modernes et les plus illustres, tels que Rauch et Rietchel, pour ne citer que des morts, sont vaincus et foudroyés par Michel-Ange et Donatello, même par Sansovino et l'Ammanato, même par le Bernin. Voyez si je vous flatte!

Digitized by Google

— Jusqu'à l'ironie, fit-il en grommelant.

— Je dirai encore qu'en architecture, Erwin de Steinbach, par exemple, doit céder le pas à Palladio, et que toutes les vieilles cathédrales de Strasbourg, de Nuremberg, de Vienne, de Cologne, malgré l'étendue de leurs nefs et la hauteur symbolique de leurs ogives, sont effacées par la simple chapelle du *Redentore* de Venise. Êtes-vous satisfait ?

— Oui, parce qu'enfin vous êtes juste.

— Mais les arts du dessin, repris-je, ne forment pas l'art tout entier, le faisceau de tous les arts. Il en est un dont nous n'avons pas encore parlé.

— Lequel ?

— La musique. »

Mon ami fit encore le même bond en arrière.

« La musique! dit-il avec le même éclat de rire. Allez-vous disputer la palme musicale au pays que Dante appelle :

Il bel paese ov' il si suona ?

— Oui, lui dis-je, et très-résolument. Je prétends enlever cette palme à l'Italie pour la rendre à l'Allemagne. Je prétends plus encore : c'est vous, vous-même qui lui en ferez la restitution. Prenez-garde : vous êtes Italien, c'est-à-dire partie dans la cause. Moi, qui ne suis pas plus Allemand qu'Italien, je conserve dans cette question la plus complète et la plus facile impartialité. Lorsque je maintenais, il n'y a qu'un instant, à l'école italienne la prééminence sur l'école flamande-hollandaise, vous auriez pu dire *in petto* que M. Josse était presque orfèvre, puisque nos deux grands Français, Poussin et Claude, ont vécu et sont morts en Italie. Mais ici vous n'avez pas même à m'opposer ce petit motif de récusation, car la musique française est restée un peu comme Rameau, venu entre Lulli et Gluck ; elle garde une espèce d'humble juste-milieu entre ses deux institutrices, l'Italie et l'Allemagne.

— Bon ! je vous tiens pour impartial.

— Eh bien, vous qui ne l'êtes pas, et qui ne pouvez l'être, je vous accepte pour juge aussi bien que moi-même.

— C'est entendu.

— Seulement je veux vous avertir que, dans cette double revue de dates et de noms propres qu'il nous faudra passer ensemble, je veux m'arrêter au temps actuel et aux maîtres vivants. Je n'ai nulle envie de

Digitized by Google

dépasser l'époque où parurent presque simultanément *Guillaume Tell* et *Robert le Diable*, parce que je n'ai nulle envie, que dis-je? nul droit d'établir un parallèle entre les auteurs de ces deux partitions [1]. Je m'honore d'être connu personnellement de l'un et de l'autre, et je professe pour tous deux une admiration profonde et sincère, sinon égale. Mais ils sont vivants; ils jouissent de leur gloire; et la postérité, qui se fait si souvent un malin plaisir de renverser les positions et de transposer les rangs, n'a pas encore porté sur les deux illustres rivaux son arrêt définitif et souverain. N'essayons donc pas de la devancer... et allons-nous asseoir. »

Nous quittâmes le chemin battu. Montant un sentier rapide qui s'ouvrait dans une gorge de la montagne, nous arrivâmes promptement au pied d'une roche nue et polie qu'entourait une couronne de pins géants. Assis sur des touffes de bruyères fleuries, ayant la roche pour dossier, et pour parasol impénétrable les nombreux rameaux qui garnissaient jusqu'à leur cime les troncs élancés vers le ciel, nous étendions la vue sur une longue prairie d'un vert tendre, que resserraient deux collines au sombre feuillage, et que traversait, en fuyant de toute sa vitesse, un petit torrent écumeux, dont le murmure discret, sans couvrir nos voix et gêner la causerie, nous apportait une douce sensation de fraîcheur et de repos.

« Voici, dis-je, un site agreste et sauvage, que Platon, pour discourir avec ses disciples, eût peut-être préféré au cap Sunium. C'est moins retentissant, mais plus intime; et je ne sais si la vue prodigieuse qu'on découvre des Camaldoli, ayant le Vésuve à gauche, Gaëte à droite, en face les îles de Capri, Ischia, Procida... »

L'Italien m'interrompit :

« N'avons-nous point à parler de la musique?

— Bien, bien, dis-je; puisque tout autre parallèle vous afflige ou vous offusque, revenons, pour n'en plus sortir, à celui de la musique.

— Parlez, » me dit-il froidement.

Je me recueillis quelques minutes.

« A quelle époque, à quel maître, lui demandai-je, faites-vous remonter la culture de l'art musical en Italie? Je dis l'art musical, parce que nous n'avons à nous occuper ni du plain-chant auquel le pape saint Grégoire donna son nom dès la fin du VIe siècle, et qui, venant, selon toute apparence, du chant Byzantin, du *Cantique de saint André*, est peut-être un souvenir de l'antique mélopée grecque, ni même de la

[1] Cet article était écrit avant le mois de mai dernier.

Digitized by Google

gamme incomplète, à six notes, imaginée au XIe siècle par le moine Guido d'Arezzo, puisqu'elle ne fut qu'une écriture nouvelle des sons, une notation cursive. Où donc placez-vous, à qui attribuez-vous le début du véritable art musical en Italie? »

A son tour, il mit un moment la tête dans ses deux mains.

« Je crois, dit-il, qu'on peut le placer à Rome, et en faire honneur à Luigi ou Aloys, de Palestrina ; il fut unanimement surnommé *musicæ princeps*, et *princeps* signifie celui qui marche en avant, qui marche le premier.

— C'est ce que je crois aussi, répondis-je. Et voyez alors combien l'art de la musique est en retard sur les arts du dessin. Assurément, avant Palestrina, on faisait de la musique en Italie, puisque nous voyons des instruments de toutes sortes, non-seulement dans le tableau de *Sainte Cécile*, où Raphaël les fit peindre par son élève Jean d'Udine, mais encore dans les *Concerts d'Anges* du vieux moine de Fiesole, l'adorable Fra Angelico. Toutefois, ces instruments étaient comme ceux dont se servent de nos jours les Indous et les Chinois, qui font du bruit, qui font même une sorte de musique dont leurs oreilles se contentent, mais qui ne peuvent se flatter d'avoir un véritable art musical. Jusque bien au-delà de l'époque bénie où l'esprit humain prit dans toutes les voies sa course vers le progrès, jusque bien au-delà de la Renaissance, les Italiens restèrent des Indous et des Chinois en musique, ou plutôt des Byzantins. Vainement Nicolas de Pise parvenait, dès le commencement du XIIIe siècle, à retrouver le style antique dans les débris de l'antiquité, et à l'imiter dans ses œuvres de statuaire; vainement, moins d'un siècle plus tard, le grand Giotto, présidant à la complète révolte de l'art, émancipait la peinture de la tyrannie du dogme pour la soumettre à la seule autorité de la nature, et lui donnait sa pleine expansion dans la liberté ; vainement Brunelleschi élevait ensuite dans les airs ce *Duomo* de Florence, auquel Michel-Ange disait, partant pour construire la coupole de Saint-Pierre : « Adieu, ami, je vais faire ton pareil, mais non ton égal. » La musique s'obstinait à rester dans son immobilité hiératique ; le plain-chant règnait toujours despotiquement à l'Église, et, de si loin que la peinture eût dépassé la *Vierge de saint Luc*, la musique en était encore au *Cantique de saint André*. Seulement, ce plain-chant traditionnel et tyrannique, on le mettait en parties, en canons, on le chargeait d'ornements ridicules, de subtilités scolastiques, qui faisaient appeler le musicien le plus habile et le plus en vogue *musicus argutissimus*. Comme il arrive souvent dans les choses humaines, l'excès du mal ramena au bien. Un pape, je ne sais lequel,

Digitized by Google

qui avait du goût, proscrivit à la fin les *argutissimi*, et, ce qui fut mieux encore, permit à Palestrina de réformer la musique religieuse, de lui rendre son vrai caractère, c'est-à-dire, pour le moins, le sérieux et la dignité. Vous rappelez-vous à quelle époque s'opéra ce miracle?

— Elle est bien facile à préciser. La réforme de Palestrina commence à son œuvre capitale, qui se nomme la *Messe du pape Marcel*. Or, ce bonhomme de Marcel II n'a vécu pape que vingt-et-un jours, dans l'année 1555.

— 1555! C'était donc trente-cinq ans après la mort de Raphaël? Corrège était mort aussi; les deux centenaires, Michel-Ange et Titien, allaient s'éteindre à leur tour. Rien ne restait du grand siècle, et Louis Carrache venait de naître... Ainsi, c'est quand la peinture touchait à la décadence, que l'art musical essayait ses premiers bégayements... en Italie.

— Que concluez-vous de cette réticence?

— Que l'Allemagne vous avait précédés.

— Comment cela?

— Savez-vous qui fut l'instituteur de Palestrina, dont la vie, j'en conviens, n'est que fort imparfaitement connue?

— On s'accorde à lui donner pour maître le Flamand Goudimel.

— Eh bien, ce Flamand Goudimel était, en musique comme en doctrine, le disciple de l'Allemand Luther. C'est Luther, l'hérésiarque Luther, qui est le vrai créateur de la musique moderne, parce qu'il en fut le vrai propagateur. C'est lui qui la tira du sanctuaire où elle était enfermée comme un ustensile du culte, qui la déshabilla du latin, qui la délivra de prison. En faisant chanter ses *chorals* sur la place publique, avec des paroles en langue vulgaire, par tous et chacun, Luther en fit un art libre et populaire, un art enfin, et Michelet put dire à ce propos : « Une mère nouvelle du genre humain était venue au monde, la grande enchanteresse et la consolatrice : la musique était née. » Convenez donc d'abord, mon cher ami, que, dans l'histoire de l'art musical, la priorité appartient, non point à l'Italie, comme vous l'avez cru jusqu'à présent, mais à l'Allemagne. »

L'Italien hésita :

« Contre des dates, qui sont des chiffres, dit-il, on ne peut disputer. Je dois me rendre sur ce point. Faisons donc remonter à la Réforme l'origine de la musique moderne, et plaçons-en le berceau sous le parvis des temples protestants. Mais, quoique vous en disiez, et malgré les paroles en langue usuelle et commune, ce n'est pas encore la musique populaire; c'est toujours la musique religieuse. Moi, je dis que la

Digitized by Google

musique populaire est essentiellement profane, et qu'elle n'est pas sortie de l'Église, mais du théâtre. Or, vous ne me contesterez pas, j'imagine, que c'est l'Italie qui a créé l'opéra.

— Je ne veux rien contester de juste et d'évident. L'Italie, restée fort païenne quoique fort catholique, ayant eu jusqu'à des papes fort païens sous la tiare (il suffirait de citer les deux Médicis), s'est toujours montrée plus amie des plaisirs et des fêtes que les nations étrangères, plus surtout que les nations protestantes, rejetées dans le rigorisme et l'austérité. Puisqu'on jouait la *Mandragore* devant Léon X, il n'est pas étonnant que, chaque ville ayant bientôt élevé son théâtre, la musique de Palestrina ait passé de l'orgue à l'orchestre et des chantres aux chanteurs.

— Mais, dans ce voyage de l'Église au théâtre, est-ce que la musique ne s'est pas transformée? Est-ce qu'elle n'a pas pris ses développements, atteint sa perfection?

— Beaucoup plus tard que vous ne croyez, même en Italie.

— Cependant Palestrina ne procédait que par des marches d'harmonie, des séries d'accords pleins, comme on dit. Lorsque Claudio Monteverde, par exemple, invente, ou, ce qui revient au même, emploie l'accord de septième dominante, ne trouve-t-il pas, comme Giotto en peinture, l'*expression* en musique? N'est-il pas ainsi le père du drame musical, le père de l'opéra?

— Je vous accorde ce point, et, pour cette seule invention, ou, comme vous dites, ce premier emploi de l'accord de septième, Monteverde mérite une place parmi les créateurs dans les arts. Toutefois, malgré ce progrès énorme, d'où sont sortis tous les autres progrès, ses œuvres ne dépassent point encore ce qu'on pourrait nommer les *incunables* de la musique. L'art sort à peine de son berceau; il a devant lui une longue croissance à parcourir avant de toucher à sa maturité. D'ailleurs, en Allemagne comme en Italie, ses progrès sont constants depuis Luther. Tout à l'heure, quand vous revendiquiez justement pour votre pays la suprématie dans les arts du dessin, vous ne preniez pas vos exemples parmi les maîtres des temps primitifs, entre Cimabué et Masaccio; vous alliez droit aux géants, à Léonard, Raphaël, Michel-Ange, Titien, Corrège. Eh bien! lorsque je revendique pour l'Allemagne la suprématie dans l'art de la musique, je voudrais aussi prendre d'emblée l'époque des géants. C'est entre les Titans et les Dieux que doit se livrer le combat décisif.

— Quelle est cette époque, à votre avis?

— Le XVIIIe siècle. Voilà le siècle d'or de la musique. Puisque cet art,

Digitized by Google

comme nous l'avons vu, se trouvait très en retard des autres, il est naturel qu'il ait eu sa floraison, précisément lorsque les autres avaient porté tous leurs fruits. On a dit du XVIIIe siècle qu'il s'était donné tout entier à l'analyse, à la critique, à la science, à la philosophie; qu'il avait manqué de sentiment et d'imagination; et l'on a voulu expliquer par ce motif le grand vide qu'il présente partout dans les arts pittoresques. Mais, dites-moi, est-ce que la musique ne vit pas, comme la peinture, d'imagination et de sentiment? Plus encore, car elle ne copie rien dans la nature. La raison donnée est donc mauvaise. Il faut dire simplement que les arts du dessin étaient partout épuisés; que, partout, ils avaient subi les vicissitudes des choses humaines. Après la naissance, les développements, le progrès, étaient arrivées la décadence et la chute. Venue plus tard, ayant suivi les mêmes phases successives, le même cycle inévitable, la musique, au contraire, montait à son apogée. On peut dire que la peinture avait en quelque sorte disparu du monde; en Italie, en Espagne, en Flandre, en Hollande, pas un successeur de Raphaël, de Vélazquez, de Rubens, de Rembrandt. Au midi, avant le bizarre Goya, l'on ne trouve plus que l'Allemand Raphaël Mengs, qui apporte en Espagne quelques lointains reflets du grand style italien; au nord, on ne trouve plus qu'un autre Allemand, Ernest Dietrich, qui, nouveau *Luca fa presto*, ajoute ses éternels et universels pastiches aux tristes *porcelaines* du chevalier Van-der-Werff; et la France, seule encore productrice, n'a plus que des peintres de genre, Watteau, Largillière, Boucher, Greuse, Chardin, Vernet. C'est à cette époque, si effacée pour les arts plastiques, que la musique acquiert le plus complet et le plus magnifique développement, qu'au delà et en deçà des Alpes affluent tous les grands maîtres et toutes les grandes œuvres. Si, en naissant le jour où mourait Michel-Ange, Galilée avait semblé annoncer à votre Italie que, pour elle, la science allait succéder à l'art, ce merveilleux épanouissement de la musique, au nord comme au midi, venait consoler le genre humain du déclin général de la peinture.

— J'accepte les limites tracées à notre champ clos. Nous laisserons les morts du siècle antérieur et les vivants du présent siècle. C'est le XVIIIe qui sera notre échiquier. Je vais donc faire avancer une pièce, un *officier*, comme disent les joueurs d'échecs; et, bien que le premier, je veux dire le plus ancien par la date, il ne sera pas le dernier par le mérite et la renommée. C'est le patricien de Venise, Benedetto Marcello. Le noble champion descend dans l'arène portant pour armes

Digitized by Google

et pour armure ce qu'il appelle sa Paraphrase *sopra i cinquanta primi Salmi*. A présent, *suoni la tromba!* Quel champion lui opposez-vous?

—Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.

Mais un mot d'abord. Vous ne croirez pas sans doute que, si je dispute la première place aux grands compositeurs de l'Italie, j'aie la moindre envie de nier leur mérite ou d'obscurcir leur renommée. Au-dessous du rang suprême, il y a bien des places glorieuses, et lorsque, à propos de la peinture, je refusais de disputer le trône de l'art à Raphaël, croyez-vous que je ne gardais pas pour Rembrandt une admiration passionnée, un culte presque égal? C'est ainsi, tout en renversant l'ordre de suprématie, que j'entends faire pour les musiciens. Cela dit en guise de préface, je reprends votre question, et j'y fais une réponse : à Marcello j'oppose Händel, et aux cinquante *Psaumes* du premier, les vingt-six *Oratorios* du second.

Mon ami montra quelque surprise : « Je croyais, dit-il, à voir le style de leurs œuvres, que, de ces deux maîtres, l'Italien avait précédé l'Allemand d'un grand nombre d'années. »

— Non, lui dis-je, ils sont précisément contemporains. Lorsque Marcello publiait son recueil de *Psaumes*, entre 1724 et 1730, Händel avait déja, depuis dix à douze ans, quitté l'Italie, où ses opéras lui avaient donné une réputation universelle, pour se fixer d'abord à Hanovre, puis en Angleterre, et ses premiers Oratorios sont du même temps que les derniers Psaumes de Marcello. Mais son style, en effet, a beaucoup moins vieilli, et, dans les deux genres par lui cultivés successivement, il est resté beaucoup plus jeune que son rival.

— Mais enfin, dans le style religieux, vous ne refusez pas à Marcello l'honneur de la priorité?

— Non, certes. Les Psaumes, j'en conviens, ont précédé les Oratorios.

— C'est déjà quelque chose. Mais ce n'est point pour cela que Marcello, après Palestrina, fut nommé *principe della musica*, et que ses contemporains le comparèrent à Pindare, à Michel-Ange. Il fallait qu'il leur ressemblât par la hardiesse et la hauteur du vol, par l'ampleur et, si j'ose ainsi dire, par la longue haleine de l'invention. Remarquez bien que, si Marcello semble aujourd'hui négligé, presque oublié; si l'on n'entend plus que de courts fragments choisis dans ses œuvres, et si le reste demeure comme enseveli dans les bibliothèques et les écoles,

Digitized by Google

c'est parce que sa musique est d'une très-difficile exécution. Il n'a donné à ses Psaumes d'autre accompagnement qu'une basse chiffrée, et cet accompagnement, peu de musiciens l'entendent aujourd'hui, même parmi les organistes ; puis, comme en son temps les femmes étaient exclues des églises (j'entends pour y chanter), il a dû écrire ses parties de *soprani* et d'*alti* pour des voix d'hommes qui, fort heureusement, n'existent plus de nos jours, pas même à la chapelle Sixtine.

— Je vous accorde tout cela, et je n'en persiste pas moins à mettre les oratorios de Händel très au-dessus des psaumes de Marcello. Ceux-là ont une bien autre hauteur de vol, une bien autre longueur d'haleine. Ils ont aussi toute la variété dont ceux-ci sont dépourvus, car ils réunissent toutes les formes chantantes, depuis l'air solo jusqu'au chœur final. Au style noble et grandiose du chant religieux, ils joignent toute la puissance d'expression du chant dramatique. S'ils n'étaient pas faits pour l'Église, on pourrait les donner au théâtre. Et puis, ces *oratorios* ne sont pas, comme vous le dites, des *psaumes* condamnés aux écoles et aux bibliothèques. Écrits avec accompagnement d'orchestre, et pour des voix naturelles, ils sont aussi vivants qu'au jour même de leur création. En Angleterre, où le culte de Händel s'est conservé toujours fervent, on chante ses oratorios tous les ans et dans toutes les villes; on les étudie pieusement d'une fête annuelle à l'autre, et, dans ce pays de castes, dans ce pays aristocratique, on voit tous les rangs se confondre, peuple, bourgeoisie, *gentry* et *nobilty*, et tout le monde s'enrôler à l'envi dans l'armée des chanteurs et des chanteuses de Händel. N'avez-vous jamais assisté à un *festival* anglais?

— Non, mais étant un hiver à Vienne...

— A Vienne! vous voyez que l'Allemagne n'est pas moins dévouée et fidèle au vieux Saxon que l'Angleterre. La France seule, et votre Italie, s'obstinent à le méconnaître, ou, ce qui est encore plus impardonnable, à ne point le connaître. Vous disiez donc qu'à Vienne...

— J'ai eu l'occasion d'entendre quelques oratorios parfaitement rendus, avec six cents voix pour les chœurs et trois cents instruments pour l'orchestre.

— Il faut, en effet, ces masses d'exécutants pour atteindre à la prodigieuse amplitude de ses œuvres. Et, dans ces conditions nécessaires à leur bonne exécution, quels oratorios avez-vous eu le bonheur d'entendre ?

Digitized by Google

— Oh ! je n'en ai pas plus oublié les titres que l'effet. C'étaient *Samson, Israël en Égypte* et le *Messie.*

— Eh bien, quoique chacun d'eux renferme des beautés de tous genres, puisqu'ils réunissent tous les genres de parties et de formes, n'avez-vous pas remarqué combien, dans *Samson,* les airs sont variés et admirables, tantôt gracieux comme la séduction, tantôt terribles comme le désespoir, tantôt onctueux et touchants comme les consolations célestes ? Et dans *Israël en Égypte,* le plus étonnant peut-être de tous les ouvrages de Händel, vous rappelez-vous les chœurs, ces sept chœurs de suite qui racontent les sept plaies, témérité prodigieuse qui ne peut être pardonnée que par une réussite plus prodigieuse encore, puisqu'il faut, sept fois de suite, soutenir une progression de force, un *crescendo* d'entraînement et de pathétique, monter toujours du beau jusqu'au sublime. Et le *Messie !* cette douce et charmante pastorale, que termine un coup de tonnerre, le gigantesque *Alleluia* qui n'a d'analogue dans les arts que le *Jugement dernier* de Michel-Ange ! Si je cherchais maintenant dans ceux des oratorios que vous ne connaissez point, *Judas Macchabée, Salomon, Jephté, Suzanne,* etc., et dans ces espèces d'oratorios profanes qui se nomment la *Fête d'Alexandre, Acys et Galathée,* l'*Allegro* et le *Penseroso...* »

Mon ami était tombé dans la rêverie, et tenait les yeux baissés.

« Je me rends, dit-il, parce que je me souviens. Oui, les *oratorios* sont plus grands que les *psaumes,* et Händel plus grand que Marcello... Mais Marcello a la priorité. »

La victoire rend généreux; je lui laissai de grand cœur cette consolation.

« Et puis, ajouta-t-il, dans cette première moitié du XVIIIe siècle, nous avons d'autres musiciens non moins savants, non moins féconds que le sénateur Marcello. Venise n'est pas toute l'Italie.

— Pas plus que la Saxe n'est toute l'Allemagne.

— Nous avons, par exemple, mes illustres compatriotes, les trois Scarlatti. Alessandro, vous le savez, est le fondateur de l'école napolitaine, grande fondation assurément, puisque entre Palestrina et Rossini, tous deux des États romains, la musique de l'Italie est la musique de Naples. Il avait précédé même Marcello; et son fils, le célèbre Domenico Scarlatti, possédait à ce point la science musicale que, son chat s'étant promené sur les touches du clavecin, il composa une fugue avec ce bruit de hasard, la fameuse *Fuga del gatto...*

— Une question, lui dis-je en l'interrompant. Connaissez-vous l'écritoire du Conservatoire de Naples?

Digitized by Google

— Non.

— Ce n'est pas étonnant. Moi je la connais, parce que, mieux que les habitants d'une ville, les étrangers en recherchent toutes les curiosités. Sachez donc qu'il y a au Conservatoire de Naples une vieille et lourde écritoire de plomb, que l'on y conserve avec respect depuis deux siècles, et dans laquelle ont trempé leurs plumes Alessandro, Domenico et Giuseppe Scarlatti; puis, successivement, Porpora, Leo, Durante, Vinci, Pergolèse, Jomelli, Piccini, Sacchini, Paisiello, Cimarosa, Guglielmi, Fioravanti, Zingarelli, Mercadante, et même Bellini et Donizetti. Eh bien, rassemblez, mêlez, amalgamez, fusionnez toute la science de ces illustres *maestri*, — j'entends la science active, productive, — et vous ne ferez pas un ensemble égal à la science d'un seul homme, Jean-Sébastien Bach.

— Bach ! vous m'étonnez. Je savais à peine son nom.

— C'est, en effet, à peu près tout ce qu'on connaît de lui en Italie. Et nous n'en connaissons guère plus en France. Ce bon et simple grand homme, qui croyait la musique de théâtre incompatible avec ses modestes fonctions d'organiste à la petite église Saint-Thomas de Leipzig, n'a point laissé d'opéras. Dès lors, point de retentissement pour ses œuvres, point d'éclat autour de son génie. Et pourtant il a composé dans tous les autres genres alors connus. Mais, bien qu'il ait écrit une foule de morceaux pour la voix, tels que les deux *Passions*, d'après saint Matthieu et d'après saint Jean, qui sont d'immenses et puissants *oratorios*, tels que les *Cantates*, toutes semblables aux *Psaumes* et non moins nombreuses, puisqu'il en a fait pour tous les dimanches de l'année, on s'obstine à ne voir en lui qu'un auteur de musique instrumentale, un joueur de clavecin ou d'orgue; on s'obstine à n'exécuter que ses préludes, ses fugues, ses gavottes, chaconnes et passacailles. Mais avez-vous remarqué que si, par hasard, dans un concert, quelque pianiste ou violoniste bien avisé se décide à placer un morceau de Bach et parvient à le jouer proprement, ce morceau fait pâlir tout ce qui précède, tout ce qui suit, tout le reste du programme?

— Vous m'y faites songer. Quelquefois, en effet, j'ai vu ce résultat singulier, inattendu, que tous les maîtres, et les plus grands, s'effaçaient devant lui.

— C'est que Bach a toujours une telle continuité de force, et, si j'ose ainsi dire, une telle persistance de génie; il est toujours si complétement exempt de ces lieux communs, de ces parties faibles, incolores, incertaines, appelées le remplissage; il vous emporte si puissamment dans le tourbillon mesuré et calculé de sa pensée souveraine, qu'il est

Digitized by Google

réellement irrésistible. Pour paraître dans la lice où je le fais descendre, Bach n'a besoin d'appeler à *la rescousse* ni son fils Emmanuel, ni ses trois autres fils, tous compositeurs assez distingués pour n'être point accablés sous leur nom, ni aucun de ses compatriotes contemporains. Avec ses œuvres publiées, avec celles qu'on retrouve et qu'on rassemble aujourd'hui, il peut seul, à l'exemple de ces preux des temps jadis qui arrêtaient une armée au passage d'un pont, lutter victorieusement contre la multitude de ses rivaux étrangers. Savez-vous que maintenant, son œuvre immense étant plus connue, plus répandue, plus appréciée, bien des hommes graves le regardent comme le soleil du système musical, comme l'astre central autour duquel gravitent, en manière de planètes, tous les autres illustres compositeurs? En tout cas, et sans porter à ce point l'enthousiasme, on peut affirmer hardiment que Bach est le législateur de la musique.

— *Per Bacco !* (sans calembour), je suis bien aise de l'apprendre, et je conseillerai à mes compatriotes l'étude de ce maître des maîtres.

— Vous ferez bien; mieux peut-être que vous ne pensez. Vos compositeurs italiens sont d'habitude pleins d'esprit, de verve naturelle, mais insuffisamment instruits, et la même facilité qu'ils ont à écrire, ils l'étendent à se satisfaire eux-mêmes. La sévérité leur fait défaut. Au lieu de couper leur musique sur des patrons tout faits comme les tailleurs, au lieu de décalquer toujours cavatine sur cavatine, duo sur duo, ouverture sur ouverture, ils apprendraient là le secret des développements et des proportions. Une fugue bien faite contient ce secret merveilleux. Mozart l'a connu, plus que Beethoven. Aussi, tandis que Beethoven se laisse emporter parfois à des développements excessifs, Mozart garde toujours la mesure exacte et les justes proportions. Il est architecte autant que peintre. C'est sans doute pour cela que Rossini, fléchissant le genou devant le manuscrit du *Don Juan*, m'a dit à moi-même : « Voilà, mon ami, notre maître à tous; c'est le seul qui ait eu autant de génie que de science, et autant de science que de génie. » Ne serait-ce pas à l'étude assidue de Bach que Mozart a dû cet éloge de Rossini?

— Eh bien, fléchissons aussi le genou. Après Händel adorons Bach. Mais vous allez du moins convenir que le pays qui a produit les plus grands luthiers du monde, les Stradivarius, les Guarnerius, les Amati, les Maggini, a produit également, dans le siècle qui nous occupe, la première et la meilleure musique destinée aux instruments à cordes. Des instruments à vent, je ne dis rien, les croyant, pour la plupart,

Digitized by Google

inventés ou perfectionnés en Allemagne. Mais les noms de Corelli, Tartini, Boccherini, ne peuvent manquer de me donner raison.

— Prenez garde, interrompis-je; les deux premiers que vous citez là ne sont que des virtuoses. Corelli fut appelé *princeps musicorum*, non *princeps musicæ*, et Tartini était plus célèbre pour avoir joué la *Sonate du Diable* que pour l'avoir composée. On ne saurait ranger ni l'un ni l'autre parmi les grands compositeurs.

— Soit. Mais il reste Boccherini. Ne conviendrez-vous pas qu'il est l'inventeur de la symphonie, et que ses *quintetti* font encore les délices de ceux qui préfèrent à tout autre la musique de chambre?

— Quand même je conviendrais de cela, serait-ce une raison pour mettre Boccherini au niveau de Joseph Haydn? Vous n'aviez donc point pensé au fils du charron de Rohrau? Voilà, mon ami, le véritable inventeur de la musique instrumentale, de celle qui, n'exigeant pas la voix humaine et l'intervention du chanteur, ouvre une plus libre et plus vaste carrière à l'imagination, à la fantaisie, au caprice du musicien. Je ne sais s'il est vrai que Boccherini ait précédé Haydn dans la composition de la symphonie. Cela me paraît difficile à croire, puisque Haydn était de huit ans plus âgé que Boccherini; et l'on ne saurait dire, comme à propos des *oratorios* de Händel, qu'il s'est adonné à ce genre de composition fort tard dans sa vie, puisque, pour l'amusement des princes Esterhazy, dont il fut valet de chambre avant d'être intendant de leur musique, Haydn a composé le nombre énorme de cent quatorze symphonies, grandes ou petites. En tout cas, Boccherini n'aurait sur lui d'autre avantage que celui de Marcello sur Händel, la priorité. Qui pourrait d'ailleurs les mettre sérieusement en comparaison? qui, de nos jours, a entendu ou pourrait entendre une symphonie de Boccherini? qui ne sait par cœur, au contraire, les belles œuvres du grand Haydn, toujours jeunes, toujours douées d'une vie immortelle, comme d'une inépuisable variété? Celles-là, si d'autres œuvres semblables, écloses au souffle de Mozart ou de Beethoven, les ont dépassées par de plus vastes proportions, celles-là n'ont pu être vaincues que parce que Haydn en avait donné à ses glorieux rivaux l'exemple et le modèle. C'est en quelque sorte Haydn lui-même qui s'est surpassé dans ses successeurs.

— Mais les *quintetti*?

— Ils vivent encore ; ils se font encore écouter avec plaisir. Mais pourtant n'hésitez pas à croire qu'ils sont vaincus également par les quatuors de Haydn, continués également dans les quatuors de Mozart et de Beethoven.

Digitized by Google

— La préférence entre eux est une simple affaire de goût.

— Pardon; il y a dans cette préférence un motif général que vous allez apprécier. Il tient au système de la composition. Boccherini écrit en Italien; il trouve une mélodie, un *cantabile*, d'habitude clair et gracieux, j'en conviens, et, comme on dit, *chantant;* il le fait donc chanter par un des instruments, violon, alto ou violoncelle, et accompagner par les autres. Haydn écrit en Allemand; il fait de la musique concertante. Il sait mieux, et plus longtemps, enchevêtrer sans confusion les parties, faire alterner les instruments, c'est-à-dire les sonorités, et courir l'idée mélodique à travers l'harmonie, comme un dessin de broderie à travers le canevas. C'est cette forme difficile et savante, qui, en forçant l'auditeur à une attention soutenue pour qu'il suive parmi les complications harmoniques le fil de la mélodie, en lui donnant, au milieu du développement le plus clair, toutes les surprises de l'imprévu; c'est cette forme, dis-je, indépendamment de l'idée même, qui donne à la musique de chambre un attrait tout particulier, et à un simple quatuor la valeur d'une symphonie. Dans Boccherini, elle est incomplète; dans Haydn, elle est parvenue d'emblée à sa perfection.

— Allons, je vois bien qu'il faut inscrire Haydn, à la suite de Händel et de Bach, sur les tables d'immortalité. Mais j'espère enfin prendre ma revanche en rentrant sur mon véritable terrain, en retournant au véritable art italien, qui est l'art du chant. Je reviens donc à l'opéra, et, pour suivre un ordre chronologique, pour ne pas dépasser encore la première moitié du XVIIIe siècle, je vais vous citer seulement deux de mes Napolitains, Porpora et Pergolèse. Qui avez-vous à leur opposer parmi vos tudesques?

— Quelque admiration que m'inspire Pergolèse, je ne puis reconnaître en lui un chef d'école, ou, si vous préférez, pour suivre notre métaphore d'armées et de champions, un chef de file. Il est mort trop jeune pour avoir laissé une œuvre suffisante. Son opérette, la *Serva padrona*, qui lui a survécu comme curieux échantillon du genre bouffe à ses débuts, n'a pas l'importance de son *Stabat mater*, auquel il a été donné de vivre après ceux de Clari, de Haydn, de Rossini, et qui le placerait, comme auteur de musique sacrée, parmi les concurrents de Händel et de Bach. Quant à Porpora, c'est une autre affaire. Il a vécu plus de quatre-vingts ans, ce *patriarche de l'harmonie*, comme les Italiens l'ont appelé un peu pompeusement; il a fait quelque chose comme cinquante opéras; il peut donc être admis, à bon droit, pour représentant de l'art italien. Mais prenez garde qu'il y avait alors,

Digitized by Google

et qu'il y eut jusqu'à nos jours, entre l'Italie et l'Allemagne, un tel amalgame, un si continuel échange d'artistes écrivant pour le théâtre, qu'on voit un seul art cultivé par les deux pays, l'opéra italien; de sorte que, dans ce genre unique, accepté d'un et d'autre côté des monts, et qui prouve seulement la supériorité musicale de la langue italienne sur l'allemande, on ne peut plus diviser les compositeurs que par leur nationalité. Ainsi, tandis que votre Porpora, né à Naples, va composer à Vienne, à Dresde et jusqu'à Londres, c'est le Saxon Händel, c'est l'autre *Sassone* de Venise, Jean-Adolphe Hasse, c'est le troisième Saxon, devenu Prussien, Charles-Henri Graun, qui vont alimenter de leurs œuvres les théâtres lyriques de l'Italie, et, comme Lulli pour Quinault, réchauffer la poësie de Métastase *des sons de leur musique*. Je ne veux point ramener Händel dans la lice; je ne veux point, tandis qu'il ne reste de Porpora que de beaux récitatifs, vous montrer les airs des opéras de Händel, et quelques-uns parmi ceux de Hasse et de Graun, chantés encore aujourd'hui avec le même succès qu'autrefois, parce que leur valeur est indépendante de la mode, et domine de bien haut le talent ou la voix des virtuoses qui les chantèrent jadis. J'aime mieux donner à Porpora un rival, j'ose dire un vainqueur, plus immédiat et plus décisif. Ce sera Gluck.

— Mais Gluck n'est pas de son temps, Gluck lui est postérieur.

— De si peu, qu'on a bien le droit de l'appeler un contemporain. Quand le fils du garde-chasse de Weissenwangen, devenu le chevalier Gluck par la grâce de Marie-Thérèse, écrivait l'*Orphée* et l'*Alceste*, qu'il arrangea plus tard pour la scène de Paris, Porpora vivait encore; et Gluck avait été précédemment son émule direct sur les scènes de l'Italie. N'oubliez pas, en effet, qu'avant de venir, à soixante ans, affronter une autre langue et une autre scène étrangères, Gluck n'avait pas écrit moins d'une quarantaine d'opéras sur des paroles italiennes. On en sait au moins les titres, *Artaserse*, *Demetrio*, *Demofonte*, *Fedra*, *Semiramide*, *la Clemenza di Tito*, *Elena e Paride*, etc. Mais si j'ai choisi Gluck pour l'opposer à Porpora, sans attendre Piccini, c'est parce qu'il a dépassé de cent coudées tous les compositeurs d'opéras venus jusqu'à lui, aussi bien Allemands qu'Italiens ou Français, parce qu'il est ainsi le véritable créateur du véritable opéra. Je me garderai bien de vous redire quel fut son système, quels motifs le conduisirent à la grande réforme qu'il eut le courage de tenter et la gloire d'accomplir, puisque lui-même a pris soin de les exposer dans ses préfaces; je veux seulement préciser en deux mots quel fut le résultat de cette réforme victorieuse. Gluck, qui

Digitized by Google

prenait quinze jours pour habiller de musique un poëme italien, avait mis une année entière, travaillant sans relâche, pour écrire la partition de cette *Iphigénie en Aulide*, dont son ami, le bailli Du Rollet, lui avait taillé le livret dans la tragédie de Racine. C'est que, d'un genre futile, il avait fait un genre sérieux; c'est qu'il avait élevé un simple jeu d'esprit à la hauteur d'une œuvre de génie; c'est qu'il avait changé quelques agréables détails en un vaste et puissant ensemble, chaque rôle en un caractère, et chaque partition en un drame. Oui, avant lui, l'opéra était un concert, il en a fait le drame musical.

— Alors, vous mettez Gluck bien au-dessus, non-seulement de Porpora, mais du rival qui lui fut opposé à Paris même, au-dessus de Piccini ?

— Ce n'est pas moi, je vous assure; il s'y est bien mis lui-même. Comme toujours, le temps a amené la justice. Il n'y a plus de Piccinistes, il n'y a plus de *Coin du Roi*. Tout l'univers musical est au *Coin de la Reine*.

— J'y passerai donc avec vous. Je me fais Gluckiste. Mais le siècle ne finit pas sur les cinq grandes partitions françaises de Gluck, et, après l'*Iphigénie en Tauride*, l'Italie étale avec orgueil toute une pléïade d'illustres *maestri*. Piccini survit à son rival; puis viennent Sacchini, Salieri, Cimarosa, Paisiello, Fioravanti, Guglielmi, Zingarelli, que sais-je encore!

— Eh bien, même au milieu de cette armée de compositeurs indigènes, l'Italie recevait encore de l'Allemagne comme une troupe auxiliaire. Il suffit de citer Mayer et sa *Médée*, Winter et le *Sacrifice interrompu*, Vogel et *Démophon*, Weigl et la *Famille Suisse*. Mais nous sommes convenus de borner nos parallèles aux sommités de l'art, et, comme vous l'avez dit, de choisir des champions parmi les deux camps. Qui prenez-vous sous les tentes italiennes ?

— Sans hésiter, Cimarosa.

— J'en étais sûr.

— Est-ce que Cimarosa n'est pas le plus fécond, le plus varié, le plus grand enfin des compositeurs italiens jusqu'à Rossini? Est-ce que *Gli Orazzi ed i Curiacci* n'étaient pas cités pour le plus célèbre *opera seria* avant *Otello ?* Est-ce que *il Matrimonio segreto* n'était pas le modèle des *opere buffe* avant le *Barbier de Séville*, et peut-être encore après ?

— Oui, le *Mariage secret* est une adorable partition, où la tendresse se mêle à la plaisanterie, et les larmes au rire. Mais, puisque j'ai deviné sans peine quel champion vous alliez choisir pour l'Italie, est-ce

Digitized by Google

que vous ne devinez pas avec la même facilité quel champion je choisirai pour l'Allemagne? Est-ce que vous avez oublié devant quel demi-dieu Rossini fléchissait le genou?

— Serait-ce Mozart?...

— Ah! vous pâlissez... Vous êtes vaincu, vous n'essayez pas même de combattre.

— C'est que Mozart n'est pas un homme, il s'appelle Légion.

— Dites plutôt comme Marc-Antoine dans Shakspeare : « Veux-tu vanter César? Nomme-le César, et restes-en là. » Nommez-le Mozart. Mais rassurez-vous. Puisque vous rendez les armes, je n'abuserai pas de ma victoire. Remarquez seulement combien elle me serait facile, même contre Cimarosa. Aux *Horaces* j'opposerais *Idoménée ;* au *Mariage secret* les *Noces de Figaro.* Il me resterait *Don Juan,* auquel, jusqu'à cette heure, nulle œuvre de nulle scène ne peut être opposée, ce chef des chefs-d'œuvre, qui renferme tous les genres, depuis la comédie burlesque jusqu'à la terreur tragique, et les porte tous à la suprême perfection. Il me resterait cet autre bijou d'amour et de gaieté qui se nomme *Cosi fan tutte*, et cette merveilleuse lanterne magique, appelée *Zauberflote,* où passent et se succèdent toutes les fleurs du chant, tous les trésors de la mélodie. Il me resterait le *Requiem,* ce modèle achevé de la musique religieuse qui peut se dire nouvelle, parce que les grâces modernes s'y ajoutent à l'ancienne austérité; et les symphonies, et les quatuors, et les concertos, et les sonates, qui placent Mozart, par le mérite comme par l'âge, entre Haydn et Beethoven; enfin, toute cette œuvre immense de plus de six cents œuvres diverses, qui, dans une vie de trente-six ans, plus courte que celle de Raphaël, frappent de surprise non moins que d'admiration. Ah! si Mozart n'eût pas été modeste autant que supérieur, s'il n'eût pas compris que le génie est un don gratuit du ciel, dont il ne faut pas se montrer plus fier que de la beauté, il aurait pu prendre pour devise celle de je ne sais quel poëte vaniteux de l'Espagne, qui peignait un soleil levant au milieu des étoiles, et disait superbement : *me surgente, quid istæ?* Laissez-moi vous redire ce que j'écrivais naguère dans un parallèle historique entre la musique et la peinture [1] : « Les deux grands courants de la musique, le fleuve allemand et le fleuve italien, celui de Händel, Bach, Gluck, Haydn, et celui de Marcello, Scarlatti, Porpora, Pergolèse, sont venus, vers la fin du siècle dernier, unir, mêler et confondre leurs eaux dans un commun lac. Ce lac est

[1] Introduction aux *Musées d'Italie,* 1er volume des *Musées d'Europe* (3e édition).

Digitized by Google

Mozart. Mozart n'est pas la musique allemande ou la musique italienne, il est *la musique*.

— Eh bien, oui, Mozart est Mozart, comme Allah est Allah. Mais *corpo di sangue!* il faut que je lui trouve au moins un prophète, et que ce soit dans mon pays. Vous m'interdisez Rossini, comme vous vous interdisez Meyerbeer. Alors je prendrai parmi les Italiens qui ont suivi Gluck et Piccini sur la scène française; je prendrai Spontini ou Chérubini.

— Choisissez l'un des deux, c'est notre convention.

— Alors, Chérubini; car, s'il a fait *Médée* et les *Deux journées*, bien dignes de se mesurer avec la *Vestale* et *Fernand Cortez*, il a fait aussi la *Messe du sacre*, vaste merveille, qui ne souffre pas plus de comparaison avec les autres ouvrages religieux que Saint-Pierre de Rome avec les autres temples de la chrétienté. Il est donc double, il est plus complet.

— Dites même qu'il est triple, car il a laissé de fort beaux quatuors et un célèbre *Cours de contrepoint*. Ce n'est pas en Allemagne que vous pouvez trop vanter Chérubini, puisque les Allemands l'élèvent beaucoup plus haut que ne font les Italiens et les Français. Ils lui restent aussi beaucoup plus fidèles, car, si quelque novice en l'art musical veut, de nos jours, étudier ce grand maître autrement que sur les notes écrites, s'il veut enfin entendre ses œuvres, qu'il n'aille ni à Florence, sa patrie de naissance, ni à Paris, sa patrie d'adoption; qu'il aille à Vienne, à Berlin, à Leipzig.

— Je prends acte, comme disent les avocats à l'audience.

— Je vous le donne volontiers, et plus encore : Peut-être ignorez-vous qu'au rapport de son biographe Seyfried, Beethoven avait coutume de dire qu'il regardait Chérubini comme le premier des compositeurs vivants. C'est ce qu'avait dit Haydn de Mozart.

— Je prends encore acte. Vous avez fait de Mozart un demi-dieu parce que Rossini s'est agenouillé devant son œuvre principale; je n'ai, à mon tour, qu'à répéter le jugement porté par Beethoven.

— Je l'accepterais probablement si, pour contredire à cette sentence, il n'y avait pas le juge même qui l'a rendue.

— Quoi! Beethoven...

— Vous pâlissez encore... Vous êtes encore vaincu. Oui, j'oppose à Cherubini Beethoven. Aux *Deux Journées*, à *Médée*, *Lodoïska*, *Feniska*, et même *Ali-Baba*, j'oppose *Fidelio*, *Egmont*, les *Ruines d'Athènes*; à la *Messe du Sacre*, j'oppose la *Messe solennelle*, et cette adorable petite *Messe en ut*, digne pendant, digne rival du *Requiem*. A trois quatuors

Digitized by Google

j'en oppose dix-sept, et ce n'est pas *fort beaux* qu'il faut appeler ceux-ci, mais bien, comme les douze grands dieux de la mythologie grecque, *optimi-maximi*. Et encore six trios, et encore six concertos pour piano ou violon, et encore trente-deux sonates, dont vous savez l'importance et la beauté souveraines. Puis, après tout cela, il me reste en réserve les neuf symphonies :

« Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler. »

— Ah ! vous m'avez promis de ne point abuser de la victoire. Soyez satisfait, si je vous l'abandonne.

— Vous rappelez-vous, dans la symphonie en *ut* mineur, comment, après ce large et pathétique andante qui suit la terrible agitation du premier mouvement, on monte, par la pente du *scherzo*, lentement, doucement, pas à pas, comme sur le flanc d'une montagne, pour atteindre à ce vaste plateau, posé sur un pic gigantesque, où l'on entend l'explosion du tonnerre, où l'on marche triomphalement sur les nuages, et qui se nomme tout bonnement l'allégro ? N'est-ce point mettre le Pélion sur l'Ossa pour escalader l'Olympe ? N'est-ce point le Mont-Blanc, le Chimboraço, l'Himalaya de la musique ? On sent là qu'emporté loin de la terre, on a touché les cimes de l'art,

Et monté sur le faîte, on aspire à descendre.

— Vous êtes vraiment sans pitié !

— Je voulais seulement vous apprendre, si vous l'ignorez, que cette magnifique péroraison fut destinée d'abord par Beethoven à couronner la *Symphonie héroïque*, celle qu'il avait écrite et nommée ainsi en l'honneur du général Bonaparte. Mais lorsque le premier consul se fit empereur, Beethoven, aussitôt désenchanté, reprit son finale, qui était une apothéose, le réserva pour l'œuvre suivante, et mit à sa place un rondo quelconque, sans trop s'inquiéter que ce rondo n'eût aucun lien avec la *marche du héros mort* et avec le titre de la symphonie.

— *Per la mia fe*, pour cette action d'homme libre, qui refuse de se tourner vers le soleil levant et d'encenser les puissants de la terre, je pardonne à Beethoven sa victoire sur Chérubini, et volontiers je la proclamerais moi-même.

— Notez bien que je pourrais, pour vous porter le dernier coup et vous obliger à crier merci, faire apparaître encore, après Beethoven, l'auteur du *Freyschütz* et d'*Obéron*. Il a fait des ouvertures égales à celles

Digitized by Google

de *Prométhée* et de *Coriolan;* il a introduit dans la musique un élément inconnu jusqu'à lui, où nul ne l'avait devancé, où nul ne l'a dépassé, le fantastique. Mais Weber fut le condisciple de Meyerbeer sous le savant abbé Vogler; il marque la limite qui sépare le temps présent du temps passé, celle que nous ne voulons point franchir; et, puisque vous vous taisez, après Rossini, sur Bellini, Donizetti et Verdi, je me tairai, après Weber et Meyerbeer, sur Schubert, Mendelshonn et Schumann. Seulement, laissez-moi vous conter, en manière d'anecdote, l'idée originale et ingénieuse qu'on eut en Allemagne, vers 1830, précisément à l'époque où nous arrêtons notre parallèle. Il vint à l'esprit de quelques mélomanes de fonder un royaume de la musique, d'en élire, de leur autorité privée, le chef et les grands dignitaires. Voici la liste qui sortit de l'élection, et comment fut institué ce royaume imaginaire :

Roi	MOZART.
Ministre des Cultes	HANDEL.
Ministre de la Justice	BACH.
Ministre des Affaires étrangères.	GLUCK.
(Ayant Méhul pour sous-secrétaire d'État.)	
Intendant général des fêtes de la Cour	HAYDN.
Grand-Maître des eaux et forêts.	WEBER.
Généralissime	BEETHOVEN.

N'êtes-vous pas satisfait de ces attributions ?

— J'en suis indigné ! Comment ! dans cette liste des plus grands musiciens, où se glisse le nom d'un Français (ce doit être une flatterie à la Révolution de juillet), il ne se trouve pas un nom d'Italien !

— Ne vous ai-je pas dit que la liste avait été faite en Allemagne ? Entre nous, et tout bas à l'oreille, je vous confesserai qu'un certain *lustig* (ce que nous appellerions un mauvais plaisant) avait ajouté sur cette liste une nouvelle dignité de cour. Il avait mis :

Joaillier de la couronne.	ROSSINI.

— Oh ! c'est trop fort. Est-ce que Rossini n'a fait qu'enfiler des colliers de perles à l'usage de ses *prime donne*.

— Non, certes. Rossini avait sous la main de grands chanteurs et de grandes chanteuses, qui savaient faire, comme disent les prospec-

Digitized by Google

tus, *tout ce qui concerne leur état*. Il était grand chanteur lui-même; il écrivait dans un temps où le chant fleuri, remplaçant le chant d'expression, était exclusivement à la mode; il a donc un peu chargé et surchargé ses partitions italiennes des traits et des ornements qu'on appelle *fioritures*. Mais il le regrette; peut-être il s'en repent. Faites-lui compliment sur le charme et la variété de ses *fioritures*, Rossini vous répondra : « Il y en a trop, il y en a trop. » Insistez; représentez-lui que d'habitude, dans *Otello*, par exemple, il a su donner aux traits de chant une valeur non-seulement musicale, mais dramatique; qu'il a élevé la gamme, le trille, le *grupetto*, le *mordante* jusqu'à la hauteur de l'expression, jusqu'à la dignité du sentiment, Rossini vous répondra : « Il y en a trop, il y en a trop. » Insistez encore; affirmez qu'en écrivant le *Guillaume Tell*, où il devait changer sa manière, et se faire d'Italien Français, il a montré plus de réserve et de sobriété dans l'emploi des vocalises, Rossini vous répondra toujours : « Il y en a trop, il y en a trop. » Ce regret, ce repentir, ce désaveu de lui-même, prouvent assez combien son génie est supérieur aux accidents variables de la forme, et combien, sous les richesses un peu exagérées du costume, il a su cacher des êtres bien vivants, des cœurs bien émus, des passions bien accentuées et bien humaines. Allons, messieurs les Italiens, faites à votre tour un royaume de la musique dans le royaume de l'Italie unifiée; distribuez-en les grandes dignités parmi vos grands compositeurs, en les comptant de Palestrina jusqu'à Verdi. C'est à Rossini, je n'en fais aucun doute, que le suffrage universel décernera la couronne. »

Mon ami tenait la tête baissée; il ne répondait plus. Je me levai, et, lui tendant la main :

« Faisons la paix, lui dis-je; et, puisque dejà deux fois j'ai parodié l'Auguste de Corneille :

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

— Je le veux bien. Cependant on est toujours piqué de perdre, ne fût-ce qu'une partie d'échecs ou d'écarté.

— Mais vous n'avez rien perdu, et nous avons gagné l'un et l'autre en apprenant quelque chose. Qu'importe, je vous prie, que tous ces beaux génies dont nous avons rappelé les noms et les œuvres, soient nés à droite ou à gauche des Alpes? Ils sont tous hommes, et tous bienfaiteurs de l'humanité. Lorsqu'on fera quelque jour, pour la reli-

Digitized by Google

gion future, un nouveau calendrier composé de nouveaux saints; lorsqu'on mettra les jours de l'année sous l'invocation des grands écrivains, des grands savants, des grands artistes, on les prendra dans toutes les nations du monde; on mêlera fraternellement mes Allemands avec vos Italiens, avec les Français, les Anglais et les Espagnols, avec les Américains, les Indous et les Chinois.

— Amen! dit le Napolitain; et, par l'allée de Lichtenthal, nous rentrâmes à Bade bras dessus bras dessous.

LOUIS VIARDOT.

Digitized by Google

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

H. TAINE, *Histoire de la Littérature Anglaise*, 3 forts volumes in-8°, Paris, Hachette, 1864.

Les livres de M. Taine éprouvent le sort ordinaire des œuvres d'initiative ; ils ne passent pas sans contestation. Celui-ci en particulier a fort ému la critique, et les controverses qu'il a excitées ont remonté très-haut. Arrivé des derniers à examiner cet important ouvrage et les grosses questions qu'il soulève, nous avons tâché de l'étudier de près, afin de démêler les lignes principales du système, d'en marquer les lacunes et surtout de signaler les services qu'il rend, suivant nous, à l'histoire envisagée philosophiquement.

En effet, M. Taine est autre chose qu'un simple critique littéraire. Entre ses mains, la littérature est moins un produit d'art qui délecte, qu'un objet d'expérience qu'on analyse, et par lequel on pénètre jusqu'au fond dans la pensée d'un pays et d'une époque. Ainsi envisagée, l'histoire littéraire ne sert plus que de moyen, le but est l'histoire de la civilisation, et au-delà encore, la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire la détermination des lois en vertu desquelles l'humanité procède et se développe. Au fond de M. Taine il y a donc un philosophe, et c'est par ce côté qu'il convient de l'examiner d'abord.

I

Ce n'est pas sans quelque embarras cependant, qu'on peut aborder ce sujet. M. Taine ne s'est pas encore expliqué à fond sur ses vues

Digitized by Google

philosophiques. Il les a laissé seulement apercevoir par échappées, en critiquant les opinions d'autrui [1]. On ne saisit pas tout à fait l'ensemble de son système, et l'on n'est pas même toujours sûr d'en bien entendre les détails. Par exemple, lorsqu'en psychologie il tente un retour à Condillac et proclame la sensation avec l'abstraction qui la suit, comme la source unique de nos idées, on se demande ce qu'il entend au juste par la sensation : est-ce la perception tout entière des objets particuliers, ce que Kant appelait l'expérience? Il ne serait pas étonnant que d'un fait si complexe l'abstraction pût tirer beaucoup de choses; mais c'est rester à moitié chemin que de ne pas analyser ce fait, et de n'y pas voir, à côté de l'impression matérielle reçue par les sens, l'esprit imposant les lois rationnelles à cette impression. Si, au contraire, la sensation n'est pour lui, comme on l'a entendue en ces derniers temps, que l'impression transmise des nerfs au cerveau, on pourra lui objecter qu'elle n'est pas tout et qu'elle ne contient aucune des catégories sous lesquelles la raison, ou si l'on veut, l'activité de l'entendement, classe l'objet et en détermine les rapports. Il y a là un malentendu de mots, dont la solution dissiperait peut-être l'opposition que M. Taine croit exister à cet égard entre lui et l'école psychologique. Car, nous ne pouvons supposer qu'il soutienne que tout sort de la pure impression nerveuse; autrement, le subjectivisme de Kant, contre lequel il ne paraît pas protester, serait inintelligible et sans objet concevable.

Il faudrait aussi autre chose qu'un mot dit en passant pour faire admettre cette théorie psychologique un peu surprenante, que par essence et par nature l'homme est fou, et que la sagesse et le bon sens ne sont en lui que par rencontre et par accident. Suivant M. Taine, chaque rouage de l'esprit tire à soi et l'harmonie n'a jamais lieu qu'à peu près. « La perception et la mémoire ne sont que des hallucinations vraies [2]. » Chaque conception tend à se faire croyance. Sous le bon sens et le calme de notre vie moderne la folie couve, et elle éclate dès que les circonstances s'échauffent. Le génie lui-même n'est pas sain : « la différence entre un fou et un homme de génie n'est pas fort grande. » — On connaît cette théorie; elle vient de M. Moreau de

[1] *Les Philosophes français au* XIXe *siècle*, 2e édit., Paris, Hachette, 1860; *le Positivisme anglais, étude sur Stuart Mill*, Paris, Germer Baillière, 1864.

[2] Cela veut dire, je crois, que nous percevons les simulacres des objets, et non les objets eux-mêmes. C'est l'ancienne théorie des idées représentatives. Mais l'expression est défectueuse, à moins qu'on ne donne au mot hallucination un autre sens que le langage ordinaire, lequel entend par là une sensation fausse; car dans ce cas, une « hallucination vraie » serait une sensation fausse et vraie à la fois, ce qui est inintelligible.

Digitized by Google

Tours, chez qui nous aurions préféré que M. Taine l'eût laissée dormir. Qu'y a-t-il au fond de cette boutade? Une vérité assez simple, si l'on veut dire que l'harmonie absolue entre les facultés humaines est rare, et que l'exaltation des idées, les passions, les préjugés, la troublent souvent. Mais, n'y a-t-il pas un abîme entre cet état et la folie entendue au sens propre, comme une situation où l'esprit perd la conscience de son dérèglement et ne peut plus le surmonter? Si la folie avait prédominé, les hommes auraient disparu depuis longtemps. La conservation du genre humain prouve que la santé d'esprit y a toujours eu le dessus, et que la folie n'y compte que pour une quantité minime et négligeable.

Si nous avons bien compris l'opinion de M. Taine relativement au libre arbitre, il est franchement déterministe. La liberté lui apparaît simplement comme « la conception du plus grand bien. » Il définit le devoir, qui en est la conséquence, « la contrainte exercée par soi sur soi en vue de quelque but noble. » Ailleurs, il déclare que « la volonté n'est qu'un effet, » que « le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre. » Enfin, dans le cours de son ouvrage, l'enchaînement des événements, tel qu'il se présente, n'offre pas de place aux influences du libre arbitre.

Sans méconnaître ce qu'il peut y avoir de fondé dans le déterminisme, à nos yeux la question ne se résout pas si aisément quand on veut tenir compte de tous les faits. Il est vrai, les explications de l'école psychologique sur le libre arbitre et les libres déterminations du moi ne sont guère satisfaisantes; on ne parvient pas à comprendre nettement par suite de quel mystère l'homme pourrait être jugé libre dans un choix entre les motifs d'action, que semblent lui imposer d'avance son état antérieur, son tempérament, son caractère et les circonstances ambiantes. Mais d'un autre côté, s'il est un fait plus clair que le jour, c'est la responsabilité morale dont la liberté n'est que la conséquence et l'explication. J'entends par là cette responsabilité qui fait le mérite et le démérite, et qui rend à tous les yeux l'agent intelligent digne d'éloge ou de blâme. Elle existe seulement lorsque le sujet a eu à sa connaissance et à sa disposition deux partis à prendre, deux ou plusieurs motifs d'agir en sens divers, en d'autres termes, quand il pouvait faire autrement que ce qu'il a fait. L'enfant, l'idiot ne sont pas moralement responsables; on leur pardonne le mal qu'ils commettent, « car ils ne savent ce qu'ils font. » L'ignorant, en un mot, n'est pas responsable dans les limites de son ignorance. Au contraire, là où s'étend la science du bien et du mal, la violence des

Digitized by Google

passions n'est pas une cause d'excuse; dès qu'on a su ce qu'on faisait ou qu'il a dépendu de soi de le savoir, on est responsable du mal qu'on a causé. Tels sont, si je ne me trompe, les faits observés dans toute leur réalité; et ces faits demeurent inébranlables malgré l'insuffisance des explications psychologiques sur les causes de la responsabilité morale.

Il en résulte une importante conséquence. La responsabilité, quoi qu'existant virtuellement chez tous les hommes, est loin d'y exister en acte et en exercice. On n'est responsable ou libre que dans la proportion de ses lumières et dans les occasions où, à un motif d'agir, on peut en opposer un autre. Par conséquent, là où règne l'instinct, la liberté n'est qu'en germe, elle n'est pas éclose. La grande majorité des hommes n'est donc responsable et libre que dans un cercle étroit d'actes vulgaires, car, au-delà, ils se dirigent par des motifs uniques et instinctifs, dus à de grandes causes qui agissent d'une façon générale, et qui proviennent, soit de l'organisation physiologique, soit du milieu ambiant. La liberté se déploie chez les individus, à mesure qu'ils entrent dans l'état réfléchi; mais sur la masse, sur l'humanité considérée comme espèce, la nécessité triomphe dans les mouvements d'ensemble et dans les grands courants qui constituent l'histoire. Le petit nombre qui y échappe voit son influence à peu près annulée au sein de la foule, et quand il s'imagine exercer une action, c'est le plus souvent parce qu'il marche dans le sens du flot. Ce qu'on prend pour l'influence des individus n'existe peut-être qu'à condition de concourir avec les tendances générales. Il ne suit pas de là qu'on doive renoncer à toute initiative individuelle, car elle peut réussir moyennant un concours de circonstances favorables qu'on ne peut calculer à l'avance, et dont il ne faut jamais désespérer. Mais les individus isolés et les petites minorités doivent se résigner à peu d'influence actuelle, sauf à compter sur les réactions de l'avenir. En tous cas, il est sage d'étudier le grand courant des choses humaines, et de travailler à le dégager, comme un bon médecin aide la nature, plutôt que de s'y opposer, ou de chercher à y substituer des vues artificielles et arbitraires.

La métaphysique de M. Taine n'a pas été jusqu'ici plus développée que sa psychologie. Nous n'en connaissons également que des fragments, qui le classent dans l'école idéaliste de Hegel, ou parmi ceux qu'on nommait au moyen âge les réalistes. A ses yeux, la réalité suprême, pour ne pas dire unique, appartient aux idées. « L'âme n'est pas distincte des idées ni la substance des phénomènes. » La substance n'est

Digitized by Google

qu'une « illusion psychologique. » Ce qu'on prend pour des substances, ce sont des groupes de phénomènes ou d'idées centralisés par une idée principale.

On a peine à admettre, sans plus d'explication, des opinions qui heurtent si notablement les communes habitudes de penser. L'individu ne serait, dans ce système, qu'un groupe de faits rassemblés, on ne sait comment, autour d'un autre fait; mais ce groupe, sans lien ni ciment, ne serait qu'un tas, rien de plus. Figurez-vous un collier de perles qui n'aurait que des perles et auquel manquerait le fil. Sans doute, M. Taine expliquera tout cela plus tard; il définira son groupe et nous apprendra ce qui donne au fait principal, qui sert de copule, sa force cohésive et centralisante. En attendant, nous garderons l'idée d'être ou de substance, si impénétrable, il est vrai, mais qui s'impose à nous par les lois de notre entendement.

Parmi les fragments dans lesquels M. Taine a dispersé sa philosophie, nous avons lu avec délectation une analyse et une discussion des plus lucides sur le système de Stuart Mill. L'auteur y combat avec raison les étroitesses du positivisme, mais nous aurions voulu qu'il s'expliquât davantage sur les rapports qu'il conçoit entre la science et la métaphysique. Quand la science repousse ce qui se présente en dehors des faits observables et des éléments qu'on en extrait par l'analyse, ne devrait-il pas être bien entendu que ce n'est qu'un aveu d'impuissance, qui n'implique pas la négation des choses elles-mêmes? L'esprit scientifique a ses exigences : il ne peut résoudre que les problèmes dont il possède toutes les données, et quand elles lui manquent, la probité veut qu'il l'avoue et qu'il s'arrête. A ce point de vue, un parfait positiviste serait inattaquable, et si nous en rencontrions un, nous n'essaierions pas de le combattre. Mais quand la science s'arrête, tout est-il fini ? N'y a-t-il pas de place encore pour les conjectures et les probabilités de la métaphysique? Nous voudrions savoir là-dessus l'avis de M. Taine, quoique nous tremblions de l'entrevoir à la fin de l'article sur Stuart Mill. Nous craignons qu'il ne confonde la métaphysique avec la science, et qu'il n'impose à la première les conditions rigoureuses de la seconde. Soumise à ce joug, la métaphysique ne peut que dépérir, jusqu'à ce que le penchant qui entraîne l'esprit humain à regarder au-delà de sa portée exacte vienne la vivifier de nouveau.

Par suite des lacunes que nous avons rencontrées, on pourrait craindre qu'il ne régnât une certaine obscurité dans les doctrines de M. Taine relativement à la philosophie de l'histoire. Heureusement, la

Digitized by Google

métaphysique n'y importe pas tant qu'on croit. Comme l'anatomie microscopique à laquelle elle ressemble à quelques égards, elle contiendrait sans doute la raison dernière des choses, mais on peut s'en passer à la rigueur, et faire d'utile philosophie de l'histoire avec les données ordinaires, comme on fait de bonne et même de profonde histoire naturelle sans être bien fixé sur le compte de la cellule et des tissus primitifs.

Nous l'abordons enfin, cette philosophie de l'histoire. M. Taine en a formulé le système dans cette Revue même[1], et nous n'avons qu'à le résumer rapidement.

La base première, c'est que l'histoire est un problème de « mécanique psychologique; » elle projette au dehors ce qu'il y a dans l'intérieur humain, et résulte de deux ou trois « facultés maîtresses » dont l'âme se compose. Au fond, qu'y a-t-il en l'homme? Des représentations ou idées, aboutissant d'un côté à des conceptions générales, de l'autre à des résolutions actives. Pour caractériser un homme ou un peuple, tout dépendra de la nature des représentations, des conceptions et des résolutions. Suivant qu'elles seront vives ou lentes, indigentes ou riches, suivant enfin toutes les variétés qu'on peut imaginer à cet égard, le caractère sera fondé et l'histoire déterminée à l'avance. Or, à quoi tiennent eux-mêmes ces caractères psychologiques? A trois éléments, la race, le milieu et le moment; la race, qui est la constitution même de l'homme, esprit et corps, et qui résume le passé par l'accumulation des dispositions héréditaires; le milieu, qui représente la pression du dehors, le climat, les circonstances, l'humanité ambiante; c'est la continuation des facteurs qui ont constitué la race; enfin, le moment, la vitesse acquise, le point où l'on se trouve de la courbe décrite, la saison où l'on est, printemps ou automne de la vie. En combinant ces trois forces, M. Taine pense que l'on a tout, et qu'on peut expliquer le passé, et même jusqu'à un certain point prévoir l'avenir, car il n'existe rien de plus, rien en dehors.

N'y a-t-il réellement rien de plus? Je cherche l'homme lui-même et j'ai peine à le voir. M. Taine nous dit que l'esprit humain est compris dans la race, dans « ces dispositions innées et héréditaires que l'homme apporte *avec lui* à la lumière. » Avec lui, soit; mais lui, où est-il? Je vois bien une énumération des pouvoirs modificateurs et déterminants; mais où est le sujet déterminé par eux? Est-il allé, avec

[1] *L'Histoire, son présent et son avenir*, dans la livraison du 1er décembre 1863. Ce remarquable morceau est devenu l'introduction de l'*Histoire de la Littérature Anglaise*.

Digitized by Google

la substance, grossir la liste des « illusions psychologiques ? » En un mot, la force active de l'âme, recevant des modifications et réagissant contre elles, se développant, se sentant une fin et y marchant à travers la diversité des races, des milieux et des temps, je cherche en vain où il en est tenu compte.

Les spiritualistes, même les plus modérés, ne peuvent donc se satisfaire de cette théorie, et ils ont déjà commencé à en jeter les hauts cris. Pourtant, s'il y a là une réaction contre leurs idées, la faute en est à eux-mêmes et aux déclamations dont ils nous ont saturés depuis cinquante ans. Ils ont exagéré l'activité de l'âme et son empire; ils n'ont tenu compte ni des races, ni des milieux, ni des temps, à peine du corps; étudiant exclusivement l'individu, ils ont méconnu l'espèce; au lieu de profiter des sciences qui avançaient autour d'eux, ils ont ressassé de vieux systèmes, non pour les juger, mais pour les ressusciter puérilement; ils ont fait de la métaphysique « une discoureuse, dont les paroles n'ont que du son[1]. » Si le courant les abandonne et si l'on s'écarte d'eux jusqu'à l'excès, ils l'ont bien mérité.

Aussi bien, la philosophie éprouve là un de ces balancements naturels qui sont la loi même de l'histoire. Le spiritualisme subit une éclipse, il n'y périra pas; car, en attendant que la science soit constituée, ce qui, probablement, n'arrivera pas de sitôt, il est un des systèmes qui représentent un côté du vrai. Aujourd'hui, le sensualisme qui renaît va remettre la philosophie en communication avec les sciences, et rompre son commerce exclusif avec la rhétorique. Nulle mauvaise humeur n'y fera; il faut laisser passer la nouvelle évolution; elle aura son temps et fera son effet.

Après tout, et quel que soit le sensualisme bien marqué de M. Taine, si j'avais à défendre le spiritualisme, je n'en prendrais pas grand ombrage; je tâcherais, sans colère et sans amertume, d'absorber le nouveau système, et d'en tirer parti, à condition seulement de n'y pas voir le dernier mot de la science. N'est-ce pas lui-même qui l'a dit : « En littérature comme en politique (ajoutons, et en philosophie), on ne peut tout avoir. Les talents comme les bonheurs s'excluent. Quelque constitution qu'il choisisse, un peuple est toujours à demi-malheureux; quelque génie qu'il ait, un écrivain est toujours à demi-impuissant[2]... » En d'autres termes, tout ce qui tient à l'humanité est essentiellement incomplet. Il est donc naturel que l'on accepte

[1] Bossuet, *De l'instruction de Monseigneur le Dauphin.*
[2] *Essais de critique et d'histoire*, p. 191.

Digitized by Google

les vues de M. Taine, sans croire qu'elles pénètrent absolument jusqu'au fond des choses.

En effet, de quoi un spiritualiste raisonnable trouverait-il à s'offenser dans les propositions qui suivent :

Le présent reçoit l'impulsion du passé ;

L'homme est influencé par sa race et par son tempérament, par le climat, le milieu et le moment où il vit ;

Ces influences sont toutes puissantes sur l'instinct ; et l'activité réfléchie y échappant seule, il s'en suit qu'elles exercent sur la marche de l'humanité une action décisive et prépondérante.

Ces propositions ne contiennent rien d'exagéré, ni même d'absolument nouveau, car elles remontent au moins jusqu'à Montesquieu. En tout cas, on peut les accepter sans se compromettre dans une doctrine exclusive ; et la large part qu'elles font à la nécessité, dans les causes de l'histoire, n'est pas faite pour jeter le trouble dans les idées morales, puisque le domaine de la liberté est réservé aux actes réfléchis. Nous insistons à cet égard, parce qu'on a déjà commencé et que l'on continuera, sans doute, à condamner les tendances de M. Taine, au lieu de profiter de ce qu'il dégage de vrai et de juste par sa manière d'envisager les choses. Pour nous, s'il se peut, nous n'agirons point ainsi, et nous tâcherons de voir à sa suite les côtés qu'il voit si bien, sans oublier qu'il y a d'autres faces qu'il faudrait embrasser aussi pour être complet ; mais qui peut se vanter d'être complet !

A un autre point de vue encore que celui du spiritualisme, l'incomplet du système de M. Taine nous a frappé en lisant son Introduction. Après avoir posé, comme il les entend, les bases premières de la philosophie de l'histoire, il s'arrête tout court, et s'abstient de donner aucune vue sur les lois mêmes du mouvement historique, ou sur la succession de ce qu'il a nommé « les moments. » Quelques pensées ingénieuses sur la constitution des familles et des États, sur l'apparition des religions, des arts et des philosophies, la constatation fort raisonnable d'une loi de dépendance mutuelle entre toutes ces choses, et puis c'est tout. On dirait que l'auteur voit bien la nécessité, mais non la régularité dans le mouvement social. Religion, art, philosophie, institutions, apparaissent dans son livre comme des bulles qui montent à la surface, quand les conditions favorables « se sont trouvées remplies » (p. XLIII). Mais ces conditions elles-mêmes, qui les dirige ? Assurément M. Taine ne répondra pas : le hasard. Sa discussion contre Stuart Mill prouve qu'il voit au-delà ; mais ici, il a négligé de le dire, et l'on pourrait, en vérité, accorder son exposition avec l'atomisme tout pur.

Digitized by Google

La loi la plus essentielle que M. Taine ait non pas méconnue, mais négligé de poser comme elle le méritait, c'est la vieille loi du *corso e ricorso* de Vico, la loi de l'action et de la réaction, des balancements historiques, des hypertrophies successives par lesquelles l'humanité procède dans son évolution comme le fœtus des animaux. Cet oubli paraît d'autant plus singulier, que l'auteur y aurait trouvé une occasion de glorifier la logique de Hégel, pour laquelle il professe une admiration si grande. Peut-être a-t-il craint d'insister sur une vérité devenue banale; mais il aurait bien su la rajeunir, et, en la mettant convenablement en saillie, il se serait épargné à lui-même des apparences de contradiction capables de tromper un lecteur peu attentif. Ainsi, tantôt M. Taine définit le caractère anglais par un tempérament lourd et sanguin, ami des grosses joies, des grandes chères et des brutalités; tantôt, à quelques pages de là, par un esprit sombre, pratique, positif, ami du devoir et de la contrainte morale. Lequel des deux, est-on tenté de demander? L'un et l'autre; ce sont les deux pôles d'un même caractère, et l'excès de l'un a appelé l'autre périodiquement, tout le long de l'histoire, jusqu'à ce que cette antinomie ait trouvé sa synthèse dans la morale raisonnable et dans le *comfort* utilitaire de notre temps. M. Taine ne méconnaît pas ces vérités élémentaires; il les a même indiquées par plus d'une allusion; mais il fallait insister, comme il l'a fait si bien pour ses théories favorites.

Les balancements historiques n'ont pas lieu sur place et sans bouger; leur succession dessine un mouvement comparable à celui de l'évolution vitale et intellectuelle dans l'individu. Sans parler ici du progrès général de l'humanité, les nations saines, si quelque accident ne vient arrêter leur croissance, ont, comme les individus, une enfance, une jeunesse et une virilité [1]. Cette vérité, à coup sûr, n'est pas méconnue par M. Taine, et son *Histoire de la Littérature Anglaise* en contient la démonstration implicite; mais explicitement, il ne l'a pas formulée, et il s'ensuit encore une hésitation du lecteur, qui peut, sans trop de mauvaise volonté, se demander en vain à quelles lois obéit ici la succession des phases historiques.

Mais c'est trop chercher autre chose que ce que l'auteur a eu en vue. Tout bien considéré, l'idée mère de son livre est dans la double

[1] Ont-elles aussi la vieillesse et la mort? Candolle soutenait que l'arbre étant, non un individu, mais une association d'individus, comme le polypier, ne devrait pas mourir naturellement, et se renouvellerait toujours, si quelque accident ne venait y mettre un terme. Il en est probablement de même des nations.

Digitized by Google

interprétation de la littérature par la race, le milieu et le moment, et de l'histoire nationale par la littérature, en tant qu'elle note par excellence les sentiments de l'homme. Voilà ce qu'il a eu intention de faire et ce qu'il a exécuté avec une réussite excellente. La critique n'a pas le droit de lui demander autre chose, et tout ce qu'elle peut faire est de constater que ce n'est là qu'un aspect et un côté de la vérité. Chacun l'envisage à son point de vue. M. Taine excelle à caractériser chez les autres ce tour particulier qui donne aux esprits leur marque et leur cachet ; mais lui-même, comment le caractérisera-t-on ? A nos yeux, rien n'est plus facile. M. Taine est avant tout un naturaliste[1] qui applique à la littérature, à l'histoire, à la philosophie, à l'homme moral, en un mot, les procédés d'analyse et de classement qui dominent dans la zoologie et la botanique. Sa psychologie est une physiologie, et sa critique littéraire un essai de classification naturelle où les caractères tirés de la race, du milieu et du moment jouent le principal rôle. On pourrait craindre qu'avec un procédé si abstrait, il n'atteignît pas à l'individu, car aucune classification ne suffit à définir l'individu. Heureusement le talent supplée, et l'artiste assouplit ce qu'il y aurait d'un peu roide chez le savant. Le Shakspeare de M. Taine n'est pas seulement un Anglais de la Renaissance païenne, et son lord Byron le produit abstrait de la réaction contre le *cant;* tous deux vivent dans leur individualité particulière et indéfinissable.

Continuons, pour en finir, les observations critiques. On a blâmé, chez M. Taine, une certaine indifférence morale ; mais il nous semble qu'une disposition de ce genre est un effet nécessaire du point de vue d'observation auquel il se place. Un naturaliste se baisse avec la même complaisance pour cueillir une rose ou une ortie. D'ailleurs, est-il indispensable qu'un écrivain témoigne toujours expressément de ses bons sentiments ? Ne peut-il parler d'un assassin sans l'appeler scélérat, et ne doit-il pas compter que le lecteur saura bien trouver l'épithète ? Il suffit qu'il ne dise rien pour pallier le mal ; s'il soulève notre indignation, la sienne est sous-entendue ; et l'effet, pour être discrètement proposé, n'en est que plus fort.

Mais M. Taine ne s'en tient pas toujours à cette réserve, et il tombe quelquefois dans un certain excès. Tout naturaliste impartial qu'il s'efforce d'être, il appartient pourtant à notre pays et à notre race, et ne saurait se soustraire à nos goûts et à nos tendances. Or, s'il en est une bien marquée dans la littérature française, depuis les fabliaux jusqu'à

[1] Il a dit quelque part : « Le critique est le naturaliste de l'âme. »

Digitized by Google

Lafontaine et Voltaire, c'est l'antipathie pour la morale sévère à l'endroit du plaisir. Sauf des exceptions et des réactions qu'on n'a pas à rappeler ici, l'ascétisme nous déplaît; le puritanisme nous met en garde; il nous paraît hypocrite ou tout au moins ridicule; et, quand l'ennui des sermons vient s'y joindre, nous n'y tenons plus. Le fabliau, les bons contes, la gaudriole, la comédie, la philosophie sensuelle et la réhabilitation de la chair, suivant les époques, servent de protestation contre le rigorisme antinational. M. Taine partage visiblement à cet égard les répugnances françaises. A moins que le *self restraint* ne procède de quelque haut principe mystique et excessif, et ne se rachète ainsi par un caractère poétique, il ne peut en réprimer son impatience; elle éclate surtout quand l'abstinence provient de la modération et de l'esprit de conduite. La modération, gâtée chez nous, il est vrai, par les mesquineries bourgeoises, ne trouve en aucun cas grâce devant lui. Il la distingue à peine de la médiocrité, et la poursuit dans les idées comme dans les mœurs, ne cachant pas son peu de sympathie pour les modérés en tout genre, et pour la raison pratique et les « idées moyennes, » qui sont la modération de la pensée.

Cette disposition se comprend jusqu'à un certain point. M. Taine cherche surtout le relief des caractères, et l'on ne saurait contester que l'abstinence ne les étouffe et que la modération ne tende à les effacer. De plus, voulant pousser jusqu'au fond ses analyses, le jugement moral lui paraît superficiel, et inférieur au jugement psychologique qui pénètre jusqu'aux premiers mobiles. « Ni les vices, dit-il, ni les vertus des hommes ne sont de leur nature; ce n'est point les connaître que de les louer ou de les blâmer; ni l'approbation, ni la désapprobation ne les définissent... L'essence de l'homme se trouve cachée bien loin au-dessous de ces étiquettes morales; elles ne désignent que l'effet utile ou nuisible de notre constitution intérieure... Notre véritable essence consiste dans les causes de nos qualités bonnes ou mauvaises, et ces causes se trouvent dans le tempérament, dans l'espèce et le degré d'imagination, dans la quantité et la vélocité de l'attention, dans la grandeur et la direction des passions primitives [1]. » Ces considérations très-fines contiennent beaucoup de vrai, et elles justifient M. Taine de ne pas s'arrêter dans ses recherches au jugement moral; mais elles n'excusent point sa mauvaise humeur contre ceux qui s'y arrêtent et contre les esprits qui se plaisent aux idées moyennes. Ces idées et les jugements moraux, pour n'être pas le der-

[1] *Essais de critique et d'histoire*, p. 212.

Digitized by Google

nier mot de la pensée, ne sont pas des faussetés ; ils existent, et on ne saurait s'en passer. Le naturalisme, dont M. Taine fait profession, exige qu'on les admette à leur place, et l'ennui que certains tempéraments peuvent en éprouver ne compte pas [1].

Dans sa campagne contre l'étroitesse des idées anglaises, il nous semble que M. Taine se fût mieux fait entendre de ses lecteurs, s'il n'avait négligé d'exprimer une distinction qu'assurément il admet, entre la morale de justice et la morale d'ascétisme, deux chapitres très-différents de cet ordre d'idées. La morale de justice, souvent ignorée, plus souvent oubliée, n'est jamais contestée sérieusement ; elle va se développant et gagnant en délicatesse, mais elle ne varie pas plus que la logique, dont elle n'est qu'une branche et une application. La morale d'ascétisme, — c'est-à-dire la question du plaisir, de la jouissance et de la privation, — varie comme les mœurs, comme l'hygiène, comme la richesse, l'économie politique et les idées esthétiques et religieuses. M. Taine a pu en dire qu'il y a « une morale pour chaque siècle, chaque race et chaque ciel. » C'est elle qui fatigue la légèreté française et le sens vivant des artistes. Nous n'avons pas besoin d'insister sur cette distinction ; on en saisit toute la portée ; mais il est bon de ne pas la perdre de vue, quand on lit M. Taine, car elle donne la clef de plus d'une proposition qui, prise trop en général, pourrait effaroucher, et elle met fin, nous l'espérons du moins, à ces accusations d'immoralité si légèrement lancées contre tout ce qui contrarie les idées reçues.

Mais assez de critiques, car, en nous laissant aller davantage aux objections de détail qu'on a toujours à propos des œuvres d'autrui, nous ferions prendre le change à nos lecteurs, et ils pourraient s'imaginer que notre jugement d'ensemble est défavorable, lorsque personne n'apprécie plus que nous le talent de M. Taine, et l'ouvrage par lequel il vient de le manifester dans toute son ampleur. D'ailleurs la valeur de ce livre est indépendante des objections, et, lors même qu'on les admettrait toutes, elles laisseraient subsister le vigoureux effort qui soulève tant de problèmes. C'est par là que nous l'estimons surtout ; et ne dût-il, par impossible, rester debout aucune des solutions qu'il propose, il aurait droit à toute notre reconnaissance pour avoir réveillé des questions que la philosophie laissait dormir. Ce point de vue, qui caractérise à nos yeux la plus grande valeur de M. Taine, explique

[1] Par exemple quand on aura prouvé que Thackeray apporte dans ses romans des préoccupations de satire morale, on ne l'aura pas critiqué pour cela, à moins qu'on ne démontre que la justesse de sa vue en est troublée. Voy. dans les *Essais de critique et d'histoire*, l'article sur Thackeray.

Digitized by Google

aussi pourquoi il n'a pas trouvé grâce devant l'Académie française. Ce vénérable corps, gardien par excellence du langage et des idées de convention, a coutume de s'alarmer devant les systèmes nouveaux et devant les hommes dont les successeurs le recruteront plus tard. Laissons de côté cette pruderie, et, après les réserves plus que suffisantes que nous avons marquées, donnons-nous, en suivant M. Taine, l'admirable spectacle du double développement de la littérature et de la civilisation anglaises, s'expliquant et s'éclairant l'une par l'autre. Ce sera là, si nous ne nous trompons, la meilleure manière de le louer.

II

On est tenté de se demander pourquoi M. Taine a choisi comme champ d'observation la littérature anglaise plutôt que la française, ou que les littératures classiques, qui sont bien plus dans notre tradition et notre familiarité. Il a répondu d'avance à cette question par les raisons les plus satisfaisantes: « J'ai choisi l'Angleterre, parce qu'étant vivante encore et soumise à l'observation directe, elle peut être mieux étudiée qu'une civilisation détruite dont nous n'avons plus que les lambeaux, et parce qu'étant différente elle présente mieux que la France des caractères tranchés aux yeux d'un Français[1]. » En effet, les ressemblances de race et ce qu'on appelle l'air de famille ne sont tout à fait perceptibles que pour les étrangers. Il faut voir de loin pour généraliser sans se laisser distraire par les détails, et c'est justement la généralisation que cherche avant tout M. Taine.

Il caractérise d'abord la race saxonne qui fut la souche des Anglais, et montre ses rapports intimes avec le pays et le climat au sein desquels elle s'est développée. Les bords de la mer du Nord, depuis l'Escaut jusqu'au Jutland, sont occupés par des terres basses, des alluvions boueuses, baignées dans une éternelle humidité, toujours menacées par la vague furieuse, mais produisant la verdure la plus fraîche et les plus gras pâturages. La vie passée entre la pluie et le marécage contribua-t-elle à donner aux Saxons leurs grands corps phlegmatiques, leurs gros appétits, leur brutalité et en même temps

[1] Dans *Lafontaine et ses Fables* (1 vol., Paris, Hachette, 1861, 4e éd.), M. Taine a pourtant donné, sur notre histoire littéraire, des aperçus qui sont un chef-d'œuvre de forme et de pensée.

Digitized by Google

leur médiocre sensibilité nerveuse? Sans nous jeter dans cette physiologie, nous envisagerions plus simplement la question. A nos yeux, ce qui différencie les climats limitrophes de la mer du Nord d'avec les pays méridionaux, c'est que dans ceux-ci l'homme subsiste sans nul effort; le climat l'invite à la paresse; il lui suffit pour exister de se laisser vivre. Sous la zone tempérée froide qui entoure la mer du Nord, la vie n'est possible que moyennant des efforts incessants; mais la nature les récompense, et, à ce prix, elle livre la puissance et la richesse. De cette nécessité imposée du travail sérieux et de la force qu'elle développe, résulte le caractère des Germains du Nord, qui ont renouvelé l'Europe, et dont les Anglo-Saxons et les Northmans ont été les branches les plus fécondes. Lourdeur et solidité de l'esprit, froideur des sens, brutalité, combativité, âpreté, sérieux et attachement au devoir, amour du beau moral indépendamment du beau physique, activité sombre et appétits monstrueux du ventre, tout cela se déduit clairement de l'habitude du travail, et ce seul trait suffit pour expliquer tout.

Quand on parle de travail, on ne confond pas celui des barbares Anglo-Saxons avec l'œuvre méthodique et réglée de l'ouvrier de Manchester. Le travail du barbare est une lutte; il suscite une activité qui se roidit et atteint vite à la violence et à l'exaltation. La poésie anglo-saxonne traduit fidèlement ce caractère; elle est violente, saccadée, passionnée, irrégulière, toute en images exaltées. Les idées s'y développent par soubresauts, avec des mugissements de passion et une concentration qui l'obscurcit, mais la rend plus courte que la prose. Cette littérature qui, d'ailleurs, ne compte guère de monuments, fut de toutes la plus rebelle à l'influence latine et scolastique. En vain le roi Alfred traduisit les vers de Boèce, et les expliqua à l'usage de ses sujets comme une nourrice parlerait à des enfants. Vains efforts; la seule inspiration réelle de l'Anglo-Saxon christianisé fut dans la sombre poésie de Cædmon, déjà imprégnée du sentiment biblique et préludant à Milton.

Cette littérature si nationale subit une grande déviation par suite de la conquête normande, ou plutôt française; car les compagnons de Guillaume le Conquérant étaient Français de fond, d'esprit et de langue, bien qu'avec des traits propres et provinciaux qui rappelaient les anciens pirates northmans. M. Taine les appelle ingénieusement « des coureurs héroïques d'aventures profitables. » Leur esprit positif, calculateur et attentif au gain ne passa pas en vain sur l'Angleterre. La langue elle-même atteste à quelle profondeur pénétra la conquête. Si la grammaire

Digitized by Google

est restée saxonne, les deux tiers [1] du vocabulaire sont français, surtout les mots abstraits et scientifiques. Il existait pourtant une opposition radicale entre l'esprit anglo-saxon, tel que nous l'avons défini, et l'esprit français, essentiellement prosaïque et déductif. Aussi, par suite de la conquête, l'originalité anglaise fut refoulée et disparut pour quatre cents ans. Elle ne périt pas cependant, car les Saxons gardèrent la liberté civile, et formèrent une classe moyenne robuste et riche, sur laquelle l'aristocratie normande eut le bon sens de s'appuyer, et où, dès le xve siècle, sir John Fortescue, chancelier d'Angleterre, voyait déjà la force de sa nation, et la base des libertés anglaises, par opposition, disait-il, à la « couardise qui empêchait les Français de se soulever » contre leurs oppresseurs.

Déjà, au xive siècle, l'esprit saxon s'était attaqué aux questions religieuses; il avait produit la vision de Pierre Plowman, et suscité Wycleff et les Lollards. Cet avant-coureur du protestantisme était plus avancé que Luther. L'État se crut menacé avec le clergé, et les Lollards furent écrasés; mais leur esprit subsista, caché comme une roche qui n'affleure pas le sol, pendant tout le xve siècle, pour faire au xvie sa grande éruption.

La littérature anglaise, à partir de la conquête, ne vaut guère qu'on s'y arrête jusqu'à Chaucer. C'est une imitation assez lourde, dont la France est le modèle. Chaucer apparut au moment où le moyen âge religieux et féodal se détendait; il représente à merveille une époque de sensualisme amoureux bridé par la scolastique. Encore esclave pour le fond de l'imitation française, pour la forme, c'est un grand précurseur. Ses contes de Cantorbery annoncent déjà l'aptitude anglaise pour l'observation des caractères. Mais le plus grand progrès de Chaucer par rapport aux fabliaux français, c'est qu'il s'affranchit de cette narration enfantine qui coulait au hasard et à la dérive. Il a le sentiment de l'ensemble et des détails; il conçoit et il exécute; il se relit et se corrige. C'est le commencement de l'art, et Chaucer prépare dans le langage les outils que les grands ouvriers vont bientôt mettre en œuvre.

La renaissance, qui fut une délivrance universelle, délia en Angleterre le génie humain et le génie saxon également captifs, et se mani-

[1] M. Taine dit « le tiers; » c'est une erreur. Nous lui en signalerons une autre en fait de philologie; il croit à tort que *Danemark* veut dire « terre basse. » *Dane-mark* signifie frontières ou pays des Danes, nation gothique que M. Bergmann a fort ingénieusement identifiée avec les Daces, compagnons des Gètes.

Digitized by Google

festa doublement, par une réaction païenne ou naturaliste contre les sombres ténèbres du moyen âge, et par une réaction puritaine contre les pratiques scolastiques et vides de ce temps. La renaissance païenne n'a été nulle part plus courte ni plus splendide qu'en Angleterre. Elle y procédait de la renaissance matérielle que la royauté avait suscitée à la fin du xve siècle en établissant partout la paix publique. L'homme se mit dès lors à compter sur le lendemain; on eut le sentiment, depuis longtemps perdu, de la sécurité; on se nourrit, on s'amusa, on se prit à aimer la vie et à la manifester au dehors, par les arts et la littérature aussi bien que par les joies les plus grossières. La transition est dans Surrey, le premier Anglais qui ait « bien écrit. » Le besoin d'épancher au dehors une surabondance de verve produisit l'*euphuisme* de Lily. Ce style outré et tourmenté, qui semble aujourd'hui parfaitement ridicule, doit être jugé à son moment et à son point; il fut le fruit quelque peu monstrueux d'un excès de vie. Le chevaleresque Spenser n'est guère plus naturel, et si M. Taine l'admire beaucoup, ce ne peut être qu'historiquement, tant ce perpétuel et mystique idéalisme et ces grandes allégories à la Véronèse et à la Rubens sont éloignés de nos mœurs. Que Spenser soit un Arioste sérieux et convaincu, à la bonne heure; mais hélas! il lui manque le sourire qui a fait survivre l'Arioste.

Cette renaissance se manifesta surtout au théâtre. Jamais au monde les conditions de l'art dramatique n'avaient été si favorables. Le parterre avait à la fois le goût de l'action et de la déclamation; nul scepticisme ne gâtait son plaisir. L'illusion habitait si bien l'âme des spectateurs, qu'il devenait presque inutile de la produire sur les planches; il suffisait d'avertir le public pour lui faire voir au naturel une forêt ou un combat. C'est la faculté des jeunes cerveaux que de se représenter ainsi les choses vivantes; elle a permis à Shakspeare de produire des effets auxquels ne sauraient atteindre les moyens puissants, mais limités, dont on dispose aujourd'hui.

Laissons de côté les prédécesseurs de ce grand homme, Marlowe, si dramatique, Ben Jonson, « un Béhémoth littéraire, » dont la forme véhémente cachait le plan moral qui fut plus tard celui de notre théâtre classique; il n'en différait que par le débraillement, et au fond il excelle surtout dans la peinture des caractères et dans l'exposition claire et symétrique des idées. Arrivons à celui auquel la renaissance anglaise aboutit de tous les côtés. C'est une des stations du livre de M. Taine, et il y apporte tant de lumière, qu'il faut bien s'y arrêter un peu avec lui.

Digitized by Google

Force nous est pourtant de rappeler une restriction que nous avons indiquée plus haut. Selon M. Taine, pour comprendre la psychologie de Shakspeare, il faudrait considérer l'homme comme fou par nature, et sage seulement par rencontre et par accident. Nous croyons poser tout ce qui est nécessaire, en reconnaissant que dans Shakspeare (comme dans Gœthe), au rebours du sens commun, mais trop souvent, hélas! conformément à la nature, les passions règnent et gouvernent, et l'intelligence ne fait que les servir, sans essayer de les contenir ni de les contrecarrer. Cette absence de la raison, ces motifs d'action puisés dans la partie pour ainsi dire physiologique de l'âme, sont blâmables au point de vue moral, mais il faut avouer qu'ils donnent aux personnages du poëte un caractère effrayant de réalité.

Pour appliquer cette façon d'envisager les choses, Shakspeare avait à son service une imagination spéciale. Il peignait par figures accumulées, avec une incroyable brusquerie d'élan, et une incohérence apparente provenant de l'omission des intermédiaires. Il volait de sommets en sommets, et jamais personne n'a égalé sa concentration, son bouillonnement et son abondance extraordinaire. « Les objets entraient organisés et complets dans son esprit; ils ne font que passer dans le nôtre désarticulés, décomposés pièce par pièce. Il pensait par blocs et nous pensons par morceaux... Nous atteignons la justesse et la clarté, mais non la vie. Shakspeare laisse là la justesse et la clarté, et atteint la vie. » Sa faculté unique est « l'imagination exaltée, délivrée des entraves de la raison et de la morale. Il accepte la nature et la trouve belle tout entière. » La dignité choisit entre les actes; donc ici pas de dignité; on se permet tout, l'enfantillage, les riens à côté des choses terribles. La raison commande la mesure; ici, pas de mesure, mais la violence et l'emportement, l'indécence et la grossièreté, la rage folle, la cruauté insensée et furieuse.

Il est aisé de vérifier cette analyse en examinant les personnages, à commencer par les grands caractères. Coriolan représente un tempérament, Macbeth une monomanie, Hamlet un empoisonnement moral. Quoi de plus réussi que les stupides, ces imaginations brutes où il entre moins de l'homme que de l'animal, Caliban, Ajax, Cloten dans *Cymbeline*, Polonius, la Nourrice de Juliette. Les femmes ne sont guère plus raisonnables : livrées absolument au dévouement et à l'amour, la réflexion n'entre pour rien dans leur conduite. L'esprit dans Shakspeare n'est pas non plus ce bon sens incisif et concentré de Voltaire et de la France; c'est un choc de traits, de paradoxes et de fantasmagorie, quelque chose comme les conversations des artistes entre eux, où il ne s'agit

Digitized by Google

pas de faire jaillir la lumière, mais de s'exciter par des rapprochements d'idées inattendus. Tel est Mercutio ; tel est aussi Falstaff, qui, suivant l'ingénieuse expression de l'auteur, « a les passions des bêtes et l'imagination des gens d'esprit. »

Il faut bien s'arrêter et renvoyer nos lecteurs aux cent-vingt pages qui composent l'étude sur Shakspeare. Elles sont désormais l'introduction indispensable pour lire le plus grand des poëtes dramatiques.

La renaissance païenne ne dura qu'un moment, comme toutes les grandes époques poétiques. Elle périt bientôt par l'exagération de ses défauts, et par l'appauvrissement de ses idées. Abraham Cowley, le dernier de ses représentants, n'en a pas une ; ce n'est plus un poëte, mais un écrivain, ou, pour mieux dire, un artisan de langage. Mais, chez une nation vivante, ces fins de périodes ne sont que des transformations. Au moment où l'art languit, la science apparaît, et le sentiment de la beauté fait place au besoin de la vérité. Le XVIe siècle a retrouvé la nature que le moyen âge avait enfouie sous la scolastique; ivre de cette découverte, il l'a chantée ; maintenant il est temps de l'étudier. L'âge de la prose arrive à son tour ; mais trop de poésie y demeure encore et l'embarrasse. Cette prose manque de l'esprit d'analyse, et des allures aisées de la conversation ; dans sa plénitude et sa surabondance, elle reste lourde, pédante et barbare. Un tel état d'esprit se manifesta d'abord chez Robert Burton, un solitaire d'université, d'une érudition énorme et indigeste. La bizarrerie que les Anglais nomment *humour* apparut pour la première fois dans son *Anatomie de la mélancolie*, où il parle de tout et prélude pesamment à Sterne. Sa science en fermentation a des conjectures sur tous les sujets, entasse les raisons pour et contre, et finit par le doute.

Le grand Bacon, qui vint ensuite, est par son langage le plus poëte des philosophes modernes. Il parle comme un oracle, par symboles, sentences et intuitions, au lieu d'argumenter comme un philosophe terrestre. Mais, par un étrange contraste, le fond de sa doctrine n'avait rien d'idéal ; il ne rêvait qu'utilité, application, et méprisait les spéculations sur l'essence des choses. Il cherchait à « munir le genre humain de nouvelles puissances et de nouveaux instruments d'actions. » Comme à Moïse, il ne lui fut donné que de voir la terre promise sans y entrer. « Il a indiqué la route et ne l'a point parcourue ; il a enseigné à découvrir les lois naturelles, et n'a découvert aucune loi naturelle. » Pourquoi ? c'est qu'il lui manquait encore le sentiment du simple et du complexe, ce sentiment analytique que Galilée et Descartes devaient apporter au monde, et qui allait faire l'âge classique.

Digitized by Google

La renaissance païenne ne domina jamais entièrement en Angleterre; elle n'y eut pas même de très-profondes racines, étant peu sympathique au génie de la race saxonne. Les Anglais cherchaient autre chose que la vitalité sensuelle; ils songeaient à fonder leur société sur le respect de la liberté et de la justice. Le côté plastique des choses les intéressait peu; leur idéal était la noblesse intérieure. La morale, prise au sérieux et dans son application positive, fut le grand ressort de la réforme anglaise, comme l'art et le sentiment du beau furent les ressorts de la renaissance italienne.

Ce serait juger à faux la réforme anglaise que d'en attribuer l'origine aux passions individuelles d'Henri VIII. La facilité avec laquelle elle réussit montre combien la nation y était disposée, et d'ailleurs on sait qu'elle couvait depuis plus de deux cents ans. L'Église anglicane, qui en fut le premier produit, était un compromis pratique entre l'ancien culte, l'esprit moral de la réforme et l'esprit libéral de la renaissance. Elle garda quelque chose des vieilles cérémonies; mais ses principaux chefs, tels que Hooker, Hales, Chillingworth, Taylor, posèrent de larges principes qu'on chercherait en vain à la même heure chez les autres sectes protestantes; les premiers, ils nièrent la damnation des dissidents, reconnurent l'autorité de la conscience individuelle en matière de religion, et même établirent contre les puritains que « la parole intérieure, » c'est-à-dire la conscience et la raison, est au-dessus de la lettre biblique.

L'Église anglicane représentait la réforme modérée; mais les évolutions historiques ne s'arrêtent pas à la modération. Le puritanisme se chargea de le démontrer. Les puritains étaient les Anglais pur sang des classes moyennes et inférieures, que la renaissance païenne n'avait atteints à aucun degré. Leur exagération venait de leurs préoccupations exclusivement morales, et d'une croyance pour ainsi dire maladive à la justice de Dieu, qui leur faisait attribuer une importance ridicule aux plus petites choses. De là, l'idée de la grâce gratuite et de la damnation naturelle de l'homme; de là cette vie sombre, retranchant tout plaisir, et consacrant les tendances sévères de la race. En même temps, avec leur esprit étroitement pratique et dépourvu de généralisation, ils traitaient la religion en affaire juridique, et la Bible à la main, comme si c'eût été un texte de procédure, ils chicanaient, épiloguaient sur toutes choses. Mais, s'ils ne s'élevèrent pas bien haut, ils eurent l'héroïsme et la prudence; ils surent résister et subir le martyre; mieux encore, ils surent vaincre militairement et politiquement. Cromwell, en qui ils se personnifièrent, est un mélange très-sincère

Digitized by Google

de mysticisme et de politique raffinée; il ne lui manque que la grande élévation.

Il ne sortit pas de ce mouvement une forte littérature; les puritains n'en possédaient pas les éléments, n'ayant ni l'idée du beau, ni la philosophie, ni la raison, ni la liberté, et exclusivement préoccupés d'appliquer une morale stricte à leur vie et à celle de l'État. Cette préoccupation, suivant M. Taine, établit une différence profonde entre les deux révolutions d'Angleterre et de France; chez nous, sur les ruines de la Bastille, on écrivait *Ici l'on danse!* Pourtant il nous semble que la distinction ne doit pas être poussée trop loin. Vraie en 1789, quand notre révolution était dans son caractère naturel et ennemi de l'ascétisme, elle ne le serait plus en 1793, quand la vertu fut « à l'ordre du jour, » et que la France, oubliant sa bonne humeur nationale, se soumit à l'austérité des Jacobins, fils des jansénistes et petits-fils de Calvin.

Le vrai littérateur du puritanisme anglais fut le chaudronnier ambulant Bunyan, avec son *Voyage du Pèlerin*. Pour juger équitablement ce livre, il faut cesser de penser à la française, sans quoi on n'en lirait pas dix pages. En le lisant au point de vue historique, on parvient à sentir, sous ces allégories d'un mysticisme exalté, une poésie spontanée qui atteint au grand art. *Le voyage du Pèlerin* est, après la Bible, le livre le plus répandu en Angleterre; il y tient la même place que chez nous l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Milton se rattachait aussi au puritanisme, mais il le dépassa de toute façon, par sa culture et par la portée de son esprit. Il n'avait rien de fiévreux et d'intermittent comme les voyants puritains; c'était un esprit lucide et maître de soi, concevant et chantant une beauté idéale avec un enthousiasme logique et nourri par l'étude. Il connaissait à fond l'Italie et il porta l'éclat de la Renaissance dans le sérieux de la Réforme. M. Taine raconte à merveille sa vie et ses mœurs, trop sévères et trop tendues pour le rendre agréable à ceux qui l'entouraient [1], et son rôle politique, éminent dans la théorie, quand il tint la plume pour revendiquer la liberté de la presse, mais absurde dans la pratique, et étranger aux conditions de la réalité. En religion, sa haine contre l'épiscopat le mena au-delà des presbytériens, à l'indépendantisme absolu, jusqu'à ne communier avec aucune Église, et à être son Église à lui tout seul.

[1] Ainsi il faut reléguer au nombre des légendes le dévouement de ses filles quand il fut aveugle. Il est vrai qu'elles lui faisaient des lectures en langues étrangères, mais elles s'en plaignaient amèrement, et l'une d'elles disait : « Une vraie nouvelle, ce serait sa mort! »

Digitized by Google

En poésie, il avouait Spenser pour son modèle, mais son style est déjà plus voulu et plus composé que celui de la Renaissance. Il voit de haut, pense toujours à l'idéal, et sent plus la grandeur que la vie.

M. Taine n'est pas indulgent pour son *Paradis perdu*. Au fond, il n'a pas tort. Pour bien aborder un pareil sujet, il aurait fallu rêver comme Spenser, ou être halluciné comme Dante, ou se retremper, comme Gœthe, dans l'inspiration métaphysique. Mais le protestantisme ne fournissait rien de tout cela; « il n'avait que refondu l'homme, il n'avait point recréé Dieu, » et ne pouvait dès lors produire une épopée divine; son triomphe devait être de décrire, avec Bunyan, les tentations et le salut de l'âme. Milton, voulant peindre le ciel, evhémérise et rapetisse tout. Son Dieu est un roi, son fils de Dieu un prince de Galles, et son ciel un Westminster; Adam et Ève sont Anglais et parlent comme des bourgeois de 1650. L'œuvre est noyée dans des dissertations et des ergotages théologiques, caractéristiques de l'époque, mais fastidieux au suprême degré. Le christianisme de Milton n'a d'ailleurs rien de tendre et de sympathique; le moteur universel, qui dans le Paradis de Dante était l'amour, est ici une sèche et triste obéissance. Mais le poëme se relève par Satan et l'enfer. Satan a l'énergie superbe d'un Anglais à la troisième puissance. La raison et la dignité, comme on les comprend aujourd'hui, sont de son côté, et, au fond, c'est lui qui est vainqueur. Ainsi, dans Milton, l'influence de la race a dominé malgré lui et l'a fait réussir au rebours de ses intentions.

L'âge classique apparut d'abord dans la forme seulement, car la pensée débuta, sous la Restauration, par une véritable orgie anticlassique, réaction inévitable, où la brutalité bestiale de la cour de Charles II succédait aux folies puritaines. On en jugerait mal par Grammont et Hamilton, qui parent ces ordures de la grâce et de la légèreté françaises, et les déguisent sous un épicuréisme spirituel et naturellement modéré. Les Anglais n'ont pas ce talent ; quand ils perdent la morale, ils deviennent de laides et violentes brutes. On les voit alors applaudir au *Hudibras* de Butler, un poëme de laquais, plate contrefaçon de Don Quichotte par un Scarron ignoble et méchant. Les mœurs oscillent entre la platitude et la violence des duels. L'indépendance passerait pour une révolte ; les idées seraient dangereuses; on se divertit aux froides obscénités de Rochester, et à la dépravation bête des courtisans.

Cette époque eut son philosophe dans Hobbes, un esprit positif d'une admirable netteté, comme Bentham devait l'être plus tard, mais

Digitized by Google

n'ayant des choses qu'une conception grossière. Matérialiste déterminé, il réduisit l'homme à l'animal pour le jeter aux pieds du pouvoir absolu, seul capable de le maintenir. C'est la philosophie du dégoût contre la révolution et le puritanisme.

La police et la suprématie royale ayant fait disparaître les mœurs féodales, on voit naître les manières de cour et de salon. La grande affaire n'est plus d'agir, mais de causer; c'est-à-dire de s'exprimer nettement et légèrement à la fois, et d'intéresser en se faisant comprendre. La Renaissance avait pris possession de tout et poussé des pointes dans toutes les directions. Maintenant on éclaircit, on vérifie, on classe, on aligne. C'est l'âge de l'ordre dans les idées, et du talent de bien écrire. On en trouve le type dans W. Temple, épicurien avoué, égoïste réfléchi, homme du monde accompli; il écrit sur tout : sur la politique, sur l'histoire, sur le jardinage; il disserte agréablement, mais de temps en temps, quelque grosse balourdise vient donner la mesure du fond.

Tout le monde écrit bien, sans euphuisme et sans galimathias; ce sont les idées qui manquent ; voyez Waller. On tâche de s'en dédommager en imitant la France, en essayant du moins de l'imiter; car jamais nations voisines n'eurent moins d'aptitude à se copier l'une l'autre. On en peut juger par le théâtre. Le nôtre atteignit sa perfection dans Molière. Le procédé en est clair et uni : la fable est simple, on cherche à dégager une idée générale et à nous faire jouir de la netteté de sa filiation. Molière, en particulier, nous montre sous un jour explicatif et plaisant les choses tristes de la vie. George Dandin est ridicule, Orgon est crédule, Alceste grognon, Harpagon avare, et leurs mésaventures en sont justifiées. En même temps, Molière nous rend confiance à la nature humaine en présentant toujours, par contraste, le portrait du parfait homme du monde, raisonnable, modéré, sans être froid, ni pédant, ni lâche, et mettant les rieurs de son côté. Ce mélange de solidité et d'élégance caractérise la France et le XVIIe siècle. C'est que la société ne nous déprave point; elle nous développe, elle excite nos idées. En Angleterre, au contraire, l'évolution morale a toujours eu lieu solitairement. A ce moment mondain de la Restauration, il n'y avait donc ni honnêteté ni pensée, et c'est pourquoi leur comédie d'alors a manqué de l'une et de l'autre, et n'a su qu'amuser en peignant les vices avec exactitude.

A cette époque, en effet, le théâtre avait changé comme le public. On n'y cherchait plus le rêve poétique. Shakspeare ennuyait; on voulait l'imitation des saletés de la réalité et l'apologie de la débauche.

Digitized by Google

Wycherley répondit à ces tendances et devint l'auteur à la mode. Il écrivait avec verve et netteté et avec une imagination naturellement réaliste, que rien ne rebutait, et qui se plaisait aux scènes impossibles. Peut-on dire qu'il a imité Molière, et refait le *Misanthrope* (*The plain dealer*)? Célimène est changée en catin, et Alceste en capitaine de navire, et tous deux sont jetés au travers d'une action inextricable. Il faut lire ces scènes pour se figurer jusqu'où peut aller la licence et la brutalité des mœurs. Pourtant, au fond de tant de crudités, on croit encore sentir le génie anglais, sombre et moral, peignant le vice jusqu'aux détails, pour mieux le stigmatiser.

Dryden et Otway gardèrent encore, avec une inspiration inférieure, un souffle shakspearien; puis Vanbrugh, Farquhar, Congrève, apaisèrent la comédie, et l'Angleterre devint trop morale pour que l'inspiration dramatique pût s'y continuer. Elle n'y avait eu que les deux moments de la renaissance païenne et de la restauration antipuritaine. Aujourd'hui il n'y a pas de scène plus vide en Europe; la bonne compagnie ne va qu'à l'Opéra-Italien, et abandonne le reste au peuple.

La révolution de 1688 ne changea pas brusquement l'état moral; à son origine même elle augmenta plutôt l'immoralité. C'est l'époque où lord Chesterfield donne à son fils des conseils de corruption fardée de bonnes manières. Gay a représenté la haute société de ce moment dans son *Opéra des Gueux*, sous le symbole d'une bande de voleurs. Dans cette recrudescence de démoralisation, M. Taine semble voir l'action de quelques grandes familles auxquelles la chute des Stuarts avait livré le pays et qui l'exploitaient sans honte. Nous ne voudrions pas accuser si exclusivement l'aristocratie anglaise, la seule de ce bas-monde qui ait jamais valu quelque chose, et nous voyons dans cette série de chutes morales la conséquence naturelle de cent ans de révolution. Il faut de longues années pour que les consciences se raffermissent après ces grands ébranlements, dont la continuité finit par ne plus laisser aucun principe debout.

D'ailleurs, l'immoralité anglaise n'était qu'à la surface; le dessous était sain et le fleuve national s'épura en continuant de couler selon sa pente naturelle, c'est-à-dire par une reprise du puritanisme, qui n'est, au fond, que l'exaltation du sens moral. Wellesley apparut, et il réduisit l'essence de la religion à se sentir touché de la grâce. Ses disciples tombaient en convulsions comme les derniers Jansénistes. A sa mort, il en comptait quatre-vingt mille. Ils sont aujourd'hui plus d'un million, et constituent, sous le nom

Digitized by Google

de Méthodistes, la partie la plus zélée du protestantisme. Mille autres sectes, allant jusqu'aux ariens et aux unitaires pullulèrent en même temps. Cette recrudescence des « Variations » protestantes fut la preuve même du réveil religieux, et la liberté les rendit absolument sans danger. L'Angleterre eut alors ses prédicateurs, comme la France venait d'avoir les siens. Mais, quelle différence! La prédication française avait été toute littéraire; celle-ci fut toute pratique, sans souci de l'art. « Si Barrow est redondant, Tillotson pesant, South trivial, le reste illisible, ils sont tous convaincants, » et ils ont réformé les mœurs. Les professeurs d'irreligion tels que Toland et Bolingbroke, qui devaient faire école en France, rencontrèrent sur le sol anglais des adversaires plus forts qu'eux, et qui étaient les plus grands noms de la science, de la philosophie et des lettres, Boyle, Newton, Clarke, Locke, Addison, Swift, Johnson, etc., etc. Ces nouveaux apologistes du christianisme contre le déisme et le doute déployèrent peu de critique, et leur sens historique et philosophique fut des plus faibles. Mais une autre préoccupation les animait; ils défendaient la religion en tant que morale, et jamais on n'a mieux réussi ni si bien attiré l'opinion à soi.

Tout en reconnaissant que le plus grand effort de l'esprit anglais se porta de ce côté et qu'il manqua d'audace en métaphysique, nous n'irons pas jusqu'à dire avec M. Taine, que les Anglais n'eurent qu'une « philosophie de marguilliers, » et à passer Locke sous un dédaigneux silence. Locke, et l'école écossaise après lui, ont fondé la psychologie et l'économie politique, qu'il faut bien compter pour quelque chose. J'ai peur qu'aux yeux de M. Taine leur grand tort ne soit dans leur modération, car, nous l'avons dit, ce critique si sagace et si impartial devient aisément injuste quand la modération apparaît sur la scène.

La politique n'eut pas moins à gagner que la religion morale au développement de l'Angleterre pendant le siècle dernier. Précisée dans la déclaration de 1688, elle fut démontrée par Locke, et se fonda sur le profond sentiment qu'a chaque homme de son droit et de l'égale protection de la loi pour tous. Montesquieu appelle les Anglais « des confédérés plutôt que des concitoyens, » tant chacun d'eux a l'air d'un souverain pour son compte. L'animosité des partis et la publicité naissante engendrèrent alors une grande éloquence politique, un peu lourde et sentant l'esprit germanique, mais réelle, pratique et puissante. Il suffit de nommer les deux Pitt, Fox, Junius et Burke. Ce dernier devint la voix de son pays dans l'antagonisme qui, depuis cent cin-

Digitized by Google

quante ans s'était préparé entre l'Angleterre et la France. L'Angleterre avait passé ce temps à se réformer et à s'organiser en tout; elle était devenue, suivant un mot de Johnson, la nation qui cultivait le mieux son sol et son esprit. Les Français avaient fait juste le contraire : en retard pour toute organisation pratique, ils s'étaient développés dans le sens de la politesse, de la causerie, de la spéculation et des idées générales, et ils arrivèrent ainsi à leur grande révolution avec une confiance exagérée dans la raison pure et dans la bonté de l'homme, et un manque effrayant d'idées applicables et d'intelligence de la réalité. Indépendamment des intérêts, une opposition si absolue devait amener un choc violent entre les deux peuples. Burke se chargea, en des pamphlets de génie, de préciser les griefs et de dresser l'acte d'accusation de la France par l'esprit anglais[1]. La transformation de l'esprit anglais au XVIIIe siècle se personnifia en deux hommes, Addison et Swift. Le premier, façonné par les bonnes études, d'un agréable commerce, non-seulement honnête homme, mais heureux, d'un bonheur qui fit de lui l'être le plus bienveillant, le plus aimé et le plus respecté de tous les partis; prédicateur laïque dans ses Revues, dont la grande et l'unique fin, il le dit lui-même, était « de bannir le vice et l'ignorance du territoire de la Grande-Bretagne. » — « Ce n'était pas, ajoute M. Taine, une petite affaire que de mettre la morale à la mode. Addison l'y mit et elle y resta. Auparavant, les gens honnêtes n'étaient pas polis, et les gens polis n'étaient point honnêtes; la piété était fanatique et l'urbanité débauchée; dans les mœurs comme dans les lettres on ne rencontrait que des puritains ou des libertins. Pour la première fois, Addison réconcilia la vertu avec l'élégance, enseigna le devoir en style accompli et mit l'agrément au service de la raison. » Un tel éloge sera-t-il diminué, parce qu'on ajoutera qu'aujourd'hui le style d'Addison paraît un peu lourd et apprêté, et que, sous le moraliste, on sent trop l'économiste? Goûtons plutôt les qualités d'un esprit si aimable. Il avait cette charmante gaîté flegmatique, qui rend les Anglais spirituels à leur façon; l'amour de la

[1] Comme Burke a beaucoup prophétisé dans ces pages qu'il faut bien que nous admirions en frémissant, on nous permettra de citer quelques lignes qui ont une certaine actualité pour des esprits tournés comme les nôtres, à l'heure qu'il est, vers l'acquisition de la liberté politique. Rappelons-nous-en, au moins, les conditions :

« Les hommes sont aptes à la liberté en proportion exacte avec leur disposition à enchaîner leurs appétits... La société ne peut exister sans qu'il y ait quelque part un pouvoir qui contrôle les volontés et les appétits; quand il n'est pas en dedans, il faut qu'il soit en dehors. Il est décidé dans l'éternelle constitution des choses, que les esprits intempérants ne peuvent être libres. Leurs passions forgent leurs chaînes. »

Digitized by Google

nature, et surtout l'observation des caractères, par laquelle il préluda aux romans de mœurs, qui devaient être « la grande œuvre des lettres modernes. »

Swift fait la contre-partie d'Addison. Il trouva les conditions de son talent dans son existence misérable et dans son esprit chagrin, orgueilleux et rancuneux. Son coup d'œil fin et pénétrant voyait la laideur des détails, mais il n'était pas assez philosophe pour embrasser l'ensemble et comprendre le fond; de là son pessimisme. Pour s'accommoder du monde, il faut avoir la médiocrité d'esprit qui se contente des surfaces, ou le sens philosophique qui remonte aux causes et à la liaison nécessaire des faits.

Comme journaliste et pamphlétaire, Swift a été le maître du genre. Il avait le calme avec la force et la haine, et l'art de se faire comprendre de tous, n'abordant jamais les idées générales et s'en tenant à une polémique précise sur la chose ou contre l'homme dont il s'agissait. Il excellait surtout dans l'ironie grave, et peut passer pour l'inventeur d'un certain genre de plaisanterie atroce et de rire funèbre. Voyez, par exemple, son terrible pamphlet de 1729 sur la misère de l'Irlande, où il propose d'engraisser les petits enfants et de les manger. Il mourut fou peu de temps après, laissant, dans son *Conte du Tonneau*, la raillerie amère des sectes religieuses, et, dans son *Gulliver*, la satire la plus sanglante qui ait été écrite contre la perversité humaine. Au rebours du procédé poétique, celui de ce livre consiste à transporter le réel dans l'idéal. L'homme y apparaît laid en grand, ridicule en petit, en somme un *Yahou*, c'est-à-dire une bête immonde et au-dessous des animaux.

Après Addison et Swift, voici venir le roman moderne, antiromanesque, qui peint les caractères et la vie réelle. C'est la sévère pensée bourgeoise qui chasse les divertissements à la française, les polissonneries et les élégances de conversation. On commence par Foë, un Swift apaisé, tellement réaliste, qu'on doute, en le lisant, s'il ne décrit pas la réalité même, et si *Robinson Crusoé* n'est pas une histoire véritable. Puis vient Richardson, un honnête imprimeur, qui se mit, à cinquante-deux ans, à écrire ses romans puritains, *Paméla*, *Clarisse Harlowe*, *Grandisson*, bourrés de trop de morale avec trop peu d'esprit, et avec une longueur de développements antilittéraire. Fiedling est l'opposé de Richardson. Ses romans gais, populaires, pleins de vie et d'appétits, se plaisent à soulever le rideau et à montrer, sous la raison superficielle, les secrets motifs de nos actes, les vanités, les folies, les concupiscences. Moraliste à sa manière, il conclut que la vertu est

Digitized by Google

un tempérament, et les règles un bavardage et une hypocrisie. Avant tout, il veut qu'on soit jovial, et qu'on revienne à la nature ; mais la nature a aussi la finesse, la délicatesse, la poésie, la chevalerie, la profonde réflexion, toutes choses dont il ne se doute guère. Sterne est un micrographe, qui cherche le réseau des petites causes. Les autres se contentent d'extraire la plante avec ses grosses racines ; il lui faut tout le chevelu, jusqu'aux dernières fibrilles. Le genre atteignit enfin sa perfection dans le roman humoristique de Goldsmith.

Au centre du groupe, trône le Dr Samuel Johnson, lexicographe, critique, essayiste, bizarre et malplaisant personnage, qui fut le dieu et l'oracle de son temps, parce que ses *Essays* étaient des sermons, et que les Anglais cherchaient en toute chose une morale pratique et applicable.

C'est cette école du XVIIIe siècle qui a changé la barbarie anglaise en civilisation. Les poëtes de la même période eurent assurément moins de portée, mais M. Taine leur est trop dur. Ils se ressentent trop de son antipathie pour les époques classiques, qui excellent par le respect des règles et par l'expression nette et symétrique des idées moyennes et honnêtes. Pourtant, au point de vue naturaliste où il aime à se placer, la période classique est la suite et comme la conclusion de la Renaissance. Il notait avec plaisir le premier jour où Chaucer commença à écrire avec intention et composition réfléchie. Ceci est la fin de ce commencement ; l'écrivain, devenu définitivement maître de son instrument, s'y exerce en virtuose. Pope, le chef de cette école, est en effet très-artificiel. Le *Raping of the Lock* et la *Dunciade* sont des chefs-d'œuvre de versification plutôt que d'idées, et on n'en supporterait pas la lecture aujourd'hui. Mais *les Essais sur l'homme* ont gardé de la valeur. M. Taine en admire la facture ; ils l'impatientent cependant, parce qu'ils célèbrent le déisme et la modération, qui lui déplaisent. Pourquoi se départir ainsi de la méthode naturaliste ? Elle exclut les goûts et les préférences. Outre que le déisme et la modération ont autant de droits à être exprimés que le panthéisme et l'exagération passionnée des sentiments, ces deux opinions apparurent à leur heure en Angleterre, et l'on peut y voir le résultat d'une transaction, ou, si l'on veut, d'une transition entre les puritains et les libres penseurs. L'ennui que M. Taine en éprouve n'est vraiment pas un argument. Croit-il, par hasard, que la *Fairy queen* de Spenser et le *Pilgrim's progress* de Bunyan nous amusent ? Au fond, quand on étudie, il n'y a d'ennuyeux que les œuvres manquées dans leur genre. Quand on lit pour lire et pour se délecter, c'est autre chose, et sauf quelques chefs-

Digitized by Google

d'œuvre qui tiendraient dans une armoire, on ne s'amuse guère qu'aux écrits de son temps. Laissons donc de côté l'ennui pour reconnaître que du temps de Dryden et de Pope, comme du temps de Boileau, « les hommes avaient surtout besoin de mettre leurs idées en ordre, et de les voir bien claires en des phrases bien nettes. Aujourd'hui que ce besoin est satisfait, il a disparu ; ce sont des idées qu'on demande et non des arrangements d'idées... » Quand M. Taine parle si bien, croit-il condamner les classiques ? A nos yeux, il les justifie, en même temps qu'il justifie aussi, à notre grande satisfaction, la révolte qui, en profitant de leur acquis, a brisé leur joug et amené la période où nous sommes.

Cette période, selon M. Taine, se caractérise par l'avènement de la démocratie en France et de la philosophie en Allemagne. Je dirais plus volontiers de la science en Europe, car il me semble que ce grand mouvement a commencé avec la chimie et les sciences naturelles comparatives, et qu'il finira sans doute avec l'école critique. La philosophie allemande, tout en étant un moment très-important de cette période, n'en a dit, à notre avis, ni le premier, ni le dernier mot.

En toute cette révolution, l'Angleterre n'a été bien avant ni dans le mouvement politique, ni dans le mouvement philosophique ; à ces deux points de vue, elle avait pris les devants autant qu'il convenait à son génie. Il en fut autrement pour la révolution littéraire ; à y regarder de près, on trouverait peut-être que l'Angleterre y a mené le branle. Cela revenait au même, car changer la manière d'écrire, c'était indirectement changer la manière de penser.

Robert Burns commença. Vers la fin du siècle dernier, ce pauvre paysan écossais, poussé par son opposition aux mœurs officielles de son pays, révolutionnaire, libre penseur, détestant le *cant* et le puritanisme, de mœurs un peu lâchées et sensuelles, mais d'un cœur d'or et préférant la pitié à la morale, fit rentrer la nature et le naturel dans l'art, d'où toute littérature classique les bannit à la longue. Ses chansons en patois écossais sont des chefs-d'œuvre ; mais comme Béranger, avec qui il a bien des rapports quoiqu'il possède une inspiration supérieure, il se gâta pour vouloir parler le beau langage académique. Le premier qui le suivit fut Cowper, et, après eux, apparut l'école romantique anglaise, qui se proposa le double but de ranimer la vieille littérature dont l'âge classique avait brisé la tradition, et d'adapter aux usages de la poésie le langage parlé, tel qu'il était employé dans la moyenne et dans la basse classe. Ils refaisaient ce que

Digitized by Google

Malherbe avait fait chez nous à son jour ; c'est un rajeunissement dont les langues littéraires ont toujours besoin. De là sortit une poésie historique et une poésie philosophique, la première qui eut pour héros Walter Scott, la seconde lord Byron.

Walter Scott a trop prêché la morale et la modération, il a trop appartenu à l'école écossaise, pour que M. Taine soit tout à fait juste à son égard. Il n'a pas de mal à prouver que ses romans historiques ne sont pas de l'histoire, et qu'ils sont un peu, à la réalité, ce qu'un décor d'opéra est à la nature. Mais faut-il donc bannir les décors d'opéra? L'histoire n'est abordable qu'à condition de sérieuses études; le roman historique en communique l'impression et les principaux résultats aux esprits qui ont moins de culture ou moins de loisir, et ainsi gagne de proche en proche une conviction nouvelle dont M. Taine attribue le premier bienfait à la poésie historique anglaise : c'est que l'idéal est relatif, et que chaque point du temps et de l'espace a le sien qu'il s'agit de comprendre. En ce sens on doit reconnaître avec M. Taine, que W. Scott a été le grand maître d'histoire, et « l'Homère de la bourgeoisie moderne. » M. Taine d'ailleurs reconnaît que W. Scott a merveilleusement décrit l'Écosse et qu'il a fait, avec une bonhomie à la fois ironique et bienveillante, le tableau des mœurs de son pays. De lui est issu le roman de mœurs actuel en Angleterre, œuvre d'un art médiocre, mais d'une incontestable utilité morale.

Bien que Shelley puisse représenter aussi la poésie philosophique, c'est surtout lord Byron qui en est le type. Son œuvre entière, comme sa vie, fut une réaction et une protestation contre la morale protestante exagérée et contre le *cant* des mœurs officielles.

L'imagination de Byron était étroite; jamais dans ses héros il n'a point que lui-même, sinon par les actes, au moins par les sentiments; mais cette monotonie est couverte par l'exaltation du style et la richesse incroyable de la palette. Ses premiers poëmes sont violents et sombres; dans *Childe Harold*, dans le *Corsaire*, on dirait l'inspiration d'un scalde. Le Manfred est un Faust, avec cette différence que, dans l'œuvre de Gœthe, les dieux et les personnages secondaires sont réussis, tandis que Faust est incolore comme un docteur allemand; dans Manfred, au contraire, du moment qu'on accepte ce genre vaguement désespéré, il faut admirer la personnalité orgueilleuse et vaillante, anglaise, en un mot.

Les accusations d'immoralité pleuvaient contre Byron ; il y répondit par *Don Juan*, son dernier poëme, et, selon M. Taine, son chef-

Digitized by Google

d'œuvre, qui est l'apologie de la jouissance, de la beauté voluptueuse, de la physiologie et des mœurs méridionales.

Byron fut en Angleterre le grand représentant (dirons-nous la grande victime?) de cette époque, que nous avons connue aussi en France, où la démocratie nouvelle excitait les ambitions sans les satisfaire, et où la philosophie nouvelle allumait les curiosités sans les contenter. Les poëtes, selon M. Taine, ont conseillé pour remède l'assouvissement, les bourgeois le rapetissement, les chrétiens le retour à la foi, et les mondains la diversion et l'oubli; tout cela en vain. Gœthe à son tour a conseillé de tâcher de se comprendre soi-même et de comprendre les choses. C'est ce qu'on est en train de faire et ce qui guérira le mal. Les imperfections humaines apparaîtront comme des transitions naturelles et nécessaires, et non comme des monstruosités, et l'indignation poétique d'un Byron n'aura plus de raison d'être.

Ici s'arrête aujourd'hui l'ouvrage de M. Taine. Un quatrième volume qui est annoncé passera en revue les écrivains anglais contemporains. Il en a déjà paru, dans les *Essais de critique et d'histoire*[1] et dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*[2], d'intéressantes études sur Macaulay, Dickens, Thackeray, Stuart Mill et Carlyle. Mais nous attendrons l'ensemble pour en exprimer tout à fait notre opinion, car quelle que fût la valeur intrinsèque des fragments du présent ouvrage, quand l'auteur les publiait dans les Revues et les Journaux, on ne peut méconnaître qu'ils ont énormément gagné en clarté et en précision à être réunis et à figurer dans un ensemble systématique.

La conclusion de M. Taine est entièrement favorable à l'Angleterre. Il juge cette grande nation sans préjugés français, et son opinion définitive ne se ressent pas de l'espèce d'antipathie qu'il a laissé percer dans le cours de l'ouvrage contre la modération et la sagesse pratique. Il voit bien comment la race anglaise a été formée par un climat qui lui imposait le travail. De là son énergie et le calme de ses nerfs, qui permettaient au bon sens et à la réflexion de prendre le dessus. Telle est l'origine de sa supériorité dans la pratique de la vie, dans la politique, le commerce, l'agriculture, et de sa transaction entre la morale et l'honnête sensualité qui aboutit au *comfortable*. Personne n'a mieux compris que M. Taine les mérites de cette démocratie, « la seule qui sache se con-

[1] 1858, Paris, Hachette.
[2] 1864, Paris, Germer Baillière.

Digitized by Google

tenir, se gouverner et se réformer, » et de cette aristocratie composée de vrais chefs du peuple, qui font ses affaires, et attirent à eux, pour se recruter, les meilleurs plants de la forêt populaire. Il en résulte que les Anglais « peuvent être libres, parce qu'ils ont des conducteurs naturels et des nerfs patients. Après tout, l'État est une machine comme les autres ; tâchez d'avoir de bons rouages et prenez garde de les casser ; ceux-ci ont le double avantage d'en posséder de très-bons et de les manier avec sang-froid. » Le revers de la médaille, avec un tel caractère, c'est l'absence de l'art et la faiblesse de la haute spéculation métaphysique. Dans les derniers temps on a pu croire, en effet, que la philosophie s'exilait définitivement de l'Angleterre. Elle y rentre aujourd'hui sous la forme du positivisme, qui y donnera sans doute de meilleurs fruits qu'en France, où il n'était pas dans son terrain, bien qu'il y soit né. Mais quelque succès qui l'y attende, il n'y tuera pas la religion, par ce qu'au lieu de heurter de front l'esprit moderne, la philosophie a su se le concilier, en retranchant les pratiques et les légendes qui le blessent, et en bornant son rôle à la prédication morale, pour laquelle on n'a pas encore trouvé de voix qui vaille la sienne.

Maintenant, ce résumé et les citations qui l'accompagnent ne nous dispensent-ils pas de louer M. Taine? Nos lecteurs n'ont-ils pas senti tout ce qu'il y a d'importance philosophique dans un ouvrage qui remue tant de questions et d'idées, et qui explique le passé par une interprétation si nette et si lucide ? Notre temps compte un éminent penseur et un éminent écrivain de plus, si c'est être un écrivain que d'exprimer sa pensée avec une précision et une netteté vigoureuse, qui va de la science à l'art le plus consommé. La transformation de l'art et de la littérature par la science est une des grandes entreprises de notre temps. Par elle seule, l'art peut-être sauvé des poncifs classiques et des fantaisies romantiques ; sans elle il périrait, car rien ne vit impunément en dehors de la raison. Si, comme nous l'espérons, cet important rajeunissement réussit, M. Taine est un de ceux qui auront le plus contribué à l'amener.

F. Baudry.

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR LA BHAGAVAD-GITA

ÉPISODE DU MAHA-BHARATA

CONTENANT LA RÉVÉLATION PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUSE

DE KRISHNA[1]

III

Descendons maintenant le *Fleuve de l'Être*, et revenons à ce monde de la mortalité et de l'illusion où s'agitent les créatures et l'homme, leur souverain, comme des mouches bourdonnantes dans le ventre d'un vase[2]. En substance ils sont identiques avec Dieu; ils ne diffèrent d'avec lui que par la quantité d'être. Le mélange de réalité et d'illusion qui est en eux, les livre en jouets à la *magie divine*, et les attache aux *trois qualités*. Le *lien*, c'est le désir qui accompagne l'acte et le détermine : le désir par lequel seul le pur esprit participe à l'acte, fatalement accompli par la nature. Que l'esprit parvienne à rompre ce lien et à se maintenir dans l'état d'indifférence parfaite, et, affranchi des deux qualités inférieures, il obtient la science, qui dissipe la magie divine, et lui révèle l'identité de toutes choses en Dieu. Dès lors, *il existe de l'existence de tous les êtres* (v, 7), *il voit tous les êtres en soi et en Dieu* (vi, 29), *Dieu habite en lui, et il habite en Dieu* (ix, 29). En esprit, il est un avec lui. C'est là ce que

[1] Voir la *Revue* des 1er novembre 1863, 1er janvier et 1er juin 1864.
[2] *Lalitavistara*, ch. xiii.

Digitized by Google

le poëte appelle l'état *de perfection, de science, de paix*, ou l'union spirituelle, le Yôga, termes synonymes ou ne différant entre eux que par de légères nuances. Cette union n'est pas encore l'affranchissement, mais elle y mène ; elle le précède immédiatement (VI, 25). Cet affranchissement n'étant autre chose que l'identification complète de l'esprit avec Dieu, n'existe encore qu'en puissance ; il n'a point encore passé en acte. Pour cela, il faut que la dernière qualité soit à son tour franchie : il faut que la science elle-même disparaisse. Car dans la science subsiste encore la différence de l'objet et du sujet, et il faut que toute différence s'anéantisse. Sous le coup des actions antérieures, l'esprit est encore retenu dans l'existence finie ; mais, dès ce moment, il cesse de s'y attacher par de nouveaux liens : telle, disent les philosophes du Sankhya, la roue tourne encore quand le potier a cessé de lui communiquer le mouvement. Mais que la dernière impulsion de la roue, c'est-à-dire la dernière conséquence des actions antérieures vienne à s'éteindre, et la séparation du pur esprit et du *sêtra* s'accomplit pour toujours ; la dernière différence entre l'âme et Dieu s'annule : Dieu rentre en Dieu. C'est là la délivrance, l'état où il n'y a plus de retour, le Nirvâna[1] ou absorption finale. Ainsi l'Être, par une suite d'émanations, se différencie, se limite et tombe dans le fini, où, s'enlaçant dans sa propre magie, il arrive à s'ignorer soi-même ; mais, par la science, il rentre en pleine possession de son identité et se repose dans son unité suprême. Vue d'en haut, la Bhagavad-Gita peut se ramener à deux points : déchéance de l'Être par suite de limitation ; réhabilitation de l'Être par le moyen de la science ; l'un contient l'ontologie du système, l'autre en résume la morale.

La science, comme tout ce qui se rapporte à l'existence finie, est susceptible de trois degrés correspondants aux trois qualités.

La science, par laquelle on voit dans tous les êtres une seule existence impérissable, indivise parmi les choses divisées, cette science sache qu'elle tient de l'essence.

Celle qui, dans tous les êtres, distingue les différentes existences divisées selon leur diversité, sache qu'elle tient de la passion.

Mais celle qui s'attache à un seul objet comme au tout, chétive, sans principes, pleine d'illusion, sache qu'elle est appelée ténébreuse. (XVIII, 20-22.)

Seule la science du degré supérieur délivre, car seule elle révèle l'être à lui-même. Elle est appelée le *purificateur suprême ;* elle embrasse l'ensemble de toutes les vertus, et, pour la décrire, le poëte énumère toutes

[1] Ce terme ne saurait avoir dans notre poëme le sens d'anéantissement, de destruction totale de l'être pensant. Ce qui est détruit, c'est l'être moral, la personne.

Digitized by Google

les perfections (XIII, 7-11). Le doute, par contre, est regardé comme le plus grand mal et comme le résumé de tous les vices.

Celui qui n'a pas la science, qui n'a pas la foi, qui est livré au doute, périt. Ni ce monde, ni un autre, ni le bonheur, ne sont pour celui qui doute.

C'est pourquoi tranche, avec le glaive spirituel de la science, ce doute issu de l'ignorance qui hante ton cœur. (IV, 40-42.)

Mais combien elle est rare, cette science, qui procure le souverain bien !

« Vasudêva est tout ! » Le magnanime qui pense ainsi est difficile à rencontrer. (VII, 17.)

Parmi des milliers d'humains, un peut-être s'efforce vers la perfection, et, de tous les justes [1] qui s'efforcent, un peut-être aussi la connaît (cette science), selon la vérité. (VII, 3.)

Et comment en serait-il autrement, du moment que la science n'est pas seulement une doctrine qu'on épouse par l'entendement, mais qu'elle suppose la régénération totale de l'individu ?

En effet, la première condition pour y aspirer est de vaincre les sens, qui nous attachent à la matière et nous livrent en proie aux désirs.

Chez l'homme qui pense aux objets sensibles, naît le goût pour ces objets ; du goût, naît le désir ; du désir, naît l'impatience.

De l'impatience, procède la fascination ; de la fascination, le trouble de la pensée ; du trouble de la pensée, la perte de l'intelligence ; par la perte de l'intelligence, il périt lui-même. (II, 62-63.)

Il faut dompter les sens, ces auxiliaires dangereux même pour le sage (II, 60), et qui emportent la science « comme le vent fait d'un navire sur les flots (II, 67) ». Il y a plus : il faut se vaincre soi-même ; il faut étouffer la présomption, l'orgueil, l'égoïsme, la crainte et l'espérance également trompeuses, tout ce qui trouble, tout ce qui écarte de l'indépendance spirituelle et de l'indifférence parfaite.

Que l'homme élève le moi par le moi ; qu'il ne rabaisse pas le moi par le moi.

Le moi est l'allié du moi ; le moi est aussi l'adversaire du moi.

[1] Le texte dit parfaits. Il distingue donc ici entre la perfection et la possession de la science.

Digitized by Google

Le moi est l'ami du moi chez celui qui s'est soi-même vaincu; mais, chez l'homme qui n'est pas bien lui-même, le moi demeure en hostilité comme un ennemi. (VI, 5-6.)

Ce triomphe sur nous-mêmes n'est obtenu qu'au prix d'une lutte longue et difficile, que le poëte exprime par le terme *assiduité* ou exercice.

ARJUNA. — Mobile est l'esprit, Krishna! turbulent, violent, tenace : Je pense qu'il est aussi difficile de lui mettre un frein qu'au vent qui passe.

BHAGAVAT. — Sans doute, l'esprit est mobile et difficile à contenir. Cependant, par l'exercice, fils de Kunti! par le détachement, il peut être contenu. (VI, 34-35.)

Cet exercice peut se ramener à deux points, ascétisme et contemplation.

Fermant son âme à tout contact extérieur, le regard fixé sur l'intervalle des sourcils, réglant d'une façon égale l'aspiration et l'expiration qui passent par le double conduit du nez [1],

Contenant les sens, le manas et l'intelligence, le solitaire, appliqué tout entier à la délivrance, qui est exempt de désir, de crainte et de colère, est perpétuellement affranchi. (V, 27-28.)

Que le Yôgin s'exerce constamment soi-même, fixe dans la retraite, solitaire, la pensée refrénée, renonçant à tout espoir et à toute compagnie.

S'étant fixé, dans une région pure, une demeure stable, ni trop élevée ni trop basse, recouverte de peaux et d'herbe kuça,

Qu'il s'y établisse, et l'esprit concentré sur un point, refrénant toute activité de la pensée et des sens, qu'il pratique le Yôga pour la purification de son âme,

Fixe, maintenant dans un équilibre immobile, son corps, sa tête et sa nuque, le regard attaché sur le bout du nez, et non errant dans les régions de l'espace,

Qu'il siége, n'ayant que moi pour objet. (VI, 10-14.)

Refrénant tous ses sens par la pensée, qu'il les endorme lentement, lentement; que son intelligence embrasse la constance, et qu'ayant forcé sa pensée à demeurer en lui, il ne pense plus rien du tout. (VI, 25.)

Ces pratiques, représentées comme autant de sacrifices ou d'offrandes que perçoit la divinité (IV, 26-30; V, 21), finissent par amener ce vertige,

[1] Allusion à la pratique du Prânâyâma, qui consiste à respirer en fermant, alternativement et à intervalles également prolongés, l'une des deux narines.

Digitized by Google

cette somnolence[1] de la pensée, dont la science moderne connaît les derniers effets sous le nom d'hypnotisme, et que les sectes mystiques avaient découverts bien avant nos académies. C'est alors que l'ascète goûte ces jouissances supérieures à tout ce que les sens peuvent percevoir (VI, 21), et qu'il boit à cette coupe enduite sur ses bords d'un amer poison, mais pleine du délicieux nectar de l'immortalité (XVIII, 36-39). C'est alors que, perdu dans les profondeurs de la contemplation, la conscience de soi-même lui échappe, et qu'il croit pénétrer le dernier mystère de l'être, et jouir du contact immédiat et ineffable de la divinité. (VI, 28.)

Quelque exagérées que ces pratiques nous paraissent à bon droit, on ne saurait cependant, en principe, leur refuser un certain fondement logique. Elles procèdent évidemment de cette idée fort juste que l'union spirituelle, telle que la pose le poëme, ne saurait être réalisée par des moyens purement rationnels, que la spéculation logique, ou Sankhya, est impuissante à pénétrer la nature divine, et qu'il faut avoir recours à l'intuition mystique, ou Yôga, par laquelle, selon Patañjali, l'âme s'identifie avec l'objet qu'elle cherche à connaître. Au moins, dans notre poëme, les effets du Yôga sont-ils purement intérieurs, et la Bhagavad-Gîtâ ne montre-t-elle pas la moindre trace de ces grossières superstitions qui déparent le Yôga-çâstra de Patañjali[2], où l'ascète obtient la faculté de voler par les airs, de prendre à volonté toute espèce de forme, de revêtir la force d'un éléphant, d'un lion, etc. Ce n'est pas, du reste, avec les idées de la moderne Europe qu'il faut juger les élans du mysticisme oriental. Comparées avec les hideuses et sanglantes pratiques qu'étalent certaines sectes indiennes, les prescriptions de notre poëme paraîtront peut-être modérées. En plusieurs endroits, il s'élève contre l'ascétisme exagéré, contre le jeûne à outrance, contre les veilles trop prolongées (VI, 16, 17), contre les pénitences violentes :

Ceux qui s'infligent des mortifications horribles... qui violent cet assemblage des éléments composant le corps, et moi qui réside dans ce corps, ceux-là, sache qu'ils sont possédés des démons.

La mortification aveugle qu'on pratique pour se nuire à soi-même et aux autres, est appelée ténébreuse. (XVII, 5, 6, 19.)

Enfin, une dernière réserve à faire, c'est que ces préceptes ne sont point absolus, et que, dans la pensée de l'auteur, ils ne s'adressent qu'à ceux qui, après avoir rempli leurs devoirs de novice et de chef de

[1] Le Purusha suprême qui commande à tous les êtres, plus subtil que l'atôme, resplendissant comme l'or, sachez qu'il ne peut être conçu que dans le sommeil. *Manu*, XII, 122.

[2] V. COLEBROOKE, *Essays*, p. 159.

Digitized by Google

famille, sont arrivés à la troisième période de la vie du fidèle ; période où le Brahmane, et, à son exemple quelquefois, le xatriya et le vaïçya se retirent au sein des bois, pour opérer plus sûrement leur salut dans la solitude et dans la pénitence. Cette réserve n'est point explicitement exprimée dans le poëme[1] ; mais l'importance qu'on y attache à l'action et à la pratique du devoir propre à chaque condition, ne laisse pas subsister de doute à cet égard.

En effet, non-seulement l'activité est inhérente à l'être, mais chaque être a des devoirs particuliers auxquels il ne peut se soustraire sans commettre un péché.

Pour le brâhmane, le xatriya, le vaïçya et le çûdra, ô fléau de l'ennemi ! les actes ont été répartis suivant les qualités issues de leur nature propre.

La patience, la continence, la pénitence, la pureté, le calme, la droiture, la science, la connaissance et la piété sont l'œuvre du brahmane procédant de sa nature.

L'héroïsme, la splendeur, la fermeté, la probité, le courage indomptable dans la bataille, la libéralité, la majesté du commandement sont l'œuvre du xatriya, procédant de sa nature.

L'agriculture, la garde du bétail, le trafic, sont l'œuvre du vaïçya procédant de sa nature : l'œuvre servile est celle du çûdra, procédant également de sa nature.

C'est en se plaisant dans son œuvre propre, que l'homme obtient la perfection...

Mieux vaut le devoir propre imparfait, que le devoir d'autrui bien observé ; celui qui accomplit l'œuvre que lui impose sa condition, n'encourt point le péché. (XVIII, 41-47.)

Il y a plus :

L'œuvre pour laquelle il est né, ô fils de Kunti, que l'homme ne la déserte pas, quoiqu'elle soit entachée de péché. Car toutes les entreprises des hommes sont enveloppées par le péché comme le feu par la fumée. (XVIII, 48 [2].)

[1] A moins qu'on ne veuille la voir dans ces passages sur l'importance de la pensée de la dernière heure :

A l'heure finale, celui qui abandonne le corps et trépasse en pensant à moi, va dans mon existence. Il n'y a point de doute à cela.

Quelle que soit l'existence que médite l'homme à l'heure de sa fin, quand il quitte le corps, il s'unit à elle, devenu chaque fois conforme à cette existence. (VIII, 5, 6.)

Ayant clos toutes les portes des sens, ayant enfermé le Manas dans son cœur, et concentré dans le front le souffle vital, ferme dans la pratique du Yôga,

Invoquant avec la syllabe ôm l'unique indivisible Brahma, et me méditant sans cesse, qui ainsi trépasse et abandonne le corps, marche dans la voie suprême. (VIII, 12, 13.)

[2] C'est ainsi que le sacrifice lui-même n'est pas un acte tout a fait pur, parce qu'il transgresse la défense de donner la mort à un être.

Digitized by Google

C'est au désintéressement à nous laver de la faute (XVIII, 49). Bien que l'action soit inférieure à la contemplation (II, 49), qui seule peut réaliser l'union spirituelle, il faut agir ; car cette union ne saurait être atteinte par le désœuvré (III, 4). Aussi le Yôga est-il souvent désigné par le terme de *Karmayôga* ou yôga actif, et le poëte propose-t-il l'exemple des rois et des sages de l'antiquité, qui tous ont obtenu la délivrance en agissant saintement. (III, 20 ; IV, 15.)

Avec le corps, avec le manas, avec l'intelligence, avec tous leurs sens aussi, les Yôgins accomplissent des actes, ayant renoncé à tout attachement pour la purification de leur âme. (V, 11.)

Le désintéressement est la vraie abdication, l'abdication selon l'essence. Tout autre est passionnée ou ténébreuse (XVIII, 7-9). Enfin il ne faut pas seulement agir pour son propre bien, mais pour celui des autres, et par amour du prochain.

Ayant égard au bien du monde, veuille agir.

Ce que pratique l'homme supérieur, le reste de la multitude le pratique de même; l'exemple qu'il donne, le monde le suit.

De même que les ignorants accomplissent les actes avec attachement, que le sage les accomplisse avec renoncement, désireux du bien du monde,

Et qu'il n'engendre pas le doute chez les ignorants attachés à leurs œuvres; mais que le sage cultive tous les actes, ferme dans le Yôga, et avec une âme égale. (III, 20-26.)

Y a-t-il une gradation entre ces divers moyens d'opérer le salut? S'engendrent-ils l'un l'autre suivant un ordre fixe, ou se développent-ils simultanément? En d'autres termes, pour arriver au Yôga, faut-il franchir un certain nombre de degrés de perfection nettement déterminés, ou y arrive-t-on par un progrès continu et insensible? Le poëte semble en général incliner vers la deuxième de ces opinions. Dans un seul passage il nous donne une classification précise des diverses conditions du Yôga, et paraît admettre qu'on puisse les obtenir indépendamment les unes des autres.

Si tu ne peux pas fixer ta pensée d'une façon inébranlable en moi, essaye de m'obtenir par l'exercice, Arjuna!

Es-tu également incapable de l'exercice, attache-toi à l'œuvre pour l'amour de moi; accomplissant des œuvres pour l'amour de moi, tu obtiendras également la perfection.

Mais si tu es aussi incapable de faire cela, embrasse ma dévotion, et pratique ensuite le renoncement au fruit des œuvres, t'étant vaincu toi-même.

Digitized by Google

Car, supérieure à l'exercice est la connaissance; au-dessus de la connaissance est estimée la contemplation, et, au-dessus de la contemplation, le renoncement au fruit des œuvres. Ce renoncement est immédiatement suivi de la paix. (XII, 9-12.)

Mais toujours est-il que le Yôga suppose et embrasse toutes ces perfections, et qu'il est supérieur à chacune d'elles prise isolément.

Le Yôgin est supérieur à l'ascète, et supérieur à celui qui sait, et supérieur aussi à celui qui agit. Sois donc un Yôgin, Arjuna. (VI, 46.)

Il nous reste maintenant à examiner une dernière condition du Yôga, la plus importante peut-être de toutes, parce qu'elle est le point par où se touchent dans le poëme la philosophie et la religion positive. La science est impossible sans la foi :

L'homme qui a la foi obtient la science. (IV, 39.)

Sans la foi, toute œuvre est de nulle valeur :

Le sacrifice, l'aumône, la mortification, tout ce qui se fait sans la foi, est appelé néant; une telle œuvre ne vaut ni en ce monde, ni dans l'autre. (XVII, 28.)

Même imparfaite, la foi procure le ciel et une félicité relative :

ARJUNA. — L'homme qui a la foi, mais qui ne se maintient point soi-même, dont la pensée s'écarte du Yôga, et qui n'en possède point la perfection, quelle voie suit-il, ô Krishna?

Déchu de ce monde et de l'autre, ne périt-il pas comme un nuage déchiré en deux, l'homme aveuglé qui s'est écarté du chemin de Brahma?

BHAGAVAT. — Fils de Prithâ, ni ici-bas, ni autre part, il n'y a de perte pour cet homme; nul de ceux qui agissent bien, ô ami! ne marche dans la voie douloureuse.

Après avoir obtenu les mondes des justes, et avoir habité pendant de longues années dans la demeure des saints bienheureux, cet homme déchu du Yôga revient à la vie.

Alors peut-être renaît-il dans la race des sages Yogins, et c'est là la naissance qui s'obtient le plus difficilement en ce monde.

Là il reprend la même complexion intellectuelle qu'il avait dans son corps antérieur, et fait ensuite de nouveaux efforts vers la perfection. (VI, 37-43.)

Digitized by Google

Il faut donc que la superbe de l'esprit s'humilie ; il faut qu'elle consente à croire avant de comprendre. Mais la foi ne saurait être un vague penchant à la crédulité ; de sa nature elle exige un objet nettement déterminé. Cet objet, le voici :

De trois espèces est la foi : elle procède de la nature propre des humains, tenant de l'essence, de la passion et des ténèbres; ainsi, apprends à la connaître.

Chez tout être, la foi est conforme à sa nature : pour l'homme qui a la foi, telle est sa foi, tel il est lui-même.

Ceux qui sont dans l'essence, adorent les dieux; ceux qui sont dans la passion, adorent les Yaxas et Raxas; les hommes livrés aux ténèbres adorent les mânes et la foule des Bhûtas [1]. (XVII, 2-4.)

Ainsi les dieux seuls, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus pur dans la mythologie indienne, sont l'objet du culte et de la foi de ceux qui peuvent prétendre au Yôga. Mais les dieux eux-mêmes ne sont que des êtres subordonnés et finis ; leur culte est donc un culte imparfait, la foi de leurs adorateurs une foi insuffisante. Seule et par elle-même, cette foi ne mène qu'au séjour des dieux, où l'âme du fidèle jouit du prix de ses bonnes œuvres dans une félicité passagère, et retourne dans le cercle des naissances quand le trésor de ses mérites est épuisé (IX, 20-21). Cependant tout imparfaite qu'elle soit, elle n'est pas un empêchement absolu au Yôga. Elle possède en elle une force qui soutient la faiblesse humaine dans la voie pénible du salut. Appuyé sur elle, le sage peut s'élever par la spéculation contemplative à l'être en soi, à ce *Dieu inconnu* qui se révèle de bonne heure dans les monuments de la théologie brahmanique. Mais ce dieu inconnu, si difficilement accessible à notre faible intelligence, et que l'esprit ne fait qu'entrevoir au prix des plus pénibles efforts, voici que Krishna est venu le révéler aux hommes, et mettre à la portée des plus petits ce que les plus grands avaient de la peine à concevoir. Le culte de Krishna est donc le vrai culte, la foi en Krishna la vraie foi.

La feuille, la fleur, le fruit, l'eau, quand on me les offre avec dévotion, cette offrande de l'homme plein de foi qui se dompte soi-même, je l'accepte et m'en nourris.

Tout ce que tu fais, tout ce que tu manges, tout ce que tu sacrifies, tout ce que tu donnes, toutes les pénitences que tu t'imposes, fils de Kunti, accomplis-le comme une offrande qui m'est destinée. (IX, 26-27.)

Me méditant sans cesse, vivant et respirant en moi, s'instruisant les uns les

[1] Espèce de vampires, génies immondes et malfaisants.

Digitized by Google

autres, me célébrant perpétuellement, mes adorateurs se réjouissent et se délectent.

A ceux-ci qui toujours fermement attachés à moi, me servent avec une joie parfaite, je donne le Yôga de l'esprit par lequel ils m'obtiennent.

Plein de compassion pour eux, je détruis en eux les ténèbres de l'ignorance, immuable dans ma nature, avec le flambeau brillant de la science. (x, 9-11.)

Seuls, ce culte et cette foi mènent directement à la délivrance ; la religion des autres dieux ne fait que la rendre possible.

De tous les Yôgins, celui qui, du fond de son âme, vient à moi et me sert avec foi, celui-là, je l'estime le plus parfait. (VI, 47.)

Les adorateurs des dieux vont chez les dieux ; chez les mânes, les adorateurs des mânes ; chez les Bhûtas, les adorateurs des Bhûtas ; à moi viennent aussi ceux qui me servent. (IX, 25.)

ARJUNA. — De ceux qui, fermes dans le Yôga, te servent ainsi, et de ceux qui s'attachent à l'indivisible, à l'impérissable, quels sont les mieux instruits dans le Yôga ?

BHAGAVAT. — Ceux qui fixent en moi leurs pensées, et qui, constants dans le Yôga, me servent avec une foi parfaite, ceux-là, je les estime les plus avancés dans le Yôga.

Cependant, ceux qui s'attachent à l'indivisible, à l'indémontrable, à l'imperfectible, à l'inconcevable, qui, pénétrant tout, occupe le faîte, immobile, immuable,

Ceux-là aussi m'obtiennent, quand ils ont vaincu l'assemblage des sens, et que leur âme, partout et toujours égale, se réjouit du bien de tous les êtres.

Mais la fatigue est plus grande pour ceux qui attachent leur pensée à l'imperceptible ; car la voie de l'imperceptible est difficilement atteinte par les êtres corporels.

Pour ceux, au contraire, qui déposent toutes les œuvres en moi, qui n'aspirent qu'à moi, qui me méditent et me servent avec une dévotion sans autre objet,

Pour ces hommes qui ont mis en moi toutes leurs pensées, je suis le Sauveur qui les retire bientôt de l'océan de la mortalité. (XII, 1-7.)

Ce beau passage est décisif touchant la nature de cette alliance du système du Yôga et du culte de Krishna : alliance qui métaphysiquement n'est pas plus irréprochable que toutes les tentatives du même genre qu'on a faites pour adapter les résultats de la spéculation à une religion positive quelconque, mais qui s'explique par cet éternel besoin de l'esprit humain de faire accorder quand même sa raison et sa foi. La doctrine de Krishna est donc en quelque sorte un moyen extérieur fourni à l'homme pour s'approprier plus aisément les hautes et difficiles vertus

Digitized by Google

du Yôga. Pendant que les uns les cherchent et les trouvent quelquefois par la spéculation et par les pratiques ascétiques, les hommes de peu de science peuvent les obtenir par la simple audition de cette

Science royale, de ce royal mystère, qui est la purification suprême, intelligible comme ce qui se voit face à face, saint, facile à accomplir, inépuisable. (IX, 2.)

Qui communiquera ce mystère suprême à mes adorateurs en m'honorant d'un culte parfait, viendra à moi sans aucun doute.

Et nul, parmi les mortels, n'accomplira une œuvre qui me soit plus chère. Nul autre aussi ne me sera plus agréable sur terre.

Qui lira ce saint colloque de nous deux, pourra m'offrir le sacrifice selon la science : telle est ma pensée.

Et l'homme qui l'entendra seulement plein de foi et sans le maudire, celui-là aussi sera délivré, et pourra obtenir les saintes demeures des justes dont les actes ont été purs.

L'as-tu entendu, ô fils de Prithâ! avec une âme recueillie? La fascination de l'ignorance est-elle détruite en toi, fils de Kunti?

ARJUNA. — La fascination est détruite : j'ai saisi la vraie doctrine par ta grâce, ô Bhagavat! Je suis affermi ; le doute est dissipé ; j'accomplirai ta parole. (XVIII, 68-73.)

Cette révélation

Tu ne la transmettras ni à celui qui dédaigne la pénitence, ni à celui qui est sans religion, ni à celui qui refuse d'entendre, ni à celui qui me maudit. (XVIII, 67.)

Mais en dehors de ces restrictions, derniers restes de l'ésotérisme brahmanique, tous sont appelés, sans distinction de caste. Les plus humbles parmi les déshérités en ce monde sont admis à partager l'héritgae divin.

Ceux qui viennent à moi sans faillir, fils de Prithâ, fussent-ils conçus dans une matrice impure, fussent-ils femme, Vaïçya et même Çûdra, ils marchent également dans la voie suprême. (IX, 32.)

Nous voici loin de cet impitoyable esprit de caste qui règne encore dans le code de Manu, où le bienfait de la loi sainte est réservé aux *deux fois nés*, qui ont reçu l'investiture du cordon sacré[1] (Manu, II, 16). N'y a-t-il pas comme un souffle de l'esprit de l'Évangile dans ces vers :

[1] Il faut voir dans *Manu*, I, 91-105, XI, 84, ce qu'on pourrait appeler la déification du Brâhmane. XII, 43, 55. Il range le çûdra et les autres castes impures parmi les animaux. Il n'y a plus rien de semblable dans notre poëme.

Digitized by Google

Quatre espèces d'hommes m'honorent et font le bien, Arjuna[1] l'affligé, le pauvre, celui qui cherche et celui qui sait.

De ceux-ci, cependant, l'homme pieux qui sait, l'emporte : car, cher au-dessus de toutes choses, je suis à celui qui sait, et lui m'est cher à moi. (VII, 16-17.)

Qu'importe, après cela, que le poëme n'attaque pas directement le régime des castes? Le buddhisme lui aussi ne leur déclara pas ouvertement la guerre, et cependant il lui suffit de cette simple maxime : « Ma loi est une loi de grâce pour tous, » pour se mettre en hostilité avec cette odieuse institution, et pour s'attirer à jamais la haine implacable de la classe brahmanique.

Krishna est donc le révélateur, le champion de la loi, l'auxiliaire qui indique la route et qui l'abrége; c'est en ce sens qu'il dit : « Je suis la voie (IX, 18). » Mais est-il quelque chose de plus? Faut-il voir en lui un rédempteur, une victime qui s'offre en expiation pour le salut des hommes? Que l'idée de la rédemption n'ait pas été étrangère à la théologie brahmanique, qu'on la trouve au fond du mythe de Narayana, par exemple, qui se sacrifie pour créer et sauve le monde, et avec qui Vishnu a été plus tard identifié; que les différents *Avatâras* ou incarnations de cette dernière divinité aient été plus ou moins regardés par ses sectateurs comme des actes de rédemption, c'est ce que nous ne chercherons pas à nier. Mais, dans tous les cas, ces idées sont complétement étrangères à notre poëme. La théorie même des Avatâras n'y paraît pas encore bien fixée. Nulle part ne perce, dans ce que Krishna appelle son œuvre divine (IV, 9), la moindre idée qui rappelle, même de loin, le sacrifice ou l'expiation. Comment, d'ailleurs, admettre la notion de la rédemption ou aucune de celles qui s'y rattachent, dans un système qui absorbe la personnalité humaine, qui ne regarde le mal que comme l'expression de la limitation, et pour lequel le péché, dans le sens propre du mot, n'existe pas? Aussi, malgré l'autorité qui s'attache au nom de G. de Humboldt, ne saurions-nous admettre l'explication qu'il donne d'une expression obscure du huitième chant, où Krishna dit de lui-même : « le suprême Sacrifice, c'est Moi en ce corps, » ni voir dans ces termes, avec le penseur allemand, l'idée de l'incarnation de Vishnu conçue comme un sacrifice suprême en qui se résumeraient tous les autres[1]. De bonne heure les brahmanes, fidèles en ceci à leurs habitudes spéculatives, ont conçu la vertu et la force efficace du sacrifice comme un principe abstrait dont ils firent peu à peu un être divin, une véritable personne de leur panthéon. A côté de *Vâc* ou la Prière, ils eurent ainsi *Yajña* ou le Sacrifice; et quand dans le passage qui nous

[1] *Ueber die Bhagavad-Gita.* La même expression se trouve dans *Manu*, VI, 83. Kullûka, dans son commentaire, l'explique en la rapportant au Brahma manifesté, le Véda, d'où procède le sacrifice.

Digitized by Google

occupe, Krishna se proclame le suprême Yajña ou le suprême Sacrifice, il ne fait que se servir d'un terme synonyme pour exprimer l'idée de Dieu suprême.

Ceci nous mène à préciser davantage la position que prend la doctrine de Krishna vis-à-vis de la tradition et du culte existants. Cette position, sensiblement hostile, n'est pas sans analogie avec celle du christianisme naissant vis-à-vis de la tradition juive, ou celle des sectes mystiques du moyen âge, telles que les Frères du libre esprit et de l'Évangile éternel, vis-à-vis de l'Église. Sans rompre avec la tradition, le poëme la déclare de tous points insuffisante. Bien que les dieux soient des êtres subordonnés, ils n'en président pas moins à la vie de l'univers. Tout ce qui concerne le culte et le sacrifice est donc maintenu. Le sacrifice détruit le péché (IV, 30). Seul entre tous les actes, il ne *lie* point[1]. (III, 9.)

Ceux qui se nourrissent de l'amrita des restes du sacrifice, vont vers le Brahma éternel. Ce monde n'est pas pour ceux qui ne font pas d'offrandes ; comment donc en espéreraient-ils un autre? (IV, 30.)

Ayant émis le sacrifice en même temps que les générations, Prajâpati dit à l'origine : Par lui, multipliez-vous ; qu'il soit pour vous la Kâmadhuk[2] de vos désirs.

Nourrissant les dieux par lui, les dieux vous nourriront : vous nourrissant les uns les autres, vous obtiendrez une félicité parfaite.

Car, honorés par le sacrifice, les dieux vous donneront les aliments désirés. Qui se nourrit de leurs dons, sans leur en offrir d'abord, est certes un voleur.

Les justes qui mangent les restes du sacrifice sont délivrés de toute infirmité ; mais ils mangent le péché, ceux qui cuisent pour eux seuls.

De la nourriture, viennent les êtres ; de la pluie, vient la nourriture ; du sacrifice, vient la pluie...

Qui en ce monde ne coopère pas au mouvement ainsi en évolution, cet homme vieillissant dans le péché et se délectant par les sens, vit en vain, fils de Prithâ! (III, 10-16.)

Mais, en même temps, les pratiques sacrées sans les vertus du Yôga ne donnent droit qu'à la jouissance passagère du ciel. Ce que le poëte appelle le sacrifice de la science, est supérieur à toute autre offrande (IV, 33); et tout ce qu'on offre aux dieux, ce ne sont pas ceux-ci, mais Krishna qui le perçoit et qui en donne la récompense.

Ceux qui honorent les autres dieux, c'est encore moi qu'ils honorent, mais d'un culte défectueux.

[1] Ajoutez s'il est accompli avec foi et désintéressement. (Cf. XVIII, 48.)
[2] Qui se trait à plaisir, vache céleste, source de l'abondance.

Digitized by Google

Je suis celui qui perçoit toutes les offrandes et qui préside à tous les sacrifices ; mais ceux-ci ne me connaissent point selon la vérité, et c'est pourquoi ils déchoient. (IX, 24-25.)

Ceux dont la science est ravie par les passions, s'adressent aux autres dieux, se soumettant à telle ou telle règle, poussés par leur nature.

Un homme sert-il une image, et s'efforce-t-il de l'honorer avec foi, je rends sa foi constante.

Muni de cette foi, il désire se rendre cette image propice ; et ensuite, il reçoit l'objet de ses vœux, accordé par moi.

Mais, finie est la récompense de ces hommes de peu de science. (VII, 20-23.)

Ainsi le Yôgin accomplit les pratiques du culte, mais en s'élevant au-dessus d'elles, à peu près comme il agit en s'élevant au-dessus de l'acte : le renoncement, tel que le poëte le prescrit, s'étend à la religion elle-même.

Ayant renoncé à toute Loi, viens à moi comme à ton unique refuge, et je te délivrerai de tout mal. (XVIII, 66.)

Mais pour s'élever au-dessus de la loi, il ne lui est pas permis de la violer.

Qui rejette les préceptes du Çâstra, et vit au gré de ses passions, n'obtient ni la perfection, ni la félicité, ni la voie suprême.

Que le Çâstra soit donc ton autorité dans la détermination de ce qu'il faut faire et de ce qu'il faut laisser.

Ayant connu l'acte prescrit par les préceptes du Çâstra, il faut que tu l'accomplisses. (XVI, 23-24.)

Ce respect de la loi écrite est comme une digue salutaire que le poëte oppose à ses propres théories sur l'infaillibilité du sage, et l'indifférence absolue des actes ; théories de tout temps chères aux sectes mystiques, et que nous voyons, au moyen âge par exemple, engendrer chez quelques-unes la plus hideuse dépravation. Il est difficile de déterminer de quel çâstra le poëte entend parler. S'agit-il du Code de Manu, ou faut-il prendre ce terme dans le sens abstrait et général de loi traditionnelle ? En un passage, cependant, le poëte essaye évidemment de rattacher la révélation de Krishna à celle de Manu, malgré les différences capitales qui les séparent, à peu près comme le Manava-çâstra prétend, de son côté, se donner pour une interprétation fidèle du Vêda.

Cette doctrine impérissable, je l'ai jadis révélée à Vivasvat. Vivasvat la communiqua à Manu, et Manu la dit à Ixvâku.

Digitized by Google

Transmise ainsi par succession, les saints rois la connurent; mais, avec la longueur du temps, elle périt ici-bas, fléau de l'ennemi!

Ce même Yôga antique, je te le révèle aujourd'hui; car tu es mon fidèle et mon ami, et ceci est le secret suprême. (IV, 1-3.)

Mais nulle part cette hostilité déguisée envers les traditions antérieures ne se fait mieux jour que dans les passages où l'auteur parle du Vêda lui-même. Ses expressions prennent alors une amertume toute particulière, qui nous révèle le profond malaise dont souffrait le brahmanisme, et les sourdes dissensions qui l'agitaient dès lors sous l'immobilité apparente du régime sacerdotal. Sans doute, le Vêda est encore divin : Krishna s'identifie même avec les diverses parties de la collection sacrée (IX, 7; X, 32), mais le poëte attaque vivement le naturalisme qu'elle respire.

Les Vêdas ne s'élèvent pas au-dessus du monde sensible affecté de trois qualités, mais toi, Arjuna! sois exempt des trois qualités. (II, 45.)

Autant il y a d'usages dans une citerne où les eaux affluent de toutes parts, autant il y en a dans la collection des Vêdas pour un brâhmane doué de discernement. (II, 46.)

Mais qu'il est aisé de faire un mauvais usage de cette source aussi trouble qu'abondante! Sans doute, le Vêda peut donner une doctrine conséquente avec elle-même; mais cette doctrine ne saurait conduire à la perfection spirituelle.

Ces paroles fleuries que s'en vont répétant les faux sages qui se plaisent aux citations du Vêda, et proclament qu'il n'est rien au-dessus,

Pendant que, livrés aux désirs, ils n'aspirent qu'au ciel; — ces paroles qui donnent la renaissance comme fruit des actes, et qui prescrivent mille pratiques diverses pour l'obtention des jouissances et de la domination, —

Ceux dont l'esprit se laisse égarer par elles, et qui s'attachent aux jouissances et à la domination, leur pensée peut être conséquente, mais elle n'est point disposée pour la contemplation. (II, 42-44.)

Ni la lecture du Vêda, ni toutes les pratiques qu'il prescrit, ne sauraient procurer au fidèle la vision de la divinité telle qu'Arjuna a pu la contempler en Krishna (XI, 48, 53). Le culte vêdique ne procure que les joies passagères du ciel d'Indra.

Ceux qui possèdent la triple science [1], les buveurs du sôma [2], purifiés de leurs

[1] C'est-à-dire celle des trois Vêdas. Notre poëme n'en mentionne jamais quatre. Pour lui l'Atharvan ne fait point partie de la collection sacrée. C'est là sans doute une tradition d'école, dans laquelle il ne faudrait pas chercher une preuve d'antiquité, comme l'a fait Wilkins. — [2] Jus de l'Asclépiade amère.

Digitized by Google

fautes par l'accomplissement des sacrifices, implorent de moi la voie du ciel. Ayant obtenu le monde pur du Maître des Suras, ils goûtent au ciel les divines jouissances des dieux.

Ayant joui de l'immense séjour du ciel, leur mérite étant épuisé, ils rentrent dans le monde des mortels. Ainsi les sectateurs de la loi du triple Vêda, esclaves du désir, n'obtiennent que ce qui vient et s'en va. (IX, 20-21.)

C'est sans doute encore le Vêda que le poëte nous représente au début du XVe chant, sous l'allégorie obscure d'un figuier immense dont les racines se dirigent en haut, les branches en bas, dont les feuilles sont des vers, et qu'il faut trancher jusque dans ses racines avec le fer pénétrant de l'équanimité, si l'on veut obtenir le bien suprême et l'affranchissement du retour. Il faut s'élever au-dessus du Vêda et de toute la théologie traditionnelle, de la *çruti*, qui s'y rattache : il faut oublier cette dévotion verbeuse, pour être capable de la vraie piété. (VI, 44.)

Quand ton intelligence aura franchi le labyrinthe de l'erreur, alors tu parviendras à l'ignorance de tout ce qui se transmet et s'est transmis.

Quand ton intelligence, devenue indifférente à toute tradition, se tiendra immobile, inébranlable dans la contemplation, alors tu obtiendras le Yôga. (II, 52-53.)

Tous les fruits purs montrés dans les Vêdas, dans les sacrifices, dans les mortifications, dans les aumônes, tout cela, le Yôgin qui possède la science, le franchit et s'élève à la station suprême, à l'origine. (VIII, 28.)

Si l'on songe combien l'esprit des Hindous est attaché au formalisme, et esclave des traditions les plus puériles, on ne pourra s'empêcher d'admirer avec quelle hauteur de pensée le poëte ramène ainsi la religion à la piété du cœur et à la perfection morale. Une seule fois, cette forte intelligence se laisse subjuguer par les préjugés qui l'entourent, et descend à des préceptes d'une nature futile et superstitieuse, qu'on serait tenté de prendre pour des interpollations, tant ils sont isolés dans le poëme et contrastent avec le ton ordinaire de ses hautes maximes.

Mais, en quel temps les Yôgins trépassés vont dans la condition sans retour, ou dans la condition du retour, ce temps, je te le dirai, Arjuna !

Il y a le feu, la lumière, le jour, la lune croissante, les six mois de la route septentrionale du soleil ; ceux qui trépassent en ce temps, s'ils connaissent le Brahma, vont vers le Brahma.

Il y a aussi la fumée, la nuit, le déclin de la lune, les six mois de la route australe. En ce temps, le Yôgin qui trépasse, ayant obtenu la splendeur humaine, revient.

Digitized by Google

La blanche et la noire, ce sont là les deux routes éternelles du monde : par l'une, on va dans la condition sans retour ; par l'autre, dans celle où l'on revient. (VIII, 23-26.)

Telle est, dans son ensemble, la morale, ou plutôt la discipline du système : tels sont les moyens dont l'homme dispose pour s'élever à la difficile perfection du Yôga, et pour échapper définitivement au mal et à la souffrance. Mais l'homme lui-même, dans quelle condition se trouve-t-il placé pour faire usage de ces moyens? Il est évident que l'acquisition du Yôga exige de la part du fidèle une suite continue d'efforts, un exercice constant de la volonté. Le poëte a soin de nous avertir lui-même que

Le Yôga doit être exercé avec une pensée humble et une décision bien déterminée. (VI, 23.)

On peut dire que chaque page porte ici l'empreinte de la liberté, que chaque vers la suppose. Mais qu'en est-il au fond de cette liberté, et que devient-elle dans l'ensemble du système? Chacun de nos actes étant la conséquence d'un acte antérieur, la vie entière de l'homme se trouve livrée à la prédestination. Nous ne sommes pas encore nés que déjà le fatum nous a saisis. La condition, la caste où nous jette la naissance, n'est pas un accident simplement fâcheux ou favorable, mais qui, somme toute, est extérieur à nous-même et n'engage pas notre indépendance intérieure. Elle implique notre valeur morale ; elle en est à la fois la conséquence et ce qui la détermine (XXIII, 41). Nous naissons fatalement bons ou méchants, ou, comme s'exprime le poëte, participants de la nature des dieux ou de celle des démons (XVI, 6). Et qu'on ne croie pas que, pour être prolongée dans le passé et dans l'avenir, notre personnalité en soit mieux garantie. A force de l'étendre, le système la détruit. Car cette destinée qui nous accompagne ainsi à travers une infinité d'existences, ce n'est pas nous qui nous la faisons. Dans sa source même, dès la première action, elle nous a échappé, puisque nos actes ne nous appartiennent pas en propre, mais à la nature qui les accomplit fatalement, indépendamment de notre vouloir (XVIII, 60). Tout ce que l'âme peut faire, c'est de se détacher de ces actes, et de ne point y participer par le désir. Mais comment en aurait-elle la force? En tant qu'être individuel, elle est au pouvoir des trois qualités. Ce n'est donc que comme essence simple et universelle, en tant que Dieu, qu'elle peut les vaincre, et s'affranchir du désir. Dieu agissant et liant comme Nature, Dieu agissant et délivrant comme Esprit, telle est la double conclusion à laquelle nous sommes forcément ramenés. C'est en vain que le poëte vient nous dire :

Digitized by Google

Le Maître ne détermine ni la nature de l'agent, ni ses actes, ni le lien qui rattache à l'acte son fruit : c'est la nature propre qui suit son cours.

Le seigneur ne prend sur lui ni les fautes ni les bonnes actions de n'importe qui : la science est enveloppée par l'ignorance; c'est par là que sont fascinés les mortels. (v, 14-15.)

Qui ne voit que ce sont là de pures abstractions par lesquelles il est trop commode de se tirer d'embarras ? La liberté n'existe donc qu'en Dieu, et là encore elle n'apparaît que pour se dérober aussitôt derrière l'immuable nécessité qui préside à l'évolution de l'Être. L'auteur a beau s'en défendre : il en est, au fond, de la liberté dans sa doctrine comme de la personnalité, comme de l'être lui-même. Nous ne possédons en propre pas plus l'une que l'autre de ces trois attributions. A y regarder de près, tout ce qui nous touche s'évanouit, et il ne reste plus que l'absolu dans sa mystérieuse simplicité.

IV

Quel âge faut-il attribuer à cet audacieux effort de la pensée humaine, pour embrasser l'universalité des choses dans une seule solution? Ici, comme pour toutes les questions du même genre qu'on peut soulever à propos des œuvres de l'ancienne littérature de l'Inde, tout devient obscur et flottant. Cependant une chose est certaine : c'est que notre poëme doit être compté parmi les additions postérieures faites au Mahâbhârata. La doctrine qu'il expose diffère sur trop de points des idées contenues dans les parties évidemment anciennes, pour qu'on ne soit pas obligé d'admettre un intervalle assez long entre leurs rédactions respectives. Mais ce point une fois acquis, nous ne sommes guère plus avancés; la date, même approximative, des origines du grand poëme étant très-difficile à établir. Cependant, il ne nous paraît pas impossible de renfermer l'époque de la composition de la Bhagavad-Gitâ entre des limites plus précises. On a vu que l'une des données fondamentales du poëme est l'identification de Krishna-Vishnu avec le Dieu suprême. Or, on peut suivre, pour ainsi dire à la trace, la formation progressive du vishnuisme. Nous le voyons naître et grandir par le fait d'une de ces fusions si fréquentes dans les religions polythéistes, où plusieurs divinités d'origines et de natures diverses se rapprochent, et finissent par se confondre en une seule, qui réunit dès lors la somme de leurs attributs. C'est ainsi que le dieu védique Vishnu, dans l'origine simple divinité solaire, subordonnée à Indra, s'adjoint d'abord deux divinités locales et populaires, Vasudêva et Janârdana (tourmenteur des hommes), dont le culte paraît avoir été surtout répandu dans la partie orientale de l'Hindoustan. Puis,

Digitized by Google

il s'assimile Krishna, divinité héroïque et guerrière, formée sans doute en dehors de l'influence sacerdotale, et plus particulièrement adorée par les familles des Xatryas. Enfin, il se complète en s'adjoignant le Nârâyana des brâhmanes, dieu créateur et sauveur du monde, et dont le culte ne paraît pas être jamais sorti des écoles brâhmaniques. A quelle époque cette fusion s'accomplit-elle? Dans les plus anciens Sûtras buddhiques on ne trouve ni Vishnu, ni Krishna, bien que les noms de Nârâyana, de Hari, de Janârdana s'y rencontrent souvent[1]. La fusion ne se serait donc achevée que dans un temps postérieur aux originines du buddhisme.

Du temps de Mégasthènes, par contre, qui fut ambassadeur de Séleucus Nicator, auprès de Candragupta, c'est-à-dire vers 300 avant J.-C., le vishnuisme est constitué, et Vishnu-Krishna, l'Héraklès indien, règne en souverain dans la plaine orientale de l'Hindoustan, tandis que Çiva, le Dionysos indien, domine à l'ouest et au nord, dans la partie montagneuse. Ce n'est pas trop supposer que de voir, dans cette propagation rapide l'œuvre de la caste sacerdotale[2], qui, menacée dans sa prépondérance par les envahissements de plus en plus alarmants du buddhisme, dut naturellement chercher dans les cultes populaires un appui contre la secte rivale. En présence du danger commun, il dut se faire, d'un côté, un rapprochement entre les diverses écoles brâhmaniques; de l'autre, une alliance avec des religions jusque-là dédaignées, et une tentative d'accorder les croyances du peuple avec les spéculations de l'école. Or, cette double tendance est parfaitement sensible dans notre poëme. Dans plusieurs passages, il s'efforce de concilier les deux branches du Sânkhya et de les ramener à une unité supérieure. Il se montre également très-tolérant à l'égard des religions dissidentes. Il ne laisse voir réellement de sévérité que pour les sectateurs des cultes impurs universellement réprouvés, et pour les athées, ces hommes possédés du démon qui

Déclarent que le monde est sans substance, sans consistance, sans maître, existant par une transmission perpétuelle, et, quoi de plus? n'ayant d'autre principe que le désir. (XVI, 8.)

Attaque qui pourrait fort bien être à l'adresse des buddhistes, dont elle résume assez fidèlement les principes spéculatifs[3]. Cette modération est

[1] BURNOUF, *Introd. à l'histoire du Buddhisme indien*, p. 131.

[2] LASSEN, *Indische Alterthums Kunde*, vol. II, première partie.

[3] Voici la traduction complète de ce passage, curieux à plus d'un titre :

Il y a deux conformations d'êtres en ce monde, la divine et la démoniaque,.... apprends quelle est cette dernière.

Les hommes de la nature démoniaque ne connaissent ni l'abandon ni la retenue. Il n'y a en eux ni pureté, ni règle morale, ni vérité.

Ils déclarent que le monde est sans substance, sans consistance, sans maître, existant par une transmission perpétuelle, et quoi de plus? n'ayant d'autre principe que le désir.

Digitized by Google

trop remarquable dans une œuvre qui respire une foi aussi vive, pour que nous ne soyons pas en droit de lui supposer quelques motifs. D'ordinaire, la philosophie de l'absolu s'accommode peu de l'éclectisme, et une conviction ardente n'est guère portée à la tolérance. Pour ces diverses raisons, il semble bien difficile d'accorder à la Bhagavad-Gitâ l'âge reculé que quelques critiques, et entre autres Shlegel, lui attribuent, et de la faire remonter beaucoup au delà du IIIe siècle avant notre ère. D'un autre côté, pouvons-nous la faire descendre de beaucoup plus bas? Mais s'il est une conclusion qui ressorte pour nous avec évidence de la lecture attentive du poëme, c'est celle qu'il appartient aux premiers temps de l'alliance du brâhmanisme avec le culte de Krishna, et que nous avons là un monument à peu près contemporain des premières tentatives ayant pour but de ramener la religion populaire aux idées plus élevées des écoles savantes. Comment s'expliquer, sans cela, cette liberté de la spéculation qui, dans le poëme, s'unit à la foi la plus vive, cette ferveur qui, sans se troubler, sans se refroidir, sait faire un choix discret, et écarter dans le nouveau culte tout élément impur ? Est-ce sur ce ton, avec cette fraîcheur du sentiment religieux, cette absence de toute préoccupation,

S'affermissant dans cette opinion qui est la perte de leur âme, ces insensés se fortifient par la violence, appliqués à la ruine du monde.

Livrés à l'insatiable désir, remplis de fraude, d'orgueil, de témérité, ayant saisi dans leur aveuglement ce qui n'est qu'illusion, ils vont leur train, faisant des vœux impurs.

Ne mettant pas de bornes à leurs pensées, confiants dans la destruction finale, ils n'aspirent qu'à rassasier leurs désirs, se disant : « Tant que cela durera ! »

Liés par les cent lacets de l'espérance, livrés au désir et à la colère, ils poursuivent, pour la satisfaction de leurs désirs, des biens accumulés par l'iniquité.

— Ceci je l'ai acquis aujourd'hui ! ce désir de mon âme, je l'obtiendrai ! ce trésor, je le possède ; cet autre, je le posséderai encore !

Cet ennemi, je l'ai tué, et j'en tuerai d'autres encore ! Je suis tout-puissant ! je nage dans les jouissances et dans le succès ! je suis fort, je suis heureux !

Je suis opulent, je suis noble, quel autre est semblable à moi ? Je sacrifierai, je ferai des largesses, je me livrerai à la joie ! — Ainsi parlent ces ignorants dans leur aveuglement.

Le jouet de mille pensées, enveloppés dans les filets de la folie, enchaînés aux désirs et aux jouissances, ils tombent dans l'impur tartare.

Pleins d'eux-mêmes, obstinés, esclaves des richesses, de l'orgueil et de la témérité, ils offrent sans doute des sacrifices, mais par faux semblant, et sans vraie religion.

Livrés à l'égoïsme, à la violence, à l'arrogance, au désir et à la colère, ils me haïssent dans leur propre corps et dans celui des autres ; ils me maudissent.

Ces êtres haineux et cruels, je les établis les derniers des hommes dans les conditions d'ici-bas, et éternellement malheureux, je les précipite dans des matrices demoniaques.

Ayant obtenu une semblable matrice, les insensés, de naissance en naissance, et sans jamais m'obtenir, fils de Kuntî, cheminent dans la voie inférieure. (XVI, 6-20.)

Sans doute nous avons de la peine à reconnaître la douce et inoffensive religion de Çâkyamuni dans cet effrayant tableau. Mais de quoi n'est-pas capable la sainte horreur de l'hérétique ! Les buddhistes de leur côté ne traitaient pas mieux leurs adversaires. Du reste, cette attaque pourrait aussi s'adresser à une secte brâhmanique athée.

Digitized by Google

cette liberté parfaite, que la spéculation vient en aide aux religions une fois qu'elles se sont comme pétrifiées dans leurs formules, que la légende a été érigée en dogme et que les lézardes mêmes de l'édifice sont devenues sacrées! N'assistons-nous pas plutôt ici au spectacle d'une foi jeune et vivace, mais encore flottante dans ses dogmes, venant envahir une vieille philosophie, et lui communiquer sa vivifiante chaleur? Placez la Bhagavad-Gitâ à une époque plus récente, après la fixation du culte et de la théologie du vishnuisme, et il sera toujours difficile de s'expliquer deux choses : comment il se fait que la théologie et la mythologie n'y dominent pas plus la spéculation, ou que la critique n'y porte pas plus atteinte à la foi. Mais voici une raison plus précise, sinon plus forte. Avec le roi Açôka (plus de 227 avant J.-C.), le buddhisme s'installa sur les marches du trône. A partir de ce moment, la lutte éclata plus vive entre les deux religions rivales. Bientôt elle se déchaîne, et peu de règnes s'écoulent sans persécutions. Or, comment admettre, qu'en pleine guerre, le brâhmanisme ait fourni des armes à ses adversaires, et attaqué presque aussi vivement que le buddhisme lui-même, ces choses saintes entre toutes, le Vêda, la théologie traditionnelle, le régime des castes? Tout nous ramène donc à placer la composition de notre poëme dans cette période si bien mise en lumière par E. Burnouf [1], pendant laquelle le buddhisme et le brâhmanisme purent se faire de réciproques emprunts, et vécurent côte à côte, comme des rivaux, sans doute, mais sans en venir aux mains, ni *ensanglanter* leur haine. Cette période correspond le mieux au IIIe siècle avant notre ère, époque mémorable dans l'histoire de l'Orient et du monde entier, où le buddhisme achève de se constituer dans l'Inde, et s'apprête à lancer au dehors ses fécondes missions; où l'hellénisme, avec Alexandre et ses successeurs, vient frapper aux vieux sanctuaires de l'Égypte, de la Judée, de la Perse, de la Bactriane et de l'Inde, et préparer la scène à des mouvements plus grands encore, qui renouvelleront la face du monde. C'est pendant cette période, d'une activité sans égale, où tantôt de sourds tressaillements, tantôt d'éclatantes commotions, ébranlent d'un bout à l'autre toutes les nations de race aryenne, qu'un sage aurait composé, avec l'enthousiasme de la foi, ce chant du bienheureux, l'œuvre peut-être la plus pure de la spéculation indienne.

Quelle était la forme primitive de ce chant? Fut-il, dès l'origine, destiné à servir d'épisode à l'immense Mahâbharata, ou faut-il le regarder comme une œuvre indépendante qu'on y aurait rattachée plus tard? Et, dans ce dernier cas, de beaucoup le plus probable, quand se fit cette addition? Jusqu'à quel point la forme première de la Bhagavad-Gitâ en fut-elle altérée? Faut-il même la considérer comme un tout homogène? Ne

[1] *Introduct. à l'histoire du Buddhisme indien*, mémoire 2, sect. 2.

Digitized by Google

pourrait-on pas en séparer les sept derniers chants qui ne font, en grande partie, que répéter et développer les premiers, de telle sorte que, le 11e chant eût clos dans l'origine le poëme, et que les magnificences de l'Épiphanie de Krishna lui eussent servi d'épilogue? Ce sont là autant de questions qu'il est plus facile de soulever que de résoudre. Toujours est-il que, philosophiquement, l'œuvre est une : G. de Humboldt avouait ne pas y avoir surpris une seule contradiction. Aussi, malgré son plan peu systématique, le poëte est-il en droit de dire de son œuvre :

Il y a ici une seule doctrine conséquente avec elle-même, ô fils de Kuru! sans limites précises, et divisées en mille rameaux, sont, au contraire, les doctrines des inconséquents. (II, 41.)

Si la critique est obligée d'y signaler des oppositions, des antinomies inconciliables, c'est qu'elles se trouvaient déjà dans les prémisses, et qu'il est impossible à l'esprit humain, à quelque parti qu'il s'arrête, de se mettre parfaitement d'accord avec lui-même. Mais en dehors de ces imperfections inhérentes à toute pensée finie, on ne peut s'empêcher d'admirer la rigueur de cet enchaînement, où la discipline se groupe autour de la science comme autour de son centre naturel, et se rattache étroitement par celle-ci à la partie métaphysique. Ou plutôt, à proprement parler, il n'y a plus ici de parties distinctes, tant elles s'embrassent dans une rigoureuse unité. La Bhagavad-Gitâ ne se présente pas sous la forme d'une suite rectiligne de proportions se déduisant les unes des autres : c'est un cercle achevé, qui se ferme sur lui-même, et dont il est difficile de préciser le joint.

Au point de vue littéraire, l'œuvre n'est pas moins une que sous le rapport de la doctrine. D'un bout à l'autre, on y trouve la même langue et le même style. Partout règne un ton austère, qui dédaigne les vains ornements, qui repousse les grandes figures, les amplifications, les comparaisons longuement soutenues. L'imagination ne s'y laisse jamais surprendre à parer la pensée ; mais elle la pénètre, pour ainsi dire, sans cesse et la nourrit. Elle se glisse sous l'abstraction, et, substituant une image à chaque notion, elle fait du discours une trame substantielle et solide, où la métaphore est partout sans se montrer nulle part. Depuis le premier chant jusqu'au dernier, le même souffle anime toutes les parties du poëme. Rarement on y sent défaillir l'inspiration, et le poëte se maintient avec la plus grande aisance à la prodigieuse hauteur où il s'est placé. Sous ce rapport, la Bhagavad-Gitâ nous apparaît comme une œuvre unique parmi tout ce que l'antiquité nous a transmis, et il faut chercher jusque dans la Bible [1], jusque dans l'Évangile de saint Jean et

[1] Le révérend D. Griffith remarque que beaucoup de passages, *have the euphony and phrase, of our own beloved Bible.*

Digitized by Google

les Épîtres de saint Paul, pour trouver des accents semblables; une forme à la fois aussi sobre [1] et aussi riche dans l'expression des plus hautes vérités; un vol aussi audacieux et aussi soutenu de la pensée; un commerce aussi familier, une communion aussi intime avec Dieu et le monde invisible.

Envisagé simplement comme système, notre poëme présente un grand nombre de points de contact avec toutes les doctrines qui, partant de l'absolu, aboutissent plus ou moins au panthéisme, et, de Spinoza à Schelling, les rapprochements s'offriraient en foule. Mais la Bhagavad-Gitâ est plus qu'un exposé scientifique du dogme, qui ne s'adresse qu'à l'intelligence et ne demande des efforts qu'à l'esprit. Elle est surtout une prédication religieuse et morale, une tentative de régénération et de délivrance. Aussi, pour obtenir un parallèle complet, faudrait-il remonter par delà les théories des penseurs modernes, jusqu'aux œuvres de la mystique chrétienne du moyen âge. C'est là seulement, dans les doctrines écloses à l'ombre des cloîtres, chez les disciples de S. François et de S. Dominique, dans les maximes des Frères du libre esprit et de l'Évangile éternel, dans les conceptions du génie audacieux d'un Eckart ou de l'âme plus douce, plus rêveuse d'un Tauler, que le rapport paraîtrait frappant et complet et qu'on surprendrait une conformité étonnante avec les doctrines, les préceptes et les expressions mêmes de l'œuvre indienne [2]. Et pourtant, en dépit de ces ressemblances, que la Bhagavad-Gitâ est loin de ces œuvres chrétiennes! Vous diriez qu'elles se touchent, et voici qu'une différence, sur un seul point, suffit pour établir entre elles une immense distance! C'est qu'au fond la foi de notre poëme est une foi égoïste, et son mysticisme, un mysticisme sans amour. En dépit de leurs conclusions spéculatives, la douce et radieuse figure du Sauveur illumine toutes les œuvres de la mystique chrétienne. A ce foyer divin de bonté, de charité, d'amour, qu'oppose notre poëme? La sombre et immobile majesté de Krishna. C'est en vain qu'il se proclame l'*ami des êtres;* il est avant tout celui qui *n'aime, ni ne hait*, plus effrayant dans sa froide indifférence, que le farouche Çiva paré de son collier de crânes. Aux transports de l'amour divin, source féconde de la charité et de l'amour des semblables, se substitue ainsi dans le cœur du fidèle le sentiment stérile de la terreur, qui renferme le pécheur en lui-même, et le jette dans une dévotion égoïste. C'est pour échapper à la souffrance, et pour y échapper seul, qu'il s'impose les plus dures pénitences; c'est pour s'éteindre en Dieu qu'il aspire à s'unir avec lui. Le poëte nous parle, sans doute, de la bienveillance du Yôgin pour tous les êtres. Mais ce sentiment vague et froid, inspirera-t-il jamais les ardents transports d'une

[1] Sobre relativement, bien entendu. Par rapport à la langue sanscrite, le style de la Bhagavad-Gitâ peut être appelé sobre.

[2] V. Ch. Schmidt, *Étude sur le mysticisme allemand au* XIV*e siècle.*

Digitized by Google

sainte Thérèse, ou l'inépuisable charité d'un saint Vincent de Paul? C'est là le côté sombre de cette dévotion. En vérité, vaut-il bien la peine de nous ravir à nous-même, d'anéantir presque la personnalité humaine, et de tout absorber en Dieu, si le renoncement ne doit être qu'un raffinement d'égoïsme? C'est par là qu'il a été donné au buddhisme de s'élever au-dessus de notre poëme. Moins pure que lui, et moins élevée dans ses spéculations, moins logique peut-être et moins conséquente avec elle-même, la religion de Çakhya aura été, somme toute, plus féconde. Pas plus que la Bhagavad-Gitâ, elle ne donne pleinement ce qui est contenu dans ce simple mot, si humble et si grand, *le devoir;* mais elle possède du moins cet autre principe de vie, qui s'appelle *la charité*.

A. Barth.

Digitized by Google

LÉVANA[1]

OU

TRAITÉ D'ÉDUCATION

XII

MUSIQUE

La musique — le seul art dans lequel les hommes et toutes les classes d'animaux (araignées, souris, éléphants, poissons, oiseaux) soient en communauté de biens, — doit agir irrésistiblement sur l'enfant, qui est à la fois homme et animal. Le son d'une trompette pourrait faire éclater le cœur d'un nouveau-né : des cris ou des dissonances lui briseraient l'oreille. — Aussi il est vraisemblable que la première musique reste comme un écho immortel dans l'oreille de l'enfant, et forme dans les ventricules du cerveau d'un musicien futur la base générale, le thème mélodique, autour duquel les phrases viennent se jouer plus tard harmoniquement.

Choisissez des rhythmes et des modes tendres et mélancoliques, vous n'aboutissez qu'à égayer l'enfant et à le faire sauter. Les peuples sauvages et puissants, les peuples gais, comme les Grecs, les Russes, les Napolitains, ont des chants populaires composés dans des modes mineurs. L'enfant peut pleurer à certains accents, comme son père, mais ce n'est que par exubérance de joie; pour lui le souvenir ne vient pas placer sous les espérances retentissantes le calcul de ses pertes.

[1] Voir la *Revue germanique* des 1er octobre, 1er novembre 1863 et 1er mars 1864.

Digitized by Google

Au point de vue de l'éducation musicale, de tous les instruments qui résonnent dans les concerts enfantins, le plus utile est celui qui est inné au chanteur lui-même, la voix. Dans l'enfance des peuples, on parlait en chantant, qu'il en soit de même pour l'enfance des individus. Dans le chant, l'homme, la voix, le cœur ne font plus qu'un en quelque sorte, ne forment qu'une seule poitrine, tandis que les instruments semblent prêter seulement leur voix. L'homme peut-il trouver, pour saisir et rapprocher de lui ces petits êtres, de plus tendres instruments que les accents de son propre cœur, que sa voix, qui leur parle habituellement, mais se transfigure tout à coup sur le Thabor de la mélodie ?

Le chant a pour les enfants cet avantage qu'ils ont la conscience de pouvoir, grâce à lui, imiter aussitôt. Le chant remplace les cris, que les médecins recommandent comme un exercice de la langue, comme le premier maniement de la parole. — Y a-t-il quelque chose de plus beau qu'un enfant qui chante? Et comme il s'habitue à répéter infatigablement le même chant, bien que la répétition répugne à cette petite âme dans tous les autres jeux ! —C'est par le chant que l'homme, dans un âge plus avancé, que le berger des Alpes, le travailleur enchaîné remplissent l'espace vide et oublient la contrainte de leur condition : c'est en chantant que l'enfant traverse l'enfance; il chante sans s'arrêter, et n'écoute que lui-même. Car la musique, cette poésie innée des sensations, ne cherche, comme toute sensation, qu'à dire toujours la même chose dans d'inépuisables répétitions.

Le père, semblable aux Frisons—le proverbe dit : « Frisia non cantat, » — ne chante jamais, ou chante rarement. Je voudrais qu'il chantât pour lui et ses enfants, et que la mère en fît autant pour eux et pour lui.

De même que l'on s'endort en écoutant un chant intérieur, on pourrait, dans le cas où il est nécessaire de réveiller brusquement un enfant (ce qui du reste est toujours dangereux), déterminer ce réveil musicalement, à l'exemple du père de Montaigne. Une pendule à jeu de flûte serait un excellent réveil.—Pourquoi la musique ne s'emploierait-elle pas aussi comme un remède moral contre les maladies des enfants, le chagrin, l'entêtement, la colère?

XIII

COMMANDEMENTS — DÉFENSES

Rousseau n'écrirait pas ce paragraphe ; car il était d'un sentiment tout différent. Pour moi, je suis de l'avis de Basedow, et, comme lui, je ne

Digitized by Google

crois pas que la volonté paternelle puisse et doive prendre toutes les apparences d'un destin. Récompenser et punir uniquement par des mesures et des résultats matériels, suivant le système de Rousseau, ce serait consommer pour un homme qui se forme un homme déjà formé. Par bonheur cette fausse route est fermée à l'esprit de l'enfant. Comment l'enfant arriverait-il au sentiment de la nécessité, sans avoir le sentiment antérieur de la liberté, liberté qu'il doit voir aussi nettement chez les autres, ses pareils, qu'en lui-même? L'enfant doit bien plutôt regarder toute chose comme libre, même la matière inerte, et s'irriter contre toute résistance, comme si c'était une résistance morale. Plus on descend bas dans la chaîne des êtres, plus cette mer libre s'étend au loin. Le chien mord la pierre, — l'enfant les bat tous les deux — le sauvage voit dans l'orage une guerre allumée par les Esprits. Ce n'est que devant un œil plus net qu'apparaît, comme un soleil noir au milieu de l'univers, cette masse de fer sombre que nous appelons la nécessité. L'enfant qui fait de toute chose un *moi*, voit dans chaque événement un acte, dans chaque obstacle, un ennemi. N'éprouvons-nous pas, nous autres vieillards, pendant toute une vie, la puissance de fer de la nature, sans pourtant en arriver à nous soumettre doucement et sans plainte, quand elle attriste cette vie par l'âge, ou la termine irrévocablement par la mort? — Et d'où les résultats matériels tirent-ils leur gloire, comme moyens d'enseignement, si ce n'est de l'immutabilité de la nature? Que la volonté libre apparaisse à l'enfant aussi logique et aussi irrésistible! Il aperçoit alors une nécessité supérieure à l'aveugle nécessité. Et si pour les animaux, les écoliers et les esclaves, il n'y a que des résultats et des enseignements immédiats, l'homme ne peut-il en connaître d'humains, de médiats? — Comment enfin la croyance à l'homme — ce signe sublime d'alliance de l'unité humaine — peut-elle exister dans l'enfant, sans objet, sans une parole paternelle, à laquelle il puisse se fier?

Nous n'avons donc à examiner que les différentes manières de défendre et d'ordonner. — Qu'on me pardonne l'ordre un peu étrange des maximes de pure expérience qui suivent :

Ne prenez pas plaisir à ordonner et à défendre : traitez librement avec l'enfant. La multiplicité des ordres a plus en vue l'avantage des parents que celui des enfants.

Que l'enfant soit irrévocablement lié à votre parole, mais non pas vous-même : vous n'avez pas besoin de donner des édits à perpétuité : votre puissance législative peut publier chaque jour de nouvelles lettres décrétales et pastorales.

Pour défendre, ayez plus rarement recours à l'action qu'à la parole : par exemple, n'arrachez pas un couteau à l'enfant, mais faites qu'il le dépose à votre commandement : dans le premier cas, il obéit à la pres-

Digitized by Google

sion d'une force étrangère; dans le second, à l'impulsion d'une force personnelle. Que vos tables de lois ne soient pas fragmentaires, qu'elles soient écrites dans un style élevé et soutenu. Interdisez plutôt le tout, si les parties sont difficiles à trier : défendez, par exemple, de toucher à la table, bien que vous ne vouliez que préserver les plats isolés qui sont dessus.

Que l'enfant apprenne et éprouve par lui-même le droit qu'il exige des autres. Que le respect de la propriété soit exigé de lui sans ménagement. Que possède l'enfant? son père et sa mère, rien de plus : tout le reste appartient au père. Mais comme chacun de nous aspire à posséder une terre, un univers comme fief héréditaire, faites à ce petit être une petite part, et dites-lui : « Tu n'auras rien de plus. »

L'oreille de l'enfant distingue facilement le ton de la fermeté du ton de la colère : la mère prend aisément le second, quand elle veut imiter le ton ferme du père. Les ordres de celui-ci sont, pour trois raisons, mieux exécutés que les ordres de celle-là : d'abord nous venons de signaler ce point, que la voix du père est plus ferme, tout en restant éloignée du ton de la colère. En second lieu, l'homme, semblable à un guerrier, ne prononce le plus souvent qu'un radical bref et net, un non impérial, tandis que la mère a de la peine à dire à l'enfant : « Laisse! » sans point et virgule, ou sans point d'interrogation. Y a-t-il dans l'histoire un exemple qu'une femme ait su dresser un chien de chasse? — Une femme qui commanderait un peloton, pour ordonner à sa troupe en marche de s'arrêter, s'exprimerait-elle autrement que de cette manière : « Mes braves gens, aussitôt que j'aurai cessé de parler, je vous enjoins à tous de vous arrêter sur-le-champ! Halte? » La troisième raison, c'est que l'homme retire plus rarement le non qu'il a prononcé.

La plus fine politique consiste, dit-on, à ne pas trop gouverner. Il en est de même pour l'éducation. Mais quelques précepteurs, afin de parler toujours, prêchent aussi souvent contre les vices et pour les vertus qui viennent avec les années, que pour les vertus et contre les vices qui croissent avec l'âge; de là, par exemple, cette grande hâte d'apprendre à marcher, à tricoter, à lire, comme si ces arts ne venaient pas d'eux-mêmes. Au contraire, une élocution correcte, une bonne écriture, l'habitude de bien tenir le corps et la plume, le sens de l'ordre, sont des qualités qui ne croissent qu'avec les années. Élever et instruire exigent déjà assez de paroles : qu'on épargne celles que l'on dépenserait contre les défauts qui doivent se faner d'eux-mêmes, pour celles que l'on a à dépenser contre les défauts qui continuent à fleurir. Un langage sobre enrichit l'enfant, en lui donnant en quelque sorte un problème à résoudre. Les grandes personnes en agissent ainsi entre elles : un grand homme, de ma connaissance, lorsqu'il se trouve dans un cercle d'étrangers, ne dit d'abord que « Hem! hem! » mais très-bas, de même que la divinité

Digitized by Google

(d'après le mythe indien) interrompit son éternité, et donna naissance à la créature, rien qu'en disant de cette façon : « Oum [1] ! » Le grand homme susdit donne rien que par son *hem* beaucoup à penser à tout le monde. Je connais un laconisme plus profond et plus utile encore que le laconisme chinois : c'est le silence. De jeunes médecins qui ne voudraient pas oublier pour de vulgaires connaissances médicales la philosophie de la nature, mais au contraire celles-là pour celle-ci, emploient souvent ce procédé dans leurs examens à la Faculté pour répondre à des questions tout à fait communes : de même que Socrate se taisait quand il était en colère, ils cherchent à exprimer par leur silence leur indignation de se voir poser des questions sur des connaissances misérables qui leur sont restées toujours étrangères.

Mais arrêtons ici cette digression. Il nous arrive souvent à nous autres précepteurs de donner pour des prescriptions ou des défenses morales des raisons destinées à aller au cœur : autant vaudrait n'en pas donner du tout ; car la conscience de l'enfant fournit dans ce cas l'argument le plus puissant. Mais pour les prescriptions hygiéniques, gymnastiques et autres, comme celles-ci ne trouvent dans l'enfant que l'avidité et l'ignorance, une suite de motifs est fort utile.

Les grandes personnes, d'ailleurs, commettent et avouent qu'elles commettent cette faute, de regarder tout point par lequel les enfants diffèrent de nous-mêmes comme un défaut, nos reproches comme un enseignement, et leurs fautes comme plus graves que les nôtres.

Une grande personne qu'une autre poursuivrait sans relâche avec un confessionnal et une chaire portatifs, desquels elle lancerait des sermons et des anathèmes, n'acquerrait jamais l'activité et la liberté morales ; à plus forte raison un faible enfant, qui à chaque pas de la vie s'empêtre dans de continuels commandements : « Arrête ! » — « Cours ! » — « Laisse ceci ! » — « Fais cela ! » — On commet la même faute en remplissant les journées entières uniquement de leçons. C'est à cette averse de leçons que sont surtout exposés les enfants des princes, comme pour compenser par ce flux le reflux futur des enseignements. Fait-on ainsi autre chose que semer inutilement semences sur semences dans un champ ? Les enfants craignent plus le feu, qui brûle toujours, qu'un couteau, qui ne coupe pas toujours. C'est pour une cause analogue, que le père et la mère ne sont pas craints également : celui-là est le feu, celle-ci le couteau. La différence ne consiste pas dans la rigueur, car une mère en colère est la rigueur même, mais dans l'invariabilité. Plus l'enfant est jeune, plus il est nécessaire de ne lui commander que par monosyllabes : c'est même plus qu'il n'en faut. Secouez seulement la tête ; et cela doit suffire : dites tout au plus : « Pst ! » —Plus tard, donnez d'une voix douce

[1] *Histoire des mythes*, de Gœrres. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

des motifs, afin d'attirer à vous l'enfant obéissant par des témoignages d'amour. Un refus brusque détermine chez l'enfant une demande brusque en retour.

Défendez d'un ton doux afin de pouvoir disposer d'une échelle entière de gradation : et ne défendez jamais qu'une seule fois. Ce dernier point est pénible. Ne vous mettez donc pas hors de vous-même, plus qu'il ne convient, quand un enfant, par exemple, sommé de mettre fin à son vacarme, le termine par un *allegro ma non troppo* et si bien calculé, que vous ne pouvez plus à la fin distinguer le passage de la résistance à l'obéissance. — Il ne reste qu'à choisir entre deux systèmes : châtier pour la moindre désobéissance qui se prolonge, ou, après la première obéissance, négliger le reste : le dernier me semble le meilleur. Mais il en est un autre qui vaut mieux encore ; c'est que les parents eux-mêmes temporisent. Le premier mot que dit un père à un enfant ou à un serviteur qui demande, c'est : Non ; puis il cherche à dire : Oui, et finit par le dire, au lieu de commencer par là. La mère fait pis encore. Mais ne pouvez-vous pas obtenir de vous-même en faveur de l'enfant, ou de qui que ce soit, un sursis, une remise de jugement, rien qu'en répondant : « Reviens tout à l'heure, — plus tard. » Femmes, cette loi des sursis vous offrirait le moyen d'être moins souvent en contradicion avec les autres et avec vous-mêmes !

Pour les enfants du deuxième âge, il est bon que les parents temporisent aussi à propos des punitions. Parents et maîtres puniraient suivant les règles de la plus exacte loyauté — sans avoir recours aux règles en bois, — si, après chaque délit de l'enfant, ils voulaient bien compter jusqu'à vingt-quatre, ou encore compter leurs doigts ou leurs boutons. Ils laisseraient ainsi s'écouler le présent étourdissant. Le règne froid et calme de la lucidité s'établirait, et le père, aussi bien que l'enfant, apprendraient par cette douleur prolongée et réfléchie à juger de celle des autres. Le vaste arbitraire des corrections paternelles a besoin du vernis adoucissant du temps. Ce n'est que pour votre enfant tout jeune que la peine doit se lier immédiatement à la faute, comme l'effet physique à la cause.

Après avoir prescrit que les défenses et les ordres soient irrévocables, il faut exprimer aux parents des vœux dont la réalisation ne dépend que de l'amour et de la liberté des enfants, afin d'exercer ceux-ci à la liberté et à l'amour.

L'obéissance de l'enfant ne peut en elle-même avoir d'autre mérite que celui de faciliter maintes choses aux parents. Mais, estimeriez-vous qu'il y a développement moral de l'enfant, si vous le voyez subordonner, plier, briser partout sa volonté devant tous les hommes comme devant vous-même ? Quel mannequin souple, délié vous auriez alors ! — Ce que vous voulez obtenir de lui, ce n'est pas seulement l'obéissance inerte,

Digitized by Google

c'est l'impulsion, la foi, l'amour, la force de renoncement, la reconnaissance et le respect. — Et vous avez raison. Mais commandez donc d'autant moins, là où un motif supérieur ne vous oblige pas à le faire. Les défenses égarent et révoltent moins l'enfant, habitué à tout regarder comme une propriété absolue de ses parents, que les ordres : car le jeune esprit sait déjà qu'il y a au moins une propriété, sa personne et son droit. Les mères appellent volontiers à l'aide des ordres qu'elles donnent la méthode des distractions, qui dissimulent le but à l'enfant par de joyeux détours. Mais par ce déguisement flatteur, l'enfant apprend à ne connaître aucune règle, aucune discipline : tout ce qui est solide, vrai et juste se change, pour cet être myope, en un jeu de hasard qui n'exerce et n'endurcit à rien.

Demandez aux enfants du ton le plus doux une complaisance, mais sans donner de motifs. Récompensez-en l'accomplissement par votre satisfaction, mais ne punissez pas le refus. Il n'y a que l'esclave que l'on fouette pour en obtenir un surcroît de gain. Le chameau lui-même trotte plus vite en suivant la flûte que devant le fouet. — On a constaté que les enfants ont un penchant particulier pour les grands-parents : pourquoi cela, si ce n'est parce que ceux-ci exigent et commandent peu, et que les petits-enfants, par conséquent, acceptent d'eux plus volontiers. — Enfin, pouvez-vous effacer jamais plus doucement un châtiment que, lorsque, après le châtiment, vous ramenez la joie dans le cœur de l'enfant, en lui exprimant le désir d'une complaisance de sa part pour n'importe qui?

XIV

CHATIMENTS

C'est à peine si ce mot, si peu enfantin, peut sortir de ma plume : j'aimerais mieux écrire douleurs. Le châtiment ne doit tomber que sur une conscience coupable, et les enfants n'ont d'abord, comme les animaux, qu'une conscience innocente. Semblables aux étoiles fixes, qui brillent au-dessus des montagnes, ils ne doivent jamais trembler. La terre devrait leur paraître brillante, comme s'ils habitaient eux-mêmes une étoile, et jamais noire, comme elle l'est réellement. Si on les oblige à sacrifier et à prêter leur printemps qui ne revient pas, afin d'en jouir, de l'égréner dans je ne sais quel automne ultérieur, plein d'orages, leur conseille-t-on autre chose que ce que fait l'Indien qui enterre son or afin d'en jouir dans l'autre monde quand on l'enterre lui-même? — « De grandes récompenses, dit Montesquieu, indiquent un État prêt à s'écrou-

Digitized by Google

ler. » Il en est de même des grands châtiments dans une maison d'éducation : ce ne sont pas les fortes punitions qui sont toutes puissantes, mais les punitions infaillibles.

Dans le peuple, les coups du destin qui frappent les parents retombent en contre coups sur les enfants. La mère du peuple bat ses enfants plus fort, ou parce qu'ils pleurent trop, ou parce qu'ils s'entêtent à se taire. Faut-il expliquer par notre asservissement sous la Rome juridique (qui ne voyait dans les enfants, les femmes et tout ce qui était étranger, que des choses et non des êtres humains), ou par notre respect du sanctuaire domestique, l'indifférence avec laquelle l'État tolère ces meurtres lents d'enfants, les sentences capitales prononcées par les parents et les maîtres, les tortures infligées à l'innocence désarmée ?

L'enfant qui frappe devrait être frappé, et de préférence quand il est grand, par l'objet même de sa violence, fût-ce un serviteur. Le battu est-il un enfant plus petit, une jeune fille, le père peut se constituer *curator sexus;* est-ce, au contraire, un garçon qu'un autre a battu, il ne mériterait pas plus tard son chapeau d'homme, s'il opposait sa voix plutôt que sa main, comme moyen de défense, et s'il s'enfuyait vers la canne paternelle.

Qu'il n'y ait jamais lutte entre l'entêtement du père et celui de l'enfant; celui-là cherchant à obtenir une concession par des bravades actives, auxquelles celui-ci en oppose de passives. Après avoir exercé une rigueur, laissez à l'enfant blessé la victoire du *non*, vous êtes sûr qu'il évitera une autre fois un triomphe si chèrement acheté!

C'est avec crainte que je me hasarde à proposer ici l'emploi des questions suggestives, hypothétiques : on sait qu'elles sont interdites aux juges, parce qu'ils introduiraient ainsi frauduleusement dans la réponse de l'accusé ce qu'ils auraient à en retirer ensuite. Cependant, je permettrais parfois ces questions au précepteur. Dès qu'il suppose avec vraisemblance qu'un enfant, par exemple, est allé sur la glace, malgré la défense qui lui en avait été faite, il peut, en lui posant une première question, qui ne concerne que des circonstances accessoires sur lesquelles ne porte pas la punition, en lui demandant combien de temps il est resté sur la glace, avec qui il y est allé, lui ôter le désir et la tentation de répondre par un mensonge à cet interrogatoire : désir et tentation que vous auriez provoqués par une autre question, en lui demandant, par exemple, s'il est resté à la maison. Il est impossible que la dépravation et la réflexion dans cet enfant soient telles, qu'à cette brusque attaque, il mette en défaut l'omniscience apparente de l'interrogateur par une négation hardie du fait. Les enfants ont, comme les sauvages, un penchant pour le mensonge qui se rapporte au passé, et derrière lequel, comme le prouve le mensonge de Rousseau, se développe la véracité de

Digitized by Google

l'âge mûr. Plus rare et plus dangereux que le mensonge rétrospectif est le mensonge préparatoire, celui de l'avenir, par lequel l'enfant, cet écho naturel du présent, s'annulant lui-même, exprime avec entière conscience le projet d'une mauvaise action longtemps couvée.

Un mot sur la colère après le châtiment. Il n'y a pas de plus importante punition que le premier quart d'heure qui suit une punition, et forme la transition de la correction au pardon. Après l'orage, chaque mot semé trouve un sol chaud, amolli, détrempé ; la crainte et le ressentiment, qui d'abord résistaient et se raidissaient, s'effacent, et la tendre leçon s'insinue, calme, et guérit, comme le miel adoucit les piqûres d'abeille, et l'huile les blessures. Dans ce quart d'heure, en parlant d'une voix très-douce, on peut dire bien des choses, et par les témoignages de sa douleur adoucir les douleurs des autres. — Les mères, qui traitent tout sur le pied de l'amour, et les enfants comme leurs maris, ont faciment de ces colères-là, parce qu'elles conviennent mieux à leur activité qui se fractionne et se perd dans les détails. J'ai vu, chères lectrices, que les blondes, les plus douces, les plus calmes en public, lorsqu'elles arrivaient dans la chambre des enfants (ou dans la chambre des domestiques), ressemblaient à de belles roses blanches, qui piquent aussi fort que les roses à sang rouge. Il en résulte que les femmes, comme tant d'écrivains (moi-même, par exemple), ne savent pas s'arrêter. Y a-t-il quelque chose de plus beau qu'une mère qui, après un châtiment, cause tendrement sérieuse et mélancoliquement affectueuse avec son enfant ? — Et pourtant, il y a quelque chose de plus beau encore, c'est un père qui fait cela.

Ce qui est à suivre, comme règles de sagesse et d'équité pour les grandes personnes, doit bien plutôt encore s'appliquer aux enfants : ce principe, par exemple, qu'il ne faut jamais exprimer un jugement, et dire : « Tu es un menteur, ou tu es un méchant, » au lieu de dire : « Tu as menti, ou tu as méchamment agi. » Car l'homme, une minute après la faute, se sent aussi libre que Socrate, et cette marque brûlante appliquée, non à son action, mais à sa nature, doit lui sembler une condamnation condamnable. Ajoutez encore à cela que chaque homme, par un sentiment ineffaçable d'espérance morale, ne voit dans ses propres immoralités que de courts interrègnes obligés du diable, des astres errants dans le système céleste régulier. L'enfant, dans son néant moral, sent plus fortement l'injustice d'autrui que la sienne propre ; et cela d'autant plus que le manque de réflexion et l'ardeur de ses sensations lui font paraître les injustices des autres plus hideuses que les siennes.

Si l'État déjà ne doit flétrir que les actes et non les hommes, on est encore plus coupable de détruire dans un enfant étourdi, par le froid horrible des peines infamantes, le grain de vie morale. Vous pouvez, comme récompense, lui donner des croix, des chaînes et des chapeaux de docteur,

Digitized by Google

ou les lui retirer pour le punir, mais que le châtiment ne soit jamais plus grave, qu'il n'y ait pas de punition positive, telle que le bonnet d'âne, par exemple. — La honte est l'orcus glacial de l'homme interne, un enfer moral sans rédemption. Il faut proscrire aussi ce châtiment qui consiste à faire baiser la main qui vient d'infliger une correction. Mais l'État et l'éducation se copient et rivalisent dans l'application de ce système blâmable : je citerai, comme exemple, la rétractation imposée d'une injure. Aucune puissance civile ne peut enlever à celui qui a prononcé l'injure sa liberté de jugement : lui ordonner une rétractation, c'est lui ordonner un mensonge, et tout autre peine serait plus juste et plus admissible que cette profanation personnelle dictée, où l'homme, contre les lois de l'équité ordinaire, se constitue témoin domestique de sa propre honte. Il n'y a que le juge, et non pas une des parties, qui puisse légalement rendre l'honneur à l'autre partie, car autrement celle-là pourrait prendre aussi ce qu'elle rendrait.

Mais revenons à l'enfant maltraité. Sa blessure est envenimée, aggravée par la honte : la pauvre créature privée d'honneur et d'aide, frappée de deux blessures, est suspendue entre le ciel et la terre, subissant une fustigation physique et morale, et se consume solitaire. Parents et maîtres, vous faites à un moindre degré, mais de la même manière, un mal extérieur et intérieur à ce pauvre cœur, quand vous accompagnez les corrections corporelles et autres d'apostrophes et de mines railleuses. N'imposez jamais la moindre blessure en raillant ; mais faites-le sérieusement et, plus souvent encore, tristement. La douleur paternelle épure la douleur de l'enfant. Lorsque, par exemple, l'élève de Fénelon s'était oublié dans des effervescences de colère, l'évêque de Cambrai faisait servir ce fils de roi par des valets sérieux et silencieux, et laissait prêcher le silence.

Traduit de JEAN-PAUL RICHTER,

PAR CH. GUILLEMOT.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

CULTURE DES EAUX

I

L'étude des animaux aquatiques, facilitée par l'appareil très-complet du jardin d'Acclimatation[1], peut se faire aussi dans des aquariums de moindre grandeur, dans de simples vases que l'observateur place sous ses yeux, et qui lui offrent un sujet de contemplations fécondes, un charmant spectacle, plein de fraîcheur et de vie. En Angleterre, en Amérique, on a imaginé les plus ingénieuses combinaisons pour ces petits viviers d'eau douce ou d'eau salée, dont quelques-uns sont entourés de plantes, et qui se trouvent aujourd'hui dans un grand nombre de maisons comme objet d'ornement et de curiosité. Le vase le moins coûteux suffit d'ailleurs, pourvu qu'il soit bien transparent, et rien n'est plus facile, dans le voisinage de la mer, des lacs, des étangs et des rivières, que la création d'un aquarium, en se conformant toutefois aux dispositions que nous avons indiquées.

Après avoir cité la note de M. de Quatrefages relative aux expériences de Dujardin, nous devons mentionner les remarquables essais faits à Messine, dès 1832, par une savante naturaliste, Mme J. Power[2], pour étudier la structure de divers animaux marins. Les aquariums en verre qu'elle avait fait établir dans sa maison, sur le bord de la mer, ne lui ayant point paru suffisants pour les études physiologiques qu'elle avait en vue, elle inventa des cages qui lui permirent de continuer ses

[1] Voir la *Revue germanique* du 1er mars 1864.

[2] *Observations et expériences physiques sur plusieurs animaux marins et terrestres*, par Mme J. Power, née de Villepreux.

Digitized by Google

recherches, et dont nous croyons utile de reproduire la description. « Ces cages avaient 4 mètres de longueur, 2 mètres de hauteur, 1 mètre 40 centimètres de large. Je laissais entre les barres un intervalle néces saire pour que l'eau de la mer pût y circuler librement, sans que l'animal pût en sortir. Pour consolider ces cages, il y avait à chaque angle un morceau de fer. Une porte s'ouvrait au-dessus de la cage; deux petites ouvertures avaient été ménagées à droite et à gauche; de là, je pouvais, sans être vue, observer mes animaux. A chaque angle aussi j'avais fixé une ancre afin de maintenir solidement la cage dans la mer. J'introduisais, dans l'intérieur, de l'algue, des plantes marines, de petites parties de rocher, de petits cailloux, et, chaque jour, la nourriture nécessaire. Ayant obtenu la permission des autorités, je fixai mes cages sur un bas-fond, situé près du lazaret de Messine, dans un endroit où je pouvais, sans être dérangée, poursuivre mes observations. »

Dans l'introduction de l'ouvrage publié en 1858 par le célèbre professeur Richard Owen, sous le titre de *Mollusca*, on trouve le passage suivant : « La connaissance des diverses variétés de mollusques vivants et de leur embryologie a fait de grands progrès, qui ne peuvent aller qu'en augmentant depuis qu'on a pris l'habitude de les enfermer dans des réceptacles clos, d'eau de mer ou d'eau douce. Poli, Montagu, et d'autres naturalistes avant eux, habitant le littoral, ont fait usage de grands vases d'eau de mer fréquemment renouvelée, pour garder en vie les zoophytes qui faisaient l'objet de leurs études. Mais, ainsi que le prouve le témoignage du professeur Maravigna, communiqué au journal de l'Académie de Gioenia, à Catane (décembre 1834), c'est à Mme Jeanne Power que revient particulièrement l'honneur de la découverte et de l'application raisonnée des réceptacles appelés aujourd'hui *Aquariums*, propres à l'étude des animaux marins en général et des mollusques en particulier.

» On doit à Mme Power trois genres de ces appareils : le premier en verre, disposé pour la conservation et l'étude des mollusques vivants, dans un cabinet ; le second, aussi en verre, muni d'une armature extérieure qui permet de les submerger dans la mer, comme de les en faire sortir pour l'observation ; enfin un troisième modèle, approprié aux mollusques de la plus grande dimension, qui peut être immergé dans les bas-fonds de la mer avec des ancres, la partie supérieure se trouvant assez hors de l'eau pour que l'on puisse étudier les mollusques qui s'y trouvent. »

On peut voir le dessin de ce dernier appareil dans l'ouvrage de Mme Power sur l'*Argonauta Argo*, déposé à la bibliothèque du Jardin des Plantes, à Paris.

Nous n'avons pu relire ce très-intéressant résumé des persévérantes recherches poursuivies par l'auteur, à Messine, pendant dix années, sans

Digitized by Google

être frappé des curieuses particularités que présente le céphalopode de l'Argonaute, et sans désirer vivement qu'on puisse voir, à l'aquarium du bois de Boulogne, quelques-unes de ces délicates et gracieuses coquilles, qu'on trouve en assez grande quantité sur la côte de Sicile, de septembre à décembre. Il serait probablement facile de les transporter de Messine à Marseille par les paquebots-poste, et de Marseille à Paris, l'envoi par chemin de fer est assez rapide pour offrir de grandes chances de conservation. L'Argonaute ne présente pas seulement à l'observateur plusieurs faits physiologiques d'un haut intérêt, il est aussi remarquable par l'élégance de ses formes et la variété de ses riches couleurs. Quand l'air est serein, la mer calme, il monte à la surface, où sa brillante coquille flotte comme une carène au-dessus de laquelle il étend et agite doucement ses bras à voiles, dont la membrane argentée est entourée d'un cercle couleur d'or.

Si les observations faites dans l'aquarium ont permis de déterminer avec plus d'exactitude certaines particularités de la vie des animaux aquatiques, on comprend que, dans son ensemble, cette vie souvent mystérieuse ne nous apparaît nettement que dans la pleine liberté des habitudes naturelles. Mais cette liberté est un évident obstacle à la certitude, à la suite nécessaire des observations, et nous devons le plus reconnaissant hommage aux savants dont les persévérantes études ont préparé le rapide progrès de la pisciculture, en permettant de la soustraire aux procédés empiriques et de la faire entrer dans le domaine des sciences.

Ce domaine n'appartient pas seulement aux naturalistes éminents dont les glorieux travaux ont doté la science de tant de découvertes fécondes ; il doit s'ouvrir encore aux hommes laborieux qui, par leurs patientes observations et leurs aperçus ingénieux, ont aussi tracé de nouvelles voies et contribué à créer pour nous de nouvelles richesses.

Ainsi, chacun sait aujourd'hui que c'est à la sagacité de deux pêcheurs des Vosges, MM. Rémy et Géhin, que sont dues, en France, les premières grandes applications pratiques de la fécondation artificielle du frai. La découverte appartient surtout à Joseph Rémy, qui, pauvre, ignorant, sans secours d'aucune espèce, trouva, dans la seule force d'une volonté persévérante, appliquée à l'observation des procédés de la nature, la solution des plus importantes questions se rapportant au repeuplement de nos cours d'eau. En étudiant le mode de reproduction des truites, dont la pêche était sa principale ressource, il constata que, vers la fin de l'automne, la femelle, sur le point de pondre, choisit un endroit à l'abri des courants, et y dépose ses œufs parmi les cailloux, sur le gravier, après leur avoir préparé, avec sa queue, une sorte d'enceinte. Le mâle s'arrête alors au-dessus de la ponte pour la féconder, puis la femelle vient encore la recouvrir de sable. C'est par des froids

Digitized by Google

rigoureux que Rémy, couché le long de la rive, observait ainsi, jour et nuit, dans une complète immobilité, les mystères de la fécondation [1].

En continuant ses observations, il reconnut bientôt que, sur la quantité prodigieuse de germes pondus par la femelle, un très-petit nombre échappe aux nombreuses causes de destruction qui s'opposent à leur développement. Il chercha comment il pouvait venir en aide à la nature, « qu'on ne peut vaincre, a dit Bacon, qu'en lui obéissant. » Il eut d'abord l'idée de recueillir les œufs et de les enfermer dans une caisse en fer-blanc, percée de trous, dont le fond était garni de sable, et qu'il déposait dans le courant. Mais il n'obtint ainsi qu'un petit nombre d'éclosions. Il revint à ses recherches, épiant, pendant des jours entiers et par des nuits claires, les mouvements qui accompagnent le phénomène de la fécondation. Il devina qu'en se frottant contre le sable la femelle avait pour but non-seulement de préparer une place à ses œufs, mais encore d'aider à sa délivrance. Il imagina alors de provoquer lui-même la ponte en pressant doucement le ventre des femelles qu'il prenait, et de féconder les germes qu'il obtenait ainsi en repétant la même pression sur les mâles. Il agitait ensuite le liquide du vase dans lequel il opérait, afin d'arriver à un mélange plus intime des œufs et de la laitance.

Après avoir si bien résolu le problème de la fécondation artificielle, il restait encore à créer un milieu favorable au développement des jeunes, en subvenant à leur alimentation. Rémy, aidé alors par un de ses compagnons, Antoine Géhin, sut inventer, en imitant toujours la nature, les plus ingénieux procédés pour surmonter ces nouveaux obstacles, et il parvint à élever les jeunes truites, en les plaçant successivement dans deux pièces d'eau où elles trouvaient une nourriture en rapport avec leur âge. Ces truites furent ensuite jetées dans divers étangs et cours d'eau, qui furent bientôt repeuplés.

C'est alors qu'un écrit de M. le docteur Haxo, secrétaire de la Société d'émulation des Vosges, fit connaître l'ensemble des travaux poursuivis par Rémy pendant plusieurs années, et l'importante découverte qui avait couronné ses patientes recherches. Dès le mois de mars 1849, il pouvait offrir aux amateurs une immense quantité de truites âgées de un à trois ans. De tels résultats attirèrent toute l'attention des savants, et l'éclatante approbation qui vint alors récompenser Rémy de ses persévérants efforts, semblait lui présager le plus heureux avenir.

Peu d'années après, M. Jules Haime, auteur d'excellentes études sur la pisciculture [2], adressait à la Société zoologique d'acclimatation un rapport qui se terminait ainsi :

[1] *Notice sur Joseph Remy*, par Victor Meunier, — *Ami des Sciences*, t. I, 1855.
[2] *Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1854.

Digitized by Google

« ... Sans doute, et il y aurait injustice à le méconnaître, beaucoup d'autres ont contribué puissamment aux progrès de la nouvelle industrie. Je n'ai pas besoin de vous redire les noms de ceux qui, savants et praticiens, ont su perfectionner les appareils et donner plus de précision aux diverses méthodes, mais il est constant que Joseph Rémy a commencé en France ce grand mouvement expérimental qui se développe en ce moment sous nos yeux.

» Vous vous rappelez quelle faveur accueillit les succès qu'il a obtenus. Les maîtres de la science furent les premiers à y applaudir et à en proclamer l'importance. Dans un remarquable rapport que la presse entière s'empressa de porter à la connaissance de tous, M. Milne-Edwards déclara que Rémy et Géhin lui semblaient avoir complétement résolu la question qu'ils s'étaient posés, et qu'ils avaient le mérite d'avoir ainsi créé en France une industrie nouvelle. M. de Quatrefages, à qui revient une large part dans les progrès de cette industrie, signala les mêmes résultats comme dignes des plus grands éloges, et naguère encore notre savant président, M. ls. Geoffroy Saint-Hilaire, n'a pas craint d'accorder aux deux pêcheurs des Vosges, en raison de leurs féconds travaux, le beau titre de *bienfaiteurs de leur pays*. Que pourrais-je ajouter à des témoignages si éclatants et partis de si haut?

» Messieurs, le docteur Haxo vient de nous informer, par une lettre adressée à M. le président de la Société, que l'homme qui, le premier sur le sol français, a appliqué la fécondation artificielle à l'élève du poisson, et a recommencé le peuplement de nos rivières, est mort à la Bresse le 6 décembre dernier, laissant sa nombreuse famille dans un état voisin de la misère, et il appelle sur cette famille votre bienveillante attention.

» La section de pisciculture, dont j'ai l'honneur d'être ici l'organe, a pensé unanimement qu'il serait digne en effet de la Société d'acclimatation de venir en aide à la veuve et aux enfants de l'un des fondateurs de l'industrie piscicole.

» En conséquence, la section vous propose : premièrement, de prélever un secours immédiat sur les fonds dont la Société peut disposer, et, en second lieu, d'ouvrir dans vos bureaux une souscription en faveur de la famille de Joseph Rémy.

» Nous croyons enfin devoir soumettre à votre approbation une troisième mesure. L'aîné des six enfants de Rémy commence, dit M. Haxo, à se montrer habile dans les pratiques de la pisciculture, auxquelles son père l'a initié de bonne heure. A celui-là nous pouvons faire mieux que de donner de l'argent, nous pouvons demander du travail. La troisième section émet le vœu que la Société veuille bien le prendre en quelque sorte sous son patronage, en engageant ceux de ses membres qui désireront obtenir des œufs fécondés, à s'adresser désormais au jeune Laurent Rémy. Ils répondront ainsi à la généreuse initiative qu'ont déjà prise plusieurs de nos collègues [1]. »

[1] *Bulletin de la Société d'Acclimatation*, mars 1855.

Digitized by Google

Ces conclusions furent adoptées à l'unanimité, et la souscription immédiatement ouverte au siège de la Société. En même temps, les délégués du Conseil dans les départements et à l'étranger, étaient invités à annoncer l'ouverture de la souscription et à recueillir les offrandes. Grâce à ce cordial empressement, des secours purent être envoyés sans retard à la famille de Rémy.

Nous avons tenu à rappeler brièvement la vie et les travaux du simple pêcheur qui par ses utiles services a conquis une place glorieuse parmi nos savants naturalistes. « La science, disait très-justement à ce sujet M. Victor Meunier, est une théorie et une pratique indivisiblement unies ; elle a besoin de l'aide des travailleurs manuels. » A un point de vue plus général M. Michelet, dans un de ses plus beaux livres, *Le Peuple*, a montré les liens qui unissent l'homme de génie aux simples. A tous deux la nature decouvre ses mystères, soit en dévoilant aux initiateurs, aux maîtres de la science, la splendeur, l'universalité de ses lois; soit en laissant apercevoir dans l'ombre, au patient regard de l'observateur, le secret de ses merveilleuses transformations.

C'est en 1843 que Rémy et Géhin commencèrent leurs premiers essais. M. Eugène Noël, dans son très-intéressant ouvrage sur la pisciculture [1], fait justement observer que, dès 1842, M. le docteur Serres insérait dans l'*Encyclopédie nouvelle*, publiée sous la direction de P. Leroux et J. Reynaud, sa belle étude sur l'*Organogénie*, à laquelle était jointe la note suivante :

« ... L'électricité que l'on fait intervenir dans la formation des sels, n'est encore qu'un mot. S'il y a mystère pour le chimiste dans ce phénomène naturel si simple, il n'y a donc pas à s'étonner qu'il y ait mystère pour le physiologiste dans le phénomène infiniment plus relevé de la génération de l'être. A la vérité, le chimiste opérant lui-même le mélange, la génération du sel, qui s'opère sous ses yeux, semble un fait expérimental plus certain que celui de la génération d'un animal ; car avec les deux radicaux distincts, la base salifiable et l'acide, on crée à volonté. Mais ce degré de certitude, si c'en est un, le physiologiste le possède comme le chimiste. Le physiologiste peut mettre dans un vase des œufs non fécondés et dans un autre des zoospermes; en versant les derniers sur les premiers, il crée des animaux, comme le chimiste forme des sels. Et dans ces générations, il ne s'agit pas seulement des animaux infusoires, des mollusques, des annélides, des crustacés ou des insectes; ce sont des poissons, ce sont des reptiles, si élevés dans l'échelle des êtres, que l'on a fait développer par ce procédé. Ainsi l'analogie se soutient jusqu'au bout, et rien cependant ne détruit le mystère initial. »

[1] *Pisciculture, Pisciculteurs et Poissons*, par Eugène Noël. — Librairie Chamerot, Paris, 1856.

Digitized by Google

Si la France, en formulant avec cette netteté scientifique les principes de la pisciculture, prenait la première place dans le domaine de la théorie, il faut reconnaître que pour les applications pratiques elle avait été devancée par l'Allemagne. Un officier des milices de Westphalie, J.-L. Jacobi, après plusieurs années de recherches et de tentatives infructueuses, adressait à Buffon, en 1758, des notes sur la fécondation artificielle des œufs de truite et de saumon, dans lesquelles se trouvent consignés les résultats de ses nombreuses expériences. Par l'observation la plus patiente, il était arrivé aux mêmes découvertes que Rémy et aux mêmes procédés de fécondation. Quelques applications partielles réussirent alors en Allemagne, en Angleterre et en Ecosse, mais rien n'avait été fait en France. C'est en 1840 qu'un savant agronome, le baron de Rivière, attira pour la première fois l'attention de la Société centrale d'agriculture sur les avantages de la pisciculture considérée comme une nouvelle branche de l'économie rurale.

Nous devons aussi rappeler les essais mentionnés par un petit-neveu de Buffon, M. le baron de Montgaudry, dans ses *Observations sur la pisciculture*[1]. Ces essais eurent lieu vers 1820, dans les départements de la Côte-d'Or et de la Haute-Marne, et, en 1826, près de Montbard, où déjà, dans le cours du quatorzième siècle, un moine de l'abbaye de Réome, dom Pinchon, pratiquait la fécondation des œufs de truite. Les communautés religieuses, qui prélevaient de très-forts droits sur le produit des pêches, s'occupaient de la pisciculture et savaient peupler leurs viviers, leurs étangs et leurs cours d'eau des espèces de poissons qui pouvaient s'y multiplier.

Nous trouvons dans les mêmes *Observations* une juste pensée très-heureusement exprimée, que devraient toujours avoir présente les personnes qui s'occupent de la reproduction artificielle et de l'acclimatation des poissons : « La Providence a donné à chaque lieu ses produits généraux et particuliers ; des êtres existent pour tous les milieux. Mais l'homme ne peut forcer la nature à lui fournir ce qu'elle n'a pas décrété de produire en telles ou telles conditions. La nature se laisse suivre ; elle accepte que l'homme lui vienne en aide, et, bonne compagne, elle donne largement récompense à celui qui a su l'aider ; elle va même parfois jusqu'à se laisser détourner de sa route pour un instant ; mais elle y rentre promptement sans qu'il y reste trace des œuvres que l'homme a pu lui faire produire sur une voie qui n'était pas la sienne. »

Avant la divulgation des expériences de Rémy, M. de Quatrefages avait recommandé, dans un savant mémoire, l'emploi des procédés découverts en Allemagne. Bientôt après M. Milne-Edwards, chargé par le

[1] *Bulletin de la Société d'Acclimatation*, avril 1854.

Digitized by Google

ministre de l'agriculture d'examiner les résultats obtenus par les pêcheurs de la Bresse, proposait, dans son rapport, de les attacher à la direction d'un repeuplement général des eaux de la France. M. Valenciennes joignait à ces remarquables études d'importants aperçus sur l'acclimatation des espèces étrangères dans nos eaux douces, et réussissait à transporter de la Sprée à Marly un assez grand nombre de poissons vivants, appartenant à cinq espèces différentes. Les réparations à faire aux parvis de l'un des grands réservoirs de Marly, ayant obligé de le vider, on y a retrouvé, en 1855, les silures qui y avaient été déposés en 1845 et qui avaient beaucoup grossi; ce qui prouvait que le poisson des eaux coulant sur les terrains siliceux de la Prusse, pouvait vivre dans les eaux calcaires de la France.

Cette expérience tendait à établir que l'acclimatation des poissons, comme celle des animaux terrestres ou des végétaux, n'est pas absolument soumise à l'influence des milieux, et que ces milieux peuvent varier, dans certaines limites, sans mettre obstacle à l'acclimatation d'espèces nouvelles, transportées d'un pays à l'autre.

Par ces nombreux et utiles travaux de nos savants naturalistes, une vive impulsion fut donnée aux expériences qui se multipliaient sur tous les points du territoire, et qui promettaient de si importants résultats. Deux ingénieurs des ponts et chaussées, MM. Berthot et Detzem, après avoir étudié et mis en pratique, avec succès, les procédés de Rémy et Géhin, avaient été chargés par l'État de créer à Huningue une grande piscine d'où l'on put tirer le menu poisson, l'alevin, pour le distribuer dans toutes les eaux de la France. M. Coste, professeur d'embryogénie comparée au collége de France, avait contribué à cette création par les conclusions d'un très-favorable rapport sur les remarquables essais de MM. Berthot et Detzem, adressé au ministre de l'agriculture.

Le vaste établissement construit sur les plans de M. Detzem, contient quatorze réservoirs à eau courante et trente-deux étangs de diverses grandeurs, destinés à recevoir les œufs de différentes espèces de poissons, tirés des cours d'eau de la France, de l'Allemagne et de la Suisse. Dans la campagne de 1861 à 1862, Huningue a ainsi recueilli plus de 12 millions d'œufs de saumons, truites, ombres, etc. Une partie de ces œufs est gratuitement offerte aux pisciculteurs; l'autre, destinée aux expériences, est expédiée à l'état d'alevin. La perte est de 32 à 36 pour 100, tant sur les œufs que sur l'alevin, et il reste encore des millions de poissons pour le repeuplement de nos eaux.

De nombreuses expériences résumées dans un intéressant ouvrage de M. Coste : *Instructions pratiques sur la pisciculture*, furent alors faites au collége de France. D'un autre côté, M. de Quatrefages publiait ses recherches sur les propriétés fécondantes de la laitance, dans un important

Digitized by Google

mémoire présenté à l'Académie des sciences[1]. M. Millet, inspecteur des eaux et forêts, qui avait contribué à ces expériences fondamentales, aidait aussi activement aux progrès de la pisciculture, par une série d'observations ingénieuses et de perfectionnements pratiques généralement adoptés, qui amenèrent bientôt de très-heureux résultats.

Mais la nouvelle industrie demandait, pour se développer, une impulsion plus générale ; l'établissement d'Huningue était évidemment insuffisant, et l'intervention de l'État devenait nécessaire pour étendre et perfectionner les méthodes de la pisciculture. A côté de cette puissante intervention, nous devrons placer les persévérants travaux par lesquels la Société d'acclimatation, recueillant sur tous les points les données de l'étude et les résultats de l'expérience, favorisait l'application des divers procédés inventés par les pisciculteurs, et entrait ainsi, dès son origine, dans la voie tracée par son illustre fondateur, Is. Geoffroy Saint-Hilaire, qui avait pris pour devise ces belles paroles de Buffon : « L'homme ne sait pas assez ce que la nature peut, ni ce qu'il peut sur elle... Nous n'usons pas, à beaucoup près, de toutes les richesses qu'elle nous offre ; le fond en est bien plus immense que nous ne l'imaginons. »

II

Avant de continuer notre exposé, nous jetterons un rapide coup-d'œil sur les procédés de la pisciculture chez les Chinois, qui, depuis une époque très-reculée, font éclore dans leurs viviers et leurs étangs la semence de poisson qu'ils y transportent. Au commencement du printemps, des marchands de frai parcourent les campagnes pour vendre cette semence aux propriétaires des étangs. On la jette dans l'eau, et, peu de jours après, les poissons éclosent. On les engraisse en leur donnant pour pâture des herbages hâchés menu, qu'ils mangent avidement. Ils atteignent assez rapidement le poids de deux ou trois livres, et sont alors pêchés pour être vendus dans les grands centres de population. Tous les documents recueillis, depuis que la Chine est ouverte à nos savants voyageurs, attestent que la pisciculture y accroît dans une proportion considérable les produits destinés à l'alimentation publique[2]. Les gouvernants de cette nation n'ont pas cessé de chercher à développer la fertilité du sol, à augmenter l'abondance de la production, en naturalisant les espèces utiles, ainsi que le prouvent les *Instructions* de l'empe-

[1] Mémoire sur la vitalité des spermatozoïdes de quelques poissons d'eau douce. — Mai 1853.

[2] *Note sur la Pisciculture en Chine*, par M. P. Dabry. — *Bull. de la Soc. d'Acc.*, septembre 1863.

Digitized by Google

reur Kang-Hi, dans lesquelles on trouve le passage suivant : « Comme je me suis occupé, dès ma jeunesse, de la campagne et des grains, si je puis avoir quelques graines de légumes et de plantes, de quelque endroit que ce soit, je les fais semer, j'en recueille le fruit et j'en introduis l'usage parmi le peuple. — J'aime mieux procurer une nouvelle espèce d'animal, de fruit ou de grain à mes sujets que de bâtir cent tours de porcelaine [1]. »

Nous ne pourrions analyser, même sommairement, sans entrer dans de trop longs détails, toutes les communications relatives à la pisciculture insérées dans le bulletin mensuel de la Société d'acclimation. Nous indiquerons seulement les plus importantes, en nous arrêtant sur les travaux et les découvertes qui marquent nettement un nouveau progrès dans l'art d'ensemencer les eaux.

MM. Coste, Millet, Pouchet, directeur du Musée d'histoire naturelle de Rouen, le marquis de Vibraye et le baron de Tocqueville furent les premiers, parmi les membres de la Société d'acclimatation, à propager les pratiques de la pisciculture, et à étudier les moyens de perfectionner les procédés mis en usage pour la récolte, la fécondation et le transport des œufs de poisson. Ces études portaient en outre sur les tentatives à faire pour la reproduction des poissons marins et le repeuplement de nos côtes de la Méditerranée et de l'Océan. M. A. Derbès, professeur d'histoire naturelle à la Faculté des sciences de Marseille, avait fait connaître, dans une lettre adressée au président de la Société [2], les ressources que présente le département des Bouches-du-Rhône sous le rapport de la pisciculture, en attirant principalement l'attention sur la reproduction et la multiplication des mollusques, dont la culture, ainsi que nous le verrons bientôt dans le résumé d'une récente étude sur l'industrie huîtrière aux États-Unis, peut augmenter dans une si grande proportion la masse des substances alimentaires.

« Permettez-moi, disait M. Derbès, de vous exposer à ce propos quelques faits peu connus, parce qu'ils se passent dans une partie de l'Italie ordinairement évitée par le grand nombre de voyageurs qui visitent la Péninsule. Ces faits, j'en ai été témoin pendant un séjour de près de deux ans que j'ai fait sur les lieux, et ils se rattachent directement à mon sujet, ainsi que vous l'allez voir.

» La ville de Tarente, bâtie au bord de la mer, se trouve en même temps à l'entrée d'une sinuosité très-profonde, assez isolée de la Méditerranée, assez complétement entourée de terre pour justifier le nom qu'elle a reçu de petite mer de Tarente. Cette petite mer est très-féconde en coquillages d'espèces variées; mais

[1] *La vie à bon marché en Chine*, par M. P. Dabry. — *Bull. de la Soc. d'Acc.*, août 1862.
[2] *Bull. de la Soc. d'Accl.*, janvier 1856.

Digitized by Google

il en est deux surtout qui donnent lieu à une exploitation très-abondante et très-productive : ce sont les huîtres et les moules.

» A Bori et dans les environs, c'est-à-dire à plus de 50 kilomètres de Tarente, ces mollusques, lorsque j'y étais, arrivaient par terre en quantité suffisante pour entrer comme un élément important dans l'alimentation ordinaire, et dans ce pays, où les autres denrées étaient à bas prix, on ne regardait pas comme un plat de luxe une friture exclusivement composée d'huîtres.

» Pour que cette abondance et ce bon marché puissent se maintenir lorsque la denrée se répand sur une surface d'un pareil rayon, il faut que la production soit bien active. Serait-ce que la petite mer de Tarente est, par elle-même, très-favorable à la reproduction des moules et des huîtres, ou bien l'industrie vient-elle en aide à la nature pour faciliter cette reproduction, ou au moins pour tirer tout le parti possible de la fécondité de ces mollusques, et empêcher que le frai disparaisse avant d'avoir pu se développer? Je pense que la nature fait une grande partie des frais; mais je crois aussi que l'art et l'industrie secondent ici la nature.

» En effet, j'ai vu dans la petite mer de Tarente des huîtres attachées à des cordes, suspendues, comme des guirlandes, à des pieux sous-marins, lesquelles sont retirées pour pêcher les huîtres; et, si mes souvenirs sont fidèles, je crois avoir entendu dire que chaque habitant de Tarente possède, dans la petite mer, un certain nombre de ces pieux, qui constituent une sorte de jardin où il se livre à la culture des deux mollusques qui nous occupent. »

M. Derbès rappelle ensuite que le département des Bouches-du-Rhône possède aussi sa petite mer, l'étang de Berre, qui offre une grande analogie avec celle de Tarente. Les moules qui s'y reproduisaient en abondance ont été presque entièrement détruites par une exploitation continue, inintelligente et désordonnée. L'étude et l'application des procédés employés à Tarente donneraient sans doute un nouveau développement à cette production, et permettraient d'y joindre la culture des huîtres, qu'on pourrait aussi multiplier dans les étangs salés et sur plusieurs autres points de nos côtes de la Méditerranée. M. Derbès cite, à ce sujet, un fait curieux. Des tas de coquilles d'huîtres se trouvent autour des anciennes ruines de villas romaines qui avoisinent l'étang de Berre, et témoignent que leurs habitants consommaient une grande quantité de ces mollusques, profitant sans doute des avantages que leur offrait la localité.

L'étang de Berre serait aussi très-favorable à la culture du poisson, ainsi que les nombreux étangs salés qui bordent la côte, de Port-Vendres à Marseille. On pourrait y reproduire les ingénieuses dispositions par lesquelles la lagune de Commachio a été transformée en un vaste bassin destiné à l'alimentation et à la récolte des poissons de l'Adriatique. Les anguilles sont si abondantes dans cette immense pêcherie

Digitized by Google

que les habitants en expédient, salées ou marinées, dans toute l'Italie. Elles entrent dans la lagune pendant l'automne, y cherchant un refuge contre la grosse mer. Des claies d'osier disposées en labyrinthe, s'entrouvent de manière à les laisser pénétrer dans les bassins, mais se referment ensuite pour les emprisonner. Les constructions de Commachio ont été exécutées par le gouvernement papal, sous la direction du cardinal Palotta, de 1631 à 1634. La lagune, semée de petites îles, mesure cent trente mètres de circonférence; elle est divisée en quarante bassins communiquant avec la mer. D'après M. Coste, la récolte s'élève annuellement à un million de kilogrammes, et rapporte en moyenne un revenu de 440,000 francs.

M. Derbès, après avoir fait connaître les moyens de pêche usités à l'entrée des étangs ou dans leur intérieur, réclamait une sévère répression pour arrêter le travail de destruction opéré par des engins non réglementaires, qui enlèvent, en même temps que le poisson déjà développé, une énorme quantité de jeunes, et gênent la production naturelle par de continuels bouleversements du fond.

Dans la séance du 6 mars 1857, la Société d'acclimatation recevait communication de pièces relatives à la navigation sous-marine, suivant les procédés inventés par MM. Payerne et Lamiral. A la suite de cette communication, un intéressant rapport, rédigé par M. Ad. Focillon[1], résumait ainsi les avantages qu'on pouvait attendre d'une application des bateaux plongeurs à l'exploitation, à la culture et à l'acclimatation des animaux aquatiques :

« 1° S'il est démontré, comme il paraît indubitable, que le bateau plongeur de MM. Payerne et Lamiral leur permet de pratiquer une navigation sous-marine, cette navigation est propre à rendre d'importants services dans la culture et l'exploitation des productions de la mer et des eaux douces;

» 2° On peut, dès à présent, signaler entre autres l'usage des bateaux sous-marins pour la pêche des huîtres comestibles et la production de bancs d'huîtres artificiels;

» 3° La naturalisation des éponges du Levant sur les côtes de l'Algérie, à l'aide des bateaux sous-marins, paraît offrir les plus grandes chances de succès, et intéresse sans contredit l'avenir et la prospérité de la colonie.

» 4° L'application de la navigation sous-marine à la pêche du corail, à l'aménagement des bancs naturels, à leur extension et à la création de bancs artificiels, paraît offrir des moyens efficaces de régénérer, sur les côtes d'Algérie, cette exploitation abandonnée, et d'en augmenter à la fois et les ressources et les produits.

» 5° La Société impériale d'acclimatation verrait donc avec un grand

[1] *Bull. de la Soc. d'Accl.*, mai 1857.

Digitized by Google

intérêt des expériences dirigées dans ce sens, et elle signale leur opportunité à l'attention du public et de l'administration. »

Déjà M. Ad. Focillon, dans un rapport lu au nom de la commission de l'Algérie [1] sur les questions relatives au corail, posées par le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, avait montré, en s'appuyant sur de nombreux exemples, que l'ensemencement du corail à main d'homme, réussit partout où il est en usage avec promptitude et facilité. Les fragments, détachés du buisson principal, se soudent sur les corps environnants pour y constituer de nouveaux troncs, et les objets plongés dans la mer au voisinage des bancs, s'y couvrent de coraux en quelques mois. La création de bancs artificiels, que l'on repeuplerait régulièrement, est donc possible, et cette création, jointe à l'exploitation méthodique des bancs naturels, ranimerait sans doute bientôt la pêche et l'industrie du corail.

Nous avons déjà parlé des perles artificielles. MM. Jules Cloquet et Moquin-Tandon, en présentant à la Société d'acclimatation de nouvelles observations sur les perles des bivalves d'eau douce [2], rappelaient les procédés employés par les Chinois, qui ne donnent, comme nous l'avons dit, que des perles adhérentes ou des camées. MM. J. Cloquet et Moquin-Tandon se proposaient d'entreprendre quelques expériences pour obtenir de véritables perles, en introduisant dans le sein de l'animal, dans l'épaisseur même du manteau où se trouvent les perles libres, de petits corps étrangers, des grains de sable, par exemple, pour servir de noyau à la matière nacrée.

M. Lamiral, dans un mémoire sur l'acclimatation, la pêche et le commerce des coquilles à nacre, à perles, à byssus [3], donnait aussi de curieux détails sur les pêcheries de perles et sur la formation des perles fines [4], dans les coquilles à parois nacrées qui les produisent. La Pinne marine (*Pinna rudis*) sorte de moule à grandes valves rougeâtres, qu'on trouve dans la Méditerranée et la mer Rouge, produit de belles perles roses. Cette coquille, qui acquiert une longueur d'un demi-mètre, sécrète un byssus très-fin et très-soyeux, dont la houppe, longue de douze à seize centimètres et d'un brun doré à reflets verdâtres, servait autrefois et sert encore aujourd'hui, sur les côtes de Sicile et de Calabre, à la confection de riches tissus. « La difficulté de trouver des plongeurs pour récolter la bysse, dit M. Lamiral, en a rendu l'emploi très-rare. Un bateau sous-marin, installé pour la pêche de ces moules sericifères,

[1] *Bull., de la Soc. d'Accl.*, mai 1856.

[2] *Bull. de la Soc. d'Accl.*, septembre 1858.

[3] *Bull. de la Soc. d'Accl.*, mars 1862.

[4] Voy. dans la *Revue germanique* du 31 juillet 1858, *les Perles*, d'après un mémoire de M. le professeur Mœbius.

Digitized by Google

ferait probablement une double récolte fructueuse en perles roses et en bysse textile. »

Parmi les objets de luxe que la mer nous donne se trouve encore la pourpre, que les anciens tiraient d'un *murex* dont les coquilles ont été retrouvées en grands amas près des maisons de teinturiers découvertes à Athènes et à Pompéi. On doit à un savant vénitien, le Dr Bizio, de remarquables travaux sur l'animal qui fournissait cette couleur précieuse, et qui se trouve encore en abondance sur les côtes de la Méditerranée, où rien n'empêcherait de le parquer et d'en soigner la reproduction, ainsi que le proposait M. Grimaud, de Caux, dans une lettre adressée à M. Guérin-Meneville, directeur de la *Revue de Zoologie* (décembre 1855). Les découvertes de M. Bizio et les détails très-explicites donnés par Pline sur les procédés de teinture employés pour obtenir la pourpre *améthyste* ou la pourpre *tyrienne*, permettraient sans doute de restituer à l'industrie cette couleur splendide, dont l'éclat métallique est aussi brillant que durable.

Mais nous ne devons pas perdre de vue le but principal de nos recherches, qui ont surtout pour objet de mettre en relief la grande portée économique des récentes découvertes relatives à la culture des eaux. Sans oublier que le luxe doit progressivement s'étendre sur toutes les classes de la société, appelées à une équitable répartition de la richesse commune, nous avons d'abord à créer les moyens d'une amélioration prochaine du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Cette amélioration, ardemment poursuivie par tous les hommes éclairés, est aujourd'hui une des principales conditions du progrès social, entravé surtout par l'ignorance et la misère. En s'inspirant de la belle devise d'Ét. Geoffroy Saint-Hilaire : *Utilitati*, en cherchant à porter remède aux maux actuels, la science travaille maintenant à prévenir les maux futurs. Lorsqu'un bien-être suffisant sera conquis pour tous, combien plus facilement se réaliseront les généreuses pensées de ceux qui ne veulent pas seulement délivrer le corps de ses privations, de ses souffrances, mais qui attendent aussi la délivrance de l'esprit, et qui préparent l'avénement d'une société plus fraternelle, en demandant pour tous le pain de l'âme, les lumières de l'instruction, c'est-à-dire le libre développement des forces morales, qui seules peuvent diriger nos facultés natives vers leur meilleur emploi.

ÉLIE MARGOLLÉ.

La fin à un prochain numéro.)

Digitized by Google

VARIA

---

2. L'EUROPE AU POINT DE VUE JAPONAIS. — Les ambassadeurs japonais, qui avaient voyagé en Europe l'année dernière, publient en ce moment leurs impressions de voyage. Leur livre parait en livraisons, chez l'éditeur Fou-Joh, à Yeddo.

Les hommes de l'Occident, disent les illustres voyageurs, se ressemblent entre eux au point qu'on éprouve quelque difficulté à les distinguer les uns des autres. Ils portent tous le même costume et se servent des mêmes armes. Mais il convient de dire que les Français passent en Europe pour les hommes qui s'habillent avec le plus de goût, et qui excellent dans le maniement des armes.

Les cérémonies publiques manquent de solennité dans les contrées européennes, et les hommages qu'on rend aux personnages de distinction sont bien moins respectueux que ceux que nous rendons, chez nous, aux hommes d'un rang élevé. On salue le souverain, comme on salue un homme du peuple : on se borne à ôter son chapeau, et tout est dit.

Aucun rideau ne nous dérobait la vue des souverains, quand ceux-ci nous donnaient audience ; et, — chose vraiment remarquable, — la femme du monarque ne portait pas de voile, et elle se tenait assise à côté de son époux.

Les seigneurs sont très-affables et très-indulgents, trop indulgents même, puisqu'ils nous permettaient de boire et de manger autant que nous voulions et plus qu'il ne convenait à notre haute dignité. Mais les hommes et les femmes des classes inférieures sont moins polis ; car, plus d'une fois, ils nous donnèrent à entendre qu'ils ne nous trouvaient pas beaux.

Il y a dans ces pays de fort jolies femmes, et l'impératrice des Français est belle entre toutes. Elles ont la même manière de marcher que les hommes, et pour paraître plus grandes elles portent des chapeaux élevés. Nous avons remarqué que même les femmes les plus distinguées aimaient passionnément la danse. On les voit, dans les salons, s'appuyer sur le bras des hommes, et il n'est pas rare que, dans la rue et en plein jour, elles marchent en donnant le bras à ceux qui les accompagnent. Mais nous croyons que dans ce cas elles sont les épouses de ceux-ci.

Digitized by Google

En général, les femmes jouissent d'une liberté beaucoup trop grande, et les femmes d'un rang supérieur s'habillent absolument comme celles des classes inférieures. Nous ne saurions dissimuler que leur costume, surtout le soir, n'est pas toujours décent. A l'exception des Hollandaises, aucune femme en Europe ne saurait égaler la Française en beauté et en intelligence.

Les hommes sont raides dans leur maintien; ils sont fiers et parfois durs. Ils ne portent point d'armes, et négligent le plus souvent de se parer des marques distinctives de leur rang.

Il paraît que tout le monde fréquente les cafés, et que même les plus grands dignitaires ne se font pas scrupule d'aller au théâtre. Nous mêmes y sommes allés, et nous regrettons de n'avoir pu comprendre tout ce que l'on disait. Nous avons remarqué que la plupart des spectateurs étaient munis de lorgnons et qu'ils les dirigeaient souvent de notre côté.

Les commerçants sont trop fiers, et ceux qui vendent au détail prennent un air contrarié quand on examine avec attention la marchandise qu'ils vous offrent.

Nous avons été péniblement impressionnés à la vue de la grande quantité de viandes qu'on expose partout dans les villes. La viande est parfois une nourriture très-saine; mais pourquoi l'exposer constamment aux regards des passants?

A Paris et à Londres on marche très-vite, aussi vite que chez nous, lorsqu'il y a un incendie. Les maisons sont trop élevées, et nul doute qu'elles ne s'écroulent au premier tremblement de terre ; mais on prétend qu'elles sont à l'épreuve du feu.

NOUVELLES DE LA LUNE. — M. Hansen attribue certaines irrégularités dans la marche de la lune à l'inégale densité de la masse. Le centre de gravité et le centre mathématique de notre satellite seraient distants l'un de l'autre de 13 kilomètres environ ; un œuf, avec sa petite pointe tournée vers l'œil, représenterait assez bien la figure de la lune, dont le côté le plus léger serait tourné vers la terre.

Ceux qui aiment à croire la lune habitée se rejettent sur cette observation de M. Hausen, pour dire que l'eau et l'air devant graviter naturellement vers le côté le plus lourd, ce que nous voyons de ce corps céleste ne peut nous donner une idée exacte de ce que nous n'en voyons pas.

QUESTIONS DES ESPÈCES. — Le 17 mars 1864, M. Wallace a lu devant la Société Linnéenne un intéressant travail sur les phénomènes de variabilité et de distribution géographique des espèces, dans les papilionides malais. Nous en extrayons les passages suivants :

— « Supposez un homme blanc aux yeux bleus et aux cheveux blonds qui eût

Digitized by Google

deux femmes, la première une *squaw* indienne, à peau rouge et cheveux plats, et la seconde, une négresse d'un noir de suie et aux cheveux laineux. Supposez encore que les garçons de l'une et l'autre mère fussent en tous points semblables à leur père, tandis que les filles ressemblassent aux deux mères, avec la singularité que l'Indienne eût des filles négresses, et l'Africaine des filles indiennes. Cette supposition semble absurde et contraire aux lois de la nature, et c'est pourtant ce qui a lieu pour le *papilio memnon*, un grand et beau lépidoptère malais. Les mâles sont l'image de leur père, les femelles sont tantôt semblables, tantôt dissemblables à leur mère.

» Quant au *papilio pammon*, supposons que notre caucasien précité soit mari d'une troisième femme aussi blanche que lui, et que ses garçons, issus de l'une des trois femmes, blanche, rouge ou noire fussent également blancs, tandis que les filles seraient indifféremment blanches, rouges ou noires, et cela, quelles que fussent leurs mères.

» Un peu plus loin, dans les Moluques et la Nouvelle-Guinée, le *papilio ormemus* a également trois femelles différentes (on voit que Fourrier, le fameux inventeur de la *papilonne* n'a point calomnié ces intéressants lépidoptères) toutes les trois fort différentes de lui. Si nous reprenons notre comparaison du mari polygame, ce serait une Chinoise qu'il s'adjoindrait à la négresse et à la squaw.

» Pour être plus exact, nous devrions supposer une île habitée seulement par des hommes blancs et des femmes rouges, noires et jaunes, et dans laquelle, après plusieurs générations, les mâles auraient conservé leur teint blanc, et les femmes leur teint coloré. C'est ce que j'appelle polymorphisme.

» Des *papilios* de l'Inde et de l'archipel malaisien ont la plus intime ressemblance avec certaines *danaïdes* qui habitent les mêmes districts. Ces danaïdes sont, à cause de leur abondance et de leur ubiquité, un véritable fléau pour l'entomologiste, chaque jardin, chaque sentier, chaque village en est rempli; ce qui prouve que leur existence est facile et qu'ils sont épargnés par les persécutions qui déciment la population des races moins favorisées. On croit que la forte odeur qui leur est particulière leur donne une immunité spéciale et les fait échapper à la voracité des insectivores. S'il se trouve dans le même district un insecte qui, dépourvu de l'odeur spéciale à la danaïde lui ressemble par quelques côtés, cet individu pourra être pris pour elle, et cette similarité lui donnera certains avantages. Qu'un papilio ressemble à une danaïde, mais fort peu, de manière à n'être confondu avec elle que par des oiseaux étourdis, et ce, à une distance considérable, cet avantage, quelque faible qu'il soit, n'est pas sans effet sur l'avenir de la race; tel qui, sans cela, eût été dévoré, reste en vie, et féconde une couvée. Parmi les papilios, les variétés les plus ressemblantes des danaïdes seront le plus efficacement protégées, et la sélection naturelle agissant toujours, une certaine espèce finira par devenir absolument prédominante en vertu d'une approximation croissante.

» M. Bates nous a cité des exemples d'insectes dont chaque ligne, chaque tache, et le profil général a été copié exactement par des individus d'une autre famille. On voit aussi dans l'Afrique tropicale deux insectes de structure très-

Digitized by Google

différente, ressembler à s'y méprendre à un troisième insecte, d'une espèce tout à fait différente des deux premiers.

COLONIES ANGLAISES ET FRANÇAISES. — Les colonies que possède la vieille Angleterre ont 145 millions d'habitants, et ont une superficie totale de plus de 190,000 milles géographiques (10,934,900 kilomètres carrés), contenance 34 fois plus considérable que celle des Iles Britanniques, 16 fois plus considérable que celle de l'Allemagne, et 20 fois plus considérable que celle de la France.

A l'Inde revient 135,653,244 habitants, et en carré 40,940 milles, soit 2,354,100 kilomètres.

Aux colonies du Nord Amérique, 3,305,872 habitants, et en carré 20,445 milles, soit 475,588 kilomètres ; dans ce chiffre ne sont pas compris les immenses territoires de la Baie de Hudson et de la Rivière Rouge.

Aux Indes occidentales, 1,081,687 habitants, et en carré 4,165 milles, soit 239,538 kilomètres.

A l'Australie et à la Nouvelle-Zélande, 1,333,000 habitants, et en carré 121,500 milles, soit 7,036,800 kilomètres.

Les revenus de ces immenses districts se sont élevés, en 1861, à plus de 1,410 millions de francs, dont 76,32 °/o ont été payés par l'Inde.

L'importation de toutes ces colonies (celles de Gibraltar et de Hongkong exceptées), s'élevait, en 1861, à fr. 2,345 millions, dont 50,40 °/o provenaient de produits anglais. L'exportation s'est élevée, cette même année, à fr. 2,157 millions.

La navigation des colonies, à l'exportation et à l'importation, a mis en mouvement 22,849,461 tonnes.

A côté de ces chiffres énormes, la part de la France est bien modeste. Les colonies de la Martinique, de la Guadeloupe, de la Guyane, de la Réunion, du Sénégal, de Pondichéry, de Chandernagor, de Mayotte et de Saint-Pierre et Miquelon n'avaient, en 1861, que 835,941 habitants ; population 174 fois moins considérable que celle des colonies anglaises. Le mouvement commercial avait été effectué par 3,506 navires à l'importation, par 3,546 à l'exportation ; il représentait environ fr. 302 millions, somme 15 fois moins considérable que celle du mouvement financier de l'Angleterre avec ses colonies.

Si le fou persistait dans sa folie, il finirait par avoir raison.

Le lion n'a eu à se repentir qu'une fois, c'est d'avoir pris conseil du renard.

BLAKE.

Nous mourons tous deux fois : la première, quand nous mourons sur notre lit, et la seconde quand on nous oublie dans la tombe.

Digitized by Google

CHOSES LAPONES. — Un vieux chasseur, qui a passé un printemps et un été en Laponie, nous raconte avoir assisté à un service divin à Jockmock, dans la province de Luleä, Botnie du Nord :

— « Ces braves gens qui se pressaient autour de la chaire dans l'église octogone, ont environ cinq pieds de haut ; — jamais, jamais ils ne se lavent ; ils ne quittent leurs fourrures ou leurs peaux de renne que lorsqu'elles tombent de vétusté. Les hommes et les femmes ont le même costume, et à peu près les mêmes traits ; j'aurais pu confondre leur physionomie avec celle des boxeurs de Londres : têtes comme des balles de carabine, pommettes saillantes, fronts bas, yeux brillants et enfoncés, nez aplatis. Si seulement leurs cheveux eussent été coupés ras, s'ils eussent porté des culottes courtes et la veste de Newmarket, j'aurais pu défier quiconque de trouver dans Londres une collection aussi nombreuse de coquins de petite taille... Pendant la première partie du service, ils se tinrent assez tranquilles, mais dès que la communion commença, ce fut une scène vraiment extraordinaire, de voir ces gamins courir comme autant de rats sur les arêtes de leurs bancs, tant ils avaient hâte d'atteindre l'autel. Et alors commença une scène comme jamais je n'en ai vue, et comme j'espère n'en voir jamais. Deux ou trois femmes s'élancèrent de différents points de l'église, et se mirent à sauter comme des possédées, en beuglant, en sifflant, en frappant des mains. Une de ces deux femmes, — elle était entre deux âges, — tomba épuisée après une dizaine de minutes de cet exercice. La contagion gagna bientôt de toutes parts, et, en deux minutes, les deux tiers de la congrégation furent touchés par l'Esprit d'en haut, et ce fut un désordre inimaginable. Cinq ou six se jetaient autour d'un individu, ils l'embrassaient à l'étouffer, ils le baisaient, ils pleuraient, ils criaient. Un vieux patriarche, assis tout près de moi, était l'objet d'une vénération particulière ; des Lapons s'amassaient de tous les coins pour l'attirer à leur cou. Il était assis, tout résigné, pendant que des demi-douzaines de misérables pécheurs se suspendaient à son cou, en geignant et en sanglottant.... Et, pendant tout ce tumulte, le prêtre continuait le service de la communion comme si de rien n'était, et, au milieu des vociférations, le chantre et les choristes ne perdaient pas une syllabe de leurs hymnes monotones... »

(*A Spring and Summer in Lapland by an Old Bushman, London, Groombrige.*)

JUSTICE CLÉRICALE. — On sait qu'en Angleterre les ministres de l'Église épiscopale exercent certaines fonctions de nos juges de paix et de nos commissaires de police. Cela expliqué, voici ce que nous raconte un journal anglais :

« A Rochester, un vieillard de soixante ans a été condamné à six semaines de travail forcé, pour avoir été trouvé dormant en plein air derrière un pailler. Le coupable, ayant eu la malheureuse idée d'expliquer qu'il n'avait pas d'autre endroit pour dormir, le révérend M. Marsham l'a déclaré un vagabond incorrigi-

Digitized by Google

ble et envoyé en prison. — Les contribuables du Kent se sont plaints qu'on logeât à leurs frais un individu dans une prison, pendant six semaines, parce que cet individu n'avait pas de quoi se payer une nuit d'auberge.

» Cette dernière observation ne nous touche guère; nous eussions préféré que la presse propageât un mouvement, afin de procurer à ce vieillard le moyen de dormir dans un confortable *pew*, aux sermons du révérend M. Marsham. Il faut bien que ce pauvre vieillard de soixante ans se repose un peu du travail forcé que lui a fait infliger, à la geôle de Rochester, le ministre de celui qui disait :

« Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête! »

« Ce sera bientôt pénal de ne pas posséder un cabriolet. L'autre jour, nous racontions qu'un révérend ministre de Rochester condamnait un vieillard à la prison et au travail forcé, pour avoir été trouvé dormant à l'ombre d'une meule de paille. Aujourd'hui, nous apprenons que, le 3 mai, à Hayle, en Cornwall, une famille de Bohémiens, à savoir, la mère et ses six enfants, ont été accusés, devant le révérend Uriah Tonkin, d'avoir dormi sous une tente. Pour ce crime, ils ont été condamnés, par ledit révérend Uriah Tonkin, à 21 jours d'emprisonnement dans la geôle du comté.

» On ne peut nier que notre administration judiciaire ne fasse des progrès. Il y a trois semaines, il était délictueux de dormir derrière un pailler; aujourd'hui, il est interdit de coucher sous une tente. Dans quelques mois, un autre Uriah Tonkin, non moins révérend et digne de respect que son prédécesseur (*Reverend and Worshipful*) établira qu'il est illégal d'habiter sous le chaume, car, entre un pailler et un toit de chaume, il existe certaines affinités; illégal d'habiter dans des maisons de quatrième classe, car, par la minceur de leurs parois, et par la facilité qu'elles laissent au vent de pénétrer dans leurs interstices, elles ne ressemblent que trop à des tentes. La police aura pour mission d'appréhender au corps tous les malfaiteurs payant moins de 500 francs de loyer. Un peu plus tard, ce sera le locataire à 500 francs qui sera mis en état de surveillance.

» En vérité, je vous le dis, ce jour viendra, et même il est déjà venu : Voici le révérend Uriah, le consolateur et le justicier; sa loi frappe le pauvre, et ses arrêts nous transportent dans l'âge d'or.

» En ce jour-là, il sera criminel de boire de la petite bière, et non pas de la liqueur des îles; en ce jour-là, le coquin qui va en omnibus, et non pas dans son carrosse, sera enfermé dans la maison de correction.

» En ce jour fortuné, Lazare sera pendu pour avoir eu des trous à ses bas, et la veuve de l'Évangile se pendra à la même potence pour n'avoir eu que deux liards dans sa bourse.

» En ce jour-là, commencera l'heureux millénium de la justice cléricale! »

(*Examiner.*)

Digitized by Google

L'ART ET LE CHRISTIANISME. — Si l'apôtre Paul, descendant du ciel pour inspecter l'Église chrétienne d'Angleterre, se fût présenté à la vente des objets laissés par l'évêque d'Ely, il aurait eu quelque sujet de s'étonner des progrès que nos apôtres modernes ont fait en matière de goût et de culture artistique.

Au sujet du défunt prélat, nous n'avons rien à dire. Nul doute qu'il ne fût aussi aimable que riche, et nous n'avons aucun motif de supposer que le zèle infatigable qui l'a porté à dépenser tout son revenu en œuvres d'art, lui ait fait oublier les devoirs de la religion et de la charité, de la Charité surtout, dont il possédait divers élégants modèles en argent et en marbre. Loin de nous l'idée que l'évêque d'Ely ait pu négliger les aumônes envers ses pauvres paroissiens et ses pauvres vicaires, il avait trop de vieux Sèvres et de cassettes en lapis-lazzuli, pour que nous n'admettions pas que, dans son diocèse, tous les curés n'aient eu un revenu proportionné à leur famille ; les infirmes et les misérables y étaient inconnus. Évidemment, ce diocèse était une riante Arcadie. Nous n'éprouvons donc aucune hésitation à évoquer devant nos regards l'apparition de saint Paul, se présentant à la vente épiscopale, palpant curieusement tous ces objets en or bruni, et demandant en touchant ces riches étoles, ces draperies splendides: « Est-ce bien là la robe de mon fils? »

L'évêque Blougram lui-même n'aurait pas pu rassembler autour de lui de plus admirables échantillons de nos vanités mondaines, que ceux étalés à l'exposition d'Ely. C'était autant de dépouilles opimes, c'était le butin que le christianisme vainqueur a fait sur la mode et la frivolité. Ces émaux de Limoges, ces cristaux taillés, ces vases de jaspe, ces nautiles nacrés, ces mosaïques de Florence, ces camées antiques, ces colonnes corinthiennes en ivoire et en agathe, ces miroirs de Venise et ces marbres de Vérone, sont autant de tributs que le monde était heureux de déposer aux pieds de celui qui l'avait vaincu. La sainte Écriture ne nous dit-elle pas que la nouvelle Jérusalem est pavée d'or et de pierres précieuses?

Au reste, quelle serait l'incompatibilité entre la plus stricte orthodoxie, la mission de condamner les erreurs contenues dans les *Essais et Revues*, et l'agrément qu'un vénérable pasteur peut éprouver en regardant de jolies valseuses? Qu'importe à la prudence exigée par le saint ministère, que ces valseuses se meuvent sur un parquet ou soient fixées sur un socle en émail? Un buste est un buste, qu'il soit en chair ou en ivoire, et Vénus est aussi chaste en marbre, qu'émergeant des flots d'un satin blanc comme l'écume. C'est affaire de goût. Tel de nos évêques anglicans préfère les bergères en porcelaine, tel autre les préfère en sandales, aussi simplement habillées que possible. Et bien qu'il fût un connaisseur en art profane, l'évêque d'Ely n'oubliait pas qu'il était un ministre de l'Évangile; sa collection ne renfermait pas que des choses païennes; elle contenait presqu'autant de chérubins et d'anges, que de nymphes et de Cupidons. Acis et Galatée, Hippomène et Atalante étaient accompagnés des Vertus cardinales et théologales, représentées en de gracieuses attitudes, et complétement vêtues. A côté d'un amour traîné par des panthères, on voyait un ange Gabriel portant un bénitier sur les genoux... (*London Review.*)

Digitized by Google

UN ENRÔLEMENT. — La *Muncie Press* raconte une anecdote touchante :

On enrôlait des volontaires. Une jeune demoiselle s'approcha de son fiancé, le prit par la main et le conduisit au bureau où se tenaient les officiers fédéraux. Elle tendit la plume au jeune homme, et, la signature obtenue, lui donna un baiser, sans paraître intimidée par la nombreuse assistance.

OÙ L'HONNEUR VA-T-IL SE NICHER? — S'il faut en croire les *Mémoires d'une Déportée*, dans la Grande-Bretagne, il n'y aurait pas moins de deux cent quarante mille filles et garçons faisant des études spéciales et raisonnées pour entrer dans la carrière du vol. De bonne heure, on leur inculque l'esprit de corps, on leur enseigne à mépriser les mendiants et les prostituées, et à éviter leur intimité. L'héroïne de ces mémoires, Mlle Jennie Cameron, fut par les malheurs des temps jetée dans la compagnie des mendiants de Glasgow, mais, au bout de trois semaines, c'était la rougeur au front, que, honteuse de leurs habitudes, elle recevait les reproches de ses anciens protecteurs les voleurs qui lui reprochaient sa dégradation. Enfin, Mlle Jennie Cameron prit une forte résolution; elle se refit voleuse, et regagna sa propre estime...

(*Memoirs of Jane Cameron, a female convict. By a Prison Matron. London, Hurst and Blackett.*)

Nous devons une réparation à M. Philarète Chasles. Induits en erreur par M. Baret (V. l'*Histoire de la littérature espagnole* de cet auteur, p. 360, 2e période), nous avions cru que la traduction d'une préface d'Alarcon, reproduite et appréciée dans la précédente livraison (V. *Bulletin bibliographique et critique*, p. 352-353), était du fait de M. Philarète Chasles. Il n'en est rien. Et M. Baret a eu tort de ne pas dire qu'il avait revu, corrigé et amélioré la version de cet honorable professeur.

Nous lui accordons bien volontiers une satisfaction à laquelle il a droit, et nous voulons que cette satisfaction soit complète. Voici la traduction du passage d'Alarcon, telle qu'elle se trouve dans un volume de M. Philarète Chasles :

« *Canaille*, dit-il au public (*al volgo*, lisez *vulgo*), dans une de ses préfaces, bête féroce, je m'adresse à toi; je ne dis rien aux gentilshommes, qui me traitent mieux que je ne le désire; je te livre mes pièces; fais-en ce que tu fais des bonnes choses; *sois injuste et stupide à ton ordinaire*. Elles te regardent et t'affrontent; leur mépris pour toi est souverain. Elles ont traversé tes grandes forêts (*le parterre*). » Nous y voilà; c'est le passage qui a prêté si fort à rire à M. Ferdinand Wolf : « Elles iront te chercher dans tes repaires. Si tu les trouves mauvaises, tant mieux, c'est qu'elles sont bonnes. Si elles te plaisent, tant pis, c'est qu'elles ne valent rien. *Paye-les, je me réjouirai de t'avoir coûté quelque chose* [1]. »

J.-M. GUARDIA.

[1] *Études sur l'Espagne et sur les influences de la littérature espagnole en France et en Italie*, par M. PHILARÈTE CHASLES, professeur au Collége de France. Paris, Amyot, rue de la Paix, 1847, 1 vol. in-12, de III-567 pages. — *Études sur le drame espagnol*, § IX : *Alarcon. Biographie de don Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza*, p. 83.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

Chrestomathie biblique, ou *Choix de morceaux de l'Ancien Testament*, traduits du texte hébreu, et accompagnés de sommaires et de notes, par Louis Segond, docteur en théologie, pasteur de l'Église de Genève. — Genève et Paris, Joël Cherbuliez, 1864. Un vol. in-8°, de 228 pages.

En publiant cette *Chrestomathie biblique*, M. Segond s'est proposé, tout en offrant à la jeunesse et aux familles un volume de littérature religieuse, contenant quelques-uns des plus beaux morceaux de l'Ancien Testament, de soumettre un spécimen de traduction, non-seulement aux personnes versées dans la connaissance des lettres hébraïques, mais aussi aux simples lecteurs, qui, sans prétendre à être juges dans la question d'exactitude, désirent au moins un langage clair et correct.

Cette publication est-elle une promesse et une sorte d'annonce d'une traduction de la Bible tout entière, ou du moins de l'Ancien Testament? Je ne sais; mais ce serait à désirer. Les langues sémitiques sont familières à M. Segond; l'étude de l'Ancien Testament est son occupation favorite depuis de longues années; il est, par conséquent, on ne peut mieux qualifié pour ce travail, et une bonne traduction de la Bible viendrait bien à propos.

Nos anciennes traductions françaises ont été faites à une époque où l'on ne possédait à un degré suffisant ni les langues, ni les antiquités hébraïques, où l'on ne se doutait même pas des principes qui doivent présider à une œuvre de ce genre. Sans ces connaissances, cependant, on ne peut rendre le texte, ni avec fidélité, ni avec clarté; et l'on sait si les passages obscurs, confus et quelquefois inintelligibles abondent dans nos traductions les plus répandues.

Ajoutez que la langue en a vieilli, et que les fréquentes retouches par lesquelles on a voulu de temps en temps la rajeunir, n'ont pas toujours tourné au profit de l'exactitude, ni même de la clarté. Le style importe peu, sans doute, à l'édification. Il n'en est pas moins vrai qu'une traduction des Livres saints doit donner une idée aussi complète que possible, autant de la forme que du fond, de la pensée des écrivains sacrés.

M. Segond me paraît avoir parfaitement compris la tâche d'un traducteur de la Bible. « Si j'ai voulu, dit-il en parlant de sa traduction, qu'elle fût avant tout l'expression fidèle de l'original, je n'ai pas cru qu'il fût permis pour cela de manquer à la correction et à la clarté que réclame notre langue. Ce n'est pas au moyen de termes surannés, de locutions hors d'usage, de phrases d'un littéralisme obscur, que la couleur biblique se maintient plus intacte, et que le parfum oriental se fait sentir plus pur. Saisir la pensée jusque dans ses moindres nuances, et lui trouver un moule qui la reproduise fidèlement sans braver les règles et

Digitized by Google

le génie de la langue française, voilà l'idéal. Je n'ai rien négligé pour ne pas rester trop en arrière. »

Les efforts de M. Segond ont été couronnés de succès. Sa traduction est fidèle à un degré éminent; elle est en même temps claire, correcte, souvent élégante; elle possède toutes les qualités désirables; mais, après tout, ce n'est qu'une traduction, et celui-là se tromperait qui croirait pouvoir exprimer ou comprendre dans une langue moderne et de la famille indo-européenne, les conceptions, les mouvements de la pensée ou du sentiment, la tournure particulière d'esprit et de langage d'un peuple antique et de race sémitique. Après cette réserve, d'autant plus nécessaire qu'on s'imagine, parmi nous, pouvoir dogmatiser avec des lambeaux de traductions des Saintes Écritures, comme si c'était des livres contemporains, empreints de notre esprit et écrits dans notre langue; je dois reconnaître que la traduction de M. Segond remplit autant que possible toutes les conditions d'un travail de ce genre.

Les pièces poétiques ont été présentées dans leur structure rhythmique. M. Renan en a déjà donné l'exemple dans sa traduction du poëme de Job. Ce système est depuis longtemps suivi en Allemagne. Mettre sous les yeux du lecteur le mécanisme du vers hébreu, c'est, ce me semble, l'aider, en quelque sorte, à comprendre le mouvement de la pensée des anciens Israélites, et, par cette raison, je voudrais que ce procédé, commandé d'ailleurs par le texte lui-même, fût adopté dans toutes les versions de l'Ancien Testament, même dans celles qui sont destinées à la lecture populaire.

Je ne saurais trouver d'argument plus décisif en faveur de ce sentiment que de rapporter, dans la traduction de M. Segond, quelques fragments du magnifique chant d'Isaïe (XIV, 4-21), sur la chute de l'orgueilleux et puissant monarque de Babylone :

Eh quoi! le tyran n'est plus!
  L'oppression a cessé!

L'Éternel a brisé le bâton des méchants,
  La verge des dominateurs.

Celui qui, dans sa fureur, frappait les peuples
  De coups sans relâche,
Celui qui, dans sa colère, subjuguait les nations,
  Est poursuivi sans ménagement.

Tout le pays est en repos, dans la tranquillité;
  On pousse des cris d'allégresse...

Comment es-tu tombé du ciel,
  Astre brillant, fils de l'aurore?
Tu es abattu à terre
  Toi qui foulais les nations!

Tu disais en ton cœur : Je monterai au ciel,
  J'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu...

Je monterai sur les hautes nuées;
  Je serai semblable au Très-Haut.

Digitized by Google

Mais tu as été précipité dans le séjour des morts,
Dans les profondeurs de la fosse.

Ceux qui te verront fixeront sur toi leurs regards,
Ils se diront en eux-mêmes :
Est-ce là cet homme qui faisait trembler la terre,
Qui ébranlait les royaumes,

Qui réduisait le monde en désert,
Qui ravageait les villes?...

Tous les rois des nations, oui, tous,
Repdsent avec honneur, chacun dans son tombeau.

Mais toi, tu as été jeté loin de ton sépulcre comme un rameau qu'on dédaigne,
Comme une dépouille de gens tués à coups d'épée,
Et qui ont été précipités sur les pierres d'une fosse,
Comme un cadavre foulé aux pieds...

Je citerai encore les premiers versets du Psaume XIX.

Les cieux racontent la gloire de Dieu,
Et leur étendue manifeste l'œuvre de ses mains.

Un jour donne instruction au jour suivant,
Et une nuit porte la science à la nuit suivante.

Il n'y a en eux ni discours ni paroles,
On n'entend point leur voix.

Mais leur éclat retentit par toute la terre
Et leur langage jusqu'aux extrémités du monde.

Enfin les versets 7-10 du Psaume XXVII.

O Éternel, écoute ma voix, je t'invoque
Aie pitié de moi, et exauce moi!

Mon cœur dit de ta part : Cherchez ma face!
Je chercherai ta face, ô Éternel!

Ne me cache point ta face,
Ne repousse point, dans ta colère, ton serviteur.
Tu es mon refuge;
Ne me délaisse point et ne m'abandonne point,
Dieu de mon salut!

Quand mon père et ma mère m'abandonneraient,
L'Éternel me prendrait sous sa protection.

Il serait superflu de faire remarquer les beautés poétiques de ces divers fragments; je les ai rapportés uniquement dans l'intention de montrer que cet arrangement facilite l'intelligence de la poésie hébraïque. Je m'abstiendrai de toute autre considération. Je ne puis finir cependant sans engager le lecteur à comparer ces citations avec les passages correspondants dans nos traductions usuelles. Cette comparaison le mettra en état de juger par lui-même du mérite du travail de M. Segond.

MICHEL NICOLAS.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les Jumeaux d'Hellas, par CLÉMENCE AUGUSTE ROYER, 2 vol. in-18, Librairie internationale. — *La Religieuse*, par l'abbé ***, auteur du *Maudit*, 2 vol. in-8°, Librairie internationale.— *Renée Mauperin*, par EDMOND et JULES DE GONCOURT, 1 vol., bibliothèque Charpentier. — *La comtesse de Silva*, par PAUL DELTUF, 1 vol. in-18, Librairie internationale. — *Le Roman d'un homme sérieux*, par CHARLES DE MOUY, 1 vol. in-18, Hachette. — *Neuf filles et un garçon*, par ERNEST SERRET, 1 vol. in-18, Hachette. — *L'Héritage de Charlemagne*, par CHARLES DESLYS, 2 vol. in-18, Hachette. — *Le Combat de l'honneur*, par ADRIEN ROBERT, 1 vol. in-18, Hachette. — *L'Aîné de la famille*, par ALEXANDRE DE LAVERGNE, 1 vol. in-18, Hachette. — *Le Chevalier du silence*, par le même, 1 vol. in-18, Hachette. — *Histoire d'un conscrit de 1813*, par ERCKMAN-CHATRIAN, 1 vol. in-18, Librairie internationale, collection Hetzel-Lacroix. — *Le Mari d'Antoinette*, par LOUIS ULBACH, 1 vol. in-18, même collection. — *Mémoires d'un inconnu*, par le même, 1 vol. in-18, même collection. — *Le prince Bonifacio*, *La dame blanche de Bade*, *Le petit homme rouge*, etc., par le même, 2e édition, même collection. — *Les Aventures d'Antar, fils de Cheddad*, roman arabe, traduit par MARCEL DEVIC, 1 vol., collection Hetzel. — *Les Legs de Marc-Antoine*, par ANTOINE CAMPAUX, 1 vol. in-8°, Dentu et Hachette. — *Fables*, par M. LOUIS BONNEL, 1 vol. Hachette.— *La Chasse et la Table*, par M. CHARLES JOBEY, 1 vol., Furne et Ce.

I

Le public ne cesse de demander des romans, et les romanciers ne se lassent pas de lui en faire. C'est un article réglé de production et de consommation. Le devoir du chroniqueur est donc de jeter de temps en temps un coup d'œil sur ces publications destinées, le plus souvent, à naître et à mourir dans la même saison. La tâche a bien ses ennuis. En dépit de tous les efforts faits par nos romanciers pour trouver des combinaisons et des situations nouvelles, il se répand sur toutes les productions de la littérature romanesque, contemporaine, je ne sais quelle teinte monotone. Il en est du roman comme du drame. Les auteurs ont devant eux le champ le plus vaste, et la liberté la plus complète est donnée à leur fantaisie; ils ont à leur disposition le monde entier, toute l'histoire, pour y chercher les éléments de leurs créations; aucune règle ne les gêne; il ne s'agit que d'user de leurs droits et de leurs priviléges pour la plus grande satisfaction des lecteurs

Digitized by Google

et la plus grande gloire de l'art. Et cependant, entre tant d'œuvres qui se succèdent rapidement, combien en est-il qui méritent mieux que le regard distrait ou la vogue passagère dont les honore un public oisif, indifférent, pressé de remplacer une distraction par une autre, une sensation par une autre? Combien en pourrait-on citer qui, au milieu des récits et des tableaux de tout genre, fassent naître en nous ce sentiment de nouveauté et de fraîcheur que donnent quelquefois des ouvrages d'anciens écrivains moins versés cependant dans les secrets du métier que nos auteurs modernes ? C'est, si je ne me trompe, que, pour produire cette impression, des caractères bien tracés et bien vivants, des scènes où ces caractères se révèlent d'eux-mêmes, valent mieux que des intrigues compliquées et que les analyses les plus savantes du cœur humain. Des événements bizarres, des sentiments faux ou d'une demi-vérité, peuvent exciter un intérêt momentané, une émotion passagère, mais ils ne font qu'effleurer l'esprit et le cœur; la nature seule, et les écrivains capables de l'interpréter, peuvent nous pénétrer de ces impressions profondes et saines qui gravent en nous le souvenir d'une œuvre littéraire.

Le malheur de nos romanciers est que, pour satisfaire aux exigences du public, ils sont obligés à une improvisation continuelle. Eux aussi ils peignent le plus souvent *de chic*. Où prendraient-ils le temps d'observer la nature et d'interroger leur propre cœur? Revues et journaux sont là qui attendent incessamment la copie. Il faut servir au public qui la réclame sa pâture périodique ou quotidienne. Le moyen, dans ce travail fiévreux de la littérature contemporaine, de méditer un sujet, d'approfondir des situations, d'achever des peintures, de donner aux ouvrages cette valeur de fond et de forme sans laquelle il n'est point de succès durable ? Aussi, n'est-ce guère de cela qu'il est question. Ce dont il s'agit, c'est de conquérir pour aujourd'hui la faveur du public, quitte à la perdre après quelques jours d'une vogue frivole ou scandaleuse. Pour cela, il faut l'étonner par des inventions hardies et scabreuses, le séduire par des tableaux propres à flatter son goût du moment, son caprice de vertu ou de vice. Il est peu de nos écrivains qui n'aient sacrifié, de quelque manière, à ce besoin dévorant de fictions, l'une des maladies de notre temps. Les maîtres eux-mêmes ont donné l'exemple. Je ne parle pas d'un Alexandre Dumas, pourvoyeur attitré de plusieurs grands ou petits journaux; mais qui ne sait que Mme Sand elle-même, ce poétique génie qui tient une place si haute dans la littérature de ce siècle, a deux plumes : l'une avec laquelle elle a écrit *Mauprat*, *Teverino*, *le marquis de Villemer*, et ses admirables romans rustiques; l'autre, du bout de laquelle elle jette en pâture aux curiosités et aux impatiences de son public ces compositions hâtives où l'on sent, à travers les hasards de l'improvisation, que le temps seul a manqué à cette imagination toujours jeune, à ce vif sentiment de l'art, pour que l'écrivain s'égalât ou se surpassât lui-même?

Entre la foule des publications romanesques, les préférences du public semblent être, depuis un an, c'est-à-dire depuis le grand succès des *Misérables*, pour les romans à tendance philosophique. J'ai rendu compte précédemment du *Maudit* qui, bien que parti d'une plume anonyme, a fait presque autant de

Digitized by Google

bruit que le livre de Victor Hugo. J'aurai tout à l'heure à dire un mot de *la Religieuse*, du même auteur inconnu ; mais auparavant je veux parler du roman de Mlle Clémence-Auguste Royer, les *Jumeaux d'Hellas*. Tout ce qui vient de Mlle Royer mérite considération. J'ai eu déjà l'occasion de rappeler, en annonçant ce livre, les titres de l'auteur à une réputation sérieuse. Suivons-la donc sur le nouveau terrain pour lequel elle a quitté celui de la science, et voyons comment elle s'y comporte.

Ces *Jumeaux d'Hellas* sont les fils d'une reine de Naples qui les a eus sans la participation du roi. Le père légal n'a pas voulu reconnaître ces enfants, et sa plus grande crainte est d'être contraint de leur laisser son trône. Les jeunes princes vivent donc éloignés de la cour, ignorant leur naissance ; un jésuite, le traître du roman, a été chargé de leur éducation. L'un, Mattéo, paraît, au moment où le récit commence, un jeune et brillant seigneur, sceptique et libertin; mais c'est, au fond, un brave cœur et un noble caractère, destiné à devenir un héros quand il aura jeté sa gourme. L'autre est une nature aimante, croyante, un peu visionnaire, mais droite et sincère, et capable de fermeté dans sa douceur; une fois converti à la religion de l'avenir, on en fera un martyr de la liberté.

Il serait bien trop long de raconter par quelles aventures passent ces deux jeunes gens ; de quelle manière, instruits de leur origine, ils commencent contre le roi une lutte qui doit aboutir à son renversement. Rien de plus étrange, il faut en convenir, que la fable imaginée par l'auteur pour mettre en jeu ses personnages; c'est une série d'invraisemblances; et, quand aux personnages eux-mêmes, ce sont de pures abstractions ; leurs passions n'ont rien de réel; ils ne *sont* pas, ils *signifient*. Il y a là une courtisane repentie, un cardinal repenti, deux libertins repentis, un brigand et un jésuite impénitents, qui forment un semblant d'intrigue pour le triomphe des idées de Mlle Royer. Les trois quarts du roman se passent en conversations, en correspondances ; le dernier quart nous offre toute la scénerie et les machines accoutumées des romans d'aventure en Italie : prisons, souterrains, déguisements, emprisonnements, attaques sur les grands chemins, disparitions, conspirations, etc. Du reste, aucun art ; le récit revient à chaque instant sur ses pas, la même chose est souvent racontée deux fois; rien ne marche, l'auteur est toujours prêt à oublier sa fable pour philosopher, et, s'il arrive enfin au dénoûment, on peut presque dire que ce n'est pas sa faute.

L'intérêt du livre est tout entier dans les idées émises par l'auteur. Nous ne discuterons pas ces idées qui ne tendent à rien de moins qu'à réformer complétement l'ordre social. Mlle Royer n'y va pas de main morte ; elle a écrit elle-même sur son drapeau le mot : *révolte*, et elle ne cesse pas de le justifier. Certes, Mlle Royer n'est pas seule à croire qu'il y a beaucoup à réformer dans le monde, mais quelle était sa pensée en donnant à ses théories la forme du roman si peu convenable à la nature grave et raisonneuse de son courageux et viril esprit? Quand Mme Sand, cette autre *révoltée*, jetait, d'une lèvre amère, son imprécation au mariage, elle comptait bien séduire et entraîner ses lecteurs dans sa rébellion. Mais Mme Sand ne dissertait pas ; elle répandait sa passion à travers une fable et des situations

Digitized by Google

toutes palpitantes des battements de son cœur ; elle comptait avec raison sur son éloquence. Mlle Royer a trop pâli sur les livres, elle sait trop de ce qu'ils apprennent. Ses audaces sont froides, ses colères méditées. Sa passion, car elle a aussi sa passion, est trop portée à l'argumentation et à la dissertation ; en deux mots, sa révolte est trop raisonneuse et trop savante pour émouvoir et pour entraîner.

Sans doute il y aurait plus d'une belle page à détacher du roman de Mlle Royer; mais ces pages sont presque toutes des hors-d'œuvre. Outre les entretiens de ses personnages sur la religion et la politique (il y a même une constitution dans son livre) Mlle Royer nous donne encore ça et là ses impressions de voyage en Italie, en Suisse. Cent vingt-six pages du premier volume sont remplies par les notes et pensées de Mattéo pendant une traversée de Naples à Gaëte. Il y a aussi de la poésie : des strophes en prose (p. 276) sont empreintes d'une tristesse qui va au cœur, et le mouvement des idées, le balancement des périodes, y répondent au bercement des vagues; on sent que ces strophes ont été composées dans un de ces moments où le cœur s'ouvre et où les plus résolus se sentent atteints de mélancolie. Une tristesse plus sévère, mais aussi touchante, règne dans les dernières pages où nos jumeaux révolutionnaires, après avoir vu leur république de Parthénope tomber devant le retour du roi, puis la ville elle-même détruite par une éruption du Vésuve, s'embarquent pour la Grèce, à la recherche d'un père mythique. On sent le découragement douloureux de ces hommes et de leurs pareils, qui ont cru de notre temps à la réalisation de leurs idées généreuses, et qui, déçus dans leurs espérances, errent à l'étranger ou exilés dans la patrie, attendant toujours ou poursuivant partout cette déesse de leurs rêves, la Liberté.

Le livre se ferme sur ce sentiment. Se rouvrira-t-il ? Nous avons dit à Mlle Royer notre opinion avec une sincérité complète. Un esprit de sa valeur n'est pas de ceux à qui il soit bon de déguiser la vérité, comme il n'est pas de ceux qui se trompent à demi quand ils se trompent.

La Religieuse est la continuation et le complément du *Maudit*. Les personnages du second roman ont déjà paru dans le premier, et les idées que l'auteur développe ici sont les mêmes qu'il avait déjà émises. Le but que se propose M. l'abbé ***, c'est toujours la conciliation du catholicisme avec les idées modernes et la formation d'une Église nouvelle à laquelle appartiendront tous les hommes de bonne volonté, quelle que soit, d'ailleurs, leur croyance. Ce nouveau livre, comme les *seconds* livres en général, n'a pas l'intérêt du premier ; l'action y est à peu près nulle, sauf à la fin, où l'auteur, comme pour l'acquit de sa conscience de romancier, a fait venir tout à coup le drame. On y trouve quelques détails sur la vie de couvent et de longues dissertations sur les moyens à prendre pour la réalisation de la grande réforme religieuse. La partie la plus amusante est, sans contredit, celle où l'auteur met en scène les ennemis et les critiques du *Maudit*. Il y a, dans *la Religieuse*, un charmant portrait de Monseigneur de... Narbonne, le prélat qui a dénoncé au Sénat le livre dangereux de... l'*Église nouvelle*. L'auteur ne s'est pas montré ingrat envers l'Éminence à l'éloquence de laquelle il a dû le succès de son premier ouvrage.

Digitized by Google

Renée Mauperin, de MM. Edmond et Jules de Goncourt, est un simple roman de mœurs. Si les auteurs ont eu une idée autre que celle de peindre à leur façon le caractère qu'ils avaient conçu, je n'en sais rien ; je n'ai vu, quant à moi, dans ce roman, qu'un tableau de la vie et des mœurs de la bourgeoisie parisienne, telle que l'ont vue ou cru voir MM. de Goncourt. L'héroïne du roman est une *mélancolique tintamaresque*, suivant la propre expression des romanciers. L'excentricité de sa conduite et de son langage cachent un cœur ardent et une exquise délicatesse de sentiments; elle meurt de chagrin pour avoir été la cause involontaire de la mort de son frère, en voulant empêcher un mariage qui lui semblait contraire à l'honneur. Ce frère, Henri Mauperin, est le type de ces jeunes gens sans jeunesse d'aujourd'hui, qui se croient sérieux parce qu'ils sont froids, ambitieux et calculés. « La froideur de la jeunesse, ce signe de la seconde moitié du XIXe siècle, » disent MM. de Goncourt. Voulant s'enrichir par le mariage, et convoitant une grande fortune, il s'est fait l'amant de la mère pour arriver à la fille, et il est tout près de réussir dans sa poursuite, quand un coup de pistolet d'un homme dont il a pris le nom afin de s'anoblir le renverse mort. Le roman s'ouvre par un entretien que Mlle Mauperin a dans la Seine avec un prétendant à sa main qu'elle a bien l'intention d'évincer comme tous les autres ; tout en se baignant avec lui, elle lui fait part de ses idées sur l'éducation des femmes et sur les convenances. Les mots dont elle se sert sont empruntés à l'argot des ateliers et des petits journaux. Ce commencement, à vrai dire, ressemble un peu à une charge, et le ton pris par les auteurs ne peut guère manquer de choquer, ainsi que la situation même, le lecteur qui n'est pas initié aux habitudes du monde où nous introduisent MM. de Goncourt. Hâtons-nous de dire que tout le roman n'est pas de ce style tintamaresque; on y trouve, avec l'esprit des auteurs, qui en ont beaucoup, de l'intérêt, de l'émotion, des scènes bien faites et de poétiques tableaux, que déparent toujours un peu cependant la recherche et la bizarrerie de la forme. Le talent si vif et si brillant de MM. de Goncourt ne perdrait rien, ce semble, à se tempérer d'un peu de naturel.

La Comtesse de Silva, de notre collaborateur M. Paul Deltuf, est encore une histoire parisienne. Dans le comte de Silva, l'auteur nous apprend lui-même qu'il a voulu peindre « un caractère naturellement honnête, mais incomplet et sourdement démoralisé par la vie de Bohême, pour le jeter ensuite dans les entraînements d'une grande passion aux prises avec les nécessités de la vie. » Quant à la comtesse, qui s'est prise pour lui d'une passion violente jusqu'à l'épouser, lui pauvre, elle riche, c'est une femme très-résolue, et elle en donne la preuve. Trompée, abandonnée dès le soir de ses noces, gardant toutefois sa passion, elle ne recule pas devant une démarche dont l'effet doit être de tuer sa rivale, elle ment à son mari dont elle espère conquérir l'amour, et elle y parviendrait, si un incident ne la forçait un jour de se trahir. Le comte de Silva se tue et sa femme reste avec ses remords. Voilà le roman, très-court d'ailleurs. La chose est bien contée et me paraît suffisamment morale, chacun étant puni pour ce qu'il a fait de mal. Je ne devine donc pas ce qui a pu provoquer les colères dont M. Deltuf se plaint dans sa préface, dirigée contre la pruderie littéraire.

Digitized by Google

Qui donc a dit cette belle parole : « C'est une chose sérieuse que le bonheur ? » Tel est l'avis de M. Ch. de Moüy dans son *Roman d'un homme sérieux*. C'est l'histoire d'un jeune homme peu riche et qui, en conséquence, a pris la résolution de n'épouser qu'une femme qui lui apporterait 200,000 francs de dot. Il finit par en prendre une qui n'a pas le sou, mais qu'il aime et dont il est aimé, et pense en cela faire une chose très-raisonnable. Ce roman, bien conçu et convenablement écrit, est, je crois, le début dans ce genre d'un jeune écrivain connu honorablement pour des travaux d'histoire et de critique, et couronné par l'Académie française, pour une étude sur Don Carlos.

Neuf filles et un garçon ! Ce titre promet un plaidoyer en faveur des familles nombreuses. « Les familles nombreuses, dit en effet M. Serret, se tirent mieux d'affaire que les familles où il n'y a qu'un ou deux enfants. C'est ce que j'ai vu partout, dans les villes comme dans les campagnes. D'abord, on élève mieux neuf filles qu'on ne peut en élever une, parce qu'on n'a pas le temps de trop s'occuper d'elles et de les gâter. Les neuf filles sont obligées de rendre de bonne heure des services dans la maison, de commencer, dès l'enfance, leur apprentissage de femme. On ne leur parle pas de leur dot, parce qu'elles n'en auront pas ou une bien faible, et il n'est pas bon qu'on parle sans cesse de ce qu'elle apportera en mariage à une petite fille de cinq ou six ans, comme cela se pratique aujourd'hui. Dieu vous préserve d'un enfant unique ! quand on est assez sage pour bien l'élever, ce qui est rare, on tremble toujours de le perdre, et ce malheur, s'il arrive, est sans remède et sans consolation. » On retrouve dans ce plaidoyer en action, précédé d'une dédicace en vers à Mme veuve Ampère, le talent doux, simple et honnête de M. Ernest Serret.

On voit, par l'exemple de MM. de Moüy et Serret, que le roman sait aussi soutenir les thèses de la morale la plus orthodoxe. Quant à *l'Héritage de Charlemagne*, par M. Charles Deslys, nous le recommandons à ceux qui voudraient savoir quelle singulière figure font les héros de notre vieille légende chevaleresque, arrangés à la moderne, dans la manière haletante et le style haché des romans historiques de l'école d'Alexandre Dumas. — *Le Combat de l'honneur*, par M. Adrien Robert, termine par un mariage des aventures assez tragiques : M. de Villemèle épouse au dénouement Mme de Nagel, sa maîtresse depuis plusieurs années, qu'il avait connue et aimée en Italie. Mais cela n'est pas allé tout seul, et Mme de Nagel a failli se voir enlever son amant par une rivale. Heureusement pour M. de Villemèle, sa destinée lui épargne d'être l'amant de la femme de son ami, devenu par une découverte inattendue son propre frère, et le ramène repentant aux pieds de celle qui a droit à son amour. Le style est plus littéraire dans ce roman que dans la plupart des romans de la même école. — Le temps m'a manqué pour lire *l'Aîné de la famille*; mais j'ai lu, du même auteur, M. Alexandre de Lavergne, une jolie idylle, *le Chevalier du silence*, dont la scène est aux bords du lac du Bourget. L'auteur s'est posé cette question : l'homme qui aime une femme peut-il être sensible à la beauté d'une autre ? La solution n'était point douteuse pour un romancier dont le métier est de connaître le cœur humain. Au moment d'épouser la jeune fille qui possède tout son cœur, le héros, un

Digitized by Google

jeune officier français, s'est oublié jusqu'à faire une déclaration à une autre... tout s'arrange, grâce au *Chevalier du silence*, qui prend Albertine pour lui, et rend Rodolphe à Berthe. Les deux mariages sont heureux. Ce roman pourrait, ce me semble, faire une assez jolie comédie.

La perle de la saison est le roman de M. Erckman-Chatrian, *le Conscrit de 1813*. C'est l'histoire bien simple d'un pauvre jeune homme de Phalsbourg, enlevé à sa vie paisible dans une boutique d'horloger, à l'espoir d'un prochain mariage avec la jeune fille qu'il aime, par cette terrible conscription qui rendit si odieuses les dernières années du premier Empire. Joseph avait cependant un motif légitime d'exemption; il était bolteux; mais la guerre prenait tout. Il partit, comme tant d'autres; mais il revint, comme un petit nombre. Il avait assisté à la bataille de Lutzen et à celle de Leipzig. Lui-même il nous raconte ses terreurs avant le tirage au sort, son désespoir au départ, ses aventures pendant la campagne, cette mémorable campagne de 1813, et voilà le roman. Mais ce roman est un petit chef-d'œuvre. Les soixante premières pages sont une charmante idylle d'amour, au milieu des préparatifs de la guerre et des sinistres pressentiments qui remplissaient alors tous les cœurs. Le reste est un récit plein de vérité, d'entrain, et semé de réflexions philosophiques, telles que peut les faire un pauvre diable, paisible de sa nature, forcé de jouer sa vie, à son grand regret, pour l'ambition d'un homme; qui pourtant se bat bien quand il le faut, car d'aller bravement au feu, pour des Français, comme le dit un des personnages de M. Erckman-Chatrian, « c'est dans le sang. »

II

Qui ne sait que les pères d'aujourd'hui sont plus jeunes que leurs fils? C'est là une vérité qui est presque passée en proverbe; et, s'il est vrai que la jeunesse consiste dans l'enthousiasme, dans l'exaltation des sentiments généreux, dans les belles illusions, dans l'amour vrai et pur, dans tout ce qu'on nomme poésie enfin, il faut avouer que le proverbe a raison. Pour la retrouver, cette jeunesse-là, il faut s'adresser aux hommes qui ont atteint ce qu'on appelait autrefois l'âge de l'expérience, et dont les tempes dégarnies témoignent de l'ancienneté de leurs souvenirs. C'est parmi eux qu'on a chance de rencontrer des *jeunes gens*. Quant à ceux qui viennent derrière eux, dont le front est sans rides et dont les idées devraient être jeunes comme leur âge, ceux-là sont les hommes mûrs, les hommes positifs; ils ont l'expérience innée, et la sagesse n'a pas attendu pour eux le nombre des jours. Les premiers ont gardé dans le cœur la jeunesse du siècle, les seconds semblent avoir dans l'esprit la vieillesse du temps.

Telle est l'idée que semble avoir voulu développer M. Louis Ulbach, dans le charmant roman qu'il a intitulé: *Le Mari d'Antoinette*. Pendant que M. Henri Devanlay fume et boit l'absinthe sur les boulevards, soupe en compagnie à la Maison Dorée, M. Charles Devanlay, son père, a entrepris de le marier avec la

Digitized by Google

fille de M. Roger Desprez, un camarade de collége qu'il vient de retrouver, et qui habite, en Champagne, un ancien couvent dont il a fait sa maison. M. Devanlay a voulu s'assurer par lui-même des qualités de cœur et d'esprit de la fille de son ami, avant de demander sa main pour son cher Henri, dont il connait l'obéissance filiale; mais, tout en faisant la cour à Antoinette pour le compte de son fils, il devient amoureux d'elle pour son compte. C'est qu'Antoinette est le véritable idéal féminin pour un homme comme Devanlay; bonne, simple, pure d'esprit et de cœur, cachant sous les vertus d'une ménagère toutes les délicatesses de sentiment et toutes les distinctions de goût qu'un homme sérieux, sensible, cultivé, peut désirer dans la compagne de son choix. Cette figure d'Antoinette a vraiment beaucoup de dignité et de grâce. De son côté, la jeune fille ne manque pas de s'éprendre de l'homme qui, le premier, l'a comprise et l'a aidée à se comprendre elle-même, qui s'est montré à elle un ami et un protecteur, pendant que M. Desprez, occupé de vulgaires amours, oubliait sa fille qu'il avait été sur le point de sacrifier. Le résultat est que M. Henri Devanlay, lorsqu'il arrive enfin à la Métairie, y vient, apppelé par M. Desprez, non pour se marier, mais, comme il dit, pour marier son père, et pour baiser respectueusement la main de sa future belle-mère. Tout cela est finement observé, finement conté. Peut-être y a-t-il un peu trop de conversation des personnages et un peu trop de réflexions de l'auteur. C'est un défaut de M. Ulbach, sur lequel je reviendrai. Mais, à part quelques taches légères, ce roman, qui me semble un progrès dans le talent de M. Ulbach, est digne des espérances que ce talent avait fait depuis longtemps concevoir, et que le charmant roman de *Monsieur et madame Fernel* avait déjà justifiées.

La première fois que je lus le nom de M. Ulbach, c'était, si je m'en souviens bien, au bas d'un feuilleton de la *Presse*. Le roman avait pour titre : *L'homme aux cinq louis d'or*. C'était le début du romancier. J'ignorais alors dans quelles circonstances, bien faites pour exciter mon intérêt et que M. Ulbach vient de révéler dans une préface [1], ce roman avait été composé, ou plutôt improvisé. Je n'en fus pas moins engagé par quelques lignes lues par hasard à lire tout l'ouvrage. Je trouvai le sujet original, les développements attachants. Je crus entrevoir que l'auteur pourrait devenir un des maîtres de son genre. Jusqu'à quel point il l'est devenu, c'est ce que je dirai tout à l'heure. Depuis cette époque, j'ai lu plusieurs romans de M. Ulbach, tels que *Suzanne Duchemin*, *Pauline Foucauld*, *M. et Mme Fernel*, *Françoise*, sans compter le *Mari d'Antoinette* et les *Mémoires d'un inconnu* qui ne sont pas un roman. Je puis donc parler des romans de M. Ulbach avec plus de connaissance que je n'en ai des œuvres de ses confrères, et c'est pourquoi je me suis hasardé à parler de lui un peu plus longuement et à lui donner une place à part dans cette chronique, place qu'il mérite du reste. Une autre raison, c'est que les qualités et les défauts de M. Ulbach vont m'offrir une occasion de revenir aux considérations générales sur le roman contemporain par lesquelles j'ai commencé cette chronique.

[1] Voyez la nouvelle édition de l'*Homme aux cinq louis d'or*, 1 vol, Hetzel et Lacroix.

Digitized by Google

De tous nos romanciers du jour, je mets toujours à part Mme Sand, M. Ulbach me paraît celui qui a de son art la plus haute idée et qui a pris son métier le plus au sérieux. On trouve dans tous ses romans une conception originale et qui, suffisamment méditée et convenablement développée, élèverait son œuvre au-dessus du niveau commun des œuvres romanesques. Ses personnages sont bien trouvés et bien posés, et on ne peut méconnaître qu'il y a dans ses ouvrages des caractères qui, avec un degré de puissance de plus dans la conception et la réalisation, auraient pu devenir des types, à la façon de ceux de Balzac ou de Thackeray. La fable est d'une simplicité qui rejette bien loin tous les moyens grossiers par lesquels on essaie de surprendre l'intérêt en excitant la curiosité. Le récit vrai, animé, pittoresque et dramatique à propos, conduit au dénoûment par des incidents, des scènes et des tableaux qui n'ont rien que de naturel. Les entretiens ont tour à tour de la grâce, de l'enjouement, de la solennité, suivant qu'il est nécessaire. Voilà pour l'éloge.

Voici maintenant ma critique. Ce qui manque, selon moi, dans les ouvrages de M. Ulbach, aussi bien dans la peinture des caractères que dans celle des situations, et même dans le style, c'est le relief. Son exécution brillante, spirituelle, harmonieuse, manque de ces traits vigoureux et profonds qui gravent dans l'esprit du lecteur une scène ou une figure. Ses figures ne se détachent pas assez de la toile où elles paraissent éclairées par une lumière trop douce et trop uniforme. Il décrit trop, analyse trop, moralise trop; il abuse, à mon avis, du privilége qu'a le romancier de nous faire lire dans l'intérieur de ses personnages au lieu de nous les faire connaître par leurs actions. Il y a trop de conversations dans ses romans; et, ce qui achève de rendre sensible le défaut capital de sa manière, ses personnages ont tous, plus ou moins, son âme, son esprit et son style; on le voit, on l'entend derrière eux; de là une certaine motononie et comme une teinte générale formée d'un mélange de finesse et d'enthousiasme, d'ironie et de sensibilité qui ne déplaît pas, mais qui nuit pourtant à la réalité du récit et qui amène sur les lèvres du lecteur ce même sourire qu'on croit voir sur celles de l'auteur. On comprend l'avantage et l'inconvénient de cette manière : le romancier y perd ce qu'y gagne l'écrivain.

De tout cela, j'accuse en premier lieu l'esprit de M. Ulbach; c'est un défaut souvent pour un écrivain d'en avoir trop. M. Ulbach, qui cache cependant du sien, n'en cache pas encore assez. En second lieu, et ceci ramène à ce que je disais en commençant, j'accuse l'improvisation; l'improvisation qui fait courir la plume de M. Ulbach aussi vite que sa fantaisie et qui l'empêche de mûrir ses idées, de creuser ses caractères. Le temps manque à l'écrivain pour se reposer de son œuvre, pour mettre ses créations en perspective et les contempler de loin comme le peintre regarde ses figures, enfin pour les comparer à la nature. Il est obligé de prendre beaucoup en lui-même; et de là ce caractère *subjectif* de son œuvre. En songeant de quelle manière M. Ulbach a dû souvent écrire ses romans (lui-même nous apprend que l'*Homme aux cinq louis d'or* a été écrit en trois semaines), je m'étonne moins des défauts que j'y trouve que des qualités qui s'y montrent avec éclat. Ah! si M. Ulbach pouvait ajouter à ses dons naturels d'ob-

Digitized by Google

servation et de composition la concentration et la force qu'elle donne! Si, moins pressé par les exigences d'une publicité dévorante, il pouvait triompher de sa facilité, revenir lentement sur ses ouvrages, les retoucher, les refaire, bavarder moins de la plume et plus travailler de l'esprit! ce jour-là, Balzac aurait peut-être un héritier... Mais celui-là était dur au travail, et lui seul a su ce que lui coûtaient de veilles et de labeurs sa fécondité fameuse.

Les *Mémoires d'un inconnu* sont l'histoire d'un proscrit de 1851, de son voyage et de ses aventures en Australie, de son retour après l'amnistie, avec la confession de ses souffrances, de ses défaillances secrètes et du découragement qui l'a conduit au suicide. Il y avait là matière à une analyse qui devait tenter le talent de M. Ulbach et dans laquelle il devait réussir. Il nous affirme que tout est réel dans son livre et qu'il n'a guère fait que mettre en ordre les manuscrits de l'exilé. « Ma part, dit-il, est celle d'un secrétaire; le véritable artiste, le véritable écrivain, c'est celui dont le cœur a saigné et s'est égoutté lentement sur ces notes réunies par moi. Je ne suis responsable que des torts de style; il répond seul des sentiments loyaux, des convictions, des idées, du découragement et des rares espérances qui se produisent dans le cours de ces confessions. » Je soupçonne cependant M. Ulbach d'avoir trouvé autre part que dans les correspondances qu'on lui a confiées le rôle et le portrait de cette cousine du proscrit dont l'affection le suit en Australie et le rappelle dans son pays. M. Ulbach a pensé sans doute que, partout où il y avait une douleur, il devait y avoir une femme pour la partager, la guérir ou la rendre incurable. Réalité ou fiction, cette figure est vraie, noble, touchante; s'il ne l'a pas créée, le peintre l'a dignement rendue. J'ai cependant une objection pour le cas où cette cousine aurait été inventée par le romancier, afin de donner à son livre cet intérêt de sentiment dont la vérité ne se passe guère mieux que la fable. Si l'amour d'une Charlotte eût pu sauver M. C... du suicide, il n'est plus « le Werther de la liberté. »

III.

Changeons de siècle et de pays, et parlons de ce roman arabe d'*Antar* dont M. Marcel Devic vient de traduire une partie en français. On ignore à quelle époque ce roman, qui forme dans l'original trente-quatre volumes in-folio, fut composé, cependant quelques savants ont pensé, avec M. de Hammer, qu'on en pouvait fixer la date à la première moitié du XIIe siècle : il serait ainsi contemporain de nos épopées chevaleresques. Quant aux mœurs qui s'y trouvent représentées, ce sont celles de l'Arabie pendant la dernière période des temps anté-islamiques. Antar ou Antara, le héros du roman, fut un guerrier illustre et l'un des plus grands poëtes de l'Arabie. Le romancier en a usé librement avec son histoire; il s'est plu à faire de lui le type accompli de la chevalerie arabe. On doit croire cependant que les mœurs de l'Arabie au VIe siècle sont ici beaucoup plus fidèlement peintes que ne le sont dans nos romans carlovingiens les mœurs de la France

Digitized by Google

au temps de Charlemagne. Ces mœurs, comme le fait remarquer M. Devic, n'offrent aucune ressemblance avec celles des Arabes des villes dont les *Mille et une nuits* nous ont offert les tableaux. Au lieu de ce peuple de marchands, d'artisans, de pêcheurs et de porte-faix, gouvernés par des souverains absolus, fantasques et magnifiques, nous avons une aristocratie altière de Bédouins nomades, propriétaires de troupeaux, guerriers et chasseurs, vivant de pillage, emportés par leurs chevaux en courses rapides à travers le désert. Il y a dans ces *Aventures d'Antar* comme une ivresse de liberté. L'indépendance individuelle ne saurait aller plus loin. Point de loi, point de pouvoir; mais l'exaltation de l'honneur et de l'amour; l'enthousiasme poétique, mêlé de gaieté et de malice; nulle dévotion; la fantaisie souveraine; un mélange de délicatesse et de barbarie : telle est la vie que nous peint ce roman! Il y a peu de lectures plus attrayantes.

Antar est le fils d'un chef arabe nommé Cheddad et d'une esclave abyssinienne. Comme bâtard, nègre et esclave, tous les préjugés de la société où il vit le repoussent et l'enchaînent au dernier rang; mais une ambition généreuse, une prodigieuse vigueur de corps, une grandeur d'âme extraordinaire, un courage invincible, l'éloquence, le talent poétique, font de lui, en dépit des obstacles, des préjugés, des jalousies, des haines, le premier homme de sa tribu et de sa nation. Un amour enthousiaste, inspiré par sa cousine Abla, qui partage ses sentiments, le pousse à s'élever pour obtenir sa main; il parvient par des prodiges de valeur, de patience, de vertu chevaleresque, à se faire enfin reconnaître par son père et à épouser la femme qu'il a su disputer à tous ses rivaux et reconquérir sur celui d'entre eux qui l'avait enlevée.

Ce type admirable est bien fait pour donner gain de cause à ceux qui pensent que la chevalerie est d'origine arabe. Au moins les sentiments qui en furent l'âme existaient-ils en Arabie avant l'époque où cette institution les manifeste chez nos nations occidentales. Il est remarquable que c'est dans les temps de demi-barbarie que la femme exerce le plus de puissance et que le respect qu'elle inspire est le plus grand. C'est au génie féminin qu'il appartient d'élever les sentiments, d'adoucir les mœurs, de faire de l'honneur une religion, de l'amour un culte. Toute civilisation commence par l'amour.

Remercions donc M. Devic et demandons-lui de poursuivre son travail. La partie qu'il a traduite commence à la naissance d'Antar et va jusqu'à son mariage. La traduction doit être fidèle, à en juger par l'impression qu'elle produit; une version corrigée ne se ferait pas lire avec cet intérêt, avec ce charme. Il est heureux que, parmi les hommes qui ont étudié l'arabe, il s'en soit trouvé un, comme M. Marcel Devic, assez soucieux de nos plaisirs pour ne pas se laisser rebuter par les difficultés d'une tâche du genre de celle qu'il a entreprise et dont il s'est tiré à son honneur comme à notre satisfaction. J'ai oublié de dire que le roman arabe était mêlé de vers dans lesquels on retrouve les sentiments et les images de la poésie orientale.

Digitized by Google

IV

Puisque j'ai parlé de poésie, je saisirai cette occasion de recommander le volume de vers publié par M. Antoine Campaux sous ce titre : *les legs de Marc-Antoine*. Marc-Antoine est un jeune poëte qui, après être resté longtemps à Paris à chercher opiniâtrement au fond de son écritoire la gloire et la fortune, a fini par y trouver la philosophie. Il part pour être professeur dans un collège de province ; mais, en partant, il lègue aux uns, dans ses vers, ses vieux meubles, ses livres, ses manuscrits, la plume, l'encrier, etc., toutes choses qui lui rappellent des souvenirs de jeunesse, d'amour, de pauvreté, de travail ; aux autres, ses conseils plus ou moins satiriques, fruits de ses réflexions et de sa précoce expérience. Il mêle les sonnets aux chansons, la gaieté à la tristesse, l'esprit au sentiment. Ces pièces, diverses de rhythmes comme de sujets, forment un ensemble ; l'auteur a emprunté son cadre au vieux poëte François Villon, mais il l'a rempli avec des idées et des sentiments modernes ; c'est notre temps qui est là chansonnant et chansonné. Je regrette vivement que la place me manque pour donner à mes lecteurs, par une citation un peu longue, une idée de cette poésie franche et vive, dont M. Campaux a emprunté le secret à nos vieux maîtres, en y mêlant çà et là des notes plus sévères ou plus attendries. Voici pourtant deux strophes des adieux de Marc-Antoine à sa muse.

Puisqu'il le faut enfin, je me résigne.
Adieu, mon cœur, vers quelqu'autre plus digne,
Plus fort au moins, porte le divin don.
Adieu ! Pourquoi me fus-tu si rebelle ?
Le ciel, hélas ! pour moi te fit trop belle !
Et comme un fou je t'adorai..... pardon !

Mais de mes jours où que j'use le reste,
Sache le bien, ô ma Muse céleste,
Je garderai tes saints enseignements ;
Et, pour l'honneur, pour sa pudeur austère,
Pour l'idéal, ce proscrit de la terre,
Mon cœur toujours aura des battements !

Nous comptons bien que Marc-Antoine ne s'en tiendra pas à cet adieu ; sa Muse n'a pas si mal mérité de lui !

Les *Fables* de M. Louis Bonnel [1] ont de la facilité et de la grâce ; on y voudrait peut-être un peu plus d'originalité. Ce genre est périlleux. L'exemple et le sou-

[1] Un vol. in-18, Hachette.

Digitized by Google

venir de Lafontaine sont toujours là ; l'auteur ne manque guère de suivre l'un, et le lecteur de se rappeler l'autre.

Parmi les livres nouveaux, en voici un qui a pour titre : *La Chasse et la Table*, et pour auteur M. Charles Jobey. Ce volume paraît à propos, à la veille du jour où l'ouverture de la chasse va rendre de saison les préceptes de l'auteur. M. Jobey nous dit dans sa Préface, que « *la Chasse et la Table* est une reproduction fidèle de la physionomie, de la constitution naturelle et physique de toute espèce de gibier existant présentement en France ; une étude philosophique de son caractère, de ses mœurs, de ses habitudes à l'état de liberté : choses utiles à savoir pour le chasseur, intéressantes pour les gens du monde. » Il nous avertit encore que « *la Chasse et la Table* traite, en outre, d'après les meilleurs maîtres et au point de vue culinaire le plus élevé, des différentes manières d'apprêter, d'assaisonner *le poil et la plume* sur les tables qui se respectent. » Ce qu'il ne dit pas, et ce que nous dirons, c'est que son livre, où les vers sont mêlés à la prose, est très-amusant; que sa poésie est agréable et facile, sa prose instructive et spirituelle, et qu'on le lit avec plaisir, même sans être ni chasseur ni gastronome. Il y a bien des choses dans ce volume; il y a même du sentiment. M. Charles Jobey est un chasseur humoriste, qui joint à l'esprit du métier un autre esprit encore, et, de plus, de l'imagination, de la sensibilité, un vrai chasseur, au demeurant. Comme il dédaigne les *tireurs*, et avec quelle indignation il flétrit leur industrie destructive ! « On ne chasse plus les lièvres, les faisans, les perdreaux et les cailles, aujourd'hui, on les massacre, on les extermine ! » C'est un vrai cri d'alarme. Que de choses, bon Dieu ! s'en vont donc dans notre siècle ! Et la chasse aussi !...

Je ne fais qu'annoncer aujourd'hui le livre de M. Guy de Charnacé : *Études sur les Animaux domestiques*. L'auteur y traite les questions de l'amélioration des races, de la consanguinité, des haras, en homme compétent et qui sait écrire ; il a d'ailleurs, pour tout ce qui concerne la science agricole, son autorité établie et sa réputation faite. Je reviendrai sur cet ouvrage [1].

M. Georges Perrot, l'auteur des *Souvenirs d'un Voyage en Asie Mineure*, dont il a été parlé dans la dernière chronique, vient de traduire avec un de ses amis le beau et savant livre de M. Max Müller, sur la *Science du langage* [2]. Nous en rendrons compte, ainsi qne du premier volume de l'*Histoire de la Comédie*, par M. Edélestaud du Méril [3]. De telles publications sont les bonnes fortunes du chroniqueur.

L. DE RONCHAUD.

[1] Un vol. in-18, chez Michel Masson.
[2] Un vol. in-8°, Duprat.
[3] Un vol. in-8°, Didier.

Digitized by Google

CHRONIQUE DU MOIS

Quel sera l'héritier du Danemark? Qui s'asseoira sur le nouveau trône élevé au sein de la Confédération germanique, et, d'abord, y aura-t-il un nouveau trône? La Prusse ne songe-t-elle pas à garder pour elle le butin inespéré que lui a laissé prendre l'inertie de l'Europe occidentale? L'Autriche n'est-elle point déjà gagnée à cette combinaison, en échange du rétablissement de la triple alliance et de l'appui qui lui est désormais assuré en Italie? Autant de questions que se pose le public éclairé de l'Europe, pendant qu'à Vienne s'élabore ce traité de paix dont les préliminaires déjà publiés permettent à tout le monde de juger le caractère.

Parmi les documents récemment publiés à l'occasion de cette triste guerre et des négociations qui l'ont suivie, aucun n'égale en intérêt et en importance les dépêches de M. de Moltke, ambassadeur du Danemark, à Paris, et de son collègue, à Londres, M. Torben-Bille. Ces curieuses dépêches donnent le véritable et dernier mot de l'abandon du Danemark par les puissances occidentales. L'Angleterre et la France ne se trouvaient pas seulement en face de l'ambition allemande déchaînée contre l'intégrité de la monarchie danoise, mais en face de l'entente et du concert des trois puissances qui se sont jadis partagé la Pologne. Pour prendre le parti de soutenir le Danemark par les armes en face de cette triple alliance, il aurait fallu que l'Angleterre et la France fussent unies par les liens d'une confiante et étroite amitié. Mais, tout au contraire, une défiance mutuelle paralysait leurs forces. Il est vrai que l'Angleterre, à une époque où elle ignorait encore le rapprochement survenu entre les cours du Nord, avait offert à la France une action commune en faveur du Danemark. Nous avons plus d'une fois regretté ici même que cette proposition ait été repoussée, et l'on se souvient

Digitized by Google

que ce refus fut motivé, selon les dépêches insérées au *Moniteur*, par la différence des charges et des périls que cette guerre, continentale pour la France et maritime pour l'Angleterre, eût entraîné pour les deux pays. Quoi qu'il en soit, ce refus de concours inspira aussitôt à nos voisins une certaine défiance, et l'idée d'un secret accord entre la Prusse et la France, commença dès lors à se répandre en Angleterre. On soupçonnait la France d'avoir consenti à la conquête et à l'absorption des duchés par la Prusse, à la condition de recevoir elle-même, en échange, quelques agrandissements sur sa frontière du Rhin. Les dépêches de M. de Moltke viennent de montrer combien cette supposition était fausse et combien on s'était égaré en prêtant à la politique française d'aussi ambitieux calculs. Les motifs de notre inaction auraient été tout simplement, selon le diplomate danois, l'alliance des trois grandes puissances du Nord et le peu de confiance que nous inspirait l'amitié de l'Angleterre, alors même qu'elle semblait nous engager à braver ce péril, en offrant de le partager.

Mais cette alliance n'en est pas moins un fait accompli, et a gravement changé l'état politique de l'Europe. Il suffit d'un peu d'attention pour comprendre que la puissance qui tire le plus grand profit de ce changement, c'est l'Angleterre, qui reste libre de ses mouvements, entre ces deux parties du continent, non pas encore armées, grâce à Dieu, mais debout l'une contre l'autre, et neutralisant ainsi leur influence. Si l'Angleterre n'a pas recueilli un grand honneur dans ce conflit du Danemark avec l'Allemagne, si même elle n'a pas lieu d'en être fière, en dépit des assurances de ses hommes d'État, elle peut du moins se féliciter de sa situation présente, au milieu de cette nouvelle combinaison de alliances européennes, et M. Roebuck n'a pas eu tort de vanter, il y a quelques jours, le rare bonheur de son pays.

Le public français n'a pas complétement oublié l'étrange démarche que M. Roebuck, en compagnie de M. Lindsay, n'a pas craint de faire, il y a environ une année, lorsqu'il est venu engager l'Empereur des Français à reconnaître les États confédérés d'Amérique. Ceux de nos lecteurs qui vont avec raison chercher, dans la presse libre de l'Angleterre, une source féconde d'informations, savent comment lord Palmerston s'est agréablement moqué des deux diplomates-amateurs, qu'il appelait : des ministres plénipotentiaires et *très*-extraordinaires. Il y avait en effet, ce jour là, lieu de sourire, en voyant M. Roebuck s'essayer à ce nouvel office de négociateur et de solliciteur auprès de l'Empereur des Français. Mais, si M. Roebuck manque parfois de jugement, il manque rarement d'éloquence, et nous n'avons pu lire, sans quelque émotion, cette péroraison du récent discours qu'il vient d'adresser à ses électeurs : « Tout ce que je demande, — et je le demande en tremblant, comme ces anciens qui croyaient leurs dieux jaloux du bonheur de l'homme et qui voyaient, dans un succès trop prolongé, le prélude d'une grande catastrophe, — tout ce que je demande, c'est que notre prospérité sans égale, et telle que le monde n'en a jamais vue, échappe à ces terribles retours que redoutait l'antique superstition. Je vous conjure donc de veiller sur vous-mêmes et de ne décider qu'avec prudence sur la

Digitized by Google

conduite que vous imposez à vos représentants. Vous êtes aujourd'hui si heureux, si différents du reste de la terre, qu'un homme sage, parmi nous, ne peut pas faire un seul pas sans trembler, de peur de compromettre, en quelque façon que ce soit, cette prospérité sans rivale, qui est maintenant le spectacle et l'envie du monde. »

Il y a bien de la vérité dans ces éloquentes paroles, et la fortune soutenue de l'Angleterre est aujourd'hui supérieure à sa sagesse. Nous ne parlons pas seulement ici de ses libres et solides institutions, de son Parlement tout-puissant, de ses douze cent mille électeurs, de ses juges indépendants et de ces innombrables jurys par lesquels la nation se rend à elle-même la justice ; nous ne parlons pas non plus de sa prospérité commerciale et de cette industrie si vivace, que la crise cotonnière elle-même n'a pu l'ébranler ; nous songeons exclusivement à cette partie du bonheur qui ne nous vient pas de notre sagesse et que les événements envoient comme une rosée sur nos têtes, à la chance, en un mot; et nous sommes tenté de croire, comme M. Roebuck, que cette chance obstinée de l'Angleterre finira par irriter les dieux, si quelque incident désagréable ne vient à propos en modérer le cours.

Le vieux monde et le nouveau semblent conspirer à élever, ou du moins à consolider cette singulière fortune, et il ne se passe rien ici-bas qui ne paraisse conçu pour l'agrandir. Certes, l'ambition de l'Allemagne, aspirant à démembrer le Danemark et allant à son but, en dépit des menaces de l'Angleterre, a diminué le prestige du peuple anglais et l'a exposé un instant au mépris de l'Europe. Mais, en échange de cette humiliation passagère, l'Angleterre a recueilli un grand avantage, et, au fond de ce calice, elle a trouvé un gage imprévu de sécurité. L'Allemagne, en effet, ne s'était pas lancée dans cette aventureuse entreprise, sans avoir d'abord resserré ou plutôt renoué les liens qui l'unissaient à la Russie et que la guerre de Crimée avait rompus. Une alliance s'est donc formée entre les trois États qui se sont jadis partagé la Pologne ; et si cette alliance, aujourd'hui publique, n'est point offensive et ne menace personne, elle a, du moins, pour but certain et déclaré, de maintenir, contre toute perturbation nouvelle, le *statu quo* européen et la paix du continent. Or, l'Allemagne, une fois satisfaite par la spoliation du Danemark, il n'y a qu'une puissance au monde qui soit soupçonnée (parce qu'on la soupçonne toujours) de songer à modifier l'état de l'Europe : c'est la France. Le rapprochement qui vient de s'opérer entre l'Autriche, la Prusse et la Russie, n'est pas autre chose qu'une précaution, qu'une sorte d'assurance mutuelle contre la France, et subsidiairement (comme on dit au palais) contre son alliée au-delà des Alpes, l'Italie, et contre son alliée partout, la Révolution. Alliance purement défensive, encore une fois, et destinée uniquement à maintenir le continent en paix.

Rien n'est plus secret aujourd'hui dans cette alliance, et les curieuses dépêches des représentants du Danemark, à Paris et à Londres, qui viennent d'être publiées, en ont constaté l'existence et la portée. Bien plus, ces dépêches nous permettent de penser que cette alliance a déjà porté ses premiers fruits, en inspi-

Digitized by Google

rant au gouvernement une réserve excessive dans sa politique étrangère. « Nous » souffrons, dit M. de Moltke, de la situation actuelle de l'Europe, telle que » vient de la révéler le renouvellement de l'intimité entre les souverains des » trois cours du Nord. Il paraît hors de doute que la Sainte-Alliance, que la » France avait réussi à briser par la guerre de Crimée, est maintenant plus ou » moins un fait accompli, devant lequel l'Empereur, abandonné par l'Angleterre, » ou, tout au moins, ne pouvant pas compter sur son assistance, a résolu de gar- » der une attitude plus réservée que jamais. C'est uniquement à ce motif que » l'on peut attribuer, je ne dirai pas la réserve, mais la faiblesse du gouverne- » ment impérial. »

Quelques jours plus tard, le même ambassadeur écrivait à son gouvernement que le langage de M. Drouyn de L'Huys trahissait les préoccupations du gouvernement français et l'influence que cette situation exerçait sur sa politique. Cette entente des trois cours du Nord a-t-elle du moins resserré le lien bien relâché de l'alliance anglo-française? Nullement, répond l'ambassadeur de Danemark à Londres : « Il n'existe pas de rapprochement réel entre le cabinet anglais et » celui de Paris qui, tous deux, continuent d'avoir de la méfiance. On m'assure » que le cabinet anglais n'est pas tout à fait convaincu que la France n'a pas » une entente secrète avec la Prusse au sujet de nos affaires, tandis que *le* » *cabinet de Paris craint toujours que, dans le cas d'une grande crise européenne,* » *l'Angleterre ne finisse par se placer du côté des ennemis de la France.* »

Les affaires de l'Angleterre ne vont pas moins bien en Amérique, et l'échec de Grant devant Petersburg a été à bon droit célébré par la presse anglaise comme une victoire nationale. Les Anglais ne se sont jamais fait illusion sur l'accroissement inoui de grandeur que pourrait leur apporter la dissolution de la République américaine. Voir les États-unis se dissoudre, le pavillon américain perdre d'un seul coup son naissant éclat, la France désormais seule sur les mers, et voir cette grande révolution s'accomplir sans avoir besoin d'y mettre la main, en simple spectateur, destiné à recueillir sans travail tout le fruit de la victoire, quelle fortune inespérée, quelle nouvelle et prodigieuse faveur du sort pour le peuple anglais! Il y avait (comme il arrive toujours) quelques inconvénients mêlés à ce grand bonheur; il fallait secourir les ouvriers privés de coton et de travail; il fallait aussi oublier assez hardiment à la face du monde tout ce qu'on avait dit et écrit contre l'esclavage. Mais cette dépense une fois subie et cette petite honte une fois bue, quel don plus magnifique le ciel pouvait-il faire à l'Angleterre que la dissolution de l'Union américaine.

L'avantage est double pour l'Angleterre et, de quelque côté qu'elle le contemple, il est immense. C'est d'abord la suppression de cette ambitieuse république dont la prospérité étonnait le vieux continent, qui faisait tous les jours, sans dette et sans armée, de vastes conquêtes sur la solitude, qui peuplait rapidement cette solitude avec le rebut de l'Europe, aussitôt régénéré par la liberté et le travail, qui était sur le chemin de devenir une grande puissance continentale et qui, en même temps, jalouse à l'excès de la liberté des mers, était de plus en plus capable de faire partout respecter son pavillon. Avec quel tressaillement de joie,

Digitized by Google

l'Angleterre a vu tout d'un coup cette rivale déjà si redoutable saisie d'une sorte de folie et avide de son propre sang. Les journaux anglais ont jeté aussitôt un cri de triomphe et depuis ce jour, malgré les vicissitudes de cette grande lutte, combien d'événements sont venus flatter leurs espérances. Depuis la journée de Bull-run jusqu'à l'assaut repoussé de Petersburg, combien de succès remportés par le Sud et inscrits aussitôt avec raison au compte du peuple anglais! La séparation du Nord et du Sud ne suffit même plus aux espérances de l'Angleterre; elle prévoit, elle demande davantage. Pourquoi le Nord lassé et vaincu ne se dissoudrait-il pas à son tour? Ce débris de l'Union américaine serait encore trop puissant s'il ne se fractionnait aussi en républiques rivales, toujours prêtes à servir de jouet à l'influence de l'Europe et à maintenir par leur aversion mutuelle leur commune impuissance.

Ce n'est pas tout encore et, en même temps qu'elle verrait s'anéantir une rivale, l'Angleterre, si les événements marchent au gré de ses vœux, aura fait sans tirer un coup de fusil une importante conquête. Certes le Sud, une fois séparé du Nord, ne prendrait pas le drapeau anglais et ne recevrait pas un gouverneur de la main de la reine Victoria, mais à l'exception de ces formalités (qui ne pèsent guère au libre Canada et à la libre Australie) le Sud ne serait rien autre chose que la plus splendide des colonies anglaises. Nul n'imagine, en effet, que le Sud, une fois indépendant, renoncerait à sa vocation naturelle de cultivateur et de planteur pour devenir maritime et manufacturier. Le Sud aura toujours un client ou un patron, comme on voudra, qui achètera son coton en échange d'objets manufacturés et qui transportera ce coton dans toutes les parties du monde, mais ce patron ne résiderait plus à New-York, il résiderait à Londres; et l'Angleterre remplacerait les États du Nord dans leurs relations avec le Sud. L'Angleterre aurait donc le double bonheur de voir les États-Unis périr et d'hériter d'eux. Les vœux publics de l'Angleterre dans la guerre d'Amérique sont fondés sur la raison et si nous étions Anglais, et passionnés pour la grandeur de notre pays, nous aurions grand peine à ne les point partager.

Quel obstacle y a-t-il cependant entre ces vœux de l'Angleterre et leur accomplissement? S'il y a un obstacle, ce n'est point à coup sûr la main, ni même, hélas, la pensée de la France! Nous ne croyons pas qu'il y ait dans notre histoire l'exemple d'un aveuglement comparable à celui qui a rendu une partie considérable du public français partisan du Sud dans la guerre d'Amérique. A ne prendre cette question qu'au point de vue général, emportés comme nous le sommes vers la démocratie plus vite encore qu'aucun des peuples de l'Europe, devons-nous nous féliciter de voir échouer au-delà de l'Océan le plus imposant essai qui ait encore été fait dans le monde pour concilier l'ordre, la liberté, et la grandeur nationale dans une société démocratique? Et si cet essai échoue, y a-t-il là de quoi nous plaire, à nous qui sommes en face du même problème? Mais en laissant de côté cette partie élevée de la question, pour ne songer qu'à nos intérêts, comment justifier, comment expliquer la joie que des Français peuvent aujourd'hui ressentir en face de cette grande ruine? Louis XIV eût tenté de l'empêcher; Napoléon, qui cédait si volontiers la Louisiane aux États-Unis et

Digitized by Google

qui leur léguait le soin de sa vengeance, en eût frémi de colère. Pour nous, nous nous réjouissons de ce qui arrive, peu s'en faut que nous n'en soyons fiers.

Mais il y a, grâce à Dieu, encore un obstacle entre les vœux bien naturels de l'Angleterre et la destruction des États-Unis. Cet obstacle, c'est tout simplement l'énergie de quelques hommes de cœur que le *Times* a loués sans le vouloir en des termes admirables en les appelant tout récemment encore des hommes « insensibles à la défaite et inflexibles dans leur dessein » parce qu'ils ont résolu de tout sacrifier à la grandeur de leur pays et de s'ensevelir s'il faut sous ses débris. On les appelle aujourd'hui aveugles, opiniâtres, cruels même, parce qu'ils combattent; de quel mépris cependant et de quel juste mépris ne les aurait-on point couverts s'ils avaient cédé sans combat! Mais, dans de pareilles épreuves et en face de tels devoirs, le jugement des hommes est de peu d'importance. Quand une patrie florissante, puissante, digne d'amour puisqu'elle est libre et déjà redoutée dans le monde, est menacée de disparaître et d'être dispersée en misérables fragments, destinés à servir de jouet à l'étranger et à s'entre-détruire, il n'est pas besoin du conseil d'autrui pour savoir s'il vaut mieux endurer patiemment un tel malheur ou soutenir jusqu'au bout ce saint édifice et mêler son sang à ses ruines. Pour nous, nous voulons espérer encore que l'édifice restera debout et que cette fois du moins la bonne étoile de l'Angleterre ne l'emportera pas. Les meilleures nouvelles que nous recevons des États-Unis, la fermeté de Grant resté devant Richmond, l'audace de Sherman à qui le danger d'être cerné n'a pu faire lâcher prise devant Atlanta, enfin, et surtout, l'heureux succès de l'amiral Farragut devant Mobile sont autant de symptômes qui nous défendent encore de croire au découragement du Nord. Et la victoire du Nord est tôt ou tard assurée s'il ne manque pas de cœur, puisqu'il peut résister beaucoup plus longtemps que le Sud aux charges et aux maux de la guerre.

Il faut se garder de voir d'avance dans l'élection de Mac-Clellan, s'il venait à l'emporter sur M. Lincoln, le signe d'une disposition du Nord à lâcher prise et à consentir au démembrement de la République. Le parti du général Mac-Clellan n'est pas plus favorable à la séparation que le parti de M. Lincoln. La différence entre ces deux partis consiste en ce point : que le général Mac-Clellan et ses amis ne refuseraient au Sud aucune concession pour le ramener au sein de l'Union, et lui accorderaient volontiers toutes les sécurités imaginables pour le maintien de l'esclavage, tandis que le parti de M. Lincoln ne veut la paix et l'Union qu'avec toutes les conséquences de la victoire; mais les plus grands ennemis du général Mac-Clellan n'ont jamais prétendu qu'il fût plus disposé que M. Lincoln à consentir à la destruction des États-Unis. L'élection présidentielle ne doit d'ailleurs s'accomplir qu'au mois de novembre, et il serait bien téméraire d'en vouloir annoncer déjà le résultat chez un peuple mobile, qu'agitent tous les jours les vicissitudes de la guerre.

L'ancien monde ferait peut-être bien de ne pas juger avec tant de sévérité les peuples assez malheureux pour tomber dans les maux de la guerre civile. L'Europe n'est pas exempte de ce fléau et on a vu, il y a bien peu de jours, des

Digitized by Google

citoyens du même pays, se combattre et s'entre-détruire pour des motifs bien moins graves que ceux qui ont amené la terrible crise des États-Unis. Le sang a coulé pendant près de huit jours, à Belfast, à l'occasion des honneurs rendus à la mémoire d'O'Connell par les catholiques et des contre-manifestations organisées par les protestants. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces déplorables mêlées, c'est l'inaction presque complète du pouvoir civil qui a gardé, pendant toute la crise et bien inutilement, la direction des forces militaires. Aucun pays du continent, aucune partie des États-Unis n'aurait pu supporter le spectacle qui paraissait n'étonner personne à Belfast, la vue de l'autorité inactive entre les deux partis et des troupes immobiles entre les combattants. Cette longue bataille, qui a fait de nombreuses victimes et qui ne s'arrêtait pendant un jour ou deux que pour recommencer avec plus de fureur, s'est plutôt terminée par l'épuisement des deux partis que par l'intervention de la force publique. L'incendie a paru un instant près de gagner les autres villes de l'Irlande. Tralee, Dundalk ont failli voir des scènes analogues à celles de Belfast, mais ces tentatives de désordre ont échoué et ont servi seulement à prouver, une fois de plus, la profondeur et l'amertume incurable des dissentiments qui divisent les habitants catholiques et protestants de l'Irlande. On aurait pu croire que l'émigration de plus en plus considérable, qui entraîne chaque année aux États-Unis la partie la plus pauvre de la population irlandaise avait épuisé ces ferments de révolte, et que l'Irlande, de moins en moins catholique et irlandaise, avait perdu trop de sang pour s'agiter. Mais la vitalité des peuples est une des forces les plus tenaces de la nature, et la nationalité irlandaise, qui a certainement moins d'avenir que la nationalité polonaise, ne cesse de protester contre sa disparition. Puisque nous avons prononcé le nom de la Pologne, nous ne pouvons passer sous silence le pressant et éloquent appel que l'évêque d'Orléans vient d'adresser à son diocèse, ou pour mieux dire à la France entière, en faveur de ce peuple héroïque et malheureux.

La longue fusillade de Belfast avait à peine cessé que Genève entendit à son tour le triste fracas de la guerre civile. Nos lecteurs n'ignorent pas, sans doute, les troubles qui ont suivi, à Genève, l'élection de M. de Chennevières et l'annulation immédiate de cette élection par le bureau qui avait présidé aux opérations du scrutin. Cette décision hâtive, d'un bureau formé par le sort et suspect de chercher à tirer ainsi vengeance de l'échec de M. Fazy, a été accueillie avec indignation par le parti indépendant ou conservateur. Mais cette indignation devint de la fureur, lorsque la procession habituelle chargé de proclamer le nom du candidat élu et suivie de ses partisans, selon l'usage, eut été reçue à l'entrée des quartiers pupulaires par une vive fusillade. La prompte arrivée d'un commissaire fédéral et l'espoir de voir faire justice des auteurs de ce sanglant désordre ont rendu un peu de calme à la ville de Genève; mais on ne peut s'empêcher de voir sur quel fondement précaire y reposera la paix publique, aussi longtemps que les deux factions rivales seront à peu près égales en force et que l'une des deux ne se sera pas résignée à sa défaite.

Notre histoire intérieure a été moins stérile en incidents politiques, qu'il n'arrive

Digitized by Google

d'ordinaire pendant cette saison de l'année. Le jugement rendu dans l'affaire des *Treize* était trop facile à prévoir, pour ceux qui ne cherchent point à se faire illusion sur l'état de nos lois et qui savent qu'aucune espèce de réunion ou d'association, si licite ou si louable qu'elle soit dans son objet, ne peut exister sans l'assentiment ou la tolérance du pouvoir. Jusqu'à présent, tous nos gouvernements, même le second Empire, avaient eu la sagesse et l'équité de tolérer les réunions et les associations électorales; mais aucun de nos gouvernements n'a perdu ou aliéné le droit de les proscrire et d'atteindre, au nom de la loi, les citoyens qui voudraient se réunir ou s'associer sans la permission de l'autorité. Néanmoins c'est une situation nouvelle qui commence, et c'est un curieux problème que de savoir comment pourront s'accomplir désormais nos opérations électorales en l'absence de ce ressort jusqu'ici indispensable à toute espèce d'élection. Une utile leçon nous a, en outre, été donnée dans le cours de ce procès, lorsque l'organe du ministère public a reproché au parti démocratique d'avoir lui-même demandé qu'on appliquât à la société de Saint-Vincent de Paul cette même loi contre les associations, dont il ne voulait pas aujourd'hui pour lui-même. L'argument a paru bien faible lorsqu'on a vu qu'il reposait simplement sur un article du *Siècle*, et que c'était seulement dans un article de journal que le ministère public avait cherché cette preuve de la contradiction dans laquelle était tombé, selon lui, le parti démocratique. Nous sommes loin de regretter un incident qui a donné à M. Jules Favre l'occasion de déclarer qu'il avait lui-même protesté contre la suppression de la société de Saint-Vincent de Paul, et que la vraie démocratie réclamait le droit d'association pour tout le monde; mais la leçon n'en est pas moins salutaire pour les démocrates intolérants, trop enclins à applaudir la suppression de la liberté d'autrui tout en continuant de revendiquer la leur.

La fin de ce mois (inaugurée par une lettre de l'Empereur, qui a recommandé de ralentir les travaux de l'Opéra de peur qu'il ne fût terminé avant l'Hôtel-Dieu, et ajoutant d'ailleurs que ce ralentissement ne pouvait « avoir aucun avantage pratique ») a été signalée par une pluie de discours. Le premier de tous ces discours, par ordre de date et non par ordre d'importance, a été celui du ministre de l'Instruction publique, qui a félicité, avec moins de discernement que de zèle, le gouvernement actuel d'avoir relevé les lettres et les sciences « de la décadence génerale » dans laquelle les avaient fait tomber, de 1851 à 1859, les mesures prises par ce même gouvernement.

Le ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts a ensuite déploré, en distribuant les récompenses accordées aux exposants de cette année, qu'une grande œuvre d'art se fît encore attendre et qu'on en fût toujours réduit à la désirer, malgré l'incontestable talent dépensé dans des œuvres secondaires. Pour combler « cette lacune, » le gouvernement institue un prix de 100,000 francs, qui sera décerné, tous les cinq ans, à la meilleure production de peinture, de sculpture ou d'architecture, genres d'ailleurs assez difficiles à comparer, et qu'on eût peut-être mieux fait de ne pas confondre dans ce futur concours. Espérons cependant, puisqu'un décret nous y engage, que le désir de gagner, d'un seul

Digitized by Google

coup 100,000 francs, va être la source de quelque noble inspiration, et nous donnera enfin cette œuvre magistrale qui manque aujourd'hui à notre gloire.

Après les concours universitaires et artistiques, les conseils généraux ont fourni de nouvelles occasions à l'éloquence. Nos lecteurs connaissent, par les journaux, la plupart de ces harangues, et, s'ils ne les connaissaient pas, ils pourraient aisément se figurer ce qu'elles contiennent sans avoir absolument besoin de les lire. Il serait pourtant injuste de ne pas reconnaître que M. de Persigny a, au plus haut point, le don de se montrer original, et, pour tout dire, inimitable, dans ce genre si banal et si usé d'éloquence. Il y apporte toujours quelque chose de si vif, de si hardi, de si imprévu surtout, qu'on reste ébloui, ou, pour mieux dire, étourdi de ses paroles. Cette fois, nous ne craignons pas d'être démenti par le sentiment public en avouant que M. de Persigny s'est vraiment surpassé lui-même. Son discours qui se termine par ce toast : *A Napoléon III, fondateur de la liberté en France !* a été prononcé environ trois semaines après le jugement rendu dans l'affaire des Treize, et il a paru dans le numéro du *Moniteur* qui contenait la suspension, pour deux mois, du *Courrier du Dimanche*.

PREVOST-PARADOL.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME TRENTIÈME

Première livraison.

1er JUILLET 1864.

La Divinité de Jésus-Christ, par *M. Albert Réville* 5
Les Héritiers de M. de Cavour, par *M. F.-T. Perrens* 44
Réformes sociales en Allemagne, par *M. Élie Reclus* 75
Fidès (suite), par *M. Paul Deltuf* 106
La nouvelle vie de Jésus, traduit de l'allemand de *D.-F. Strauss* 132
M. F. Wöhler, par *M. L. Grandeau* 146
Bulletin bibliographique et critique 153
Varia 163
Chronique littéraire, par *M. L. de Ronchaud* 167
Chronique du mois, par *M. Prévost-Paradol* 184

Deuxième livraison.

1er AOUT 1864.

Les Évangiles apocryphes (deuxième article), par *M. Michel Nicolas* 193
Lettres de Henri Heine (deuxième partie), par *M. Ch. Berthoud* 212
Histoire de Charles le Hardi, par *M. Adolphe de Circourt* 249
Fidès (suite et fin), par *M. Paul Deltuf* 266
D'une nouvelle interprétation de la Légende gothique du Juif-Errant, par *M. Champfleury* 299
POÉSIES : Double Famille, par *M. A. Lefèvre* 326
L'Espagne au XVIe siècle, par *M. Alphonse Feillet* 334
Bulletin bibliographique et critique 342
Varia 354
Chronique littéraire, par *M. L. de Ronchaud* 360
Correspondance de Londres, par *M. Phillips* 375
Chronique du mois, par *M. Prévost-Paradol* 390

Digitized by Google

Troisième livraison.

1er SEPTEMBRE 1864.

La Revanche du hasard (nouvelle), par *M. Charles Dollfus* 389
Le Code civil et la Liberté, par *M. J. Milsand* 420
Causerie sur les arts, par *M. Louis Viardot* 440
Philosophie de l'histoire littéraire, par *M. F. Baudry* 467
Étude sur la Bhagâvad-Gîta, épisode du Maha-Bharata, contenant la révélation philosophique et religieuse de Krisna (quatrième article), par *M. A. Barth* 498
Lévana, ou Traité d'éducation (quatrième partie), par *M. J.-P. Richter* 522
Culture des eaux, par *M. Élie Margollé* 532
Varia 546
Bulletin bibliographique et critique 554
Chronique littéraire, par *M. L. de Ronchaud* 557
Chronique du mois, par *M. Prévost-Paradol* 570

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. L. TOUNON ET C°, A SAINT-GERMAIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google